

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

324 1. 4

O E U V R E S

DE

S É N É Q U E

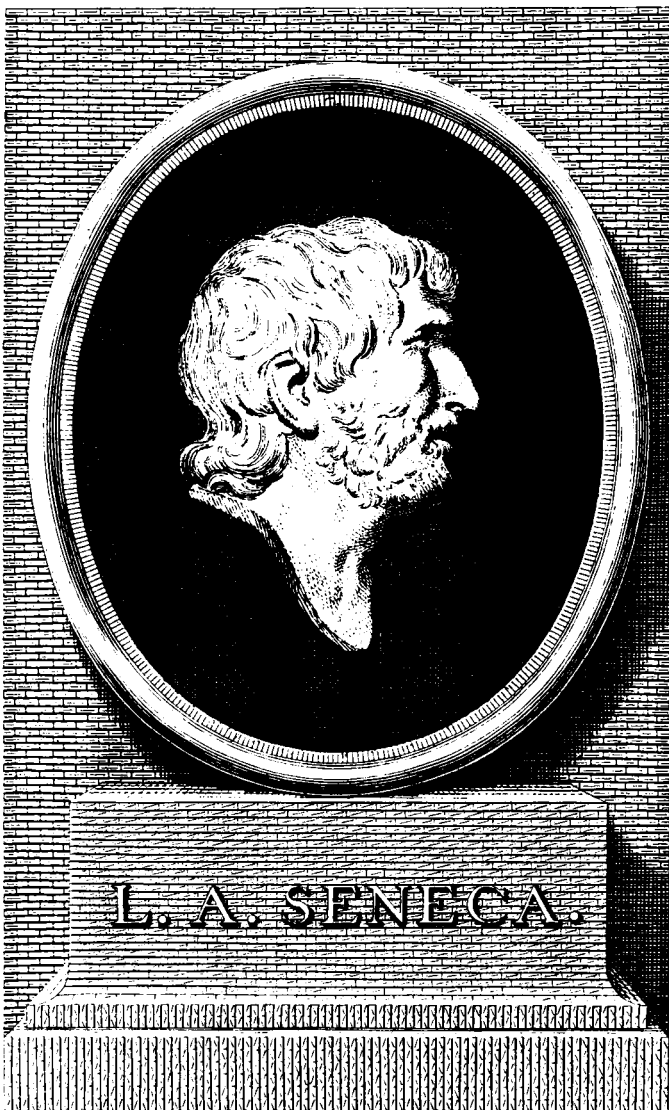
LE PHILOSOPHE.

*Nihil non longa demolitur vetustas, et movet ociùs :
at iis quos consecravit Sapientia, noceri non potest.
Nulla delebit ætas, nulla diminuet : sequens ac deinde
semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.*

Le temps détruit tout, et ses ravages sont rapides :
mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que la sagesse a rendus
sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en ef-
facera ni n'en affoiblira le souvenir ; et le siècle qui la
suivra, et les siècles qui s'accumuleront les uns sur les
autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on
aura pour eux.

SÈNEQUE, Traité de la brièveté de la vie, chap. xv.





DE
S É N E Q U E

Traduites en François par LA GRANGE;
avec des Notes de Critique, d'Histoire
et de Littérature.

*D'un Essai sur les regnes de CLAUDE et de
NÉRON, et sur les Mœurs' et les Écrits de
SÈNEQUE, pour servir d'Introduction à la
lecture de ses Ouvrages.*

DE L'IMPRIMERIE DE J. J. SMITS ET C^e.
rue des Marais, F. G., N^o. 2.

AN III DE LA RÉPUBLIQUE.



A M. N A I G E O N.

CET ouvrage est le fruit de mon travail, ou, pour mieux dire, de mon loisir, pendant un des plus doux intervalles de ma vie. J'étois à la campagne, presque seul, libre de soins et d'inquiétudes, laissant couler les heures sans autre dessein que de me trouver le soir, à la fin de la journée, comme on se trouve quelquefois le matin, après une nuit occupée d'un rêve agréable. Les années ne m'avoient laissé aucune de ces passions qui tourmentent, rien de l'ennui qui leur succede : j'avois perdu le goût de ces frivolités, auxquelles l'espoir d'en jouir long-temps, donne tant d'importance. Assez voisin du terme où tout s'évanouit, je n'ambitionnois que l'approbation de ma conscience et le suffrage de quelques amis. Plus jaloux de préparer des regrets après ma mort, que d'obtenir des éloges de mon vivant, je m'étois dit : « Quand le peu que j'ai fait, » et le peu qui me reste à faire, périroit avec moi, qu'est-ce que le genre humain y perdrait ? qu'y perdrais-je moi-même ? Je ne voulois point amuser ; je voulois moins encore être applaudi : j'avois un plus digne

objet , celui d'examiner sans partialité la vie et les ouvrages de Sénèque , de venger un grand homme , s'il étoit calomnié , ou , s'il me paroissoit coupable , de gémir de ses faiblesses , et de profiter de ses sages et fortes leçons. Telles étoient les dispositions dans lesquelles j'écrivois ; et telles sont les dispositions dans lesquelles il seroit à souhaiter qu'on me lût.

Chaque âge écrit et lit à sa manière : la jeunesse aime les événemens ; la vieillesse , les réflexions. Une expérience que je proposerois volontiers à l'homme de soixante-cinq ou six ans , qui jugera les miennes ou trop longues ou trop fréquentes , ou trop étrangères au sujet (1) , ce seroit d'emporter avec lui , dans la retraite , Tacite , Suétone et Sénèque ; de jeter négligemment sur le papier les choses qui l'intéresseroient , les idées qu'elles réveilleroient dans son esprit , les pensées de ces au-

(1) Sénèque le père dit que les écrivains arides et stériles suivent facilement le fil de leurs discours ; que rien ne les détourne , ne les amuse , ne les distrait en chemin , ne les embarrasse , ni les figures , ni le choix des mots , ni la manie des réflexions. Il en est d'eux , comme des femmes laides : si elles sont chastes , c'est man-

teurs qu'il voudroit retenir; les sentiments qu'il éprouveroit, n'ayant d'autre dessein que celui de s'instruire sans se fatiguer; et je suis presque sûr que, s'arrêtant aux endroits où je me suis arrêté, comparant son siècle aux siècles passés, et tirant des circonstances et des caractères, les mêmes conjectures sur ce que le présent nous annonce, sur ce qu'on peut espérer ou craindre de l'avenir, il referoit cet ouvrage à-peu-près tel qu'il est. Je ne compose point, je ne suis point auteur; je lis ou je converse; j'interroge, ou je réponds. Si l'on n'entend que moi, on me reprochera d'être décousu, peut-être même obscur, sur-tout aux endroits où j'examine les ouvrages de Sénèque, et l'on me lira, je ne dis pas avec autant de plaisir, comme on lit les *Maximes* de la Rochefoucault, et un chapitre de la Bruyère : mais si l'on jette alternativement les yeux sur la page de

que d'amants, et non de desirs. *Aridi declamatores fidelius quos proposuerunt, colores tuentur; nihil enim eos sollicitat, nullum schema, nulla dulcedo sententiae subrepat: sic quae malam faciem habent, sapius pudicae sunt; non animus illis deest, sed corruptor.* Senec. lib. 2, controvers. 9, pag. 160, tom. 3, édit. varior. (*Note de l'éditeur.*)

Séneque et sur la mienne , on remarquera dans celle-ci plus d'ordre , plus de clarté , selon qu'on se mettra plus fidèlement à ma place , qu'on aura plus ou moins d'analogie avec le philosophe et avec moi ; et l'on ne tardera pas à s'appercevoir que c'est autant mon ame que je peins , que celle des différents personnages qui s'offrent à mon récit. Aucune preuve n'a la même force , aucune idée la même évidence , aucune image le même charme pour tous les esprits ; mais je serois , je l'avoue , beaucoup moins flatté que l'homme de génie se retrouvât dans quelques-unes de mes pensées , que s'il arrivoit à l'homme de bien de se reconnoître dans mes sentiments.

J'aurois pu ne recueillir des regnes de Claude et de Néron , que les endroits où Séneque est en action , et ne montrer que cette grande figure isolée ; mais il m'a semblé que , placé au centre du tableau , on sentiroit plus fortement la difficulté et la dignité de son rôle : le gladiateur antique seroit plus intéressant , s'il avoit en face son antagoniste. D'ailleurs cette maniere s'accommodoit mieux avec ma nonchalance : quand on ne présente sur la toile qu'un seul personnage , il faut le peindre avec la vérité , la force et la couleur de Van-Dyck ;

et qui est-ce qui sait faire un Van-Dyck ? Ce livre , si c'en est un , ressemble à mes promenades : rencontré-je un beau point de vue ? je m'arrête , et j'en jouis. Je hâte ou je ralentis mes pas , selon la richesse ou la stérilité des sites : toujours conduit par ma rêverie , je n'ai d'autre soin que de prévenir le moment de la lassitude.

Au reste , mon ami , peut-être n'ai-je rien fait de ce que vous attendiez de moi. Peut-être eussiez-vous désiré , pour me servir ici de vos propres termes , « que , me livrant à toute la » chaleur de mon ame , et à toute la fougue de » mon imagination , je vous montrasse Séne- » que , comme autrefois je vous avois montré » Richardson » ; mais pour cela , au lieu de plusieurs mois , il falloit ne m'accorder qu'un jour. En revanche , disposez de mon travail , comme il vous plaira ; vous êtes le maître d'approuver , de contredire , d'ajouter , de retrancher. Une obligation que je vous aurai toujours , à vous et à M. le B. d'Holbach , une marque signalée de votre estime , c'est de m'avoir proposé une tâche qui plaisoit infiniment à mon cœur : plutôt à Dieu qu'elle eût été moins disproportionnée à mes forces , et que vous vous fussiez rappelé , l'un et l'autre , le

quid ferre recusent , quid valeant humeri.

La belle chose que j'aurois produite , si le talent de l'avocat eût répondu à la grandeur de la cause ! l'apologie d'un Sénèque ! le tableau des regnes d'un Claude et d'un Néron ! quels sujets à traiter , si j'avois su faire pour l'innocence du philosophe , ce que vous avez fait pour l'intelligence de ses écrits ! Votre tâche , moins agréable que la mienne , n'étoit gueres moins difficile à remplir : elle exigeoit une connoissance approfondie de la langue , des usages , des coutumes , des mœurs , de l'état des sciences et des arts , au temps de Sénèque. Comment parvient-on à développer des manœuvres d'attelier , comme vous l'avez fait ? Je l'ignore ; et cependant je ne suis pas novice dans cette matiere. Il y a telles de vos notes qui sollicitent une place dans les savants recueils de notre académie des inscriptions ; d'autres montrent de la finesse , du goût , de la philosophie , de la hardiesse ; toutes annoncent l'ami des hommes , l'ennemi des méchants , et l'admirateur du génie. Les savants et les ignorants de bonne-foi , vous ont rendu justice ; les savants , qui ont apprécié la difficulté de vos recherches ; les ignorants de bonne-foi , comme moi , pour qui vous avez dissipé les obscurités de Sénèque.

Si les hommes avoient sous la tombe quelque notion de ce qui se passe sur la terre, de quels sentiments de reconnoissance pour vous, pour M. le B. d'Holbach, pour vos dignes collègues MM. Desmarets et d'Arcet, cette victime prématurée d'Épicure et de Zénon, l'honnête et laborieux la Grange, ne seroit-il pas pénétré ? Toutes les opinions sur les ames des morts, qui me touchent ou qui me flattent, je les embrasse ; et il me semble, dans ce moment, que je vois l'ombre de notre cher la Grange errer autour de votre lampe, tandis que vos nuits se passent, soit à compléter ou éclaircir son ouvrage, soit à rapprocher en cent endroits sa traduction du vrai sens de l'original. Je l'entends ; il vous dit : « Celui qui renferme dans » une urne la cendre négligée d'un inconnu, » fait un acte pieux ; celui qui élève un monument à son ami, donne de l'éclat à sa » piété : que ne vous dois-je pas, à vous qui » vous occupez de ma gloire ! »

Hélas ! il a dépendu de moi, que le philosophe Sénèque me dit aussi : « Il y a près » de dix-huit siècles que mon nom demeure » opprimé sous la calomnie, et je trouve en toi » un apologiste ! Que te suis-je ? et quelle liaison, épargnée par le temps, peut-il sub-

» *sister entre nous ? serois-tu quelqu'un de*
 » *mes descendants ? Et que t'importe qu'on*
 » *me croie ou vicieux ou vertueux ? »*

O Sèneque ! *tues et tu seras à jamais , avec*
Socrate , avec tous les illustres malheureux ,
avec tous les grands hommes de l'antiquité ,
un des plus doux liens entre mes amis et moi ,
entre les hommes instruits , de tous les âges ,
et leurs amis. Tu es resté le sujet de nos fré-
quents entretiens , et tu resteras le sujet
des leurs. Tu aurois été l'organe de la jus-
tice des siècles , si j'avois été à ta place , et
toi à la mienne. Combien de fois pour parler ,
de toi dignement , n'ai je pas envié la pré-
cision et le nerf , la grandeur et la véhé-
mence de ton discours , lorsque tu parles de
la vertu ! Si ton honneur te fut plus cher que
ta vie , dis-moi : les lâches qui ont flétri ta
mémoire n'ont-ils pas été plus cruels que ce-
lui qui te fit couper les veines ? Je me sou-
lagerai , en te vengeant de l'un et des autres.

Pourquoi faut-il , mon ami , que les accu-
 sations soient écoutées avec tant d'avidité , et
 les apologies reçues avec tant d'indifférence ?
 La faute , réelle ou supposée , se répand avec
 éclat ; le reproche circule de bouche en bouche
 avec une feinte pitié ; la ville en retentit de

toute part. Si la calomnie disaroît à la mort de l'homme obscur, la célébrité lui sert de véhicule, et la porte jusqu'aux siècles les plus reculés; penchée sur l'urne du grand homme, elle continue d'en remuer la cendre avec son poignard. A la fin, un défenseur s'est-il élevé, la perversité des accusateurs et l'innocence de l'accusé sont-elles également évidentes, l'on se tait; la justification passe sans bruit, tombe dans l'oubli, et l'innocent n'en est gueres moins suspecté. Ce fameux scélérat de Philippe ne connoissoit que trop bien l'effet de la calomnie, lorsqu'il disoit à ses courtisans (1): » Calomniez toujours, si la » blessure guérit, la cicatrice restera «.

Mais, au défaut du succès, on ne nous ra-

(1) On attribue ici à ce prince cette maxime odieuse, citée dans l'Avertissement du second volume, et dont une société autrefois célèbre, est généralement accusée d'être l'auteur. Quoi qu'il en soit, la maxime que cette société a osé donner comme un conseil, ou plutôt, comme un précepte, et qu'elle a même pris dans tous les temps pour règle de sa conduite, est le résultat d'une affreuse et triste vérité, dont l'expérience journalière, et particulièrement la mauvaise opinion que beaucoup de gens ont encore de Sénèque, sont malheureusement une preuve sans réplique. Cette vérité affligeante est le sujet d'un

Mais, au défaut du succès, on ne nous ravira point à vous, à moi, et à quelques autres écrivains qui m'ont précédé dans la même carrière, et dont le travail ne m'a pas été inutile, la gloire de la tentative. A cet avantage, tâchons, mon ami, d'en ajouter un second, plus précieux peut-être : qu'il ne vous suffise pas d'avoir éclairci les passages les plus obscurs du philosophe, qu'il ne me suffise pas d'avoir lu ses ouvrages, reconnu la pureté de ses mœurs, et médité les principes de sa philosophie, prouvons que nous avons su, l'un et l'autre, profiter de ses conseils. Si nous interrogeons Sénèque, et qu'il pût nous répondre, il nous dirait : « Voilà, la vraie » manière de louer mes écrits, et d'honorer » ma mémoire.

quatrain de Pibrac, que le Grand Condé répétoit souvent, soit qu'il eût lui-même éprouvé les suites funestes de la calomnie, soit qu'il en eût observé les effets sur d'autres. (*Note de l'éditeur.*)

ESSAI

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE SÉNEQUE (*).

LIVRE PREMIER.

§. I. LUCIUS ANNÆUS SÉNEQUE naquit à Cordoue, ville célèbre de l'Espagne ultérieure, agrandie, sinon fondée par le préteur Marcus, l'an de Rome 585, colonie patricienne qui donna des citoyens, des sénateurs, des magistrats à la république, privilege dont les provinces de l'empire jouissoient encore sous le regne d'Auguste.

Le surnom d'*Annæa* signifie, ou la vieille famille ou la famille des vieillards, des bons gens, dont la rencontre étoit d'un heureux augure.

On appelloit Ibrides (1 a) les enfants d'un

(* N. B.) Les notes qui sont distinguées par les caracteres de l'arithmétique sont de l'éditeur; celles où ces caracteres sont suivis d'une lettre de l'alphabet, sont de l'auteur.

(1 a) Hybride ou Ibride vient du grec ὕβρις, tache, honte: celui dont l'origine étoit tachée, honteuse. Ainsi l'on disoit d'un chien, d'un animal, engendré de deux especes, d'un style mêlé de plusieurs idiômes, d'un mot composé de

pere étranger ou d'une mere étrangere : c'étoient des especes de citoyens bâtards, dont le vice de la naissance se réparoit par le mérite, les services, les alliances, la faveur ou la loi (1). La famille *Annaea* fut-elle Espagnole ou Ibride ? on l'ignore.

Le pere, ou même l'ayeul de Sénèque fut de l'ordre des chevaliers. La premiere illustration de ce nom ne remonte pas au-delà, et les Sénèques étoient du nombre de ceux qu'on appelloit *hommes nouveaux*.

Le pere se distingua par ses qualités personnelles et par ses ouvrages. Il avoit recueilli les harangues grecques et latines de plus de cent orateurs fameux sous le regne d'Auguste, et ajouté à la fin de chacune un jugement sévere.

mots empruntés de deux langues, qu'ils étoient *Ibrides*, ou du latin *umber*, *mestif*, dont on fit *imber*, *iber*, *ibrida*; et pourquoi pas de *Iberus*, Espagnol. Ainsi l'Ibride étoit un enfant né d'un pere Espagnol et d'une mere Romaine, ou d'un pere Romain et d'une mere Espagnole.

(1) Ce mot, employé pour signifier en général un homme d'une naissance équivoque, ou dont les parens étoient de nature et de condition différentes, se trouve dans plusieurs bons auteurs latins. Voyez Horace, *Satyr.* 7, vers 2. Hirtius, *de Bello africano*, cap. 19. Martial, *lib.* 6, *epig.* 39, 29; *lib.* 8, *epig.* 22; et Valere Maxime, *lib.* 8, cap. 6, n°. 4. On peut consulter sur-tout l'ancien Scholiaste d'Horace, sur le passage indiqué ci-dessus, à la page 324, édition de Basle, de l'an 1555. (*Addition de l'éditeur.*)

Cent orateurs fameux sous le seul regne d'Auguste ! Quelle épidémie ! Depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours , l'Europe entière n'en fourniroit pas autant.

Des dix livres de controverses que Sénèque le pere écrit , il ne nous en est parvenu qu'environ la moitié , avec quelques fragments des cinq derniers. Sa mémoire étoit prodigieuse : il pouvoit répéter jusqu'à deux mille mots (2) , dans le même ordre qu'il les avoit entendus.

Soit que la plaisanterie des républicains en général ait quelque chose de dur , soit que Sénèque le pere fût d'une humeur caustique , un jour (3) il entre dans l'école du professeur en éloquence Cestius , au moment où il se disposoit à réfuter la Milonienne. Cestius , après avoir jetté sur lui-même un regard de complaisance , selon son usage , dit : « Si j'étois gladiateur , je serois Fuscus ; pantomime , Batthyly ; cheval , Méliasion. . . ». Et comme tu es un fat , ajouta Sénèque , tu es un grand fat. . . On éclate de rire. On cherche des yeux l'écervelé qui a tenu ce propos. Les élèves s'assemblent autour de Sénèque , et le supplient de ne pas tourmenter leur maître. Sénèque y consent , à condition que Cestius dé-

(2) Voyez la préface du premier livre des *Controverses* , pag. 63 , 64 , tom. 3 , *edit. varior.*

(3) *Senec. Controvers. lib. 2 , praefat.* pag. 146 , tom. 3 , *edit. cit.*

clarera juridiquement qu'il est moins éloquent que Cicéron : aveu qu'on n'en put obtenir.

Le discours de Cestius est à regretter. Ce seroit une chose instructive et curieuse que la réfutation de Cicéron par un orateur de ce temps.

Rien de plus sensé que la réflexion de Sénèque le pere sur la dignité de l'art oratoire, dont le chevalier Romain Blandus donna le premier des leçons, fonction qui jusqu'alors n'avoit été exercée que par des affranchis. » Je » ne conçois pas, dit-il, comment il est hon- » teux d'enseigner ce qu'il est honnête d'ap- » prendre (4) «.

On le citoit parmi les bons déclamateurs. Les noms de déclamateurs et de sophistes n'avoient point alors l'acception défavorable qu'on y attacha depuis, et que nous y joignons.

La déclamation étoit une espece d'apprentissage de l'éloquence appliquée à des sujets anciens ou fictifs ; une gymnastique où l'athlète essayoit des forces qu'il devoit employer dans la suite aux choses publiques ; une introduction à l'art oratoire, comme les héroïdes en étoient une à l'art dramatique.

Dans la suite, ce fut la ressource d'un goût national qui, au défaut d'objets importants, s'exerçoit sur des frivolités ; un besoin de pérorer, qu'on satisfaisoit sans se compromet-

(4) *Excerpt. ex lib. 3, Controvers. pag. 428, 429.*

tre ; le premier pas vers la corruption de l'éloquence , qui commençoit à perdre de sa simplicité , de sa grandeur , et à prendre le ton emphatique de l'école et du théâtre.

Nous donnons aujourd'hui le nom de déclamateurs à la sorte d'énergumènes contre laquelle Pétrone se déchaîne avec tant de véhémence , à l'entrée de son roman satyrique : ces gens , dit-il , qui crient sur la place : » Citoyens , » c'est à votre service que j'ai perdu cet œil ; » je vous demande un conducteur qui me ramène dans ma maison : car ces jarrêts , dont les muscles ont été coupés , refusent le soutien au reste de mon corps (5) «.

§. II. Helvia ou Helbia , mere de Sénèque , étoit Espagnole d'origine.

L'ayeul de Sénèque avoit eu deux femmes (6). Helvia étoit du premier lit ; sa sœur , du second ; leur pere étoit vivant et résidoit en Espagne : elles avoient été élevées dans une maison austere où les mœurs anciennes s'étoient conservées (7).

Helvia étoit instruite (8) ; son pere lui avoit donné une assez forte teinture des beaux-arts.

(5) Voyez Pétrone , *Satyr. init.* pag. 2 , édit. d'Amst. 1669, *cum notis varior.*

(6) Sénèque , *Consolation à Helvia*, chap. 17 , note premiere.

(7) *Id. ibid.* chap. 16.

(8) *Id. ibid.*

La mère de Cicéron étoit de la même famille, et Helvia portoit un nom deux fois illustré, l'une par la naissance du premier des orateurs; l'autre par la naissance du premier des philosophes Romains.

La sœur d'Helvia (9) jouit de la réputation la plus intacte, et obtint le plus grand respect pendant un séjour de seize ans en Egypte, chez un peuple léger et frivole (9 b). Elle perdit en mer son époux, oncle de Sénèque. Au milieu de la tempête, dans l'horreur d'un naufrage prochain, sur un vaisseau sans agrès, la crainte de la mort ne la sépara point du cadavre, qu'elle emporta à travers les flots, moins occupée de son salut que de ce précieux dépôt. Sénèque parle de ce fait comme un témoin oculaire (10).

§. III. Marcus Annæus, époux d'Helvia, vint à Rome sous le règne d'Auguste, quinze ou seize ans avant la mort de ce prince. Peu de temps après, Helvia s'y rendit avec sa

(9) *Id. ibid.* chap. 17.

(9 b) L'idée que nous avons de l'Egyptien est tout-à-fait différente. Nous le regardons comme un peuple triste et sévère; ce qui pouvoit être vrai du souverain, du magistrat et des prêtres; mais il est naturel à l'esclave, par-tout où il n'est pas contenu par la terreur ou abruti par la misère, de calomnier ses maîtres, d'en médire et de les plaisanter; et c'est par la majeure partie d'une nation qu'on juge de ses mœurs.

(10) *Consolation à Helvia*, chap. 17.

sœur et ses trois enfants, Marcus Novatus, l'aîné, qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion, dont il fut adopté; Lucius Annæus, le second, dont nous écrivons la vie; et Lucius Annæus Méla, le plus jeune. Ils furent mariés tous trois. Junius Gallion eut une fille appelée Novatilla; Sénèque en parle dans sa *Consolation à Helvia*, comme d'un enfant aimable.

C'est au tribunal de Gallion, proconsul en Achaïe, que St. Paul (11) fut traîné par des Juifs fanatiques. » Si cet homme, leur dit-il, étoit coupable d'une injustice ou d'un crime, j'appuierois votre poursuite de toute mon autorité; mais puisqu'il ne s'agit que du texte de votre loi, d'une dispute de mots, décidez-la vous-mêmes : ces matières ne sont pas de ma compétence, et je ne m'en mêle pas «.

Ce discours est un modèle (12) à proposer aux magistrats en pareille circonstance. Jus-

(11) Voyez les *Actes des Apôtres*, chap. 18, v. 13 et suiv.

(12) Le savant Grotius approuve aussi la réponse de Gallion; et sa remarque est celle d'un critique judicieux. *Benè responsum*, dit-il, *ut ab homine dulci, quasi dicat: Romani quidem libertatem religionis Judæis etiam in Græciâ concessere; sed si quæ inter ipsos de religione oriuntur controversiæ, aut eas componant inter se; aut disputent quantum libeat. Romanorum magistratuum non est eis se immiscere, non magis, quam stoïcorum et epicurorum inter se disceptationibus.* Vid. Grot. in h. loc.

ques-là Gallion a parlé et s'est conduit en homme sage ; mais lorsqu'il voit les Grecs Gentils , qui haïssoient les Juifs , se jeter sur Sosthenes , grand-prêtre de la synagogue , et le maltraiter sans respect pour son autorité , il oublie sa fonction ; il devoit ajouter , ce me semble : » Disputez tant qu'il vous plaira , mais » point de coups : le premier qui frappera , » je le fais saisir et mettre au cachot «.

§. IV. Lucius Annæus Sénèque étoit d'un tempérament délicat , et sa mere ne le conserva que par des soins assidus : il fut toute sa vie incommodé de fluxions , et tourmenté , dans sa vieillesse , d'asthme , d'étouffements , ou de palpitations : car l'expression , *suspirium* , dont il se sert (13) au défaut d'un mot grec (13c) , convient également à ces trois maladies. » Le » *suspirium* , dit-il , est court , l'accès n'en » dure guere plus d'une heure , mais il res- » semble à l'ouragan : de toutes les indis- » positions que j'ai souffertes , c'est la plus fâ- » cheuse «.

Il étoit maigre et décharné : cette légère

(13) Voyez les lettres 54 et 78.

(13 c) Le *suspirium* n'est point l'*asthme* , car les Grecs avoient le mot *asthma*. Le médecin Antylus , qui espiroit beaucoup de la promenade dans les maladies de la tête et des yeux , nous apprend que Sénèque usoit de ce remède contre la fluxion à laquelle il étoit sujet. *Hist de la chirurgie* , tome 2 , page 336.

disgrace de la nature lui sauva la vie dans un âge plus avancé ; et je ne doute point qu'il n'ait fait allusion à cette circonstance, lorsqu'il a dit (14) que » la maladie avoit quelquefois prolongé la vie à des hommes qui ont été redevables de leur salut aux signes de mort » qui paroissent en eux «.

S. V. Caligula, ennemi de la vertu et jaloux des talents, avoit sur-tout de la prétention à l'éloquence : il fut tenté de faire mourir Sénèque (15) au sortir d'une plaidoierie où celui-ci avoit été fort applaudi. Caligula eût épargné un crime à Neron, sans une courtisane à laquelle il confia son projet atroce : » Ne voyez-vous pas, lui dit cette femme (16), que cet avocat tombe de consommation ? Eh ! pourquoi ôter la vie à un moribond « ? . . . Dans le nombre de ces créatures qui naissent pour le malheur des peuples, pour la honte des regnes, et qui ont conseillé le forfait tant de fois, en voilà donc une qui le prévient.

Monstre aussi inconséquent qu'insensé, tu affectes le mépris pour les ouvrages de Sénèque (17), tu les appelles des amas de gravier

(14) Voyez la lettre 78, tom. 2, pag. 405, 406.

(15) Voyez Dion, *Hist. Rom. lib. 59*, pag. 923, tom. 2, édit. Reimar.

(16) Dion, *ubi supr. cap. 19, sub. fin.*

(17) *Lenius comptiusque scribendi genus adeo contemnens, ut Senecam tum maximè placentem, commissiones*

sans ciment, *arena sine calce*, et tu veux le faire mourir !

Peu s'en fallut que le zôile couronné, condamnant à l'oubli les noms d'Homère (18), de Virgile et de Tite-Live, ne fût enlever des bibliothèques les ouvrages et les statues des deux derniers.

Ce prince d'un goût si délicat faisoit transporter de la Grèce en Italie les plus parfaites statues des dieux, auxquelles on coupoit la tête pour y substituer la sienne.

§. VI. Une excessive frugalité et des études continues acheverent de détruire la santé de Sénèque.

Annaeus Méla fut père du poëte Lucain, de cet enfant, neveu du philosophe Sénèque, qui devoit un jour, dit Tacite, soutenir si dignement la splendeur du nom. O Tacite ! ô censeur si rigoureux des talents et des actions, est-ce ainsi que vous avez dû parler de la *Pharsale*, après avoir lu l'*Enéide* (19) ? Vous

meras componere, et arenam esse sine calce diceret.
Sueton. in *Caligul.* cap. 53.

(18) Suet. in *Caligul.* cap. 34. Voyez là - même, le jugement absurde que ce prince porte de ces auteurs.

(19) Le reproche que l'on fait ici à Tacite, ne me paroît pas fondé. Cet historien ne compare point la *Pharsale* à l'*Enéide*, ni Lucain à Virgile ; il ne juge même ni l'homme ni le poëte : mais en parlant de Méla, il observe en général qu'il devoit à son fils une grande partie de son illustration, et il a pu dire cela sans manquer de goût ni d'é-

traitez avec le dernier mépris les conspirateurs de Pison, et vous faites grace à un délateur de sa mere! Si vous donnez le nom de monstre à Néron, devenu parricide par la crainte de perdre l'empire, quel nom donnerez-vous à Lucain, qui devient également parricide (20) par l'espoir de sauver sa vie? Je ne méprise pas Lucain comme poète, mais je le déteste com-

quité : car la conduite de Lucain auroit été plus lâche et plus infâme encore, que la *Pharsale*, malgré les défauts sans nombre qui la déparent, n'en seroit pas moins un poème, ou, si l'on veut, une relation en vers, remplie de très-beaux détails, de vers heureux, et quelquefois sublimes. L'action de Lucain, qui, pour sauver sa vie, dénonce sa mere, est atroce, sans doute; mais il n'en est pas moins vrai qu'un poète qui a fait la *Pharsale* à vingt-cinq-ans, n'est pas un homme ordinaire; et l'on peut juger par le passage de Tacite, du mérite de cet ouvrage à ses yeux, ou, comme on peut également le supposer, à ceux des Romains, puisqu'il dit expressément que le titre seul de pere de Lucain avoit beaucoup ajouté à la gloire de Méia. *Annaeum Lucanum genuerat grande adjumentum claritudinis.* (*Annal lib. 16, cap. 17*); passage qui donne une grande idée de la réputation dont ce jeune poète avoit joui parmi ses concitoyens, et de l'estime particulière qu'ils faisoient encore de son poème au temps de Tacite.

(20) *Lucanus, Quinctianusque et Senecio diu abnuere. Post, promissâ impunitate corrupti, quo tarditatem excusarent, Lucanus Acilium matrem suam, Quinctianus Glicium Gallum, Senecio Annium Pollionem, amicorum praecipuos, nominavere.* Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 56.*

me homme, et je persiste à croire qu'il a fait aux siens plus de honte par son crime que d'honneur par ses vers. Qui de nous voudroit avoir été ou son pere ou son fils ?

§. VII. Je ne sais si les égards des cadets pour les aînés étoient d'usage dans toutes les familles, ou particuliers à celle des Sénèques ; mais on remarque dans le philosophe un grand respect pour son frere Junius Gallion, qu'il appelle *son maître*, titre accordé, soit à la reconnaissance des soins qu'il avoit eus de sa premiere éducation, soit à la simple natu-majorité, si souvent représentative de l'autorité paternelle (21).

Tacite (22) ne nous donne ni une opinion très-avantageuse, ni une idée très-défavorable de Mela. Il s'abstint des honneurs par l'ambition des richesses. Il resta chevalier Romain, se promit plus de crédit de l'administration des biens du prince que de l'exercice de la magistrature, et préféra la fonction d'intendant du palais, ou de publicain, au titre de consulaire.

(21) Voyez Sénèque, *lettre 104*, au commencement, et notez ces paroles de Juste-Lipse: *Patres atque etiam fratres (sed puto natu grandiores) dominos per honorem et blanditias vocabant, sicut et uxores dominas...* Lips. in *Senecæ*, *Epist.* 104, not 2. On peut voir encore la note du même auteur sur Tacite, *Annal. lib. 2, cap. 37*. Le passage qu'on vient de lire, explique bien dans quel sens Sénèque appelloit Gallion son maître.

(22) *Annal. lib. 16, cap. 17.*

Trop d'ardeur à recueillir la fortune de son fils Lucain après sa mort, souleva contre lui Fabius Romanus, intime ami du poète. Romanus contrefait des lettres, sur lesquelles le pere et le fils sont soupçonnés d'être les complices de Pison. Ces lettres sont présentées à Méla par ordre de Néron, avide de sa dépouille. Méla, à qui l'expérience de ces temps avoit appris quel étoit le but de cette affaire, et quelle en seroit la fin, la termina par le moyen le plus court et le plus usité : ce fut de se faire couper les veines. Il mourut de la même mort que son frere, avec autant de courage, mais avec moins de gloire, laissant par son testament de grandes sommes à Tigellin et à Capiton, son gendre, afin d'assurer le reste de ses richesses à ses héritiers légitimes (23). Si la liaison du poète Lucain avec un scélérat tel que Romanus vous surprend ; si vous ne pouvez supposer que Lucain, qu'un homme d'une aussi grande pénétration se soit aussi grossièrement trompé dans le choix d'un ami, ni que la conformité de caracteres les ait attachés l'un à l'autre ; interrogez les mânes d'Acilia (24).

§. VIII. Annaeus Méla auroit été aussi un homme d'un mérite distingué, s'il étoit permis d'en croire un pere qui parle à son fils, et dont les éloges ne sont quelquefois que des conseils

(23) Tacit. *Annal. lib.* 16, cap. 17.

(24) Voyez ci-dessus le passage de Tacite, cité note 20.

adroitement déguisés. Sénèque le pere écrit à son fils Méla (25) : » Vous avez la plus grande » aversion pour les fonctions civiles , et pour » la bassesse des démarches sans lesquelles on » n'y parvient pas. Votre passion est de n'en » avoir aucune , pour vous livrer sans réserve » à l'étude de l'éloquence , de cet art qui » facilite l'accès à tous les autres , et qui instruit ceux même qu'il ne s'attache pas. N'imaginez point que j'use de finesses à dessein d'irriter votre goût pour un travail qui vous réussit : satisfait du rang de votre pere , mettez à l'abri du sort la meilleure partie de vous-même. Vous avez plus d'élévation dans l'esprit que vos freres : à un talent supérieur pour les bonnes connoissances vous réunissez une belle ame : vous pourriez être corrompu par l'excellence même de votre génie. Vos freres se sont livrés à des soins ambitieux , en se destinant au barreau ; ils ont poursuivi des honneurs dont il faut redouter jusqu'aux avantages qu'on s'en promet. Il fut un temps où je me sentois un attrait violent vers la même carrière ; j'en étois le pa-négyriste ; j'en connoissois les dangers , et cependant j'exhortois vos freres à la suivre , mais avec honneur : ils navigent , et je vous retiens dans le port « . . . Malgré le juge-

(25) Voyez la préface du second livre des *Controverses* de Sénèque le pere , pag. 145 , 146 , tom. 3 , *edit. varior.*

ment de Tacite, la candeur de ce discours laisse peu de doute sur la sincérité du père et sur les grandes qualités du fils.

§. IX. Sénèque arrive à Rome sous Auguste : il étoit dans l'âge d'adolescence, au temps où les rites judaïcs et égyptiens furent proscrits (26), la cinquième année du règne de Tibère. Il dit avoir observé cette flamme ou comète (27) dont l'apparition précéda la mort d'Auguste. Ainsi il entendit parler la langue latine dans sa plus grande pureté ; ce n'est point un auteur de la basse latinité ; il écrivit avant les deux Plines, Martial, Stace, Silius Italicus, Lucain, Juvénal, Quintilien, Suétone et Tacite. La latinité n'a commencé à s'altérer que cent ans après lui (27 b).

(26) Ceci se passa l'an 19 de Jésus-Christ, et pendant les années 5 et 6 du règne de Tibère. » Cette année, dit » Tacite, il fut aussi question de purger l'Italie de la religion » des Egyptiens et des Juifs. Quatre mille hommes de races » affranchies, infectés de cette superstition, furent envoyés en Sardaigne, pour y servir à réprimer les brigandages. Si l'air mal-sain les faisoit périr, la perte n'étoit pas grande. Ordre à tout le reste de quitter l'Italie, ou de renoncer à leur culte profane dans un jour marqué. Tacit. *Annal. lib. 2, cap. 85. Voy. encore Sénèque, Epist. 108, pag. 536, tom. 2, edit. varior.*

(27) *Quaestion. natural. lib. 1, cap. 1.*

(27 b) Il y a le style du siècle, de la chose, de la profession, de l'homme ; notre langue n'est pas celle du règne de Louis XIV ; cependant le français que nous par-

§. X. Sénèque le pere eut de la réputation et acquit de la fortune, il vit les dernières années du regne de Tibère. Il avoit servi de maître en éloquence à son fils ; c'est du moins l'opinion (29) de Juste - Lipse. Cet art étoit alors sur son déclin ; et comment ce grand art, qui demande une ame libre, un esprit élevé, se soutiendrait-il chez une nation qui tombe dans l'esclavage ? La tyrannie imprime un caractère de bassesse à toutes sortes de productions ; la langue même n'est pas à couvert de son influence : en effet, est-il indifférent pour un enfant d'entendre autour de son berceau le murmure pusillanime de la servitude, ou les accents nobles et fiers de la liberté ? Voici les progrès nécessaires de la dégradation : au ton de la franchise qui compromettrait, succède le ton de la finesse qui s'enveloppe, et celui-ci fait place à la flatterie qui encense, à la du-

lous n'est pas corrompu : Fontenelle écrit purement sans écrire comme Bossuet ou Fénelon. Sénèque se fit une manière (28) de dire propre à son génie, au goût de ses contemporains, et à l'usage du barreau.

(28) *Fuit illi viro*, dit Tacite, en parlant de Sénèque, *ingenium amaenum, et temporis ejus auribus accommodatum. Annal. lib. 13, cap. 3.*

(29) *Praeceptorem in eloquentia habuit ipsum patrem, opinor, atque id Controversiarum libri et praefationes dicunt. . . .* Lips. *in vitâ Senec. cap. 3.* Le passage des *Controverses* cité ci-dessus, note 25, prouve plutôt que ce n'est pas à Sénèque, mais à son frere Méla, que Sénèque le pere donna des leçons d'éloquence.

plicité qui ment avec impudence, à la rusticité révoltée qui insulte sans ménagement, ou à l'obscurité circonspecte qui voile l'indignation. L'art oratoire ne pourroit même durer chez des peuples libres, s'il ne s'occupoit d'affaires importantes, et ne conduisoit l'homme d'une naissance obscure aux premières fonctions de l'état. Ne cherchez la véritable éloquence que sous les gouvernements où elle produit de grands effets, et obtient de grandes récompenses.

§. XI. Sénèque, qui avoit fait ses premières études sous les dernières années d'Auguste, et plaidé ses premières causes sous les premières années de Tibère et de Caligula, quitte le barreau et se livre à la philosophie avec une ardeur que la prudence de son père ne put arrêter ; je dis la prudence : car un père tendre, qui craint pour son enfant, le détournera toujours d'une science qui apprend à connoître la vérité, et qui encourage à la dire, sous des prêtres qui vendent le mensonge, des magistrats qui le protègent, et des souverains qui détestent la philosophie, parce qu'ils n'ont que des choses fâcheuses à entendre du défenseur des droits de l'humanité ; dans un temps où l'on ne sauroit prononcer le nom d'un vice, sans être soupçonné de s'adresser au ministre ou à son maître ; le nom d'une vertu, sans paroître rabaisser son siècle par l'éloge des mœurs anciennes, et passer pour satyrique ou fron-

deur ; rappeler un forfait éloigné , sans montrer du doigt quelque personnage vivant ; une action héroïque , sans donner une leçon ou faire un reproche. A des époques plus voisines de nos temps , vous n'eussiez pas dit qu'il n'avoit manqué à tel grand qu'un Tibère pour être un Séjan ; à telle femme , qu'un Néron pour être une Poppée , sans donner lieu aux applications les plus odieuses : que faire donc alors ? S'abstenir de penser ? Non , mais de parler et d'écrire.

§. XII. Le père de Sénèque fit d'inutiles efforts pour arracher son fils à la philosophie ; Sénèque se lia avec les personnages de son temps les plus renommés par l'étendue de leurs connoissances et l'austérité de leurs mœurs , le stoïcien Attale (30) , le pythagorisant Socion , l'éclectique Fabianus Papirius , et Démétrius le cynique (31).

Quand il entendoit parler Attale contre les vices et les erreurs du genre humain , il le regardoit comme un être d'un ordre supérieur. » Attale , ajoute Sénèque (32) , se disoit roi , » et je le trouvois plus qu'un roi , puisqu'il

(30) Voyez ce qu'il en dit , *lettre 108* , tome 3 , pag. 183 et 184 ; à l'égard de Socion , lisez la *lettre 49*. Il cite encore dans la *lettre 72* , une belle comparaison d'Attale.

(31) Il fait un grand éloge de ce dernier en plusieurs endroits de ses ouvrages. Voyez entre autres la *lettre 62* , et sur-tout le chap. 8 du liv. 7 des *Bienfaits*.

(32) *Lettre 108* , tome 3 , pag. 188.

» faisoit

» faisoit comparoître les rois au tribunal de
» sa censure. En l'écoutant, j'avois pitié du
» genre humain «.

Le pythagorisant Socion le détermina à s'abstenir de la chair des animaux, régime qui convenoit à sa santé ; mais à l'expulsion des cultes étrangers, dont les prosélytes étoient désignés par l'abstinence de certaines viandes, son pere, qui haïssoit encore moins la philosophie qu'il ne craignoit une délation, le ramena à la vie commune, et lui persuada facilement de faire meilleure chere (33).

Il dit de Fabianus Papirius : » Ce ne sont
» pas des phrases qui sortent de sa bouche,
» ce sont des mœurs (34) ».

De Démétrius : » La nature semble ne l'a-
» voir fait que pour prouver que ce grand
» homme étoit incorruptible, et notre siècle
» incorrigible ; héros dont la sagesse est accom-
» plie, quoiqu'il n'en convienne pas, dont la
» constance est inébranlable dans ses projets,
» et dont l'éloquence sans apprêt, sans re-
» cherche d'expressions, répond à la roideur
» de ses préceptes, et marche fièrement vers
» son but, n'ayant pour guide qu'une impé-
» tuosité naturelle. Je ne doute point que la
» providence ne lui ait donné à la fois ces ver-
» tus et cette éloquence, afin que notre siècle

(33) *Lettre* 108, tome 3, pag. 191.

(34) *Epist.* 100, non procul ab init.

» trouvât en lui un censeur et un modèle (35) ».

Voici comme il en parle dans un autre endroit : » Je ne m'arrête qu'avec les gens de » de bien, de quelque pays, de quelques siècles qu'ils soient; j'en digère mieux mes » pensées. Le vertueux Démétrius est sans » cesse avec moi; je le mène par-tout. Je quitte » ces hommes vêtus de pourpre, pour m'entretenir avec un homme à demi-nud : je » l'admire; et comment ne l'admirerois-je pas ? » je vois qu'il ne lui manque rien (36) ».

C'est à ce Démétrius que Caligula, qui desiroit se l'attacher, fit offrir deux cents talents; c'est ce personnage qui répondit au négociateur (37) : » Deux cents talents ! la somme » est forte; mais allez dire à votre maître que » pour me tenter, ce ne seroit pas trop de sa » couronne..... » Propos qu'on traiteroit d'insolence, s'il échappoit à la fierté d'un philosophe de nos jours.

Démétrius disoit à un affranchi énorqueilli de sa fortune : » Je serai aussi riche que toi, » lorsque je m'ennuierai d'être homme de » bien (38) ».

C'est le même dont Vespasien punit les propos par l'exil, châtiment qui ne le rendit pas

(35) *De Benefic. lib. 7, cap. 8.*

(36) *Lettre 62.*

(37) *De Benefic. lib. 7, cap. 11.*

(38) *Apud Senec. Quest. natural. lib. 4, præf. pag. 742, tom. 2, edit. varior.*

plus réservé. L'empereur, instruit de ses récentes invectives, n'y répondit que par un mot qu'un grand prince de nos jours a ingénieusement parodié (39) : » Tu mets tout » en œuvre pour que je te fasse mourrir ; moi , » je ne tue point un chien qui m'aboie (40) ».

Sénèque ne se laisse point ici transporter de reconnaissance ou d'enthousiasme : il étoit vieux et le rival de ses maîtres, lorsqu'il s'en expliquoit avec un homme instruit, Lucilius, qui les avoit personnellement connus ; et si les éloges de Sénèque n'eussent pas été vrais, le courtisan n'auroit pas manqué d'en plaisanter.

Mais pourquoi ne voit-on plus leurs pareils ? est-ce que la nature a cessé d'en produire ? Non : j'en pourrois citer qui, pauvres et obscurs, ont cultivé avec succès les sciences et les arts ; ils étoient affamés et presque nuds, sans se plaindre, sans discontinuer leurs travaux. Si leurs semblables sont rares, c'est qu'il est plus difficile encore de résister à l'éducation domestique et à l'influence des mœurs générales qu'à la misère : ce sont des moules qui altèrent la forme originelle du caractère. Qui est-ce qui

(39) Le roi de P*** disoit, d'un de ses sujets, coupable de la même faute : » Cet homme voudroit bien que j'en » fisse un martyr, mais il n'en aura pas le plaisir ».

(40) Voyez Dion, in *Vespasian. lib. 66, cap. 13*, edit. Reimar. Confer quae Sueton. in *Vespas. cap. 13*, et ibi Pitisc.

oseroit aujourd'hui braver le ridicule et le mépris ? Diogene parmi nous habiteroit sous un toit , mais non dans un tonneau ; il ne feroit dans aucune contrée de l'Europe le rôle qu'il fit dans Athenes. L'ame indépendante et ferme qu'il avoit reçue , peut-être l'eût-il conservée , mais il n'auroit point dit à un de nos petits souverains comme à Alexandre-le-grand : *Retire-toi de mon soleil.*

Ce n'est pas sans dessein que j'ai peint ces philosophes. A présent me sera-t-il permis de citer le vieux proverbe : *Dis-moi qui tu hantes , je te dirai qui tu es ?* Que penseroit-on d'un ministre qui auroit rassemblé et gardé toute sa vie autour de sa personne des hommes de cette trempe , un Attale , un Socion , un Fabianus Papirius , un Démétrius ? Les philosophes les plus savants , les plus rigides et les plus considérés de son temps , voilà les amis constants de Sénèque. Fût-ce l'intérêt , la vanité , ou la conformité de principes , de caractère et de mœurs qui forma et cimenta cette inaltérable intimité ? L'intérêt ? Mais si l'on en croit les calomniateurs de Sénèque , celui-ci ne sut pas donner ; et si l'on s'en rapporte à l'histoire , les autres ne surent ni demander , ni recevoir. La vanité ? Leur liaison commença dans un temps où Sénèque n'étoit qu'un citoyen obscur ; et l'on imagine qu'elle auroit duré malgré l'avarice , la bassesse et l'hypocrisie de celui-ci ; que le philosophe qui rejetta

avec tant de mépris les avances de son souverain, auroit gardé quelque ménagement pour un faux disciple ! Cela ne se peut. Il faut ou que ces illustres personnages justifient Sénèque, ou que le vicieux Sénèque les accuse. Si Sénèque leur en imposa, détracteurs, ils furent moins pénétrants que vous. S'ils l'avoient démasqué ; une seule fois dans leur vie, et sans aucun motif, ils se montrèrent bien indulgens ou bien vils.

§. XIII. Sénèque faisoit grand cas des stoïciens rigoristes ; mais il étoit stoïcien mitigé, et peut-être même (41) éclectique, raisonnant avec Socrate, doutant avec Carnéade, luttant contre la nature avec Zénon, et cherchant à s'y conformer avec Epicure, ou à s'élever au-dessus d'elle avec Diogène. Des principes de la secte il n'embrassa que ceux qui détachent de la vie, de la fortune, de la gloire, de tous ces biens au milieu desquels on peut être malheureux, qui inspirent le mépris de la mort,

(41) L'éditeur a prouvé évidemment, dans ses notes, sur le *Traité de la vie heureuse*, et ailleurs, qu'il faut plutôt regarder Sénèque comme un philosophe éclectique, que comme un stoïcien rigide : il cite à ce sujet un passage formel où Sénèque déclare expressément qu'il ne captive sa raison sous l'obéissance d'aucun maître, et qu'il respecte les jugemens des grands hommes, sans renoncer aux siens. Voyez la note sur le chap. 3, de la *Vie heureuse*, pag. 111, tom. 5, et la pag. 143 du même volume.

et qui donnent à l'homme et la résignation qui accepte l'adversité , et la force qui la supporte : doctrine qui convient , et qu'on suit d'instinct sous les regnes des tyrans , comme le soldat prend son bouclier au moment de l'action ; mais doctrine qu'on se garde bien d'embrasser et de professer à la cour voluptueuse d'un prince dissolu. La philosophie du courtisan , ainsi que la religion du prêtre ambitieux , est celle du maître. Porter les livrées du zénonisme à côté d'un Néron , c'est prendre l'habit de Quesnel sous le ministere d'un Fleury ou d'un Mirepoix. On n'est pas mal-adroit à ce point.

Ce que des sollicitations appuyées par l'autorité paternelle purent obtenir de Sénèque , ce fut de se présenter au barreau (42).

Lorsque le philosophe désespere de faire le bien , il se renferme et s'éloigne des affaires publiques ; il renonce à la fonction inutile et périlleuse ou de défendre les intérêts de ses concitoyens , ou de discuter leurs prétentions réciproques , pour s'occuper , dans le silence et l'obscurité de la retraite , des dissensions intestines de sa raison avec ses penchants ; il s'exhorte à la vertu , et apprend à se roidir contre le torrent des mauvaises mœurs qui entraîne autour de lui la masse générale de la nation.

Mais des hommes vertueux , reconnoissant la dépravation de notre âge , fuient le com-

(42) Voyez la lettre 49.

merce de la multitude et le tourbillon des sociétés , avec autant de soin qu'ils en apporteroient à se mettre à couvert d'une tempête , et la solitude est un port où ils se retirent. Ces sages auront beau se cacher ; loin de la foule des pervers , ils seront connus des dieux et des hommes qui aiment la vertu. De cet honorable exil où ils vivent au sein de la paix , ils verront sans envie l'admiration du vulgaire prodiguée à des fourbes qui le séduisent , et les récompenses des grands versées sur des bouffons qui les flattent , ou qui les amusent. . (42e).

§. XIV. Sur ce que le pere de Sénèque avoit obtenu de la condescendance de son fils , il pressentit ce qu'il en pourroit encore obtenir , et il réussit à lui persuader de quitter le barreau , de déparer par le laticlave la robe modeste du philosophe qu'il avoit reprise , et de se montrer entre les candidats ou prétendants aux dignités de l'état.

On ne s'étonnera pas de l'indolence de Sénèque engagé malgré lui dans cette carrière ; mais il avoit une belle-mère ambitieuse , active , qui se chargea de toutes les démarches (43) qui répugnoient au stoïcien ; une tante qui avoit accompagné Helvia , sa sœur , à Rome , qui avoit apporté dans cette ville le

(42 e) *Gal. de Præcog. cap. 1.*

(43) Voyez ce qu'il dit à ce sujet dans la *Consolation à Helvia* , chap. 17.

jeune Sénèque entre ses bras, dont les soins maternels l'avoient garanti d'une maladie dangereuse, et qui réunit son crédit à celui d'Helvia. Celle-là n'avoit jamais eu la hardiesse d'approcher des grands, et de solliciter les gens en place; elle surmonta sa timidité naturelle en faveur de son neveu; sa modestie vraiment agreste, si on l'eût comparée à l'affronterie des femmes de son temps, son goût pour le repos, ses mœurs paisibles, sa vie retirée ne l'empêcherent pas de se mêler dans la foule tumultueuse des clients. Peut-être la tante n'eût-elle pas réussi sans le mérite personnel de son neveu; mais une réflexion qui n'en est pas moins juste, c'est qu'une des caractéristiques des siècles de corruption est que la vertu et les talents isolés ne conduisent à rien, et que les femmes honnêtes ou deshonnêtes menent à tout, celles-ci par le vice, celles-là par l'espoir qu'on a de les corrompre: c'est toujours le vice qui sollicite et qui obtient, ou le vice présent, ou le vice attendu.

§. XV. Après avoir quitté la philosophie pour le barreau, et le barreau pour les affaires, Sénèque quitta les affaires et la questure pour revenir à la philosophie, dont il donna des leçons publiques, servant la patrie plus utilement dans son école que dans la magistrature: car que pouvoit-il faire de mieux sous des souverains tels qu'un Caligula, un Claude, un Néron, que d'inspirer à ses concitoyens le mé-

pris de la richesse , des dignités et de tous les dangereux avantages qui les exposoient à perdre la vie ?

On fixe la date de sa préture à son retour d'entre les rochers de la mer de Corse (44) , où il fut relégué , les uns disent comme confident , les autres comme complice des infidélités de Julie , fille de Germanicus et sœur de Caius , accusée d'adultère par Messaline. — *Par Messaline ?* — Oui , par Messaline. — *Celle qui s'enveloppoit la tête d'un voile à la chute du jour ?* — Elle - même. — *Qui , femme de l'empereur , eut l'incroyable audace d'épouser publiquement Silius , son amant ? Celle dont Juvénal a dit* (45).

Ostenditque tuum , generose Britannice , ventrem ;
vers sublime qui inspire plus d'horreur qu'une page d'éloquence , et même de grande éloquence ? — Elle-même , vous dis-je.

Mais pour éclaircir ce fait , il est à propos de jeter un coup-d'œil sur le regne de Claude et le caractère de cet empereur.

§. XVI. De longues et fréquentes maladies affligèrent les premières années de sa vie. On le mit sous la conduite d'un muletier qui ne

(44) Dion , in Claudio , lib. 60 , cap. 8 , pag. 947 , tom. 2 , edit. Reimar. *Remotus inter Corsici rupes maris* , dit l'auteur de la tragédie d'Octavie , vers 382.

(45) Juvenal , Satyre 6 , vers 124.

changea pas de fonctions auprès de son élève (46), qu'il traitoit comme une bête de somme. Livie, son ayeule, ne lui parloit qu'avec dédain; sa mere, Antonia, disoit d'un sot par excellence (47) : *Il est plus bête que mon fils Claude*; et Livilla, sa sœur, ne cessoit de plaindre le peuple Romain, à qui le sort destinoit un pareil maître. On affoiblit sa tête, on avilit son ame, on lui inspira la crainte et la méfiance : rebuté de sa famille et repoussé des hommes de son rang, il se livra à la canaille et aux vices de la canaille. Appelé par Caius à la cour, il en est le jouet (48); à table, s'il s'endort après le repas, on lui met ses brodequins aux mains; on lui lance au visage des noyaux d'olives et de dattes en présence de ses parents, qui n'en sont point offensés; peut s'en fallut qu'on ne vît Caius monté sur un cheval consulaire, lorsqu'il décerna le sonsulat à son oncle. Claude avoit été baffoué jusqu'à l'âge de cinquante ans. On le tira par force (49) de dessous une tapisserie où il s'étoit caché pendant qu'on assassinoit son neveu. Il est enlevé au milieu du tumulte des factions; il est transporté dans le camp malgré

(46) Sueton. *in Claudio* cap. 2.

(47) *Id. ibid.* cap. 3.

(48) Sueton. *in Claudio*, cap. 7.

(49) *Id. ibid.* cap. 10. Dion, *in Claudio*, lib. 60, cap. 1.

lui ; on le conduisoit au trône impérial , et il croyoit aller au supplice. Qui se le persuaderoit ? Caius , après sa mort , trouva des vengeurs (50). Valérius Asiaticus dit : » Je voudrois l'avoir tué. . . . « , et ce mot prononcé fièrement en impose. Cependant le soldat veut un maître , pour n'en avoir qu'un ; le sénat veut la liberté , pour être le maître ; Cassius Chéréa crie (51) que ce n'étoit pas la peine de se délivrer d'un frénétique pour servir sous un imbécille , et il ordonne au centurion Lupus de mettre à mort Coesonia , femme de Caius. Ses courtisans l'avoient abandonnée ; elle étoit assise à terre (52) , à côté du cadavre de son mari , tenant dans ses bras sa fille encore enfant , et déplorant leur commune destinée. Au silence et à l'air féroce du centurion , elle comprit qu'elle touchoit à sa dernière heure ; elle dit : » L'empereur vivroit encore , s'il m'avoit » écoutée. . . . « , et tendit la gorge au centurion , qui brisa la tête de l'enfant contre la muraille , après avoir égorgé la mère. Cet acte de cruauté et quelques autres révoltent le peuple ; il se sépare des sénateurs : la division se

(50) Dion *in Caligul. lib. 59 , cap. 30* , pages 936 , 937 , *edit. Reimar. Confer quæ Joseph. Antiquit. Judaïc , lib. 19 , cap. 1 , 9 , 16 et 20* , tom. 1 , *edit. Havercamp.*

(51) *Joseph. Antiq. Judaïc. lib. 19 , cap. 4.*

(52) *Voyez Joseph. Antiquit. Judaïc. lib. 19 , cap. 2 , § 4 , edit. cit. et Sueton. in Caligul. cap. 59 , in fine.*

met entre ceux-ci ; le camp persiste dans son choix , et Claude alloit être proclamé , lorsque des députés du sénat le conjurent de ne pas s'emparer par la force d'une autorité qui lui seroit conférée d'une unanime et libre consentement (53). » Ce que vous me demandez, leur » répondit-il, ne dépend pas de moi. On pou- » voit redouter la puissance impériale entre » les mains d'un prince qui n'écoutoit que ses » caprices ; assurez le sénat qu'on n'a rien de » semblable à craindre «.

§. XVII. Ce qui se passe entre l'assassinat de Caius et l'élection de Claude , est une image fidelle de la perplexité des esclaves , lorsqu'ils se sont affranchis par la révolte. Délivrés du malheur présent , ils ne savent comment assurer leur bonheur à venir. Le cadavre sanglant du prince assassiné se présente à leur imagination ; ils doutent s'ils n'ont pas commis un forfait ; ils se troublent , ils s'effraient , leurs têtes sont étonnées. Sans vues , sans principes , sans plans , s'ils s'occupent de quelque chose , c'est d'échapper aux vengeurs du tyran qui n'est plus , et non de lui donner un digne successeur ; d'où il arrive que la mort d'un despote se réduit à conduire au trône un autre despote.

§. XVIII. Claude proclamé et tranquillement

(53) *Joseph. Antiquit. Judaic. lib. 19, cap. 4, §. 2.*

assis sur le trône (54), annonce le pardon des injures qu'on lui a faites, et pardonne. Il brûle les deux registres de Caius, l'un intitulé *le poignard*, l'autre *l'épée*. Il fait enlever de nuit (55) les statues de cet empereur, et ne souffre pas que sa mémoire soit flétrie. Il revoit les différents jugements rendus sous le dernier regne; il en confirme quelque-uns, il en annule d'autres. Il défend de léguer (56) ses biens à César, et de poursuivre qui que ce soit (57) sous le prétexte de leze-majesté. Il publie deux édits tels qu'on auroit pu les attendre du plus sage des princes : l'un assuroit aux enfants la succession de leurs peres; l'autre annonçoit au peuple la sécurité du souverain. Il rappelle d'exil les deux sœurs de Caius (58); Antiochus (59) est remis en possession de la Com-magene; Mithridate l'Ibérien délivré de ses fers; un autre Mithridate déclaré prince du Bosphore Cimmérien; Agrippa, roi de Judée, décoré des ornements consulaires; Hérode, son frere, de ceux de la préture; des sommes im-

(54) Sueton. in Claudio, cap. 11, *Confer quae Dion, lib. 60, cap. 3.*

(55) Dion in Claudio, lib. 60, cap. 4, pag. 942.

(56) Voyez Dion in Claudio, lib. 60, cap. 6, pag. 944. *Ne quis se haeredem relinqueret, qui cognatos quoscumque haberet, prohibuit.*

(57) Dion in Claudio lib. 60. cap. 3, pag. 941, 942.

(58) *Id. ibid. cap. 4, pag. 942.*

(59) Dion, *ibid. cap. 8. pag. 946.*

menses envahies retournent aux légitimes et premiers possesseurs ; d'autres léguées , aux véritables héritiers ; pour comble de tant de bienfaits , le poids accablant de l'impôt général (60) est allégé.

Les meilleures opérations se font quelquefois sous les plus mauvais regnes , et réciproquement.

On creuse un port à l'embouchure du Tibre (61) ; on tente le desséchement du lac Fucin (62) ; les limites de l'empire sont étendues.

A la seconde époque de son regne , où l'on voit , par une foule d'actions atroces , combien l'autorité souveraine est ombrageuse , la pusillanimité cruelle , et l'imbécillité crédule , toute vertu n'est pas encore éteinte dans son cœur :

(60) *Vectigalia Cui introducta imperio , et reliqua ejus acta quae reprehensionem merebantur , abrogavit . . .* Dion , lib. 60 , cap. 4 , init.

(61) Dion , *ibid.* cap. 11 , pag. 949 , 950.

(62) Plinè parle de cette magnifique entreprise , projetée et commencée par Claude , et qui ne fut achevée que sous le regne de Trajan , dans les termes les plus imposans , et avec une admiration qu'on partage avec lui en lisant cet endroit de son Histoire naturelle. *Montem , dit-il , perfossum ad lacum Fucinum emittendum , inenarrabili profectò impendio , et operarum multitudine per tot annos quae neque concipi animo , nisi ab iis qui vidère , neque humano sermone enarrari possunt.* Plin. *Natur. Hist.* lib-36 , cap. 15. Confer. quae Sueton. in Claudio , cap. 20.

Il déclare libre (63) l'esclave que son maître abandonnera dans la maladie ; et coupable d'homicide le maître qui tueroit son esclave malade (63 f). Incertain sur la manière de modifier la sévérité de la procédure ancienne dans l'exclusion des sénateurs mal famés : » Que » chacun , dit-il , s'examine , qu'on demande » la permission de sortir du sénat , nous l'accorderons ; et confondant sur une même liste » et ceux qui se retireront librement et ceux » que nous chasserions , la modestie des uns » affoiblira l'ignominie des autres « . C'est ainsi qu'il sait concilier la clémence avec la justice , ou peut-être les enfreindre l'une et l'autre : si la retraite des innocens excusoit les coupables , celle des coupables accusoit les innocens. Son discours à Méherdates , quittant Rome pour se rendre chez les Parthes , qui lui avoient déteré

(63) Dion, *ubi supra* , cap. 29 , pag. 967.

(63 f) Cette loi prouve qu'il n'y avoit point alors , et qu'avant le sixième siècle il n'y eut point à Rome d'asyles publics pour les malades indigens. Il n'est pas à présumer qu'un maître fût assez barbare et assez insensé pour sacrifier un esclave malade , si cet esclave pouvoit être secouru , soigné , guéri gratuitement. Il est vrai qu'une dame Romaine établit , vers l'an 400 , à ses dépens , un hôpital , un hospice , une infirmerie , où elle rassembloit les malades , et les servoit de ses propres mains ; mais cet utile refuge , auquel elle n'avoit point assuré de fonds , ne se soutint que jusqu'à sa mort. ... Voyez l'*Histoire de la chirurgie* , tome 2 , pag. 107.

la couronne , est celui d'un pere à son fils (64).
 » Ayez de la bonté ; ayez de la justice ; vous
 » en serez d'autant plus révééré des Barbares ,
 » que le regne de ces vertus leur est moins
 » connu « . . . Il réprime la licence du peuple
 au théâtre , et défend aux usuriers de prêter
 aux enfans de famille.

D'après les actions et les discours qui précédent , que faut-il penser de Claude , dont le nom est si décrié ? Que faut-il penser de tant de souverains qui n'ont rien fait , ni rien dit d'aussi sage ?

§. XIX. Malheureux dans le choix de ses femmes (65) , il est forcé , par raison d'état , de renoncer à Emilia Lépidia , petite-fille d'Auguste. Le jour fixé pour la célébration des nûces , une maladie lui enleve Livia Camilla , descendante du dictateur de ce nom. Il répudie Plautia Urgulanilla , surprise entre les bras d'un affranchi. Il chasse du palais Pétina , de mœurs irréprochables , mais d'une humeur et d'un orgueil que Claude même ne put supporter. A celle-ci succéda Messaline , fameuse par ses débauches , et à Messaline Agrippine , non moins fameuse par son ambition.

Bientôt on ne retrouve ni l'homme équitable ni le prince clément ; Claude , subjugué par

(64) *Apud Tacit. Annal. lib. 12, cap. 11.*

(65) *Sueton. in Claud. cap. 26.*

Messaline (66), entouré de l'eunuque Posidès, des affranchis Félix, Harpocras, Calisté, Pallas et Narcisse, qui abusant de ses terreurs, de son penchant à la crapule, et de sa passion pour les femmes, l'administration a passé de ses mains au pouvoir d'une troupe de scélérats aux ordres des deux derniers.

On vend publiquement (67) les magistratures, les sacerdoces, le droit de bourgeoisie, la justice, l'injustice : les favoris ligués exercent un monopole général. Claude se plaint (68) de l'indigence de son trésor ; on lui répond » qu'il » seroit assez riche, s'il plaisoit à ses affranchis » de l'admettre en tiers «.

On dispose, à son insu, des dignités, des commandemens, des graces et des châtimens ; on révoque ses dons et ses ordres ; on ne tient aucun compte de ses jugemens ; on supprime les brevets qu'il a signés, on en suppose d'autres. C'est la débauche de Messaline, l'avidité ou les ombrages des affranchis, qui désignent les citoyens à la mort : la débauche de Messaline, les femmes dont elle est jalouse, les hommes qui se refusent à ses plaisirs ; l'avidité

(66) Sueton. *in Claud. cap. 28 et 29.* Dion Cassius dit qu'aucun empereur ne se laissa plus lâchement et plus ouvertement dominer par ses femmes et ses affranchis. *In Claudio, lib. 60, cap. 2, edit. Reimar.*

(67) Dion. *in Claud. lib. 60, cap. 17, pag. 955, 956.*

(68) Sueton. *in Claud. cap. 28.*

des affranchis , ceux qui sont opulents ; leurs ombrages , ceux qui ont du crédit.

Claude n'est rien sur le trône , rien dans son palais ; il le sait , il l'avoue. Il eût dit de deux édifices publics dont on lui aurait présenté les modèles : » Voilà le plus beau , mais ce n'est » pas celui qu'ils choisiront « . . . Il eût dit d'un de ses ministres : » Il faudra bien qu'il suc- » combe ; il n'y a que moi qui le soutienne « . . . Foible , mais sensé , s'il eût opiné dans son conseil , il eût dit : » Mon avis est le meilleur ; » ils ne l'ont pas suivi , je crois qu'ils s'en re- » pentiront « . . . Il disait au sénat : » Cette » femme que je produis en témoignage a été » l'affranchie et la femme-de-chambre de ma » mère ; elle m'a toujours regardé comme son » maître. Il y a dans ma maison des gens qui » n'en usent pas aussi bien « .

La faiblesse qui ne sait ni empêcher le mal , ni ordonner le bien , multiplie la tyrannie.

§. XX. Claude étoit comme abruti. Il signe le contrat de mariage (69) de Silius avec sa femme ; il déshérite son propre fils par une adoption ; quelquefois (70) il oublie qui il est , où il est , en quel lieu , en quel moment , à qui il parle ; il invite à souper des citoyens qu'il a fait mourir la veille ; à table , il demande à un

(69) Sueton. *in Claud.* cap. 29 , *Confer. quæ Tacit. Annal. lib. 11 , cap. 26 , 27.*

(70) Tacit. *Annal. lib. 11 , cap. 31.*

des convives pourquoi sa femme ne l'a pas accompagné, et cette femme n'étoit plus; après la mort de Messaline, il se plaint de ce que l'impératrice tarde si long-temps à paroître (71).

Un plaideur le tire à l'écart, et lui dit qu'il a rêvé, la nuit dernière, qu'on assassinoit l'empereur en sa présence; l'instant d'après, le fourbe appercevant son adversaire, s'écrie : « Voilà l'homme de mon rêve... », et sur le champ on traîne le malheureux au supplice (72). Ce ridicule stratagème est employé par Messaline et Narcisse contre Appius Silanus (73); Appius en perd la vie, et l'affranchi est remercié de veiller sur les jours de César, même en dormant.

La vie privée de Claude montre ce que le mépris des parens, secondé d'une mauvaise éducation, peut sur l'esprit et le caractère d'un enfant valétudinaire.

Les premières années de son règne, marquées par l'amour de la justice et du travail, la clémence, la libéralité et d'autres qualités rares, l'auroient mis au nombre des hommes excellents et des bons souverains, si la méfiance, la foiblesse, la crainte ne l'avoient pas livré à des

(71) *Occisâ Messalinâ, paulo postquam in triclinio decubuit, cur domina non veniret, requisivit. Sueton. in Claud. cap. 39.*

(72) Sueton. in Claud. cap. 37.

(73) *Id. ibid. Confer. quæ Dion. in Claud. lib. 60, cap. 14. pag. 952.*

infames. Les dernières nous apprennent jusqu'où une prostituée et deux esclaves peuvent disposer d'un monarque , le dépraver et l'avilir (73 g).

§. XXI. Tel étoit l'état des choses à la cour de Claude, lorsque Julie , sœur de Caius , y reparut. Cette femme avoit de l'esprit , de la beauté, et ne devoit son crédit ni à Messaline ni aux affranchis , dont il falloit être ou les instruments ou les victimes. L'éclat avec lequel Sénèque s'étoit montré au barreau l'avoit conduit à l'intimité des personnes du plus haut rang , et sur-tout du malheureux Britannicus ; il ne pouvoit être que haï de ceux dont ses principes et ses mœurs faisaient la satire. Combien de mots qui n'étoient dans sa bouche que des maximes générales , et qu'il étoit facile à la méchanceté des courtisans d'envenimer par des applications particulières ! Le philosophe aura dit , je le suppose , que la débauche avilit , et que , dans les femmes sur-tout , elle altere tous les sentimens honnêtes : croit-on que , sans être persuadé qu'il désignât la femme de l'empereur , on ne l'en ait pas accusé auprès d'elle , et traité ses discours de pédanterie insolente ? D'ailleurs Messaline , jalouse de l'ascendant de la nièce sur l'esprit de l'oncle , redoutoit le génie

(73 g) Si l'on se rappelle le titre de cette Essai , et si l'on ne confond pas le fonds avec l'accessoire , on ne sera pas surpris de cet écart.

pénétrant de Sénèque , qui pouvoit éclairer Claude sur les désordres de sa maison et les vexations des affranchis. La perte de Sénèque et de Julie fut donc résolue. Messaline dit à Caliste , à Pallas , à Narcisse : » Cette femme » ne se conduit que par les avis d'un homme » attaché de tous les temps à Germanicus son » pere ; qui sait ce que ce Sénèque peut conseiller , et ce que cette Julie peut oser ? Si » l'on n'écrase d'aussi dangereux personnages , » on risque d'en être écrasé « . . . Le résultat de ces inquiétudes fut de donner un motif criminel aux fréquentes visites que Sénèque rendoit à Julie. En conséquence , on présente à Claude une plainte juridique : Julie est accusée d'adultère (74) ; on nomme Sénèque. Claude , à qui sa niece étoit mieux connue , rejette l'accusation , et Messaline n'en est que plus irritée, ses complices n'en sont que plus effrayés. Quel parti prendront-ils ? Celui qu'ils étoient dans l'usage de prendre , et dont nous les verrons bientôt user les uns contre les autres pour s'exterminer réciproquement. A l'insu de l'empereur , de l'autorité privée de Messaline et des

(74) *Haec (Messalina) Juliam, fratris ejus filiam, indignata, quod se non honoraret nec adlaretur, formaeque ejus aemula, quod saepius sola cum Claudio ageret, extorrem egit, instructis cum aliis, tum adulterii criminibus; ob quod Anniaeus etiam Seneca in exilium pulsus est. Neque multo post Juliam eadem necavit.* Dion, in *Claudio*. lib. 60, cap. 8, pag. 947.

affranchis, Julie est enlevée, envoyée en exil, et mise à mort. On insiste sur l'éloignement de Sénèque, et Claude le signe.

§. XXII. Sénèque ne fut, comme on voit, ni l'amant de Julie, ni le confident de ses intrigues. Il étoit âgé d'environ quarante ans, sage, prudent et valétudinaire; il étoit marié, il avoit des enfans; il aimoit sa femme, il en étoit aimé; il jouissoit de l'estime et du respect de sa famille, de ses amis et de ses concitoyens, sentimens qu'on n'accorde pas aussi unanimement à un hypocrite de vertu. Julie étoit à la fleur de l'âge, dans une cour voluptueuse, entourée de jeunes ambitieux qui se seroient empressés à lui plaire, s'ils avoient pu se flatter d'y réussir. Julie périt, et son prétendu complice n'est qu'exilé.

L'exil de Sénèque est l'ouvrage d'une infâme, d'un stupide et de trois scélérats, dont le témoignage fut appuyé, si l'on veut, de la plaïsanterie des courtisans, des bruits vagues de la ville, et des clameurs d'un Suilius, que je ne tarderai pas à démasquer. Mais que peuvent de pareilles autorités contre le caractère de l'homme?

Sénèque n'est point coupable, il ne l'est point. Mais il me plaît de négliger le témoignage de l'histoire, et d'en croire à l'imputation de la dernière des prostituées, à la crédulité du dernier des imbécilles, et aux calomnies impudentes d'un Suilius, le plus méprisable des

hommes de ce temps : je veux que Julie ait confié ses amours à Sénèque , ou que Sénèque , au milieu des élégans de la cour , se soit proposé de captiver le cœur de Julie , et qu'il y ait réussi ; qu'en conclurai-je ? Que le philosophe a eu son moment de vanité , son jour de foiblesse. Exigerai-je de l'homme , même du sage , qu'il ne bronche pas une fois dans le chemin de la vertu ? Si Sénèque avoit à me répondre , ne pourroit-il pas me dire , comme Diogene à celui qui lui reprochoit d'avoir rogné les especes (75) : » Il » est vrai : ce que tu es à présent , je le fus » autrefois ; mais tu ne deviendras jamais ce » que je suis «... Sénèque , aussi sincère et plus modeste , nous fait l'aveu ingénu qu'il a connu trop tard la route du vrai bonheur (76) , et que , las de s'égarer , il la montre aux autres. Hâtons-nous de profiter de ses leçons ; et si nous connoissons par expérience ce qu'il en coûte pour vaincre ses passions , et résister à l'attrait des circonstances , soyons indulgens , et n'imitons pas les hommes corrompus qui , pour se trouver des semblables , sont de plus cruels accusateurs que les gens de bien.

On avoit tout à craindre du ressentiment de Julie , tant qu'elle vivroit. Sénèque étoit un personnage également innocent et moins redou-

(75) Voyez Diogene Laërce , dans la *Vie de Diogene le Cynique* , lib. 6 , segm. 56 , edit. *Amstelod.* 1692.

(76) Voyez l'*Épître* 8.

table ; il suffisoit de le réduire au silence , et d'empêcher qu'il n'employât son éloquence à venger l'honneur de Julie.

§. XXIII. Tandis que Claude s'occupe de la réforme des mœurs publiques, la dissolution se promène dans son palais, le masque levé. Vinicius (77) est empoisonné, et son crime est d'avoir dédaigné les faveurs de Messaline. Avant Vinicius, Appius Silanus avoit eu le même sort (78) et pour la même cause. Un fameux pantomime, appelé Mnester, devient en même temps la passion de Messaline et de Poppée. Soit crainte ou politique, Mnester préfère Poppée à l'impératrice ; Poppée est aussi-tôt accusée d'adultère avec Valérius : et qui fut l'accusateur de Valérius et de Poppée ? Qui fut l'agent de Messaline ? Le détracteur de Sénèque, Suilius.

Claude donne Mnester pour esclave à sa femme, et Messaline s'empare des superbes jardins de Valérius.

Suilius suit le cours de ses délations (79) ; il attaque et perd deux chevaliers illustres, surnommés Pétra, soupçonnés par Messaline d'avoir favorisé l'intrigue de Poppée et de Mnester.

(77) Voyez Dion, in *Claud. lib. 60, cap. 27, pag. 964.*

(78) *Id. ibid. cap. 14, pag. 952.*

(79) Tacit. *Annal. lib. 11, cap. 4.*

Les succès de Suilius font éclore une multitude d'imitateurs de sa scélératesse et de son audace (80).

Samius se tue en présence même de Suilius, qui avoit reçu quarante mille écus de notre monnoie de ce client qu'il trahissoit (81).

§. XXIV. Les défenseurs de la loi *Cincia* (82) rappellent, à l'occasion de ce forfait, l'exemple des anciens orateurs aux yeux desquels le seul digne prix de l'éloquence fut l'immortalité de leur nom (82 *h*). Penser autrement, c'étoit réduire la reine des beaux-arts à un vil esclavage. L'intégrité de l'orateur chancele à l'aspect d'un

(80) *Id. ibid. cap. 5.*

(81) *Id. ibid.*

(82) *Id. ibid. cap. 5.*

(82 *h*) En 1602, sous le regne d'Henri IV, l'exercice de la justice est interrompu par le *remuement* des avocats. Sur la plainte d'un seigneur de la cour, dont on exigeoit quinze cents écus pour la plaidoierie d'une de ses causes, un président de grand-chambre fit un règlement qui réduisoit cette classe de gens de loi à la condition du manouvrier dont le travail s'acquitte par un salaire. En conséquence, l'ordre presque entier se révolte et renonce aux fonctions d'un état avili. Le jeune Isaac Arnaud en conçoit un tel dépit qu'il déchire sa robe et se retire du palais. Le discours véhément que le sieur Sigogne tint au roi dans cette circonstance, est très-bon à lire. Henri IV en sourit sans l'improver; mais plus sensible au désespoir de ses sujets qu'au mépris de sa prérogative, il modéra le tout, selon sa prudence accoutumée. . . . Voyez le *Journal de l'Etoile*, pag. 10.

grand intérêt. La défense gratuite diminuera le nombre des procès. De nos jours, si l'on fomente les haines, si l'on pousse aux délations, si on suppose des injures, ou si on les aggrave; c'est qu'il en est de la fiénésie des plaideurs comme des maladies épidémiques : celles-ci enrichissent le médecin, celle-là fait la fortune de l'avocat. Par quels moyens les Asinius et les Messala parmi les anciens, les Aruntius et les Eserninus, nos contemporains, sont-ils parvenus au faite des honneurs ? C'est autant par leur noble désintéressement que par leur sublime talent.

Leurs adversaires répondoient : Quel est l'homme assez présomptueux pour se promettre l'immortalité ? Par de longues études nous préparons à la faiblesse un appui contre la force ; on ne s'élève point à cette importante fonction sans endommager sa fortune, on ne l'exerce point sans nuire à ses intérêts ; tandis qu'on s'occupe des affaires d'autrui, on néglige les siennes. Le militaire a sa paie, l'agriculteur ses récoltes : il n'est point de travail sans un salaire. Un généreux dédain pouvoit convenir aux Asinius et aux Messala, comblés de richesses par leurs généraux Auguste et Antoine, aux Eserninus et aux Aruntius, héritiers de familles opulentes ; mais les Clodius et les Curions ne reçurent-ils pas des sommes considérables de leurs clients ? Qui sommes-nous ? Des sénateurs indigens que la suspension des armes réduit

aux seules ressources de la paix. Comment le plébéien soutiendra-t-il la dignité de sa robe ? Que deviendront les études, si l'on se condamne à la pauvreté en les cultivant ?

Moins les raisons contraires à la loi étoient honnêtes (83), plus Claude les jugea dictées par la nécessité, et il permit aux avocats de prendre jusqu'à dix mille sesterces.

De peur que le prêtre n'avilisse la dignité de son état par la pauvreté, on en exige un patrimoine : ne seroit-il pas également important d'exiger de l'avocat une fortune honnête, de peur qu'il ne soit tenté de sacrifier à ses besoins la vérité dont il est l'organe, et l'innocence dont il est le défenseur ?

§. XXV. Messaline est entraînée à une dernière infamie par l'attrait de son énormité. C'est un excès d'impudence et de folie, dit Tacite, qui passeroit pour une fable, s'il n'en existoit encore des témoins (84).

Messaline épouse publiquement son amant Silius.

(83) *Ut minus decora haec, ita haud frustra dicta princeps ratus, capiendis pecuniis posuit modum, usque ad dena sestertia. . . . Tacit. Annal. 11, cap. 7.*

(84) *Annal. lib. 11, cap 27. Haud sum ignarus fabulosum visum iri, tantum ullis mortalium securitatis fuisse, in civitate omnium gnarâ, et nihil reticente, nedum consulem designatum, cum uxore principis, praedictâ die, adhibitis qui obsignarent, velut suscipiendorum liberorum causa, convenisse, etc. . . . Sed nihil compositum miraculi causâ, verum audita scriptaque senioribus tradam.*

Le consul désigné (85), et la femme du prince, au centre d'une ville où tout se fait et se dit, se rendent, au jour marqué, à l'heure indiquée, au lieu convenu; des témoins signent leur contrat; Messaline entend et répète solennellement les prières des auspices; elle sacrifie dans les temples; on célèbre un festin de nûces; elle occupe sa place parmi les convives; elle se prête aux caresses de son nouvel époux; ils passent la nuit ensemble, livrés à toute la licence du lit conjugal. La maison du prince en frémit d'horreur: les affranchis concertent comment, sans se compromettre, ils instruiront l'empereur de sa honte. Deux courtisannes, séduites par de l'argent et des promesses, se chargent de la délation. A cette nouvelle, ce n'est pas d'indignation, de fureur, c'est de terreur que Claude est saisi; il s'écrie (86): *Suis-je encore empereur? Silius l'est-il?* Dans le parti opposé, l'ivresse a fait place à l'effroi; au moment où l'on apprend que Claude est instruit et qu'il accourt pour se venger, Messaline se réfugie dans les jardins de Lucullus, Silius au Forum, le reste se disperse. Des centurions les saisissent ou dans leur fuite ou dans leurs asyles, et les

(85) Tacite est encore ici mon garant, et je ne fais que l'abrégé. Voyez le liv. 2, chap. 27, 28.

(86) Tacit. *ubi supr. cap. 31. An ipse imperii? An Silius privatus esset?*

chargent de chaînes. Messaline est résolue d'aller à son époux (87) ; Britannicus et Octavie se jetteront au cou de leur père ; Vibidia , la plus ancienne des vestales , implorera la clémence du souverain pontife ; elle se précipitera aux pieds de César , et tiendra ses genoux embrassés. Telle est la solitude de la disgrâce (88) ; que Messaline n'a pour tout cortège que ces trois personnes. Elle traverse à pied la ville entière ; de lassitude , elle se jette dans un de ces tombereaux qui transportent les immondices des jardins. Quelle destinée , et qu'elle est juste ! Elle entre dans la voie d'Ostie (89) ; elle ne rencontre la pitié nulle part ; la turpitude de sa vie et le souvenir de ses forfaits l'ont éloignée.

Cependant la terreur de Claude duroit : il ne voit à ses côtés que des assassins ; tantôt il se déchaîne contre sa femme , tantôt il s'attendrit sur ses enfants : dans ses agitations , les uns gardent le silence , d'autres affectant une indignation perfide , s'écrient : *Quel crime ! quel forfait !* Déjà Messaline est à la portée de la vue (90) , on entend : » C'est la mère » d'Octavie , c'est la mère de Britannicus. Ecoutez la mère d'Octavie et de Britannicus »...

(87) Tacit. *Ibid.* cap. 32.

(88) Tacit. *Annal.* lib. 12 , cap. 32.

(89) *Nullâ cujusquam misericordiâ , quia flagitiorum deformitas praevalebat.* ... Tacit. *Annal.* lib. 11 , cap. 32.

(90) Tacit. *ubi supr.* lib. 11 , cap. 34.

Mais on occupoit les oreilles de Claude du récit du mariage; ses yeux, d'un long mémoire de débauche; il étoit à l'entrée de la ville, ses enfants alloient se présenter à lui, on les écarte, Vibidia est renvoyée à ses fonctions. On détourne Claude (91), on le conduit dans la maison de Silius, on lui montre, sous le vestibule, une statue élevée au pere de Silius, contre les défenses du sénat; dans les appartements, les meubles précieux des Nérons, des Drusus, la récompense honteuse de son déshonneur. De-là on le fait passer au camp; Narcisse harangue le soldat; il s'élève des cris, on demande les noms des coupables, ils sont nommés, et leur sang coule. Rentré dans le palais, l'empereur y trouve une table somptueusement servie; il mange, il boit, il s'enivre (92); dans la chaleur du vin il dit (93): » Demain, qu'on fasse paroître la malheureuse, et qu'elle se défende. . . » Sa colère s'affoiblissoit, il n'y avoit pas un moment à perdre, la nuit s'approchoit; si Messaline est introduite, la chambre, le lit nuptial peuvent amener un retour de tendresse. Narcisse prend son parti, sort brusquement, et ordonne au tribun et aux centurions, au nom de César,

(91) Tacit. *ubi sup. lib. 11, cap. 35.*

(92) Tacit. *ibid. cap. 37.*

(93) *Ubi vino incaluit, iri jubet, nuntiarique miseræ (hoc enim verbo usum ferunt) dicendum ad causam postea die adesset. . . Tacit. Annal. lib. 11, cap. 37.*

qu'on fasse mourir Messaline. Ils vont, et pour s'assurer de l'exécution, ils sont précédés de l'affranchi Evodus.

Evodus (94) trouve l'impératrice étendue par terre dans les jardins de Lucullus, où elle étoit retournée. A côté d'elle étoit assise Lépida sa mere (95), Lépida qui s'étoit séparée de Messaline dans la prospérité, et qui s'en est rapprochée dans le malheur. » Qu'attendez-vous » (96), lui disoit-elle ? Qu'un bourreau porte » la main sur vous ? Vous êtes à la fin de la » vie, il ne s'agit plus que de mourir sans » honte ». . . Mais il ne restoit rien d'honnête (97) dans une ame souillée, aucune force dans une ame flétrie par la volupté. La mere et la fille s'abandonnoient à la douleur, lorsque les portes s'ouvrent avec violence. Le tribun, debout devant Messaline, garde le silence ; l'affranchi l'accable d'invectives grossières. C'est alors qu'elle sent l'horreur de sa situation ; sa main tremblante saisit un poignard qu'elle approche tantôt de sa gorge, tantôt

(94) Tacit. *ibid.* cap. 37.

(95) *Lepida, quae florenti filiae haud concors, supremis ejus necessitatibus ad miserationem evicta erat...*
Tacit. *Annal.* lib. 11, cap. 37.

(96) Tacit. *ubi supr.* cap. 37.

(97) *Sed animo per libidines corrupto, nihil honestum inerat.* Tacit. *Annal.* lib. 11, cap. 37.

de sa poitrine , sans se frapper. Le tribun la perce d'un seul coup , et laisse le cadavre à sa mere.

Ainsi périt cette femme qui avoit tant de fois appris à Narcisse à se passer des ordres de son maître.

Claude (98) étoit encore à table , lorsqu'on lui annonça que Messaline étoit morte ; on ne lui dit pas si c'étoit de sa propre main ou de la main d'un autre , et il ne s'en informa pas ; on lui verse à boire , et il continue son repas comme de coutume. Les jours suivants , on ne lui remarque pas le moindre signe de haine , de satisfaction , de tristesse ou de colere ; la joie des accusateurs de sa femme , les larmes de ses enfants ne réveillent en lui aucun sentiment naturel. Les statues de Messaline enlevées , son nom effacé de tous les endroits publics et particuliers par ordre du sénat , accélèrent l'oubli de cette femme. Les honneurs de la questure sont déferés à Narcisse , et la vengeance la plus juste devint la source des plus grands maux.

§. XXVI. Outre les vices de l'administration de Claude , livré à ses femmes et à ses affranchis , il en est d'autres qu'il faut imputer à son mauvais jugement.

La gratification accordée au soldat après son

(1) Tacit. *ubi sup.* cap. 38.

avènement au trône devient une nécessité pour ses successeurs (99).

Le titre de citoyen Romain s'avilit par la multitude de ceux à qui on le conféra. De deux choses l'une, ou laisser par-tout ce beau nom à la place des dieux qu'on enlevait, et le rendre aussi étendu que l'empire, ou le renfermer dans ses anciennes limites, la mer et les Alpes.

Auguste, sollicité par Tibère et par Livie, refusa le droit de bourgeoisie à leurs protégés, et dit à l'impératrice dont le client fut exempté du tribut, » qu'il valoit mieux nuire au fisc » qu'à la dignité du nom romain ».

Une faute aussi grave que les précédentes, ce fut d'ouvrir les portes du sénat à des affranchis, à leurs descendans et à des étrangers; il importoit bien davantage que ce corps fût honoré que d'être nombreux.

§. XXVII. Claudé ne pouvoit rester sans épouse, et il ne pouvoit en prendre une sans en être gouverné. De-là de vives disputes sur le choix entre les affranchis; entre les prétendantes, une égale chaleur à faire valoir leurs avantages.

Les intrigues de Pallas, les caresses d'Agrippine, des assiduités que la parenté autorisoit, obtiennent à la niece de l'empereur (100) la

(99) *Primus Caesarum fidem militis etiam praemio pignorat*, dit Suétone, in *Claud. cap. 10.*

(100) Tacit. *ubi supr. lib. 12, cap. 2.*

préférence sur ses rivales. Elle n'a pas encore le titre d'impératrice, mais elle en exerce l'autorité. Elle roule dans sa tête le projet de marier à son fils Octavie, la fille de Claude. Mais Octavie est fiancée à Silanus, qu'importe ? Le censeur Vitellius accusera Silanus d'inceste avec Junia Calvina, sa sœur. Des licences que le seul mariage autorise (101), et le bruit qui s'en répand, accélèrent l'union de Claude avec sa niece ; mais cette union est contrariée par l'usage et les mœurs, qui la déclarent incestueuse : qu'importe ? Vitellius levera cet obstacle, et le sénat opinera à recourir à la contrainte, si l'empereur a des scrupules.

Toutes ces choses s'exécutent : Octavie est mariée à Domitius Néron, Calvina est exilée, et Silanus se tue. Lollia, à qui on ne pouvoit reprocher qu'un crime, mais un crime qui ne se pardonne pas (102), celui d'avoir disputé à Agrippine la main de Claude, est accusée d'interroger sur le mariage de l'empereur, des magiciens, des Chaldéens, les prêtres d'Apollon à Colophone. La protection de Claude lui devient inutile ; elle est exilée et dépouillée d'une immense fortune. Calpurnia (103), dont

(101) *Pactum inter Claudium et Agrippinam matrimonium jam factum, jam amore illicito firmabatur...* Tacit. *Annal.* lib. 12, cap. 5.

(102) Tacit. *Annal.* lib. 12, cap. 22.

(103) *Id. ibid.* cap. 22.

César a loué la beauté, sans dessein, subit le même sort. Calpurnia n'est qu'exilée; Lollia est forcée de se tuer; et dans cet intervalle le mariage de Claude et d'Agrippine s'est consommé.

§. XXVIII. Rome alors change de face (104) : l'empire est asservi à une femme qui n'en laisse pas flotter les rênes au gré de sa passion; elle sait les tenir avec le bras vigoureux d'un homme; sévère en public; hautaine dans son palais; chaste, à moins que son ambition n'en ordonne autrement; dévorée de la soif de l'or, et l'accumulant par toutes sortes de voies, sous prétexte des besoins futurs de l'état, mais en effet pour s'attacher ses créatures, en fournissant à leur insatiable avidité.

Alors l'adoption de Domitius Néron, sollicitée par Agrippine, et pressée par son amant Pallas (105), est proposée au sénat, et confirmée d'un concert unanime de ces vils magistrats dont Juvénal (106), non moins satyrique, mais plus plaisant et plus gai qu'à son ordinaire, rassemble les successeurs autour d'un énorme turbot, délibérant gravement sur les moyens de l'apprêter sans le dépecer. On ôte à Britannicus jusqu'à ses esclaves (107).

(104) Tacit. *Annal. lib. 12, cap. 7.*

(105) Tacit. *Annal. lib. 12, cap. 25.*

(106) Juvénal. *Satyr. 4, vers. 37, et seq.*

(107) Voyez Dion, in *Claud. lib. 60, cap. 32, pag.*

Ceux d'entre les centurions (108) et les tribuns que la pitié intéresse à ce jeune prince spolié de ses droits à l'empire, sont écartés ou par l'exil, ou avancés à des postes plus honorables; on exclut ceux de ses affranchis qu'on ne peut corrompre. Britannicus et Néron se sont rencontrés et salués, l'un du nom de Britannicus, l'autre du nom de Domitius. Agrippine crie (109) » que l'adoption est comp-
 » tée pour rien; que l'on annulle dans le pa-
 » lais ce que l'empereur et le sénat ont statué;
 » que si les auteurs de ces pernicioeux conseils
 » ne sont pas châtiés, leur méchanceté ren-
 » versera l'état ». Claude, en condamnant à la mort les plus sages instituteurs de son fils, le livre aux créatures d'une belle-mère.

Cependant Agrippine (110) n'ose pas tout ce qu'elle ambitionne. Lusius Géta et Rufus Crispinus, attachés par reconnaissance aux enfants de Messaline, sont dépouillés du commandement de la garde prétorienne, et ce poste est conféré à Afranius Burrhus, connu par ses talents militaires (111).

On ne reproche point à Sénèque l'adoption

(108) Tacit. *Annal. lib. 12, cap. 41.*

(109) *Id. ibid.*

(110) Tacit. *loc. cit. cap. 42.*

(111) *Transfertur regimen cohortium ad Burrhum Afranium, egregiae militaris famae. . . Tacit. Annal. lib. 12, cap. 42.*

de Domitius Néron ; Burrhus n'est pas tout-à-fait absous de cette injustice.

§. XXIX. Agrippine , jalouse de s'annoncer autrement que par des forfaits , sollicite le rappel de Sénèque (112) ; et obtient la fin de son exil , avec la préture. Son dessein étoit de plaire au peuple , qui avoit une haute opinion de la sagesse et des talents de ce philosophe ; de mettre Domitius , dès son enfance , sous un aussi grand maître , et s'étayer de ses conseils pour s'assurer l'administration des affaires. Maîtresse de tout sous le regne présent , elle s'occupoit de loin à rester maîtresse de tout sous le regne suivant ; elle s'étoit promis du ressentiment de Sénèque contre Claude (113) , et de la reconnoissance du service qu'elle venoit de lui rendre , qu'il feroit cause commune avec elle contre son époux , et qu'il apprendroit à son élève à ramper.

Les grands une fois corrompus ne doutent de rien : devenus étrangers à la dignité d'une

(112) Tacit. *Annal.* 12 , cap. 8. *At Agrippina , ne malis tantum facinoribus notesceret , veniam exsilii pro Annaeo Senecâ , simul praeturam impetrat , laetum in publicum rata , ob claritudinem studiorum ejus , utque Domitii pueritia tali magistro adolesceret , et consiliis ejusdem ad spem dominationis uterentur : quia Seneca fidus in Agrippinam , memoriâ beneficii , et infensus Claudio , dolore injuriae , credebatur.*

(113) Voyez le passage de Tacite , cité dans la note précédente , vers la fin.

ame élevée, ils en attendent ce qu'ils ne balanceroient pas d'accorder ; et lorsque nous ne nous avilissons pas à leur gré, ils osent nous accuser d'ingratitude. Celui qui, dans une cour dissolue, accepte ou sollicite des graces, ignore le prix qu'on y mettra quelque jour. Ce jour-là, il se trouvera entre le sacrifice de son devoir, de son honneur, et l'oubli du bienfait ; entre le mépris de lui-même et la haine de son protecteur. L'expérience ne prouve que trop qu'il n'est ni aussi commun ni aussi facile qu'on l'imagineroit de se tirer avec noblesse et fermeté de cette dangereuse alternative. Un ministre honnête ne gratifiera point un méchant ; mais un méchant n'hésitera pas à recevoir les graces d'un ministre, quel qu'il soit ; il n'a rien à risquer, il est prêt à tout.

§. XXX. Sénèque avoit été relégué dans la Corse. Son exil duroit depuis environ huit ans ; comment le supporta-t-il ? avec courage (114).

(114) Rien de plus sensé que ce qu'il écrit sur ce sujet à sa mere : » Je ne me suis jamais fié à la fortune, » lors même qu'elle paroissoit me laisser en paix. Tous » les avantages que sa faveur m'accordoit, ses richesses, » ses honneurs, sa gloire, je les ai placés de manière » qu'elle pût les reprendre sans m'ébranler : j'ai toujours » laissé entre eux et moi un grand intervalle ; aussi la » fortune me les a ravis sans me les arracher. On n'est » accablé de la mauvaise fortune, que quand on a été » dupé par la bonne ». . . *Consolation à Helvia*, chap. 5.
 » Je ne m'appерçois, dit-il ailleurs, de l'absence de mea

Heureux par la culture des lettres et les méditations de la philosophie ; dans une position qui auroit peut-être fait votre désespoir et le mien , sur un rocher , qui considéré , dit-il (115) , par les productions , est stérile ; par les habitants , barbare ; par l'aspect du local , sauvage ; par la nature du climat , mal-sain. C'est de-là qu'il écrit à sa mere (116) : » Je suis content , comme » si tout étoit bien ; et dans le vrai , tout n'est- » il pas bien , si l'homme se voit avec com- » plaisance , et si la tranquillité habite le fond » de son cœur ? J'ai la passion de connoître , » et j'observe la nature : pour me délasser » d'occupations sérieuses , je passe à des études » légères «.

Il ajoute une observation singulière : c'est que , malgré l'horreur du lieu (117) , on y trouve plus d'étrangers que de naturels. C'est un phé-

» richesses , que par celle des embarras qu'elles me cau- » soient ». (*Id. cap. 9.*) Cet aveu est d'autant plus sincère , que dans son entretien avec Néron , il lui dit que ne pouvant plus soutenir le fardeau de ses richesses , il implore son secours , et le prie de faire gouverner son bien par ses intendants , et de le regarder comme le sien. *Senex , et levissimis quoque curis impar ; quum opes meas ultrà sustinere non possim , praesidium peto : jube eas per procuratores tuos administrari , in tuam fortunam recipi. Apud Tacit. Annal. lib. 14 , cap. 54.*

(115) *Consolation à Helvia* , chap. 6.

(116) *Id. ibid. cap. 17* , et *cap. 4.*

(117) *Id. ibid. cap. 6.*

nomene commun aux grandes villes , où l'on vient de toutes parts chercher la fortune , et aux lieux déserts , où l'on est sûr de trouver le repos et la liberté. L'homme n'est sédentaire que dans les campagnes où il est attaché à la glebe ; encore ne faut-il pas qu'il soit écrasé par les impôts , et que de tout le bled qu'il a fait croître , il ne lui reste pas une gerbe pour s'en nourrir.

§. XXXI. Mais comment concilier le discours de Sénèque dans sa *Consolation à Helvia* , sa mere , avec le ton pusillanime et rampant de sa *Consolation à Polybe* ? Je vais supposer ici , avec le savant et judicieux éditeur de la traduction de Sénèque (118) , que cet ouvrage est du philosophe , en attendant que je puisse

(118) L'éditeur n'a pas seulement justifié Sénèque dans la supposition que la *Consolation à Polybe* fût de ce philosophe ; il a exposé , et dans l'avertissement imprimé à la tête de ce traité , et dans les notes qu'il a jointes à l'ouvrage même , les raisons très-sortes qu'il a de croire cette déclamation supposée , et il en conclut , ce me semble , avec beaucoup de vraisemblance , ou que cette *Consolation* est l'ouvrage de quelqu'écrivain obscur , jaloux de la gloire de Sénèque , qui aura tâché d'imiter son style , et qui aura même employé plusieurs de ses pensées , ou que cet écrit a été altéré , interpolé et corrompu en cent endroits divers par l'infâme Suilius , ou par quelqu'autre calomniateur également méprisable , etc. Voyez ci-dessus , tom. 5 , pag. 401 , 402 , 447 , 448.

exposer les raisons très-fortes que j'ai de croire le contraire (118 *i*).

Rien de plus naturel et de plus facile à comprendre , et pour celui qui a éprouvé la longue infortune , et pour celui qui a un peu étudié le cœur humain. L'isle et les rochers battus de la mer de Corse ne pouvoient être qu'un séjour ingrat pour le philosophe , arraché subitement d'entre les bras de sa mère , au moment où , après une longue séparation , ils jouissoient du plaisir d'être réunis ; enlevé à sa patrie , à ses parents , à ses amis ; valétudinaire ; loin des occupations utiles et des dis-

(118 *i*) Ce fragment , si opiniâtement reproché à Sénèque , nous est-il parvenu tel qu'il l'a fait ? Ne l'a-t-on point altéré ? L'a-t-il fait ? Je renvoie la réponse à ces questions à l'endroit où j'examinerai les différents ouvrages de Sénèque : j'observerai seulement ici que Juste-Lipse étoit tenté de rayer ce dernier du nombre des écrits du philosophe , comme la satire d'un ennemi aussi cruel qu'ingénieux. Je croirois que la *Consolation d'Polybe* est de Sénèque , que je n'en estimerois pas moins Juste-Lipse. Que le petit nombre de ceux qui se tourmentent , qui même s'en imposent , pour trouver des excuses aux grands hommes , est rare , et qu'ils me sont chers !

Il est deux sortes de sagacité , l'une qui consiste à atténuer , l'autre à exagérer les erreurs des hommes : celle-ci marque plus souvent un bon esprit qu'une belle ame. Cette impartialité rigoureuse n'est guère exercée que par ceux qui ont le plus besoin d'indulgence.

tractions agréables de la ville; réduit à chercher en lui-même des ressources contre tant de privations affligeantes, comme on prétend que l'ours s'alimente durant les hivers rigoureux : eh bien ! Sénèque, brisé par une vie triste et pénible qui duroit au moins depuis trois ans, désolé de la mort de sa femme et d'un de ses enfants, aura atténué sa misère pour temperer la douleur de sa mère, et l'aura exagérée pour exciter la commisération de l'empereur. Qu'aura-t-il fait autre chose que ce que la nature inspire au malheureux ? Ecoutez-le, et vous reconnoîtrez que la plainte surfait toujours un peu son affliction. — » Mais vous défendez Sénèque comme un homme ordinaire. — C'est que le plus grand homme n'est pas toujours admirable, et que Turenne est encore un héros, après avoir révélé le secret de l'état à sa maîtresse. Il n'y a guère que l'enthousiasme ou la dureté des organes qui garantissent d'une espèce d'hypocrisie commune à ceux qui souffrent. Nous sortons d'une table somptueuse, nous respirons le parfum des fleurs, nous goûtons la fraîcheur de l'ombre dans des jardins délicieux ; ou si la saison l'exige, nous sommes renfermés entre des paravents dans des appartements bien chauds ; nous digérons, nonchalamment étendus sur des coussins renflés par le duvet, lorsque nous jugeons le philosophe Sénèque : nous ne sommes pas en Corse, nous n'y sommes pas depuis trois ans, nous

n'y sommes pas seuls. Censeurs, ne vous montrez pas si sévères, car je ne vous en croirai pas meilleurs.

§. XXXII. Mais le regne de Claude s'échappe ; la scène va changer, et nous montrer le philosophe Sénèque à côté du plus méchant des princes, dans la cruelle alternative ou d'encourir le soupçon de pusillanimité, d'avarice, d'ambition, de vanité, s'il reste à la cour ; ou le reproche d'avoir manqué à son élève, à son prince, à sa patrie, à son devoir, et sacrifié inutilement sa vie, s'il s'éloigne. Quelque parti qu'il prenne, il sera blâmé.

Pallas venoit de proposer une loi contre les femmes qui s'abandonneroient à des esclaves (119). Pallas l'affranchi ! Pallas l'amant d'Agrippine ! L'empereur et le sénat ferment les yeux sur cet excès d'impudence ; la loi passe ; on décerne à Pallas les ornements de la préture avec une gratification de quinze millions de sesterces ; Claude dit que » Pallas, satisfait de l'honneur, persiste dans son ancienne » pauvreté » . . . et un sénatus-consulte gravé sur l'airain affiche publiquement l'éloge d'une modération digne des premiers siècles de Rome, dans un affranchi riche de plus de trois cents millions de sesterces.

Néron plaide pour les habitants d'Ilion (120) ;

(119) Voyez Tacit. *Annal. lib. 12, cap. 53.*

(120) Tacit, *loc. cit. cap. 58 et 41.*

il prend la robe virile avant l'âge ; on propose de lui décerner le consulat à vingt ans ; en attendant , il sera consul désigné , il exercera l'autorité proconsulaire hors de la ville , on le nommera prince de la jeunesse.

Les jeux de la jeunesse ou Troyens remontoient aux temps les plus reculés , à la descente d'Enée en Italie. C'étoient des combats et des courses à cheval où les enfants des grandes et des basses conditions , partagés en troupes opposées , se disputoient la victoire. Ascagne , fils d'Enée , les introduisit dans Alba , d'où ils passerent à Rome , et s'y perpétuerent jusques sous les empereurs. On les célébroit dans le cirque ; et celui qui présidoit à cet exercice militaire , s'appelloit prince de la jeunesse , titre qu'on n'accordoit qu'au successeur de César.

C'est ainsi qu'Agrippine suivoit ses projets ; c'est ainsi qu'elle conduisoit pas-à-pas son fils à l'autorité souveraine.

§. XXXIII. Claude donne des marques assez claires de repentir sur son mariage avec Agrippine , et sur l'adoption de Néron (121). Il dicte un testament , il fait signer ce testament par tous les magistrats ; il lui échappe , dans l'ivresse (122) , qu'il est de sa destinée de souffrir les désordres de ses épouses , et de les punir ensuite.

(121) Voyez Sueton. in Claud. cap. 43.

(122) Tacit. Annal. lib. 12, cap. 64, 65.

Sur ce propos , Agrippine conçoit la nécessité d'agir sans délai ; mais , par un ressentiment de femme , elle oublie un moment son péril , pour s'occuper de la perte de Domitia Lépida.

Domitia étoit petite niece d'Auguste et sœur de Domitius. Il y avoit entre elle et Agrippine peu d'inégalité d'âge , de beauté et de richesses ; elles étoient toutes deux sans pudeur , toutes deux violentes , et se le disputoient autant par les vices que par les avantages de la fortune et de la naissance. C'étoit à qui de la tante ou de la niece domineroit Néron. Agrippine opposoit les menaces aux caresses et aux présents de Lépida. Lépida est accusée de sortilège et de troubles excités en Calabre par ses esclaves , condamnée et mise à mort , malgré les remontrances et la protection de Narcisse , qui commençoit à démêler les desseins ambitieux d'Agrippine , et qui voyoit un péril égal à servir sous Néron et sous Britannicus.

Claude est empoisonné avec des champignons par la fameuse Locuste (123) , long-temps un des instruments nécessaires de l'état. La force du tempérament de Claude l'emporta sur son art. Agrippine s'adresse au médecin Xénophon , homme supérieur , qui n'auroit pas été , je crois , fort émerveillé de la distinction sub-

(123. *Diū inter instrumenta regni habita...* Tacit. *Annal. lib. 12, cap. 66, 67.*

tile d'un fameux archiâtre de nos jours entr l'assassinat positif et l'assassinat négatif, mais qui ne connoissoit pas mieux que le facultaliste le péril auquel on s'expose en commençant un forfait, et la récompense qu'on s'assure en le consommant. Xénophon, sous prétexte de faciliter le vomissement, se sert d'une plume enduite d'un poison plus violent, et Claude expire. Sa mort est celée jusqu'à ce que tout soit disposé pour la tranquille et sûre proclamation de Néron (124).

Le sénat s'assemble (125), les consuls et les prêtres font des vœux pour la santé d'un prince déjà mort. Agrippine semble succomber à la douleur : elle serre Britannicus dans ses bras, elle retient par de pareils artifices Antonia et Octavie ; les portes sont gardées ; de temps en temps elle fait sépandre que l'empereur est mieux. C'est ainsi qu'elle amusoit l'espoir du soldat, et laissoit arriver le moment prédit par les Chaldéens : lorsque le troisieme jour des ides d'octobre, avant midi, les portes du palais s'ouvrent, et laissent voir au peuple son maître.

§. XXXIV, Claude meurt âgé de soixante-quatre ans (126). Il n'étoit ni sans études, ni

(124) Tacit. *loc. cit.* cap. 68.

(125) Tacit. *ubi sup.* cap. 68 et 69.

(126) Sueton. *in Claud.* cap. 45 et 46, *sub. fin.* Confer. *quæ* Dion *in Claud.* lib. 60, cap. 2, pag. 939.

sans lettres ; il sut écrire et parler la langue grecque ; il étoit orateur et historien élégant dans la sienne ; il se montra d'abord juste , modeste , sage , et fut aimé : alternativement pénétrant et stupide , patient et emporté , circonspect et extravagant , je le trouve plus foible que méchant. Il voulut persuader (127) qu'il avoit contrefait la démence pour échapper à Caius ; on n'en crut rien. Il donna lieu au proverbe , que , pour être heureux , il falloit être né sot ou roi (128). Pour être très-heureux , que falloit-il naître ? Son regne fut ce qu'il devoit être , le résultat d'une organisation viciée , d'une mauvaise éducation , de la méfiance , de la pusillanimité , de la foiblesse , d'un goût effréné pour les femmes , de la crapule ; de quelques vertus et de plusieurs vices contradictoires. Sans la fermeté , les autres qualités du prince sont inutiles ; sans la dignité , il descend de son rang et se mêle dans la foule , au-dessus de laquelle sa tête majestueuse doit toujours paroître élevée. Il en est des rois comme des femmes , pour lesquelles la familiarité a toujours quelque fâcheuse conséquence.

La scene va changer encore. Après la mort d'un souverain , les yeux inquiets des minis-

(127) Sueton. *in Claud.* cap. 38.

(128) Voyez l'*Apoloquintose* , tom. 5 , pag. 458 ; et consultez sur ce proverbe les *Adages d'Érasme* , pag. 399 et suiv. *edit.* Wechel. 1643.

tres, des courtisans, des grands, des politiques, de la nation, se fixent sur son successeur. On pese ses premières démarches; on prête l'oreille, et l'on interprète ses propos les plus indifférents; on étudie ses penchans; on épie ses goûts; on cherche à démêler son caractère; on attend que le masque se leve. Que le courtisan de la veille est vieux le lendemain! Combien d'hommes importants tombent tout-à-coup dans le néant! Ceux qui approchent le nouveau maître se composent un visage équivoque, qui n'est ni celui de la joie ou de l'ingratitude; ni celui de la tristesse ou de l'indécence. On disoit à l'un d'entre eux: » On ne vous a » point vu à la cour depuis la mort du roi ». . . Il répondit: » C'est que je n'ai point encore » trouvé ma physionomie d'événement ». . . Quelque imperceptibles que soient les changements dans l'administration, un tact fin les saisit, et le jour qui suit l'inauguration est un jour de pronostics.

§. XXXV. Néron s'acquitte d'abord du rôle d'affligé. L'oraison funèbre étoit un hommage d'étiquette chez les Romains, ainsi que de nos jours: il prononça celle de Claude (129), et s'étendit sur l'ancienneté de son origine, les consulats et les triomphes de ses aïeux, son goût pour les lettres et les bonnes études, la prospérité constante de l'empire sous son règne.

(129) Voyez Tacit. *Annal.* lib. 13, cap. 3.

Jusques-là l'attention, la satisfaction même de l'auditoire se soutint (130) ; mais lorsqu'il en vint au bon jugement et à la profonde politique du prince, personne ne put s'empêcher de rire.

Cependant le discours étoit de Sénèque, qui y avoit mis beaucoup d'art. On avoit apparemment oublié les premières années de Claude, et l'on ne se souvenoit que des dernières. Mais ce grand art dont Tacite fait l'éloge au moment même où il nous apprend que l'orateur fut sifflé, quel étoit-il donc ? Incessamment j'en dirai ma pensée.

Que ma conjecture soit fausse ou vraie, quelle tâche que le panégyrique d'un prince vicieux ; d'avoir à prononcer le mensonge dans la tribune de la vérité ; à louer la continence des mœurs privées devant une famille, devant un peuple que les débauches ont scandalisé ; la bravoure, devant des soldats témoins de la lâcheté ; la douceur de l'administration, devant des sujets qui ont vécu sous la terreur de la tyrannie, et qui gémissent encore sous le poids des vexations ! Je vois dans cette conjoncture deux sortes de lâches, et l'orateur impudent qui préconise, et le peuple qui écoute avec

(130) *Postquam ad providentiam sapientiamque flexit, nemo risui temperare, quamquam oratio à Senecâ composita, multum cultus praeferret, etc. . . . Tacit. Annal. lib. 3, cap. 3.*

patience ; si le peuple avoit un peu d'ame , il mettroit en pieces et l'orateur et le mausolée. Voilà la leçon , la grande leçon qui instruiroit le successeur. Quelle différence de ces usages et de celui de ces sages Egyptiens qui exposoient sur la terre le cadavre nud du prince dé-cédé , et qui lui faisoient son procès (131) ! A qui appartient-il , si ce n'est au ministre des dieux , de sévir après la mort contre la perversité de celui que sa puissance a garanti des loix pendant sa vie , et de crier , comme on l'entendit autour du corps de Commode : *Aux crocs : qu'on le déchire ; qu'on le traîne. Aux gémonies , aux gémonies* (132).

(131) Voyez Diodore de Sicile, *Bibliot. Hist. lib. 1, cap. 72 , tom. 1 , pag. 83 , edit. Wesseling. Amstelod. 1746.* Le même usage avoit encore lieu à l'égard des particuliers, comme on le voit par un passage du même livre, *cap. 92 , pag. 103.*

(132) Voyez Lampridius , *in vitâ Commod. cap. 18 et 19.* Ce passage, auquel nous renvoyons le lecteur , arrêtera tout homme de goût , et toute ame noble et généreuse. Il faudroit le tenir sans cesse sous les yeux de ceux à qui le genre humain a été confié. On y voit les acclamations de joie et les imprécations de fureur que le peuple poussa tumultueusement à la mort de Commode , sous lequel il avoit éprouvé toutes sortes de maux , et à l'élection de Pertinax son successeur , dont il se promettoit des jours plus heureux. Le tyran mort , les ames affranchies de la terreur firent entendre les cris terribles que Lampride nous a transmis. On ne lit point sans frissonner le récit de cette scene si vraie : il semble qu'on soit frappé des cris d'un

La première oraison funèbre, qu'on entendit à Rome, fut prononcée par le consul Publius Valerius Publicola ; ce fut celle de Junius Brutus, son collègue, l'année qui suivit l'extinction de la royauté ; et c'est aux acclamations du peuple, dans cette circonstance, qu'il faut rapporter l'usage qui s'introduisit, de consacrer la mémoire d'un *grand homme*, après son décès, par l'éloge qu'en feroit un *grand homme*. Qu'on me dise si ces deux conditions se sont trouvées souvent réunies ? Qu'on me dise si des honneurs également rendus aux vices par un vicieux, sont bien flatteurs pour la vertu, bien édifiants pour l'auditeur, bien instructifs pour le prince régnant ?

La vertu obtint sans doute le premier éloge funèbre, comme le premier monument ; mais ces hommages devenus si communs auroient été bien rares, si l'esprit de leur institution dans Rome s'étoit conservé. Quoi donc, n'auroit-il pas mieux valu que l'oraison funèbre n'eût jamais été faite, qu'à d'avoir été si souvent avilie ? et je demande si un bon souve-

million d'hommes rassemblés et ivres de fureur et de joie. Ou je me trompe, ou c'est là une des plus fortes et des plus terribles images de l'enthousiasme populaire. Princes de la terre, attachez-y vos regards, et entendez d'avance la voix libre des peuples à votre mort, si vous avez renfermé le gémissement dans leur cœur, tandis que vous viviez.

rain, qui placeroit entre ses dernières volontés la défense de prononcer son panégyrique après sa mort, donneroit une bien grande preuve de sa modestie ?

Si j'avois un reproche à faire à Sénèque, ce ne seroit pas d'avoir écrit l'*Apocoloquintose*, ou la métamorphose de Claude en citrouille, mais d'en avoir composé l'oraison funebre.

§. XXXVI. Cependant on sait que le philosophe s'étoit proposé d'attacher son élève à ses devoirs, sinon par goût, du moins par pudeur, en mettant dans sa bouche des discours remplis de sagesse, qu'il rougiroit peut-être un jour de démentir. Quoi de plus conséquent à ce projet que d'exposer le César Claude à la risée publique ? Pouvoit-il dire à Néron d'une manière plus énergique : » Prince, entendez-vous ? Si vous gouvernez mal, c'est » ainsi que vous serez traité, lorsqu'on ne vous » craindra plus ». . . . Et l'historien ne nous suggère-t-il pas ce soupçon, lorsqu'il nous apprend que Sénèque avoit mis beaucoup d'art dans son discours ? Ne seroit-ce pas de cet art secret dont il le loue ?

» Vous êtes bien ingénieux, me dira-t-on, » lorsqu'il s'agit de justifier Sénèque ». . . Je Je le suis bien moins que ses détracteurs pour le noircir.

J'ai ma façon de lire l'histoire. M'offre-t-elle le récit de quelque fait qui déshonore l'humanité ? je l'examine avec la sévérité la plus rigoureuse ;

tout ce que je puis avoir de sagacité, je l'emploie à découvrir quelques contradictions qui me le rendent suspect. Il n'en est pas ainsi lorsqu'une action est belle, noble, grande. Je ne m'avise jamais de disputer contre le plaisir que je ressens à partager le nom d'homme avec celui qui l'a faite. Je dirai plus : il est selon mon cœur, et peut-être est-il encore selon la justice, de hasarder une opinion qui tende à blanchir un personnage illustre, contre des autorités qui contredisent la teneur de sa vie, de sa doctrine, et l'estime générale dont il a joui. Je me fais honneur d'un pyrrhonisme qu'il est facile d'attaquer, mais qu'il ne seroit pas trop honnête de blâmer.

§. XXXVII. Néron fut le seul des empereurs qui eut besoin de l'éloquence d'autrui (133). César se plaça sur la ligne des plus grands orateurs : Auguste eut le discours prompt et facile qui convient à un souverain : personne ne connut comme Tibère la valeur des expressions, clair, lorsqu'il n'étoit pas obscur à dessein : la tête troublée de Caligula laissa de l'énergie à son éloquence : Claude s'exprimoit avec élégance, quand il s'étoit préparé.

§. XXXVIII. Après les honneurs rendus à la cendre de Claude (134), Néron fait son entrée

(133) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 3.*

(134) *Ceterum peractis tristitiae imitamentis, curiam ingressus, etc. . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 4, toto cap. vid. et cap. 5.*

au sénat. Il ne manque ni de conseils , ni d'exemple pour bien gouverner ; il n'apporte au trône ni haine , ni ressentiment ; il n'a pas d'autre plan à suivre dans l'administration que celui d'Auguste ; il n'en connoît pas un meilleur ; les abus récents dont on murmure , seront réformés ; il n'attirera point à lui seul la décision des affaires ; le sort des accusateurs et des accusés , balancé clandestinement dans l'intérieur du palais , ne dépendra plus des intérêts d'un petit nombre de gens en faveur ; rien à sa cour ne se fera par argent ou par intrigue ; il ne confondra point les revenus de l'état avec les siens : que le sénat rentre dès ce moment dans ses anciens droits ; que les peuples de l'Italie et de ses provinces aient à se pourvoir aux tribunaux des consuls , et que les audiences du sénat soient sollicitées par ces magistrats ; il se renfermera dans le devoir de sa place , le soin des armées ; le sénat sera maître de faire les réglemens qu'il jugera de quelque utilité ; les avocats ne recevront à l'avenir ni argent ni présent , et les questeurs désignés ne se ruineront plus en spectacles de gladiateurs.

Souverains qui montez sur le trône , je vous invite à lire et à méditer ce discours.

Agrippine prétend que cette dernière dispense renverse les ordonnances de Claude (135) ; l'avis des peres l'emporte sur le sien. Cependant

(135) Tacit. *ubi sup.* cap. 5.

elle jouissoit d'une autorité illimitée : son fils avoit donné pour mot du guet : *la meilleure des meres* (136) ; les sénateurs s'assembloient dans le palais, et Agrippine, à la faveur d'une porte dérobée, couverte d'une voile, entendoit leurs délibérations sans en être vue (137).

Si, comme on n'en sauroit douter, Sénèque composa le discours que l'empereur prononça à son avènement au trône (138), certes il montra bien qu'il étoit vraiment homme d'état, et qu'il n'ignoroit pas en quoi consiste la grandeur d'un prince, la splendeur d'un regne, et la félicité d'un peuple.

Il fit ordonner par le sénat (139) que ce discours seroit gravé sur des tables d'airain et lu publiquement tous les ans au mois de Janvier. Ces tables étoient des chaînes de même métal dont il se hâtoit de charger le tigre encore innocent et jeune (140).

§. XXXIX. On a beaucoup loué le regret que Néron témoigna de savoir écrire, à la première

(136) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 2 et 5, et Sueton. in Neron. cap. 9.*

(137) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 5.*

(138) Dion l'assure, *in Nerone, lib. 61, cap. 3, pag. 981.*

(139) Dion, *ubi supr. cap. cit.*

(140) *Et hi quidem id agebant*, dit à ce sujet Dion Cassius, *tanquam boni principis imperium, velut ex syngraphâ quoddam, habituri. . . . In Nerone, lib. 61, cap. 3.*

sentence capitale qu'il eut à signer (141). Je trouve dans ce trait de l'hypocrisie ; j'admire davantage Néron , lorsque partageant le consulat avec C. Antistius, et les magistrats prêtant le serment d'obéissance aux ordonnances des empereurs , il en dispensa son collègue (142).

§. XL. Il faut distinguer trois époques dans la durée de l'institution de Sénèque , ainsi que dans l'ame de son élève : le maître en conçoit les plus hautes espérances ; il voit ses mœurs se corrompre , et il s'en afflige ; lorsque ses vices , sa cruauté , sa dépravation , ses fureurs se sont développées , il veut se retirer.

Trajan disoit (143) que peu de princes pouvoient se flatter d'avoir égalé Néron pendant les cinq premières années de son regne ; et rien n'est plus vrai. Mais comment ce prince put-il renoncer à un bonheur aussi grand , après en avoir joui si long-temps ? Que des fainéants , des imbécilles , des souverains à qui leurs sujets ont été aussi étrangers qu'eux à leurs sujets ; à qui on s'est bien gardé de donner des instituteurs tels qu'un Sénèque et un Burrhus ; qu'on a tenus depuis le berceau jusqu'au moment où ils arrivent au trône , dans une ignorance totale

(141) Sueton. in *Neron*. cap. 10. *Quàm vellem noscire litteras !*

(142) Tacit. *Annal. lib.* 13, cap. 11.

(143) *Merito Trajanus saepius testatur procul differre cunctos principes Neronis quinquennio. . . . Aurel. Victor , de Caesarib. cap.* 5.

de leurs devoirs , aient continué de regner comme ils ont commencé , je n'en serai point surpris : mais que ceux qui ont vu les transports d'un peuple immense dont ils étoient adorés , qui en ont entendu les acclamations autour de leur char , que des bénédictions continues ont accompagnés depuis le seuil de leur palais à leur sortie , jusqu'au seuil de leur palais à leur rentrée , deviennent méchans , se fassent haïr , et bravent l'imprécation , je ne le conçois pas , à moins que ce ne soit dans un âge avancé , lorsque l'ame d'un prince s'est affoiblie , lorsqu'après une longue prospérité , de longues disgraces l'ont humilié , lorsqu'il est accablé sous le malheur , lorsqu'incapable de tenir les rênes de l'empire , il est forcé de les confier à des fous , à des ignorants , à des fanatiques qui abusent des préjugés de son enfance , de sa caducité , de ses terreurs , pour flétrir la gloire de son aurore : il y en a des exemples , et cela se conçoit. Hélas ! ces malheureux souverains mourroient de douleur , sans les momeries dont on use pour leur en imposer par le fantôme de leur grandeur passée.

§. XLI. Claude étoit né bon , des courtisans pervers le rendirent méchant ; Néron , né méchant , ne put jamais devenir bon sous les meilleurs instituteurs. La vie de Claude est parsemée d'actions louables ; il vient un moment où celle de Néron cesse d'en offrir.

Le choix de l'instituteur d'un prince devrait

être le privilege de la nation entiere qu'il gouvernera.

Plautus Latéranus, accusé d'adultere avec Messaline, sera chassé du sénat (144); Néron plaidera sa cause, et le rétablira dans sa dignité. Sénèque, par la harangue qu'il composera dans cette circonstance et plusieurs autres, justifiera bien les sages institutions qu'il donne à son prince, en même temps qu'il montrera sa supériorité dans l'art oratoire; mais il manquera son but: c'est en vain qu'il se propose de lier son élève (145), pour l'avenir, à l'exercice de la clémence et à la pratique des vertus; cette ruse innocente, capable de donner à un jeune souverain, et à ses propres yeux et aux yeux de sa nation, un caractere qu'il n'oseroit démentir tant qu'il lui resteroit quelque pudeur, ne prévaudra pas sur une nature aussi perverse que celle de Néron.

§. XLII. Le meurtre de Junius Silanus, commis par les intrigues d'Agrippine, à l'insu de son fils, est le premier forfait du nouveau regne (146). Le peuple désignoit au trône Silanus; on avoit fait mourir son frere, on craignoit un vengeur: c'étoit trop de l'un de ces deux crimes.

Narcisse est jetté dans un cachot (147: ce

(144) Tacit. *Annal. lib.* 13, *cap.* 11.

(145) *Clementiam suam obstringens crebris orationibus*, dit Tacit. *Annal. lib.* 13, *cap.* 11.

(146) Tacit. *Annal. lib.* 13, *cap.* 1, *init.*

(147) *Id. ibid. cap.* 1.

scélérat que les loix devoient revendiquer, excédé de la rigueur de sa prison, se donne la mort. Néron desira (148) de sauver un affranchi dont l'avarice et la prodigalité s'accordoient si bien avec ses vices encore cachés, et ne put y réussir.

Les meurtres alloient se multiplier (149), sans la résistance de Burrhus et de Sénèque. Ces deux instituteurs du jeune prince réunissoient pour le bien, chose rare, un crédit qu'ils partageoient également, à différents titres : Burrhus étoit préfet ou gouverneur de Rome, emploi important qui le rendoit maître de toute l'Italie : Sénèque étoit chargé des affaires du cabinet ; il étoit l'orateur du prince ; il dressoit les édits, minutoit les lettres circulaires, nommoit aux gouvernements des provinces, et veilloit au maintien du bon ordre dans le palais (150). Voici les portraits que Tacite nous en a laissés.

(148) *Invito principe, cujus abditis adhuc vitiis per avaritiam ac prodigientiam mirè congruebat. . . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 1.*

(149) *Id. ibid. cap. 2.*

(150) Voyez la *Vie de Sénèque* qu'un auteur anonyme a publiée à la tête d'une analyse du *Traité des Bienfaits*. J'ai profité plusieurs fois du travail de cet auteur, qui a eu le courage et l'honnêteté de prendre publiquement la défense de Sénèque, et de réfuter, par des faits rassemblés avec exactitude, les calomnies dont ce grand homme a été si long-temps la victime. Le passage que je viens de citer se trouve à la page 46, *édit. de Paris, 1776.*

sés (151). L'un, c'est Burrhus, de mœurs austères, formoit Néron à l'art militaire : l'autre, Sénèque, tempérant d'affabilité la sagesse, lui enseignoit l'éloquence. Tous les deux agissoient de concert pour diriger plus facilement vers des plaisirs licites la jeunesse fougueuse de leur élève, s'il arrivoit que la vertu fût pour lui sans attrait. Ils n'avoient alors à lutter l'un et l'autre (152) que contre la fière Agrippine, tourmentée de tous les délires d'un pouvoir illégitime, et soutenue par Pallas, l'auteur du mariage incestueux et de la funeste adoption qui avoit perdu Claude. Mais Néron n'étoit pas d'un caractère à fléchir sous des esclaves, et il commençoit à se dégoûter de la triste arrogance d'un affranchi qui se méconnoissoit.

§. XLIII. Il y eut un moment où, à travers les propos de la ville, on remarqua la confiance que l'on avoit dans ces deux personnages. Il se répand un bruit tumultueux que les Parthes renouvellent leurs entreprises sur l'Arménie,

(151) *Id. ibid.* On a cité les propres paroles de Tacite, dans une note sur le *Traité de la Clémence*, lib. 2, cap. 2, tom. 4, pag. 550 et suiv.

(152) *Certamen utrique unum erat contra ferociam Agrippinae, quae cunctis malae dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem; quo auctore Claudius nuptiis incestis et adoptione exitiosâ semet perverterat. Sed neque Neroni infra servos ingenium; et Pallas tristi arrogantia liberti egressus, taedium sui moverat. . . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 2.*

et que Rhadamiste qu'ils ont chassé, las d'une souveraineté si souvent acquise et perdue, renonce à la guerre, et l'on disoit dans une capitale où l'on se plaît à discourir (153) : » Com-
 » ment un prince à peine sorti de sa dix-sep-
 » tième année pourra-t-il soutenir un tel far-
 » deau ? . . . Quel espoir pour l'état, qu'un
 » adolescent en tutelle sous une femme ! . . .
 » Ses instituteurs dirigeront-ils les batailles, les
 » sieges et les autres opérations de la guerre ? . . .
 » Cependant ce seroit pis encore, si ces soins
 » étoient tombés sur un imbécille affoibli par
 » les années et subjugué par des esclaves. . . .
 » Mais une expérience qui s'étend à beau-
 » coup d'objets a déjà distingué Sénèque et
 » Burrhus (154) «.

Il se présenta une autre circonstance où le philosophe, par sa présence d'esprit, tira de perplexité et l'empereur et les assistans, dans une occasion où la dignité de César et l'honneur de la république paroisoient compromis. Les ambassadeurs d'Arménie haranguoient Néron : Agrippine s'avance, disposée à monter sur le tribunal et à présider à ses côtés. On reste immobile et muet, on ne sait quel parti prendre (155). Alors Sénèque s'approche de l'oreille du

(153) Tacit. *loc. cit. ubi sup.* cap 6.

(154) *Burrhum tamen et Senecam multarum rerum experientia cognitos.* Tacit. . . *Annal. lib. 13, cap. 6.*

(155) Tacit. *Annal, lib. 13, cap. 5. Nisi ceteris pavore*

prince et lui dit : » Allez au devant de votre
 » mere. . . . « Mais une femme d'esprit ne se
 trompe point à cette marque de respect ; une
 femme hautaine en est blessée ; une femme vin-
 dicative s'en souvient.

Cette cérémonie m'en rappelle une autre :
 c'est l'audience publique que Néron accorde à
 Tiridate. Ce prince met un genou en terre et
 dit à César : » Seigneur , un descendant d'Ar-
 » sacès , le frere des rois Vologese et Pacorus ,
 » se déclare votre esclave. Je viens vous rendre
 » comme à mon dieu les mêmes hommages
 » qu'au Soleil. Mon rang sera celui que vous
 » me marquerez : car vous me tenez lieu de la
 » fortune et du destin «.

Il n'y a que la bassesse de ce discours qui
 puisse excuser l'insolence de la réponse de
 Néron :

» Je vous félicite d'être venu jouir de ma
 » présence. Ce trône que votre pere n'a pu
 » vous laisser , sur lequel les efforts de vos
 » freres ne vous ont pas soutenu , je vous le
 » donne. Je vous fais roi d'Arménie , afin que
 » vous sachiez , eux et vous , que je puis ,
 » quand il me plaît , ôter et accorder des cou-
 » ronnées «.

Dans quelle abjection ces orgueilleux Ro-
 mains avoient plongé l'univers ! Que serions-

*defixis , Seneca admonuisset , venienti matri occurreret.
 Ita specie pietatis , obviam itum dedecori.*

nous , si cette tyrannique puissance avoit duré ? Barbares , accourez , et rompez les fers des nations futures.

Un des hommes les plus sages que Rome ait produits , disoit : » Si les rois sont des bêtes féroces qui dévorent les peuples , quelle bête est-ce donc que le peuple Romain qui dévore les rois ? «

§. XLIV. Sénèque parvint au consulat sous Néron , s'il faut s'en rapporter à un sénatus-consulte daté des calendes de Septembre , sous le consulat d'Annæus Sénèque et de Trebellius Maximus. On prétend qu'ils ne furent l'un et l'autre que subrogés aux consuls ordinaires ; mais qu'importe ce fait à la gloire de Sénèque , plus honoré dans la mémoire des hommes par une page choisie de ses ouvrages que par exercice des premières dignités de l'empire , sur-tout sous un Tibère , un Caligula , un Claude , un Néron ; dans un temps et dans une cour où les grandes places confondant les honnêtes gens avec les frippons , les noms les plus distingués avec la vile populace , les ineptes et les gens instruits , il y avoit moins de courage à les dédaigner qu'à les accepter , et où ce que l'on pouvoit s'en promettre de plus avantageux dépendoit de quelque circonstance qui vous en délivrât par un exil honorable ou par une mort glorieuse ?

Que Sénèque ait ou n'ait pas obtenu le consulat , il est constant qu'au retour de son exil ,

il parut avec l'éclat de la haute faveur , et bientôt après avec celui de la grande opulence.

§. XLV. « Mais que faisoient à la cour d'un » Claude , dans le palais d'un Néron , un » Burrhus , un Sénèque ? Etoient-ils à leur » place » ?

Hélas ! non ; mais c'étoit au temps et à l'expérience à leur apprendre que l'élève qu'on leur avoit confié n'étoit pas digne de leurs soins ; que l'empereur qu'ils approchoient ne méritoit ni leur attachement, ni leurs leçons, ni leurs services , ni leurs conseils.

« Mais pourquoi s'enfoncer dans l'antre de » la bête » ?

J'observerai d'abord que Néron régna douze ans , et qu'il fut pendant les cinq premières années un excellent empereur. Ensuite je demanderai si le philosophe n'avoit pas bien mérité du peuple Romain , en lui épargnant cinq années de calamité , et si un prodige aussi étonnant ne suffisoit pas pour soutenir son espoir et prolonger sa patience. Puis j'inviterai le petit nombre de lecteurs qui se piquent d'impartialité , de peser mûrement la réponse qui me reste à faire à ce reproche et à quelques autres tant de fois répétés.

§. XLVI. Sénèque fut appelé à la cour de Néron sur l'éclat de ses talents et de ses vertus , par une femme ambitieuse qui avoit à se réconcilier avec la nation , et à qui toute la rigi-
dité

dité des principes du philosophe étoit mal connue, ou qui s'étoit promis de la briser. Lorsqu'il cessa d'être l'instituteur du souverain, il en devint le ministre. Ce sont deux rôles qu'il est important de distinguer. Il ne se hâta point de désespérer d'un jeune prince qu'il avoit placé, et qu'il se promettoit de ramener au rang des grands souverains. Qui est-ce qui ignore que le véritable attachement a sa source dans les soins qu'on a pris et dans les services qu'on a rendus ? Qui est-ce qui ne connoît pas la longue persévérance avec laquelle un père attend le retour d'un enfant égaré ? Le cœur d'un instituteur vertueux pour son élève est le même que celui d'un père pour son enfant ; et si l'élève est empereur, s'il tient en ses mains le bonheur et le malheur de l'univers, un crime, j'ose en faire la question, le plus grand des crimes, amené par un fatal enchaînement de circonstances où il faut qu'une mère périsse par son fils, ou le fils par sa mère, suffira-t-il pour affranchir l'instituteur de ses fonctions, le ministre de ses devoirs ? Je vois l'homme honnête et sensible se désoler, s'éloigner, tourner ses regards en arrière, s'arrêter, revenir sur ses pas, et craindre de se retirer trop tôt. L'homme pénétrant sent l'importunité de sa présence et de ses conseils ; l'homme ferme garde son poste, voit approcher sa perte et la brave : il n'a recouvré sa liberté qu'au moment d'une disgrâce évidente, la veille de sa

mort. C'est ce que fit Sénèque. Mettez-vous à la place du philosophe, de l'instituteur et du ministre, et tâchez de vous conduire mieux que lui.

« Comme il est aisé à ceux qui sont au rivage, d'où ils contemplent oisivement quelque maître pilote combattant la fureur des vents et des flots, de dire : cet homme-là devoit gouverner sa barque d'autre façon; qui, s'ils avoient en main le timon, se trouveroient eux sans comparaison plus empêchés, ou même feroient un triste naufrage; ainsi arrive-t-il que plusieurs pensent que Sénèque n'a philosophé que par livres. Pour moi, je l'estime autant plus philosophe d'effet que de nom ». Et ce n'est pas Montaigne qui s'exprime ainsi, comme on pourroit en avoir le soupçon.

« La retraite ou la vérité pouvoit certes lui coûter la vie; mais à quoi sert donc la philosophie, si ce n'est dans les moments périlleux » ?

Elle sert à se soustraire au péril, selon que le bien général, le bien particulier, et même quelquefois son propre bien l'exigeront; et c'est là ce qui distingue le sage de l'insensé.

« La philosophie consiste-t-elle à prêcher aux autres l'inflexibilité de la vertu, le mépris de la vie, et à s'en dispenser soi-même » ?

Le philosophe qui donne le précepte sans l'exemple ne remplit que la moitié de sa tâche. Sénèque écrivit, vécut, et mourut comme un

sage. Ce n'est pas le sentiment de Suilius et de ses disciples, mais c'est celui de Tacite.

« Il ne faut pas prêcher aux autres ce qu'on est incapable de faire ».

J'ai dit assez d'absurdités en ma vie pour m'y connoître, et j'aurois bien perdu le seul fruit que j'en pouvois tirer, si cette maxime ne m'en paroissoit pas une bien conditionnée. Il faut prêcher aux autres tout ce qui est bon et louable, qu'on en soit incapable ou capable.

Ne nous prêche-t-on pas d'être grands penseurs, grands écrivains, hommes excellents ? Et nos prédicateurs ont-ils ces qualités ? Si par hasard ils ne les avoient pas, faudroit-il pour cela leur attacher des cadenats aux levres ? On instruit par le précepte ; on instruit par l'exemple ; chacune de ces leçons a son avantage. Heureux celui qui peut nous les présenter toutes deux, et qui, doués du talent d'Horace, ajouté avec sa modestie : « Si je ne suis pas l'instrument qui coupe, je serai du moins la pierre qui l'aiguise » !

L'homme sensé auroit dit à Sénèque : Quand tu désespérerois de corriger Néron, vis et reste pour le bonheur des contrées dont il t'a confié l'administration. Plus un prince est inappliqué, ignorant, dissolu, foible ou féroce, plus le sage en place est un homme précieux. Parce que tu risques de n'être qu'un moniteur incommode, faut-il que tu cesses d'être un ministre utile ?

J'ai dit , et je continuerai de dire aux **hommes publics** , lorsqu'ils seront excédés de dégoûts : « Il ne faut pas s'en aller ; il faut être » chassé ».

On ne pouvoit abandonner trop tôt **Néron** à sa perversité , sans commettre une faute grave ; il n'y en avoit aucune à l'abandonner trop tard , à ne lui dire qu'à la dernière extrémité : » Je me lasse de faire des efforts superflus. » Sois méchant , puisque tu veux l'être : je » ne m'y opposerai pas davantage ». Oui , si **Sénèque** eût attendu la mort à côté de son élève , près de son souverain ; si son sang eût arrosé les pieds de **Tigellin** et de **Poppée** , je ne l'en admirerois que davantage. L'homme de bien n'est jamais parfaitement inutile ; il meurt toujours trop tôt.

« Mais les amis de **Sénèque** lui auroient-ils » conseillé de rester , au hasard de périr » ?

Je ne doute nullement qu'ils n'eussent été , et que **Sénèque** les crût assez généreux pour lui donner ce conseil. Que s'ensuit-il ? Précisément le contraire de ce qu'on en infère : qu'ils n'en étoient que plus dignes qu'il se conservât pour eux.

« **Sénèque** , tu n'obtiendras rien de **Néron** , » ni pour les autres , ni pour toi ».

Pour faire le bien , un ministre des provinces a mille occasions par jour où le consentement de **César** lui est inutile ; tout autant pour prévenir ou réparer le mal ; c'est la prérogative

inséparable de son poste. Les amis, les parents, les bons citoyens qui avoient été attachés au philosophe, ne furent persécutés qu'après sa mort.

On s'écriera : « Combien Sénèque est heureux ! Ses yeux n'ont pas vu ce forfait ».

Et pourquoi ne se seroit-on pas écrié : Quel malheur que Sénèque ne soit plus ! Hélas ! peut-être que ce forfait n'eût pas été commis.

« S'il se commet un forfait, on dira : « Sénèque ne l'a-t-il point approuvé » ?

Sénèque ! un homme célèbre par ses talents, ses mœurs, sa famille, ses dignités, ses liaisons ! D'ailleurs, que lui auroient importé les propos du vulgaire ? C'étoit à sa conscience à le conseiller, à l'accuser, ou à l'absoudre.

« Mais il ne fut jamais permis de mépriser une accusation ignominieuse ».

Il y eut autrefois à Tarente un petit génie, une espèce de philosophe, appelé Pythagore ; à Utique, un certain Caton ; dans l'église, je ne sais quel apôtre nommé Paul, qui prononcent exactement le contraire.

Mettons-nous un moment à la place de Novius Priscus, de Pauline, de Méla, de Gallion, d'un parent, d'un ami, d'un client, de quelques-uns de ceux que le ministre exposoit par sa mort ou par sa retraite, et demandons-nous, s'il nous arriveroit d'appeler du nom de bassesse la ferme résolution de garder son poste et de songer à notre salut. Quelle que soit notre

réponse, voici la pensée de Sénèque, à qui je ne prête point ici des sentiments qu'il n'eut pas : il dit : « Je crois avoir plus fait pour » mes amis d'allonger ma vie , que si je fusse » mort pour eux ».

« Je n'ai pas considéré combien résolument » je pouvois mourir , mais combien irrésolument ils le pouvoient souffrir ».

« Je me suis contraint à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que de vivre ».

Tel est le langage de sa philosophie et de son cœur ; telle fut la règle de sa conduite.

Lorsqu'à travers le prestige de quelques signes de vertu, Sénèque et Burrhus eurent démêlé dans Néron un germe de cruauté et d'autres vices prêts à éclore, ils s'occupèrent, sinon à l'étouffer, du moins à en retarder le développement.

« Mais cette funeste découverte, ils ne tarderent pas à la faire. On lit dans le vieux » scholiaste de Juvénal (156), que Sénèque

(156. Les paroles de cet ancien commentateur sont très-remarquables, et méritent d'être rapportées. Elles prouvent que Sénèque connut bientôt le caractère féroce du prince dont on lui avoit confié l'éducation, et qu'il n'épargna rien pour corriger, par ses préceptes et ses exemples, les dispositions vicieuses qu'il tenoit de la nature. *Sævum immanemque natum*, dit-il, *et sensit citò et indicavit : inter familiares solitus dicere : non fore sævo illi leoni, quin, gustato semel hominis cruore, ingenita redeat sævitia. . . Vetus Scholiast. in Juvenal. Satyr. 5, vers. 109.*

» disoit en confidence à ses amis , que le lion
» reviendrait promptement à sa férocité natu-
» relle , s'il lui arrivoit une fois de tremper sa
» langue dans le sang. Ils se déterminèrent
» donc à élever , à rester à côté d'une bête
» féroce ».

Que prouve évidemment ce passage ? C'est qu'au moment du pronostic la langue du tigre n'étoit pas encore ensanglantée. Seroit-ce donc un reproche à faire à Sénèque et à Burrhus que de l'avoir enchaînée pendant cinq ans ? Interrogeons le philosophe avant que de le juger : Sénèque , qu'as-tu fait de Néron ? — J'en ai fait tout ce qu'il étoit possible d'en faire. J'ai emmuselé l'animal féroce ; sans moi , il eût dévoré cinq ans plutôt.

Mais qui est-ce qui sera assez hardi pour marquer aux instituteurs d'un souverain , au ministre d'un grand empire , à un Sénèque , à un Burrhus , le moment où il leur convient de quitter leur poste ; au sage , le moment où il lui convient de mourir (157 k) ?

Pélopidas disoit à ses amis , à ses soldats désolés autour de son lit funéraire : La vraie gloire ne consiste , ni à mourir , ni à vivre , mais à bien faire l'un et l'autre.

« Mais puisque Sénèque reste à la cour après
» les beaux jours de Néron , donc il a eu quelque
» complaisance pour le vice et pour le crime ? »

(157 k) M. Sautereau de Marsy , éditeur de l'*Almanach de Muses*.

Puisque Burrhus reste à la cour après les beaux jours de Néron, donc il a eu quelque complaisance pour le vice et pour le crime. Puisque Thraséas a pris et gardé la robe sénatoriale pendant le long avilissement de la magistrature, donc il en a partagé la bassesse et les vices. Fénelon, Montausier, Bossuet ont fait un long séjour dans une cour voluptueuse et dissolue, donc ils ont approuvé les mauvaises mœurs, donc ils ont eu quelque complaisance pour la dépravation. Avec cette logique combien on outrageroit d'hommes vertueux et d'honnêtes femmes qui habitoient la cour sous le regne suivant !

Après avoir lu ce qui précède, un citoyen aussi justement révérend par ses talents qui l'ont conduit aux grandes places, que par les vertus qui l'y désignoient (*), me disoit : « Avec tout » cela, ne vous promettez pas de justifier Sénèque aux yeux de tout le monde ». . . . Je suis bien loin de cette prétention, lui répondis-je. Lorsque j'exhumais le philosophe, j'entendois les cris que j'allois exciter. C'est dans une cinquantaine d'années, c'est lorsque je ne serai plus, qu'on rendra justice à Sénèque, si mon apologie me survit.

Sénèque et Burrhus sont deux soldats en sentinelle qui doivent garder leur poste jusqu'à ce que la mort vienne les enlever; ce qu'ils firent.

* M. Turgot.

Et ce qui me confond , c'est la légèreté avec laquelle des hommes frivoles prescrivent des règles de conduite à des personnages d'une prudence consommée , et placés dans la plus orageuse des cours ; et cela , sans en connoître les intrigues secretes , les brigues , les mouvements , les caracteres , les vues , les intérêts , les craintes , les espérances , les projets qui changent avec les circonstances , les circonstances qui changent d'un jour à l'autre ; sans que leurs fausses conjectures sur ce qui se passe à deux lieues des bords de la Seine , leur inspire la moindre incertitude sur ce qui s'est passé , il y a deux mille ans , sur les rives du Tibre. Ils parlent , non comme s'ils étoient sous le vestibule de la maison dorée , mais dans le boudoir de Poppée. Qu'ils parlent donc , puisqu'ils trouvent des auditeurs assez patients pour les écouter , et un apologiste assez imbécille pour leur répondre.

§. XLVII. Dans l'impossibilité d'inspirer au prince dissolu l'austérité des mœurs qu'ils professoient (158) , ses instituteurs essayerent de substituer à la fureur des voluptés illicites et grossieres le goût des plaisirs délicats et permis. Mais quel pouvoit être le fruit de leur exemple et l'effet de leurs discours sur un prince mal

(158) *Juvantes invicem , quò facilius lubricam principis aetatem , si virtutem adspernaretur , voluptatibus concessis retinerent. . . . Tacit. Annal. lib. 13 , cap. 2.*

né, et d'ailleurs environné d'esclaves corrompus et de femmes perdues, qui, en applaudissant à ses penchans, lui peignoient Sénèque et Burrhus comme deux pédagogues importuns; l'un plus fait pour pérorer dans l'ombre d'une école que pour être admis à l'intimité d'un empereur; l'autre plus propre à commander dans un camp à la soldatesque, qu'à représenter dans un palais.

Plin l'ancien dit qu'il eût été moins affligeant de voir Néron consulter les esprits infernaux que les favorites. Ce qu'il y a d'hommes pervers dans une cour se pressent autour d'elles, fléchissent le genou devant elles, et elles avilissent tout ce qui les approche. Elles sont protectrices nées des scélérats, persécutrices infatigables des honnêtes gens. Assises sur le trône à côté du maître, il y a deux autorités; elles ont leur parti, leur conseil, leurs audiences; l'empire du souverain est moins tyrannique, moins capricieux que le leur: elles plient à leur gré la volonté de leur amant, elles déposent les ministres, elles donnent des généraux aux armées, elles en tracent la marche sur une carte avec des mouches, et vingt mille hommes sont égorgés.

Dans un état purement monarchique, tel que la France, une maîtresse avare ou dissipatrice ruine le peuple. Dans une monarchie limitée, où l'autorité du peuple tempère celle du roi, une maîtresse avare ou dissipatrice

qui le ruine , le rend esclave de ses sujets.

Soit par curiosité , par esprit d'intrigue , par intérêt ou par vanité , en tout temps , mais surtout dans les circonstances orageuses , les femmes cherchent à captiver les chefs de parti. Le cardinal de Retz n'étoit pas beau , cependant il n'y eut presque pas une femme qui ne cherchât à lui plaire , et la reine même disoit de lui qu'on n'étoit jamais laid , quand on avoit les dents belles.

5. XLVIII Octavie , avec toutes ses qualités estimables , les conseils de Sénèque et de Burrhus et l'appui d'Agrippine , ne put ou fixer l'inconstance , ou vaincre la répugnance et échapper au dégoût de Néron. Il accorde sa confiance (159) à deux jeunes infâmes d'une rare beauté , Othon et Sénécion , liés entre eux d'une amitié suspecte. Il se prend de fantaisie pour une affranchie nommée Acté. Agrippine est instruite de cette intrigue : elle éclate , elle crie qu'une vile créature est devenue son égale , une esclave sa belle-fille : par ses fureurs déplacées , elle aliène l'esprit de son fils ; et Sénèque , à qui le prince semble se livrer dans cette conjoncture , jouit d'une confiance et d'une autorité qu'il partageoit avec elle. Sa position n'en devint que plus difficile : ramener l'empereur à Octavie , la tentative étoit honnête , mais inutile : approuver sa passion pour Acté ,

(159) Tacit. *Annal. lib.* 13 , *cap.* 12.

cela ne convenoit ni à son caractère, ni à ses fonctions : cependant l'instituteur, plus prudent que la mère, la regarda comme un frein qui modéreroit, du moins pour un temps, la fougueuse intempérance du jeune homme, et sauveroit du trouble et de l'ignominie les plus illustres familles (160).

Mais il falloit dérober, soit à Agrippine (161), soit à Octavie, soit au peuple, cette basse inclination : en conséquence, Annæus Sérénus se prêta à un rôle singulier : ce fut de feindre du goût pour Acté, et de prendre sur lui la profusion du souverain,

» Sérénus, ami de Sénèque » !

Oui, ami de Sénèque. Qu'en concluez-vous ? Que Sénèque eut des liaisons d'amitié avec un homme de cour. J'en conviens. Mais le philosophe approuvera-t-il la condescendance du courtisan ? Tacite l'en accuse-t-il ? Non.

» Sérénus, intime ami de Sénèque » !

Oui, intime ami de Sénèque. Ce seroit user d'une dialectique assez commode pour nous impliquer dans toutes les fausses démarches de nos amis, et pour déshonorer les hommes les uns par les autres, que d'accuser Sénèque par Sérénus.

(160) *Metuebaturque, ne in stupra feminarum illustrium prorumperet, si illâ libidine prohiberetur. . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 12.*

(161) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 13. et 14.*

» Et comment supposer que Sénèque n'ait pas approuvé la passion du prince » ?

Et pourquoi joindre deux rôles qui peuvent être séparés ? Dans cette circonstance chacun fit le sien : le courtisan , en trompant l'œil jaloux d'Agrippine et l'œil curieux du peuple Romain ; le philosophe en prévenant un inceste par l'entremise de la favorite.

Il y a des circonstances où la conduite du courtisan et du philosophe peuvent être la même ; alors le courtisan est sage et le philosophe est prudent ; le motif seul distingue leurs procédés. Quel qu'il soit, le courtisan ne devient pas philosophe, non plus que le philosophe ne devient courtisan. Mais voyons s'il seroit si difficile de justifier Sérénus.

§. XLIX. Est-ce par nos mœurs ou par celles du temps qu'il convient d'apprécier les actions ? N'y a-t-il aucune différence entre la vertu d'un siècle et celle d'un autre , entre la vertu de la cour et celle d'un cloître ?

La philosophie se ressent plus ou moins des circonstances. Le duel , qui n'est qu'un atroce assassinat , a-t-il aux yeux de nos moralistes les plus sévères cet abominable caractère dans une contrée où , pour un geste , pour un mot , des idées bizarres d'honneur commandent , sous peine d'ignominie , d'égorger ou d'être égorgé ?

Un homme instruit et véridique racontoit qu'un pieux fondateur d'ordre , un saint personnage que l'église a canonisé , consulté par son frère , homme d'épée , sur la conduite qu'il

avoit à tenir avec un ennemi violent qui l'avoit gravement insulté, ne lui dit point : » Tu » ne tueras pas ; si l'on t'a frappé sur une » joue , tends l'autre » ; mais qu'il se mit à genoux , et que levant les mains au ciel , il adressa cette priere à Dieu : » Dieu miséricordieux , je te rends grace de m'avoir conduit dans cet asyle , où je n'ai point d'injure à craindre ni à venger ; sans cela , l'injure solent qui m'auroit outragé seroit déjà mort ».

Lecteur , je vous entend , vous condamnez le moine à prendre l'habit du militaire , et le militaire à prendre l'habit du moine ; mais blâmez-vous celui-ci ?

Et comment la philosophie ne fléchiroit elle pas un peu , lorsque la religion et la loi se relâchent de leur roideur ? La discipline ecclésiastique n'arrête plus la femme adultere , la tête échevelée , la face colée contre terre , à la porte du temple ; et le ministre de la justice ose prendre sur lui de tempérer la sévérité de la loi contre les duellistes.

Si l'esprit de la galanterie devient national , et si la légèreté forme le caractere d'un peuple ; la constance de certains engagements également proscrits par la morale austere , la loi civile et la loi religieuse les rend respectables , et le délit est affoibli par l'influence des mœurs générales.

Mes raisonnements et la conduite de Sérénus déplairont sans doute à des personnages sé-

vères, ou qui, affectant la sévérité, pesent les actions dans la balance du cloître ; qui confondent le vice avec le crime, et qui s'imaginent que des instituteurs gouvernent un élève empereur, comme un gardien de capucins dispose d'un frère lai.

Dans un temps où le souverain pouvoit, sans scandale, renfermer dans un serrail sept cents concubines, je doute que nous eussions eu les idées que nous avons de l'adultère et de la fornication.

Vous n'êtes pas un prêtre chrétien, mais un bramine, et je vous dis : Vous croyez peut-être que vous rougiriez de vous promener dans les rues avec une clochette pendue où vous savez, que vous repousseriez la femme dévote qui s'agenouilleroit pour la baiser, et que si vous étiez invité par quelque jeune et pieuse indienne à lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison, vous balanceriez à laisser vos sandales à la porte. Erreur, M. l'abbé ; vous les laisseriez tout comme un autre, et là, vous édifieriez à la mode du pays, comme vous édifiez ici à la mode du vôtre.

Ce n'est plus en France, c'est à Cochin que je vous place, et je vous dis : Dans ce pays les prêtres ont persuadé au peuple et au souverain, qu'une de leurs prérogatives est de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs douloureux de l'hymen, et vous vous persuaderez peut-être que vous vous refuseriez

à cette œuvre pie. Erreur, M. l'abbé; à Cochin, comme à Paris, vous auriez toute la ferveur de votre état.

Dans Athenes, je ne me serois pas fait eumolpide, parce que je ne me suis jamais senti un attrait bien puissant pour le service des autels; mais j'aurois pris la robe d'Aristote, celle de Platon, ou endossé le froc de Diogene.

Il faut convenir qu'à côté d'un Tibere un plaisant personnage à supposer, c'est un ca-suiste de Sorbonne.

J'ignore votre âge, je n'ai aucune répugnance à vous accorder des mœurs pures; mais si vous étiez jeune et un peu libertin, et qu'un de nos graves citoyens vous surprît à la châte du jour, la tête enveloppée dans votre manteau, entrant dans un lieu suspect ou en sortant, vous adresseroit-il le divin propos de Caton : » C'est bien fait, mon enfant, persistez » dans la sagesse, *macte virtute esto*. Au lieu » de vous précipiter sur la femme d'autrui, » c'est là qu'il faut aller éteindre la chaleur qui » vous tourmente «. . . . *Nam simul ac venas inflavit tetra libido, huc juvenes aequum est descendere, non alienas permolere uxores.*

A Rome aujourd'hui, -du moins, je m'en suis laissé faire le conte, une jeune fille va à l'église, se confesse, entend la messe, communie; et au sortir de la sainte table, sa mere l'accompagne dans l'atelier d'un artiste de
vingt-

vingt - deux ans , à qui elle sert de modele ?
Toute nue ? Oui , M. l'abbé , toute nue.

» Sénèque et Burrhus ne sont-ils pas plutôt
» deux honnêtes gens que deux vertueux phi-
» losophes , lorsqu'ils se prêtent au vice , et
» qu'ils le condamnent sans oser l'empêcher « ?

Ils ne se prêterent point au vice ; Sénèque
ne donna point à Néron la courtisane Acté ,
mais il opposa la jalousie de cette femme à la
passion d'un fils pour sa mere : c'est un fait
qu'il n'est permis ni d'ignorer ni de travestir.
Et quand il en seroit autrement , quel mal y
auroit-il à prévenir un forfait par de l'indul-
gence pour une foiblesse ? Si Sénèque et Bur-
rhus n'empêcherent point Néron de répudier
Octavie , c'est qu'ils n'en eurent point le pou-
voir ; on n'ordonne pas la sagesse à son sou-
verain comme à son enfant.

Il me semble voir un de nos pudiques cen-
seurs arracher la jeune esclave du lit de son
maître ; il me semble entendre la mere de ce-
lui-ci lui applaudir , l'encourager et lui dire :
» Fort bien ; chassez cette petite courtisane ,
» et envoyez-moi mon fils que j'aime tendre-
» ment , comme vous savez , afin que je le con-
» sole et lui pardonne un goût qui me cho-
» quoit , et qui croisoit mes desseins honnêtes « .
S. L. Mais je suppose que , par le plus ab-
surde usage de son éloquence , Sénèque eût fait
renvoyer la courtisane et jetté le fils entre
les bras de sa mere ; alors que n'eût - on pas

dit ; et je demande quel est l'homme d'une assez étonnante pénétration pour soupçonner qu'en prévenant un inceste , il accéléreroit un parricide ? S'il falloit que Néron couchât avec sa mere ou qu'il la tuât , je demande de ces deux crimes quel est celui qu'il falloit préférer ? Mais , censeurs , ne vous tourmentez pas autour de ce cas de conscience ; se sont les imprudences d'Agrippine , ce fut son ambition , et non le dégoût de Néron , qui la perdirent.

Le fruit de l'innocent artifice de Sénèque est évident , et j'ignore encore , je l'avoue , quel eût été celui d'une conduite opposée , si ce n'est peut-être qu'après avoir couché avec la femme impudique , Néron eût ensuite assassiné la mere ambitieuse : celui qui promena ses regards lascifs sur le cadavre d'Agrippine , étoit capable de ces deux crimes.

Dans cette circonstance , s'il y avoit eu quelques reproches à faire à Sénèque et à Burrhus , la furibonde Agrippine les leur auroit - elle épargnés ?

Mais d'où naissent ces puériles difficultés ? De ce que *le censeur ne croit pas facilement aux vertus philosophiques*. C'est la méfiance intéressée d'un augure. Un autre dira : Ni moi , trop aisément aux vertus sacerdotales ; et ce sera la méfiance d'un philosophe. Pour moi , qui n'ai l'honneur d'être ni philosophe ni augure , je crois facilement aux vertus , et il me faut des preuves bien nettes pour me faire

croire aux crimes. Que le censeur soit bon ou méchant, je gagerois bien qu'il s'accommodera de ce tour d'esprit : il convient et à l'homme vertueux qui cherche son semblable, et à l'hypocrite qui cherche une dupe.

L'effronterie, ajoutera-t-il peut-être, *est l'apanage d'une certaine profession, et Sénèque étoit philosophe.*

Et Démocrite, et Socrate, et Platon, et Cicéron, et Marc-Aurele l'étoient aussi ; et d'après la réflexion du critique, il est à présumer qu'il ne l'est pas.

Celui qui dîne et soupe du mensonge n'aime pas celui qui prêche la vérité.

Il graverait volontiers sur la tombe de Sénèque les lignes énergiques avec lesquelles l'historien Tacite peint un stoïcien hypocrite. » Il affectoit la gravité de la secte stoïcienne ; il avoit le manteau et la physionomie d'une école honnête ; mais il étoit perfide, mais il étoit fourbe ; mais cet extérieur imposant masquoit l'avarice et la débauche «.

Et voilà l'homme qu'on va reconnoître pour le héros de Tacite ! A-t-on jamais dit plus expressément que cet historien étoit ou un imposteur ou un sot ? Voilà le personnage que Tertullien et d'anciens peres de l'église ont rangé dans la classe des chrétiens, de préférence à celle des philosophes, traité d'hypocrite, d'ame insidieuse, de vil usurier et de voluptueux libertin, et cela avec une intrépidité

plus injurieuse encore pour Tertullien et d'anciens docteurs que pour Sénèque et Tacite. Cela seroit propre à faire penser que les gens de cette robe détestent plus cordialement encore ceux qu'ils comptent au nombre de leurs ennemis, qu'ils ne s'estiment et se respectent entre eux, et qu'ils tiennent moins à l'honneur de leurs chefs qu'au déshonneur d'un philosophe. Il avoit raison, l'honnête incrédule, qui répondoit à son prélat qui lui disoit : » Je don-
» nerois bien vingt mille écus pour vous voir
» au pied des autels « *Monseigneur en
donneroit bien quarante mille pour me savoir
en mauvais lieu.*

Si le vice se couvrit quelquefois dans Rome de l'habit du philosophe, il y fut souvent enveloppé du vêtement sacerdotal. En France, ce ne fut ni dans la magistrature, ni dans l'art militaire, ni dans les académies, ni parmi le peuple que Molière alla chercher le modèle de l'hypocrite. De son temps, le janséniste reconnoissoit le jésuite dans Tartufe, et le jésuite y reconnoissoit le janséniste; mais en le montrant sur la scène, le cou oblique, les yeux radoucis, le chapeau rabattu, avec le petit collet et le manteau, le poète ne laissa point de doute sur l'état du personnage.

Si l'épithète que le critique destine à Sénèque ne lui convenoit pas, nous lui trouverions encore une place. L'hypocrisie est de toutes les conditions; mais où ce vice doit-il être le

plus commun , si ce n'est dans celle où les mauvaises mœurs seroient les plus scandaleuses ? Si l'on demandoit quel étoit l'uniforme de celui qui disoit de l'hypocrisie que *c'étoit un vice dont il ne seroit pas difficile de faire l'apologie* , s'y tromperoit-on ? Quelles étoient les fonctions de ceux que le Christ appelloit des *sépulchres blanchis* ? En nommeroit-on d'autres que certains docteurs de la loi ?

Semblable aux séminaires des augures , entre toutes les écoles des philosophes , celle de Zénon devoit être la mieux pourvue d'hypocrites ; et semblables encore à nos séminaires , c'est de là que devoient sortir les hommes de la vertu la plus haute et de la méchanceté la plus raffinée ,

L'hypocrisie est l'attribut distinctif de la classe , sans être le vice commun de tous les individus qui la composent. Socrate étoit philosophe , Charles-Boromée étoit prêtre , et Socrate ne fut point un effronté , ni Charles-Boromée un hypocrite.

Mais voulez-vous exposer Socrate à des invectives atroces , à des imputations mille fois réfutées , ressusciter des Anites et des Mélites ? écrivez l'apologie de Socrate. Ceci n'est point une conjecture ; c'est un fait. Un pieux et savant ecclésiastique Prussien publia , il y a quelques années , la vie de ce philosophe ; aussi-tôt des cris s'éleverent ; l'on persuada aux peuples que leur pasteur étoit payen , et le

pauvre curé n'eut plus un enfant à baptiser.

Que conclure de tout ce qui précède ? Qu'il falloit exister à Rome , vivre à la cour de Néron , connoître et partager les préjugés populaires , être mêlé dans les intrigues du palais , pour juger sainement une action de l'espece dont il s'agit. Un philosophe payen n'a pu voir la conduite de Sérénus de l'œil d'un prêtre chrétien.

» Mais je n'existois pas à Rome , et je n'habitai jamais le palais des empereurs ».

Il est vrai ; mais je ne suis point accusateur , je suis apologiste.

» Accusateur ou apologiste , suis-je dispensé d'être juste » ?

Non ; mais tout étant égal d'ailleurs , voit-on les mêmes inconvénients à défendre un accusé qu'à condamner un innocent ?

Cette circonstance de la vie de Sénèque n'est pas la seule où je me sois apperçu que , quelque parti que le philosophe , l'instituteur et le ministre eût pris , il n'auroit pas échappé à la censure de la malignité. Pour moi , qui ne m'estime ni plus vertueux , ni mieux instruit , ni plus circonspect que Sénèque et Burrhus , je présume qu'ils ont fait l'un et l'autre ce qu'il y avoit de mieux à faire , et je laisse aux détracteurs le courage et le soin de leur donner des leçons de prudence.

» Mais sous prétexte de sauver l'honneur des familles , ils se déshonorèrent eux-mêmes ».

Lisez Tacite, et vous serez convaincu que ce ne fut point un prétexte, mais une terreur que l'avenir ne justifia que trop. Lisez Tacite, et vous verrez une femme honnête mise à mort pour n'avoir pas voulu accepter la main et partager le lit de Néron.

» Sénèque est le héros de Tacite ».

Voilà un singulier reproche. Oui, le héros de Tacite son contemporain, de Tacite, le plus sévère des juges.

Il faut être l'ami d'un Tacite, c'est par un Tacite qu'il faut être loué. Il ne faut point être loué par les calomniateurs des grands hommes, et il est au moins indifférent d'en être blâmé.

Dans la suite, il ne dépendit pas de cette fière Agrippine, mieux conseillée, de descendre à des complaisances, de recevoir Acté, et de rendre son palais l'asyle obscur des vices de son fils.

§. LI. Parmi les vêtements les plus somptueux des meres et des femmes des empereurs, parmi leurs plus riches ornements, Néron (162) ordonne le choix d'une parure qu'on présentera de sa part à Agrippine. Le présent est reçu de mauvaise grace par cette femme, que la possession du sceptre n'auroit pas dédommagée de l'ambition de gouverner. On impute aux mauvais conseils de Pallas, le peu de succès

(162) Tacit. *Annal. lib.* 13, cap. 13 et 14.

de la parure, et Néron dit de cet affranchi disgracié : *Pallas vient d'abdiquer* (163).

Pallas étoit l'amant et le confident d'Agrip-pine (164). Alors cette femme ne se connoît plus : elle se répand en invectives, en menaces qui retentissent jusqu'aux oreilles du prince (165) : « Britannicus est en âge de regner : c'est » le vrai sang de Claude, c'est l'héritier légi- » time du trône occupé par un intrus à la fa- » veur d'une adoption, qui n'y est assis que » pour outrager sa mere. Je veux, ajoute- » t-elle, qu'on divulgue tous les désastres d'une » maison infortunée, et mon mariage ince- » tueux, et mes empoisonnements. Grace à la » justice des immortels et à ma prudence, il » me reste une ressource : le fils de Claude est » vivant ; je le montrerai à l'armée : on en- » tendra d'un côté la fille de Germanicus, de » l'autre, l'estropié Burrhus, l'exilé Seneque, » celui-là avec son bras mutilé, celui-ci avec » son ton de rhéteur, ambitionnant le gou- » vernement de l'univers ». . . . En parlant ainsi, elle menace du geste, elle accumule im-précation sur imprécation ; elle atteste Claude entre les dieux, elle évoque les mânes infer-

(163) *Id. ibid.* Non absurdè dixisse : *Ire Pallantem, ut ejuraret.*

(164) Voyez Dion in *Nerone*, lib. 61, cap. 3, page 981, et Tacit. *Annal.* lib. 14, cap. 2.

(165) *Id. ibid.*

naux de Silanus: elle tire des ténèbres tant de forfaits inutilement commis, elle en appelle la vengeance.

A ce discours, le trouble s'empare de Néron. Britannicus touchoit à sa quatorzième année: le nommer le véritable successeur de Claude, c'étoit le proscrire, et bientôt il est empoisonné (166) à table, au milieu des jeunes convives de son âge, qui se dispersent d'effroi, sous les yeux étonnés d'Agrippine et d'Octavie, sous les yeux immobiles des courtisans (167).

Sous Claude, les délateurs ont un salaire fixé par la loi Papia.

Lorsqu'on a fait une condition publique et avouée de la délation, où est le maître en sûreté contre son esclave, le grand en sûreté contre son souverain? Il y a des fonctions infâmes, malheureusement nécessaires au bon ordre de la société: elles doivent entrer dans le plan de la police, mais non dans celui de la législation; et la police bien entendue ne remplira pas les maisons et les rues de scélérats pour garantir les citoyens de quelques-uns.

Sous Néron, une empoisonneuse, Locuste

(166) Tacit, *Annal. lib. 13, cap. 16.*

(167) *At quibus altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes.* . . . Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 16.*

(168) est protégée, récompensée, tient école, et fait des élèves dans son art.

§. LII. Comment les détracteurs de Sénèque l'impliqueront-ils dans cet horrible événement ? Diront-ils qu'il le conseilla ? Non. Qu'il l'approuva ? Non ; mais qu'il composa avec une froideur stoïque l'édit hypocrite qui excusoit la précipitation des obseques du prince : comme si cet édit n'étoit pas plutôt de la fonction du ministre au département de la ville que du ministre au département des provinces ; comme s'il s'agissoit d'une piece d'éloquence, et comme si Néron , que nous entendrons bientôt répondre à Sénèque avec tant de finesse , n'en savoit pas assez pour dicter lui-même quelques lignes aussi simples. Mais qu'on lise Tacite, et qu'on juge.

« Pour excuser la précipitation des funé-
» railles de Britannicus, l'*empereur* déclara
» par un édit que , suivant le règlement de
» nos ancêtres, il faut soustraire les morts du
» premier âge aux regards du peuple , au lieu
» d'attirer une foule de spectateurs par une
» pompe et des éloges funebres : que pour lui ,
» privé du secours de son frere, il n'avoit d'es-
» pérance que dans la république , et que le
» sénat et le peuple Romain devoient redou-
» bler d'attention en faveur d'un prince resté

(168) Voyez Sueton. in *Nerone* , cap. 33 , sub. fin.

» seul d'une maison destinée à gouverner l'univers ».

Une chose qui me surprend toujours également, c'est l'infatigable et cruel acharnement à tourmenter Tacite pour trouver des torts à Sénèque.

§. LIII. La mort de Britannicus annonce à Agrippine ce qu'on peut attenter sur elle.

Dans cette déplorable conjoncture, des personnages qui affectoient une probité scrupuleuse (169), partageant entre eux des palais, des maisons de campagne, ne manquèrent pas de censeurs. Peut-être Burrhus et Sénèque furent-ils du nombre des gratifiés, et je m'étonne que les ennemis du philosophe, parmi tant de reproches, aient omis celui-ci. Mais l'historien l'avoit prévenu, en nous dévoilant la politique de Néron, qui détournoit de sa personne les regards publics, en attachant les yeux de l'envie sur ceux qu'il lui exposoit décorés des dépouilles odieuses dont il les forçoit de se couvrir (170).

» Mais Sénèque faisoit peut-être allusion à cette triste circonstance, lorsqu'il disoit : Il ne m'est pas toujours permis de refuser,

(169) *Id. ibid*, cap. 18.

(170) *Alii necessitatem adhibitam credebant à principe, sceleris sibi conscio, et veniam sperante, si largitionibus validissimum quemque obstrinxisset. . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 18.*

» quelquefois je serai forcé de recevoir un
 » bienfait; un tyran cruel, ombrageux, prompt
 » à s'irriter, regarderoit mon refus comme une
 » injure. Non, Sénèque, non; le philosophe
 » a dû refuser les dons du tyran. Plus les dons
 » sont illégitimes, plus le refus doit être opi-
 » niâtre; il n'y a point de force majeure contre
 » la probité (170 l).

(170 l) Je suis un magistrat, un ministre, un général d'armée, un homme essentiel à l'état; et tout-à-coup je deviens un mal-honnête homme, si je ne me fais pas égorger par un voleur qui, le poignard à la main, me force d'accepter la bourse qu'il vient d'enlever à un passant.

Voilà de la morale, de la grande morale, et sur-tout débitée bien à propos. Sénèque établit une maxime générale, et tout de suite on la rapproche d'un fait particulier auquel peut-être n'a-t-elle aucun rapport. Mais qui est le délicat et scrupuleux casuiste qui crie à Sénèque : « N'acceptez pas, il vaut mieux que vous vous fassiez égorger » ? — C'est un augure. — Et cet augure, où vivoit-il ? — Dans une contrée où il pouvoit entendre tous les jours des augures mentir au pied des autels, en refusant une richesse sollicitée, des honneurs ambitionnés et poursuivis par toutes sortes d'intrigues; et où il étoit entouré d'augures surchargés de revenus illégitimes; c'est là qu'il invoquoit à tort et à travers les loix rigoureuses de la parcimonie contre un philosophe payen, à côté d'augures qui affichioient, sous une multitude de titres différens, le plus parfait mépris du collège augural et de ses canons sacrés. Mais ces augures-là faisoient apparemment de leur opulence un meilleur emploi que le philosophe; il n'y a pas de doute là-dessus.

§. LIV. Agrippine demeure inflexible (171); elle serre Octavie dans ses bras, tient des assemblées secrètes avec ses confidens, entasse des sommes sur les sommes que son avarice avoit accumulées, accueille les tribuns et les centurions, vante les vertus des nobles, les désigne par leurs noms, et semble former un parti et chercher un chef. Néron en est instruit : il casse la garde militaire attachée, suivant l'usage, à la femme de l'empereur, et la garde de Germanie qu'il y avoit ajoutée par honneur pour sa mere; il l'éloigne pour la séparer des courtisans; il la relegue dans un palais précédemment occupé par Antonia; il ne la visite qu'entouré de centurions, l'embrasse froidement et la quitte.

Quels étoient donc les projets d'Agrippine? Ne vouloit-elle qu'intimider son fils? Mais alors pourquoi tenir ses démarches secrètes, et se conduire précisément comme si elle se fût proposé de lui ôter le trône et la vie?

§. LV. Après la disgracedel'impératrice(172), sa demeure est déserte : elle n'est visitée que de quelques femmes amenées par la pitié, par la curiosité, par le plaisir cruel de jouir de

(171) *Idem, ibid.*

(172) *Stadium relictum Agrippinae limen : nemo solari, nemo adire praeter paucas, feminas, amore an odio, incertum, etc. . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 19,*

son humiliation , par la haine ; Julia Silana est du nombre de ces dernières (173).

C'étoit une femme célèbre par sa beauté , sa naissance et ses galanteries. Elle avoit autrefois vécu dans l'intimité avec Agrippine ; mais elle s'en étoit séparée , emportant avec elle un ressentiment profond d'une injure toujours grave entre les femmes (174).

Silana auroit peut-être pardonné à Agrippine la rupture de son mariage avec Sextius Africanus , mais non d'avoir réussi dans ce projet , en répétant sans cesse au jeune homme qu'elle n'étoit plus qu'une vieille débauchée.

Elle suscite contre Agrippine (175) deux délateurs : à des accusations surannées on en ajoute une nouvelle , le projet d'une révolution en faveur de Rubellius Plautus , issu d'Auguste. Cette imposture est mystérieusement confiée à un affranchi de Domitia , tante de l'empereur et l'ennemie d'Agrippine ; un autre affranchi court pendant la nuit au palais qui lui étoit ouvert en qualité de bouffon (176) , et

(173) Tacit. *Annal.* lib. 13, cap. 19.

(174) *Mox occultis inter eas offensionibus , quia Sextium Africanum , nobilem juvenem , à nuptiis Silanae deterruerat Agrippina , impudicam et vergentem annis dictitans.* . . . Tacit. *Annal.* lib. 13, cap. 19.

(175) *Id. ibid.* cap. 19 et 20.

(176) *Quum ingreditur Paris , solius alioquin id temporis lusus principis intendere.* . . . Tacit. *Annal.* lib. 13, cap. 20.

y porte l'alarme. Le tyran, dont l'inquiétude est irritée par la chaleur du vin, crie : « Qu'elle » péricule, et que son Burrhus soit dépouillé » sur le champ du commandement de la garde » Prétorienne ». Burrhus devoit ce poste à Agrippine ; moins sa reconnaissance étoit douteuse, plus sa personne étoit suspecte. Sénèque ne balance pas à prendre la défense de son collègue, et lui sauve l'affront de cette disgrâce (177).

Telle est la condition malheureuse des tyrans : ils ne peuvent se confier ni dans les gens de bien qu'ils éloignent, ni dans les méchants qui leur restent.

§. LVI. Néron tremblant et pressé de se délivrer de sa mère (178), ne fait grâce à Burrhus, et ne consent au délai de sa vengeance, qu'à la condition qu'on en fera justice sur-le-champ, si le crime est constaté : ils iront au point du jour l'instruire et l'interroger ; ils auront des affranchis pour témoins. Qu'elle se justifie, ou qu'elle meure.

On ne peut non plus louer ou blâmer ces deux personnages dans cette circonstance où

(177) *Id. ibid. cap. 20 Fabius Rusticus auctor est. . . ope Senecae dignationem Burrho retentam.* Plin et Cluvius assurent au contraire, que la fidélité de Burrhus ne parut pas suspecte. Voyez Tacite là-même.

(178) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 20.*

ils obéissent aux ordres du souverain , qu'on ne pourroit louer ou blâmer aujourd'hui des commissaires du roi dans une affaire de haute trahison. Sénèque et Burrhus auroient mis la tête d'Agrippine en péril s'ils s'étoient recusés. Il seroit horrible de dire de Sénèque , que *s'il n'est pas le bourreau de sa souveraine , il veut être le juge* ; il seroit d'une injustice criante de ne pas adresser la même insulte à Burrhus ; cependant l'on a fait l'un et l'autre.

S'il y a de quoi s'étonner, ce n'est pas qu'ils aient accepté la commission que César leur a donnée ; c'est qu'entre tant de scélérats qui l'environnoient , qui connoissoient le desir de son ame sanguinaire , et qui n'auroient pas mieux demandé que de le servir à son gré , il ait choisi deux personnages integres , que le souvenir de bienfaits reçus ne pouvoit manquer d'incliner à l'indulgence.

Le refus , en pareil cas , ne peut naître que de la certitude du crime d'un ami qu'on répugneroit à condamner , ou de la crainte politique de nuire à son propre avancement , à sa propre fortune , si l'on osoit prendre sa défense.

Sénèque et Burrhus paroissent devant Agrippine. Cette femme conservant toute sa fierté , répond (179) : » Je ne m'étonne pas que la » tendresse maternelle soit inconnue à une Si-

(179) *Id. ibid* , cap. 21.

» lana qui n'a jamais eu d'enfant ; une mere
» ne change pas de fils comme une vile créa-
» ture sans mœurs change d'amants : qu'un
» Iturius , un Calvisius ne voient à la dissi-
» pation de leur fortune que la ressource de
» se vendre à une femme décrépite , il ne s'en-
» suit pas qu'on puisse me noircir , ni moi ,
» ni mon fils , de l'exécrable projet d'un par-
» ricide. Si Domitia ne me le disputoit que
» de tendresse pour Néron , je l'en remercie-
» rois ; mais c'est un plan de tragédie qu'elle
» concerta avec son amant Atimétus et son his-
» trion Pâris. Tandis que , par ma politique
» Néron est adopté , revêtu de l'autorité con-
» sulaire , désigné consul , conduit au trône ,
» que faisoit cette femme à Baïes ? Des viviers
» pour l'amusement de mon fils. Qu'on me
» convainque d'avoir sollicité les cohortes de
» la ville , ébranlé la fidélité des provinces ,
» corrompu des esclaves , proposé le meurtre
» à des affranchis ? Quoi donc , pourrois-je
» vivre , et Britannicus regner ? Que Plautus ,
» que tout autre devienne le maître , man-
» querai-je d'ennemis qui m'accusent , non
» de paroles échappées dans la colère d'une
» mere , au délire de sa tendresse ; mais de
» crimes dont on n'obtient le pardon que d'un
» fils » ?

Ce discours émeut tous les assistants (180) :

(180) Tacit. *Annal. lib. 13 , cap. 21.*

on s'occupe à la calmer ; elle demande à voir son fils , elle le voit : il n'est question dans cette entrevue , ni de son innocence , qu'une apologie indécente pouvoit rendre suspecte , ni de ses bienfaits , dont elle ne pouvoit parler sans paroître les reprocher : les délateurs sont châtiés , ses amis sont récompensés.

§. LVII. Burrhus et Pallas sont accusés de conspiration. Burrhus conspirer avec l'affranchi Pallas ! Ils sont absous (181). On fut moins satisfait de l'innocence de Pallas que blessé de son orgueil : on lui objecte le témoignage de ses affranchis , ses complices ; il répond (182) :
 » Je ne fais jamais entendre mes volontés chez
 » moi que de l'œil et du geste ; s'il faut que
 » je m'explique , je ne converse pas avec mes
 » gens , j'écris ».

§. LVIII. Néron erre la nuit dans les rues de la ville , court les lieux de débauche , force les magasins des marchands , frappe , insulte , est insulté , frappé. L'exemple du souverain accroît la licence : des inconnus s'attroupent et mettent Rome au pillage. Néron est vigoureusement repoussé par un jeune sénateur , assez étourdi pour reconnoître son souverain , et assez lâche pour se tuer ensuite (183).

(181) *Id. ibid. cap. 23.*

(182) *Id. ibid.*

(183) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 25. Congressus forte per tenebras cum principe , quia vi attentantem acriter*

Il étoit nuit, il n'y avoit point de témoin ; la belle occasion perdue !

§. LIX. Voici le moment de faire connoître le seul détracteur de Sénèque, l'homme dont ses ennemis, tant anciens que modernes, n'ont été que les échos.

Un délateur vénal et formidable, un scélérat justement exécré de la multitude des citoyens, un prévaricateur, un concussionnaire qui ne pardonnoit pas à Sénèque le châtiement de ses extorsions, Suilius, autrefois questeur de Germanicus (184), chassé de l'Italie par le sénat, et relégué dans une isle par l'ordre de Tibère ; punition qui parut sévère dans le moment, mais qu'on regarda comme un trait

repulerat, deinde agnitum oraverat, quasi exprobasset, mori adactus est.

(184) Voici les propres paroles de Tacite ; l'idée affreuse qu'elles donnent de cet infâme calomniateur de Sénèque suffit pour faire l'apologie de ce philosophe. Quand on n'a pour accusateurs et pour ennemis que des hommes de cette trempe, on peut être sûr de trouver sa justification au fond du cœur de tous les gens de bien. *At. P. Suilium, questorem quondam Germanici, cum Italia arceretur, convictus, pecuniam ob rem judicandam cepisse amovendum in insulam censuit (Tiberius) tanta contentione animi, ut et jurando obstringeret, e repub. id esse. Quod asperè acceptum ad praesens, mox in laudem vertit regresso Suilio, quem vidit sequens actas praepotentem, venalem et Claudii principis amicitia diu prosperè, nunquam benè usum. . . . Tacit. Annal. liber 4, cap. 31.*

de sagesse de l'empereur, après le rappel du coupable; un homme que le siècle suivant vit également vénal, plus puissant, et jouissant de l'amitié du prince dont il fit, sans revers, un long et jamais un bon usage (185).

Suilius avoit été humilié, mais ne l'avoit pas été au gré de ses ennemis. Pour achever de l'écraser, on renouvella le sénatus-consulte et la loi Cincia contre la rapacité des avocats. Il se présenta devant les juges; là, se livrant à une audace naturelle que le grand âge affranchissoit de toute retenue, il se déchaîna contre Sénèque (186): » Il hait, disoit-il, les » amis de Claude, sous lequel il a souffert » un exil bien mérité: auteur d'écrits frivo- » les qu'il fait admirer à de jeunes ignorants, » il est jaloux de quiconque emploie une vé- » ritable et saine éloquence à la défense des ci- » toyens; Suilius a été questeur de Germani- » cus, Sénèque corrupteur de la maison de » ce prince: recevoir de la gratitude d'un » client la récompense d'un service honorable, » seroit-ce donc un plus grand crime que de » séduire les filles de nos empereurs? Par quelle

(185) *Variis deinde casibus jactatus, et multorum odia meritus reus, haud tamen sine invidia Senecae damnatur. Is fuit P. Suilius, imperitante Claudio, terribilis ac venalis, et mutatione temporum, non quantum inimici cuperent, demissus, etc. . . Tacit. Annal. lib. 13, cap. 42.*

(186) *Apud Tacit. Annal. lib, 13, cap. 42.*

» espede de philosophie , suivant quelles maxi-
 » mes des sages , a-t-il amassé trois cent mil-
 » lions de sesterces en quatre ans ? A Rome ,
 » il enveloppe dans ses filets et les testaments
 » et les biens de ceux qui n'ont pas d'héri-
 » tiers ; ses usures exorbitantes épuisent l'Ita-
 » lie et ses provinces. Suilius jouit d'un bien
 » modique acquis par son travail ; il bravera
 » l'accusateur , le péril , tout , plutôt que d'al-
 » ler flétrir une gloire ancienne et légitime
 » aux pieds de ce parvenu ».

Quel est celui qui parle ainsi ? Qui le croi-
 roit ? Un impudent enrichi par la délation ,
 le plus infâme des métiers (187) ; l'auteur de la
 mort violente d'une foule de citoyens de l'un
 et de l'autre sexe ; un scélérat dont les crimes
 appelloient la hache , ou qu'ils envoyoit au
 roc Tarpéien , et que les loix trop indulgentes
 reléguèrent aux isles Baléares.

Outre ses prévarications au barreau , il étoit
 encore accusé de concussion et de pécumat dans
 son gouvernement d'Asie. Ces délits exigeant
 de longues informations , et dans des contrées
 éloignées , on revint sur des forfaits dont les
 témoins étoient présens (188).

(187) Voyez Tacit. *Annal. lib. 11 , cap. 4 , 5 , 6*
 et *lib. 13 , cap. 43.*

(188) *Brevius visum , suburbana crimina incipi , quorum*
obvii testes erant. . . Tacit. Annal. lib. 13 , cap. 43.
 Voyez la suite.

C'est ce même Suilius que Messaline , sous le regne de Claude , déchaîna contre Valérius (189) et Poppée.

C'est le discours qui précède que les Dion Cassius , les Xiphilin , et la nuée des détracteurs de Sénèque depuis son siècle jusqu'au nôtre , ont (190) successivement paraphrasé. Il faut , ce me semble , être tourmenté d'une cruelle répugnance à croire aux gens de bien , pour s'en rapporter aux imputations d'un Suilius , d'un délateur par état , d'un furieux , souillé , accusé , et puni de mille forfaits.

§. LX. Mais instruisons en règle le procès de Suilius.

Suilius est accusé de concussion et de péculation pendant son gouvernement en Asie. Que répond-il ? Rien.

Par ses délations , Suilius a réduit Pomponius à s'engager dans une émeute civile ; Julie , fille de Drusus , et Poppée Sabina à se tuer ; il a fait périr Valérius Asiaticus , Lusius Saturninus , Cornélius Lupus , et une multitude de chevaliers Romains : on lui impute toutes les atrocités du regne de Claude. Que répond-il ? Il répond qu'il n'a fait qu'obéir aux volontés de l'empereur.

(189) *Suilium accusandis utrisque immittit.* . . . Tacit. *Annal.* lib. 11 , cap. 1 et 2.

(190) Voyez ce qu'on a dit à ce sujet dans l'*Avertissement* imprimé à la tête du second volume , pages 28 et 29.

Néron lui coupe la parole , et lui réplique que Claude ne fit jamais accuser personne.

Suilius se rejette sur les ordres de Messaline ; et on lui demande pourquoi sa voix seule a-t-elle été employée à servir les fureurs d'une femme impudique , et s'il n'est pas juste que le ministre de sa cruauté soit puni des crimes dont il a reçu le salaire ?

D'un côté , un Suilius , un délateur par état , un furieux souillé , accusé , puni de mille crimes , un malfaiteur dont le témoignage n'auroit pas été admis au tribunal des loix ! De l'autre côté , un Sénèque ! Quoi , les actions , le caractère , la teneur de la vie d'un scélérat laisseroient son accusation dans toute sa force ? Quoi , les actions , le caractère , la teneur de la vie d'un homme de bien , malheureusement accusé , ne formeroient aucune présomption en faveur de son innocence ? La méchanceté notoire et la probité reconnue peseroient également dans les balances de la justice et dans les nôtres ? Cela ne sera point , cela ne se peut , cela n'est pas en notre pouvoir ; il faut qu'une légitime et nécessaire prépondérance devienne la première récompense de la vertu , et le premier châtiement du vice.

» Mais Suilius articulant en présence du
» prince , du sénat et du peuple , des faits ca-
» lomnieux , n'eût-il pas été le plus fou des
» hommes-« ?

Et pourquoi ne l'eût-il pas été ? C'étoit un

des plus méchants. Personne ne doutoit de l'innocence des liaisons du philosophe avec Julie ; cependant , lorsque ce Suilius le traduisoit comme corrupteur de la famille impériale , le peuple , le sénat , le prince entendirent une fausse accusation qui diffamoit au moins également et César et le philosophe. La faute de Sénèque auroit été avérée, que l'accusateur n'en auroit pas été moins impudent ; et l'on sera surpris que celui qui osa le plus ait osé le moins (191 m) !

(191 m) Les critiques se laissent emporter par une telle manie d'absoudre ou d'accuser , que la face des choses qui prête à leur dessein est la seule qui les frappe. « Quoi , » Dion n'eût-il pas été le plus impudent des historiens , » si ce qu'il a écrit de Sénèque est faux » ? Quoi , Dion aura déchiré sans mesure Pompée , Brutus , Cassius , les plus illustres personnages de Rome , et il auroit rougi d'attaquer Sénèque ? N'est-ce pas comme si l'on disoit : Quoi , ce censeur aura bravé effrontément l'indignation de la ville , de la cour , de toute l'Europe , et mis en pieces , ou Voltaire , ou d'Alembert , ou Montesquieu , et il auroit eu honte de maltraiter un méchant petit philosophe obscur ! « Le témoignage de Dion (postérieur à » Sénèque de plus d'un siècle) est imposant et positif ». Et le témoignage de Tacite , presque le contemporain de Sénèque , sera moins imposant et moins positif ? Et le jugement de Crevier sur Dion , qu'en diront les censeurs ? « L'amitié est suspecte dans ses éloges » Et la haine ne l'est pas dans ses invectives ?

Tout ce qu'on apperçoit bien clairement ici , c'est qu'il plaît aux ennemis de Sénèque de faire cause commune

6. LXI. C'est ici que j'ai dit dans la première édition de cet Essai : » Si , par une bizarrerie

avec un Suillius , qu'il plaît à Tacite de peindre comme un scélérat ; avec un Dion , qu'il plaît à Crevier de peindre comme un calomniateur éternel de la grandeur et de la vertu ; avec l'abrégiateur Xiphilin , qu'il plaît à la Mothe-le-Vayer , à Juste-Lipse et à Bayle de peindre comme une mauvaise tête. A la bonne heure. Le jugement qu'on porte d'autrui tient de près à l'opinion qu'on a de soi.

Il est à remarquer que Dion Cassius n'est que le paraphraste de Suillius , Xiphilin qu'un écho incomplet de Dion Cassius , et que ces trois témoignages qu'il importe d'apprécier , se réduisent à celui de Suillius , dont Tacite nous dit que ce fut un délateur vénal et formidable , un infâme justement abhorré de la multitude des citoyens , un voleur , un concussionnaire et un criminel expulsé du barreau et chassé de l'Italie. « Mais » ce châtiment de Suillius parut sévère dans le moment , » et il en rejaillit un peu de haine contre Sénèque ».

Claude exile Suillius , et l'on murmure contre Claude et contre Sénèque ; Claude rappelle Suillius , et toutes les voix se réunissent pour louer la justice de Claude lorsqu'il l'exila. Voilà le peuple : toujours violent à outrance au moment du crime , toujours compatissant avec sottise au moment de la punition. Suillius revenoit pour s'emparer de la faveur du prince. Eh ! pourquoi ne pas laisser l'infâme dans son asyle où il étoit si bien ? Voilà les grands.

Mais en quel lieu du monde un fameux criminel fut-il si méchant , si détesté , si généralement abandonné , qu'il ne se trouvât personne , soit à la cour , soit à la ville , qui le plaignt , qui l'excusât , qui le défendît ? Combien

qui n'est pas sans exemple , il paroissoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat qui , pour donner quelque vraisemblance à ses injustes et cruelles imputations , se peindroit lui-même de couleurs odieuses ; anticipez sur

d'exemples de ce phénomène , qui ne fut rare dans aucun temps !

Le déshonneur d'un particulier est-il annoncé par des placards ? aussitôt sa maison est déserte. Mais il est riche , il a de bons vins , une table excellente , des concerts délicieux , il a de l'esprit , il est poli , on est bien reçu dans sa maison ; il a des parasites ; de jour en jour le nombre de ses convives s'accroît ; il est moins coupable qu'on ne croit , on a mal vu son affaire , ses juges étoient prévenus , il est innocent , et il ne lui en coûte qu'une dot un peu plus forte pour marier ses filles.

Suilius , un de ces malheureux jouets des circonstances et du sort , étoit avocat : il avoit volé un client qui n'étoit pas à la vérité son ami ; il reparoit dans Rome ; il y jouit de la faveur des grands , contre lesquels il n'avoit pas , je crois , publié de libelle. Aujourd'hui , sous nos yeux , ne s'est-il rien passé de plus extraordinaire ?

De tout temps le riche fut envié. Combien il faut de vices pour décrier une grande fortune ! Combien il faut de vertus pour l'excuser ! Soyez modeste , on vous taxera d'avarice ; cachez votre bienfaisance , vous passerez pour un homme dur ; vient-elle à transpirer ? vous encourrez le reproche d'orgueil. Resserez , multipliez vos jouissances , vous n'en serez pas plus à l'abri de la malignité. Et la sagesse est-elle moins exposée à des haines secrètes ? Hélas ! non. Soyez opulent et sage , si vous voulez entendre la sagesse calomniée par l'opulence.

le moment , et demandez-vous à vous-même si un impudent , un Cardan , qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés , seroit un garant bien digne de foi ; ce que la calomnie auroit dû lui coûter , et ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrète d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie ? Jetez loin de vous son infâme libelle , et craignez que , séduit par une éloquence perfide , et entraîné par les exclamations aussi puériles qu'insensées de ses enthousiastes , vous ne finissiez par devenir ses complices. Détestez l'ingrat qui dit du mal de ses bienfaiteurs ; détestez l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ses anciens amis ; détestez le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation des secrets qui lui ont été confiés , ou qu'il a surpris de son vivant. Pour moi , je jure que mes yeux ne seroient jamais souillés de la lecture de son écrit ; je proteste que je préférerois ses invectives à ses éloges. Mais ce monstre a-t-il jamais existé ? Je ne le pense pas «.

Ce paragraphe de mon ouvrage a fait un grand bruit ; et j'espère qu'on me pardonnera de quitter un moment mon sujet pour me livrer à une justification qu'on se croit en droit de me demander.

» On a dit que ma sortie s'adressoit à Jean-Jacques Rousseau «.

Ce Jean-Jacques a-t-il fait un ouvrage tel que celui que je désigne ? A-t-il calomnié ses an-

ciens amis ? A-t-il decelé l'ingratitude la plus noire envers ses bienfaiteurs ? A-t-il déposé sur sa tombe la révélation de secrets confiés ou surpris ? Cette lâche et cruelle indiscretion peut-elle semer le trouble dans des familles unies, et allumer de longues haines entre des gens qui s'aiment ? Je dirai, j'écrirai sur son monument : *Ce Jean-Jacques que vous voyez fut un pervers*. Censeurs, j'en appelle à vous-mêmes ; interrogez ceux qui vous entourent ; bons ou méchants, je n'en récusé aucun.

Jean-Jacques n'a-t-il rien fait de pareil ? Ce n'est plus de lui que j'ai parlé.

Existe-t-il, a-t-il jamais existé un méchant assez artificieux pour donner de la consistance aux horreurs qu'il débite d'autrui, par les horreurs qu'il confesse de lui-même ? J'ai protesté que je n'en croyois rien. Censeurs, à qui donc en voulez-vous ? S'il y a quelqu'un à blâmer, c'est vous ; j'ai ébauché une tête hideuse, et vous avez écrit le nom du modèle au-dessous.

Ceux d'entre les gens du monde qui jugent sans partialité, on dit : Les mémoires secrets dont il est question n'existent-ils pas ? La querelle est finie. Existent-ils ? Il faut convenir qu'il est fou, qu'il est atroce d'immoler, en mourant, ses amis, ses ennemis pour servir de cortège à son ombre ; de sacrifier la reconnaissance, la discrétion, la fidélité, la décence, la tranquillité domestique à la rage orgueilleuse de faire parler de soi dans l'avenir ; en un mot,

de vouloir entraîner tout son siècle dans son tombeau , pour grossir sa poussière.

Ils ont ajouté : Ce morceau de l'auteur sur Jean-Jacques , ci c'est à lui qu'il s'adresse , est violent. Mais que penser d'un homme qui laisse , après sa mort , des mémoires où certainement plusieurs personnes sont maltraitées , et qui y joint la précaution odieuse de n'en permettre la publicité que quand il n'y sera plus , lui pour être attaqué , celui qu'il attaque , pour se défendre ! Que Jean-Jacques dédaigne tant qu'il lui plaira le jugement de la postérité , mais qu'il ne suppose pas ce mépris dans les autres. On veut laisser une mémoire honorée , on le veut pour les siens , pour ses amis , et même peut-être pour les indifférents. Jean - Jacques écrit bien ; mais par son caractère ombrageux , il étoit sujet à voir mal ; témoin sa haine contre M. d'Alembert , contre Voltaire , et ses procédés avec Mylord Maréchal , M. Hume , M. Dusaulex , et un infinité d'autres , entre lesquels on pourroit citer l'auteur de l'*Essai sur la vie et les écrits de Sénèque*. C'est ainsi qu'il a perdu vingt respectables amis. Trop d'honnêtes gens auroient tort , s'il avoit eu raison.... Nous désirerions qu'on fixât notre opinion sur un homme que ses plus ardens défenseurs n'absoudroient de méchanceté qu'en l'accusant de folie.... Que les *Confessions* de Jean-Jacques paroissent ou ne paroissent pas , l'auteur n'en aura pas employé un temps moins considérable

de sa vie à composer de sang-froid un ouvrage diffamatoire que l'honnêteté d'un dépositaire ou la honte tardive de l'auteur aura lacéré ; il n'en aura pas moins appelé la malédiction du ciel sur le téméraire qui oseroit le supprimer. Nous louerons son repentir , mais sa faute n'en sera que plus évidente , et n'en déposera qu'avec plus de force contre le caractère moral du libelliste. . . . Si l'on eût imprimé dans les papiers publics : Jean-Jacques, en mourant , a reconnu l'injustice cruelle qu'il avoit commise envers un ami qui lui écrivoit : » Et vous croyez en » dieu , et vous porterez ce crime à son tribunal « ! . . . Si l'on eût publié qu'en présence d'un nombre de témoins, il avoit mis en cendres ses indignes *Confessions* ; ses ennemis se seroient tus , les admirateurs de son talent l'auroient placé parmi les premiers écrivains de la nation , et les fanatiques de ses vertus rangé même sur la ligne des saints , sans que personne eût réclamé, si ce n'est peut-être des envieux de toute vertu par état , et des détracteurs de tout mérite par métier. . . . Si l'auteur de l'*Essai sur la vie et les écrits de Sénèque* a peu ménagé Jean-Jacques , s'il y a de la véhémence dans son apostrophe , du moins on n'y remarquera pas une présomption plus révoltante que la sévérité , plus insultante que l'injure.

Non, censeurs, non, ce n'est point la crainte d'être maltraité dans l'écrit posthume de Jean-Jacques qui m'a fait parler. Je vous suis mal

connu. Je savois par un des hommes les plus véridiques , M. Dusaulx , de l'académie des inscriptions , et par d'autres personnes à qui Rousseau n'avoit pas dédaigné de lire ses *Confessions* , que j'étois malheureusement épargné entre un grand nombre de personnes qu'il y déchiroit. Cette fois je n'étois que le vengeur d'autrui.

Pour m'assurer de la sublime vertu de Jean-Jacques , on me renvoie à ses écrits ; c'est me renvoyer aux sermons d'un prédicateur pour m'assurer de ses mœurs et de sa croyance. Cependant j'y consens , mais à la condition que , pour s'assurer de la vertu de Sénèque , les censeurs me permettront de renvoyer tout autre que le fanatique de Jean-Jacques aux écrits de Sénèque et aux Annales de Tacite. Je ne suis pas trop exigeant , ce me semble.

Nous avons chacun notre saint. Jean-Jacques est celui du censeur , Sénèque est le mien ; avec cette différence entre nos saints , que celui du censeur s'est plus d'une fois prosterné secrètement aux pieds du mien ; avec cette différence entre le censeur et moi , que le censeur n'a pas vécu à côté de saint Sénèque , et qu'après avoir fréquenté dix-sept ans dans la cellule de saint Jean-Jacques , à égalité de sens , je dois le connaître un peu mieux que lui. Nous sommes peut-être deux fanatiques , mais le plus ridicule , si je ne me trompe , est celui qui se moque de son semblable.

§. LXII. Qu'un homme (1) qui n'auroit vécu avec Jean-Jacques qu'un instant, se rendît le garant public, soit du blâme, soit de l'éloge que le disert atrabilaire auroit distribué sur une classe de citoyens que cette homme n'auroit guere fréquenté davantage, si ce procédé n'étoit pas une noirceur, ce seroit du moins une légèreté de cervelle, une intempérance de langue difficiles à pardonner.

§. LXIII. Qu'un autre (2), dominé par son enthousiasme, rende un pompeux hommage à la cendre d'un mort, sans s'apercevoir que son oraison funebre devient la satire de ses propres amis vivants, de citoyens qu'il estime tous, et parmi lesquels il en est quelques-uns qu'il honore; sa faute seroit grave sans doute, mais la noblesse du sentiment qui l'animoit sollicitera de l'indulgence, et on lui en accordera.

§. LXIV. » Il est lâche d'attaquer Rous-
» seau parce qu'il est mort «.

Sur quoi on demandera si Sénèque est moins mort que Rousseau, et s'il est plus facile au premier de répondre.

» On a fait une lâche injure aux mânes de
» Rousseau «.

On n'a point fait insulte aux mânes de Rousseau, on n'a pu souffrir que ses mânes

(*) Dorat, *Journal de Paris*.

(**) M. Délaire.

insultassent aux vivants. Je ne me reprocherai jamais d'avoir prévenu les effets d'une grande calomnie au moment où la rumeur générale en annonçoit le prochain éclat.

» Jean-Jacques fut le plus éloquent de nos » écrivains «.

Je préférerois un petit volume qui contiendrait l'éloge de *Fénelon*, celui de *Marc-Aurèle*, et quelques pages à choix de l'*Histoire naturelle*, à tous les ouvrages de Rousseau. S'il fut éloquent, il faut avouer que personne ne fit un plus mauvais usage de l'éloquence.

» Il en fut le plus vertueux ».

Il y en a très-peu d'entre eux que je ne crusse insulter en pensant ainsi.

§. LXV. J'en demande pardon à mon premier éditeur, je fais très-grand cas des ouvrages du citoyen de Geneve. On m'objectera qu'il n'y a peut-être pas une idée principale, folle ou sage, qui lui appartienne : que la préférence de l'état sauvage sur l'état civilisé n'est qu'une vieille querelle rechauffée : qu'on avoit fait cent fois avant lui l'apologie de l'ignorance contre les progrès des sciences et des arts : qu'on retrouve par-tout la base et les détails de son *Contrat social* : qu'un homme d'un peu de goût ne s'avisera jamais de comparer son *Héloïse* avec les romans de Richardson qu'il a pris pour modele : que son *Devin du village* n'est aujourd'hui que de la très-petite musique : que si l'on avoit un enfant à élever, on lais-

seroit les idées fantasques d'*Emile*, pour se conformer aux sages préceptes de Locke : que l'on ne douta jamais que les langes où nous emprisonnons les nouveaux nés ne les fissent pâtir et ne les déformassent : qu'on lit dans la plupart des moralistes et des médecins (191 n),

(191 n) Voyez dans les *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle le discours de Favorin, qui exerçoit la médecine sous le regne d'Adrien, à une nouvelle accouchée, femme d'un sénateur, son ami. En présence d'une mère alarmée sur la santé de sa fille, et sans égards pour ses réclamations, il l'exhorte à nourrir son enfant. Des gens de l'art parmi les anciens et les modernes, ont prétendu que le devoir conjugal n'étoit rien moins qu'incompatible avec les fonctions maternelles, et qu'il s'en falloit beaucoup que l'état de grossesse fût nuisible, soit à l'abondance, soit à la qualité du lait. Ce seroit à des expériences réitérées à détruire le préjugé contraire; et cette recherche, si importante pour la population et pour les bonnes mœurs, mériterait bien d'être proposée par quelqu'une de nos sociétés savantes. Entre les différentes especes d'animaux, il est certain qu'il y en a plusieurs dont les femelles sollicitent l'approche du mâle peu de jours après avoir mis bas, conçoivent et nourrissent en même-temps, sans le moindre inconvénient ni pour les petits qu'elles portent, ni pour les petits qui les têtent. On lit dans Marrianus, commentateur d'Hippocrate, sect. 250 : *Quae si vera sunt, non rectè sentire videntur illi qui coitum nutricibus prohibent, lac inde vitari existimantes; coitu enim mediante, motus concitatur in utero, à quo lactis generatio dependet; et ex coitu alacritas inducitur mulieri, unde venulae laxantur, (ut dicebat Hippocrates, de mulierum morbis,*

que les meres exposoient leur santé, et marquoient à leur devoir en refusant à leurs enfants la nourriture qui gonflait leurs mamelles ; et que c'est autant la fréquence des accidents que l'éloquence de Rousseau qui les a persuadées. Que ces observations soient fausses ou vraies , Jean-Jacques aura toujours entre les littérateurs le mérite des grands coloristes en peinture , dont les productions ne sont pas moins recherchées des amateurs, malgré les incorrections du dessin et les négligences du costume.

Jean-Jacques eût été chef de secte , il y a deux cents ans ; en tout temps démagogue dans sa patrie. Le séjour et la solitude des forêts l'ont perdu : on ne s'améliore pas dans les bois avec le caractère qu'il y portoit et le motif qui l'y conduisoit. Ce qui lui est arrivé , je l'avois prédit.

§. LXVI. Mais par quel prodige celui qui a écrit la profession de foi du vicaire Savoyard, qui a tourné le dieu du pays en dérision en le peignant comme un agréable qui aimoit le

lib. 1), quae ad lactis ubertatem ac bonitatem plurimum conferre indubitatum est ; imò , si videri assuetas abstinentia tantoperè laedit , quod viro orbatae quotidie experiuntur , quae variis morborum generibus sunt subiectae , nutrices à proprio viro penitus segregare non tutum est. . . . Ramazzini , de morbis artificum , est du même sentiment. Voyez l'Histoire de la médecine et de la chirurgie anciennes , par M. le docteur Peyrilhe , tome 2.

bon vin , qui ne haïssoit pas les courtisanes , et qui fréquentoit volontiers chez les fermiers-généraux ; celui qui traitoit les mysteres de la religion de logogryphes absurdes et puérils , et ses miracles de contes de peau-d'âne , a-t-il , après sa mort , tant de zélés partisans dans les classes de citoyens les plus opposées d'intérêt , des sentiments et de caractères ?

La réponse est facile : c'est qu'il s'étoit fait anti-philosophe : c'est qu'entre ses fanatiques , ceux qui entraîneroient au bûcher l'indiscret qui auroit proféré la moitié de ses blasphêmes , haïssent plus leurs ennemis qu'ils n'aient leur dieu : c'est qu'entre ses fanatiques , ceux qui n'accordent aux opinions religieuses ni grande certitude , ni grande importance , haïssent encore moins les prêtres que les philosophes : c'est que nombre de vieilles dévotes ont été , comme de raison , de l'avis de leurs directeurs : c'est que nombre de jeunes femmes ont été séduites par la chaleur de ses peintures voluptueuses : c'est qu'entre les gens du monde , la plupart ont oublié son traité de l'inégalité des conditions , ou le lui ont pardonné en faveur de son aversion pour des moralistes sévères qu'ils redoutent , pour d'insolents et tristes penseurs qui osent préférer les talents et la vertu à l'opulence et aux dignités : c'est qu'entre les hommes de lettres , quelques-uns , par esprit de religion politique , d'autres par adulation , ont dû faire cause commune avec des

protecteurs puissants dont ils attendent des grâces, et que ceux à qui le caractère et la morale pratique de Jean-Jacques étoient le mieux connus, n'en prisoient pas moins son talent, et se confondoient avec ses admirateurs.

» Mais après avoir vécu vingt années avec
» des philosophes, comment Jean-Jacques de-
» vint-il anti-philosophe « ?

Précisément comme il se fit catholique parmi les protestants, protestant parmi les catholiques, et qu'au milieu des catholiques et des protestants il professa le déisme ou le socianisme.

Comme il écrivoit dans la même semaine deux lettres à Genève, par l'une desquelles il exhortoit ses concitoyens à la paix, et par l'autre il souffloit dans leurs esprits la vengeance et la révolte.

Comme il plaida la cause des Iroquois à Paris, et comme il eût plaidé la nôtre dans les forêts du Canada.

Comme il écrivit contre les spectacles, après avoir fait des comédies.

Comme il prétendit que nous n'avions point, que nous n'aurions jamais de musique, lorsque nous croyons en avoir une, et que nous en avons une, lorsqu'il étoit presque décidé que nous n'en aurions jamais.

Comme il se déchaîna contre les lettres, qu'il avoit cultivées toute sa vie.

Comme il calomnia l'homme qu'il estimoit

le plus, après avoir avoué son innocence, et comme il le rechercha après l'avoir calomnié.

Comme en prêchant contre la licence des mœurs, il composa un roman licencieux.

Comme après avoir mis les jésuites à la tête des moines les plus dangereux, il fut sur le point de prendre leur défense, lorsque l'autorité civile les eut bannis du royaume, et l'autorité ecclésiastique retranchés du corps religieux.

Il me protestoit un jour qu'il étoit chrétien. »
» Je le croirois volontiers, lui répondis-je ;
» vous êtes chrétien comme Jésus-Christ étoit
» Juif ». — Que peu s'en falloit qu'il ne crût
à la résurrection. — » Vous y croyez comme
» Pilate lorsqu'il demandoit si Jésus - Christ
» étoit mort ».

Lorsque le programme de l'académie de Dijon parut, il vint me consulter sur le parti qu'il prendroit. » Le parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est celui que personne ne
» prendra ». Vous avez raison, me repliqua-t-il.

Ce qu'il a écrit à M. de Malesherbes, il me l'a dit vingt fois : » Je me sens le cœur in-
» grat ; je hais les bienfaiteurs, parce que le
» bienfait exige de la reconnoissance, que la
» reconnoissance est un devoir, et que le de-
» voir m'est insupportable ».

» Mais pourquoi cette habitude de dix-sept
» ans dans la cellule d'un moine qu'on mé-
» prise » ?

Demandez à un amant trompé la raison de son opiniâtre attachement pour une infidelle, et vous apprendrez le motif de l'opiniâtre attachement d'un homme de lettres pour un homme de lettres d'un talent distingué.

Demandez à un bienfaiteur la raison de son attachement ou de ses regrets sur un ingrat, et vous apprendrez qu'entre tous les liens qui serrent les hommes, un des plus difficiles à rompre est celui du bienfait dont l'amour-propre est flatté.

» Mais est-il bien d'attendre la mort de l'ingrat, du méchant, pour s'expliquer sur sa méchanceté ?

Sans doute, lorsque sa méchanceté lui survit, et que *morto il serpente, non è morto il veleno*. Sans doute, lorsque la plainte eût entraîné, de son vivant, des éclaircissemens nuisibles à la réputation et au repos d'un nombre de gens de bien.

» Et qui est - ce qui nous garantira ce que vous avancez, à présent que le vrai contradicteur ne subsiste plus ?

Vingt, trente témoins honnêtes et non-recusables, dont les voix se sont élevées au moment où elles ont pu se faire entendre sans fâcheuses conséquences, au moment où il falloit s'opposer à la méchanceté la plus raffinée, si l'on ne vouloit pas en partager la noirceur.

§. LXVII. Rousseau n'est plus. Quoiqu'il eût accepté de la plupart d'entre nous, pendant

de longues années, tous les secours de la bienfaisance et tous les services de l'amitié, et qu'après avoir reconnu et confessé mon innocence, il m'ait perfidement et lâchement insulté, je ne l'ai ni persécuté, ni haï. J'estimois l'écrivain, mais je n'estimois pas l'homme, et le mépris est un sentiment froid qui ne pousse à aucun procédé violent. Tout mon ressentiment s'est réduit à repousser les avances réitérées qu'il a faites pour se rapprocher de moi : la confiance n'y étoit plus.

Je n'en veux point à sa mémoire ; mais si Jean-Jacques fut un homme de bien, on en pourroit conclure, et les méchants en ont conclu, qu'il avoit été long-temps entouré de pervers. Lui-même, en plusieurs endroits de ses ouvrages, a suggéré cette conséquence à la malice de son lecteur ; et plus il est devenu célèbre par son talent et l'austérité prétendue de ses mœurs, plus il me sembloit important de rompre le silence.

Ce n'est point une satire que j'écris, c'est mon apologie, c'est celle d'un assez grand nombre de citoyens qui me sont chers ; c'est un devoir sacré que je remplis. Si je ne m'en suis pas acquitté plutôt, si je n'entre pas ici dans un détail de faits sans réplique, plusieurs d'entre ses défenseurs connoissent mes raisons, les approuvent, et je les nommerois sans balancer, s'il leur étoit permis de s'expliquer avec franchise, sans tomber dans une crimi-

nelle indiscretion. Mais Rousseau lui-même, dans un ouvrage posthume où il vient de se déclarer fou, orgueilleux, hypocrite et menteur, a levé un coin du voile : le temps achèvera, et justice sera faite du mort, lorsqu'on le pourra sans affliger les vivants. Pour moi, j'ai dit tout ce que je pouvois dire sans m'exposer à des reproches, et je n'y reviendrai plus. Je rentre dans Rome, et je reprends le journal de *mes lectures*.

§. LXVIII. La paix regne entre l'empereur et sa mere jusqu'au moment de l'intrigue de Néron avec Poppée. De tous les avantages qu'une femme peut avoir (192), il ne manquoit à celle-ci que la vertu. Sa mere, la plus belle des Romaines de son temps, lui avoit transmis ses attraits avec sa noblesse. Sa fortune étoit assortie à sa naissance, sa conversation aimable et polie, son esprit agréable et même juste; elle cachoit sous un front modeste le goût effréné du plaisir. Elle se monroit rarement en public, mais toujours le visage à demi-voilé, et laissant un aiguillon à la curiosité du desir. Sans aucune distinction des personnes, le seul intérêt dispoit de ses faveurs. Je n'aurois point parlé de cette femme née pour le malheur de son siecle, la seule maîtresse aimée de Néron et la plus redoutable ennemie d'Agrippine, sans les excès

(192) *Huic mulieri cuncta alia fuere, praeter honestum animum*, etc. . . Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 45.*

auxquels se porta celle-ci pour soutenir son crédit et ruiner celui de sa rivale, et sans le rôle difficile de Sénèque dans ces conjonctures critiques.

Je ne me persuaderai jamais que ni Burrhus ni Sénèque aient approuvé le renvoi d'Octavie; mais un soupçon dont j'aurai peine à me défendre, c'est qu'ils n'aient ressenti une satisfaction secrète (193) à trouver dans la faveur de Poppée un contre-poids à l'autorité d'Agrippine. Avec tout le mépris possible pour le vice, l'indignation la plus vraie contre le crime, on ne s'en dissimule pas les avantages passagers.

Poppée étoit mariée à un chevalier Romain, Rufus Crispinus. Othon, las de ne la posséder que par un commerce de galanterie, l'enleva à Crispinus, et devint son époux. Soit imprudence, soit ambition, il vante à Néron les graces et l'esprit de sa femme (194). S'il eût eu le projet de l'en rendre amoureux, il ne s'y seroit pas pris autrement. L'empereur est introduit auprès de Poppée; elle feint d'être éprise des charmes du prince (195); elle n'y sauroit

(193) Il paroît que c'étoit le vœu général. *Cupientibus cunctis infringi matris potentiam*, dit Tacite. *Annal. lib. 14, cap. 1.*

(194) Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 46.*

(195) *Imparem cupidini se, et formâ Neronis captam simulans.* . . . Tacit. *Annal. lib. 13, cap. 46.*

résister. Lorsqu'elle s'en est assuré la conquête, elle devient capricieuse ; elle met en jeu toutes les ruses, toute la coquetterie d'une courtisane consommée. Après une ou deux nuits (196), si Néron veut la retenir, elle se répand en éloges de son mari, elle tient à son état. C'est Othon qui sait allier l'élévation des sentiments à la magnificence ; c'est dans Othon qu'on est frappé de la dignité d'un souverain : Néron, passionné pour une esclave, a contracté dans la familiarité d'une Acté un petit esprit, les sentiments vils et intéressés d'une créature de cet état.

Son projet étoit d'amener le divorce d'Octavie, et d'épouser Néron ; mais quel espoir de succès, du vivant d'Agrippine ? Elle s'occupe à lui rendre sa mere odieuse et suspecte ; elle joint la raillerie aux accusations (197).
« Vous êtes un empereur, vous ? Vous n'êtes
» qu'un enfant qu'on mène à la lisière. . . .
» Si Agrippine ne veut pour belle-fille qu'une
» ennemie de son fils, qu'on rende Poppée à
» son époux ; qu'on les exile tous deux : il
» me sera moins fâcheux d'apprendre au bout
» de l'univers la honte dont on couvre le sou-
» verain que d'en être témoin (198) ». Ce dis-

(196) *Id. ibid.*

(197) Tacit. *Annal.* lib. 14, cap. 1.

(198) *Hæc atque talia lacrymis et arte adulteræ*

cours artificieux est suivi de larmes plus artificieuses encore.

§. LXIX. Les extorsions et l'avidité des publicains excitent des cris (199) ; Néron est tenté de supprimer tout impôt. A Rome , cette seule action eût balancé bien des crimes aux yeux de ses sujets , aux yeux même de la postérité ; les énormes revenus des provinces , sagement économisés , auroient satisfait aux dépenses publiques.

Mais au moment où il se propose de soulager le peuple écrasé , il fait déclarer par une loi , qu'il suffira d'être accusé dans ses paroles ou dans ses actions pour subir la poursuite du crime de leze-majesté (200) ; et la vie de personne n'est plus en sûreté , et il n'y a plus de fortune qu'on ne puisse envahir.

On a dit qu'il n'y avoit point de grand génie sans une nuance de folie (201) : cela me paroît du moins aussi vrai de toute grande scélératesse ; et sans quelques exemples subsistants du contraire , j'en dirois autant de la puissance illimitée.

penetrantia , nemo prohibebat , etc. . . Tacit. Annal. lib. 14 , cap. 1.

(199) Tacit. *Annal. lib. 13 , cap. 50 et 51.*

(200) Sueton. *in Neron. cap. 32.*

(201) *Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ fuit. . . Aristotel. apud Senec. de Tranquil. animi , cap. 15 , non procul à fine.*

S'il n'est point de gouvernement où des circonstances urgentes n'exigent l'infraction des loix naturelles, la violation des droits de l'homme et l'oubli des prérogatives des sujets, il n'y en a point où certaines conjectures n'autorisent la résistance de ceux-ci; d'où naît l'extrême difficulté de définir et de circonscrire avec exactitude le crime de haute trahison. Qui est-ce qui se rendit coupable du crime de leze-majesté? fussent les Romains ou Néron?

A chaque ligne de ses sages instructions aux députés pour la confection des loix, l'habile et grande souveraine du Nord dit du crime de leze-majesté qu'elle n'y croit pas. Il faut montrer de la sécurité quand on en jouit; il en faudroit montrer bien davantage, si l'on n'en jouissoit pas. C'est la conscience du despote qui lui inspire, c'est sa terreur qui lui dicte ces édits qui n'apprennent à la nation qu'une chose: c'est que son oppresseur connoît le sort qu'il mérite, et qu'il a peur. Si le prince est bon, ces édits sont inutiles; s'il est méchant, ils sont dangereux: la vraie cuirasse du tyran, c'est l'audace.

§. LXX. On lit dans Suétone (202) que Néron conçut de la passion pour sa mere, et qu'il n'alloit point en litiere avec elle sans que ses desirs incestueux ne laissassent des traces in-

(202) Sueton. *in Neron. Confer. quæ Tacit. Annal. lib. 14, cap. 2.*

discretes sur ses vêtements : « *Quoties lectica
» cum matre veheretur , libidinatum incestè ,
» ac maculis vestis proditum adfirmant* ». On
y lit encore qu'il admit entre ses courtisanes
une femme dont tout le mérite étoit de res-
sembler à l'imperatrice. Si ces faits sont avérés ,
la démarche d'Agrippine se conçoit.

Cette femme , en qui d'ailleurs l'ambition
et l'habitude du crime (203) avoient étouffé
ce reste de pudeur , le dernier sacrifice des
femmes perdues , et presque toujours la consom-
mation de leur perversité , projette de capti-
ver le cœur de son fils (204) ; elle se pare ,
elle sort la nuit de son palais , elle se montre
au milieu de la joie tumultueuse d'un festin
et de l'ivresse du prince et de ses convives.
Elle se jette entre les bras de Néron ; des bai-
sers lascifs on passe à d'autres caresses , les pré-
ludes du crime (205). Sénèque est informé de
cette scene scandaleuse ; aux artifices d'une
femme il oppose la jalousie et les frayeurs d'une
autre. Acté , à sa première entrevue avec l'em-
pereur , lui dira : » Y pensez-vous ? Votre

(203) *Quae puellaribus annis struprum cum Lepido ,
spe dominationis , admiserat , pari cupidine usquo ad
libita Pallantis prœvoluta , et exercita ad omne flagitium
patrui nuptiis. . . Tacit. Annal. lib. 14 , cap. 2.*

(204) Voyez Tacit. *Annal. lib. 14 , cap. 2.*

(205) *Jamque lasciva oscula , et prænuntias flagitii
blanditias , adnotantibus prœximis. . . Tacit. Annal.
lib. 14 , cap. 2.*

» mere y pense-t-elle ? Savez-vous, Seigneur,
 » qu'elle fait trophée de sa passion ? Prenez-y
 » garde, vous allez passer pour un incestueux ;
 » et il est à craindre , et Agrippine ne l'ignore
 » pas , que les armées refusent d'obéir à un
 » sacrilege abhorré des dieux ».

§. LXXI. Ce discours suggéré par Sénèque et appuyé de ses remontrances eut son effet. De ce jour Néron évita toute entrevue secrete avec sa mere (206) ; et , ce que Sénèque n'avoit pas prévu (207) , de ce jour le projet de s'en délivrer fut arrêté dans son esprit. Il ne fut plus question que de savoir si ce seroit par le poison , par le fer , ou d'une autre maniere. Le poison étoit incertain , le fer évident. L'affranchi Anicet , préfet de la flotte de Misene , haïssant Agrippine qui le détestoit , propose la construction d'un vaisseau où le plafond de la chambre de l'impératrice , surchargé de plomb , tomberoit sur sa tête , en même temps que la calle s'ouvreroit sous ses pieds. L'expédient fut approuvé. La circonstance étoit favorable : la cour devoit passer à Baïes les cinq jours consacrés à Cérès. Pour y attirer Agrippine , Néron (208) lui écrit les lettres les plus tendres et les plus séduisantes ; il dit avec

(206) Tacit. *ibid.* , cap. 3.

(207) *Credente nullo usque ad cœdem ejus duratura filii odia.* . . . Tacit. *Annal. lib. 14* , cap. 1.

(208) Tacit. *Annal. lib. 14* , cap. 4.

une franchise qui en impose même aux courtisans, » que les pere et mere ont des droits; » que les enfants doivent supporter leurs vicissitudes (209), et qu'il faut en étouffer le ressentiment ». Ces discours sont rendus à Agrippine : elle oublie et les affaires désagréables que son fils lui a suscitées depuis son exil de la cour, et les insultes des passants de terre et de mer aux environs de sa retraite : elle vient (210). Néron s'avance au devant d'elle sur le rivage, à la descente d'Antium; il lui présente la main, il l'embrasse et la conduit à Baules, maison de campagne baignée par les eaux qui forment un coude entre le promontoire de Misene et le lac de Baïes. Mais le projet du vaisseau avoit transpiré, et Agrippine se fait porter en litère de Baules jusqu'à Baïes, où elle soupe. A table, Néron se place au-dessous d'elle, l'entretient tantôt avec familiarité, tantôt avec dignité, joint aux caresses des confidences importantes, prolonge le repas, l'accompagne jusqu'au fatal bâtiment qui doit la recevoir, lui baise les yeux, et semble ne s'en séparer qu'à regret (211), soit, dit Tacite, pour que

(209) *Ferendas parentum iracundias, et placandum animum.* . . . Tacit. *Annal.* lib. 14, cap. 4.

(210) *Id. ibid.*

(211) *Prosequitur abeuntem artius oculis et pectori haerens, sive splenda dissimulatione, seu perituræ matris supremus aspectus quamvis ferum animum retinebat.* . . . Tacit. *Annal.* lib. 14, cap. 4, sub fin.
rien

rien ne manquât à sa dissimulation, soit que les derniers regards de sa mère sur lui, ses derniers regards sur sa mère suspendissent sa férocité. Ce dernier sentiment fait trop d'honneur à Néron, et n'en fait pas assez à la pénétration de Tacite.

Agrippine rassurée (et comment ne l'eût-elle pas été ?) entre dans le vaisseau, suivie de deux seules personnes de sa cour, Crépéréus Gallus et Acéronia, une de ses femmes. La mer étoit calme et la nuit brillante, comme si les dieux vouloient rendre le forfait évident (212). Crépéréus étoit debout à côté du gouvernail; Acéronia, penchée au pied du lit d'Agrippine, s'attendrissoit en entretenant sa maîtresse du repentir de Néron, et la félicitoit sur son retour en sa faveur, lorsque le plafond de la chambre où Agrippine étoit couchée tombe et écrase Crépéréus; Agrippine fut garantie par le dais solide de son lit : le mécanisme inférieur manque son effet. Le vaisseau ne s'entr'ouvre pas, on travaille à le submerger; mais la mal-adresse, le trouble et la mésintelligence laissent à Agrippine et à Acéronia le temps de se jeter à la mer. Soit d'imprudence, selon Tacite (213), soit de gé-

(212) C'est la réflexion de Tacite, *loc. cit. cap. 5.*

(213) *Annal. lib. 14, cap 5. Verum Aceronia imprudens, dum, se Agrippinam esse, utque subveniretur matri principis, clamat, contis et remis . . . conficitur.*

nérosité, la suivante crie du milieu des flots :
 » Sauvez-moi, je suis la meredel'empereur »...
 et à l'instant elle est assommée sous des coups
 de rames et de crocs. Agrippine, plus circons-
 pecte, ne reçoit qu'une légère blessure à l'é-
 paule; tandis qu'elle nage, des barques vont
 à sa rencontre, la reçoivent et la déposent à
 sa maison de campagne, par la voie du lac
 Lucrin (214).

Là, elle réfléchit. L'horrible projet de son
 fils est manifesté; elle dissimule : elle fait ins-
 truire Néron de son péril et de son salut; elle
 le doit sans doute à la bonté des dieux et à
 la fortune du prince; qu'il se tranquillisât et
 qu'il ne vînt point, son état actuel demandoit
 du repos (215).

§. LXXII. A cette nouvelle inattendue, la
 terreur s'empare de Néron (216) : il voit Agrip-
 pine transportée de fureur amenter les esclaves,
 animer le peuple, soulever les troupes,
 faire retentir de ses cris le sénat, les places
 publiques, raconter son naufrage, montrer sa
 blessure, et révéler les meurtres de ses amis.
 Si elle paroît en sa présence, que lui répon-
 dra-t-il?

Il fait appeller Sénèque et Burrhus (217).

(214) Tacit. *ubi supr.* cap. 5, *sub fin.*

(215) Tacit. *ibid.* cap. 6.

(216) Tacit. *Annal. lib.* 14, cap. 7, *sub init.*

(217) *Quos statim acciverat, incertum an et ant*

Etoient-ils, n'étoient-ils pas instruits du projet de la nuit précédente ? Après cet attentat, jugeront-ils l'affaire tellement engagée qu'il falloit que Néron pérît, si l'on ne prévenoit Agrippine ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le monstre s'expliqua nettement avec ses instituteurs. L'horreur les saisit. « Parlez, leur » dit Néron, et songez que vous répondrez » de l'événement sur vos têtes ». Sénèque regarde Burrhus, et lui demande s'il faut ordonner aux soldats d'égorger la mere de l'empereur. Burrhus répond que les prétoriens, dévoués à la famille des Césars, et à qui la mémoire de Germanicus est présente, ne porteront jamais des mains meurtrières sur sa fille ; puis, s'adressant à Néron, il ajoute : « Je » commande à de braves soldats ; si vous avez » besoin d'assassins, cherchez-les ailleurs ; et » que votre Anicet n'acheve-t-il ce qu'il vous » a promis (218) » ? Anicet y consent, et Néron dit avec indignation : « Je regne d'aujourd'hui, et c'est à un affranchi que je le » dois (219) ».

ignaros. Igitur longum utriusque silentium, ne irriti dissuaderent ; an eò descensum credebant, ut nisi praeveniretur Agrippina, pereundum Neroni esset. . . .

Tacit. Annal. lib. 14, cap. 7.

(218) *Perpetroret Anicetus promissa. . . . Tacit. Annal. lib. 14, cap. 7.*

(219) *Ad eam vocem, Nero, illi sibi die dari imperium, auctoremque tanti muneris libertum profitetur. Iret*

Et c'est à un affranchi que je le dois. Je m'arrête sur ces mots ; ils ont plus de force que tout ce que je pourrois ajouter pour la justification de Sénèque et de Burrhus, et je sens qu'il faut abandonner ceux qu'ils ne convaincront pas de leur innocence à l'invincible et barbare opiniâtreté avec laquelle ils cherchent des crimes.

§. LXXIII. Le seul parti qui restoit à prendre dans ces horribles circonstances, c'est, dit un homme de grand sens, celui qu'on prit plus tard, de délivrer le monde d'un monstre ; mais, ajoute-t-il, les seuls hommes de la terre à qui il n'étoit pas permis de tuer Néron, c'étoient Sénèque et Burrhus.

En effet, ébauchons la rumeur populaire sur cet assassinat, s'il avoit eu lieu. — *Ils l'ont tué, comme leur propre sécurité, et nos maux leur en donnoient le conseil.* — De qui parlez-vous ? — *Je parle de Sénèque, de Burrhus et de Néron.* — Quoi, Néron n'est plus ! est-il

properè, duceretque promptissimos ad jussa. . . . Tacit. Annal. lib. 14, cap. 7. Ce passage est très-important : il prouve clairement deux choses auxquelles on n'a pas fait assez d'attention : la première, que Sénèque et Burrhus refuserent courageusement de se rendre complices du crime médité par Néron ; et la seconde, que ce refus excita dans le cœur de ce parricide un mouvement de colère et de rage qu'il ne put contenir, et qui éclata même très-vivement, comme on le voit par l'esprit du passage de Tacite.

bien vrai ? — *Il n'est plus ;* graces en soient rendues aux dieux et aux deux hommes courageux qui nous en ont délivrés. — Mais , ses instituteurs , ses ministres ! — *Oui , mais de vertueux personnages qu'il osoit consulter sur un parricide. Ils ont bien fait , vous dis-je.* — Leur élève ! — *Un fils dénaturé.* — Leur souverain ! — *Une bête féroce.* — Pour qui sauver ? une Agrippine ! — *Une femme qui saura regner , une mere à qui il devoit le trône qu'il occupoit.* — Un trône usurpé sur l'héritier légitime par une longue suite de forfaits ! — *Et pour récompense de ces forfaits dont il avoit recueilli le fruit , l'exil dans un vieux château où des centurions s'avançoient pour la poignarder.* Mais un fils menacé par sa mere , ne doit-il pas savoir mourir ? — *Une mere , dites-vous ? dites un assassin qui avoit déjà rompu le lien qui pouvoit arrêter la main vengeresse d'un fils. La conservation personnelle n'est-elle pas la premiere des loix dans l'ordre de la nature ?* — Ce cri cesse-t-il de retentir un moment au fond du cœur de tout être vivant ? Quand une mere nous donne le jour , n'en recevons-nous pas et l'amour de la vie et l'horreur de notre destruction ? Existe-t-il , a-t-il jamais existé sur le trône un prince qui eût balancé dans cette conjoncture ? — Vous ne me persuadez pas. — *Tant pis pour vous , si le bien général vous touche si peu.*

Un souverain , placé sur le trône ou par des conjurés ou par des rebelles, se trouve sans cesse entre l'injustice , s'il leur accorde tout , et l'ingratitude , s'il leur refuse quelque chose. Fatigué de cette longue et pénible contrainte , il ne s'en affranchit communément que par la disgrâce , l'exil , ou même la mort de ceux qui semblent ne l'avoir servi qu'à la condition de de le subjuguier , et dont le mécontentement et la puissance le menaceroient du sort fatal de son prédécesseur. Alors il encourt et le blâme général de la nation qui ignore quel est le prix de la sécurité pour un prince , combien il est jaloux de son autorité , et les reproches de l'historien qui n'est souvent qu'un écho lointain de la rumeur populaire.

Il y auroit trois grands plaidoyers à faire : l'un pour Sénèque et Burrhus , un second pour Néron , un troisième pour Agrippine. Hommes sensés , imaginez tout ce qu'il vous seroit possible d'alléguer pour et contre les accusés , et dites-moi quelle seroit votre pensée. Vous presserez-vous d'absoudre , ou de condamner , ou de gémir sur la destinée des gens de bien jettés entre des scélérats puissans ?

Si Sénèque et Burrhus avoient tué Néron , est-on bien certain qu'une Agrippine , une mere politique n'auroit pas envoyé au supplice deux hommes qui auroient eu la témérité de la venger sans son aveu ?

§. LXXIV. » Mais les choses en étoient-elles

» venues au point qu'il falloit que le fils pérît
» par sa mere, ou la mere par son fils ? C'est
» une chose invraisemblable «.

Pour vous, censeurs, mais non pour Tacite. Si nous nous permettons d'ajouter ou de retrancher au récit de l'historien, il n'y a plus rien de vrai ni de faux.

Le discours de Burrhus semble prouver que l'attentat du vaisseau lui étoit connu ; le savoit-il avant, ou l'apprit-il après l'exécution ? L'étonnement qui ôte à Sénèque sa promptitude à parler, prouve son ignorance.

Quoi qu'il en soit, il ne faut accuser ni Burrhus ni Sénèque d'une foible résistance, surtout lorsqu'on avouera que la brusque réponse de Burrhus amena sa fin tragique.

On jugera mal la position et la conduite des honnêtes gens que leur mauvais destin avoit approchés de Néron, si l'on oublie à quel prince ils avoient à faire, qu'on ne s'explique pas avec son prince comme avec son ami, ni avec un Néron comme avec un autre prince.

Burrhus et Sénèque en dirent assez pour marquer leur profonde horreur, exciter la fureur, les menaces, les reproches de Néron, et exposer leur vie.

Il y a des circonstances, telles que celles-ci, où le discours perdra toute sa force, si l'on ne se peint pas le ton, le regard, le maintien de celui qui parle : il faut voir la consternation sur

le visage de Sénèque, l'indignation sur celui de Burrhus.

Il est un silence qui peut dénoncer le plus déterminé scélérat, sur-tout lorsqu'il est soutenu du regard imposant d'un père, d'un ami, d'un instituteur, d'un ministre, d'un personnage de grande autorité, à l'aspect duquel le cœur a pris l'habitude de tressaillir; mais ce symptôme muet de la plus forte indignation aura-t-il quelque effet? On l'ignore, on n'y pense pas.

Ce n'est point pour disculper ces deux vertueux personnages que Tacite a dit que leurs remontrances auroient été inutiles : il me fait entendre qu'elles furent aussi énergiques qu'elles pouvoient l'être, et que plus fortement prononcées, elles auroient occasionné trois meurtres au lieu d'un.

» Mais il est triste de voir Sénèque à côté de Néron, après le meurtre d'Agrippine «.

Mais Burrhus, qu'on n'a jamais accusé, ne se retira pas.

» Il est triste de l'y voir occupé à apaiser les remords d'un parricide «.

C'est ce que fit Burrhus, et ce que Sénèque ne fit point.

» Peut-être n'étoit-il pas sûr de sortir du palais «.

Mais il étoit utile d'y rester pour l'empire, pour la famille de Sénèque, pour ses amis,

pour nombre de bons citoyens. Quoi donc , après l'assassinat d'Agrippine , n'y avoit-il plus de bien à faire pour un homme éclairé , ferme , juste , chargé d'un détail immense d'affaires , et capable par son autorité , ses lumières , son courage , sa bienfaisance , de porter des secours , d'accorder des grâces , de réparer des malheurs , d'arrêter ou de prévenir des vexations , d'empêcher des déprédations , d'éloigner les ineptes , d'élever aux places les hommes distingués par leurs connoissances et leurs vertus ? L'enceinte du palais ne circonscrivoit pas le district du philosophe ; ce n'est point un précepteur qui a pris son élève au sortir des mains des femmes , et qu'on garde par reconnaissance ; c'est un instituteur qui est devenu ministre.

Sénèque se dit à lui-même : La providence m'a placé dans ce poste ; je le garderai malgré la haine de Poppée , les intrigues des affranchis , l'importunité de ma présence pour César. S'ils ont à m'égorger , c'est dans le palais qu'ils m'égorgeront.

6. LXXV. Burrhus meurt ; la vertu est privée d'un de ses chefs. Néron se livre aux partisans du vice , et les secours , dit l'historien , diminuent à mesure que les maux s'accroissent. J'invite le lecteur à méditer ces lignes , et à nous apprendre si , consulté par le philosophe incertain s'il s'éloignera ou s'il restera , il ne lui dira pas : » Vous éloigner après la mort de » votre collègue ! C'est donc afin que la vertu

» demeure sans protecteur , et que la scélératesse s'exerce sans obstacle « ?

» Mais Sénèque fit-il quelque bien , empêcha-t-il quelque mal « ?

Fit-il quelque bien ? On lui attribuoit tout le bien qui se faisoit dans l'empire ; et c'est ainsi qu'on irritoit la jalousie de César ; mais n'eût-il que sauvé l'honneur à une seule honnête femme , conservé un fils à son pere , une fille à sa mere , la vie ou la fortune à un bon citoyen , tranquillisé les provinces , protégé un innocent , montré un front sévère aux scélérats dont l'empereur étoit entouré , croisé les vues sanguinaires d'une favorite , d'un esclave , hâté la disgrâce d'un affranchi , secondé les efforts de Burrhus et prévenu les reproches qu'on n'auroit pas manqué de lui adresser s'il s'en étoit séparé , et d'adresser à Burrhus s'il eût abandonné son collègue dans une conjoncture pareille (reproches que nous avons entendus de nos jours , tant cette énorme bête qu'on appelle le peuple , s'est toujours ressemblé) , Sénèque et Burrhus auroient été blâmables et blâmés d'avoir quitté la cour ou renoncé à la vie. Je ne doute point qu'ils n'aient long-temps persévéré dans leurs fonctions l'un par égard pour l'autre , et que Burrhus n'ait souvent arrêté Sénèque , et Sénèque arrêté Burrhus.

Quelque parti que prenne Sénèque , le même grief se présente : reste-t-il ? c'est par la crainte de mourir : s'éloigne-t-il ? c'est encore par la crainte de mourir.

» D'accord, ils auroient occasionné deux
» meurtres, et n'auroient pas empêché le pre-
» mier ; mais la vertu songe au devoir et oublie
» la vie «.

La vertu songe à la vie, lorsque le devoir l'ordonne.

Oui, je conviens que Sénèque et Burrhus se sont trouvés plusieurs fois entre une mort prochaine et une obéissance déshonorante.

» Quoi, l'obéissance est déshonorante, et
» vous consentez qu'on obéisse « ?

Assurément, le déshonneur est dans l'opinion des hommes, l'innocence est en nous. Feraï-je le mal qu'on approuvera, ou le bien qui sera désapprouvé ? Sera-ce la voix du peuple ou celle de ma conscience que j'écouterai ? Sages Catons, conseillez-moi.

Les hommes ordinaires peuvent s'en imposer sur le motif qui les détermine ? Mais Sénèque fut-il un homme ordinaire. Craignit-il de perdre la vie ? Le stoïcien en faisoit si peu de cas ! La richesse ? Ce n'étoit guère à ses yeux que la vaine décoration de sa dignité. En s'éloignant, en se cachant dans la retraite, il étoit possible que le tyran cruel l'oubliât : en restant à la cour où sa présence gênoit, où l'on étoit blessé de ses discours, où il laissoit échapper le plus souverain mépris pour les courtisanes, le péril étoit imminent.

» Mais l'instituteur ne devoit-il pas la vérité
» à son élève « ?

Sénèque n'étoit plus un instituteur , son élève étoit un empereur. Il y a peut-être encore des princes dissolus et méchants ; je voudrois bien savoir quel est celui d'entre les ministres du très-haut qui oseroit leur porter des remontrances qu'ils n'auroient point appellées ; comment ce zele déplacé , cette indiscrete audace seroit reçue du souverain et jugée par les peuples ? Comment ces respectables et sages personnages se conduisent-ils dans ces conjonctures ? Malgré l'imposante autorité de leur caractere , ils prient , ils gémissent et se taisent. Exigera-t-on plus du philosophe payen que du prélat chrétien ? Et osera-t-il impunément ce qu'on blâmeroit dans un pasteur avec une onaille de son troupeau ?

§. LXXVI. Sénèque et Burrhus ont parlé , ont parlé fortement , et il leur en a coûté la vie ; mais je supposerai qu'ils se sont tus. Entre le conseil , l'approbation et le silence n'est-il point de distinction à faire ? Quand je me taiserois sur l'art indigne de noircir , de calomnier , de diffâmer les grands hommes par des doutes ingénieux , des soupçons mal fondés , un bizarre commentaire des historiens , le conseil-leroie-je , l'approuverois-je , en serois-je moins profondément affligé ? Dieu me garde d'avoir à mes côtés d'aussi dangereux interpretes de nos sentiments secrets !

« Comparons Sénèque à Papinien , chargé
» par l'empereur Sévere de l'éducation de ses

» deux fils. L'un de ses élèves, Caracalla, a
 » poignardé son frere sur le sein même de leur
 » mere Julie. Ce monstre, déjà revêtu de tout
 » le pouvoir d'un empereur, presse Papinien
 » de persuader au peuple que Géta, son frere,
 » étoit coupable, et avoit mérité la mort.
 » Papinien lui répond : Accuser une victime
 » innocente, c'est ajouter un second fratricide
 » au premier. Caracalla, indigné de cette ré-
 » sistance, fait environner Papinien de soldats
 » qui tiennent la hache levée sur sa tête, et
 » lui dit : Si tu ne veux pas accuser mon frere,
 » du moins justifie-moi, et trouve quelque'ex-
 » cuse à mon action. — *Papinien* : Et tu crois
 » qu'il m'est aussi facile de pallier un forfait
 » qu'à toi de le commettre ? — *Caracalla* :
 » Meurs donc. — *Papinien* : Me voilà prêt ;
 » frappe, soldat. . . . — La tête de Papinien
 » tombe ; et le censeur ajoute : Voilà le cou-
 » rage de la vertu, et Sénèque n'en a que
 » l'amour ; il ressemble dans ce moment au
 » commun des hommes ».

Censeur, ajustez cette scene au théâtre, et
 soyez sûr d'un grand effet ; mais si vous eussiez
 lu les observations de mon éditeur sur cet évé-
 nement, vous vous fussiez bien gardé d'en faire
 une page historique, et nous n'eussions point
 entendu Papinien parler très-éloquemment
 quelques années après sa mort. Mais quand on
 conviendrait de la vérité de l'entretien de Ca-

racalla avec Papinien , il resteroit toujours à examiner si la résolution de celui-ci convenoit également à Burrhus , ministre de la ville et du palais , et à Séneque , ministre des provinces.

» Veut-on que Séneque ait composé l'apologie du meurtre d'Agrippine ? S'il l'a écrite » le poignard sur la gorge ou le poison sur » les levres , on pourra , dit-on , l'excuser , » mais non lui pardonner : car la vertu qui » brave la mort n'est peut-être pas un devoir » de l'homme ».

Et comment décoreroit-on de ce nom sacré , dont la véritable notion est fondée sur l'utilité publique , un indiscret enthousiasme qui n'entraîneroit qu'une longue suite de forfaits ?

» Y avoit-il à craindre que le peuple Romain ne se révoltât , et ne renversât du trône » l'assassin de sa mere ? Et quand cette révolution seroient arrivée , auroit-ce dont été un » si grand malheur » ?

Très-grand , si la révolution ne pouvoit guere s'exécuter qu'en faisant couler des flots de sang. Le plus détestable des tyrans a toujours un puissant parti ; et certes ce n'étoit pas sans raison que Pison balançoit si long-temps , qu'il prit tant de précautions funestes , et qu'il s'assura d'un si grand nombre de conjurés , lui qui avoit tous les jours sa victime sous ses mains , lui qui fut tenté plusieurs fois de l'immoler en plein théâtre.

« Si cet événement pouvoit renverser l'état ,
» n'étoit-il pas plus certain que Néron le ren-
» verseroit » ?

Je ne le pense pas. Le sénat avili restoit sans autorité , les troupes prétoriennes sans discipline , le peuple sans énergie. La concurrence de deux prétendants au trône impérial pouvoit , ainsi que l'expérience le confirma dans la suite , allumer une guerre civile. Peu s'en fallut que les magistrats ne fussent tous massacrés par les cohortes , et les cohortes par le peuple , après le meurtre de Caligula. Il importoit beaucoup que le prince qui tenoit le sceptre le gardât ; sur-tout dans l'incertitude où l'on étoit de le déposer en de moins mauvaises mains , et avec l'espoir , fondé sur cinq années de prospérité , que la lassitude du crime et le dégoût de la débauche ameneroient des jours plus heureux.

A la vérité , rien ne prouve mieux la haine générale qu'on portoit à Néron que les cris de joie qui s'éleverent au moment de sa chute ; mais ce concert des volontés se seroit évanoui plus promptement qu'il ne s'étoit formé , si le plus méchant des princes n'avoit pas été en même temps le plus lâche des hommes. Il ne s'agissoit dans ce moment que de faire tomber une ou deux têtes , pour voir ce troupeau d'esclaves rebelles se disperser , les magistrats se prosterner , les prêtres faire fumer l'encens et

couler le sang dans les temples, et le reste renfermé et tremblant dans ses maisons.

Sénèque et Burrhus étoient deux hommes que les bienfaits d'Agrippine rendoient suspects à un tyran ombrageux, et que leurs vertus rendoient odieux à un prince dissolu.

Lorsqu'on ajoute : *Et que ne persuadoient-ils à Néron d'exiler ou de renfermer Agrippine* (220), on perd de vue le caractère violent du fils, l'ambition et la puissance de la mère, la haine que tous les citoyens portoient à l'un, le vif intérêt qu'ils avoient pris au péril de l'autre, et la politique de princes moins féroces qui ont sacrifié leur propre sang à leur sécurité dans des circonstances moins critiques. Lisez ce qui suit, et accusez encore Sénèque et Burrhus, si vous l'osez.

Les yeux du tigre étinceloient de fureur, lorsqu'Agérinus se présente de la part d'Agrippine. Anicet jette furtivement un poignard à ses pieds, crie que c'est un assassin dépêché par Agrippine, et le fait charger de chaînes (221).

§. LXXVII. Cependant (222) le bruit du péril d'Agrippine s'étoit répandu, on l'attribuoit

(220) C'est l'objection que fait l'auteur anonyme d'une *Vie de Sénèque*, publiée à Paris l'an 1776, et imprimée chez Barbou. Voyez les pages 57 et 58, note 3.

(221) Tacit. *loc. cit.* cap. 7.

(222) Tacit. *Annal. lib.* 14, cap. 8, *toto cap.*

au hasard : le peuple accourut en tumulte sur le rivage ; ici l'on monte sur les jettées ; là , sur les barques ; les uns s'avancent dans les flots autant que la profondeur des eaux le permet , les autres ont les bras étendus vers la mer : la côte retentit de plaintes , de vœux , de questions diverses , de réponses vagues ; elle brille de flambeaux sur toute sa longueur. On apprend que l'impératrice est sauvée , et l'on se disposoit à l'aller féliciter , lorsqu'à la vue d'un bataillon armé et menaçant , la foule se disperse. Anicet investit la maison , les portes en sont brisées ; on se saisit des esclaves qui se présentent , on pénètre à l'appartement de l'impératrice : il y avoit peu de monde , la terreur de l'irruption en avoit écarté le concours ; il étoit éclairé d'une foible lumière ; Agrippine n'avoit à ses côtés qu'une de ses femmes : personne ne se présentant de la part de son fils , pas même Agérinus , son effroi s'accroît de moment en moment ; le rivage avoit changé de face , il étoit désert , des cris subits s'y faisoient entendre par intervalle , tout annonçoit le malheur extrême. La suivante d'Agrippine s'éloignant , *et toi , tu m'abandonnes aussi !* lui dit sa maîtresse (223). A l'instant elle apperçoit Anicet accompagné du triérarque Herculéus et du centurion de flotte

(223) *Tu quoque me deseris. . . . Apud Tacit. Annal. lib. 14 , cap. 8. Voyez tout ce chapitre.*

Oloaritus. « Si vous me visitez de la part de » Néron, leur dit-elle, allez - lui apprendre » que je suis guérie ; si vous venez m'assassiner, je ne croirai point que mon fils ait » ordonné un parricide ».

Elle étoit dans son lit : les meurtriers l'environnent, letrierarque lui décharge un coup de bâton sur la tête. Agrippine, le milieu du corps avancé vers le centurion, qui tiroit son glaive, lui dit : *Frappe au ventre. . .* et elle expire percée de plusieurs coups (224). On dit que des Chaldéens qu'elle avoit consultés sur son fils, lui avoient prédit qu'il regneroit, et qu'il tueroit sa mere. *Qu'il me tue*, avoit-elle répondu, *pourvu qu'il regne* (225).

Croiroit-on qu'il y eût une circonstance capable d'ajouter à l'horreur de ce forfait (226) ? Qui l'auroit imaginée, si l'histoire ne nous l'avoit transmise ? C'est que sa mere assassinée,

(224) *Protendens uterum, ventrem feri, exclamavit....*
Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 8, toto cap.*

(225) *Occidat, inquit, dum imperet. . . .* Tacit. *loc. cit. cap. 9.*

(226) Voyez Sueton. *in Nerone, cap. 34.* Tacite ne révèle point cette dernière horreur ; il rapporte seulement comme un fait sur lequel les auteurs ne s'accordoient, point entre eux, que Néron considéra curieusement le corps d'Agrippine après sa mort, et qu'il en loua la beauté. *Adspexeritne matrem exanimem Nero, et formam corporis ejus laudaverit, sunt qui tradiderint, sunt qui abnuant. . . .* *Annal. lib. 14, cap. 9.*

Néron court assouvir son impure curiosité sur son cadavre ; il le contemple , il y porte les mains , il en loue certaines parties , il en blâme d'autres , et demande à boire.

§. LXXVIII. Cependant ce crime plonge le scélérat et superstitieux Néron dans un silence stupide ; la terreur le saisit , sa conscience se révolte ; tandis qu'il fait courir le bruit que sa mere , convaincue d'un attentat sur sa personne sacrée , s'est dé faite elle-même , il voit son image , il en est poursuivi (227) ; il voit les Euménides avec leurs serpents et leurs torches ; il essaie en vain de fléchir ses mânes par un sacrifice magique. Son supplice duroit encore lors de son voyage en Grece ; il n'ose se présenter à l'initiation des mysteres d'Eleusine , effrayé et retenu par la voix du crieur , qui ordonnoit aux impies et aux scélérats de s'éloigner.

Dans les premiers jours il s'agite (228) , il se leve : la nuit il croit que le jour amenera son châ timent et la fin de sa vie. Les centurions et les tribuns sont les premiers dont la basse flatterie le rassure. Invités par Burrhus , ils lui prennent la main et le félicitent. Invités par Burrhus ! . . . Ses amis vont aux temples rendre grâces aux dieux. Pendant toute sa vie autant de forfaits , autant de sacrifices : les maisons

(227) Sueton. *in Neron. cap. 34*, et Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 10.*

(228) Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 10.*

regorgeoient du sang des hommes , le sang des animaux ruisseloit aux autels des dieux. Les villes de la Campanie lui marquent leur allégresse par des députations et par des sacrifices ; cependant il jouoit l'affliction : il regrettoit le péril dont il étoit délivré ; il pleuroit.

§. LXXIX. Le sénat et les grands de Rome avoient donné l'exemple aux peuples de la Campanie (229). On immoloit de tout côté des victimes : on ordonnoit des jeux annuels aux fêtes de Cérès , jours où la prétendue conspiration d'Agrippine avoit été découverte : on décernoit une statue d'or à Minerve dans le palais , en face de celle du parricide. Le jour de la naissance d'Agrippine étoit inscrit dans les fastes entre les jours funestes.

Mais les lieux ne changent pas comme les visages (230). Le crime étoit fixé devant les yeux du parricide par le redoutable aspect de la mer et des collines. Il se retire à Naples , d'où il écrit au sénat (231) :

« Que l'assassin Agérinus , affranchi d'Agrippine et son confident le plus intime , a été surpris avec un poignard.

(229) Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 12.*

(230) *Quia tamen non , ut hominum vultus , ita locorum facies mutantur , observabaturque maris illius et littorum gravis adspectus , etc. . . . Tacit. Annal. lib. 14, cap. 10.*

(231) *Apud Tacit. Annal. lib. 14, cap. 10.*

» Qu'Agrippine est morte par la même fureur
» qui lui avoit inspiré le crime.

» Qu'elle prétendoit s'associer à l'empire,
» exiger le serment des prétoriens, et sou-
» mettre le sénat et le peuple aux ordres d'une
» femme.

» Que, son projet manqué, de ressentiment
» contre les soldats, les sénateurs et le peuple,
» elle s'est opposée à toutes gratifications, et
» qu'elle a suscité des délateurs contre les per-
» sonnes les plus distinguées.

» Avec quelle difficulté ne l'a-t-on pas em-
» pêchée de forcer les portes du sénat, et de
» dicter ses volontés aux nations étrangères !

» Agrippine a causé tous les désordres du
» regne de Claude «.

» Sa mort est un coup de la fortune de
» Rome : son naufrage le prouve «.

Cette lettre devenue publique détourna les
yeux de dessus le cruel Néron, et l'on ne s'en-
tretint plus que de *l'indiscrétion* de Sénèque,
qui l'avoit dictée (232).

» La lettre adressée au sénat, une indis-
» crétion « !

C'est l'expression de Tacite. Il n'est question
dans l'historien que d'un bruit populaire qu'il
n'approuve ni ne désapprouve, et par lequel

(232) *Sed adverso rumore Seneca erat, quod oratione
tali confessionem scripsisset. . . Tacit. Annal. lib. 14,
cap. 11, in fine.*

Sénèque est taxé d'une faute qu'il n'a pas même commise : car il n'y a nulle indiscretion dans la lettre de Sénèque, et la rumeur ne l'accuse ni de crime, ni de lâcheté, ni de bassesse. Pourquoi faut-il que nous nous montrions pires que la canaille dont le caractère est de tout envenimer ?

Il me semble pour moi, qu'on ne mit ni à la conduite de Sénèque, ni à la mort d'Agrippine, l'importance que nous y mettons, et je n'en suis pas surpris.

Avancez ou reculez la date d'un événement qui cause l'allégresse publique, et vous produirez la consternation. Voulez-vous entendre les gémissements de la France ? Abrégez de quatre à cinq lustres le règne de Louis XIV. Que ne m'est-il permis de montrer par des exemples moins éloignés, combien les esprits sont diversement affectés selon les moments ! Néron meurt exécré ; quelques années plutôt, Néron mouroit regretté.

Agrippine étoit odieuse aux Romains, mais la présence du péril suspendit la haine. Sénèque ne colora point un forfait, il le nia. Il est à présumer que le peuple n'avoit point lu l'écrit dont il parloit ; et lorsque nous affectons tant de sévérité, nous allons au-delà du récit de l'histoire et du jugement des contemporains. Les détracteurs du philosophe (233) lui

(233) Voyez Dion, *in Neron. lib. 61, cap. 12, pag. 991, tom. 2, edit. Reimar.*

reprochent, sur le témoignage de Dion Cassius, d'avoir conseillé à Néron l'assassinat de sa mère, calomnie aussi invraisemblable qu'atroce, et d'ailleurs réfutée par le silence de Tacite, historien d'un autre poids que Dion, mieux instruit que lui sur les faits, et assez voisin des temps où il sont arrivés pour avoir pu les savoir de ceux même qui en avaient été les témoins. Il est également faux que Sénèque consentit au meurtre d'Agrippine : la question qu'il se hâte de faire à Burrhus (234), eût inspiré de l'horreur à tout autre qu'un Néron (235). A l'égard de cette lettre que le par-

(234) *Post Seneca hactenus promptior, respiscere Burrhum, ac sciscitari an militi imperanda caedes esset.... Tacit. Annal. lib. 14, cap. 7.*

(235) Pour faire sentir l'absurdité de ces imputations si injurieuses à la mémoire de Sénèque, il suffit de renvoyer le lecteur au passage de Tacite, rapporté ci-dessus (note 219). C'est une réponse sans réplique à la calomnie de Dion, et je m'étonne que l'auteur de cet ouvrage, qui cite, quelques pages plus haut, ce passage si décisif, n'en ait pas fait la remarque.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit sur le même sujet dans la note 219 : c'est que ces deux seules lignes de Tacite prouvent plus en faveur de Sénèque contre Dion et ses copistes, tant anciens que modernes, que tout ce qu'on pourroit dire, même avec beaucoup d'éloquence, pour réfuter en détail les invectives et les impostures de ces ennemis déclarés de toute vertu ; et j'ose croire que les gens sensés, qui jugent, comme Tacite a écrit, *sine ira et studio*, n'auront pas à cet égard une autre manière de voir et de penser.

ricidide écrivit à ce méprisable sénat qu'on amusoit par des momeries auxquelles il répondoit par d'autres momeries, je pense que ce ne fut point à ce corps sans autorité, sans ame, sans pudeur, sans dignité, qui avoit déjà présenté au meurtrier sa félicitation, et aux immortels ses actions de graces, mais que ce fut aux citoyens, parmi lesquels il y avoit encore quelques braves gens à redouter, que cet écrit, dont le peuple connut l'existence et non le contenu, fut réellement adressé. Après un exécrationnel forfait auquel il n'y avoit plus de remède, que restoit-il à faire, sinon d'en prévenir, s'il étoit possible, d'autres que des troubles et des conspirations auroient amenés? Sénèque a-t-il accusé Agrippine d'une seule action dont elle ne fût coupable? Après l'attentat du vaisseau, que ne devoit-on pas craindre du ressentiment de cette femme? Cette question n'est pas de moi, elle est de Tacite (236).

(236) Ou plutôt de Néron, qui, lorsqu'on lui annonça que l'événement du vaisseau se réduisoit à ne laisser aucun doute sur l'auteur de l'attentat, s'écria, transporté d'effroi : « Que sa mère alloit revenir ardente à se venger, armer les esclaves, soulever les troupes, ou lui reprocher devant le sénat et le peuple son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis ». *Tum pavore examinimis, et jam jamque adfore obtestans, vindictae properam, sive servitia armaret, vel militem accenderet,*

§. LXXX. Au reste , les accusations précédentes sont si graves , que je me propose d'y revenir. En attendant , je vais rapporter un passage de Montaigne qui se présente sous ma plume , et que j'aime mieux déplacé qu'omis (237) : ce que l'auteur des *Essais* dit de Dion est indistinctement applicable aux censeurs de Sénèque. » Je ne crois aucunement » le témoignage de Dion ; car , outre qu'il » est inconstant , qui , après avoir ap- » pélé Sénèque très-sage tantôt , et tantôt en- » nemi mortel des vices de Néron , le fait ail- » leurs avaricieux , usurier , ambitieux , lâ- » che , voluptueux , et contrefaisant le philo- » sophe à fausses enseignes ; sa vertu paroît » si vive et si vigoureuse en ses écrits , et la » défense y est si claire à aucune de ces impu- » tations , comme de sa richesse et dépense » excessive , que n'en croirai aucun témoi- » gnage au contraire ; et davantage , il est » bien plus raisonnable de croire en telle chose » les historiens Romains que les Grecs et étran- » gers : or Tacitus et les autres parlent très- » honorablement et de sa vie et de sa mort , » et nous le peignent en *toutes choses* person-

sive ad senatum et populum pervaderet , naufragium et vulnus et interfectos amicos objiciendo , etc. . . . Apud Tacit. Annal. lib. 14. caput 7.

(237) *Essais* , liv. 2 , chaq. 32 , pages 233 , 234 , tome 3 . *édit.* de la Haye , 1727.

» nage très-excellent et très-vertueux ; et je ne
 » veux alléguer autre reproche contre le ju-
 » gement de Dion que celui-ci , qui est iné-
 » vitable : c'est qu'il a le sentiment si malade
 » aux affaires romaines , qu'il ose soutenir la
 » cause de Julius César contre Pompéius , et
 » d'Antonius contre Cicéro ».

§. LXXXI. Cependant Néron s'inquiète (238)
 sur l'accueil qui l'attend dans Rome à son re-
 tour de la Campanie. Restera-t-il au peuple
 quelque affection pour lui ? Retrouvera-t-il
 quelque soumission dans le sénat ? Les scélé-
 rats qui l'environnoient , et jamais il n'y en
 eut tant à la cour , lui répondoient : « Le nom
 » d'Agrippine est détesté ; sa mort fait qu'on
 » redouble de zèle pour vous ; venez , recon-
 » noissez par vous-même combien vous êtes
 » adoré ». Ils demandent à précéder sa mar-
 che , et en effet les hommages du peuple vont
 surpasser leurs promesses. Les sénateurs sont
 vêtus de soie ; ils fendent les flots de la mul-
 titude qui les arrête sur leur passage ; des fem-
 mes , des enfants sont distribués par groupes ,
 selon leur sexe ; on a élevé des gradins en
 amphithéâtre , comme on en use aux specta-
 cles et dans les fêtes triomphales , et ces gra-
 dins sont couverts de citoyens et de citoyennes :
 telle fut l'entrée de Néron , couvert et fumant
 du sang de sa mère (239).

(238) Tacit. *Annal. lib.* 14 , *cap.* 13.

(239) Tacit. *loc. cit. ubi supr. cap.* 13.

Connoissez à présent , souverains , la valeur de ces acclamations qui vous suivent dans vos capitales , de ce concours d'hommes qui entourent vos superbes équipages : il n'y a que votre conscience qui puisse vous garantir la sincérité de ces démonstrations. Ce qu'on fait aujourd'hui pour vous , on le fit autrefois pour un parricide : songez combien il faut que vous soyez méprisés ou haïs , lorsque vos sujets sont rares et gardent le silence sur votre passage. Et vous , censeurs , appréciez l'indignation des Romains sur le meurtre d'Agrippine.

§. LXXXII. Néron étoit tourmenté depuis long-temps de la fantaisie de conduire un char et de jouer de la guitare , deux exercices peu séants à la majesté de César (240). Sénèque et Burrhus (241) jugerent à propos de se prêter à l'un de ces goûts , de peur d'avoir à condescendre à tous les deux. On fit donc construire dans la vallée du Vatican une enceinte où Néron pût se satisfaire sans se donner en spectacle (242).

Dans la suite , se flattant de le corriger par la honte (243) , ils briserent la clôture , et

(240) Tacit. *ubi supr. cap. 14.*

(241) *Nec jam sisti poterat, quum Senecae ac Burrhus visum, ne utraque pervinceret, alterum concedere, etc....*
Tacit. *ubi supr. cap. 14.*

(242) Tacit. *loco citato, cap. 14.*

(243) *Mox ultro vocatus populus Romanus.... sce-*

montrèrent au peuple son empereur cocher. Ce moyen produisit l'effet contraire à celui qu'ils en attendoient : les applaudissements d'une capitale où il ne restoit pas un sentiment d'honneur, une idée de la dignité, irritèrent et accrurent le mal. Lorsqu'un peuple n'est pas un frondeur dangereux, il est le plus séducteur des courtisans. Quoi, sage Sénèque, prudent Burrhus, vous vous étiez promis qu'on siffleroit sur son char le parricide devant lequel on venoit de se prosterner ; qu'une chose tout au plus indécente ou ridicule inspireroit du mépris à ceux que le plus exécration des forfaits n'avoit pas pénétrés d'horreur !

Il ne tarde pas à instituer les jeux de la jeunesse (244), à monter sur la scène, à chanter, à jouer de la guitare en public. Il appelle le musicien Terpnus (245), il l'entend, il prend ses leçons, il s'assujettit à tous les préceptes de l'art, il se range parmi les concurrents aux prix ; il se conforme aux loix prescrites aux musiciens de profession, de ne se point asseoir malgré la lassitude, de n'essuyer la sueur du visage qu'avec un pan de sa robe, de ne point cracher, de ne se point moucher en présence du peuple. Il capte la bienveillance des audi-

lerum evulgatus pudor, non satietatem, ut rebandur, sed incitamentum attulit. . . Tacit. loc. cit. cap. 14.

(244) *Id. ibid. lib. 14, cap. 15.*

(245) Sueton. *in Neron. cap. 20, 21, 23 et 24.*

teurs, il fléchit le genou devant eux, il joint les mains et demande de l'indulgence. Il est jaloux de la prééminence, au point de faire traîner dans les égoûts les statues érigées aux grands maîtres qui l'avoient précédé. Il corrompt par des largesses, il entraîne par son exemple les descendants des familles les plus illustres (246); ni l'âge, ni la dignité, ni la naissance, ni le sexe ne dispensent d'apprendre et d'exercer l'art des histrions.

Il est entouré de poètes; il jette des hémistiches; ils s'écrient : Beau ! merveilleux ! sublime ! et se fatiguent (247) à enchâsser les mots de l'empereur dans des vers dénués de naturel, vuides d'enthousiasme, et bigarrés de différents styles.

La bassesse gagne jusqu'aux philosophes : des hommes à longue barbe, d'une morale austère, d'un triste maintien, se montrent, sans pudeur, au milieu de ces fêtes licencieuses de la cour. Néron leur accorde quelques instants après ses repas : comme ils étoient d'opinions diverses, il s'amuse à les mettre aux prises. Ils disputent tandis qu'il digère (248).

J'ose penser que Tibère par sa politique, Caligula par ses extravagances, Claude par son imbécillité, et Néron par sa cruauté, ont été

(246) Tacit. *Annal. lib.* 14, cap. 15.

(247) *Id. ibid. lib.* 14, cap. 16.

(248) *Id. ibid.*

moins funestes à la république en versant à grands flots le sang des plus illustres familles, qu'en souillant celui qu'ils épargnoient. Ne on, par ses meurtres, ravit sans doute de grands hommes à l'état ; mais par la corruption il le peupla d'hommes sans caractères ; ses prédécesseurs avoient commencé la ruine des mœurs, il la comble. Si l'on convient de la vérité de cette réflexion, combien de princes, moins féroces, ont été d'ailleurs aussi coupables, aussi méprisables que lui ! Le massacre des particuliers pouvoit se réparer avec le temps ; le mal fait à la nation entière dura malgré les exemples, l'administration, les préceptes et les édits des Titus, des Trajan, des Marc Aurele et des Julien.

Les proscriptions de Sylla, celles d'Auguste font frémir les âmes sensibles. Ceux qui pensent, voient des suites tout autrement fâcheuses à la douce tyrannie de ce dernier. Un prêtre catholique (249), aussi pieux qu'instruit, a dit à cette occasion que, « les gens de lettres avoient » mis leurs bienfaiteurs au rang des grands » hommes long-temps avant que l'église plaçât » les siens au rang des saints, et que l'une de » ces apothéoses n'étoit pas moins vile que » l'autre (250) ».

(249) On a cru que cette remarque étoit de M. Fleury ; elle est du savant Baillet.

(250) Cette réflexion me rappelle la réponse qui fut faite par un chartreux à Philippe de Comines. « Le corps

§. LXXXIII. Dion (251) compte Sénèque et Burrhus parmi les spectateurs, et impute à Sénèque un rôle indigne, je ne dis pas d'un philosophe, mais de tout honnête homme à sa place. « Ils étoient là, dit-il, comme deux » maîtres, suggérant je ne sais quoi à leur » élève; et lorsqu'il avoit joué et chanté, ils » frappaient des mains, agitant leurs vêtements » et entraînant la multitude par leur exemple (252) ».

Ce qui est sur-tout remarquable dans cette

» de Jéhan Galéas, un grand et mauvais tyran. . . ,
 » est au chartreux à Pavie, près du parc, plus haut
 » que le grand autel, et le m'ont montré les chartreux. . . . Et un natif de Bourges le m'appella *Saint*;
 » et je lui demandai en l'oreille pourquoi il l'appelloit
 » *Saint*, et qu'il pouvoit voir peintes à l'entour de
 » lui les armes de plusieurs cités qu'il avoit usurpées,
 » où il n'avoit nul droit. . . . Il me répondit tout
 » bas : *Nous appellons*, dit-il, *en ce pays ici*, *Saints*
 » *tous ceux qui nous font du bien* ». . . . *Mémoires de Philippe de Comines*, liv. 7, chap. 7, pag. 558, édit. d'Elzévir, 1648.

(251) *In Nerone*, lib. 61, cap. 20, pages 999, 1000.

(252) Ce même Dion, qui n'ignoroit rien de ce qui se passoit plus d'un siècle avant lui, auroit dû nous apprendre aussi si Burrhus et Sénèque imitoient la *tuile*, le *pot de terre* ou le *bourdonnement*. C'est ainsi qu'on désignoit alors les différentes manières d'applaudir, sans doute, comme l'observe M. de la Harpe, par allusion aux différens sons que rendoient les applaudissemens. . . .
 Voyez Sueton. *in Neron*. cap. 20.

dernière calomnie de Dion, c'est l'impudence et la mal-adresse avec lesquelles cet homme pervers, aveuglé par la haine qu'il portoit à tous les gens de bien, avance un fait démenti même par les infâmes courtisans du plus infâme des princes, qui, pour perdre Sénèque, l'accusoient du rôle opposé (253). « Il se moque » de vous, disoient-ils à Néron, il parodie vos » vers et votre chant ». Et à qui parloient-ils ainsi ? A un homme cruel, jaloux de son talent. Lorsque cet historien cherche à diffamer Sénèque, il est un complice de ces courtisans, mais plus cruel qu'eux : ils n'en vouloient qu'à sa vie, Dion en veut à sa mémoire.

Tacite ne nomme que Burrhus (254). Le philosophe ne descendit point de la dignité de son caractère et de ses fonctions, quoiqu'il ne se dissimulât point le péril auquel son austérité l'exposoit. Si Burrhus en pliant, et Sénèque en roidissant ne réussirent point, c'est qu'il est une perversité naturelle plus forte que toutes les leçons de la sagesse. L'instituteur peut s'éloigner, lorsque son élève se cache de lui : le ministre est perdu, si son maître rougit ou pâlit à son aspect, s'il en est évité ; si l'on craint de l'entendre, bientôt il se trouve des ames

(253) *Nam oblectamentis principis palam iniquum, decretare vim ejus equos regentis ; includere voces, quotiens caneret. . . Tacit. Annal. lib. 14, cap. 52.*

(254) Voyez ci-dessus, note 256.

basses qui lui persuadent de s'en délivrer par l'exil ; des ames sanguinaires, par la mort. Le prince , quand il n'est pas une bête féroce , prend le premier parti ; un Néron trouve le second plus court.

Le militaire n'eut pas l'inflexibilité du philosophe ; au théâtre , où le maître du monde , l'histriion et joueur de flûte de profession , se prosternoit devant ses juges (255) , Burrhus joignit son suffrage aux leurs , affligé , mais applaudissant , *mærens ac laudans* (256).

Malheureuse condition des gens de bien qui vivent à côté d'un prince vicieux ! Combien de fois ils sont obligés de faire violence à leur caractère ! Cependant il y a cette différence entre le courtisan et le philosophe , que l'un épie l'occasion de flatter , et que l'autre la fuit ; que l'un souffre de sa dissimulation , en rougit , se la reproche , et que l'autre s'en applaudit.

Les vices des rois encouragent les vicieux , et rendent pusillanimes les gens de bien qui les approchent. Ceux-ci craignent d'offenser , ceux-là redoublent de turpitude pour plaire. La conduite des uns fait l'apologie , celle des autres la satire des mœurs du souverain. Telle est à ses yeux l'importance du service de son

(255) *Domini mei, inquit, audite me aequo animo. . .*
Dion , in *Nerone* , lib. 61 , cap. 20 , page 999 , tome 2.
Voyez la suite.

(256) Tacit. *Annal. lib. 14 , cap. 15.*

adulateur , l'importunité des discours , du silence même de l'homme vrai , que le premier arrive à un pouvoir quelquefois illimité , et le second , toujours à une disgrâce plus ou moins prompte. Ce n'est pas sous un Tibère , sous un Néron seulement , c'est de tous les temps et dans toutes les cours qu'il y a plus de faveur à se promettre du métier de proxénète que des fonctions de grand ministre , et que l'on peut sans conséquence déshonorer une nation par la perte d'une bataille , mais non adresser un mot ou un geste de mépris à une favorite.

On demandera peut-être pourquoi il n'y a guère qu'une opinion sur le caractère et la conduite de Burrhus , et qu'on est partagé de jugement sur Sénèque. C'est qu'on exige moins apparemment d'un militaire que d'un sage ; c'est que le philosophe ne s'occupe point à dénigrer l'homme vertueux de la cour , et que l'homme de cour s'amuse souvent à dénigrer le philosophe.

§. LXXXIV. Burrhus meurt (257) , sans qu'on pût assurer si ce fut de poison , de maladie , ou de l'une et de l'autre. Le souvenir de ses éminentes qualités le fit long-temps regretter.

Le crédit de Sénèque tombe à la mort de

(257) Tacit. *Annal. lib. 14 , cap. 51 et 52.*

Burrhus (258). Il arriva au philosophe , après la mort du militaire , ce qui seroit arrivé au militaire après la mort du philosophe. Il perdit son autorité , et l'empereur se tourna vers les partisans du vice.

Tigellin étudie les défiances de son maître (259) , et regle ses accusations sur ses découvertes. Plautus , dit-il à Néron , est opulent , actif , et du nombre de ceux qui réunissent à l'affectation des mœurs antiques l'arrogance des stoïciens , gens intrigans et brouillons. Et voilà comment un courtisan artificieux prépare de loin la perte d'un philosophe.

Mais veut-on un exemple terrible de la scélératesse d'un autre courtisan ? Sous le regne de Claude , Messaline , jalouse de Poppée , à qui le pantomime Mnester , l'objet de la passion de ces deux femmes , avoit donné la préférence , et pressée de s'emparer des superbes jardins de Valérius , médite sa perte et celle de sa rivale. Poppée est accusée d'adultère avec Valérius , et la puissance de celui-ci rendue suspecte à l'empereur. Valérius se présente devant Claude et se défend ; Claude incline à l'absoudre. Messaline en pâlit ; elle pleure ; et sous

(258) *Mors Burrhi infregit Senecae potentiam. . . .*

Tacit. *Annal. lib. 14 , cap. 52 , init.*

(259) Tacit. *Annal. lib. 14 , cap. 57. Adsumptâ etiam stoicorum arrogantia , sectaque , quae turbidos , et negotiorum appetentes faciat.*

prétexte d'aller baigner ses yeux, elle sort et recommande à Vitellius de ne pas lâcher sa proie. Vitellius se jette aux pieds de Claude, se désole, rappelle à l'empereur son ancienne intimité avec Valérius, leur éducation commune à la cour d'Antonia sa mère, les services de l'accusé, ses exploits récents, et conclut. . . . Je m'arrête d'horreur : qui ne croiroit que Vitellius profite de l'absence de Messaline pour sauver la vie à un homme de bien, sans se compromettre ? . . . Vitellius conclut à ce que la clémence de l'empereur laisse à Valérius le choix du genre de mort qui lui conviendra : grâce qui fut accordée (260).

§. LXXXV. Il est difficile de décider si Néron fut plus cruel qu'impudique, ou plus impudique que cruel (261). Il épouse l'eunuque Sporus, et il est épousé par l'affranchi Doryphore. Après un de ces festins monstrueux où l'on voyoit réunies et confondues la profusion, la crapule, la joie tumultueuse (262), il se couvre la tête d'un voile nuptial ; les aruspices sont appelés ; la dot est stipulée ; le lit préparé ; les torches de l'hymen sont allumées ; il se marie à Pithagoras, un des infâmes acteurs de

(260) *Liberum ei mortis arbitrium permisit, et secuta sunt Claudii verba, in eandem clementiam.* . . . Tacit. *Annal. lib. 11, cap. 1, 2 et 3.*

(261) Sueton. *in Nerone, cap. 28, 29.*

(262) Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 37.*

la fête, et se soumet, à la clarté des lumières, à ce que la nuit couvre de ses ombres dans l'union légitime des deux sexes (263).

Sa cruauté se délasse dans la débauche. Agrippine n'est plus ; pourquoi différeroit-il de répudier Octavie ? Qu'importent ses vertus, si le nom de son père et la faveur du peuple la rendent suspecte ? Octavie est accusée d'adultère (264), et exilée. Le respect et la pitié élèvent leurs voix : Néron s'effraie ; Octavie est rappelée ; les statues de Poppée sont renversées ; le peuple attroupé porte sur ses épaules les images d'Octavie ; elles sont couronnées de fleurs et placées dans les temples ; on court au palais ; la foule remplit les appartements de l'empereur ; elle crie qu'il se montre ; mais des soldats la menacent du glaive, et la dispersent à coups de fouets. Et c'est ainsi que le zèle indiscret du peuple a, dans tous les temps, desservi le mérite et perdu l'innocence.

Cependant Poppée est aux genoux de Néron (265) : » Votre main, lui dit-elle, m'est plus » chère que la vie, mais je ne la dispute point. » Rendez-la à Octavie. Songez seulement au » danger que vous courez vous-même, si l'on » peut attenter impunément à ma personne.

(263) *Cuncta denique spectata, quae etiam in femina nox operit.* . . . Tacit. § ubi supr. cap. 37, in fin.

(264) Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 60, 61.*

(265) Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 61.*

» Les clients et les esclaves d'Octavie ont osé
» pendant la paix ce qu'on redouterait à peine
» de la guerre : ils se sont armés ; cette fois il
» ne leur a manqué qu'un chef ; ils le trouve-
» ront dans une seconde émeute. Que fait cette
» femme dans la Campanie ? Pourquoi celle
» qui peut, absente, disposer du peuple à son
» gré, ne marcherait-elle pas à Rome ? Quel
» mal ai-je fait ? Suis-je donc si coupable d'a-
» voir donné naissance à un héritier légitime
» des Césars ? Le fils d'un joueur de flûte Egyp-
» tien leur paraît-il plus digne de la puissance
» impériale ? Subissez le joug d'Octavie, si
» votre sécurité l'exige, mais que ce soit de gré
» et non de force. Quand on ne sait pas s'af-
» franchir et se venger, il faut du moins savoir
» sauver la bienséance «.

D'après ce discours artificieux, l'accusation d'adultère est reprise (266). Le scélérat par caractère et par habitude, Anicet, s'avoue lui-même coupable du crime : on y joint celui de la révolte. On déclare par un édit que celle qu'on avoit répudiée pour cause de stérilité, s'est livrée au préfet de la flotte et fait avorter ; et sur le champ on la relegue dans l'isle Pandataria, abandonnée, à l'âge de vingt-ans, à des soldats et à des centurions ; et quelques jours après son exil, elle est condamnée à mourir. Les veines lui sont ouvertes ; elle ex-

(266) Tacit. *ubi supr.* cap. 62, 63 et 64.

pire étouffée par la vapeur d'un bain trop chaud ; sa tête est séparée de son corps et présentée à sa rivale.

La débauche et l'artifice sont les moindres défauts de Poppée. La douceur de ses charmes masquoit une ame atroce ; c'étoit une furie sous le visage des Graces.

§. LXXXVI. Sénèque est accusé , dans ces circonstances , de tremper dans une conspiration qui n'existoit pas encore , et à laquelle peut-être l'accusation donna lieu. Romanus le déféra clandestinement comme complice de Pison. Sénèque se justifie , et fait retomber avec force l'accusation sur l'accusateur (267).

Thraséas , qui s'étoit prêté aux premières adulations du sénat (268) , se retire de ses assemblées après le meurtre d'Agrippine. Au milieu de tant d'honnêtes gens disgraciés et mis à mort , il eût été honteux pour un Thraséas de rester en faveur , et d'échapper à la cruauté du tyran. Dans l'intervalle de sa disgrâce et de sa mort , Néron se vante (269) en présence de Sénèque , de s'être reconcilié avec Thraséas. Le philosophe ne balança pas à l'en

(267) Tacit. *ubi supr.* cap. 65.

(268) *Id. ibid.* lib. 14, cap. 12, et lib. 16, cap. 21.

(269) *Secutam dehinc vocem Caesaris ferunt, quâ reconciliatum se Thrasææ, apud Senecam jactaverit, ac Senecam Caesari gratulatum. Unde gloria egregiis viris, et pericula gliscebant. . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 23.*

féliciter, quoiqu'il vît dans le propos de Néron la proscription de Thraséas décidée, et que par sa franchise il risquât de signer la sienne. Y a-t-il beaucoup de courtisans à qui la perfidie de son maître fût aussi bien connue, et qui eût osé lui parler comme Sénèque à Néron? Dans cette circonstance légère, je le vois se présenter au percusseur, et il ne montre pas moins de courage que lorsqu'il verse son sang dans un bain. Au dernier moment, il accepte la mort qui vient à lui avec le centurion; ici, il s'avance fièrement au-devant d'elle.

Sénèque eut toutes les sortes de courage, celui des principes, celui du caractère, et celui du devoir.

Les réflexions suivantes me répugnent : plusieurs fois j'ai pris la plume pour les effacer ; mais elles font sortir d'une manière si forte la partialité des détracteurs de Sénèque, et elles attaquent si foiblement le grand caractère de Thraséas, que je les ai laissées. On se plaît à opposer le rôle du militaire à celui du philosophe, et l'on oublie que le premier entendit des reproches sur le vif intérêt qu'il prenoit à la police du théâtre de Syracuse, tandis que des objets d'une toute autre conséquence, la guerre, la paix, les loix, les impôts et les mœurs sollicitoient inutilement son attention. Il répondit « qu'en s'occupant de petites choses, » il montrait assez, pour l'honneur du sénat, » qu'on n'auroit pas négligé les grandes, s'il

» eût été permis de s'en mêler. ». Je demande si cette réponse frivole est bien digne d'un magistrat que les prérogatives de son ordre autorisoient à parler, à ouvrir un avis, et à requérir qu'on en délibérât? Thraséas reste inutile dans un sénat déshonoré, et personne ne l'en blâme ! Sénèque garde une place dangereuse et pénible, où il peut encore servir le prince et la patrie, et on ne lui pardonne pas ! Quels censeurs de nos actions ! Quels juges !

§. LXXXVII. Sénèque vivoit encore à la cour de Néron lors d'un désastre que les uns attribuent au hasard (270), d'autres à la méchanceté de ce prince, mais certes le plus étendu et le plus terrible que la violence des flammes eût causé dans Rome. Ce fut à la partie du cirque adossée d'un côté au mont Palatin, de l'autre au mont Cœlius, que l'incendie se déclara. Le feu prend en un même instant à des magasins de marchandises combustibles, et les embrase tous à la fois : rapide à sa naissance, le vent ajoute à son activité, et le défaut de maisons revêtues de gros murs ou de temples munis de remparts favorise ses progrès ; il ravage les espaces du niveau, il monte, il redescend avec plus de force. Sa vitesse rend les secours impraticables dans une ville telle que l'ancienne Rome, coupée de rues tortueuses, étroites, et d'une énorme longueur. Le gémissement des femmes effrayées, la lenteur des vieillards,

(270) Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 38.*

la foiblesse des enfants, un concours tumultueux d'hommes qui pensent à leur salut, qui s'occupent de celui des autres, qui entraînent ou qui attendent les impotents, qui se hâtent, qui s'arrêtent, embarrassent tout. Tandis qu'on regarde derrière soi, on est enveloppé par-devant ou par les côtés : échappé à l'embraselement du quartier prochain, on tombe inopinément dans l'embraselement d'un quartier éloigné : incertain sur ce qu'il faut faire, sur ce qu'il faut éviter, ou l'on s'écrase dans les rues, ou l'on se couche dans les champs, ou l'on se réfugie dans les tombeaux : libres de pourvoir à leur sûreté, plusieurs se précipitent dans les flammes, manquant de vivres, et désespérés de la perte de ceux qui leur étoient chers. On n'ose garantir sa propre maison : ce sont de toutes parts des gens qui menacent, si l'on essaie d'arrêter le feu ; d'autres qui lancent, à la vue du peuple, des torches enflammées, et qui crient qu'ils y sont autorisés, soit en conséquence d'ordres réels, soit à dessein d'étendre le pillage.

Il seroit difficile de dénombrer les maisons, les palais et les temples détruits (271), les anciens monuments de la religion, tels que le temple consacré par Servilius Tullius, le grand autel et la basilique dédiés par l'Arcadien Evandre à Hercule présent, la chapelle que Romulus voua à Jupiter stateur, le palais de

(271) Tacit. *loc. cit.* cap. 41.

Numa, le temple de Vesta. Les pénates du peuple Romain, les dépouilles de tant de peuples vaincus, les chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, les exemplaires authentiques des premières productions du génie, tout périt; et au milieu de la splendeur de Rome nouvelle, les vieillards déploroient la perte irréparable d'une infinité de choses précieuses.

L'incendie dura six jours et sept nuits. Néron, spectateur du haut de la tour de Mécène, en habit de théâtre, chante l'embrasement de Troie. Il défend de fouiller les décombres : on en tire à son profit les restes de la fortune des incendiés; et pour la réparation du désastre, il exige des contributions qui ruinent la ville et les provinces (272). Il dit (273) : » Faisons en sorte que tout m'appartienne ». L'indiscrétion d'un souverain laisse quelquefois échapper la secrète pensée des autres; ils se taisent, mais leurs vexations parlent.

§. LXXXVIII. Sénèque enfin, révolté de tant de crimes et de sacrilèges, demanda sa retraite (274).

(272) Sueton. *in Neron. cap. 38. Collationibusque non receptis modò, verùm et efflagitatis, provincias privatorumque census propè exhaustit.*

(273) *Id. in Neron. cap. 32. Nulli denegavit officium, ut non adjiceret: Scis quid mihi opus sit: et, hoc agamus, ne quis quidquam habeat.*

(274) Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 45. Ferebatur Seneca, quò invidiam sacrilegii à semet averteret, longinqui*

Il avoit des envieux, il eut des calomniateurs ; et quel est l'homme d'une médiocrité assez rassurante pour jouir sans trouble de l'intimité du prince ?

On intenta contre lui différentes accusations. L'accroissement d'une fortune immense , et déjà portée au-delà de ce qui convient à un homme privé, l'occupoit sans cesse : il captoit la faveur des citoyens ; peu s'en fallut qu'il ne l'emportât sur le prince par les délices de ses jardins et la magnificence de ses campagnes : il n'accordoit qu'à lui seul le talent de l'éloquence : depuis que Néron avoit pris du goût pour la poésie, il s'exerçoit plus souvent dans ce genre de littérature : son mépris pour les amusements de l'empereur ne se contraignoit pas même en public : il rabaissoit la force de César à maîtriser un cheval, et se moquoit de sa voix lorsqu'il chantoit : *Jusques à quand le croira-t-on l'auteur de tout ce qui se fait de bien dans l'état ?* César n'est plus un enfant, César est à la fleur de l'âge ; il est temps que César se débarrasse de ses maîtres ; pour s'instruire, César n'a-t-il pas d'assez grands exemples dans ses ancêtres (275) ?

§. LXXXIX. Ces imputations n'étoient point

ruris secessum oravisse ; et postquam non concedebatur, fictâ valetudine , quasi aeger nervis , cubiculum non egressus.

(275) *Apud Tacit. Annal. lib. 14, cap. 52.*

ignorées de Sénèque (276) ; il en étoit informé par ceux en qui il restoit quelque intérêt pour la vertu. L'empereur l'éloignant de son intimité avec un dédain qui s'accroissoit de jour en jour , il demanda une audience qui lui fut accordée , et dans laquelle il tint le discours qui suit :

« Seigneur , il y a quatorze ans qu'on m'ap-
 » procha de votre personne , et que l'espoir de
 » l'empire me fut confié ; il y en a huit que vous
 » regnez. Dans cet intervalle vous m'avez com-
 » blé de tant d'honneurs et de richesses , qu'il
 » ne manque à ma félicité que d'en modérer
 » l'excès. Les grands exemples dont je me servi-
 » rai ne seront pas de mon rang , mais du vôtre.
 » Votre ayeul , Auguste , permit à Agrippa
 » de se retirer à Mytilene ; à Mécène , de jouir ,
 » dans la ville même , de l'oisiveté d'un asyle
 » éloigné. L'un l'avoit suivi dans les camps ,
 » l'autre avoit exercé sous ses ordres plusieurs
 » fonctions pénibles : tous deux avoient été
 » magnifiquement récompensés , mais pour des
 » services importants. Des leçons données ,
 » pour ainsi dire , dans l'ombre , mais illustrées
 » par l'honneur d'avoir concouru aux premiers
 » soins de votre jeunesse , n'étoient que trop
 » bien acquittées ; et cependant , Seigneur ,
 » vous avez rassemblé sur moi une faveur sans
 » bornes , une richesse immense ; c'est à tel

(276) *Prodentibus iis quibus aliqua honesti cura. . .*
 Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 53, init.*

» point que je me dis souvent à moi-même :
» Né dans la province et dans l'ordre des che-
» valiers , on te compte parmi les grands de la
» ville ! Homme nouveau , tu brilles entre les
» nobles parmi les citoyens décorés d'une longue
» illustration ! Cette ame , à qui la modicité
» suffisoit , qu'est-elle devenue ? Celui qui plante
» ces jardins , qui se promene dans ces maisons
» de campagne , qui possède tant de terres ,
» qui jouit d'un énorme revenu , c'est Sénèque » !

» Mon unique défense , c'est qu'il ne m'a
» pas été permis de m'opposer à votre libéralité ; mais nous avons comblé la mesure ;
» vous , en m'accordant tout ce que le prince
» peut accorder à son ami ; moi , en recevant
» tout ce qu'un ami peut accepter de son prince.
» L'excès irrite l'envie : à la hauteur qui vous
» place au-dessus d'elle et de toutes les choses
» de la terre , vous lui échappez ; mais elle
» pese sur moi , et j'ai besoin d'un appui. A
» la guerre , en voyage , si j'étois excédé de
» fatigue , je solliciterois du secours : c'est ainsi
» que j'en use dans le chemin de la vie. Je suis
» vieux , incapable des moindres soins , et dans
» l'impossibilité de porter plus loin le fardeau
» de mon opulence : je demande qu'on m'en
» soulage. Ordonnez , Seigneur , à vos intendans de prendre l'administration de mes
» biens , et de les réunir aux vôtres. Je ne me
» précipite point dans l'indigence ; et dépouillé

» de ces choses dont l'éclat m'éblouit, la por-
» tion de temps qui m'étoit ravie par le soin
» de ces campagnes et de ces jardins, retour-
» nera à la culture de mon esprit. Vous êtes
» dans la vigueur de l'âge ; une assez longue
» expérience vous a rendu familier l'art de gou-
» verner : souffrez que vos amis se reposent
» dans l'âge avancé ; il vous sera même glorieux
» d'avoir élevé à la grandeur celui qui pouvoit
» supporter la médiocrité (277) ».

Voici la réponse de Néron, telle à-peu-près qu'il la fit.

» Si je réplique sur-le-champ à ce dis-
» cours prémédité, c'est une des premières
» obligations que je vous ai : vous m'avez
» appris à résoudre facilement et les difficul-
» tés prévues et les inopinées. Agrippa et Mé-
» cène obtinrent de mon ancêtre le repos après
» les travaux ; mais Auguste étoit dans un âge
» où son autorité suppléoit à la variété de
» leurs instructions, et il ne dépouilla ni l'un
» ni l'autre de ce qu'ils tenoient de sa magni-
» ficence. Ils en avoient bien mérité par leurs
» services à la guerre, et dans les périls où il
» avoit passé sa jeunesse ; et je crois qu'en
» pareille circonstance, ni votre bras, ni vos
» armes ne m'auroient manqué. Vous avez
» soutenu mon enfance, prêté à ma jeunesse
» votre raison, vos conseils et vos préceptes :
» c'est tout ce que ma position exigeoit, et la

(277) *Apud Tacit. Annal. lib. 14, cap. 53 et 54.*

» mémoire de ces services me restera tant qu'à
 » je vivrai. Ces jardins, ces campagnes que
 » vous tenez de moi, sont choses casuelles ;
 » et quel que soit le prix qu'on y mette, des
 » hommes dont le mérite n'étoit pas à com-
 » parer au vôtre, auront été mieux gratifiés.
 » Je rougirois de nommer les affranchis plus
 » riches que vous ; c'est à ma honte, si celui
 » qui occupe la première place dans mon
 » cœur, n'est pas le plus opulent des Romains ».

» Vous avez une santé ferme ; votre âge,
 » propre à l'administration des affaires, est
 » encore celui des jouissances, et je ne fais
 » que commencer à regner. Vous croiriez-vous
 » donc plus élevé par moi que Vitellius, trois
 » fois consul, ne l'a été par Claude ? et ma
 » libéralité ne peut-elle accumuler sur vous
 » ce que Volusius sut amasser par de longues
 » épargnes (278) ? S'il vous paroît que dans
 » les sentiers glissans je cède à la pente de
 » la jeunesse, que ne m'arrêtez-vous ? Cette

(278) *Verum et tibi valida aetas, rebusque, et fructui rerum sufficiens; et nos prima imperii spatia ingredimur, nisi fortè aut te Vitellio ter consuli, aut me Claudio postponis; vel quantum Volusio longa parcimonia quaesivit, tantum in te mea liberalitas explere non potest. . . . Tacit. Annal. lib. 14, cap. 56.* C'est ainsi qu'il faut lire et ponctuer ce passage assez difficile à entendre, et plus encore à traduire. La leçon de l'édition *Varior.* est un peu différente, mais je préfère celle d'Ernesti, qui, au lieu de *sed quantum* que
 » vigueur

» Cette vigueur d'une âme exercée, que ne
 » la déployez-vous toute entière à mon se-
 » cours ? Ce ne sera point de votre modé-
 » ration, si vous me restituez mes dons,
 » ni de votre repos, si vous quittez votre
 » prince, c'est de mon avarice, c'est de l'effroi
 » de ma cruauté que le peuple s'entretiendra.
 » L'éloge de votre modestie dût-il particulié-
 » rement l'occuper, seroit-il séant à l'homme
 » sage de s'illustrer en avilissant un ami (279) » ?

La dignité, l'esprit, le sentiment même, et l'air de vérité qui regnent dans ce discours, font frissonner. J'ai de la peine à croire que Néron se soit aussi franchement avoué avare et cruel, à moins qu'il ne convînt adroitement d'un vice qu'on ne lui connoissoit pas, pour pallier celui qu'on lui reprochoit, la cruauté.

Ensuite ce prince disposé par caractère (280) et exercé par habitude à voiler sa haine sous de fausses caresses, approche sa joue de la joue de Sénèque et l'embrasse.

§. XC. Le discours affectueux de Néron n'en imposa point à Sénèque. Sûr de sa dis-

portent les meilleures éditions, propose de lire, avec le pere Brotier, *vel quantum*, ou *et quantum*, en ôtant le point après *postponis*, comme la clarté et la liaison des idées l'exigent.

(279) Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 55 et 56.*

(280) *His adjicit complexum et oscula, factus naturâ, et consuetudine exercitus, velare odium fallacibus blanditiis.* . . Tacit. *ubi supr. cap. 56.*

grace , il persista à demander sa retraite , l'obtint avec peine , et changea tout-à-coup son genre de vie (281). Il se dépouilla des prérogatives d'un pouvoir qui s'éclipsoit. Ce concours de visitants politiques et curieux , qui venoient officieusement épier sa conduite , surprendre ses discours , et qui continuoient à l'obséder , parce qu'ils n'étoient pas encore assurés de sa perte , fut éloigné , sa porte fut fermée ; il ne souffrit plus ce cortège de clients qui l'environnoient au sortir de sa maison. On le voyoit peu dans la ville ; sa mauvaise santé et son goût pour l'étude lui servirent de prétextes auprès du souverain , qui se félicitoit , et qui peut-être lui auroit fait un crime de son absence. Sa mort suivit de près cette réforme. La disgrâce confirmée trouva le philosophe détaché de toutes ces importantes frivolités dont la privation rend aux hommes ordinaires le moment du repos et de la liberté si fâcheux , et la vie privée si ennuyeuse. La pureté de sa conscience et le souvenir de ses actions adoucissoient l'amertume des journées qu'il passoit dans l'attente de la proscription.

On se proposa d'abord de s'en défaire par la voie secrète du poison (282). Néron auroit préféré sans doute la ressource d'imputer à Sénèque même sa propre mort , de l'accuser

(281) *Id. ibid.*

(282) Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 45.*

de foiblesse , ou même de rejeter cette grande perte sur la nécessité du châtiment ; mais soit que Cléonicus , un des affranchis de Sénèque , qu'on avoit corrompu , ressentît à l'aspect de son maître une horreur qu'un parricide ne devoit pas éprouver au souvenir de son instituteur , soit que le philosophe eût soupçonné l'attentat , il ne fut pas exécuté.

Depuis ce moment il ne se nourrissoit plus que de fruits sauvages , et ne se désaltéroit que de l'eau courante des ruisseaux (283).

Quel spectacle pour l'imagination , que le possesseur d'une richesse immense tourmenté par la soif , par la faim et par la terreur pire que le besoin , errant dans ses magnifiques jardins , et réduit à la condition indigente des animaux ! Dis-nous toi-même , grand philosophe , homme véridique , quelle fut alors ta consolation et ta force ? La vertu , la vertu qui te restoit , et dont le tyran ne pouvoit te dépouiller , le tyran qui t'auroit peut-être laissé la vie , s'il eût été en son pouvoir de t'ôter la vertu.

§. XCI. Tandis que Néron suit le cours de ses forfaits ; qu'il fait mourir sa tante (284)

(283) *Dum persimplici victu , et agrestibus pomis , ac , si sitis admoneret , profluente aquâ vitam tolerat.... Tacit. Annal. liber 15 , cap. 45 , in fine. . . Seneca , dit ailleurs le même historien , quoniam senile corpus , et parco victu tenuatum , lenta effugia sanguini praebebat. . . lib 15 , cap. 63.*

(284) Sueton. in Neron. cap. 34.

et s'empare de ses biens ; que , pour épouser Statilia , il ordonne le meurtre de son mari ; celui d'Antonie , fille de Claude (285) , qui refuse de prendre dans son lit la place de Poppée ; que tous ses amis ou parents subissent le même sort , entre autres le jeune Aulus Plautius , qu'il viole avant de l'envoyer au supplice ; qu'on noie Rufinus Crispinus , fils d'Othon et de Poppée , pour s'être amusé à jouer à l'empereur ; Tuscus , son frere de lait , pour s'être lavé , pendant son gouvernement en Egypte , dans des bains préparés pour le souverain ; de riches affranchis qui avoient travaillé , sous Claude , à son adoption ; le vieux Pallas (286) , qui lui faisoit attendre trop longtemps sa dépouille , et que , d'après la réponse d'un astrologue (287) consulté sur l'apparition d'une comete , que ces sortes de présages ne se détournent que par des meurtres expiatoires , la proscription de ce qui reste de plus illustre dans Rome est décidée : il se forme deux conjurations ; l'une de Pison , à Rome ; l'autre de Vinicius , à Bénévent.

§. XCH. Des sénateurs (288) , des chevaliers , des hommes de toutes les conditions ,

(285) Sueton. *in Neron. cap.* 35.

(286) *Pallantem , quod immensam pecuniam longâ senectâ detineret* , dit Tacit. *Annal. lib.* 14 , *cap.* 65.

(287) Sueton. *in Neron. cap.* 36.

(288) Tacit. *Annal. lib.* 15 , *cap.* 48.

des femmes même entrent à l'envi dans celle de Pison, les uns par ambition, les autres par amour du bien public, Lucain par un petit ressentiment de poète (289).

Elle échoua par l'indiscrétion d'Epicharis, et les lâches conseils de la femme d'un affranchi (290).

A l'instant les conjurés sont saisis et confrontés (291). Chose incroyable ! ils meurent presque tous avec courage, après s'être entr'accusés lâchement ; un instant sépare deux rôles aussi opposés. S'ils méprisoient la vie, que ne mouroient-ils en silence ? S'ils craignoient la mort, pourquoi mouroient-ils sans se plaindre ?

Néron, pour conserver l'empire, a fait massacrer sa mere ; l'action de Lucain est plus révoltante : pour conserver sa vie, il dénonce Acilia sa mere (292). O Lucain ! tu l'emporterois sur Homère, que ton ouvrage seroit à jamais fermé pour moi. Je te hais, je te méprise ; je ne te lirai plus.

Subrius répond à Néron, qui lui demande

(289) *Lucanum propriae causae accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vanus adsimulatione...* Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 49.*

(290) Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 51, 54 et 55.*

(291) *Id. ibid. cap. 56.*

(292) Tacit. *ubi supr. cap. 56.*

comment il a pu trahir son serment (293) : » Je
 » te haïssois. Nul soldat ne te fut plus fidele
 » tant que tu méritas d'être aimé ; j'ai com-
 » mencé à te détester, lorsque tu es devenu
 » assassin, empoisonneur, parricide, et co-
 » cher, et comédien, et incendiaire «.

Et toi, Sulpicius, pourquoi as-tu conjuré (294) ? » Pourquoi ? C'est que ta mort étoit
 » l'unique remède à tes vices «.

Comme on creusoit la fosse de Subrius, et qu'on ne la creusoit ni assez longue, ni assez large, il dit ironiquement : Ils n'en savent pas même assez pour cela (295) !

Il dit au tribun Niger, qui lui recommande de présenter sa tête avec courage : *Puisses-tu en montrer autant à la frapper* (296).

Il semble que la cruauté du maître avoit accru celle des bourreaux. Niger, qui n'avoit pu décapiter Subrius en deux coups, disoit gaiement à l'empereur qui l'avoit tué une fois et demie (297).

Rome alors étoit pleine d'astrologues et de

(293) Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 67.*

(294) Tacit. *ubi supr. cap. 68.*

(295) *Ne hoc quidem, inquit, ex disciplinâ. . . ?*
 Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 67.*

(296) *Id. ibid. Utinam, ait, tu tam fortiter ferias.*

(297) *Saevitiam apud Neronem jactavit, sesqui plagâ interfectum à se dicendo.* Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 67, in fine.*

diseurs de bonne-aventure. Les arts mensongers sur l'avenir qui se lient également bien avec l'athéisme et la superstition, sont également interrogés, et par le bonheur qu'on attend, et par le malheur qu'on éprouve. Le rôle des fourbes qui les professent, est de rendre suspects ceux qu'on veut perdre ; de divulguer des secrets qu'on veut trahir sans se compromettre ; de faire échouer des projets ; d'en suggérer ; de prévenir, de pressentir le peuple ; d'inspirer, de calmer des terreurs ; plus le peuple est malheureux, le tyran ombrageux et les grands inquiets, plus on craint l'avenir, plus l'on supporte impatiemment le présent ; moins on a d'énergie en soi, plus on a recours aux dieux, plus les arts divinatoires sont en crédit. On est pieux et crédule dans les alarmes ; on a des pressentiments, et il est quelquefois difficile de discerner le pressentiment, de l'instinct de la raison, du tact des vraisemblances. Alors l'homme ferme s'exhorte et se résout ; la femme et l'homme foibles courent au devin. Il étoit dangereux de s'adresser à ces imposteurs, qui d'ailleurs vendoient leurs mensonges fort cher : il en coûta à la fille de Soranus son collier, ses présents de nûces, et la vie à son père.

§. XCIII. Au meurtre de Plautius Latéranus, désigné consul, succéda le meurtre le plus agréable à Néron, celui de Sénèque (198),

(198) *Sequitur caedes Annaei Senecae, laetissima*

non qu'il eût acquis quelque preuve qui l'impliquât manifestement dans la conjuration de Pison, mais il falloit exécuter par le fer ce qu'on avoit inutilement tenté par le poison. Jusqu'à ce moment, le seul Natalis avoit déposé que pendant la maladie de Sénèque on l'avoit dépêché auprès de lui pour se plaindre de ce que son accès étoit interdit à Pison, et lui représenter qu'il feroit mieux de cultiver leur amitié par des entrevues familières : à quoi Sénèque avoit répondu que des visites réciproques et de fréquents entretiens ne convenoient ni à l'un ni à l'autre ; qu'au reste, son salut étoit attaché à celui de Pison.

Natalis, qui connoissoit la haine secrète de l'empereur contre Sénèque (299), se promettoit de sa sauver en le perdant.

Granius Silvanus, tribun de cohorte, eut ordre de présenter à Sénèque cette délation (300), et de savoir de lui s'il y reconnoissoit le discours de Natalis et sa réponse. Soit de hasard, soit à dessein, ce jour Sénèque avoit quitté la

principi, non quia conjurationis manifestum compererat, sed ut ferro grassaretur, quando venenum non processerat. . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 60.

(299) *Adjicit Annaeum Senecam, sive internuncius inter eum Pisonemque fuit, sive ut Neronis gratiam pararet, qui infensus Senecae, omnes ad eum opprimendum artes conquirebat. . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 56.*

(300) *Tacit. Annal. lib. 15, cap. 60.*

Campanie , et s'étoit arrêté avec sa femme dans une métairie à quatre milles de Rome.

Le tribun est arrivé ; il est nuit ; il a entouré la maison de soldats ; il a communiqué ses ordres au philosophe , qui prenoit un repas avec sa femme Pauline.

Sénèque répondit que Natalis étoit venu chez lui ; qu'il s'étoit plaint , au nom de Pison , que sa maison lui fût fermée , et qu'il s'étoit excusé par sa mauvaise santé et son goût pour le repos ; du reste , qu'il n'avoit aucun motif de préférer le salut d'un homme privé à sa propre sûreté ; que son caractère ne l'inclinoit point à la dissimulation , et que personne ne le savoit mieux que Néron , qui avoit plus souvent éprouvé sa franchise que sa complaisance (301).

§. XCIV. Cependant le tribunal sanguinaire du prince , les conseillers intimes de ses fureurs , Poppée et Tigellin sont rassemblés (302),

(301) *Nec sibi promptum in adulatione ingenium ; idque nulli magis gnarum quam Neroni , qui sæpius libertatem Senecæ quam servitium expertus esset. . . .*

Apud. Tacit. Annal. lib. 15 , cap. 61. . . . Voyez à ce sujet ce qu'on a dit dans une longue note sur le Traité de la Clémence , liv. 2 , chap. 2 , tome 4 , pag. 548 et suivantes.

(302) *Ubi hæc à tribuno relata sunt Poppaea et Tigellino coram , quod erat saevienti principi intimum consiliorum , etc. . . . Tacit. Annal. lib. 15 , cap. 61.*

le tribun fait son rapport. Néron demande si Sénèque se dispose à mourir. Le tribun répond (303) qu'il ne lui a remarqué aucun signe d'effroi, rien de triste sur le visage, rien d'altéré dans les paroles. Aussitôt il lui fut enjoint de retourner et d'annoncer à Sénèque sa proscription.

Pourquoi le tyran auroit-il été si satisfait et si pressé de plonger ses mains dans le sang de son instituteur et de son ministre, si celui-ci avoit été le complaisant de ses vices et l'approubateur de ses forfaits? Jamais Néron n'avoit ordonné de meurtres avec plus de joie : *Laetissima cædes*.

Fabius Rusticus dit que le tribun prit un autre chemin, s'arrêta chez le préfet Fœnius, lui confia l'ordre de César, et lui demanda s'il obéiroit, et que Fœnius lui conseilla de n'y pas manquer. Telle étoit alors la fatale bassesse de tous ! Il n'y avoit pas jusqu'à ce Silvanus, conspirateur lui-même, qui ne secondât des forfaits dont il avoit juré la vengeance. Cependant le tribun épargne à Sénèque l'horreur de le voir et de l'entendre, en introduisant un des centurions, qui déclare au philosophe que son dernier instant est venu.

Celui-ci, sans s'émouvoir, demande les ta-

(303) *Tum tribunus, nulla pavoris signa, nihil triste in verbis ejus aut vultu, deprehensum, confirmavit. . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 61.*

blettes de son testament. Sur le refus du cen-
 turion , il se tourne vers ses amis et leur dit
 que » puisqu'il ne lui étoit pas permis de re-
 » connoître leurs bons offices , il lui restoit
 » cependant un legs , et de tous ceux qu'il
 » avoit à leur faire le plus précieux (304) ,
 » l'image de sa vie , dont ils ne conserveroient
 » pas le souvenir sans être applaudis de leur
 » amour pour les connoissances honnêtes , et
 » de leur constance en amitié «. En même-
 temps il arrête leurs larmes ou par des discours
 simples , ou d'une manière plus énergique , et
 les ramène à la fermeté , en leur demandant :
 » Et ces préceptes de la sagesse , où sont-ils ?
 » et ces méditations assidues sur les périls im-
 » minents de la vie , à quoi donc servent-elles ?
 » A qui la férocité de Néron n'est - elle pas
 » connue ? Après le meurtre de sa mere et de
 » son frere , il ne lui restoit plus qu'à trem-
 » per ses mains dans le sang d'un homme qui
 » s'étoit occupé à lui former le cœur et l'es-
 » prit (305) «.

(304) *Imaginem vitae suae relinquere , testatur : cujus
 si memores essent bonarum artium , famam tam cons-
 tantis amicitiae laturos. . . . Tacit. Annal. lib. 15 ,
 cap. 62. J'aime mieux lire avec l'écrivain philosophe
 auquel nous devons cet ouvrage : Cujus si memores essent :
 bonarum artium famam , tum constantis amicitiae la-
 turos. Cette leçon est très-bonne , et fait un très-beau
 sens.*

(305) Ce passage de Tacite prouve l'horreur que le

Le silence de Sénèque sur Burrhus dans ce moment m'inclineroit à croire que celui-ci ne

meurtre d'Agrippine avoit inspiré à Sénèque , et le justifie sur-tout d'en avoir été l'apologiste , comme quelques modernes le répètent tous les jours sur la foi de Dion , ou plutôt du moine Xiphilin. Certes , ce n'est pas là le langage d'un homme qui approuve un parricide : c'est celui d'un philosophe vertueux , qui a le courage de reprocher publiquement cet exécrable assassinat à celui qui l'a commis , et de l'en accuser devant une assemblée de personnes graves qui en étoient aussi instruites et aussi indignées que lui. Si Sénèque eût mérité quelque reproche à cet égard , auroit-il osé s'exprimer de la sorte , au moment où Rome entière avoit les yeux sur lui , et rejeter sur Néron seul un crime dont il auroit été lui-même le complice , le confident ou l'apologiste ? N'auroit-il pas craint avec raison la réclamation , ou du moins le murmure de ceux même qui l'écoutaient ; et doit-on supposer , sans aucune preuve , à un homme qui , dans tous les siècles , a été l'objet de la vénération de tous les gens de bien , une audace , une impudence et une effronterie que les plus vifs scélérats n'ont jamais eues ? Tacite lui-même n'auroit pas manqué de remarquer ici la contradiction choquante des discours de Sénèque et de ses actions ; et son silence sur ce point , joint à la teneur de la vie entière de ce philosophe , suffiroit , je ne dis pas seulement pour le disculper d'avoir eu la moindre part à la mort d'Agrippine , mais même pour faire présumer qu'il s'expliqua dès-lors hautement et sans craindre d'exciter contre lui la fureur et le ressentiment de l'empereur , sur un crime dont l'idée seule fait frémir tout homme qui conserve encore quelque étincelle de vertu. Voyez ci-dessus ce qu'on a dit sur le même sujet dans les notes 219 et 235.

ne mourut point d'une mort violente, ou que du moins Sénèque l'ignoroit ou ne le pensoit pas. Rien n'étoit plus naturel dans cette circonstance que de s'associer celui avec qui l'on avoit partagé les mêmes fonctions, s'il en avoit reçu la même récompense.

Après ces discours et quelques autres qui sembloient s'adresser à tous, il embrassa sa femme; et attendri (306) malgré la résistance actuelle de sa fermeté, il la prie, il la supplie de modérer son affliction, de ne la point éterniser, et de permettre à des diversions honnêtes (307) et à la contemplation d'une vie consacrée à la vertu, d'adoucir les regrets de la perte de son époux. Pauline proteste que la sentence de mort leur est commune, et appelle la main du percussé. Sénèque ne s'oppose point à une aussi noble résolution, autant par tendresse pour une femme uniquement chérie, que par crainte des injures auxquelles elle resteroit exposée (308). « Je vous avois indiqué,

(306) *Et paululum adversus praesentem fortitudinem mollitus* m'a semblé plus juste que, *adversus praesentem formidinem*, qui feroit injure à Sénèque. Voyez Tacit. lib. 15, cap. 63.

(307) *Sed in contemplatione vitae per virtutem actae, desiderium mariti solatiis honestis toleraret.* . . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 63.

(308) *Vitae, inquit, delinimenta monstraveram tibi; tu mortis decus mavis: non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitus constantia penes utrosque par, claritudinis in tuo fine.* . . . Tacit. ubi supr. cap. 63.

» lui dit-il, les consolations de la vie ; vous
 » préférez une mort glorieuse , et je ne vous
 » en envierai point l'exemple. Dans une sépa-
 » ration qui exige autant de force , que notre
 » constance soit égale et votre fin plus glo-
 » rieuse ». . . Et à l'instant et d'un même coup
 le fer leur ouvre les veines des bras. Sénèque
 étant avancé en âge , exténué par l'excès de
 la diète , et son sang s'échappant lentement ,
 il se coupe les veines des jambes et des cuisses.
 Mais de peur que la vue des cruelles angoisses
 qui l'excédoient ne brisât l'ame de son épouse ,
 et que le spectacle du tourment de cette femme
 ne lui arrachât un mouvement d'impatience ,
 il lui persuada de se retirer dans un autre ap-
 partement. Alors il appelle des secrétaires ; et
 inspiré par son éloquence , jusqu'au dernier
 moment , il dicte plusieurs choses qu'on a pu-
 bliées dans ses propres termes , et auxquelles je
 m'abstiens de toucher , dit Tacite (309', (309n),
 (309 o), (309p).

(309) *Et novissimo quoque momento , suppeditante eloquentiâ , advocatis scriptoribus , pleraque tradidit quae in vulgus edita ejus verbis invertere supersedeo. . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 63, in fine.* Ce passage est un de ceux dont on peut inférer avec beaucoup de vraisemblance , que Tacite , ainsi que les meilleurs auteurs de l'antiquité , oubliant la postérité , et concentrant , pour ainsi dire , l'univers dans Rome ou dans Athenes , écrivoient seulement pour leurs amis , leurs contemporains ; et ne prévoyoient pas sur-tout que leurs ouvrages ,

La mort naturelle par l'hémorragie des veines est rare ; elle est lente ; elles s'affaissent à me-

franchissant l'intervalle des temps et des lieux , feroient un jour les délices des hommes les plus instruits parmi les nations les plus éclairées. Il est vrai que , par une de ces contradictions bizarres , et assez difficiles à expliquer , de l'esprit humain , on les voit , dans d'autres endroits , fortement animés du desir de la gloire , entendre de loin , au milieu de leurs concitoyens ingrats , la voix libre et impartiale des siècles à venir , et se consoler de l'injustice du leur par l'espérance si douce de ne pas mourir tout entiers. Mais je ne sais si cette idée de la postérité , qui , d'ailleurs , ne paroît pas avoir jamais été aussi étendue dans leur tête que dans la nôtre , n'étoit pas moins une opinion dont ils fussent véritablement convaincus , qu'une de ces illusions flatteuses sur lesquelles leur imagination exaltée et leur amour-propre se plaisoient quelquefois à se reposer. Il semble en effet que , lorsqu'ils écrivoient de sang-froid et d'après leur propre et intime persuasion , ils s'occupoient fort peu de l'avenir. On en voit la preuve dans le passage de Tacite qui fait le sujet de cette note , et sur-tout dans celui où , en s'excusant , pour ainsi dire , d'avoir conservé la réponse hardie de Flavius à Néron , il insiste encore sur la cause de son silence à l'égard des dernières paroles de Sénèque. « J'ai rapporté , dit-il , les propres termes de Flavius ; » parce que son discours n'est pas aussi public que celui » de Sénèque , et que l'éloquence un peu sauvage , mais » énergique et précise , de ce guerrier , ne méritoit pas » moins d'être connue ». . . . *Ipsa rettuli verba , quia , non ut Senecæ , vulgata erant , nec minus nosci decebat militaris viri sensus incompertos , sed validos.* (*Annal. lib. 15 , cap. 67.*) Ces deux passages décelent évidemment un homme qui ne porte pas ses regards au-delà du

sure qu'elles se vident, et l'effusion du sang est suspendue. Pourquoi les tyrans n'ordon-

moment. Si, en composant cette partie de ses *Annales*, Tacite eût pensé à la postérité, il auroit senti l'impossibilité absolue, pour des faits ou des discours purement traditionnels, d'arriver sans se corrompre, et à travers les diverses révolutions que le temps amène, à des époques très-éloignées; et le même motif qui l'a déterminé à rapporter en faveur de ses contemporains la réponse peu connue de Flavius, l'auroit engagé plus fortement encore à consacrer de même d'une manière durable, par intérêt pour la postérité, et par respect pour la mémoire de Sénèque, le discours de ce philosophe : car on ne peut pas raisonnablement accuser l'historien le plus profond, le plus judicieux et le plus réfléchi de l'antiquité, de n'avoir pas prévu, d'après le cours ordinaire des choses et l'expérience journalière de l'incertitude de la tradition, que si, au moment où il écrivoit, tous les Romains savoient encore par cœur les paroles que Sénèque mourant avoit dictées à ses secrétaires, elles seroient nécessairement altérées de mille manières différentes, et peut-être même entièrement effacées de leur esprit, avant que cette génération fût écoulée. Au reste, c'est sur-tout dans les historiens qu'on peut souvent observer cet oubli de la postérité. Quelle qu'en soit la cause, le fait n'en est ni moins certain, ni moins curieux, et l'on sera, je pense, un peu surpris que personne ne l'ait remarqué.

(309 n) C'est ici que toute la rage anti-philosophique s'est déployée. Elle a dit :

« Sénèque veut mourir théâtralement ».

Censeurs, vous ne vous écoutez pas, et le Suilius n'est qu'un enfant timide en comparaison de vous. Ne venez-vous pas de lire que Sénèque prenoit un repas dans l'une
noient-

noient-ils pas la blessure au cœur ou la section des artères dont on périt si rapidement ? Pour-

de ses campagnes lorsqu'il fut interrogé ; qu'on ne lui remarqua aucun signe d'effroi , rien de triste sur le visage , aucune altération dans la voix , aucun trouble dans les idées et dans le discours ; qu'il répondit avec vérité , avec fermeté et sans arrogance ; que lorsqu'il reçoit son arrêt de mort , il n'appelle personne ; qu'il n'est entouré que des siens , de ses amis , de quelques esclaves , et qu'on ne quitte pas la vie avec moins d'apprêt ? Sa dernière heure est unie , stoïcienne , religieuse , et les discours qu'il adresse à sa femme et aux autres assistants , sont pleins de sensibilité , de raison et de courage.

« Il débite de froides sentences ».

Ces sentences froides , plutôt à dieu qu'on les sût et qu'on nous les révélât ! Il ne s'en trouve pas une dans l'entretien que Tacite nous a transmis. Quant à celles qu'une éloquence , qui ne l'abandonna point , lui inspira dans les moments qui précéderent sa mort , que le peuple Romain avoit retenues , et auxquelles l'historien n'a pas osé toucher , par respect pour le philosophe , elles ne nous sont point parvenues , et l'on ignore si elles étoient froides. Quoi , pas un mot qui ne décele la haine , la partialité et la mauvaise foi !

« Il legue à ses amis le tableau de sa vie ».

Eh ! l'auroit-il fait , s'ils n'avoient été , et lui-même et les personnages importants auxquels il s'adressoit , convaincus de la pureté de ses mœurs ? Jamais un méchant , tourmenté de remords , s'est-il aux derniers moments proposé pour modèle ?

Censeurs , j'aurois la plus haute opinion de votre cens-
Tome I. P.

quoi les victimes n'en faisoient-elles pas le choix ?
Pourquoi ne s'enfonçoient-elles pas ou ne se

tance dans la pratique de la vertu, que je douterois encore que vous osassiez proposer le legs de Sénèque à ceux qui entoureront votre lit funéraire.

« Sa mort ne fit aucune sensation dans Rome ».

Qu'en sait-on ? Quel est l'historien dont on a tiré cette anecdote, et par quelle bizarrerie la mort obscure d'un philosophe occupe-t-elle un aussi long espace dans les annales de l'empire ? Quoi, il n'arrive pas à un mauvais ministre, à quelque plat personnage de la cour d'être disgracié, de mourir, même naturellement, sans qu'on n'en parle ; et Sénèque, estimé et peut-être trop estimé comme écrivain, au jugement de Quintilien ; Sénèque, qui avoit brillé au barreau et dans l'école ; qui s'étoit élevé de la condition de philosophe et d'avocat à la préfecture, de la préfecture au consulat, à l'institution du prince, de l'institution du prince à l'administration des provinces ; Sénèque, que ses ennemis accusoient, pour le perdre, de tout le bien qui se faisoit dans l'état, et que les conspirateurs de Pison projetterent, dans un moment de crise, de placer sur le trône des Césars, qu'il étoit digne d'occuper par ses lumières et ses vertus : *Insoniti claritudine ad virtutum fastigium evecto*, aura été égorgé par les ordres de son élève et de son souverain, sans qu'on s'en entretint, et d'autant plus long-temps que le murmure général devoit être contraint par la terreur que Néron, Tigellin, Poppée ne pouvoient manquer d'inspirer dans un temps où l'on n'avoit pas encore oublié qu'une mère avoit perdu la vie pour avoir pleuré la mort de son fils, et que l'inquiétude ombrageuse du prince

faisoient-elles pas enfoncer le poignard au-dessus de la clavicule gauche, comme elles l'avoient

avoit pros crit par un édit les témoignages usuels de l'amitié entre les citoyens (*).

(309 o) J'avois regardé cet édit comme un attentat de plus contre la liberté publique, lorsque l'historien de la chirurgie m'apprit que ce n'étoit qu'une ordonnance de police très-sage, pour prévenir la communication d'une maladie contagieuse.

(309 p) « Peut-être jugera-t-on qu'il avoit mérité sa disgrâce ».

Avec ces *peut-être-là*, il n'y a plus rien de sacré, il n'y a point de criminel qu'on ne justifie, point d'innocent qu'on n'accuse. Comment peut-on se servir d'une arme aussi meurtrière contre soi-même que contre les autres ? Que diroit le censeur, si l'on se livroit sur son compte à ces cruels *peut-être* ? si l'on se demandoit pourquoi il se déchaîne contre Sénèque, Voltaire, Raynal, et qu'on se répondit : c'est *peut-être* qu'il n'en sait pas assez pour sentir le mérite de ces hommes-là. S'il n'est pas imbécille, c'est *peut-être* qu'il est hypocrite, et qu'il décrie par quelque secret intérêt la vertu qu'il honore au fond de son cœur : c'est *peut-être* qu'il s'est imaginé de faite la cour à de puissants personnages qui le méprisent : c'est *peut-être* qu'il est intolérant, et qu'il ne reconnoît de grandes qualités que dans son petit troupeau : c'est *peut-être* qu'il manque de pain, et qu'il faut vivre : c'est *peut-être* qu'il vise au bénéfice ? Entre tous ces *peut-être*, il n'y en a pas un de vrai ; mais leur fausseté en fera d'autant mieux sentir au censeur toute leur virulence.

Parmi les innocentes victimes de la férocité de Néron,

(*) Tibère avoit défendu aux citoyens de s'embrasser. *Quædam oscula prohibuit ed. etc.* Sueton.

vu cent fois pratiquer aux gladiateurs? L'homme craint-il de mourir trop vite, et met-il tant de prix à un instant de plus?

Le récit qui précède est traduit des annales de Tacite; interpretes fideles de cet auteur sublime et profond, nous n'aurions pu sans témérité, j'ai presque dit sans sacrilege, y ajouter ou en retrancher un seul mot. Si nous lui avons

quelle est celle contre laquelle on ne pût élever de pareils doutes? Si Sénèque le philosophe, le sage Sénèque eût mérité sa disgrâce et son supplice, la sensation d'un événement aussi imprévu n'en auroit été que plus forte: ce n'est pas de la méchanceté qui persévère, c'est de la vertu qui se dément que la malignité publique aime à s'entretenir. Ainsi je ne crois pas que le *peut-être* du censeur fasse bien penser de son ame, et qu'en attribuant à une cause chimérique un effet contraire à l'expérience, il donne une meilleure idée de son jugement.

J'ai dit en quelque endroit, qu'il n'y avoit déjà que trop peu de gens de bien. *Donc*, a-t-on ajouté, *il faut être la dupe de ceux qui en usurent le titre*. Il est, ce me semble, une conséquence plus honnête et plus chrétienne à tirer de mon principe, et la voici.

Il n'y a déjà que trop peu de gens de bien; donc on ne peut être trop circonspect, lorsqu'il s'agit d'en diminuer le nombre. C'est ainsi, je crois, qu'on argumente, quand on craint de calomnier. Je permets qu'on en plaise tant qu'on voudra, mais j'aimerois mieux être dupe de cent hypocrites, qu'accusateur d'un seul homme de bien; j'aimerois mieux avoir sottement ménagé vingt coupables, qu'indiscretement flétri un innocent. J'ai plus d'une fois éprouvé les inconvénients de cette morale, je les éprouverai plus de cent fois encore, mais je n'en changerai pas.

ôté quelque chose , c'est son laconisme et son énergie ; et l'on imagine bien que c'est malgré nous.

Le meurtre de Sénèque suivit de près la conspiration de Pison. Les complices de celui-ci étoient des hommes distingués dans tous les états de la république , et ils ne jettent les yeux ni sur Thraséas , ni sur Burrhus ; ils ne pardonnent pas à leur chef de s'être montré quelquefois sur la scène avec l'empereur , et aucun d'eux ne reproche à Sénèque ni ses vices particuliers , ni son avarice , ni son ambition , ni sa bassesse , ni l'édit après la mort de Britannicus , ni la lettre au sénat après la mort d'Agrippine , ni son commerce avec Julie , ni ses complaisances pour la lubricité du tyran ; tous le regardent comme un homme qui s'est élevé au faîte de la vertu , et dont la célébrité n'est souillée d'aucune tache.

Des écrivains sans pudeur et sans talents manqueront à des personnages qui ont honoré leur siècle , et dont nous respectons la mémoire ; ils feront pis : ils insulteront la nation , ils en insulteront les hommes célèbres ; leurs invectives , je ne dis pas tolérées , mais autorisées , s'adresseront à ceux qui en occupent les premières places , et cependant il faudra s'imposer une modération qu'on auroit de la peine à garder dans sa propre cause ! Hélas ! oui.

Le nombre de ceux que le public méprise assez pour leur accorder le franc-parler est très-

petit, et j'entends murmurer autour de moi, que ce seroit se manquer à soi-même que de se mettre à leur unisson.

§. XCV. Sénèque, né peu de temps avant la mort d'Auguste, la huitième année de l'ère chrétienne, mourut la huitième du règne de Néron, vers l'an 61 de J. C. Ainsi, après avoir consumé un temps considérable et pris des soins infinis pour faire de son élève un grand empereur, il n'attendit son retour à la vertu que trois ou quatre ans.

Il avoit eu deux femmes ; la première s'appelloit Helvia, et voici comment il en parle (310) :
« Le soir, lorsque ma lampe est éteinte, et que
» l'heure m'a séparé de ce censeur de mes pensées, de ce témoin de mes actions, de cet
» appui de ma conduite, j'y supplée par un
» examen scrupuleux. Je me rappelle ce que
» j'ai dit, ce que j'ai fait. Je ne me dissimule
» rien, je ne me passe rien ; et pourquoi crain-
» drois-je de me voir tel que je suis, lorsque
» je puis m'adresser à moi-même ce que j'aurois
» entendu de sa bouche ? Sénèque, tu as
» mal dit : Sénèque, tu as mal fait ; n'y re-
» tourne plus, et je te pardonne ».

La seconde, celle qui vient d'assister à la mort de Sénèque et de mêler son sang à celui de son époux, s'appelloit Pauline ; elle étoit

(310) Seneca, *de ira*, lib. 3, cap. 36. Conférez ici ce qu'il dit dans la vingt-sixième lettre ; le passage est très-beau.

jeune et belle , et Sénèque âgé. On ne pardonne rien aux hommes d'un certain ordre : on pese leurs plus indifférentes actions dans une balance rigoureuse. Et cette balance , qui la tient ? On le sait. Tout s'acquitte dans ce monde-ci , et la naissance , et les richesses , et les honneurs , et les talents ; la possession même de la vertu n'est pas gratuite , et tant mieux.

On fit un crime au vieux philosophe d'avoir pris une jeune femme. Et qu'importe si cette jeune femme est honnête ? si le vieux philosophe en étoit tendrement aimé ? Vous qui entr'ouvrîtes les rideaux du lit nuptial pour repâître vos yeux et vous amuser d'une scène indécente ou ridicule , jugez à présent s'il entra dans la sainte union de Sénèque et de Pauline aucune de ces vues si déshonnêtes et si communes , qui compensent aux yeux des parents et des époux intéressés l'extrême disparité d'âge , mais dont la nature trompée se venge par la perte des mœurs , l'incertitude des naissances et le trouble domestique.

§. XCVI. Néron n'avoit aucun motif particulier de haïr Pauline ; il lui conserva la vie , par la crainte que sa mort ne rendît sa cruauté plus odieuse. Les soldats , ses affranchis , ses esclaves fermerent ses blessures et arrêterent son sang : il est incertain si elle y consentit (311) ; mais comme le vulgaire est prompt

(311) *Incertum an ignaræ. . . Tacit. loc. cit. cap. 64.*

à voir en tout le mauvais côté, on ne manqua pas de répandre que, tant qu'elle avoit redouté l'implacable Néron, elle avoit ambitionné de finir avec son époux, mais qu'aussi-tôt qu'elle s'étoit flattée d'un meilleur sort, elle avoit cédé à la douceur d'exister. Elle en jouit peu d'années, gardant à Sénèque un souvenir digne d'éloge, et montrant par la pâleur de son visage et la maigreur de ses membres combien le principe de la vie s'étoit affoibli en elle.

§. XCVII. Cependant Sénèque, dont la mort étoit retardée par la lenteur de l'effusion, pria Statius Annæus, qui lui étoit connu depuis long-temps pour un habile médecin et pour un ami sûr, de lui administrer le poison que les Athéniens préparoient à ceux que les loix condamnoient publiquement à la mort. On le lui présenta, il le but, mais sans effet; ses membres étoient froids et son corps fermé à l'activité du venin. Enfin, il entre dans un bain chaud, il prend un peu d'eau qu'il répand sur ses esclaves les plus proches de lui, ajoutant : *A Jupiter libérateur*. Au sortir de ce bain dont la vapeur l'avoit suffoqué, il est porté sur un bûcher (312), sans appareil, ainsi qu'il l'avoit recommandé dans un testament où il avoit

(312) *Sine ullo funeris solenni crematur. Ita codicillis praescripserat, quum etiam tum praedives et praepotens, supremis suis consuleret. . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 64, in fine.*

pourvu à ses funérailles, et qu'il avoit écrit dans les jours de sa grande puissance et de son extrême richesse.

Il n'est pas difficile de discerner le motif de l'historien, lorsqu'il insiste sur la modestie des dispositions dernières d'un homme aussi riche que Sénèque. Ces marbres qui ne couvrent que de la poussière, attestent la vénération des peuples, le respect des parents, la reconnaissance des amis, ou ne sont que des monuments durables de la vanité des vivants et des morts.

§. XCVIII. La richesse de Sénèque, prodigieuse pour un simple particulier, étoit exorbitante pour un philosophe; elle se montoit environ à quarante millions de notre monnaie (313) : il n'alla point à elle, il la reçut quand elle vint à lui.

La succession que son père lui laissa étoit considérable. Dans la Consolation qu'il écrivit de la Corse à Helvia sa mère, il lui dit (314) :

(313) Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 52, 53, et lib. 13, cap. 32.* Joignez à ces passages ce que Sénèque dit lui-même dans son *Traité de la vie heureuse*, pour justifier ses richesses et forcer au silence les infâmes calomnieux. Il paroît n'avoir écrit ce petit traité que pour faire à cet égard son apologie, et réfuter toutes les accusations intentées dès-lors contre lui. *De vitâ beatâ, cap. 17, 18 et seq.*

(314) *Tu filia familias locupletibus filiis ultrò contulisti, tu patrimonia nostra sic administrasti, etc. . . Senec. Consolat. ad Helv. cap. 14.*

» Ayant des parents , vous avez avantage vos
 » fils ; jamais vous n'usâtes de notre crédit ; il
 » ne vous est revenu de nos honneurs que de
 » la joie à recueillir et des dépenses à faire.
 » Lorsque la mort de notre pere vous rendit
 » la dépositaire de notre fortune, vous en prîtes
 » les mêmes soins que de la vôtre , et vous ne
 » négligeâtes aucun moyen de l'augmenter ». Elle s'étoit encore accrue par des placements avantageux : les largesses de son élève y mirent le comble. On l'a déjà entendu sur les inconvénients de ces dons. « Seigneur , a-t-il dit à
 » Néron , je vous rends grâces de vos bontés ,
 » mais je ne saurois vous dissimuler les propos
 » affligeans qu'elles vont exciter. On dira :
 » le voilà donc ce stoïcien si frugal , ce modeste philosophe , à qui peu de chose suffit :
 » voyez et ses jardins , et ses terres , et ses campagnes à Nomentanum , à Albina , à Baïes ,
 » et les énormes capitaux qu'il a placés , et
 » ses tables de cedre à pieds d'ivoire (315) ;
 » il n'en a guere moins de cinquante (316) ,

(315) *Harum mensarum multitudinem ne mireris* , dit le savant éditeur de Dion Cassius , *recognita in majoribus conviviis , singulos hospites propriam habuisse mensam. . . .* Reimar. *Not. in Dion , lib. 61 , cap. 10 , §. 72.* Joignez à ce passage ce que Sénèque dit de ces tables , *de Benefic. lib. 7 , cap. 9 , et de Tranquillit. animi , cap. 1.*

(316) Une partie de ces accusations se trouve dans Dion ,

» et le prix de la plus simple payeroit une grosse
 » métairie : qu'on m'assure la centième partie
 » de son revenu , et demain je laisse croître
 » ma barbe et j'endosse la robe de Zenon. Sei-
 » gneur , si vous reprenez vos bienfaits , ces
 » bruits cesseront , et je serai mieux connu ».

§. XCIX. Dion accuse Sénèque (317) d'avoir prêté à usure ; il attribue la guerre britannique à la dureté avec laquelle il exigea , dit-il , des Bretons (318) le remboursement de ses capitaux en entier , sans être divisés en plusieurs paiements.

Qui est ce Dion ? ce Dion (319) que Crevier appelle *le calomniateur éternel de tous les Romains vertueux* ; qui a osé , sans s'appuyer d'aucune autorité , accuser Cicéron d'un commerce incestueux avec sa fille Tullia , et qui s'est déchaîné contre Cassius Brutus , les hommes les plus renommés par leurs vertus , sans qu'on puisse trouver à cette étrange fureur d'autres raisons , dit Juste-Lipse (320) qu'une

in Neron. lib. 61 , cap. 10 , page 990 , tome 2 , edit. Reimar. Confer quæ Suilius. Apud Tacit. Annal. lib. 13 , cap. 42 , et lib. 14 , cap. 52.

(317) Dion est ici l'écho de Suilius , dont il répète les calomnies. *Apud Tacit. Annal. lib. 13 , cap. 42.*

(318) Voyez Dion , *Hist. Rom. lib. 61 , cap. 2 , edit. Reimar. , tome 2 , page 1003.*

(319) *Histoire des empereurs , tome 4 , liv. 10 , pag. 130. Voyez la note suivante.*

(320) Juste-Lipse , étonné de l'étrange acharnement de

incurable perversité de jugement et de mœurs. Ce Dion étoit de Nicée en Bithinie : il s'occupait toute sa vie à décrier le mérite qui l'offusquoit ; il s'attacha particulièrement à Sénèque, distinction flatteuse. Ses mensonges mal-adroits, à force d'être exagérés, manquèrent leur effet, même sur la crédulité. Il fut gouverneur de province et deux fois consul, récompense du vil métier d'intrigant, de courtisan et de flatteur, qu'il exerça sous trois régnes.

Et voilà le témoignage qu'on allègue contre Sénèque, l'homme qu'on oppose à Tacite, qui le précéda de plus d'un siècle, au censeur des hommes le plus sévère, qui fut le contemporain et l'admirateur de notre philosophe !

§. C. Mais ce n'est pas à Dion que nous avons à répondre, c'est au crédule abrégiateur de Dion, à Xiphilin, espèce de fou, homme méchant, esprit bizarre : car ce sont deux observations très-judicieuses, l'une de la Mothe le Vayer (321), « qu'il est incroyable

Dion à calomnier Sénèque, se fait à lui-même cette question : *Quibus odii causis, aut quo mendacii pretio ? Credo judicii quædam morumque perversitas fuit quæ eundem illum in Ciceronem exacuit, quæ in Cassium, Brutum, omnesque bonos. Caveat ab his, moneo, juvenis, etc. . . . Excerpt. ex not. Lips. ad. Tacit. Anal. lib. 13, cap. 42, edit. Ernest. Lips. 1772.*

(321) Voyez son Traité de la Vertu des Payens,

» que Dion , après avoir loué si hautement
 » la sagesse de Sénèque dans son cinquante-
 » neuvième livre , se soit contredit si grossiè-
 » rement , en le diffamant comme il fait ,
 » selon le texte de Xiphilin » l'autre
 de Juste - Lipse (322) , « qu'il faut qu'un tel
 » faiseur d'építome ait pris les accusations de
 » Suilius , ou de quelque autre aussi méchant ,
 » pour les vrais sentiments de Dion ».

On lit dans Dion (323) : « Lucius An-
 » næus Sénèque surpassa en sagesse tous les
 » Romains de son temps et beaucoup d'autres
 » personnages renommés. Ce ne fut ni par
 » quelque faute qu'il eût commise , ou dont il
 » fût soupçonné , qu'il courut le danger de
 » la proscription ».

Quoi qu'il en soit , les détracteurs de Sé-
 neque ont-ils recherché les moyens par les-
 quels sa fortune s'étoit accumulée ? Nullement.

partie 2 , pag. 250 , tome V , édit. de Paris , 1684 , et
 ci-dessus la note 323.

(322) *Ne ipsum quidem Dionem sic scripsisse putat
 ex sua affirmatione , sed alicujus fortè Suillii quæ
 bonus Xiphilinus ut asserta habuerit. . . . Lips. manu-
 duct. ad Philos. Stoic. lib. 1 , Dissertat. 18 , Opp.*
 tome 4 , page 456 , A.

(323) *L. verò Annaeus Seneca , omnes sui temporis
 Romanos , multosque alios sapientia superans , poenè in-
 teriit , neque ullo suo peccato , neque opinione peccati . . .
 Dion , in Caligul. lib. 59 , cap. 19 , pag. 913 , tome
 2 , édit. Reimar.*

Se sont-ils informés de l'usage qu'il en a fait ? Dit-on que son coffre-fort ait été fermé à ses parents , à ses amis indigents ? On mentiroit. Lui reproche-t-on quelques-uns de ces vices qui naissent de la sordide ou folle opulence , l'avarice ou la dissipation , la dureté , le dérèglement des mœurs , l'insolence , l'amour désordonné du faste , le goût des plaisirs sensuels , cette magnificence extérieure qui humilie les grands , qui confond les différents états de la société , qui élève le millionnaire au niveau des hommes décorés des premières places , et qui insulte à la misère publique ? On mentiroit encore. Mettra-t-on sur la même ligne un Sénèque , l'instituteur du prince , son ami , l'ame de ses conseils , avec un Pallas , un Narcisse , un Tigelin , les ministres de sa débauche et de ses cruautés ? On ne peut , sans conséquence , ni s'approcher , ni s'éloigner du tyran toujours ombrageux. S'il est fâcheux d'accepter ses dons , il n'est pas moins dangereux de les rejeter (324). Je voudrais bien

(324) C'est à peu près ce que Sénèque dit dans son *Traité des Bienfaits*. » Il ne m'est pas toujours possible de refuser : quelquefois je suis forcé de recevoir un bienfait contre mon gré. Un tyran cruel et prompt à s'irriter regarderoit mon refus comme une insulte. Je mets dans la même classe les brigands , les pirates , et un roi qui a les sentiments d'un pirate et d'un brigand » (liv. 2 , chap. 18.) Ce passage est tel-

qu'on nous apprît ce que les censeurs de Sénèque auroient fait à sa place. J'oserois assurer que le mépris du philosophe pour sa propre richesse étoit plus vrai que celui d'un Silius, d'un Dion, d'un Xiphilin et de tous leurs échos, tant anciens que modernes.

§. CI. « Sénèque, prédicateur de la pauvreté, jouissoit de quarante millions, on le

lement applicable à Néron, et il explique si naturellement les vrais motifs de la conduite de Sénèque relativement aux bienfaits qu'il consentit à recevoir de ce prince sanguinaire, qu'on ne peut guère douter qu'il ne l'ait écrit à dessein de le faire servir un jour à sa justification. Voyez encore ce qu'il dit au sujet de Socrate, qui refusa de venir à la cour d'Archélaus, parce qu'il ne vouloit pas, disoit-il, aller chez un homme dont il recevrait des bienfaits sans pouvoir les lui rendre. (*De Benefic. lib. 5, cap. 6.*) Il paroît, par un passage de Tacite, que les bienfaits de Néron pesoient beaucoup à Sénèque; on voit clairement, par tout ce qu'il lui dit, qu'il en étoit embarrassé; il tâche même de lui faire entendre assez adroitement, mais sans le blesser, qu'il ne les a reçus que parce qu'il ne pouvoit pas décemment les refuser. *Ego quid aliud munificentiae tuae adhibere potui, quam studia, ut sic dixerim, in umbra educata?.. At tu gratiam immensam, innumeram pecuniam circumdediti, adeo ut plerumque intra me ipse volvam... Ubi est animus ille modicis contentus? Tales hortos instruit, et per haec suburbana incedit, et tantis agrorum spatiis, tam lato faenore exuberat? Una defensio occurrit, quod muneribus tuis obniti non debui... Senec. apud Tacit. *Annal. lib. 14, cap. 53.**

» sait, vous en convenez, et l'on ignore les
» bonnes actions qu'il a faites, les malheureux
» qu'il a soulagés ».

Si l'exécrable Suilius mit le comble à son infamie par les imputations qu'il hasarda contre Sénèque ; si Dion Cassius se déshonora de son temps et chez la postérité en appuyant les calomnies d'un Suilius ; si le moine Xiphilin ne fut pas soupçonné, sans motif et sans blâme, d'infidélité dans son épitome de Dion Cassius ; je demande ce qu'il faudroit penser d'un moderne qui se tourmenteroit, après deux mille ans écoulés, pour trouver à Sénèque des torts que le plus méchant de ses contemporains, un audacieux scélérat qui avoit eu le bonheur d'échapper au dernier supplice, n'auroit pas eu l'impudence de lui reprocher ?

On n'en est pas aux premières notions de la justice, si l'on ignore que des conjectures suffisent pour absoudre, et qu'il faut des faits positifs pour inculper. Censeurs, quelle différence entre votre rôle et le mien ! Je cherche un innocent, et vous, semblables à d'atroces criminalistes qui s'éloignent du tribunal, chagrins de n'avoir pas un accusé à envoyer au gibet, vous vous fatiguez à chercher un coupable, et vous souffrez de ne l'avoir pas trouvé.

Suilius fit un crime à Sénèque de l'immensité de sa fortune ; un disciple moderne de Suilius ne balance pas d'en flétrir l'emploi.

Qu'en

Qu'en peut-on conclure ? Que , si ce moderne avoit possédé la richesse du philosophe , personne n'auroit ignoré l'excellent usage qu'il en auroit fait sans doute , et que peut-être il auroit oublié que les largesses de la main droite doivent être secretes pour la main gauche.

C'est une étrange logique que de ranger au nombre des vicieux les hommes rares qui ont envié à l'admiration de leurs concitoyens les grandes actions qu'ils ont faites. Quant à moi , ce sont mes héros. J'aime à me persuader qu'une multitude de bonnes œuvres sont cachées sous la tombe , et j'accorderai sans répugnance à nos aristarques des motifs personnels pour être d'un avis contraire. L'homme vertueux et le méchant peuvent également chercher les ténèbres.

» On a le droit d'être sévère sur les mœurs
» de celui qui donne des leçons de sagesse «.

Mais ce droit là , qui est-ce qui l'a ? Encore si c'étoit un Thraséas chez les anciens , un Montausier chez les modernes , qui jugeassent le philosophe , à la rigueur on prendroit patience.

Mais joignons-nous pour un moment aux ennemis du philosophe opulent , et interrogeons-le sur l'usage de sa richesse. . . . Sénèque , que fais-tu de tant d'argent ? — » Ce que j'en
» fais , on le sait. Je préviens l'un , je m'ac-
» quitte avec un autre ; je secours celui-ci , j'ai
» pitié de celui-là ; je fournis aux besoins

» d'un troisième. Quelquefois je force à rec-
» voir ; je ne place jamais mieux mon argent
» que quand je le donne «.

Voilà le témoignage que Sénèque étoit forcé par ses détracteurs de se rendre à lui-même , et cela à la face de Rome , où personne ne le contredit , pas même Suilius.

Ce qui me confond , c'est qu'au milieu de ces déclamations violentes contre Sénèque , qui accepta les bienfaits de Néron malgré lui , je ne trouve pas un mot contre les hommes de la république les plus distingués par leur naissance et leurs dignités qui les sollicitèrent. D'où naît cette partialité ? Je le sais : c'est qu'ils n'étoient que des grands , et que Sénèque étoit un sage.

Quoi donc ! ce titre impose-t-il une force , une élévation d'âme dont toutes les autres conditions sont dispensées ! Ce qu'on interdit au philosophe , le noble le fera sans s'avilir ! Si telle est l'opinion des grands et du peuple , on ne sauroit penser ni plus dignement de la philosophie , ni plus basement de toutes les autres sortes d'illustrations.

§. CII. J'insiste : quelle si grande importance cette énorme fortune , qui n'excédoit toutefois ni le rang d'un ministre , ni la fatigue de ses fonctions , ni le mérite de ses services , ni celle de plusieurs affranchis , cette richesse si reprochée , peut-être plus encore enviée , pouvoit-elle avoir aux yeux d'un homme né de parents

sages et modestes , innocent et frugal comme eux , dont la vertu ne souffrit pas la moindre atteinte de l'air empesté de la cour la plus dissolue , et qui osoit adresser des vérités dures à une prince dont le sourcil froncé et l'œil serein n'étoient que deux arrêts de mort différents ?

Eh bien ! l'opulence de Sénèque étoit donc bien connue , et les bonnes actions qu'il a faites et les malheureux qu'il a secourus bien ignorés ? Oui , de ceux qui parlent de ses ouvrages sans les avoir lus , et qui jugent de sa vie sans en être instruits ; de ceux qui exigeront peut-être plus de croyance pour leurs propos que pour les discours publics qu'il s'adresse à lui-même , qu'il adresse à sa mere , à sa femme , à ses freres , à ses connoissances , à tous ses concitoyens , à son souverain , sur l'usage de sa richesse.

Un auteur , qui ne ménage pas Sénèque , dit de son opulence : » Une partie étoit employée
» en magnifiques jardins , maisons de plaisance ,
» terres , possessions loin et près de Rome ;
» davantage un palais à la ville , plein de toutes
» sortes de meubles précieux. Mais pour tout
» cela , Sénèque ne s'enorgueillit aucunement ,
» ains redoutoit la fortune , et se souvenoit de
» son ancienne condition «.

» Sénèque a très-habilement disserté sur les
» bienfaits ; s'il s'étoit signalé par sa bienfaisance , comment dans les places qu'il occupoit
» ne l'auroit-on pas su « ?

Voilà le raisonnement des censeurs ; voici le

mien , que je crois un peu plus solide. Au milieu des envieux de sa richesse , des détracteurs de sa vie , d'hommes jaloux de ses talents et de ses dignités ; coupable d'inhumanité , de dureté , d'avarice , comment dans les places qu'il occupoit ces vices ne lui auroient-ils pas été reprochés par Tacite , par quelques-uns de ses contemporains véridiques ?

Il y a des vertus dont on ne loue pas les particuliers ; ce sont celles qui , communes à la pluralité des citoyens , forment les mœurs nationales , qualités du siècle et non de l'homme. Telle étoit la fidélité à son serment , avant et même après les guerres Puniques. S'il faut admirer Régulus , c'est lorsqu'il s'oppose à l'échange des captifs , et non lorsqu'il retourne à Carthage , où le tonneau hérissé de pointes l'attendoit. Telle étoit encore la bienfaisance chez les anciens Romains , dont l'esprit s'étoit conservé dans la famille des Sénèques. Mais les censeurs ne sont pas gens à se contenter de présomptions , lorsqu'il s'agit de croire le bien. Puisqu'il leur faut absolument des garants de la munificence de Sénèque , je vais leur en citer un : c'est le plus véhément des poètes satyriques , c'est Juvénal , qui vivoit à Rome au commencement du règne de Néron , sous le ministère de Sénèque , et qui disoit , plus de trente ans après la mort du philosophe , à l'avare et crapuleux Virron : » On ne vous demande pas de ces » présents tel qu'un Sénèque en envoyoit à de

» simples connoissances , à des amis mal-aisés ;
 » on n'exige de vous ni les largesses de Cotta ,
 » ni celles du bon Pison. Nous ne sommes plus
 » au temps où les titres et les faisceaux illus-
 » troient moins que la liberalité : je n'ai garde
 » de vous proposer ces modeles «.

*Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis
 A Senecâ ; quæ Piso bonus ; quæ Cotta solebat
 Largiri ; namque ex titulis et fascibus olim
 Major habebatur donandi gloria. . . .*

Censeurs , êtes-vous satisfaits ? C'est ainsi que Juvénal écrivoit de cet homme dont la richesse fut bien connue et la bienfaisance ignorée.

Ces vers ne sont pas les seuls où le poëte fasse l'éloge de Sénèque ; ailleurs il s'écrie : » Qui
 » est-ce qui balancera de préférer le philosophe
 » expirant dans un bain à l'empereur qui lui
 » fait couper les veines « ? . . .

» En résignant ses biens , Sénèque insinue à
 » Néron qu'il seroit de sa gloire de les lui con-
 » server «.

J'ai lu et relu le discours du philosophe à César , et je confesse mon peu de sagacité : je n'y ai rien remarqué , mais rien , de cet artifice. On auroit bien dû nous éclairer sur ce point , et ne pas s'en tenir à une assertion.

» Malgré le *Traité des Bienfaits* , ouvrage
 » délicat et senti , on ne voit pas que Sénèque
 » en soit devenu plus libéral «.

Si l'on ne voit pas que Sénèque en soit devenu plus libéral , c'est la faute des censeurs et

non celle du philosophe, à qui ses concitoyens demandent et qui leur rend compte de l'emploi de son opulence.

Mais si le silence d'un peuple pendant la vie de l'homme et celui des historiens après sa mort nous autorisoient à le blâmer, nous blâmerions souvent les hommes les plus vertueux. Combien d'illustres personnages dont la bravoure n'a pas été préconisée ? donc ils étoient des lâches ; l'humanité ? donc ils étoient des âmes impitoyables ; la sensibilité ? donc ils avoient des cœurs de bronze ; la générosité ? donc ils furent avares ; la force d'âme ? donc ils furent pusillanimes.

Les regards du peuple et les récits de l'histoire ne s'arrêtent que sur les fonctions principales ; c'est le général que l'on considère dans César ; le républicain dans Caton d'Utique ; l'austérité des mœurs dans Caton le censeur. Quant aux vertus domestiques, elles font l'entretien secret des parents, des amis, des commensaux, des autres familiers de la maison qui en jouissent. On ne sait si la libéralité fut une des vertus de Burrhus et de Thraséas, et il est à présumer que Sénèque n'eût point écrit sa propre satire dans un ouvrage délicat et senti, s'il eût manqué de bienfaisance et de sensibilité.

S'il m'étoit permis de citer mes contemporains sans les offenser peut-être par une association de noms incompatibles, je demande-

rois aux critiques s'ils connoissent de l'un de ces personnages d'autre qualité que son éloquence et son mépris pour les grandes places, lorsqu'il s'est bien assuré de l'impossibilité de servir utilement la patrie; de son collègue, que l'universalité de ses lumières et la sagesse de ses vues sur l'administration de la chose publique, l'amour le plus inébranlable de la félicité nationale, avec une force peu commune et constamment dirigée contre les obstacles qui s'y opposoient; du dernier de ses successeurs, que son désintéressement, l'ambition de la vraie gloire et le sacrifice de son repos à des fonctions pénibles, à des haines et à des calomnies qui vont se multipliant chaque jour? Voilà sans doute les qualités dont on parle aujourd'hui, et dont l'avenir s'entretiendra; mais n'ont-ils donc que celles-là?

L'homme de génie est connu de la postérité, l'homme en est ignoré. Que sait-on d'Homère, d'Archimède, de Démosthène, d'Euripide, de Sophocle? Que sait-on de Descartes? Qu'il fut un géomètre, un grand penseur persécuté par des fanatiques. De Newton? Qu'il fit trois découvertes, dont une seule l'auroit immortalisé. La vie de son célèbre antagoniste n'est guère moins obscure.

Les personnages de quelque importance à la cour, au sénat, à l'armée, sous les régnes de Claude et de Néron, ont tous été bien connus; Sénèque seul en aura imposé à ses con-

temporains , et c'étoit aux censeurs de notre temps qu'il étoit réservé de lui arracher le masque ! Ils en savent là-dessus plus que Tacite , qu'ils accuseront de partialité , au hasard de calomnier deux grands hommes à la fois : cependant que devient la certitude de l'histoire , si l'on peut contester le témoignage de Tacite ?

Nous devons à Plutarque et à quelques autres biographes anciens , et nos neveux devront à Moréri , à Bayle , à Chauffepié , à Marchand , à Fontenelle , à d'Alembert , à Condorcet , à notre académie française , la connoissance utile des vertus sociales ou des défauts domestiques qui rendirent agréable ou fâcheux le commerce des hommes célèbres dont ils admireront les ouvrages (324 q).

La manie d'imputer des vices sur le silence des contemporains ne peut naître , selon moi , que d'une perversité originelle de caractere , ou d'une jalousie inhérente à l'état que l'on professe.

(324 q) M. d'Alembert et M. de Condorcet sont deux grands peintres , qui ont chacun leur maniere. M. d'Alembert est délicat , ingénieux , plaisant , ironique et hardi. M. de Condorcet se fait distinguer par la force et l'art dont il présente les vertus et les défauts ; il rassemble les uns et les autres dans ses portraits , mais les vertus sont exposées à la grande lumière , et les défauts sont cachés dans la demi-teinte. L'amour du vrai , du bon et du beau leur est commun ; et l'on ne voit pas seulement dans leurs écrits que ce sont d'habiles gens , mais que ce sont encore d'honnêtes gens.

§. CIII. Las du spectacle de la débauche et du crime, Sénèque veut s'éloigner : Neron le retient ; et voici ce que Sénèque lui fait entendre, s'il ne le lui dit pas expressément :
 » Je sais que ma présence et mes reproches vous
 » importunent ; mais c'est votre faute et non
 » la mienne. N'attendez de moi que la vérité :
 » je vous respecte, mais je la respecte plus que
 » vous (325) ; et je me consolerois plus facilement de vous avoir déplu que de l'avoir offensée ». Certes, ce n'est pas là le discours d'un homme attaché à la faveur, aux honneurs, aux richesses, à la vie. J'en atteste les gens de cour.

Dans la conduite, les discours et les écrits

(325) *Nec sibi promptum in adulationes ingerium. Idque nulli magis gnarum, quàm Neroni, qui saepiùs libertatem Senecae, quàm servitium expertus esset...* Senec. apud Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 61.* Joignez à ce passage ce qu'il dit à Neron dans le second livre de la *Clémence* (chap. 2). Après avoir fait à ce prince, jeune encore, un tableau touchant de la prospérité de son regne, s'il continue à donner à ses sujets l'exemple des bonnes mœurs, il ajoute : » Souffrez que je m'arrête un moment sur ce tableau, non pour flatter vos oreilles, ce n'est pas ma coutume ; j'aimerois mieux les offenser par la vérité, que de leur plaire par l'adulation « . . . Voyez ce qu'on a dit sur ce passage, dans une note où l'on réfute au long et par des faits précis, tout ce que les détracteurs de Sénèque ont débité contre lui. Tome 4, pages 548, 549 et suiv.

de Sénèque on voit un homme , un philosophe qui , affermi sur le témoignage de sa conscience , marche avec une fierté dédaigneuse au milieu des bruits calomnieux de quelques citoyens qui attaquent sa vertu et ses talents , par une basse jalousie qui souffre de la richesse qu'il possède , des honneurs dont il est décoré , et de la considération générale dont il jouit : et dans quel temps cela ne s'est-il pas fait ?

Qu'on rapproche le discours précédent de celui qu'il tient au tribun Silvanus quelques instants avant que de mourir , et l'on admirera dans une fermeté aussi soutenue l'homme dont Pline le naturaliste a dit (326) qu'il avoit bien connu le néant et la futilité des grandeurs humaines ; le sage à qui elles n'en avoient point imposé ; le philosophe qui avoit passé les jours et les nuits à converser avec lui-même , et à se convaincre de la vanité de ces richesses dont on aime à se persuader que la possession l'avoit enivré.

Pour rentrer dans le palais de Néron , plus puissant que jamais , il ne lui en auroit coûté qu'un mot flatteur ; mais il mourra plutôt que de le dire.

« Tous ces beaux axiomes de morale que

(326) *Novissimè Annaeo Seneca , principe tum eruditionis ac potentiae , quae postremò nimia ruit super ipsum , minimè utique miratore inanum Plin. Nat. Hist. lib. 14 , cap. 4 , page 713 , edit. Harduin.*

» Sénèque a dictés , ajoutent quelques-uns de
» ses détracteurs , c'est une sottise de croire
» qu'il les ait pratiqués. C'étoit un homme
» comme nous , peut-être un peu moins sub-
» jugué par les opinions vulgaires ».

C'est-à-dire , cet héroïsme philosophique est au-dessus de moi ; donc il n'y a point de pareils héros. Voilà une singulière logique.

§. CIV. Je sais qu'il ne faut pas conclure la pureté des mœurs de la sagesse des discours , et qu'il peut arriver qu'un pervers écrive et parle aussi disertement de la vertu qu'un homme vertueux ; mais ce pervers n'est pas un Sénèque , n'a pas consumé sa vie à méditer les devoirs du sage , et à donner des leçons de stoïcisme à ses amis , à sa mère , à ses tantes , à ses frères , à presque tous les ordres des citoyens , et ne s'est pas laissé couper les veines plutôt que de se démentir. La vie publique de Sénèque n'étoit ignorée de personne ; et comment auroit-il fait pour dérober à ses entours la connoissance de sa vie privée ? Vicieux , de quel front auroit-il prêché la vertu à son élève ? La moindre contradiction entre ses mœurs et ses préceptes ne l'auroit-elle pas exposé à la rigueur des courtisans ? Il faut avouer ou que Sénèque a été un des hommes les plus vertueux , ou de tous les prédicateurs le plus impudent. Un vicieux qui poursuit le vice avec la constance et l'âcreté de Sénèque ! Un philosophe qui passe ses journées à écrire , et qui n'écrit pas une ligne qui

ne soit une satire sanglante de lui-même ! Un méchant dont la fonction habituelle est de faire des gens de bien ! Cela se conçoit-il ? Cette hypocrisie est le rôle exclusif, le privilège d'un certain état ; mais Sénèque n'étoit point augure ; ce qu'on a dit d'Epicure , on peut le dire de lui : que celui qu'il ne corrigeoit pas , étoit un déterminé scélérat à renvoyer aux tribunaux des enfers.

§. CV. Jeune seigneur , toi qui ne pris aucun des vices de la cour où ton rang et ta naissance t'appelloient ; toi qui es fait pour croire aux vertus , parce que ton ame en est remplie , tu ne permettras pas que ce frontispice où l'on a vu le masque séduisant de la vertu sur le visage du vice , reparoisse à la tête de l'ouvrage ingénieux et profond de ton ayeul ; tu briseras ce buste injurieux au-dessous duquel on lit *Sénèque* , et tu ne souffriras pas qu'il insulte à jamais au plus digne des mortels (327).

(327) Il y a très-long-temps qu'on ne voit plus ce frontispice affligeant à la tête des *Maximes du duc de la Rochefoucault* ; on ne le trouve même dans aucune des éditions qui ont suivi la troisième ou la quatrième , comme je m'en suis assuré en consultant presque toutes celles qui ont été publiées depuis cette époque jusqu'à la dernière , imprimée cette année (1779) au Louvre avec autant d'exactitude que d'élégance. Ainsi , l'auteur des *Maximes* a réparé lui-même l'injure qu'il avoit faite à Sénèque ; et cette espèce de rétractation publique , la seule qui convienne quand l'offense l'a été , fait également l'apologie de l'un , et l'éloge de la candeur de l'autre.

J'avoue qu'il étoit difficile que le grand détracteur des vertus humaines fût un meilleur choix. Si Sénèque fut un hypocrite, le sage n'est qu'une chimère.

Mais la vertu est donc une chose bien affligeante, une chose bien précieuse, même aux yeux des méchants, à en juger par leur acharnement à nous en dépouiller? Encore leur pardonneroit-on leur indigence, s'ils s'enrichissoient en travaillant à nous appauvrir, si la malignité étoit le seul vice dont ils fussent souillés. Mais quels furent, et quels seront dans tous les temps les calomniateurs de Sénèque? Des courtisans perfides, des adulateurs par état, la race la plus abjecte; des Tibères, des Caligulas, les oppresseurs des hommes dont ils devoient être les peres, avec le nombreux cortège des menteurs subalternes qui servent leurs haines et qui encensent leurs folies (328).

Il y aura dans tous les temps des scélérats mercénaires, à qui il ne manquera que le talent

(328) » Je puis dire avec vérité; dit la Mothe-le-
» Vayer, n'avoir jamais ouï mal parler de Sénèque qu'à
» ceux qui étoient bien avant dans le vice, comme au
» contraire, je n'ai guere vu d'hommes vertueux qui
» n'aimassent Sénèque très-ardemment: et comment
» se pourroit-il faire que celui dont on ne sauroit lire
» les écrits sans être touché d'une secreete passion pour
» la vertu, eût été, quant à lui, son plus capital ad-
» versaire? Sans doute qu'il faut n'avoir aucune con-

et la circonstance pour être des Anytes et des Tigellins. Que l'hypocrisie ou la perversité de l'homme en place leur fasse signe, ils accourront, ils diront : Seigneur, parle : quel est l'homme de bien qu'il te faut immoler ? nous voilà prêts. Ils se sont dit : Que nous importe le déshonneur, pourvu qu'on nous protège et qu'on nous gratifie ?

§. CVI. Après la découverte de la conjuration de Pison, Néron est un tigre devenu fou. Si le tyran ne meurt pas sous le coup, sa puissance et sa férocité s'en accroissent avec son effroi. Des enfants des conjurés, les uns sont chassés de Rome, exterminés par la faim ou par le poison, d'autres massacrés dans un repas avec leurs instituteurs et leurs esclaves (329).

Quelle suite d'assassinats ! Salvidienus (330) a loué à des étrangers les magasins dépendants de sa maison, proche de la place publique ; il mourra. Cassius Longinus a placé l'image de Cassius parmi celles de ses ancêtres ; il mourra. Silanus affecta la dignité impériale ; il mourra. Pétus Thraséas a le front sévère d'un censeur ; il mourra. Fier d'avoir tant osé impunément,

» naissance de ses œuvres pour prendre une telle opinion ;
 » et pour moi, j'avoue qu'on me feroit croire plutôt toute
 » autre chose que la mauvaise vie de Sénèque α . . .

De la vertu des payens, partie 2, page 253, tome 5,
 édit. in-12.

(329) Sueton. *in Neron. cap.* 36.

(330) Sueton: *in loc. cit. cap.* 37.

il se vante qu'avant lui aucun souverain n'a su ce qu'on peut sur le trône. Il projette l'extinction de l'ordre sénatorial, qui n'est pas encore assez vil à son gré.

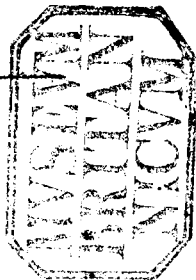
On prononce devant lui le proverbe grec (331), *que tout périsse après ma mort* : Επεὶ θανάτῳ γὰρ μάλιστα ποίη; il reprend : ἐπεὶ ζῶντο. *de mon vivant*. Rien de plus touchant que la mort de Vétus, de Sentia, sa belle-mère, et de Pollutia, sa fille (332). Pollutia venoit de recevoir dans le pan de sa robe la tête sanglante de son époux. Vétus abandonne tout à ses esclaves, excepté trois lits funéraires, sur lesquels ces trois victimes se font couper les veines avec le même fer, dans le même appartement, n'ayant de vêtements que ce qu'en exige la pudeur. On les plonge dans le bain, où ils expirent, le père, les yeux attachés sur sa fille, l'ayeule sur sa petite-fille, celle-ci sur les deux autres, tous trois invoquant en même-temps les dieux, tous trois les conjurant de hâter leur mort, et de leur épargner la douleur de survivre à ce qu'ils ont de plus cher. La nature suivit l'ordre de l'âge : Sentia mourut la première, et Pollutia la dernière.

Novius Priscus est exilé à titre d'ami de Sénèque (333).

(331) Sueton. *ubi supr.*, cap. 38.

(332) Tacit. *Annal.* lib. 16, cap. 10 et 11.

(333) Tacit. *Annal.* lib. 15, cap. 71.



Junius Gallion, frère de Sénèque, effrayé, demande grace (334).

Annæus Méla, frère de Sénèque et de Gallion, se fait ouvrir les veines.

Et tandis que le sang des bons citoyens coule, on continue de remercier les dieux.

§. CVII. Cependant il se répandoit que Subrius Flavius, de concert avec les centurions, avoit arrêté dans une assemblée, non si secrète que Sénèque n'en eût eu connoissance, qu'on assassinerait Pison après que celui-ci auroit assassiné Néron, et que l'empire seroit conféré au philosophe (335), homme d'une réputation sans tache, et éminemment doué de toutes les vertus. On faisoit dire à Flavius : « Chasser un » joueur de harpe pour prendre un chanteur, » l'état en sera-t-il moins déshonoré (336) » ?

Quel mortel eût plus dignement occupé le trône ? et quel bonheur pour les Romains !

Il est rare que l'oppression, quand elle est extrême, n'inspire pas aux peuples quelque résolution salutaire ; mais, selon les circonstances, c'est ou une véritable crise qui termine le mal, ou le sanglot d'un agonisant, un dernier mouvement convulsif qui tombe rapidement et sans effet. Le nerf nécessaire à l'exécution est coupé,

(334) Tacit. *Annal. lib.* 15, cap. 73, et 74.

(335) *Quasi, insonti claritudine virtutum ad summum fastigium delecto.* . . . Tacit., *ubi supr. cap.* 65.

(336) Tacit. *Annal. lib.* 15, cap. 65

et l'on continue de souffrir et de se plaindre , si la tyrannie le permet ; car elle va quelquefois jusqu'à exiger un front serein de l'esclave qui porte le désespoir au fond de son cœur. Un soupir , une larme indiscrete seroit punie de mort (337).

Mais quand les Romains , d'un concert unanime , et rassemblés en corps , seroient venus présenter la couronne impériale à Sénèque , l'auroit-il acceptée ? Le médecin s'éloigne , lorsque le malade est désespéré ; il est un temps où il ne faut ni commander ni obéir : que faire donc ? Fuir.

» Dion n'est point contraire à Tacite dans » les détails de la conjuration de Pison. »

Donc Sénèque aspirait à l'empire. Ce Sénèque à qui l'on reproche trop d'esprit, et dont Messaline redoutoit la pénétration , tient la conduite d'un imbécille : on le voit sans cesse occupé de dérober au sénat , au peuple , à la nation les ridicules et les forfaits du souverain qu'il se propose de détrôner. Ou l'imputation des censeurs , ou la marche des factieux est à faire pitié.

§. CVIII. Cependant il falloit justifier et la disgrâce et la mort d'un personnage connu et

(337) Je ne me rappelle plus dans quel endroit, des *Annales* de Tacite j'ai lu ce fait : mais je suis sûr qu'il s'y trouve.

révéré dans toute l'étendue de l'empire. On pense bien que les courtisans ne manquèrent pas à leur devoir. Que ne dirent-ils pas ? Que le public ne crut-il pas ? Ennemi des hommes de génie et des hommes vertueux qui le blessent encore davantage, il ne discuta point les imputations faites à Sénèque : est-ce que le peuple discute ? Il crut le mal comme il le croiroit aujourd'hui ; il est méchant, mais il est encore plus sot.

Cette crédulité populaire, je la conçois ; mais d'où naît dans les hommes instruits une indigne et vile petitesse d'esprit qui existoit avant Sénèque, et qui s'est perpétuée de son temps jusqu'au nôtre ? D'où nous vient à nous, qui n'avons aucun intérêt à démêler avec les grands hommes de l'antiquité, l'étrange manie de décrier leurs vertus ? Eh quoi ! la justice, la bienfaisance, l'humanité, la patience, la modération, l'héroïsme patriotique ne sont-ils pas dignes de notre admiration et de nos éloges, en quelque lieu que se montrent ou que se soient montrées ces grandes qualités, à Constantinople, à Pékin, à Londres, dans Athènes l'ancienne ou dans Rome la moderne ? Qu'avons-nous de mieux à souhaiter que de les retrouver ? Quoi de plus conséquent à notre sécurité et à notre bonheur que de les encourager ? Et me blâmera-t-on si je m'indigne ou si je m'afflige, lorsque je vois un

homme de bien (338) faire cause commune avec un pervers tel que Suilius ou un Dion Cassius ; un homme de jugement préférer le témoignage du moine Xiphilin à celui de Tacite ; un homme distingué par ses vertus , ses connoissances et ses travaux , appuyer de son suffrage de vils délateurs , oublier qu'il ne faut calomnier ni les vivants ni les morts , et que , si l'injure faite aux vivants est plus nuisible , celle qu'on fait aux morts est plus lâche ; parler de la vie publique et privée d'un philosophe , décédé il y a près de deux mille ans

(338) Cet homme de bien est M. de Sacy , qui , dans son *Traité de la gloire* , ouvrage médiocre et rempli d'idées presque toujours fausses ou exagérées , quand elles ne sont pas communes , semble avoir pris à tâche de calomnier Sénèque , et de ternir la réputation d'un philosophe qui fait honneur à la nature humaine par ses talents et ses vertus. M. de Sacy s'est fait lâchement l'écho des Suilius , des Dion , des Xiphilin ; et les mêmes cris d'indignation que ces infâmes calomniateurs ont excités dans tous les temps parmi les gens de bien , retentissent aujourd'hui sur la tombe de M. de Sacy. Il auroit dû se souvenir de cette belle maxime de Tacite , applicables à tous les écrivains , et sur-tout à un homme de son état : Ceux qui font profession de dire la vérité , dit ce grand historien , doivent être sourds à l'amitié comme à la haine. *Incorruptam fidem professis , nec amore quicquam , et sine odio , dicendus est. . . Tacit. Hist. lib. 1 , cap. 1.* Voyez le *Traité de la gloire* , pag. 246 et suivantes , édition de Paris , 1745.

et dans une contrée éloignée, avec une légèreté qu'on ne se permettroit pas, s'il étoit question d'un citoyen qui vivoit hier, et dont la demeure n'étoit séparée de la nôtre que de la largeur d'une rue ou de l'épaisseur d'un mur mitoyen; attester, avec une assurance qui étonne, des faits contredits par les historiens contemporains les plus graves et les plus sévères, et décider d'un ton magistral : *Que Sénèque ne sut pas mieux soutenir sa gloire que celle de son disciple Néron ? Où ? quand ? à quelle occasion ? Soutenir la gloire d'un Néron ! Qu'il fut avare.* Quelle preuve a-t-il donné de ce vice, et quelle preuve en apporte-t-on ? Ce censeur en sait-il plus que Juvénal ? *Que Tacite s'est vainement efforcé de le justifier.* Tacite le justifie, mais sans effort : il raconte des faits dont il étoit sans doute un peu mieux instruit que nous, et il les raconte avec simplicité, comme il convenoit à un grand historien tel que lui, et avec la circonspection qu'il-devoit à un personnage tel que Sénèque. . . . *Qu'il préconisa le meurtre d'Agrippine.* On a vu dans quelques-uns des paragraphes précédens le peu de fondement de cette calomnie ; il est donc inutile d'insister davantage sur ce sujet. J'ajouterai seulement ici que Sénèque ne préconisa point le meurtre d'Agrippine ; préconiser, c'est faire l'éloge. Dans Rome personne n'ignoroit

que Néron avoit assassiné sa mere , et il eût été de la dernière indécence d'en convenir. De quoi s'agissoit-il donc après que le crime fut commis ? D'en prévenir les suites. Sénèque obéit à un maître féroce , en adressant au sénat , ou plutôt au peuple , au nom de l'empereur , quelques motifs qui pouvoient en affoiblir l'atrocité. Ces actions , ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible où la sécurité nous environne , dans une bibliothèque , devant un pupître , qu'on les juge sainement : c'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut être ou se supposer , devant elle , sous ses yeux étincelans , ses ongles tirés , sa gueule entr'ouverte et dégouttante du sang d'une mere ; c'est là qu'il faut dire à la bête : » Tu vas me déchirer , je n'en doute pas , mais je ne ferai rien » de ce que tu me commandes. « Qu'il est aisé de braver le danger d'un autre , de lui prescrire de l'intrépidité , de disposer de sa vie ! Encore , quel eût été le fruit de ce sacrifice ? Un nouveau crime. Quel si grand avantage y avoit-il donc pour la république que Sénèque fût égorgé plutôt ? D'ailleurs , qui est-ce qui étoit présent lorsque Néron imposa cette tâche au philosophe ? Qui sait ce que celui-ci dit au tyran ? Qui sera assez juste appréciateur des circonstances où l'empire se trouvoit , pour oser blâmer la condescendance de Sénèque ? Ne diminuons pas le nombre des honnêtes

gens, il y en a si peu (339) ; ne ternissons pas la mémoire des hommes vertueux, ils sont si rares : assez d'autres exemples consoleront la méchanceté, sans y ajouter celui d'un sage.... *Qu'il perdit d'une manière honteuse une vie qu'il avoit lâchement conservée.* Voilà ce que fait dire la fureur d'arrondir une phrase. Sois vrai, et tu seras ensuite bel-esprit, si tu peux. Faut-il que, pour flatter mon oreille, tu blesSES la vérité, et que pour être harmonieux, tu deviennes calomniateur ? J'appellerai de cette accusation au récit que Tacite nous a laissé de la vie et de la mort de Sénèque..... *Qu'il eut besoin des exhortations de sa femme pour se résoudre à mourir.* C'est un nouveau mensonge aussi impudent que le premier. Jamais homme ne mourut avec plus de fermeté et de sang-froid. Je lis qu'il exhorta sa femme à vivre, mais je ne lis point qu'elle l'ait exhorté à mourir. Je lis qu'il consola Pauline et ses amis, mais je ne lis point qu'il se soit désolé..... *Qu'il eut besoin de son exemple.* Traduire le passage de l'historien par *je consens que vous m'en donniez l'exemple*, au lieu de traduire : » le grand exemple que vous

(339) *Rari quippe boni ; numerus vix est totidem quod*

Thebarum portae, vel divitis ostia Nili.

JUVEN. *Satyr.* 13, vers. 26, 27.

» allez donner en préférant librement une
» mort glorieuse à une vie amusée , est une
» gloire que je ne puis avoir , et que je ne
» vous envierai point ; « c'est connoître aussi
mal la langue de Tacite que l'ame de Sénèque.
Beaucoup de braves Romains , avant notre
philosophe , avoient su mourir dignement ; je
ne me rappelle aucune Romaine de ce temps
qui ait refusé de survivre à son époux : voici
donc un homme qui se croit mieux instruit
que Tacite. Mais qui est-il , et dans quelle
heureuse contrée a-t-il vécu , pour n'avoir ja-
mais vu d'illustres innocens calomniés et per-
secutés ; pour n'avoir jamais entendu les actions
les plus criminelles imputées à de grands hom-
mes , même à de saints personnages , et le
public imbécille , que dis-je , et quelquefois
des gens éclairés joindre leurs voix à la sienne
et répéter ses discours ?

Dans ces temps voisins de la naissance du
christianisme , et à l'époque de la fureur des
tyrans déchaînés contre cette doctrine , n'ac-
cusoit-on pas les chrétiens d'égorger un enfant
dans leurs assemblées nocturnes , et de se re-
paître de ses membres sanglans ? Néron ne les
traduisit-il pas , ne les châtia-t-il pas des plus
horribles supplices (340), comme auteurs de
l'incendie de Rome ? Si la providence n'eût ar-
rêté dans ses décrets que la religion de Jesus-

(340) Tacit. *Annal.* lib. 15 , cap. 44.

Christ, malgré les efforts, ou graces aux efforts des persécuteurs, embrasseroit toute la terre, et dureroit autant que les siècles; les prêtres du paganisme, les historiens idolâtres ne nous auroient-ils pas transmis ces atrocités? Et s'il fût arrivé à un homme de bien d'examiner les principes et les mœurs des apôtres, des disciples, des fideles, et de les rejeter comme deux calomnies impudentes, absurdes, incroyables, peut-être lui en auroit-il coûté la liberté, peut-être la vie; mais en eût-il été moins sensé, moins courageux, moins juste? Ce que cet honnête payen eût osé pour les chrétiens, je le fais pour un honnête payen (340 r).

§. CIX. Mais à quoi tendent toutes ces disputes pour et contre les mœurs d'un philosophe? Que nous importe la contradiction vraie ou fausse de la conduite de Sénèque avec sa morale? Quelles qu'aient été ses actions, ses principes en sont-ils moins certains? Ce qu'il a écrit du caractere et des suites de l'ambition, de l'avarice, de la dissipation, de l'in-

(340 r) Lecteur, qui que tu sois, je compte sur ton estime : méchant, tu la dois à un homme qui ne croira qu'avec la dernière répugnance que tu n'as jamais été bon, ou que l'ayant été, tu as pu cesser de l'être; bon, tu la dois à un homme qui ne croira ni de ton vivant, ni après ta mort, sans des preuves aussi claires que le jour, que tu sois devenu méchant.

justice, de la colere, de la perfidie, de la lâcheté, de toutes les passions, de tous les vices, de toutes les vertus, du vrai bonheur, du malheur réel, des dignités, de la fortune, de la douleur, de la vie, de la mort, en est-il moins conforme à l'expérience et à la raison? Aucunement. Nous n'avons pas besoin de l'exemple de Sénèque pour savoir qu'il est plus aisé de donner un bon conseil que de le suivre. Tâchons donc d'en user à son égard comme avec tous les autres précepteurs du genre humain; faisons ce qu'ils nous disent, sans trop nous soucier de ce qu'ils font : malheur à eux, s'ils disent ce qu'ils ne pensent pas; malheur à eux, s'ils font le contraire de ce qu'ils pensent.

§. CX. Mais nous avons vu mourir l'instituteur, voyons mourir le disciple : opposons les derniers moments de l'homme vertueux aux derniers moments du scélérat.

Rome, que le sang des nations a été bien vengé dans tes propres murs ! Aux proscriptions de Sylla succèdent les proscriptions des triumvirs ; à l'oppresseur de ta liberté, un tyran flatteur ; à celui-ci, un tyran sombre et fourbe ; à celui-ci, un tyran insensé ; à celui-ci, un tyran imbécille ; à ce dernier, un tyran féroce ; la peste à l'incendie. Tes maisons (341) se remplissent de cadavres, tes rues de con-

(341) Tacit. *Annal. lib. 16, cap. 13.*

vois. Les esclaves , les maîtres expirent au milieu des gémissements des enfants , des époux ; ceux - ci , après avoir assisté les mourants , pleuré les morts , sont déposés à côté d'eux sur un même bûcher. Heureux les sénateurs , les chevaliers , les grands , les hommes vertueux qu'une calamité générale dérobera aux fureurs de Néron !

Ce fut alors qu'on publia des prodiges de toute espece : des oiseaux funebres s'étoient abattus sur le Capitole ; la terre avoit été secouée par des tremblements ; le feu du ciel avoit embrasé les enseignes militaires ; une truie avoit mis bas un petit qui avoit les serres d'un épervier ; une femme étoit accouchée d'un serpent ; le figuier ruminal avoit perdu ses branches.

Ces bruits ont été et seront par-tout des avant-coureurs des grandes révolutions. Lorsqu'un peuple le desire , l'imagination agitée par le malheur , et s'attachant à tout ce qui semble lui en promettre la fin , invente et lie des événements qui n'ont aucun rapport entre eux. C'est l'effet d'un mal-aise semblable à celui qui précède la crise dans les maladies : il s'élève un mouvement de fermentation secrete au dedans de la cité , la terreur réalise ce qu'elle craint , la crédulité dénature ce qu'elle entend ; il y a des plaintes sourdes , il échappe des mots ; on remarque de l'inquiétude sur les visages , du désordre dans la conduite habituelle des personnages importants ; les amis se séparent , les

ennemis se rapprochent ; le commerce , plus réservé pendant le jour , est plus fréquent pendant la nuit ; il erre dans les rues des hommes qui s'enveloppent , qui se hâtent , qui se dérobent ; les têtes exaltées qui ne s'expliquent rien , mais que tout frappe , ont des visions , tiennent des discours prophétiques , et débitent des rêveries qui subissent , en passant de bouche en bouche , mille interprétations diverses , entre lesquelles il est difficile qu'il ne s'en trouve quelques-unes symboliques de la catastrophe qui suit.

Les prodiges sont rares sous les regnes heureux , et l'on en est moins effrayé.

§. CXI. Le desir de l'impunité n'est pas le seul obstacle aux entreprises périlleuses ; mais on veut tout prévoir , on craint d'abandonner quelque chose au hasard. Le moment du succès s'échappe , tandis qu'on s'occupe à l'assurer ; et c'est ainsi qu'un Néron continue de regner , et qu'un Guise manque la couronne. Si Subrius eût écouté son courage , et qu'il eût poignardé le tyran en plein théâtre , à l'aspect d'un peuple entier témoin d'un si noble forfait , comme il en avoit conçu le dessein , il ne laissoit rien à faire à Vindex. Tandis que les conjurés de Pison temporisent entre l'espérance et la crainte , la conjuration se découvre , et ils périssent tous.

§. CXII. Il y avoit environ neuf ans (342)

(342) *Talem principem paulò minus quatuordecim an-*

que la terre gémissait sous le monstre, lorsque le ciel en fit justice. Vindex souleve la province des Gaules qu'il commandoit en qualité de propréteur, et Galba les Espagnes. Alors le tyran perd la raison : il se roule à terre, déchire ses vêtements, il se frappe. Dans son délire, il projette de faire massacrer et les gouverneurs des provinces et les commandants d'armées : il abandonnera aux légions le pillage des Gaules ; il brûlera Rome ; au milieu de l'embrâsement, on lâchera des bêtes féroces sur le peuple. Un moment après il veut se présenter aux rebelles ; il prend les faisceaux, il ne se vengera pas ; il versera des larmes, on sera touché de son repentir ; la paix va ramener l'allégresse, il en médite les chants. Il ordonne ses équipages (343), et sur-tout que ses instruments de musique ne soient pas oubliés. On coupe les cheveux à ses concubines, elles seront armées de haches et de boucliers, à la manière des amazones. Les tribus de Rome sont convoquées sous les drapeaux, personne ne s'y rend ; il arrache aux maîtres leurs esclaves : il exige le tribut de tous les ordres de l'état, l'impôt annuel des locations : le fisc ne recevra que de la monnaie en or et en argent le plus pur et nouvellement frappé. Il est effrayé par

nos perpressus terrarum orbis tandem destituit, etc...
 Suet. *in Neron. cap. 40, 42 et 43.*

(343) Suet. *in Neron. cap. 44.*

des pronostics (344) ; les armées ont embrassé la cause de Vindex ; il en apprend la nouvelle à table , il déchire la lettre , il renverse la table , il brise deux vases précieux , il demande du poison à Locuste : il s'est retiré dans les jardins de Servilius , tandis qu'on prépare des vaisseaux à Ostie pour sa fuite ; les tribuns et les centurions des gardes prétoriennes refusent de l'accompagner ; un d'eux lui dit (345) : *Est-il donc si difficile de mourir ?* Ses pensées ne sont plus les mêmes : il ne se retirera plus chez les Parthes , il n'ira plus se prosterner aux pieds de Galba ; il montera dans la tribune aux harangues , il demandera grace , et se re-treindra au gouvernement de l'Égypte : on lui déclare qu'il sera mis en pièces avant que d'arriver à la place publique. Il se couche , il s'éveille au milieu de la nuit , ses gardes l'ont abandonné ; il s'élance de son lit , il fait appeler ses amis , il n'en a plus ; il court à leurs portes qu'il trouve fermées. Il rentre dans son palais que les sentinelles ont pillé ; il présente sa gorge à couper à un gladiateur qui lui refuse son bras ; il court vers le Tibre , il est trop lâche pour s'y précipiter ; il revient. Un affranchi lui offre un asyle dans sa petite campagne (346) : il accepte , il s'y rend en tunique ,

(344) Suet. *loc. cit.* cap. 47.(345) Suet. *in Neron* , cap. 47.(346) *Id. ibid.* cap. 48.

les jambes nues et la tête enveloppée ; il sent la terre trembler sous ses pas , ses yeux sont frappés d'un éclair , il entend les imprécations des passants contre lui , leurs vœux pour Galba. Il descend de cheval , il arrive , les pieds et les vêtements déchirés par des ronces , aux murs du jardin de l'affranchi ; il y entre , en rampant , par une ouverture qu'on a creusée sous la terre , et qui le conduit à une salle étroite où il s'étend sur un mauvais matelas couvert d'un vieux manteau. Il ordonne sa fosse sur la mesure de son corps ; il pleure , il s'écrie (347) : Quelle fin pour un si grand musicien ! Malheureux ! tu n'en serois pas là , si tu avois su gouverner comme tu savois chanter. Le sénat l'a déclaré ennemi de la patrie , on le cherche pour le traîner au supplice : il se saisit de deux poignards , il se dit (348) : « Tu prolonges une » vie infâme d'une manière honteuse ; ce que » tu fais n'est pas digne d'un empereur ; prends » ton parti , allons Néron , exhorte-toi ». Les cavaliers qui ont ordre de le saisir vivant , sont à la porte , il les entend. A l'aide d'Epaphro-

(347) *Qualis artifex perco ! . . .* Sueton. *in Nerone* , cap. 49.

(348) On pourroit demander à Néron prêt à s'égorger lui-même pour dérober sa tête à la juste fureur de tous ses sujets , qui se disputent à l'envi l'honneur et le plaisir de lui arracher la vie , s'il pense en ce moment que le souverain puisse impunément tout ce qu'il veut.

dite , son secrétaire , il s'enfonce un des deux poignards dans la gorge ; il expiroit , lorsque le centurion entra : ses yeux agrandis et fixes inspiroient l'effroi.

§. CXIII. Le monstre n'est plus. Je m'arrête immobile devant son cadavre : à chaque forfait que je me rappelle , je sens mon indignation redoubler ; mais que lui importe ? il ne me voit point. C'est en vain que je lui reproche les meurtres d'Agrippine , de Burrhus , de Sénèque , de Thraseas , de Vétus et de sa famille ; il ne m'entend plus : les furies se sont éloignées , et sa cendre repose aussi tranquillement que celle de l'homme vertueux. Qui est-ce qui absoudra les dieux , de sa vie et de la mort de ses instituteurs ? Tant de crimes sont-ils suffisamment expiés par le supplice d'un moment ? Est il vrai que le ciel fit assez pour un Sénèque , lorsqu'il le créa bon , et qu'un Néron en fut assez châtié , lorsqu'il le créa méchant ? Je le crois , oui , je le crois ; et s'il falloit opter entre le sort d'un scélérat fortuné et celui d'un homme de bien malheureux , certes je ne balancerois pas. Quel est le motif d'un choix aussi décidé ? La persuasion qu'il n'y a point de méchant qui n'ait souvent désiré d'être bon , et que le bon ne desira jamais d'être méchant.

§. CXIV. Mais Tibere , Caligula , Claude , Néron , ont-ils été coupables de toutes les scélératesses dont on les accuse ? Sur-tout la pei-

ture des infamies clandestines de leur palais n'a-t-elle point été chargée ? Qui est-ce qui n'a pas entendu de nos jours les scandaleux récits dont on amuse l'ineptie populaire, dont elle se repaît avec avidité, et qu'elle se plaît à répandre ? L'histoire des poissons de Tibère n'a rien de plus ridicule, ni peut-être de plus vrai. Mais que nous importe ? les crimes imputés sont une partie du châtimement légitime des crimes commis.

§. CXV. Une singularité aussi remarquable que surprenante dans le caractère de Tibère et de Néron, c'est la patience (349) avec laquelle ils supportèrent l'injure et la satire. Tibère lisoit les libelles, y répondoit dans le sénat, et n'en recherchoit pas les auteurs. Néron ne se montra dans aucune circonstance aussi indulgent qu'envers ceux qui l'attaquoient par des mots ou des vers épigrammatiques. Il livroit l'empereur à la raillerie ; mais non le musicien.

Le préteur Lucius Antistius, sans aucun sujet de mécontentement, compose des vers outrageants contre Néron (350) et les lit à table au milieu d'une assemblée nombreuse. Il est déféré : le sénat se partage d'avis ; le jugement est renvoyé à Néron, qui répond : « Comme » je m'étois proposé de modérer votre rigueur,

(349) Sueton. *in Néron. cap.* 39.

(350) Tacit. *Annal. lib.* 14, *cap.* 48 et 49.

« je suis bien éloigné de m'opposer à votre
« clémence : ordonnez d'Antistius ce qu'il vous
« plaira ; vous êtes même les maîtres de l'ab-
« soudre ».

Au milieu des flatteries le consul désigné Cerialis Anicius dit un mot délié que Néron entendit sans doute , et dont il ne s'offensa point ; il opinoit à ce qu'on élevât un temple au divin Néron , honneur qu'on ne rendoit aux souverains qu'après leur mort (351).

On publia contre lui nombre d'épigrammes grecques et latines assez mauvaises , à en juger par celles que Suétone nous a transmises (352). Il en connut les auteurs ; et loin de sévir , il obtint du sénat le pardon de ceux qui furent dénoncés.

Un acteur des farces Attellanes , appelé Datus , chantoit un air qui commençoit par ces mots : *Bon jour mon pere ; bon jour ma mere* , et qui finissoit par ceux-ci : *Vous irez bientôt chez Pluton*. Par le geste de quelqu'un qui boit , il désigna la mort de Claude ; par celui de quelqu'un qui nage , la mort d'Agrippine ; et par un troisieme qui s'étendoit à la ronde , la perte du sénat (353) : il fut exilé. Une pareille

(351) *Nam Deum honor principi non ante habetur, quam agere inter homines desierit.* . . . Tacit. *Annal.* lib. 15 , cap. 74 , in fine.

(352) Sueton. in *Neron.* cap. 39.

(353) *Id. ibid.* cap. 39.

insolence seroit plus sévèrement châtiée de nos jours.

Rien ne le choquoit autant dans les libelles de Vindex que le dédain de son talent musical (354). Il avoit sur cet art une idée assez juste : c'est qu'il ne produisoit ses grands effets que dans les assemblées nombreuses (355).

§. CXVI. Sénèque lui avoit appris la langue grecque, l'histoire, l'éloquence et la poésie. Il fit des vers médiocres avec assez de facilité (356); il ne fit aucun progrès dans l'art oratoire.

Il se refusa entièrement à l'étude de la philosophie, d'après le conseil d'Agrippine sa mère, qui lui persuada que cette science étoit nuisible à un souverain (357), c'est-à-dire, à un tyran, car c'étoit la valeur du mot dans la bouche d'une femme aussi impérieuse.

Quoi ! l'art de modérer ses passions, de connoître ses devoirs et de les remplir, d'exercer la clémence et la justice, de connoître les vraies limites de son pouvoir, les prérogatives ina-

(354) *Nihil autem aequè doluit, quàm ut citharaedum malum se increpitem.* . . . Sueton. in *Neron.* cap. 41.

(355) *Subindè inter familiares Graecum proverbium jactans, occultae musicae nullum esse respectum.* . . . Apud Sueton. in *Nerone*, cap. 20.

(356) Sueton. *ubi supr.* cap. 52.

(357) *Id. ibid.* cap. 52. *Sed à philosophiâ eum mater avertit, monens imperaturo contrariam esse.*

liénables de l'homme, de les respecter; cet art, dis-je, est nuisible à un souverain, et il ne doit point entrer dans le plan de l'éducation d'un prince!

Ce conseil d'Agrippine est celui que donneront toujours aux enfants des rois ceux qui se proposeront de les abrutir, pour les gouverner: il est important pour eux qu'ils soient vicieux et fainéants. Mais Agrippine apprend avec le temps qu'on ne travaille pas impunément à rendre son maître sot et méchant. Puissent les imitateurs de sa politique recevoir la même récompense qu'elle en obtint!

Agrippine publia que son fils Néron, au berceau, avoit été gardé par deux serpents; Néron ne convenoit que d'un.

On reproche à Sénèque (358) d'avoir interdit à son élève la lecture des anciens orateurs, et cela pour fixer sur lui seul toute son admiration. Quelle ineptie! Sénèque permettoit sans doute à Néron la lecture de ses propres ouvrages, où il dit de Cicéron: Cet orateur dont la majesté répond à celle de l'empire (359).

(358) Voyez Suétone, *in Neron. cap. 5*, et Quintilien, *Institut. Orat. lib. 10, cap. 1, num. 126*, edit. Cesner.

(359) L'auteur se trompe. Ce passage n'est point de Sénèque le philosophe, mais de Sénèque le père, dont voici les propres termes: *Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus per imperio suo habuit, cognoscere; et, quod vulgò de alio dici solet, sed de illo propriè debet, potui vivam vocem audire. . . .* (Con-

S. CXVII. Jusqu'ici nous n'avons vu que l'homme de cour, l'instituteur de Néron et son

trovers. lib. 1, praeſat. page 68.) Au reste, il seroit facile de trouver dans les ouvrages du fils plusieurs passages où il donne à Cicéron des louanges moins vagues, moins générales, et d'autant plus flatteuses, que la sorte de mérite sur laquelle il insiste particulièrement, et les qualités dont il fait l'éloge, échappent à la plupart des lecteurs, et ne sont guère aperçus que par ceux en qui l'étude réfléchie des grands modèles a perfectionné ce goût, ce tact et ce sentiment exquis du beau, sources fécondes de plaisirs et d'une multitude d'instantanés délicieux que les hommes froids ignorent, et qui sont perdus pour eux. Quintilien, qui, de son aveu, étoit généralement soupçonné de haïr Sénèque, lui reproche avec autant d'injustice que de mauvaise foi, d'avoir décrié les orateurs qui l'avoient précédé, et tout le monde l'a répété et le répète encore tous les jours après lui, sans examiner si ce reproche très-grave est fondé ou non. Il eût été, ce me semble, plus simple, et sur-tout plus honnête, d'en croire sur ce point Sénèque lui-même, qui fait en mille endroits l'éloge de tous ceux qui se sont distingués dans la carrière de l'éloquence, plutôt que l'auteur des *Institutions oratoires*, dont l'accusation, dictée par la haine ou par la prévention, n'est d'ailleurs appuyée d'aucune preuve. Mais pour disculper Sénèque et dévoiler l'injustice, la partialité, disons plus, la basse jalousie de Quintilien, il auroit fallu lire les ouvrages du premier, et l'on a trouvé plus court et plus facile de s'en rapporter aveuglément à la décision de ce rhéteur, et de répéter ce qu'il a dit en vingt lignes, que de chercher dans six volumes les preuves formelles de la fausseté de ses imputations, et de s'assurer par son propre examen, que cet écrivain, dont la lecture est

ministre ; il nous reste à connoître le philosophe ou le précepteur du genre humain.

néanmoins très-utile, n'est pas, même en matière de goût et de critique, un juge plus infallible qu'un autre.

Pour nous, toujours sincères avec nous-mêmes, et guidés par l'intérêt seul de la vérité, nous rapporterons ici deux ou trois passages de Sénèque, où il s'explique sur Cicéron d'une manière claire et précise. Le lecteur aura alors les pièces instructives du procès, et il pourra juger. « Lisez Cicéron, dit-il à Lucilius : vous trouverez dans son style de l'unité, du nombre, de l'élégance, de la souplesse, de la délicatesse, sans pourtant manquer de vigueur ». . . . *Lege Ciceronem : compositio ejus una est, pedem servat, curata, lenta, et sine infamia mollis*, etc. . . . *Denique apud Ciceronem omnia desinunt, apud Pollionem cadunt*. . . . (*Epist.* 100.)

« Citez-moi, ajoute-t-il un peu après, un écrivain que vous préféreriez à Fabianus. Est-ce Cicéron ? A la bonne heure ; mais on n'est pas petit pour n'avoir pas la taille d'un géant ». *Affer quem Fabiano possis praeponere. Dic Ciceronem . . . cedam ; sed non statim pusillum est, si quid maximo minus est*. Il blâme dans une autre lettre le débit précipité de certains orateurs, et il leur oppose la lenteur majestueuse avec laquelle Cicéron prononçoit ses discours. « Ce fondateur de l'éloquence romaine avoit une marche réglée ». . . . *Cicero quoque noster, à quo Romana eloquentia extitit, gradarius fuit*. . . . (*Epist.* 40). Enfin il observe, en parlant de Cécinna, que cet auteur « se feroit un nom dans l'éloquence, si la gloire de Cicéron n'eût éclipsé la sienne ». . . . *Qui habuisset aliquod in eloquentia nomen, nisi illum Ciceronis umbra pressisset*. . . . (*Natur. Quaest. lib. 2, cap. 56*).

Mais avant que d'entrer dans cette nouvelle carrière , nous avons d'abord à répondre à quelques autres réflexions défavorables sur le caractère et les mœurs de Sénèque , ensuite à montrer par des autorités que des personnages célèbres ont parlé de ce philosophe avec plus de dignité et de force que moi. On trouvera au milieu de cet ouvrage ce que les écrivains ont coutume de mettre à la tête des leurs ; ce ne sera qu'une légère bizarrerie de plus.

§. CXVIII. Un jeune auteur que j'aime , que j'estime même quelquefois , et que je n'en traiterai pas avec plus d'égards , parce que je suis dans l'usage de lui parler sincèrement , a publié la plus laconique, mais la satire la plus violente qu'on ait encore faite de Sénèque et de Burrhus. Les précédens ennemis de Sénèque semblent n'avoir que délayé dans un grand nombre de pages ce qu'il a concentré dans une. Il dit :

» Sénèque , chargé par état de braver la mort,
 » en présentant à son disciple les remontrances
 » de la vertu (ce qu'il fit et ce qui lui coûta la
 » vie , le sage Sénèque , plus attentif à entasser
 » des richesses qu'à remplir ce périlleux de-
 » voir , se contente de faire diversion à la
 » cruauté du tyran , en favorisant sa luxure «.

Vous vous trompez , jeune homme , Sénèque eut des richesses , mais il n'en eut pas la passion. Vous avouerez , en rougissant , la fausseté de votre seconde imputation , si vous prenez la peine de lire l'historien , à présent que vous êtes en état de l'entendre.

» Il souscrit par un honteux silence à la mort
» de quelques braves citoyens qu'il auroit dû
» défendre «.

Où avez-vous pris cela ? Qui sont vos garants ? Echappé du collège depuis quatre à cinq ans , et grace à l'éducation que vous y aviez reçue , à peine assez instruit pour lire Tacite un peu couramment , sans lumières , sans la moindre expérience de la vie , ni des personnes , ni des alternatives effrayantes où la perfidie de notre destinée nous engage , ni de la difficulté de marcher d'un pas assuré sur la ligne étroite qui sépare le bien du mal , vous n'écoutez que votre imagination bouillante , et vous jugez l'homme d'après un modèle fantastique dont l'usage du monde et votre propre péril ne tarderont pas à vous détromper. C'est lorsque vous aurez été aux prises avec vous-même , et que vous aurez éprouvé l'agonie du sage , que vous serez désolé des injures atroces que vous avez adressées au plus vertueux , et j'ajouterois au plus malheureux des hommes , si jamais la vertu pouvoit être profondément malheureuse. Je vous connois depuis assez long-temps : vous êtes naturellement indulgent , vous avez l'âme honnête et sensible : vingt fois l'on vous a entendu mettre à la défense du coupable plus d'intérêt et plus de chaleur qu'il n'osoit en prendre à sa propre cause. Comment avez-vous subitement perdu cette heureuse et rare disposition ? Hélas ! je le vois , c'est moins à vous-même qu'il faut im-

puter votre indiscretion qu'aux grammairiens qui vous ont élevé, et qui, sous prétexte de garantir votre goût de la corruption, éloignent de vos yeux les graves leçons du philosophe. Si l'on eût autant exercé votre esprit à la méditation des conseils de Sénèque, qu'on exerça votre oreille à mesurer et à sentir le nombre enchanteur d'une période de l'orateur Romain, vous auriez du moins suspendu votre jugement.

» Lui-même présageant sa chute prochaine
 » par celle de ses amis ; moins intrépide avec
 » tout son stoïcisme que l'épicurien Pétrone ,
 » las d'échapper au poison , en se nourrissant
 » des fruits de son jardin , et de se désaltérer
 » au courant d'un ruisseau , s'en va misérable-
 » ment proposer l'échange de ses richesses con-
 » tre une vie dont il avoit prêché le néant, qu'il
 » n'auroit pas été fâché de conserver , et qu'il
 » ne put racheter à ce prix ; châtement digne
 » des soins avec lesquels il les avoit accumu-
 » lées «.

Jeune homme , vous confondez l'ordre des faits. L'attentat du poison et la vie inquiète du philosophe dans ses jardins sont postérieurs à sa retraite de la cour. Mais il s'agit bien de ces puériles inexactitudes ! Ce que je voudrois que vous me dissiez , à présent que votre jugement s'est perfectionné par l'étude , la réflexion et l'expérience , que vous savez comment Sénèque a vécu , comment il est mort , et que ses

ouvrages et ses principes vous sont devenus familiers, c'est si, revenant de sang-froid sur ces lignes emportées, vous n'en êtes pas aussi honteux, aussi indigné, aussi sincèrement affligé que moi !

Autrefois on condamnoit le mauvais poète à effacer avec sa langue des vers insipides ; dites-moi, quel devroit être le châtiment de l'auteur d'un libelle contre le sage ?

» On dira que je traite ce philosophe un peu » durement «.

Et vous, jeune homme, qu'en pensez-vous ?

» Mais il n'est guère possible sur le récit de » Tacite de le juger plus favorablement «.

Et vous vous êtes cru en état de lire Tacite, de l'entendre, de l'apprécier, à peine initié dans sa langue, et n'ayant pour toute mesure des actions que les misérables cahiers de morale aristotélique que l'on vous dictait sur les bancs de l'école, avec quelques chapitres de Nicole, qu'un professeur janséniste vous commentoit le dernier jour de la semaine ?

» Et pour dire ma pensée en deux mots, ni » Sénèque ni Burrhus ne sont pas d'aussi hon- » nêtes gens qu'on nous les peint «.

Et qui est-ce qui prononce avec ce ton de suffisance de deux célèbres personnages que leurs talents et leurs vertus conduisirent aux premiers fonctions de l'empire Romain, qui firent pendant cinq années, sur un regne de quatorze, du prince le plus malheureusement

né, un des meilleurs souverains ; qui jouirent d'une considération générale pendant leur vie ; qui scellerent de leur sang leur fidélité à remplir leurs devoirs , et qui laisserent , après une mort violente , de longs regrets à tous les bons citoyens de Rome ? Un enfant , un étourdi en qui malheureusement quelque facilité d'écrire avoit devancé le sens commun. Et qui est cet étourdi, cet enfant ? C'est moi , c'est moi à l'âge de vingt ans ; et c'est moi qui lui adresse cette leçon , âgé de plus soixante (259 s) (259 t).

(259 s) C'est long - temps avant , que séduit par la confiance naturelle de la jeunesse , et qu'entraîné par le suffrage imposant de la multitude , tandis que je faisois cause commune avec les méchants , pour déprimer un philosophe vertueux , je m'unissois à des fous , pour élever un piédestal à l'homme hypocrite. Je restai le défenseur opiniâtre de celui-ci contre des amis éclairés , qui me prévenoient sans cesse sur les suites d'une intimité dangereuse. Leur prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Hélas ! ce fut au milieu d'une ivresse qui m'étoit chère , que le voile se déchira , et que je vis , avec autant de douleur que de surprise , que , pendant de longues années , je n'avois pressé contre mon sein , serré qu'un monstre entre mes bras.

(259 t) En voici un autre qui reparoit , tenant en main une satire de Voltaire , de M. de la Harpe , qui saura bien le châtier , s'il le croit digne de sa férule , des *Muses rivales* , et d'un public imbécille qui s'obstine à applaudir un poëme charmant , et composé long-temps avant la légère inadvertence qu'on lui a si cruellement reprochée , avec un parallèle de Plutarque et de Sénèque , écrit par le poëte Dryden.

Discours de Dryden. La conversation de Plutarque

§. CXIX. Il faut convenir que les ennemis de nos philosophes ressemblent quelquefois

étoit franche et ouverte ; Sénèque , toujours sur la réserve n'étoit pas mieux avec les autres qu'avec lui-même. . . . Plutarque se montre toujours vrai ; l'autre a toujours de l'humeur. . . . Le premier , même en sortant de son caractère , étoit indulgent ; le caractère de Sénèque le ramenoit sans cesse à la censure ; il épioit avec plaisir la plus légère occasion de reprendre. . . . Plutarque jouissoit autant des éloges qu'il faisoit de la vertu , que Sénèque goûtoit de satisfaction , pour ne pas dire quelque chose de plus , à déclamer contre le vice. . . Plutarque , en instruisant , cherchoit lui-même à s'instruire , pendant que Sénèque n'avoit en vue que de faire adopter ses opinions : il ne pouvoit souffrir la contradiction. . . Les écrits de Plutarque inspirent par-tout l'honnêteté et la vertu ; ceux de Sénèque décelent un homme qui n'y est pas affermi. . . Tandis que Sénèque attaque et gourmande impérieusement le vice , l'autre semble ne chercher qu'à s'en défendre. . . Aussi le style de Plutarque est-il facile et coulant , au lieu que celui de Sénèque est inégal et raboteux. . . Plutarque séduit et converse avec vous ; Sénèque commande et tyrannise. . . Les preuves de Plutarque , toujours avouées de la raison , se présentent nettement et laissent après elles une impression profonde et durable ; c'est l'esprit qui parle dans Sénèque , il éblouit l'imagination et ne brille qu'un instant. . . Toujours satisfait avec l'un , on ne trouve dans l'autre que de la finesse et de la subtilité. . . La différence du genre de vie qu'ils ont mené se peint aussi dans leurs ouvrages. Plutarque vécut doucement et se maintint toujours dans la même égalité ; Sénèque , au contraire , fut toujours agité , ses mœurs ne s'accorderent point avec ses principes. Je crois qu'il est impossible de justifier ses galan-

merveilleusement aux détracteurs de Sénèque. Si cette glorieuse conformité n'étoit pas la

teries avec Agripine. Il a fait une satire amère de Mécène et de Claude. Nous le trouvons lâche, décomposé, sans force et sans harmonie, à en juger par l'ensemble, quoiqu'en le détaillant, il soit quelquefois éblouissant. Sa latinité n'a rien de l'élégance ni de la pureté du siècle d'Auguste. Pétrone le désigne comme un rhéteur qui avoit substitué à la véritable éloquence des sentences épigrammatiques noyées sous un amas de mots pompeux et vuides de sens.

Réponse au discours de Dryden. Où ce poëte a-t-il conversé, soit avec Plutarque, soit avec Sénèque ? Les écrits sont de trop infidèles images des caractères. Plutarque, aisé dans ses dissertations, pouvoit être très-empesé, très-roide dans la société ; et réciproquement, Sénèque, très-austère en écrivant, pouvoit être très-agréable en conversation. Mais soit, la conjecture de Dryden est juste. Est-il bien étonnant qu'on soit franc et ouvert sous Trajan, soucieux et réservé sous Néron ? . . . Si Sénèque n'étoit pas mieux avec les autres qu'avec lui-même, c'est que les autres étoient pour la plupart des scélérats, et qu'avec l'extrême rigueur dont le modeste philosophe s'apprécioit, il étoit impossible qu'il fût content de lui-même. . . . Qui sait ce que Sénèque seroit devenu à la cour de Trajan, et Plutarque à la cour de Néron ? . . . Sénèque se montre toujours indulgent, et n'a point d'humeur ; j'en appelle à ses Lettres, ses consolations, son Traité du *Bienfait*, et même celui de la *Colere* . . . Le misanthrope Montausier étoit souvent ramené à la censure par son caractère, et les mœurs au temps de Néron étoient tout autrement corrompues que sous le règne de Louis XIV. . . . Sénèque n'épioit point les occasions de censurer, elles ne s'offroient que trop. . . .

seule , et si l'on ne pouvoit montrer du respect pour l'ancien , sans en être pénétré pour les

Il les épioit avec plaisir. Qui sait cela ? A entendre Dryden , on le prendroit pour un des clients ou des commensaux de Sénèque. . . . Sénèque poursuit sans doute le vice avec véhémence ; Quintilien l'en loue ; et il me semble que la conséquence qu'il falloit en tirer , c'est qu'il étoit d'autant plus sensible au spectacle de la vertu dont il parle beaucoup mieux , et sur laquelle il s'exprime avec une dignité et un enthousiasme que Plutarque ne connut pas. . . Il ne s'instruisoit que pour étendre ses opinions. Où voit-on cela ? . . . Il ne pouvoit souffrir la contradiction. Stoïcien , souvent il réfute les stoïciens ; stoïcien , sans cesse il cite Epicure ; stoïcien , il fait l'apologie de ce philosophe. Sénèque n'a point le ton pédantesque de l'orgueil ; s'il humilie , c'est qu'il exige ce qu'on est souvent incapable de faire. . . . Les écrits de Sénèque décelent un homme qui n'est pas affermi dans le chemin de la vertu. Oui , au jugement d'un lecteur mal intentionné ou stupide , qui prend acte des aveux de la modestie contre le sage qui les a faits. . . Lorsque Sénèque attaque et gourmande le vice , et que Plutarque ne cherche qu'à s'en défendre , il faut louer le premier sans blâmer le second. . . . Si j'avois dit du style de Sénèque qu'il est harmonieux et doux , on ne manqueroit pas de m'accuser d'ignorer le latin ; pour moi , je dirai à Dryden que le style de Plutarque n'est ni facile ni coulant , sans l'accuser d'ignorer le grec. Au reste , le bon Plutarque a son style , et l'éloquent Sénèque a le sien , comme ils ont eu leurs caractères et leurs physionomies. . . . Sénèque commande la vertu et tyrannise le vice , et Sénèque fait bien. . . C'est l'esprit qui parle dans Sénèque ; et souvent , au sentiment de Juste-Lipse , la force et l'impétuosité de Démosthène : il frappe fortement l'imagi-

modernes, pourquoi ne se trouveroit-il pas ; dans quelques siècles éloignés, d'imbécilles

nation ; sa phrase, comme la foudre, terrasse. . . . Il n'a que de la finesse et de la subtilité. Dryden n'en sait pas là-dessus plus que Quintilien : celui-ci y trouvoit des pages dignes d'éloge, et des pages dignes d'admiration. . . . Si Sénèque vécut toujours agité, c'est un malheur, mais ce n'est pas un vice. . . . Ses mœurs furent-elles, ne furent-elles pas conformes à l'austérité de sa doctrine ? C'est l'état d'une grande question que Dryden tranche de son autorité privée, sans se donner la peine de la discuter. . . . On n'a point à justifier Sénèque sur des liaisons qu'il n'eut pas. Le poëte a confondu Julie avec Agrippine. . . . L'Apocoloquintose de Claude est la vengeance du crime la mieux méritée, la plus forte leçon qu'un instituteur pût donner à son élève, la satire la plus ingénieuse et la plus vive des honneurs que la bassesse des peuples rendoit à leurs tyrans décédés, et le sel le plus âcre de l'ironie jetté à pleines mains sur la canaille dont la superstition regnante avoit peuplé les cieux. On ne peut faire justice des rois qu'après leur mort. D'ailleurs, sait-on que ce Claude ordonnoit aussi lestement la mort d'un homme que celle d'un chien, et qu'il fit empoisonner, égorger ou décapiter Caius Silanus, désigné consul ; Junius, chef des gardes prétoriennes ; Sextus Trallus ; Helvius Trogus ; les chevaliers Romains Cotta, Valérius et Fabius ; les deux préfets Junius Catonius et Rufus, fils de Pompée, ses amis ; Saturnius Lucius ; ses esclaves, ses affranchis ; les consulaires Pedito Pomponius, Lupus et Celer Asinius ; la fille de son frere, la fille de sa sœur ; son gendre, son beau-pere ; sa belle-mere ; sa femme ; ses proches parents ; trente sénateurs ; plus de trois cents vingt chevaliers, et une multitude d'autres ? Voilà le prince dont il falloit respecter la mémoire. Ce

imitateurs des peres de l'église qui les inscriroient aussi dans le catalogue des saints, attente

n'est pas en citrouille , c'est dans la plus cruelle des bêtes féroces qu'il falloit métamorphoser cet homme de sang... Si Mécène fournit à Sénèque un exemple frappant de l'influence du caractere et des mœurs sur le style , pourquoi n'en auroit-il pas usé ?

En faisant grand cas de Cicéron , de Sénèque et de Plutarque , un homme de lettres , à qui ces auteurs étoient très-familiers , ne voyoit souvent dans l'un qu'un feu de paille ; dans l'autre que la flamme ardente du bois de la vigne , et dans le vieillard que des cendres froides qui , remuées , laissoient à découvert de gros charbons qui chauffoient doucement ; mais à son avis , ces auteurs avoient chacun par intervalle les qualités et les défauts qui les distinguoient séparément. La latinité de Sénèque , de Tacite , des Plines , de Quintilien , n'étoit non plus celle du siècle d'Auguste que le grec de Plutarque de l'âge de Périclès , et Erasme ne l'en croyoit pas plus mauvaise pour cela.... On auroit bien dû nous citer l'endroit de Pétrone où Sénèque est désigné ; et l'on eût mieux fait encore de nous indiquer quelques-unes de ces sentences épigrammatiques noyées dans un amas de mots pompeux et vides de sens. Le tour épigrammatique est incompatible avec la pompe et le faste de l'expression , et Dryden lie des idées et des expressions contradictoires.

Mais si par hasard l'opuscule de Dryden n'étoit qu'une satire , où moins curieux d'être vrai que de séduire par des contrastes piquants , l'auteur se seroit proposé de peindre deux de ses concitoyens , l'un sous le nom de Sénèque , l'autre sous le nom de Plutarque ; lecteur , ne seriez-vous pas tenté de rire de la méprise du critique qui ne m'auroit objecté qu'une fiction , et du ton sérieux que j'aurois mis dans ma réponse ! Eh bien !

dont ils seroient sans doute infiniment flattés ! Quoi qu'il en arrive dans l'avenir , que béni soit à jamais celui d'entre eux à qui nous devons *la Morale universelle*. Puissent les peres et les meres en recommander la lecture journaliere à leurs enfans ? Puissent les miens être fideles à la promesse qu'ils m'ont faite d'en méditer toute leur vie les utiles et sages leçons ! Si l'on desire connoître la regle de nos devoirs et le code auquel nous sommes soumis de cœur et d'esprit , il y a quelques années qu'il a paru sous ce titre.

§. CXX. » L'homme perce dans le philosophe Sénèque «.

La philosophie n'anéantit pas l'homme. Hélas ! il n'y a que trop d'exemples que la religion même n'opere pas ce prodige.

riez donc , car la chose est telle que je l'avois soupçonnée.

Pourroit-on m'apprendre sans aucune sorte de ménagement ce qu'il faudroit penser de celui qui douteroit de la scélératesse d'un Suilius , et qui n'auroit aucun doute de la perversité de Sénèque ?

On ne se lasse point d'insister sur le témoignage de Xiphilin , de Dion et de Suilius , qui est *peut-être* un scélérat , contre Sénèque , qui est *décidément* un hypocrite.

Censeurs , vous aurez beau exalter votre Suilius , vous n'en ferez jamais qu'un homme digne du roc Tarpéien ; citez Dion tant qu'il vous plaira , il n'en sera pas moins le détracteur de toute vertu ; vous vous tourmenterez aussi inutilement à redresser le mauvais jugement de Xiphilin.

» L'esprit

» L'esprit de Sénèque est en contradiction
» avec son caractère «.

Je ne ferai pas ce reproche aux critiques ; je suis très-disposé à leur croire le caractère de leur esprit et l'esprit de leur caractère. De tous les Athéniens le plus sage n'étoit pas aussi heureusement né : il pratiqua la vertu malgré le penchant naturel qui le portoit au vice. Quand on se mêle de louer et de blâmer , encore faudroit-il avoir quelque notion précise de ce qui mérite le blâme ou la louange. Que Sénèque eût étayé sa foiblesse naturelle des principes de la philosophie la plus roide , je ne l'en estimerois que davantage. Tous les jours , un magistrat sensible laisse étouffer par le cri de la justice la voix intérieure de la commisération qui le sollicite. C'est une espèce de lutte à laquelle le censeur est sans doute parfaitement étranger.

» N'est-il pas très-ridicule de voir un grave
» personnage parler de vertu avec des pointes « ?

Très-ridicule assurément ; mais c'est précisément lorsque Sénèque parle de la vertu qu'il est enthousiaste et cesse d'être subtil. Si l'on me demandoit cent exemples où il s'en est expliqué avec énergie et dignité , je me chargerois de les produire.

Sénèque , qui connoissoit l'esprit de la cour , de la ville et de la canaille , prevoit les calomnies auxquelles sa richesse , sa puissance , la faveur et la munificence de César vont l'exposer ; il ne se les dissimule pas à lui-même ni à

son élève. Qu'ont fait les ennemis du philosophe ? Ils se sont associés aux détracteurs que le philosophe met en scène , et ils ont ajouté :
» Voilà donc les reproches qu'on vous fera ,
» et l'on fera bien , car vous les aurez mérités ».

De bonne foi , croit-on qu'un homme d'esprit (et l'on en accorde à Sénèque) soit assez indiscret pour s'adresser , par la bouche de ses détracteurs , des invectives que sa propre conscience avoueroit , et assez mal-adroit pour se les adresser devant un disciple capable de le prendre au mot ?

Je suppose qu'un de nos aristarques hebdomadaires dise familièrement à son ami :
» Vous voyez ce qui m'est arrivé depuis que je
» me suis engagé dans cette triste et misérable
» carrière. Je savois bien qu'on ne man-
» queroit pas de m'accuser d'ignorance, de par-
» tialité, de méchanceté, de vénalité, d'hy-
» pocrisie, de mauvaise foi ; mais c'est vous
» qui l'avez voulu ». N'est-il pas évident que le critique qui s'expliqueroit avec cette franchise ne se reconnoîtroit aucune de ces qualités odieuses , ou que s'il en méritoit le reproche , il ne parleroit pas ainsi ?

« Etoit-ce donc un si grand mérite de n'avoir
» n'avoir pas été le corrupteur de son élève » ?

Non ; mais en étoit-ce donc un si mince que d'en avoir fait , en dépit de la nature , un grand empereur , et cela pendant cinq années , presque la moitié de son regne ?

» Sénèque n'étoit point un sage , et Tacite
» n'en disconvient pas ».

Si, parcourant l'histoire de l'église ou la vie des saints, je recueillois tout le mal que ces humbles personnages ont dit d'eux-mêmes, et que je citasse contre eux l'autorité de Baillet ou de Fleuri, quel est l'homme sensé qu'une aussi étrange absurdité ne fît éclater de rire ? La méchanceté est aussi quelquefois un peu trop bête.

« Sénèque a dit : *le clément Néron* ».

Il est vrai, il l'a dit dans un ouvrage que le philosophe lui a dédié. Il y avoit des épithètes d'usage qui précédoient les noms des empereurs, comme les faisceaux précédoient leurs personnes, et c'étoit alors au *Pio, Clementi, Augusto, Divo Tiberio, Caligulae, Neroni*, qu'on les adressoit, comme on diroit aujourd'hui d'un pape ambitieux et dissolu ; *Sa Sainteté* ; d'un vil et bas cardinal, *Son Eminence* ; d'un très-méprisable prélat, *Sa Grandeur*, et d'un troupeau d'indignes personnages, *Messeigneurs*.

« Pour attaquer Agrippine, il n'y avoit qu'à
» dire que Dion étoit un imposteur ».

Pour attaquer Agrippine, il n'y avoit qu'à lire Tacite à l'endroit où l'historien l'introduit au milieu d'une des débauches nocturnes du palais. Que Dion soit un imposteur ou non, il est certain que l'auteur des *Annales* est vé-

ridique , et que le mal que j'ai dit de cette femme dont l'ambition démesurée avoit révolté les esprits , *cunctis cupientibus infringi matris potentiam* , et dans laquelle la fureur de regner avoit étouffé le sentiment de la nature et rompu le frein de la pudeur , est fort au - dessous du mal que j'en aurois pu dire sans la calomnier.

On lit dans un auteur grave que j'ai déjà cité quelquefois : « Agrippine , fille , sœur , femme et mère d'empereurs , fut d'un esprit composé de toutes sortes de méchancetés ».

Il est rare qu'un ouvrage ait encore trouvé des lecteurs aussi sévères que le mien.

» Agrippine se promettoit une grande part
» dans l'administration de l'empire ; il falloit
» donc que cette princesse , qui ne manquoit
» pas de lumières , et qui connoissoit les hommes , comptât déjà beaucoup sur la souplesse
» *philosophique* du personnage. Il semble que
» le rappel d'exil ne fait pas beaucoup d'honneur à l'exilé ».

Ce n'est pas à Sénèque , c'est à la sagacité d'Agrippine , c'est à ses vues que le rappel du philosophe ne fait pas infiniment d'honneur. Quelles seront en effet ses leçons , et quels en furent les fruits ? Les leçons ? celles de la philosophie qui déplaisoit à Agrippine , au point de dire à son fils que cette étude ne convenoit point à un empereur. Les fruits ? cinq années d'un regne envié par Trajan.

Quel est celui qui, sans être un sot, ne s'est jamais trompé dans la bonne ou mauvaise opinion qu'il avoit conçue des hommes ? On en conclura contre moi tout ce qu'on voudra , mais j'avoue que dix-sept ans de suite j'ai été la dupe d'un artificieux hypocrite.

L'histoire ne nous a point laissé douter des raisons du rappel de Sénèque. J'aime mieux en croire Agrippine sur ses fureurs contre Sénèque et Burrhus qu'elle ne sépare point ; et si les censeurs le permettent, je préférerai le témoignage de Tacite au leur. Or, celui-ci dit expressément qu'Agrippine ne sollicita le rappel d'exil et la préture pour Sénèque, qu'afin de se rendre agréable au peuple, et de rompre la continuité de ses forfaits par une action louable : *Ne malis tantum facinoribus innotesceret*, en approchant de son fils un instituteur célèbre par ses lumieres et par ses vertus.

On diroit que l'historien pénétrant ait senti et prévenu toutes les imputations de la méchanceté.

Mais si quelque aristarque s'avisait d'ajouter que Sénèque ne put se défendre d'élever le fils dans les principes de sa mere, ne diroit-on pas que ce propos est d'un ignorant qui n'a pas lu une ligne de l'histoire, ou d'un vicieux qui débite à tort et à travers tout ce qui se présente à sa tête déréglée ?

La souplesse philosophique du stoïcien Sé-

neque ! C'est précisément comme si l'on disoit la souplesse évangélique de l'abbé de Rancey, ou d'un prier des Camaldules.

« Sénèque engage son ami Sérénus ».

Sénèque n'engage point son ami Sérénus ; mais à quoi l'eût-il engagé , si le fait est vrai ? A dérober au public un vil attachement qu'il n'étoit à son pouvoir ni d'empêcher ni de rompre ; à le soustraire à la connoissance de la jalouse , ambitieuse et furibonde Agrippine , d'une femme passionnée , impérieuse , et capable de se porter aux plus fâcheuses extrémités. Et la condescendance de Sérénus vous paroît horrible ? Censeurs, vous transplanterez-vous toujours de vos greniers , de la poussière de vos bancs , de l'ombre de vos écoles au milieu des palais des rois , et prononcerez-vous intrépidement de la vie des cours d'après vos principes monastiques et votre régime collégial ?

« Sénèque soutient Acté contre Agrippine ».

Cela est faux ; Sénèque se sert d'Acté contre l'incestueuse Agrippine.

« Messaline redoutoit le génie pénétrant de » Sénèque. Il ne falloit pas , ce nous semble , » être trop pénétrant pour appercevoir les désordres de la maison de Claude ».

Moins il falloit de pénétration pour appercevoir les désordres de la maison de Claude , plus un observateur très-fin étoit à redouter.

« Messaline ne pouvoit guere redouter que
» Sénèque , qui d'ailleurs n'étoit qu'un simple
» particulier , songeât à la perdre dans l'esprit
» d'un prince incapable d'écouter un sage conseil et d'en profiter ».

Messaline étoit et devoit être ombrageuse , comme l'ont été et le seront toujours ceux qui abusent ou de la faveur , ou de l'imbécillité , ou de la foiblesse des souverains : ils ne souffrent à leur côté que des complices , et des complices subalternes ; leur jalousie écarte les autres. Claude n'étoit pas stupide au point de ne pouvoir être éclairé sur la manière artificieuse dont on le dépouilloit de son autorité. Il eût poussé la stupidité à cet incroyable excès , que les scélérats devoient le craindre du moins comme un spectateur austère. Ce n'étoit qu'un simple particulier , mais un particulier fort avancé dans l'estime publique et l'intimité des grands. D'ailleurs , c'est Tacite qui prête ce motif à Messaline.

« Racine , qui avoit un tact si fin , un sentiment si exquis du beau moral , regardoit
» Sénèque comme un charlatan ».

Ce jugement valoit bien la peine d'être appuyé d'une citation. Mais si Racine , en appliquant ce tact si fin , ce sentiment si exquis du beau moral à l'examen du caractère de Sénèque , crut reconnoître un hypocrite , Burrhus essayé à la même coupelle ne lui auroit paru qu'un lâche courtisan. Le vrai , c'est qu'un

militaire convenoit mieux à la scène dramatique qu'un philosophe ; le vrai , c'est que , par ses opinions religieuses , Racine n'étoit pas disposé à accorder au paganisme quelque vertu réelle.

« J'ai préféré la conduite de Sénèque à celle » de Burrhus ».

Et je persiste. Avant l'assassinat d'Agrippine , la conduite de Sénèque et de Burrhus est la même : ce sont deux grands hommes , deux grands ministres ; au moment où la mort d'Agrippine est résolue et leur est confiée , je les trouve également innocents. Après la mort d'Agrippine , tous les deux restent à la cour , mais l'un y fait le rôle de courtisan , l'autre celui de censeur. Lorsque le spectre du crime a chassé le prince de la Campanie , Burrhus engage les soldats à fléchir le genou devant le parricide , à le féliciter sur le péril dont il est délivré , et à baiser des mains encore fumantes du sang d'une mère ; il loue l'histrion et le cocher. Cependant les gens de cour traduisent Sénèque comme un parodiste du chanteur et un médisant du conducteur de char.

» J'ai placé Néron au-dessus d'Auguste ».

J'avois alors présentes à l'esprit les horreurs du triumvirat , et la longue période pendant laquelle on ne pouvoit trop louer Néron. Tant que les censeurs ne fixeront point de date , leurs minutieuses observations tomberont à faux.

§. CXXI. Si je m'arrête ici, ce n'est pas que cette première partie de ma tâche ne pût être plus étendue. Passons à la seconde.

Pline l'ancien, que nous avons déjà cité, a dit de Sénèque, qu'il ne s'en étoit point laissé imposer par la vanité des choses de la vie : *Seneca minimè mirator inanum.*

Tertulien et d'anciens peres de l'église, touchés de l'éclatante piété de Sénèque, se l'ont associé en l'appellant *notre* : *Tam clarae pietatis, ut Tertulianus et prisci appellant nostrum.*

Quelques conciles ne dédaignèrent pas de s'appuyer de son autorité.

Le savant et pieux évêque de Freizingen, Othon, regarde Sénèque moins comme un philosophe payen que comme un chrétien : *Lucium Senecam non tam philosophum quàm christianum.*

Au sentiment d'Erasme, si vous le lisez comme un auteur payen, vous le trouverez chrétien : *Si legas illum ut paganum, scripsit christianè.*

Il a dans l'école de Zénon le rang de Paul dans l'église de Jesus-Christ : *Ejus esse loci apud suos, cujus sit Paulus apud christianos.*

» Aucuns, Dion entre autres, l'ont accusé
» d'avarice, d'ambition, d'adultère et d'autres
» tels vices, à qui je ne dédaignerois pas faire
» réponse, puisque tant de doctes, anciens et

» modernes , et la vie et la mort de Sénèque
 » disent le contraire ; et seroit bien aisé à qui
 » voudroit tailler à Dion une robe de son
 » drap , de trouver en lui beaucoup de choses
 » impertinentes et mal-séantes au nom dont il
 » fait profession ; mais il vaut mieux refuter
 » les calomnies évidentes par le silence que par
 » longs discours ». . . Et ce témoignage n'est
 pas de l'auteur des *Essais*.

Nos auteurs aristarques n'en savent pas plus
 que celui qui a écrit ce qui suit. « Il est im-
 » possible de lire les ouvrages de Sénèque sans
 » se sentir plus indépendant du sort , plus
 » courageux , plus affermi contre la douleur
 » et la mort , plus attaché à ses devoirs , plus
 » éclairé sur ses besoins réels , enfin meilleur
 » sous tous les rapports , et sur-tout plus sen-
 » sible aux charmes de la vertu ».

Un de nos anciens écrivains avoit pensé de
 Sénèque comme le moderne estimable que nous
 venons de citer. « Pour se résoudre contre les
 » durs et fâcheux événements de la vie , ac-
 » quiescer doucement à la providence , pour
 » mépriser le moment et aspirer à l'immorta-
 » lité bienheureuse , pour réprimer l'insolence
 » des passions étranges qui nous emportent
 » souvent haut et bas , et pour jouir d'un grand
 » repos parmi tant de tempêtes et naufrages ,
 » je ne sache , entre les payens , historien ,
 » philosophe , orateur , ni auteur quelconque
 » que je voulusse préférer à Sénèque. Il y en

» a peu qui lui soient comparables , et la
» plupart le suivent de fort loin ».

Le portique , l'académie et le lycée de la Grece n'ont rien produit de comparable à Sénèque pour la philosophie morale. Et de qui imaginera-t-on que soit cet éloge ? Il est de Plutarque.

Quintilien , dont j'examinerai les opinions ailleurs , dit de Sénèque , qui n'étoit ni son ami , ni son auteur favori , qu'il fut versé dans tous les genres d'éloquence : *In omni genere eloquentiae versatum.*

Qu'il eut un génie abondant et facile : *Ingenium facile et copiosum.*

Un grand fonds d'étude et de connoissances : *Plurimum studii.*

Qu'il est un redoutable fléau du vice : *Eximius vitiorum insectator.*

Qu'il y a beaucoup à louer , beaucoup même à admirer dans ses ouvrages : *Multa probanda , multa etiam admiranda.*

Que dans les bons ouvrages de cet âge , avec la force d'Afer , et la sagesse d'Afranius , on retrouve encore l'abondance de Sénèque : *In his quos ipsi videmus , copiam Senecae , vires Afrani , maturitatem Afri reperimus.*

Tout le bien que nos aristarques disent de Quintilien , je le pense comme eux ; mais pensent-ils comme moi tout le bien que Quintilien dit de Sénèque ?

Ils citent Quintilien contre Sénèque , et voilà

ce que ce Quintilien , dont ils font tant de cas , dit de Sénèque , pour lequel ils affectent tant de mépris.

Erasme a dit : Peu s'en faut que je ne m'écrie : *Sancte Socrates* ; j'ai dit : Peu s'en faut que je ne m'écrie : *Sancte Seneca* ; et je ne sache pas qu'on ait accusé l'érudit de Rotterdam d'indiscrétion , et moins encore d'impiété. Si un prélat l'avoit rangé parmi les disciples de Jesus-Christ , il auroit plus osé que moi , sans qu'on se fût avisé de lui reprocher qu'il opposoit un philosophe payen aux héros du christianisme. Pourquoi tant d'indulgence pour Othon et pour Erasme ? C'est qu'il n'y a plus de mal à leur faire : ils sont morts.

§. CXXII. Après avoir considéré Sénèque comme instituteur et ministre , un de nos meilleurs aristarques le considérant comme philosophe et comme auteur , dit : « N'y a-t-il donc » que le goût à former dans cette foule de » jeunes citoyens ? N'en veut-on faire que de » beaux diseurs ? Est-il plus essentiel pour eux » de bien parler que de bien faire ? Pourquoi » donc arracher de leurs mains les ouvrages » de Sénèque » ?

Un des plus grands vices , à mon avis , de notre éducation , soit publique , soit domestique , c'est de nous inspirer un si violent amour de la vie , de si grandes frayeurs de la mort , qu'on ne voit plus que des esclaves troublés au moindre choc qui menace leur chaîne. Or , je

desirerois qu'on nous indiquât un auteur, ancien ou moderne, qui se fût élevé avec autant de force contre une pusillanimité qui rend notre condition pire que celle des animaux, et qui nous soumet si bassement à toutes sortes de tyrannies, ou, pour me servir de l'expression énergique d'un commentateur d'Epictète, Arrien, qui ait frappé des coups plus violents sur les deux anses par lesquelles l'homme robuste et le prêtre saisissent le foible pour le conduire à leur gré.

J'ai ajouté que, bien qu'il fût triste de sortir des écoles au bout d'un assez grand nombre d'années précieuses sans avoir appris les langues anciennes, presque les seules choses qu'on y enseigne, du moins jusques sur le seuil de la philosophie, cette éducation, telle qu'elle étoit, me sembloit une utile ressource pour des parents à qui leur occupation journalière, ou leur insuffisance ne laissoit pas le temps ou la capacité d'élever eux-mêmes leurs enfants, ou à qui la médiocrité de fortune ne permettoit pas de les faire élever sous leurs yeux; que la journée collégiale seroit mieux distribuée en deux portions, dont l'une seroit employée à nous rendre moins ignorants, et l'autre à nous rendre moins vicieux; qu'un choix de préceptes moraux tirés de Sénèque, et mis en ordre par un habile professeur, fourniroit d'excellentes leçons de sagesse à de jeunes élèves qui jusqu'à pré-

sent en avoient été privés par un injuste dédain (359 u).

§. CXXIII. L'un dira : « La morale de Sénèque est toujours présentée sous les fleurs » d'une diction précieuse et recherchée. Ce phi-

(359 u) M. Marmontel s'est étendu avec élégance et avec force sur cette dernière pensée, et ses judicieuses réflexions ont été traitées, par un aristarque poli, de décisions pédantesques avec attestations de pédants; puis revenant sur moi, on a supposé sans doute que je traiterois Rollin de pédant collégial.

J'ai toujours respecté et je respecte dans Rollin l'homme savant, l'homme utile, l'homme plein de vertus, de lumières et de goût; mais je préfère les *Institutions oratoires* de Quintilien à son *Traité des études*; et sans dédaigner l'auteur de l'*Histoire ancienne*, je ne le placerai pas sur la ligne de Thucydide, de Xénophon, d'Hérodote, de Tite-Live, de César, de Salluste, de Tacite, et si je ne craignois la violence des anti-philosophes, j'ajouterois qu'il est à une grande distance de Voltaire, de Hume, de Robertson, et que sans le suffrage d'une secte nombreuse et puissante, ses estimables ouvrages, réduits à leur juste valeur, n'auroient eu qu'un succès ordinaire, le succès qu'ils ont aujourd'hui, et qui pourra diminuer à mesure que l'esprit du siècle fera des progrès.

Après ce mépris de Rollin, qui m'est si gratuitement imputé, on lit dans le journaliste une tirade d'invectives, où l'on auroit peine à reconnoître un professeur d'urbanité; mais je suis injurié dans la page avec tant d'honnêtes gens, que j'aurois trop mauvaise grace à m'offenser. Les pédants sont dans les écoles, mais tous les pédants n'y sont pas; et tous ceux qui y sont ne sont pas des pédants.

» losophe m'a paru tantôt sublime et tantôt
» ridicule ; aussi foible dans sa conduite que
» fastueux dans le discours ; un courtisan que
» ses intrigues et ses livres rendent suspect ;
» en un mot , il a plus d'une fois surpris mon
» admiration , comme il a pareillement surpris
» mon mépris ».

Mais un autre repliquera : « Le charme attaché à la lecture des écrits de Sénèque n'est pas un amusement frivole , ni l'histoire de sa vie un vain attrait de curiosité. Profond penseur , moraliste pur et sublime , ce grand caractère frappe , intéresse , attache : son langage est celui de la raison la plus ferme , et de la sagesse la plus austère ; son esprit paroît emprunter sa force et sa vigueur d'une âme élevée et courageuse ; l'énergie de ses pensées n'est que celle de ses sentiments : la vertu la plus mâle fait tout son génie ».

Mais on lira dans un troisième : « Les ouvrages de Sénèque impriment dans le cœur un profond amour de la vertu. On sent l'âme s'élever , et l'homme s'ennoblir en se pénétrant des maximes du sage. Comme l'histoire rien de sa vie , je ne les lis jamais sans m'apercevoir que je ne les ai pas encore assez lues ».

» Les reproches dont on flétrit Sénèque , lui ont été faits par des hommes pervers , tels que l'infâme délateur Suilius , tandis qu'il a pour lui le suffrage du vertueux Tacite ,

» dont on peut opposer avec avantage l'estime
» seule à tous les ennemis du philosophe ».

» Je ne lis pas souvent Sénèque , je lui pré-
» fere d'autres auteurs où il y a peut-être moins
» de beautés ; mais quand je le lis , je vois
» qu'il a parlé de la vertu en homme qui en
» connoissoit la dignité et en éprouvoit la
» douceur ».

De ces jugemens divers , quel est le vrai ?

Pour accuser un grand homme , il faut des faits qui ne puissent être contredits : pour défendre un homme qui a vécu , écrit , pensé , et qui est mort comme Sénèque , il est honnête , il est même juste de se livrer à toutes les conjectures qui le disculpent , sur-tout lorsque l'histoire le permet. Cette récompense , l'homme de bien l'obtient au tribunal des loix , s'il arrive qu'il y soit malheureusement traduit par des circonstances fâcheuses. La cause d'un citoyen vertueux et honoré s'instruit-elle comme celle d'un citoyen obscur et suspect ?

Juges , quel est celui que vous avez assis sur la sellette ? C'est Sénèque. Quel est son accusateur ? Un seul témoin récusable. Dans cette grande cause quel est le rapporteur ? Un historien sévère dont toutes les conclusions sont en sa faveur.

§. CXXIV. Nous nous arrêtons avec intérêt devant les portraits des hommes célèbres ou fameux : nous cherchons à y démêler quelques traits caractéristiques de leur héroïsme ou de leur

leur scélératesse , et il est rare que notre imagination ne nous serve pas à souhait. Tous les bustes de Sénèque m'ont paru médiocres , la tête de sa figure au bain est ignoble : sa véritable image , celle qui vous frappera d'admiration , qui vous inspirera le respect , et qui ajoutera à mon apologie la force qui lui manque , elle est dans ses écrits. C'est là qu'il faut aller chercher Sénèque , et qu'on le verra.

M. Carter , savant antiquaire Anglais , nous apprend dans son voyage de Gibraltar à Malaga , qu'il subsiste encore en Espagne des monuments élevés à la mémoire de Sénèque. Il a trouvé à Mescania , ville municipale romaine , les restes d'une inscription où le nom d'Annæus Seneca s'est conservé , et dont il fixe la date avant la soixantième année de l'ère chrétienne et la mort de notre philosophe. Il ajoute qu'on montre à Cordoue la *casa de Seneca* , la maison de Sénèque , et au voisinage d'une des portes de la ville , *el lugar de Seneca* , la métairie de Sénèque. On s'arrête avec respect à l'entrée de la chaumière de l'instituteur , on recule d'horreur devant les ruines du palais de l'élève. La curiosité du voyageur est la même ; mais les sentiments qu'il éprouve sont bien différents : ici il voit l'image de la vertu ; dans cet endroit il erre au milieu des spectres du crime ; il plaint et bénit le philosophe , il maudit le tyran.

Il est à croire que Sénèque avoit parcouru

l'Egypte, où son oncle étoit préfet ; ce qu'il dit de cette contrée et du fleuve qui la fertilise (360), semble confirmer cette conjecture. On prétend même qu'il s'étoit avancé jusques sur les confins de l'Inde, et Pline nous apprend qu'il en avoit écrit (361).

§. CXXV. Sénèque a beaucoup écrit, et je n'en suis pas étonné : il avoit tant d'amour pour le travail, et il étoit doué d'un génie si facile et si fécond. « Je ne passe pas, nous dit-il » (362), une seule journée oisive. Je donne » à l'étude une partie de la nuit ; je ne me » livre pas au sommeil, j'y succombe : je sens » mes yeux appesantis, comme prêts à tomber » de leurs orbites, sans cesser de les tenir attachés sur l'ouvrage. Je me suis séparé de » la société, et j'ai renoncé à toutes les dis-

(360) Voyez la lettre 8.

(361) *Natural. Quaest. lib. 4, cap. 1, 2, 3 et 4.* Voyez aussi la *Consolation à Helvia*, chap. 17. Il parle en cet endroit d'un fait qui ne s'est passé que lorsqu'il revenoit d'Egypte avec sa tante ; ils étoient sur le même vaisseau. Son oncle, qui avoit été gouverneur d'Egypte pendant dix ans, mourut en chemin ; on ignore son nom. Juste-Lipse, dans une note sur ce passage, l'appelle Vétrase Pollion. Voyez ses preuves, qui ne sont pas sans solidité.

(362) *Seneca etiam apud nos tantatâ Indiae commutatione sexaginta annes ejus prodidit, gentes duodeviginti centumque.....* Plin. *Natur. Hist. lib. 6, cap. 17*, tome I, page 317, edit. Harduin.

» tractions de la vie. Je m'occupe de nos neveux;
 » je medite quelque chose qui me survive et
 » qui leur soit salulaire : ce sont des especes
 » de recettes contre leurs infirmités ».

C'est ainsi qu'on se fait un nom parmi ses contemporains et chez les races futures. Quels que soient les avantages qu'on attache au commerce des gens du monde pour un savant, un philosophe, et même un homme de lettres, et bien que j'en connoisse les agréments, j'oserais croire que son talent et ses mœurs se trouveront mieux de la société de ses amis, de la solitude, de la lecture des grands auteurs, de l'examen de son propre cœur et du fréquent entretien avec soi, et que très-rarement il aura occasion d'entendre dans le cercle le mieux composé quelque chose d'aussi bon que ce qu'il se dira dans la retraite.

Mylord Shaftesbury a intitulé un de ses ouvrages le *Soliloque*, ou *Avis à un auteur*. Celui qui se sera étudié lui-même, sera bien avancé dans la connoissance des autres, s'il n'y a, comme je le pense, ni vertu qui soit étrangère au méchant, ni vice qui soit étranger au bon.

Si l'on excepte la Consolation à Marcia, à Helvia et à Polybe, qu'il écrivit pendant son exil en Corse, ce qui nous est parvenu de ses ouvrages est le fruit des heures du jour et des nuits qu'il déroboit à ses fonctions, à la cour, et au sommeil.

S. CXXVI. Nous avons perdu ses poëmes,

ses tragédies, ses discours oratoires, ses livres du mouvement de la terre, son traité du mariage, celui de la superstition, ses abrégés historiques, ses exhortations et ses dialogues. Il suffit de ce qui nous reste pour regretter ce qui nous manque.

Les tragédies publiées sous le nom du poète Sénèque sont un recueil de productions de différents auteurs, et il n'y a point d'autorité qui nous permette de les attribuer à Sénèque.

Je ne dis rien de son commerce épistolaire avec St. Paul, ouvrage ou d'un écolier qui s'essayait dans la langue latine, ou d'un admirateur de la doctrine et des vertus du philosophe, jaloux de l'associer aux disciples de Jésus-Christ.

§. CXXVII. On trouve dans Sénèque un grand nombre de traits sublimes : c'est cependant un auteur de beaucoup, mais de beaucoup d'esprit, plutôt qu'un écrivain de grand goût. J'aurai de l'indulgence pour le style épistolaire; je conviendrai que la familiarité de ce genre admet des pensées et des expressions qu'on s'interdiroit dans un autre; mais quoique pleines de belles choses, ses lettres, assez naturelles dans la traduction, ne m'en paroîtront pas moins recherchées dans l'original (363).

(363) Ce défaut, qui en seroit un très-grand, surtout dans des lettres, ne m'a pas frappé, je l'avoue, autant que l'auteur de cet ouvrage; mais comme son

L'antiquité ne nous a point transmis de cours

autorité est d'un tout autre poids que la mienne, je suis persuadé que je me suis trompé. Je ferai cependant à ce sujet une observation qui paroît lui avoir échappé, et que je soumetts à son examen : c'est que Lucilius, ce digne ami de Sénèque, et celui à qui toutes ses lettres sont adressées, se plaignoit alors de l'extrême négligence avec laquelle elles étoient écrites : reproche directement contraire à celui qu'on lui fait ici. Nous avons encore la lettre de Sénèque, où, pour répondre à cet égard aux plaintes de son ami, il établit des principes très-judicieux sur le style épistolaire en général, et sur l'usage que l'on doit faire de l'éloquence dans les matières philosophiques. « Vous vous plaignez, lui dit-il, que mes lettres » ne sont pas assez soignées; mais soigne-t-on sa conversation, à moins qu'on ne veuille parler d'une manière affectée? Je veux que mes lettres ressemblent à une conversation que nous aurions ensemble assis ou en marchant; je veux qu'elles soient simples et faciles, qu'elles ne ressentent ni la recherche, ni le travail; j'aimerois mieux, s'il étoit possible, vous faire voir, que vous dire ce que je pense.... La philosophie ne renonce pas au génie, mais elle ne veut pas que l'on sacrifie bien du travail à des mots.... Nos discours ne doivent pas chercher à plaire, mais à instruire; si pourtant l'éloquence s'y joint sans affectation, si elle s'offre d'elle-même, ou si elle coûte peu, à la bonne-heure, qu'elle vienne à la suite d'objets assez importants pour se passer de ses ornements; mais qu'elle soit moins occupée de se montrer, que les choses ». *Minus tibi accuratas à me epistolas mitti quereris. Quis enim accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui? Qualis sermo meus esset, si unà sederemus aut ambu-*

de morale aussi étendu que le sien (364). Parmi quelques préceptes qui répugnent à la nature, et dont la pratique rigoureuse ajouterait peut-

Jaremus, illaboratus et facilis, tales esse epistolas meas volo, quae nihil habeant accersitum nec fictum : *si fieri posset, quid sentiam ostendere quàm loqui mallem. . . . Neque enim philosophia ingenio renunciat, multùm tamen operae impendi verbis non oportet. . . Non delectent verba nostra, sed prosint. Si tamen contingere eloquentia non sollicitò potest, aut si parata est, aut parvò constat, adsit et res pulcherrimas prosequatur. Sit talis, ut res potiùs quàm ostendat, etc. . .* (*Epist.* 75). Ce passage, auquel ceux qui trouvent en général la manière d'écrire de Sénèque peu naturelle, n'ont fait aucune attention, prouve au moins que Lucilius n'avait pas sur ce qu'on appelle un *style recherché* les mêmes idées que l'auteur de la vie de Sénèque, ou plutôt, comme cela est plus vraisemblable et peut-être plus vrai, que ce qui nous paraît aujourd'hui *recherché* dans le style des anciens, parce que nous ne savons et ne pouvons même savoir que très-imparfaitement les langues dans lesquelles ils ont écrit, n'avait pas à leurs yeux le même caractère et le même défaut : car Lucilius, contemporain de Sénèque et parlant sa langue, devait nécessairement être pour lui un juge plus délicat, plus sévère et plus sûr que nous ne pouvons jamais espérer de le devenir, quand l'étude du latin seroit l'occupation de toute notre vie.

(364) L'éditeur de la traduction de Sénèque observe avec raison, dans une de ses notes, que » les ouvrages » de ce philosophe peuvent être regardés comme le cours » de morale le plus complet, le plus utile, le plus » capable de rendre les hommes bons, humains, de leur » inspirer l'amour de l'ordre et de la vertu, la cons-

être à la misère de notre condition (365) ; (conséquences d'une philosophie trop roide, du moins pour la généralité des hommes à qui elle demandait au-delà de ce qu'elle espéroit en obtenir) il y en a sans nombre avec lesquels il est important de se familiariser, qu'il faut porter dans sa mémoire, graver dans son cœur comme autant de règles inflexibles de sa conduite, sous peine de manquer aux devoirs les plus sacrés, et d'arriver au malheur, le terme presque nécessaire de l'ignorance et de la méchanceté : il faut les tenir d'une bonne éducation, ou les devoir à Sénèque. Que ce philosophe soit donc notre manuel assidu : expliquons-le à nos enfants ; mais ne leur en permettons la lecture que dans l'âge mûr, lorsqu'un commerce habituel avec les grands auteurs, tant anciens que modernes, aura mis leur goût en sûreté. Sa manière est précise, vive, énergique,

» tance dans l'adversité ; le mépris de la douleur et de
 » la vie, le courage qui fait supporter l'une et quitter
 » l'autre sans regret, quand l'arrêt irrévocable de la
 » nécessité l'exige ». . . . Voyez sa note sur le *Traité*
de la Clémence, liv. 2, chap. 2, tome 4, page 548.

(365) Sénèque semble avoir prévu le reproche général que l'on fait ici au stoïcisme. « Nos préceptes sont quelquefois outrés, dit-il, afin qu'on les réduise à leur juste étendue ». *Quaedam praecipimus ultra modum, ut ad verum et suum redeant. . . De Beneficiis, lib. 7, cap. 22.*

serrée , mais elle n'est pas large. Ses imitateurs ne s'éleveront jamais à la hauteur de ses beautés originales ; et il seroit à craindre que les jeunes gens , captivés par les défauts séduisans de ce modele , n'en devinssent que d'insipides et ridicules copistes. C'est ainsi que je pensois de Sénèque dans un temps où il me paroissoit plus essentiel de bien dire que de bien faire , d'avoir du style que des mœurs , et de me conformer aux préceptes de Quintilien qu'aux leçons de la sagesse.

On verra dans la suite de cet Essai , aux endroits où je me propose d'examiner les différens jugemens qu'on a portés de ses ouvrages , l'influence qu'ont eue sur le mien l'expérience de la vie et la maturité d'un âge où si l'on m'eût demandé , que faites-vous ? je n'aurois pas répondu , je lis les institutions de l'art oratoire ; mais j'aurois dit avec Horace : Je cherche ce que c'est que le vrai , l'honnête , le décent , et je suis tout entier à cette étude (366).

De combien de grandes et belles pensées , d'idées ingénieuses , et même bizarres , on dépouilleroit quelques-uns de nos plus célèbres écrivains , si l'on restituoit à Plutarque , à Sénèque , à Machiavel et à Montaigne ce qu'ils en

(66) *Quid verum atque decens , cura et rogo , et omnis in hoc sum.*

HORAT. *lib. 1 , Epist. 1 , vers. 11.*

ont pris sans les citer (367) ! J'aime la fran-

(367) Je n'en citerai qu'un seul, c'est M. R. de G. Il seroit aisé de prouver qu'il doit à Sénèque, à Plutarque, à Montaigne, à Locke et à Sidney la plupart des idées philosophiques et des principes de morale et de politique qu'on a le plus loués dans ses écrits : il doit même à Sénèque quelques-uns de ses sophismes et de ses paradoxes les plus étranges ; c'est une source où, pour me servir de l'expression de Montaigne, *il a puisé comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse.* Mais l'espèce d'enthousiasme, de fanatisme même, qu'il a sur-tout inspiré à ces êtres mobiles et passionnés, dont l'imagination prompte à s'allumer ouvre l'âme à toutes les sortes de séductions, et qui toujours à la discrétion du moment, donnent la préférence sur le philosophe qui les éclaire au sophiste éloquent qui les ément, s'affaiblira peu-à-peu, et peut-être même se perdra tout-à-fait, à mesure que les ouvrages des auteurs dont on vient de parler, leur seront mieux connus. C'est alors que ceux ou plutôt celles à qui la magie du style de M. R. en a si souvent imposé, retrouvant sans cesse dans ces auteurs les mêmes idées, et quelquefois les mêmes écarts, n'admireront plus que la forme séduisante sous laquelle il a su les présenter, et fixeront avec plus de justesse et d'impartialité le degré d'estime et de réputation qu'il mérite. En effet, ce n'est ni un penseur profond, ni un logicien exact et sévère, ni un moraliste aussi instructif, aussi original, aussi agréable à lire que Montaigne, ni même un ami très-sincère et très-zélé de la vérité : c'est un écrivain très-éloquent, dont le style vif, élégant, rapide et plein d'énergie, entraîne presque toujours sans persuader : c'est un sophiste adroit, quelquefois même

chise de ce dernier : » Mon livre, dit-il, est

très-subtil (*) qui se met fort peu en peine de se contredire, et à qui le choix des opinions est en général à-peu-près indifférent, pourvu que celle qu'il embrasse, vraie ou fausse, lui offre un champ assez vaste pour faire briller tous ses talents. S'il trouve par hasard sur son chemin une vérité piquante, dont le développement et les preuves exigent toutes les ressources de son esprit et de son éloquence, il la saisit avidement, la pare, l'embellit, écarte, dissipe tous les nuages dont elle étoit environnée, et la porte même souvent jusqu'à la démonstration ; mais un moment après, il fait les mêmes efforts pour appuyer un sophisme, pour établir un paradoxe ingénieux, ou même pour consacrer une erreur, si ce dernier parti lui paroît plus favorable à l'emploi de ses forces et à l'exercice de cette rhétorique brillante que Montaigne appelle quelque part *une art piperesse et mensongere*.

La célébrité dont M. Rousseau a joui, et que peut-être

(*) M. Helvétius, ce philosophe dont la mémoire est si chère à tous les gens de bien, a réfuté pas-à-pas, et avec beaucoup de clarié, de force et de précision, quelques-uns des paradoxes de M. Rousseau, et par le simple rapprochement de ses idées, en a fait voir l'incohérence et la contradiction. Voici comme il termine un des chapitres de son dernier ouvrage. « Qu'on ne s'étonne point, dit-il, des contradictions de ce célèbre écrivain. Ses observations sont presque toujours justes, et ses principes presque toujours faux et communs. De-là ses erreurs. Peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent lui en impose. . . . Il n'est point de proposition, soit morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte et ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne-foi. . . . De l'homme et de son éducation, sect. 5, chap. 7 ; et la note 27 du chap. 11. On peut voir encore toutes celles qui précèdent, et les douze premiers chapitres de cette section.

» maçonné des dépouilles des deux autres

il conservera long-temps encore, est une forte preuve de cette vérité : c'est que, si les hommes veulent être instruits, ils desirent encore plus d'être amusés. Ceux qui méprisent la grace du style, ne les connoissoient pas assez, et ne sont pas assez jaloux de leur être utiles. Ils entendent encore mal l'intérêt de leur réputation : ils pensent ; mais n'ayant pas le talent, peut-être plus rare encore, d'écrire avec cet agrément, ce nombre et cette harmonie dont le charme est irrésistible, ils rendent mal leurs pensées, et sont bientôt oubliés. Fontenelle, en s'emparant du travail de Van-Dale, lui en a ravi pour jamais la gloire. Un jour viendra que le nom de ce savant médecin, déjà presque ignoré parmi nous, sera entièrement effacé de la mémoire des hommes, tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrain riche à la vérité, mais hérissé de ronces et d'épines, qu'il a défriché, sera entendue dans l'avenir. Tant que les langues latine et française subsisteront, Sénèque et Montaigne seront lus, médités et admirés des bons esprits ; et toute l'éloquence de M. Rousseau, qui, en s'appropriant si souvent leurs pensées, s'est, pour ainsi dire, associé à leur gloire, et a brillé parmi nous d'un éclat emprunté, ne les fera jamais oublier ; mais elle les fera négliger plus ou moins long-temps, particulièrement des femmes et des gens du monde, en général peu instruits, mais sur-tout trop avides de jouissances, pour consacrer à l'étude un temps qui suffit à peine à leur amusement, et trop dissipés pour mettre dans leurs lectures ce choix, cette suite et ce degré d'attention, qui peuvent seuls les rendre utiles et instructives.

Les étrangers ont dit que M. Rousseau avoit fait *secte* parmi nous ; ils auroient pu ajouter que cette *secte* si

» (368) « Je permets d'emprunter, mais non de voler, moins encore d'injurier celui qu'on a volé.

aveuglément dévouée et soumise à son chef est plutôt religieuse que philosophique. En effet, il n'y a guère que des opinions religieuses mal entendues, et portées à l'excès, qui puissent inspirer cet esprit d'intolérance dont tous les partisans du citoyen de Genève sont plus ou moins animés. Quiconque ose avoir sur ses écrits et sur sa personne un sentiment contraire au leur, s'expose infailliblement à une espèce de persécution qui a tous les effets de la haine théologique. Que faire donc alors? Être sincère avec soi-même, dire froidement et d'une manière simple ce que, d'après un examen très-réfléchi, on croit utile et vrai, et, opposant à toutes les critiques un silence obstiné, attendre en paix le jugement du public éclairé et impartial.

(368) Montaigne, *Essais*, liv. 2, chap. 32, au commencement.

A M. NAIGEON.

Je vais parler des ouvrages de Sénèque sans prévention et sans partialité : usant avec lui d'un privilege dont il ne se départit avec aucun autre philosophe , j'oserai quelquefois le contredire. Quoique l'ordre selon lequel le traducteur en a rangé les traités ne soit pas celui de leurs dates , je m'y conformerai , parce que je ne vois aucun avantage à m'en éloigner. Cette courte analyse achevera de dévoiler le fond de l'ame de Sénèque , le secret de sa vie privée , et les principes qui servoient de base à sa philosophie spéculative et pratique.

Je vais donc commencer par les Lettres , transportant dans l'une ce qu'il aura dit dans une autre , généralisant ses maximes , les restreignant , les commentant , les appliquant à ma maniere , quelquefois les confirmant , quelquefois les réfutant ; ici , présentant au censeur le philosophe derriere lequel je me tiens

caché ; là , faisant le rôle contraire , et m'offrant à des fleches qui ne blesseront que Sénèque caché derriere moi.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE SÉNEQUE.

LIVRE SECOND.

DES LETTRES DE SÉNEQUE.

§. I. *Les lettres* de Sénèque sont adressées à Lucilius, son ami et son élève dans la philosophie stoïcienne. *Lucilius, je vous réclame, vous êtes mon ouvrage.* Ils étoient âgés tous deux : *Nous ne sommes plus jeunes.* Lucilius, né dans une condition médiocre, s'étoit élevé par son mérite au rang de chevalier Romain, et avoit obtenu la place d'intendant en Sicile.

La matière traitée dans cette correspondance est très-étendue ; c'est presque un cours de morale complet. Je vais le suivre ; mais pour m'épargner à moi-même et aux autres la sécheresse et le dégoût d'une table, j'indiquerai, chemin faisant, quelques-uns des traits qui m'ont le plus frappé, ce que je voudrois avoir recueilli de ma lecture ; et sur-tout qu'on ne se persuade pas qu'il n'y ait rien à remarquer, ni à apprendre dans celles dont je n'annonce-

rai que le sujet. Lisez le reste de mon ouvrage comme vous liriez les Pensées détachées de la Rochefoucault.

La première est sur le temps. Sénèque dit, et ne dit que trop vrai : « Qu'une partie de » la vie se passe à mal faire, la plus grande » à ne rien faire, presque entière à faire autre » chose que ce qu'on devroit ».

« Où est l'homme qui sache apprécier le » temps, compter les jours, et se rappeler » qu'il meurt à chaque instant » ?

« Je me trouve dans le cas des gens ruinés » sans qu'il y ait de leur faute : tout le monde » les excuse, personne ne les assiste ».

Il traite dans la *deuxième* des voyages.

« Le voyageur a beaucoup d'hôtes et peu » d'amis ». . . . Il ressemble au possesseur d'un palais qui passeroit sa vie à parcourir ses riches et vastes appartements, sans s'arrêter un instant dans celui que son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses amis, ses concitoyens occupent.

Et dans la même, des lectures, autre sorte de voyages.

« Ne pouvant lire autant de livres que vous » en pouvez acquérir, n'en acquérez qu'autant que vous en pourrez lire ».

« On lit pour se rendre habile : si on lisoit » pour se rendre meilleur, bientôt on devient » droit plus habile ».

« Si vous consultez la nature sur le travail

» et

» et sur le repos , elle vous répondra qu'elle
» a fait le jour et la nuit ».

C'est là qu'il dit d'Epicure : « Je passe dans
» le camp ennemi en espion , mais non en
» déserteur ».

Si vous avez à faire choix d'un ami , lisez
la *troisième* , où l'on trouve , entre autres , cette
maxime de Pomponius :

» Il y a des yeux tellement accoutumés aux
» ténèbres, qu'ils voient trouble au grand jour ».

» Ne faites rien que votre ennemi ne puisse
» savoir ».

La *quatrième* vous affranchira des terreurs
de la mort et des sollicitudes de la vie.

» Le tyran me fera conduire , où ? . . .
» Où je vais ».

» Un mal n'est pas grand quand il est le der-
» nier des maux. La perte la moins à crain-
» dre est celle qui ne peut être suivie de re-
» grets ».

» Celui qui ne veut que satisfaire à la faim,
» à la soif , aux besoins de la nature , ne se mor-
» fond point à la porte des grands , n'essuie
» ni leurs regards dédaigneux , ni leur poli-
» tesse insultante ».

Frappez à cette porte pour autrui , n'y frap-
pez jamais pour vous.

Dans la *cinquième* , sur la singularité , il
adresse à Lucilius des conseils dont quelques-
uns d'entre nous pourroient profiter.

» N'allez pas , à l'exemple de certains philo-

» sophes moins curieux de faire des progrès
 » que du bruit, affecter dans votre extérieur,
 » vos occupations, votre genre de vie, une
 » originalité qui vous distingue : vous vous
 » interdirez cet habillement bizarre, cette che-
 » velure hérissée, cette barbe hétéroclite, et
 » toutes ces voies détournées pour arriver à
 » la considération. Eh ! le nom de philosophe
 » n'est déjà que trop odieux, avec quelque
 » modestie qu'on le porte ! . . . N'y aura-t-il
 » donc aucune différence entre nous et le vul-
 » gaire ? . . . Il y en aura, mais je veux qu'on
 » y regarde de près pour l'appercevoir ».

» Il faut que la vie du sage soit un mélange
 » de bonnes mœurs et de mœurs publiques »...
 Qu'en pense Diogène ? Celui-ci disoit à son
 élève : Que ta vie ne soit point un mélange
 bigarré de bonnes mœurs et de mœurs publi-
 ques. . . . » Il faut qu'on l'admire et qu'on
 » s'y reconnoisse » Il importe peu que
 des fous t'admirent ; et si le peuple se recon-
 noît en toi, ce sera presque toujours tant pis
 pour toi.

» Je n'aime à apprendre que pour ensei-
 » gner ».

Je n'aime à apprendre que pour être moins
 ignorant. . . . » La plus belle découverte ces-
 » seroit de me plaire, si elle n'étoit que pour
 » pour moi. . . . La découverte la plus sim-
 » ple, ne fût-elle que pour moi, me plairoit
 » encore ». Ce n'est pas que je n'aime aussi à ré-

pandre le peu que je sais. Si le hasard m'offre une belle page ignorée, j'en jouis doublement, et par l'admiration qu'elle me cause, et par l'espoir de l'indiquer à mes amis.

« Philosophe, où en es-tu » ? . . . Heureux celui qui s'est fait cette question, et qui s'est répondu : Je commence à me réconcilier avec moi-même !

Voulez-vous savoir ce que c'est que la véritable amitié ? Vous l'apprendrez dans la *sixième*.

« Combien d'hommes, dit-il, ont plutôt manqué d'amitié que d'amis » ! . . . Le contraire ne seroit-il pas aussi vrai ? et ne pourroit-on pas dire : Combien d'hommes ont plutôt manqué d'amis que d'amitié !

L'amour est l'ivresse de l'homme adulte ; l'amitié est la passion de la jeunesse : c'est alors que j'étois lui, qu'il étoit moi. Ce n'étoit point un choix réfléchi ; je m'étois attaché je ne sais par quel instinct secret de la conformité. S'il eût été sage, je ne l'aurois pas aimé ; je ne l'aurois pas aimé, s'il eût été fou : il me le falloit sage ou fou de cette manière. J'éprouvois ses plaisirs, ses peines, ses goûts, ses aversions ; nous courions les mêmes hasards ; s'il avoit une fantaisie, j'étois surpris de ne l'avoir pas eue le premier : dans l'attaque, dans la défense, jamais, jamais il ne nous vint en pensée d'examiner qui de nos adversaires ou de nous avoit tort ou raison : nous n'avions qu'une bourse ; je n'étois indigent que quand il étoit

pauvre. S'il eût été tenté d'un forfait, quel parti aurois-je pris? Je l'ignore : j'aurois été déchiré de l'horreur de son projet, si j'en avois été frappé, et de la douleur de l'abandonner seul à son mauvais sort. Qu'est devenue cette manière d'exister si une, si violente et si douce? A peine m'en souviens-je : l'intérêt personnel l'a successivement affoiblie. Je suis vieux, et je m'avoue, non sans amertume et sans regret, qu'on a des liaisons d'habitude dans l'âge avancé, mais qu'il ne reste en nous, à côté de nous, que le vain simulacre de l'amitié : *Jam proximus ardet Ucalégon*. Cet Ucalégon du poëte, c'est vous, c'est moi : on ne pense guère à la maison d'autrui, quand le feu est à la nôtre.

Ah ! les amis ! les amis ! il en est un ; ne compte fermement que sur celui-là : c'est celui dont tu as si long-temps et si souvent éprouvé la bienveillance et la perfidie ; qui t'a rendu tant de bons et de mauvais offices, qui t'a donné tant de bons et de mauvais conseils ; qui t'a tenu tant de propos flatteurs et adressé tant de vérités dures, et dont tu passes les journées à te louer et à te plaindre. Tu pourras survivre à tous les autres ; celui-ci ne t'abandonnera qu'à la mort : c'est toi ; tâche d'être ton meilleur ami.

» Le philosophe Attalus préféroit un ami
 » à faire à un ami déjà fait ». . . . Un peintre célèbre court après un voleur et lui offre un tableau fini, pour l'ébauche que le voleur avoit

enlevée de dessus son chevalet. Il me déplait qu'on en fasse autant en amitié.

J'ai vu l'amour, j'ai vu l'amitié héroïques ; le spectacle des deux amis m'a plus touché que celui des deux amants. D'un côté, c'étoit la raison ; de l'autre, la passion qui faisoit de grandes choses : l'homme et l'animal.

» Les présens de la fortune ? Dites ses pièges ».

Il conseille, *lettre septième*, la fuite du monde. » Je ne rapporte jamais de la société » les mœurs que j'y ai portées ».

Quel est celui d'entre nous assez sage, ou assez corrompu qui n'en puisse dire autant ?

» Rien de plus nuisible aux bonnes mœurs » que la fréquentation des spectacles ». . . .

Des spectacles de Rome ; cela se peut ; des nôtres, je ne le crois pas.

A propos des spectacles de son temps qui n'étoient que des exécutions, Sénèque dit :

» Un homme a-t-il volé ? qu'on le pend. A-t-il » assassiné ? qu'on le tue. Mais toi, malheu- » reux spectateur, qu'as-tu fait pour assister » à la potence » ? . . . Cela est beau.

» Il est dur de vivre sous la nécessité ; mais » il n'y a point de nécessité d'y vivre ».

» Arracher à Caton son poignard, c'est lui » envier son immortalité ».

» La vertu a perdu de son prix pour celui » qui se surfait celui de la vie ».

Malheur à celui que quelques-unes de ces pensées que je jette au hasard, à mesure que

la lecture du philosophe me les offre , ne plongera pas dans la méditation !

» Rien de plus commun qu'un vieillard qui commence à vivre ». Rien de plus commun qu'un vieillard qui meurt avant que d'avoir vécu. La plupart des hommes meurent le hochet à la main.

» L'homme puissant craint autant de maux qu'il en peut faire ». . . . D'où naît donc cet abus si fréquent de la puissance ? C'est que l'effet naturel de la force est d'inspirer l'audace, et que l'effet naturel du pouvoir est d'affaiblir la crainte.

» Le désespoir des esclaves immole autant d'hommes que les caprices des rois ». . . . Je le desirerois.

» L'esclave a-t-il sur son maître le droit de vie et de mort » ? . . . Qui peut en douter ? Puissent tous ces malheureux enlevés , vendus , achetés , revendus , et condamnés au rôle de la bête de somme , en être un jour aussi fortement persuadés que moi !

Ici il apostrophe les Romains ; il leur reproche d'enseigner la cruauté à leur souverain qui ne sauroit l'apprendre. Sénèque n'avoit pas encore démêlé le caractère de son élève , et son commerce épistolaire avec Lucilius commença apparemment pendant les cinq premières années du règne de Néron.

» La route du précepte est longue , celle de

» l'exemple est courte (1). Les disciples de
» Socrate et d'Epicure profiterent plus de leurs
» mœurs que de leurs discours ». . . . Il ré-
sulte de cette maxime, applicable sur-tout à
l'éducation des enfants, qu'il faut leur adresser
rarement de ces préceptes dont la vérité ne
peut être constatée que par une longue expé-
rience ; mais parlez sensément, agissez toujours
bien devant eux. C'est ainsi que les Romains
préparoient à la république des magistrats, des
guerriers et des orateurs. Vous serez difficile
sur la compagnie dans laquelle vous pourrez
les admettre, si vous pensez qu'il y a tel mot,
telle action capable de détruire le fruit de plu-
sieurs années.

Heureux les enfants nés de parents élevés
aux grandes places ; ils entendent dès le berceau
parler de grandes choses.

L'activité du sage est le sujet de la *huitième*.

Dans la *neuvième*, où il en caractérise l'a-
mitié, il prétend qu'on refait aussi aisément
un ami perdu que Phidias une statue brisée.
Je n'en crois rien. Quoi ! l'homme à qui je
confierai mes pensées les plus secretes ; qui me
soutiendra dans les pas glissants de la vie ; qui
me fortifiera par la sagesse de ses conseils et
la continuité de son exemple ; qui sera le dé-
positaire de ma fortune, de ma liberté, de ma

(1) *Lettre* 6^e. tome II, page 49 et suivantes.

vie, de mon honneur ; sur les mœurs duquel les hommes seront autorisés à juger des miennes ; je dis plus, l'homme que je pourrai interroger sans crainte ; dont je ne redouterai point la confiance ; dont, pour me servir de l'expression de génie du chancelier Bacon, j'oserai éclairer le fond de la caverne, sans sentir vaciller le flambeau dans ma main ; cet homme se refait en un jour, en un mois, en un an ! Eh ! malheureusement la durée de la vie y suffit à peine ; et c'est un fait bien connu des vieillards, qui aiment mieux rester seuls que de s'occuper à retrouver un ami.

Lorsque notre philosophe se demande à lui-même ce qu'il s'est promis en prenant un ami, et qu'il se répond : » D'avoir quelqu'un pour » qui mourir, qui accompagner en exil, qui » sauver aux dépens de nos jours ». . . il est grand, il est sublime, mais il a changé d'avis.

Lorsque comparant l'amour et l'amitié, il ajoute que *l'amour est presque la folie de l'amitié*, il est délicat. Lorsqu'il répond à la question, quelle sera la vie du sage sur une plage déserte, dans le fond d'un cachot, *celle de Jupiter dans la dissolution des mondes*, il montre une âme forte. De pareilles idées ne viennent qu'à des hommes d'une trempe rare.

§. II. Il traite dans la *dixième* de la solitude.

» Cratès disoit à un jeune homme : Que fais-tu là seul » ? Le jeune homme lui répondit :

» Je m'entretiens avec moi-même »... » Prends
 » garde , lui repliqua le philosophe , de t'en-
 » tretenir avec un flatteur »... . Le sot cesse
 d'être un sot pour le moment où il nous flatte ,
 et nous dirions volontiers de lui : Mais cet
 homme n'est pourtant pas trop bête.

» Vivez avec les hommes comme si les dieux
 » vous voyoient : parlez aux dieux comme si
 » les hommes vous entendoient ».

Dans la *onzième* , des avantages de la vieillesse , de la mort et du suicide.

La maniere dont les habitants de sa campagne , son fermier , son jardinier , ses arbres , ses charmiiles lui rappellent son grand âge , est charmante. » Qu'est-ce que cet homme qu'on
 » a posté-là et qu'on ne tardera pas d'y ex-
 » poser ? Où a-t-on trouvé ce squelette ? Le
 » beau passe-temps de m'apporter ici les morts
 » du voisinage ! — Quoi ! vous ne reconnois-
 » sez pas Félicion , le fils de votre métayer ,
 » à qui vous avez donné tant de jouets quand
 » il étoit enfant » ?

Dans la *douzième* , des effets de la philosophie sur les défauts et sur les vices.

Dans la *treizième* , du courage que donne la vertu , et du dessoûci de l'avenir.

» Le sage qui craint l'opinion , ressemble à
 » un général qui s'ébranle à la vue d'un nuage
 » de poussiere élevé par un troupeau ».

» Espérer , au lieu de craindre , c'est rem-
 » placer un mal par un autre ».

Dans la *quatorzième*, des soins du corps.

» Donnons - lui des soins , mais prêts à le
» précipiter dans les flammes , au moindre si-
» gnal de la raison , de l'honneur , du devoir ».

» L'administration d'une république livrée à
» des brigands n'est pas digne du sage » . . .

Hommes publics , consolez-vous , si votre disgrâce est arrivée , ou si le mauvais génie de l'état veut qu'elle arrive.

» Le sage ne provoquera point le courroux
» des grands » . . . Maxime pusillanime ; c'est
le condamner à taire la vérité.

On dit : *Vivre d'abord , ensuite philosopher*.
C'est le peuple qui parle ainsi ; mais le sage dit :
Philosopher d'abord , et vivre ensuite , si l'on
peut , ou aimer la vertu avant la vie.

Si le philosophe ne croyoit pas que la périlleuse vérité qu'il va dire fructifieroit dans l'avenir , il se tairoit. Il parle en attendant un grand prince , un grand ministre qui exécute ; il aime la vertu ; il la pratique : il fait peu de cas de la vie , il méprise la mort. Un d'entre eux disoit : « La nature qui a fait le tyran terrible , m'a fait sans peur ». S'il peut conserver la vie en attaquant le vice , il le fera ; mais s'il est impossible de vivre et de dire la vérité , il fera son métier. Quoi ! l'apôtre de la vérité n'auroit pas le même courage que l'apôtre du mensonge !

On ne fait point une tragédie de la mort de celui qui craint l'échafaud et qui va lâchement

apostasier au pied d'un tribunal. Il ignore que sa mort sera plus instructive que tous ses écrits.

« Le sage dans la prospérité me montre l'apôtre de la vertu ; dans l'adversité, son martyr ».

Pourquoi le sang du philosophe ne seroit-il pas aussi fécond que celui des martyrs ? C'est qu'il est plus facile de croire que de bien faire.

« Il y a trois passions qu'il ne faut point exciter : la haine, l'envie, le mépris ».

Cela est plus digne du moine de Rabelais que du disciple de Zénon. C'est vous, Sénèque, qui m'avez appris à vous répondre : Il y a des hommes dont il est glorieux d'être haï : le tourment de l'envie est toujours un éloge ; le mépris n'est souvent qu'une affectation. . . . Craignons l'admiration ». . . Et pourquoi ? Faisons tout ce qui peut en mériter.

Il s'entretient avec son ami, *lettres* 15, 16, 17, 18, 19, des exercices du corps, de l'utilité de la philosophie, de la richesse, de la pauvreté, des persécutions, de la calomnie ; qu'il faut embrasser la philosophie sans délai ; des amusements du sage ; de la colère, des passions, des vices, des vertus, des avantages du repos ; de la société, des fonctions publiques, du bonheur, du malheur.

« Le même mot peut sortir de la bouche d'un sage et d'un fou ».

« La sagesse, comme l'or, est l'équivalent de toute richesse ».

» La richesse est souvent la fin d'une misère
» et le commencement d'une autre ».

» Le philosophe a son ennemi et sa discipline comme le militaire : pour vaincre , la
» bravoure seule ne suffit pas ».

On dit : Ce fait , de qui le tenez-vous ? « Ce
» témoin est suspect : c'est son père ; c'est son
» ami ; c'est son collègue ; c'est son protecteur ;
» c'est son client ». . . . Qui est-ce qui vous
contredit ainsi ? C'est l'envie , l'envie que vous
affligez par le récit d'une belle action.

Les préceptes de Sénèque sont austères ; mais
l'expérience journalière et l'usage du monde
en confirment la vérité : on ne les conteste que
par vanité ou par faiblesse. C'est dans sa *vingtième*
lettre qu'il dit aux grands , aux gens en
place un mot simple , mais qu'ils devraient
avoir sans cesse à la bouche , s'ils sentoient
vivement les inconvénients de leur élévation :
» Quand viendra le jour heureux où l'on ne
» me mentira plus » ?

Je ne relis point les ouvrages de Sénèque
sans m'apercevoir que je ne les ai point encore
assez lus.

Quel est l'objet de la philosophie ? C'est de
lier les hommes par un commerce d'idées , et
par l'exercice d'une bienfaisance mutuelle.

La philosophie nous ordonne-t-elle de nous
tourmenter ? Non.

Dans la *lettre huitième* , sur l'activité du sage ,
il parle des drames mixtes , dont le ton est

grave, et le genre moyen entre la tragédie et la comédie. Ce genre eut-il aussi des détracteurs chez les anciens ? Il ne le dit pas.

§. III. Selon lui, *lettre quatorzième*, » la » philosophie est une espèce de sacerdoce réservé des gens de bien, respecté même de ceux » qui ne sont méchants qu'à demi ; et celui qui » jette de la boue au philosophe est une espèce » d'impie «. Non, non, Suilius, Aristophanes modernes, jamais la dépravation ne sera assez générale, assez durable, assez puissante, ou la ligue de l'ignorance et du vice contre la science et la vertu assez forte pour empêcher la philosophie d'être vénérable et sacrée.

Ne nous engageons point dans les querelles. Méprisons les propos de l'impudent ; soyons convaincus qu'il n'y a que des hommes abjects qui osent nous insulter. Ne soyons pas plus offensés de leurs injures que nous ne serions flattés de leur éloge ; abandonnons le pervers à sa honte secrète. — » Est-ce qu'il en éprouve « ? — Je le crois, depuis qu'un de ces infâmes salariés des grands pour déchirer les gens de bien a dit d'une satire de commande, qu'il n'étoit pas bien sûr d'être content de l'avoir faite. Un des châtimens de la folie est de se déplaire à elle-même.

L'ouvrage de Sénèque est un champ où l'on trouve toujours à glaner. Je vois que dans l'opulence il s'exerçoit à la pauvreté ; au milieu

des richesses, il se rit de la peine inutile que la fortune s'est donnée.

» Dieux, accordez-moi la sagesse, et je vous tiens quittes du reste «. . . . Mais, Sénèque, dans votre système est-ce que les dieux accordent la sagesse ? La sagesse n'est-elle pas l'ouvrage du sage ? et n'est-ce pas la raison pour laquelle dans votre enthousiasme vous avez élevé quelquefois le sage au-dessus des dieux, sages par leur nature, sans efforts et sans mérite ?

Dans les pensées de Sénèque les plus subtiles, dans ses opinions les plus paradoxes, il y a presque toujours un côté juste.

Comme il n'y a presque aucune proposition sur les mœurs qui soit vraie sans exception, il arrive souvent au moraliste d'assurer le pour et le contre ; selon qu'il se renferme dans la loi générale ou qu'il ne considère qu'un cas particulier, l'homme lui paroîtra grand ou petit.

Il dit, *lettre vingt-une*, à propos de la vraie gloire du sage : » En vain Atticus auroit eu » pour gendre Agrippa (2), pour descendans

(2) M. de la Grange s'est trompé sur le sens de ce passage, pour avoir ignoré des faits qui concernent Atticus et sa famille, et sa méprise a entraîné celle de l'auteur de cet ouvrage. Ceux qui, en examinant rapidement dix ou douze pages de la traduction de Sénèque, ont cru avoir acquis le droit de la juger, auroient dû au moins

» Tibère et Drusus ; parmi ces noms illustres
 » le sien seroit ignoré, si le prince des orateurs
 » ne lui eût adressé quelques lettres. Lucilius,
 » si la gloire vous touche, les miennes vous
 » feront plus connoître que toutes vos dignités :
 » qui sauroit qu'il exista un Idoménée, sans
 » celles d'Epicure « ?

Il ajoute : » J'ai aussi quelques droits sur les
 » races futures ; je puis sauver un nom de l'ou-
 » bli et partager mon immortalité avec un
 » ami « . . . Qu'on doit être heureux par cette
 pensée ! En effet, quoi de plus doux que de
 croire qu'on enrichira sa nation d'un grand

relever cette inexactitude. Mais ce sont précisément les
 endroits où la version de M. la Grange laisse quelque
 chose à désirer, qui ont échappé à leur profond savoir
 et à leur merveilleuse sagacité : c'est qu'il est, en effet,
 plus facile de supposer des fautes où il n'y en a pas,
 que d'en voir où il y en a ; et leurs critiques, presque
 toujours fausses, partiales ou superficielles, en sont la
 preuve. Voici présentement le passage de Sénèque, tel
 qu'il falloit, ce me semble, le traduire. « Les lettres
 » de Cicéron ne laisseront point périr la mémoire d'Atticus ;
 » ni son gendre Agrippa, ni Tibère, mari de sa petite-
 » fille, ni Drusus, son arrière-petit-fils, n'auroient pas
 » servi beaucoup à sa gloire : parmi ces noms illustres
 » le sien ne seroit pas cité, si Cicéron ne l'eût comme
 » associé à son immortalité ». *Nomen Attici perire Cice-
 ronis epistolae non sinunt ; nihil illi profuisset gener
 Agrippa, et Tiberius progener, et Drusus Caesar pro-
 nepos : inter tam magna namina taceretur, nisi Cicero
 illum applicuisset. . . . Epist. 21.*

nom de plus ? Ne se félicite-t-on pas d'avoir pris naissance dans une contrée célèbre par les hommes rares qu'elle a produits ? Est-il de plus flatteuse espérance que de laisser à ses parents , à ses amis , à ses descendants , aux étrangers , aux siens , à l'univers , un sujet d'admiration , d'entretien et de regrets ? Qui est-ce qui a fait cet ouvrage , ce poëme , ce tableau , cette statue , cette colonnade ? C'est un Français , c'est Bouchardon ; c'est Pigal ; c'étoit l'ami de mon grand-pere , voilà son buste. Avec quel plaisir mon pere , qui l'avoit vu dans sa jeunesse , nous entretenoit de son maintien , de son caractere et de ses opinions ! Voilà la maison qu'il habitoit , on la visite encore. La république a doté une de ses arriere-nieces ; un citoyen bien-faisant tira de l'indigence un de ses descendants qui n'avoit d'autre mérite que de porter son nom. Malheur à l'homme personnel qui lira cette page avec dédain. Si par hasard c'est un artiste distingué , croyez qu'il n'est sincere ni avec vous , ni avec lui-même.

Un sorte de reconnoissance délicate s'unit à une curiosité digne d'éloge , pour nous intéresser à l'histoire privée de ceux dont nous admirons les ouvrages. Le lieu de leur naissance , leur éducation , leur caractere , la date de leurs productions , l'accueil qu'elles reçurent dans le temps ; leurs penchants , leurs goûts honnêtes ou malhonnêtes , leurs amitiés , leurs fantaisies , leurs travers , leur forme extérieure , les traits
de

de leurs visages, tout ce qui les concerne arrête l'attention de la postérité. Nous aimons à visiter leurs demeures ; nous éprouverions une douce émotion à l'ombre d'un arbre sous lequel ils se seroient reposés ; nous voudrions voir et converser avec les sages dont les travaux ont augmenté le pouvoir de la vertu et les trésors de la vérité. Sans ce tribut, la sagesse accumulée des siècles seroit un don gratuitement accordé à des ingrats.

» Mes concitoyens ne m'ont point élevé aux honneurs : Idoménée, ils ont mieux fait, ils m'en ont ôté le desir «. . . . Ce mot est d'Epicure.

Notre stoïcien, conduit à la porte des jardins de ce philosophe, y grave une inscription qui atteste l'austérité de l'un et l'impartialité de l'autre. La voici :

» Passant tu peux t'arrêter ici : la volupté y donne la loi. — Quoi ! c'est de la farine détrempée que tu me présentes, c'est d'eau que tu remplis ma coupe ! — Assurément ; à ma table, les mets appaisent la faim, la boisson n'irrite pas la soif ; voilà ma volupté «.

» Agissez toujours, Lucilius, comme si Epicure vous regardoit «.

C'est ainsi que Sénèque pensoit de ce philosophe si mal connu et tant calomnié. On ne s'est pas acharné avec moins de fureur sur

la doctrine d'Epicure que sur les mœurs de Sénèque.

§. IV. Je lis dans un auteur moderne (3) :
» On oppose Sénèque comme un bouclier im-
» pénétrable à tous les traits qu'on peut lancer
» sur Epicure. Il est vrai que l'apologie que
» Sénèque a faite d'Epicure est formelle ; mais
» il est à craindre que , loin de justifier l'un ,
» elle ne donne des soupçons contre l'autre.
» Si , à l'honneur d'Epicure , leurs doctrines
» avoient des apparences communes , ce seroit
» à la honte de Zénon «.

Lorsque Sénèque fait l'éloge d'Epicure , il ne décrie point Zénon , non plus qu'il ne préconise celui-ci , lorsqu'il attaque le premier. C'est un juge impartial qui pèse ce que chaque secte enseigne de contraire ou de conforme à la vérité , et qui s'en explique avec franchise. Si les talens sublimes et les vertus transcendantes de l'académicien des inscriptions qui a enrichi l'histoire critique de la philosophie de son examen de la vie et de la doctrine d'Epicure , ne m'étoient parfaitement connus , je penserois qu'un auteur qui se sert de l'éloge de l'une des écoles pour les rendre toutes deux suspectes , est un mauvais logicien , s'il pense ce qu'il écrit , ou

(3) Voyez la *Morale d'Epicure* , tirée de ses propres écrits , par M. l'abbé Battaux , art. 7 , pages 157 , 158.

un dangereux hypocrite , s'il écrit ce qu'il ne pense pas.

Un littérateur du jour auroit-il la vanité de se croire mieux instruit des sentiments d'Epicure , dont les ouvrages nous manquent , qu'un ancien philosophe , qu'un Sénèque , qui les avoit sous les yeux ?

Qu'Epicure et Zénon se soient accordés l'un et l'autre à regarder la vertu comme le plus essentiel de tous les biens , et qu'ils en aient eu les mêmes idées : que s'ensuit-il ? Que l'Epicurien n'en étoit pas moins corrompu , et que le stoïcien en étoit peut-être moins sage. Voilà une étrange conclusion.

Eh ! c'est bien assez de damner Epicure , sans lui associer aussi lestement le philosophe Sénèque , son apologiste ; Sénèque , que St. Jérôme , qui n'étoit pas les plus tolérant des pères de l'église , loue pour la pureté de sa morale , la sainteté de sa vie , et qu'il a inscrit dans le catalogue des auteurs sacrés (4).

» O dieu , je vois à tes côtés un Sénèque à
» qui tu rends le prix du sang qu'il eût versé
» pour toi ; un Epictète qui te chérit dans les
» fers ; un Antonin qui ne te méconnoît pas sur

(4) *Seneca. . . continentiſſimae vitae fuit ; quem non ponerem in catalogo ſanctorum , niſi me illae Epistolae provocarent , quae leguntur à plurimis , Pauli ad Senecam , et Senecae ad Paulum , etc. . . Hieronymus , de ſcriptoribus eccleſiaſticis.*

» le trône ; j'y vois un Tite qui regrettoit les
 » instants où il avoit négligé de faire du bien
 » aux hommes ; un Aristide qui honora la
 » pauvreté , et qui préféra le nom de Juste aux
 » honneurs et aux richesses ; un Régulus qui
 » sourit aux bourreaux ; et je vois loin de toi
 » des barbares qui , la croix à la main , assou-
 » vissent leurs fureurs , et réussiroient à te faire
 » haïr , si l'homme vertueux pouvoit t'imputer
 » leurs atrocités «. . . . Ces lignes énergiques
 ne sont pas de moi ; mais je les envie à l'auteur
 anonyme d'un *Eloge de Socrate*.

Sénèque ne ferme presque pas une de ses lettres sans la sceller de quelques maximes d'Epicure , et ces maximes sont toujours d'un grand sens et d'une sagesse merveilleuse : quelle honte pour le zénonisme !

§. V. C'est dans la *vingt-deuxième* lettre sur les conseils et sur les affaires , que Sénèque dit des goûts passagers de l'ambition : » C'est un
 » amant qui querelle avec sa maîtresse ; n'allez
 » pas prendre un moment d'humeur pour une
 » rupture «. . . . Croit-on que cette pensée déparât celles de la Rochefoucault ? Il ajoute :
 » Nous mourons plus mauvais que nous ne
 » naissons. Je t'avois engendré , nous dit la
 » nature , sans desirs , sans crainte , sans super-
 » stition , sans perfidie , sans vice. . . . Cela
 » est-il bien vrai ? . . . Retourne comme tu es
 » venu. La vie nous corrompt «.

» Vicieux , je te condamne à quitter ou le
 » vice ou la vie. Choisis «.

En parcourant les *lettres* 23 et 24, sur la philosophie, source des vrais plaisirs, sur le passé, le présent, le futur, les craintes de l'avenir, les terreurs de la mort, je me suis rappelé l'endroit où Horace recommande au poète la lecture des feuillets de Socrate; on pourroit lui dire avec plus de raison encore : *Rem tibi Senecae poterunt ostendere chartae*. Si tu crains d'être un poète exangue, un diseur de puérilités sonores, si tu veux connoître les vices, les vertus, les passions, les devoirs de l'homme dans toutes les conditions et circonstances, lis Sénèque.

Homme pusillanime, si les deux grands fantômes, la douleur et la mort t'effraient, lis Sénèque.

» Que veulent dire ces fouets armés de pointes aiguës, ces chevalets, cet attirail de supplices ? Quoi ! ce n'est que de la douleur ! Ce n'est rien, ou elle finira promptement. A quoi bon ces glaives, ces feux, ces bourreaux qui frémissent autour de moi ? Quoi ! ce n'est que la mort ? Mon esclave la bravoit hier «.

Il s'occupe, *lettre* 25, des dangers de la solitude : si l'homme se retire dans la forêt par vanité ou par misanthropie, s'il y porte une ame pleine de fiel, il ne tardera pas à y devenir une bête féroce : celui dont il y prendra conseil est un méchant qui achevera de le pervertir.

Tel homme se croit sage, tandis que sa folie som meille.

C'est dans une des lettres qui suivent qu'il dit au philosophe : Que fais-tu là ? . . . et que le philosophe lui répond : » Hélas ! couché dans » une même vaste infirmerie , je m'entretiens » avec les autres malades « On est vraiment touché de cette modestie.

Il écrit , *lettres* 26 , 27 , 28 et 29 , des avantages de la vieillesse , de la vertu , du vrai bonheur , des voyages , des conseils indiscrets. On voit dans cette dernière , qu'il y avoit aussi à Rome des hommes pervers qu'on se plaisoit à associer aux philosophes en général , dans le dessein cruel de souiller la pureté des uns par la turpitude des autres. Ce fait me rappelle l'auteur de l'*Anti-Séneque* , et la constante affectation des ennemis de la philosophie à le citer parmi les hommes sages et éclairés dont la vie se passe à chercher la vérité et à pratiquer la vertu. Si ces calomniateurs des gens de bien n'étoient pas étrangers à tout sentiment honnête , ils rougiroient de placer ce nom justement décrié , à côté des noms les plus respectables et les plus respectés.

§. VI. La M*** est un auteur sans jugement , qui a parlé de la doctrine de Séneque sans la connoître ; qui lui a supposé toute l'âpreté du stoïcisme , ce qui est faux ; qui n'a pas écrit une seule bonne ligne dans son traité du Bonheur , qu'il ne l'ait ou prise dans notre philosophe , ou rencontrée par hasard , ce qui n'est et ne pouvoit malheureusement être que très-rare ; qui

confond par-tout les peines du sage avec les tourments du méchant, les inconvénients légers de la science avec les suites funestes de l'ignorance ; dont on reconnoît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit , et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire ; qui prononce ici que l'homme est pervers par sa nature , et qui fait ailleurs de la nature des êtres la règle de leurs devoirs et la source de leur félicité ; qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans le crime , le corrompu dans ses vices ; dont les sophismes grossiers , mais dangereux par la gaieté dont il les assaisonne , décelent un écrivain qui n'a pas les premières idées des vrais fondements de la morale , et de cet arbre immense dont la tête touche aux cieux et les racines pénètrent jusqu'aux enfers , où tout est lié , où la pudeur , la décence , la politesse , les vertus les plus légères , s'il en est de telles , sont attachées comme la feuille au rameau qu'on déshonore en la dépouillant ; dont le chaos de raison et d'extravagance ne peut être regardé sans dégoût que par ces lecteurs futiles qui confondent la plaisanterie avec l'évidence , et à qui l'on a tout prouvé quand on les a fait rire ; dont les principes poussés jusqu'à leurs dernières conséquences renverseroient la législation , dispenseroient leurs parents de l'éducation de leurs enfants , renferméroient aux petites-maisons l'homme courageux qui lutte sottement contre ses penchants déréglés , assureroient l'immor-

talité au méchant qui s'abandonneroit sans remords aux siens , et dont la tête est si troublée et les idées sont à tel point décousues , que dans la même page une assertion sensée est heurtée par une assertion folle , et une assertion folle par une assertion sensée , en sorte qu'il est aussi facile de le défendre que de l'attaquer. La M*** , dissolu , impudent , bouffon , flatteur , étoit fait pour la vie des cours et la faveur des grands. Il est mort comme il devoit mourir , victime de son intempérance et de sa folie ; il s'est tué par ignorance de l'art qu'il professoit (5 a).

Je n'accorde le titre de philosophe qu'à celui qui s'exerce constamment à la recherche de la vérité et à la pratique de la vertu ; et lorsque je rayerai de ce nombre un homme corrompu dans ses mœurs et ses opinions , puis-je me promettre que les ennemis de la philosophie se tairont ? Non.

Voltaire , diront-ils , en a fait l'éloge. Il s'agit bien de ce que Voltaire en aura dit dans une ode anacreontique ! mais de ce qu'un homme de bien en doit penser d'après ses écrits qui sont entre nos mains , et d'après les mœurs qu'il professoit.

J'admire Voltaire comme un des hommes les

(5 a) Ce jugement est sévère , mais juste , et il étoit difficile de garder quelque mesure avec l'apologiste du vice et le détracteur de la vertu.

plus étonnants qui ait encore paru , et c'est de très-bonne foi que je le publie ; mais je ne suis pas toujours de son avis , et ce ne sera pas dans une pièce de poésie fugitive que j'irai chercher le sentiment de Voltaire , et moins encore puiser le mien sur la philosophie et la morale d'un écrivain.

§. VII. Dans la même lettre , Sénèque cite un beau mot d'Epicure sur les jugemens populaires : » Jamais je n'ai voulu plaire au » peuple : ce que je sais n'est pas de son goût ; » et ce qui seroit de son goût , je ne le sais pas ».

La contrainte des gouvernements despotiques retrécit l'esprit sans qu'on s'en apperçoive ; machinalement on s'interdit une certaine classe d'idées fortes , comme on s'éloigne d'un obstacle qui nous blesseroit ; et lorsqu'on s'est accoutumé à cette marche pusillanime et circonspecte , on revient difficilement à une marche audacieuse et franche. On ne pense , on ne parle avec force que du fond de son tombeau : c'est là qu'il faut se placer , c'est de là qu'il faut s'adresser aux hommes. Celui qui conseilla au philosophe de laisser un testament de mort (6) , eut une idée utile et grande. Je souhaite pour le progrès des sciences , pour l'honneur des académies , et pour

(6) On peut voir le passage entier de M. d'Alembert dans l'avertissement imprimé à la tête du second volume page 23 et suivantes.

l'intérêt du malheureux, qu'il nous fasse attendre le sien long-temps.

» A Paris, diriez-vous cela ? — Non. Je me
 » suis trouvé l'ame d'un homme libre dans la
 » contrée qu'on appelle des esclaves, et l'ame
 » d'un esclave dans la contrée qu'on appelle
 » des hommes libres. — Jusqu'à présent je n'ai
 » rien entendu de vous qui m'ait fait autant
 » de plaisir ». — C'est la fin d'une conversation dans le cabinet d'une grande souveraine.

Lisez la *lettre* 30, de la mort et de la nécessité de l'attendre de pied ferme, et vous me direz ensuite ce qu'il y a de nouveau sur ce sujet dans nos écrivains modernes. Quoi de plus délicat que ce mot : » L'ame s'échappe du vieillard sans effort ; elle est sur le bord de sa levre » ? . . . Quoi de plus sensé que ce qui suit ? » Qu'est-ce que ces noms d'empereur, » de sénateur, de questeur, de chevalier, » d'affranchi, d'esclave » ? . . . ou en style moderne, de rois, de grands, de nobles, de roturiers, de paysans. Ce que c'est, répond-il, *lettre* 31 ? » Des titres inventés pour énorgueillir les uns et dégrader les autres. N'avons-nous pas tous le ciel au-dessus de nos têtes » ?

Il vous exhortera à la philosophie, *lettre* 32 ; il vous dira, *lettre* 33, que dans un ouvrage de l'art, il faut que, la beauté de l'ensemble fixant le premier coup-d'œil, on n'aperçoive pas les détails, et que dans un ouvrage de philosophie ou de littérature, les beaux vers,

les sentences, sont les dernières choses à louer.

Il encourage Lucilius à l'étude de la philosophie, *lettre 34*, et le félicite sur ses progrès. Il prouve, *lettre 35*, qu'il ne peut y avoir d'amitié qu'entre les gens bien. La mort d'un ami ravit à l'homme vertueux un témoin de ses vertus, au méchant un complice, peut-être indiscret, de ses crimes. Les avantages du repos, les vœux du vulgaire, le mépris de la mort, texte auquel il ne se lasse point de revenir; le courage que donne la philosophie, les dangers de la prospérité, l'éloquence qui convient au sage, la voix de la divinité qui est en nous, ou la conscience, la rareté des gens de bien, l'occupent depuis la *lettre 36* jusqu'à la 42e.

§. VIII. Voici un paragraphe de la *lettre 41* :
 je le trouve si beau que je ne puis m'empêcher de le transcrire. » S'il s'offre à vos regards une
 » vaste forêt, peuplée d'arbres antiques dont
 » les cimes montent jusqu'aux nues, et dont
 » les rameaux entrelacés vous dérobent l'aspect du ciel; cette hauteur démesurée, ce
 » silence profond, ces masses d'ombres que
 » la distance épaissit et rend continues, tant
 » de signes ne vous *intiment* - ils pas la présence d'un dieu ? Sur un antré creusé dans
 » un énorme rocher, s'il s'élève une montagne; cette profonde, immense, obscure cavité ne vous frappera - t - elle pas d'une terreur religieuse ? L'éruption d'un fleuve souterrain a fait dresser des autels; les fontai-

» nes d'eaux thermales ont un culte ; l'opacité
» de certains lacs les a rendus sacrés ; et lors-
» que vous rencontrerez un homme tranquille
» dans le péril , serein dans l'adversité , intré-
» pide au sein des orages , qui placé sur la
» ligne des dieux , voit les foibles mortels sous
» ses pieds , le respect n'inclinera pas votre
» front ? . . . Pour être descendu du ciel , le
» sage ne s'est pas expatrié. Les rayons du
» soleil qui se répandent sur la terre , tiennent
» au globe lumineux d'où ils sont élancés ;
» ainsi l'ame du grand homme , de l'homme
» vertueux , envoyée d'en haut pour nous mon-
» trer la divinité de plus près , séjourne à nos
» côtés , sans oublier le lieu de son origine.
» Elle le regarde , elle y aspire , elle y reste
» comme attachée «..... Telles sont les poin-
tes de Sénèque , lorsqu'il parle de dieu , de la
vertu et de l'homme vertueux.

Il dit à Lucilius , *lettre 36* : » On blâme
» votre ami d'avoir embrassé le repos , aban-
» donné ses places , et préféré l'obscurité de la
» retraite aux nouveaux honneurs qui l'atten-
» doient. ExhorteZ - le à se mettre au - dessus
» de l'opinion ; chaque jour il fera sentir à
» ses censeurs qu'il a choisi le parti le plus
» avantageux «. Pour lui peut-être ; mais pour
la société ? Il y a dans le stoïcisme un esprit
monacal qui me déplaît ; c'est cependant une
philosophie à porter à la cour , près des grands ,
dans l'exercice des fonctions publiques , ou

c'est une voix perdue qui crie dans le désert. J'aime le sage en évidence comme l'athlète sur l'arène : l'homme fort ne se reconnoît que dans les occasions où il y a de la force à montrer. Ce célèbre danseur qui déployoit ses membres sur la scene avec tant de légèreté, de noblesse et de graces, n'étoit dans la rue qu'un homme dont vous n'eussiez jamais deviné le rare talent.

Il dit, *lettre 38*, » que la morale a plus » d'énergie par pensées détachées «. Je suis de son avis ; ces pensées sont autant de clous d'airain qui s'enfoncent dans l'ame, et qu'on n'en arrache point.

Il dit, *lettre 41* : » Dans le sein de l'homme vertueux, j'ignore quel dieu, mais il » habite un dieu ». . . . Belle idée ! Sénèque pouvoit ajouter : Et dans le sein du méchant, j'ignore quel démon, mais il habite un démon.

Lettre 42. Qu'est - ce que l'homme léger ? » C'est un oiseau que vous ne tenez que par » l'aîle ; au premier instant il vous échappera , » et ne vous laissera dans la main qu'une » plume ».

Je trouve, *lettre 43*, sur la vie cachée, que ce fut moins l'orgueil que la honte qui créa les portiers chez les Romains. De la manière dont on vivoit, entrer dans une maison sans se faire annoncer, c'étoit prendre le maître ou la maîtresse en flagrant délit.

Lettre 44. » La philosophie est la vraie no-

» blesse : nul n'a vécu pour la gloire d'au-
» trui ».

» Savez-vous quels sont les ayeux vraiment
» dignes d'être enviés ? C'est Socrate, c'est
» Cléanthe, Epicure, Zénon, Platon, mais
» le hasard de la naissance ne vous les donnera
» pas ». . . . Sachez vivre et mourir comme
eux, vous aurez recueilli leur héritage, et vous
serez compté parmi leurs descendants.

Lettre 45. Les chicanes futiles de la dialectique seront méprisées de tout bon esprit, n'en déplaît, dit Sénèque, à nos stoïciens, que j'approuve ou blâme à mon gré, » parce que
» je ne m'asservis à aucun maître, que je ne
» porte la livrée de personne, et qu'en respectant les sentiments des grands hommes,
» je ne renonce pas au mien (7) ».

Même cause, même effet, en tout temps et par-tout. Celui qui connoîtra l'esprit du stoïcisme, ne sera point étonné qu'un amalgame de philosophie et de théologie ait fait des disciples de Zénon des moulins à sophismes et des bluteurs de mots.

Lettre 46, il fait l'éloge d'un ouvrage de Lucilius.

Il dénombre, *lettre 47,* la multitude des esclaves. » C'est un consulaire subjugué par
» sa vieille femme ; un riche, par sa servan-

(7) Voyez à ce sujet la note de l'éditeur sur le *Traité de la Vie heureuse*, tome 5, page 111.

» te ; un jeune noble , par des filles de théâtre : cette dernière servitude , la plus voulontaire de toutes , est la plus honteuse ».

» Tu te crois libre , et tu baisses furtivement la main d'une jeune esclave » !

» Il n'est pas de roi , dit-il ailleurs (8) , qui ne descende d'un esclave , ni d'esclave qui ne descende d'un roi » . . . Il n'y a point de cour où l'on n'eût besoin d'un officier dont la fonction fût de se trouver tous les matins au chevet du monarque , et de lui citer cette maxime commune.

Après avoir exposé , *lettre 48* , les devoirs de l'amitié , il s'écrie de deux amis : » Ce sont deux hommes solidaires sous le destin » . . .

Et après avoir traité , *lettre 49* , de la mort et de la brièveté de la vie , il tombe sans ménagement sur les puérilités de la dialectique de son école . » Aujourd'hui , dit-il , la rapidité du temps me confond , ou parce que le terme approche , ou parce que je commence à calculer mes pertes. Eh ! laissez-là vos arguties : j'ai sur les bras une grande affaire ; la mort me poursuit , la vie m'échappe : conseillez-moi ».

» Qui construisit le premier vaisseau ? Qui donna les premiers jeux ? L'Aventin a-t-il toujours été dans l'enceinte de Rome ? Ce

(8) Sénèque , *lettre 44*.

» passage ne doit-il pas être restitué de cette
 » manière ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut en-
 » tendre cette légende ? Cette médaille est-elle
 » ancienne ou moderne ? A quelle époque a-
 » t-elle été frappée ? Voilà des recherches bien
 » dignes d'un homme ! Ne vaudroit-il pas
 » mieux ne s'occuper de rien que de ces riens ,
 » tandis que l'art de se rendre heureux , qu'on
 » étudierait toute sa vie , seroit encore igno-
 » ré » ? Cette sentence austère de Sénèque brûle quelques milliers de volumes. Est-elle juste ? ne l'est-elle pas ? et faudroit-il en effet dédaigner toute étude qui n'auroit pas un rapport immédiat avec la connoissance des devoirs et la pratique des vertus ?

§. IX. Mais pour reposer le lecteur de cet examen continu des lettres de Sénèque , après l'avoir instruit sans dissimulation de ce que les détracteurs du philosophe ont bien ou mal pensé de ses mœurs , nous allons l'instruire , avec la même sincérité , de ce qu'ils ont bien ou mal pensé de son style et de ses écrits. Ils ont dit » que Sénèque avoit moins d'ame et » de sensibilité que de bel-esprit ».

Le bel-esprit et la sensibilité sont deux qualités estimables et rares. Ce qu'ils objectent à Sénèque , ils auroient pu l'objecter à Fontenelle. Mais la bonne logique est une qualité que rien ne peut remplacer , et qu'on ne possède pas sans s'apercevoir qu'un homme doué , à mesure égale , de jugement et d'imagination ,
 de

de véhémence et de finesse , de bel-esprit et de sentiment , est un être de raison.

» Que , pour juger si Sénèque avoit de la
» sensibilité , ils avoient parcouru en entier la
» *Consolation à Helvia* «.

C'est qu'au lieu de la parcourir en entier , il falloit s'arrêter sur quelques pages.

» Qu'il s'agissoit de consoler sa propre mère
» affligée de l'exil de son propre fils. Que fait
» Sénèque ? Il lui envoie soixante à quatre-
» vingt pages de laborieux et longs raisonne-
» ments pour lui prouver qu'il n'est pas mal-
» heureux ; et là - dessus il lui cite toutes les
» colonies qui se sont formées dans le monde.
» La peine qu'il se donne , l'air d'effort qui
» regne dans cette *Consolation* , montre par-
» tout une âme mal à l'aise qui veut persuader
» qu'il est content. Toujours l'auteur et le so-
» phiste , presque jamais l'homme vrai et le
» fils sensible «.

A ce jugement nous en allons opposer un autre. Sénèque écrivoit ce traité dans la force de l'âge et la vigueur de l'esprit ; il est plein de sentiment et d'éloquence : il y a mis plus d'ordre que dans aucun de ses ouvrages. Helvia , dit-il à sa mère , vous ne devez vous affliger ni sur votre fils ni sur vous. L'exil , la pauvreté , l'ignominie , le mépris , ces terreurs du vulgaire , ne sont pour moi que des fantômes vains. Si ma mère étoit ambitieuse , elle regretteroit peut-être un appui ; mon absence

l'accableroit, si la force de son ame ne l'élevait au-dessus de son sexe. Elle cherchera la consolation dans les conseils de la sagesse, et l'y trouvera. Elle n'est pas isolée : elle tournera ses regards sur mes frères et sur ses petits-fils ; elle donnera ses soins à ceux-ci, et ces soins auront de la douceur pour elle ; elle jettera ses bras autour d'une sœur qu'elle aime, qui la chérit, et dont l'exemple la soutiendra. Sénèque termine son écrit par l'éloge de cette sœur.

De ces deux jugements, le dernier est de Juste-Lipse. Il me paroît que celui-ci n'ignoroit pas, lui, ce qu'il convenoit de dire, non pas seulement à un fils, mais à un philosophe ; non pas seulement à un philosophe, mais à un stoïcien ; non pas seulement à une mère, mais à une femme forte.

» Que semblable à cet orgueilleux stoïcien qui, tourmenté par une goutte violente, » même en jettant des cris épouvantables, ne » vouloit pas avouer que la goutte fût un mal, » Sénèque assuré que l'exil n'a rien de triste » pour lui «.

Racontons le fait tel que l'histoire nous l'a transmis. Vainqueur en Orient et en Occident, Pompée, à son retour de Syrie, se rendit à Rhodes, dans le dessein d'entendre Posidonius. En approchant du seuil de la maison que le philosophe habitoit, il défend de frapper à la porte selon l'usage ; il y fait déposer les fais-

ceaux. Il apprend que Posidonius est malade ; cependant il ne peut se résoudre à quitter l'isle sans avoir vu et salué l'homme rare qu'il étoit venu chercher : il le voit , il le salue , lui marque quelque regret de s'en séparer sans l'avoir entendu. Et pourquoi , lui dit Posidonius , ne m'entendriez-vous pas ? Non , la douleur du corps ne fera pas qu'un personnage tel que vous m'ait inutilement visité. . . . Alors il commence à parler. Il démontrait qu'il n'y a de bon et d'avantageux que ce qui est honnête , lorsque les feux ardents de la goutte interrompant son discours , il dit : *O douleur ! tu es importune , mais tu n'obtiendras jamais de moi l'aveu que tu sois un mal.*

Où est ce ridicule orgueil de Posidonius ? Où sont ces cris épouvantables ? En quoi le philosophe a-t-il démenti et la dignité de son caractère et les principes de sa secte ? Qui est-ce qui accusera Pompée de s'être écarté de sa route pour un homme indigne de cet honneur ? Eh bien , je n'exigerai pas de Sénèque plus de fermeté dans son exil que Posidonius n'en montra dans son entretien avec Pompée.

Le sauvage chantera dans le cadre , et le stoïcien ne dissertera pas dans la goutte !

Il faut être attaqué d'une étrange antipathie pour la vérité et pour la vertu , lorsqu'on se résout de gaieté de cœur à défigurer des faits aussi indifférents.

Un autre aristarque a dit de la Consolation

à Helvia : » Cet ouvrage décele le plus beau
 » génie et développe le plus excellent caractère : c'est un chef-d'œuvre de sentiment et
 » un grand monument de la constance philosophique. Nous nous transportons en Corse
 » avec les hautes idées que nous avons conçues
 » du personnage , et c'est de l'admiration même
 » que nous lui portons , que naît la sévérité de
 » notre jugement « . . . Cela est fortement
 pensé ; mais il ne faut pas oublier que le plus
 grand homme est un homme. Un des beaux
 préceptes de la morale naturelle et évangélique ,
 c'est de se mettre à la place de l'accusé : que
 le plus innocent d'entre vous lui jette la première pierre. On excède la sévérité des loix ,
 lorsqu'on pèse les actions sans égards pour les
 circonstances. Mais ce Sénèque , que faisoit-il
 entre les rochers de la Corse ? Il observoit la
 nature , il écrivoit ses questions de physique ,
 il composoit des poèmes , il étoit occupé des
 peines de sa mère ; s'il ne supporta pas son exil
 avec la plus grande fermeté , sa Consolation à
 Helvia n'est qu'un beau morceau d'éloquence
 qu'il ne faut pas appeller un grand monument
 de la constance philosophique. Mais après avoir ,
 chemin faisant , saisi l'occasion de venger Posidonius à Rhodes et Sénèque en Corse , revenons à notre sujet. On a dit :

§. X. » Que Sénèque s'étoit condamné lui-même dans sa trente-troisième lettre , lorsqu'il avoit prononcé des pensées remarqua-

» bles , qu'elles marquoient un homme sans
» génie «.

J'ouvre cette lettre et j'y lis : » Des pensées
» remarquables et saillantes annoncent une
» composition inégale. Le plus grand arbre
» n'excitera aucune admiration , si tous ceux
» de la forêt lui ressemblent. Toutes les his-
» toires , tous les poèmes sont pleins de ces
» sortes de maximes «.

Et Sénèque accuse en cet endroit tous les historiens de manquer de génie ? tous les poètes de manquer de génie ?

Qui est-ce qui a plus de pensées remarquables , qui est-ce qui a plus écrit par lignes saillantes que la Bruyère et la Rochefoucault ? Et la Rochefoucault manque de génie ?

Le génie est souvent inégal. Avec un peu de justesse et de réflexion on n'auroit pas fait dire à Sénèque ce qu'il ne dit pas ; et en méditant un peu sur la comparaison de la pensée saillante avec l'arbre qui se distingue dans la forêt par sa hauteur , on auroit entendu ce qu'il dit.

» Que l'effet d'un ouvrage dépend infiniment
» de l'expression, et sur-tout de la disposition «.

Cela est vrai , bien qu'il y ait des ouvrages bien distribués qui fatiguent , et qu'il y en ait d'écrits avec pureté qui ennuiënt ; tels seroient ceux d'un harmonieux et beau discoureur , bien compassé , bien arrondi , bien cadencé , ou qui manqueroit d'idées , ou qui n'en auroit que de communes.

Sénèque a du style et de l'ordre ; pour s'en convaincre , il suffiroit de suivre les énoncés des chapitres d'un de ses traités les plus étendus, celui de la *Colere* : il commence par définir la chose , peine que les anciens se donnent rarement. La plupart des autres ouvrages du philosophe sont des in-promptu faits au courant de la plume au milieu du tumulte et des intrigues de la cour ; dans les intervalles dérobés aux fonctions de l'instituteur , à la pénible administration des provinces ; dans l'horreur d'un exil , la nuit ; assis à une table frugale , sur une grande route , des tablettes à la main ; en traversant les places publiques ; dans la maladie , à côté des bains : il ne compose pas , il verse sur le papier son esprit et son âme , il ne s'épuise point à donner de la cadence à sa phrase , il m'exhorte , il s'exhorte lui-même à la pratique de la vertu ; il sonde le fond de son cœur , il ne se ménage pas ; la censure d'un ennemi auroit moins de sévérité que la sienne ; le chrétien n'examine pas sa conscience avec plus de rigueur ; et nous serions assez contents de nous-mêmes , s'il nous étoit venu quelques-unes , je ne dis pas de ces pensées fortes et profondes qui arrachent de l'admiration à Quintilien , mais de ces idées fines qu'on lui reproche.

» Qu'ils ne balancent pas à s'en tenir au sen-
» timent du cardinal du Perron (96) et de

(96) Au dîner du roi , du Perron , grand discou-

» l'abbé d'Olivet , qui trouvoient plus en deux
» pages de Cicéron , qui pense beaucoup (10 c) ,
» qu'en dix pages de Sénèque , qui tourne sans
» cesse autour de la même pensée , revenant
» sans cesse sur ses pas ».

On a répondu qu'il étoit question d'un ancien philosophe , et qu'ils citoient un grammairien

reur , que sa majesté voyoit volontiers , fit un brave discours contre les athéistes , et comme il y avoit un dieu , et le prouva par plusieurs belles raisons ; à quoi le roi le loua et montra avoir du plaisir. Du Perron s'oubliant , va dire au roi : « Sire , j'ai prouvé aujourd'hui par bonnes
» raisons qu'il y avoit un dieu ; demain , sire , s'il plaît
» à votre majesté donner audience , je prouverai par raisons aussi bonnes , et vous montrerai qu'il n'y a point
» du tout de dieu ». . . . Sur quoi le roi entrant en colere , chassa ledit du Perron , l'appella méchant , et lui défendit de se plus trouver devant lui.

(10 c) On lit dans la préface des *Traitéz de la Vieillesse* et de l'*Amitié* de Cicéron , traduits avec grace et facilité par un de nos magistrats , homme de lettres et homme de génie : « Je me suis serré autant que je l'ai
» pu , même quelquefois aux dépens de la vérité scrupuleuse ; cependant ne vous étonnez pas si vous trouvez
» quelques longueurs dans cet ouvrage , quoiqu'il n'ait
» pas beaucoup d'étendue. Le sentiment est prolix , et
» Cicéron , à travers ses beautés , est accusé de l'être
» dans tous ses ouvrages ». . . . Voilà donc un traducteur qui reconnoît le défaut de son original. Cette franchise n'est pas commune. Lorsqu'on a quitté les écoles , Cicéron est un des auteurs latins qu'on loue le plus et qu'on relit le moins. Il faut à l'homme fait une pâture plus solide.

du 18e. siècle, et un théologien courtisan du 16e., c'est-à-dire, un homme à qui la morale austère de Sénèque étoit odieuse, et un érudit à qui elle étoit étrangère.

Sénèque revient quelquefois sur la même pensée, mais la richesse de son expression y répand toujours une nuance délicate que nous sentons et qui la diversifie; c'est ainsi qu'à chaque ligne il fait le charme de l'homme de goût et le tourment du traducteur. Avec un peu d'équité, on avoueroit qu'une de ses pensées substantielles, soufflée au chalumeau de l'orateur ou du moraliste nombreux, rempliroit quatre longues pages de son style harmonieux et diffus : on ne lit jamais l'un sans être tenté de l'étendre; l'autre, sans être tenté de le resserrer.

§. XI. « Que Sénèque n'est qu'un rhéteur ».

N'est-ce pas être trop sévère que d'envelopper sous cette injurieuse dénomination l'auteur des *Questions naturelles*, des sublimes traités des *Bienfaits* et de la *Colère*, de tant de lettres pleines d'idées fines, de pensées délicates, et, au jugement même de Quintilien, de morceaux admirables? Pour prononcer avec cette suffisance, ne faudroit-il pas y être autorisé par quelques preuves de son savoir-faire en éloquence et en philosophie? Et quand on égaleroit Fénelon dans la prose, Racine ou Voltaire dans la poésie, seroit-on dispensé de garder un ton modéré, à moins qu'il ne fût

question de défendre l'innocence calomniée ? Alors je permets le ton véhément, non parce que je le prends, mais parce que je l'approuve.

« Je ne dirai rien à ces aristarques-là de leur » rhétorique sur le mot de rhéteur ; j'ignore » quels sont leurs talents pour juger des mots, » leurs titres pour juger des choses, leurs » droits pour juger des personnes, s'ils se con- » noissent en style et en génie ; mais je crois » qu'il seroit encore plus facile de se faire con- » per les veines, que de rassembler dans un » ouvrage toute la morale et tout l'esprit qu'on » trouve dans celui de Sénèque. Son apolo- » giste mérite d'être applaudi, ne fût-ce que » pour avoir osé le défendre contre cette po- » pulace de pédants et d'écoliers mal appris. » Ce public, fauteur imbécille de leur mali- » gnité, je le compare à Philippe II, qui avoit » promis la noblesse à celui qui assassinerait » le prince d'Orange, ou aux triumvirs qui » élevoient aux premières places ceux qui leur » apportent les têtes des citoyens les plus » distingués ».

Telle est l'opinion sur Sénèque et sur ses détracteurs, d'un auteur dont les ouvrages pleins de sentiment, de vérité, d'élégance et de noblesse, ont été traduits dans toutes les langues, et dureront plus qu'elles.

§. XII. « Que Sénèque a le défaut capital d'affoiblir presque toujours l'importance du sujet qu'il traite par la subtilité de ses idées ».

N'est-il pas singulier qu'entre tant de critiques, tous d'accord sur ce reproche, aucun ne se soit avisé de l'appuyer de quelques citations ? Au reste, c'est un de ceux qu'on a faits à notre sublime Corneille, au profond chancelier Bacon, et qui, bien interprété, signifie qu'ils ont été en même temps de beaux esprits et de grands génies. Ces pensées fines qui déparent un peu leurs écrits, semblables à l'humble violette qui dans la forêt croît au pied des grands arbres, embelliroient souvent les nôtres. Nous sommes aussi incapables de tomber dans leurs défauts que d'atteindre à leurs beautés. Il faut convenir qu'en effet il seroit bien fâcheux que du même traité qui fourniroit au physicien un grand moyen d'interroger la nature, le fabuliste pût encore emprunter le sujet d'un apologue charmant, et que le sublime moraliste, en nous entretenant des loix, les eût comparées aux buissons qui présentent aux troupeaux un abri, mais un abri sous lequel ils ne peuvent entrer, et d'où ils ne peuvent sortir sans y laisser de leur toison.

« Qu'un philosophe n'a pas le droit d'être » un mauvais écrivain ».

J'en conviens, mais on m'avouera que son style ne sera pas celui de l'orateur ; il s'occupera plus de la chose que de l'expression, de la clarté que de l'élégance, de la précision que du nombre. Ce n'est pas à l'oreille ; c'est à la raison qu'il s'adresse ; et si telle forme du dis-

cours lui paroît porter dans les esprits avec plus de force la lumière et la conviction, fût-elle moins harmonieuse, il ne balancera pas à la préférer.

Le philosophe n'a pas le droit d'être un mauvais écrivain ; mais je crois qu'il a bien celui de hausser les épaules, lorsque des enfants qui en sont à peine à l'alphabet d'une langue morte, prononcent sur la pureté de style d'un auteur qui apprenoit à la parler de son pere, de sa mere, de ses concitoyens, à Rome, sous le regne d'Auguste.

Ainsi que nos écrivains modernes les plus châtiés et les plus purs ont des expressions qui sont de leurs siècles, Sénèque en a qui sont du sien ; mais si à l'ouverture de la page, on présente son ouvrage à nos aristarques, et qu'on les défiât d'y marquer une ligne, un mot de mauvaise latinité, je crois que le plus habile d'entre eux seroit fort embarrassé.

Un érudit qui en savoit à lui seul plus que mille d'entre nous réunis, disoit de notre auteur : « Il écrit *tanquam* pour *velut* ou pour » *ut* ; *aequequam* pour *aeque atque* ; *cum* » *maximè* pour *quam maximè* ; *adversus* pour » *erga* ; *sed* pour *sed et* ; il use fréquemment » du pronom réciproque *sui*, *sibi*, *se*. Je le » remarque, mais je ne l'en blâme pas ». . . . Et voilà les importantes différences qui distinguoient non le style, mais la langue de Sé-

neque de la langue de Cicéron , au jugement d'Erasme.

§. XIII. « Que Sénèque fut le corrupteur du
» goût romain ».

Comme Voltaire a été le corrupteur du goût françois : car nos aristarques ont avancé l'un et l'autre.

Cependant il me sembloit avoir ouï dire de tous côtés , à la mort de ce grand homme , que la littérature venoit de perdre son appui , le bon goût , son défenseur ; les tyrans qui vexent le monde , et les menteurs qui le trompent , leur plus redoutable fléau. Malgré l'imposante réclamation de ses ennemis , pour cette fois , sans tirer à conséquence , je serai de l'avis de la multitude.

» Qu'il y a de grands rapports entre Sénèque et Voltaire ».

Tant mieux pour l'un et pour l'autre ; et je ne crois pas qu'on fît un mauvais compliment au plus fameux de nos aristarques , si on lui disoit qu'il y a de grands rapports entre Voltaire, Sénèque et lui. En attendant, il pourroit , ce me semble , se dispenser d'aller au-devant de cette cruelle injure.

§. XIV. « Le desir de briller qui domine dans
» les ouvrages de Sénèque , caractérise plutôt
» le rhéteur que le philosophe ».

Penser fortement , s'exprimer d'une manière claire , laconique et précise , raisonner par-

tout conséquemment aux mêmes principes , montrer constamment le même amour du vrai , le même goût du bon , du beau , du décent , de l'honnête , cela est d'un philosophe et de Sénèque , et non d'un rhéteur pour qui il n'y a ni vérité qu'il ne puisse obscurcir , ni mensonge qu'il ne puisse colorer. *Voyez la note (9 b).*

Sénèque parle d'après la chaleur de son ame et l'élévation de son caractère. S'il étincelle , c'est comme le diamant ou les astres dont la nature est d'étinceller. Le reprendre d'une affectation de briller , c'est reprocher à l'hirondelle la légèreté de son vol ; il a le ton du bel-esprit comme un autre a le ton de la suffisance , sans s'en douter.

§. XV. « Sénèque n'a donc point de défauts » ?

Il en a , et je crois lui en avoir remarqué. Ne se laisse-t-il jamais emporter au-delà des limites de l'exactitude par sa manière forte et vive de sentir ? C'est un reproche que je lui ai fait. Puisque je l'ai souvent contredit , j'ai donc pensé qu'il s'étoit trompé. S'est-il en effet trompé ? C'est , me disoit un ami , ce qu'une seconde lecture m'apprendra.

Pour moi , je ne doute point qu'on ne fît une excellente apologie de Sénèque contre son apologiste , et j'aurois certainement grand plaisir à la lire : car je desire aussi sincèrement d'avoir tort quand je l'attaque , que d'avoir raison quand je le défends.

Un littérateur moderne qui s'est signalé dans presque tous les genres , dit : » Le génie de » Sénèque est d'une trempe singulièrement » fine et délicate ; il vise à la subtilité , et son » style est d'un homme qui ne veut rien dire » de commun ni d'une façon commune ; mais » son expression ne laisse pas d'être souvent » sublime avec simplicité , et énergique sans » effort «.

C'est le même qui ajoute » que , si l'on trouve » l'apologiste de Sénèque trop indulgent sur » la conduite du philosophe à la cour de Néron , » du moins on ne peut pas être plus sévère en » jugeant ses ouvrages «.

Et j'ajouterai que , si Sénèque vivoit , il seroit bien plus fâché d'avoir fait un mauvais raisonnement qu'une mauvaise phrase.

S. XVI. Mon éditeur m'a envoyé les passages suivans dont l'auteur ou les auteurs lui sont apparemment connus.

» Sénèque pètrit les ames ; il y plante des » mœurs ; il en chasse les terreurs ; il y éteint » l'amour du luxe et le goût du faste. Ces » grands effets exigent un style plein de chaleur et de force , tel que le sien. Si vous le » comparez à Cicéron ; ici , c'est un étang ; » là , c'est un fleuve rapide. . . *Animos et mores format ; excitat à formidine ; à luxu et fastu reprimit. Haec omnia fortiter et calidè agenda sunt , et oratio talis habent*

» *da ; an non fecit ? Ciceronem in eo genere*
 » *confer : stagnum dices ; hunc , flumen ra-*
 » *pidum* «.

» Le mouvement et la véhémence sont deux
 » qualités qui lui sont communes avec Démos-
 » thène «. . . . *divorū quae mirabilem illum*
 » *fecit oratorem , cum illo certè ei communis*
 » *est* «.

» Je ne l'entends point accuser de sèche-
 » resse et d'aridité sans éclater de rire. . . .
 » *Ut ridere merito sit illos qui sicum et ari-*
 » *dum nobis dicunt* «.

» Sénèque , je dirai hardiment de toi , qu'au-
 » cun des philosophes des siècles passés ne
 » t'égalait ; qu'aucun des siècles suivants ne te
 » surpassera dans la philosophie morale. Re-
 » çois une palme que tous les efforts de tes
 » détracteurs ne t'enlèveront non plus qu'on
 » n'arracheroit à Hercule sa massue. . . *Ita-*
 » *que audacter pro te , Seneca , ferimus , in*
 » *philosophia et praesertim morali parte vi-*
 » *cisti qui fuerunt , qui erunt. Accipe pal-*
 » *lam non magis quàm Herculi clavim , om-*
 » *nes omnia faciant , extorquendam* «.

Je rougis presque de défendre par des au-
 torités la cause d'un philosophe. En effet , que
 signifient-elles ? Quel tel savant personnage a
 pensé de cette manière ; comme si l'homme le
 plus savant n'étoit pas sujet à l'erreur.

§. XVII. » Qu'on a cité un long passage de
 » Montaigne qui ne fait pas grand cas de Ci-

» céron , et qui estime beaucoup Sénèque , et
 » que , malgré ce témoignage , on préférera la
 » maniere de Cicéron à celle de Sénèque , même
 » dans les traités philosophiques ».

Si nous avons eu la témérité de préférer la maniere du philosophe à celle de l'orateur , c'est du moins avec l'auteur des *Essais* ; c'est avec Jean-Jacques , qui nous rappelle Sénèque en cent endroits , et qui ne doit pas une ligne à Cicéron. » Ce n'est pas à Montaigne , comme
 » homme de goût , bien qu'il n'en manque pas ,
 » mais comme bon juge en philosophie morale que votre éditeur en appelle. Il y a longtemps que je pensois avec l'auteur des *Essais* que Cicéron est un grand musicien , mais
 » qui prélude trop long - temps avant que de
 » jouer sa piece , et qui me semble , en la jouant ,
 » trop soucieux d'être écouté. Je ne le lis guère ,
 » parce qu'il m'offre sans cesse un artiste épris
 » de son talent , qui , la baguette à la main ,
 » me marque l'excellence de sa composition ,
 » que j'aimerois autant admirer ailleurs que
 » sur son chevalet. J'appuierai mon sentiment
 » du témoignage d'un auteur grave que je ne
 » serois pas trop fâché d'exposer à la légèreté
 » de vos critiques , et c'est la raison pour laquelle je ne vous le nommerai pas ».

Les lignes qui précèdent et celles qui suivent , m'ont été adressées sans doute par un amateur de Sénèque ; j'ai transcrit les premières sans vanité , parce qu'elles étoient à la louange d'un autre ,

autre, et sans indiscretion, parce qu'il n'y a rien que d'honnête.

Ego Marcum Tullium magni semper feci; sed si hodie viveret, stylum immutaret. Seneca, qui eum ingenio et judicio longissimè superavit, usus est dicendi genere auribus sui temporis accommodato, nec de imitatione Tullianâ unquàm cogitavit, jactatae puritati arenam suam sine calce praeferens. . . . Certè mirari satis non possum eorum ingenia qui, quidquid altum spirat, inflatum et tumidum appellant. . . . » J'ai toujours fait grand cas » de Cicéron; mais s'il vivoit aujourd'hui, je » crois qu'il changeroit son style. Sénèque, qui » l'a surpassé de fort loin en esprit et en jugement, s'est fait un genre d'éloquence analogue aux oreilles de son temps; il ne se proposa point de marcher sur les traces de Cicéron, préférant à une élégance si vantée, son gravier sans ciment. . . . Une chose qu'on étonne toujours, c'est le tour de tête de ces gens qui taxent d'exagération et d'enflure tout ce qui porte un certain caractère de grandeur ».

» Que si Montaigne a dit qu'il ne trouvoit » que du vent dans Cicéron, c'est une gasconnade ridicule du philosophe de la Garonne ».

Une gasconnade ridicule ! Il me semble qu'on auroit pu s'exprimer plus décemment sur un aussi grand penseur, sur un aussi grand écrivain, sur un auteur original qui a passé pour le bréviaire des honnêtes gens, qui n'est pas

encore tombé de leurs mains , et qui pourroit bien y rester à jamais. Jusqu'à ce que la suffisance soit devenue la mesure du mérite , il faudroit se garder d'en prendre le ton.

On oppose ici le jugement de Bayle à celui de Montaigne. . . . Eh bien , ce sont deux grandes autorités entre lesquelles il s'agit de se décider. Lorsque Bayle a dit de l'orateur Romain qu'il renfermoit dans une période de six lignes ce que Sénèque mettoit dans six périodes qui tiennent chacune huit à neuf lignes , il a oublié qu'aucun écrivain n'est plus concis , plus coupé , plus serré que notre philosophe. Un savant qui n'étoit pas inférieur à Bayle en érudition littéraire , et qui certes l'emportoit sur lui dans la connoissance des langues anciennes , me semble avoir mieux caractérisé le style de Sénèque , lorsqu'il a dit de cet auteur qu'il avoit de l'abondance avec brièveté , *abundantiam in brevitatem* , et de la véhémence avec facilité.

» Que Montaigne est suspect «.

Et pourquoi ? Montaigne , qui parloit la langue des anciens comme la sienne , et dont les citations sans nombre montrent combien la lecture lui en étoit familière , s'entendoit en style et en bonne logique.

» Qu'on n'a jamais cité Montaigne en fait
» de goût «.

Montaigne est riche en expressions ; il est énergique ; il est philosophe ; il est grand peintre et grand coloriste. Il déploie en cent en-

droits tout ce que l'éloquence a de force ; il est tout ce qu'il lui plaît d'être. Il a tout le goût que l'on pouvoit avoir de son temps et qui convenoit à son sujet ; c'est lui qui a dit de la mort : » Je me plonge stupidement et tête » baissée dans cette profondeur muette qui » m'engloutit et m'étouffe en un moment, » plein d'insipidité et d'indolence. La mort, » qui n'est qu'un quart-d'heure de passion sans » conséquence et sans nuisance, ne mérite pas » des préceptes particuliers «. Cela n'est pas trop religieux , mais cela est beau. Il y a dans son inimitable ouvrage mille endroits de la même force.

Il faut y lire le morceau sur sa manière de lutter contre les anciens.

Parmi le grand nombre des jugemens divers qu'il prononce au chapitre des livres , il n'y en a pas un où l'on ne reconnoisse un tact sûr et délicat.

Ne dédaignons ni son analyse de quelques beaux vers de Lucrece , ni ce qu'il ajoute sur la véritable éloquence et sur les langues.

§. XVIII. Un critique aura bien du goût lorsqu'il sentira celui de Montaigne ; il est condamné à n'en point avoir , si la richesse , la chaleur et la vie du passage suivant lui échappent. — » Mais les lettres de Sénèque « ? — J'y reviendrai quand je pourrai. Par-tout où je me trouve bien , j'y reste , et ce que je dirois ne vaudra pas ce que Montaigne va dire.

» J'ai vu la naissance de plusieurs miracles
» de mon temps (et moi aussi). Encore qu'ils
» s'étouffent en naissant, nous ne laissons pas
» de prévoir le train qu'ils eussent pris, s'ils
» eussent vécu leur âge : car il n'est que de
» trouver le bout du fil, on en devide autant
» qu'on veut ; et il y a plus loin de rien à la plus
» petite chose du monde, qu'il n'y a de celle-ci
» à la plus grande. Or les premiers qui se sont
» abreuvés d'un commencement d'étrangetés,
» venant à semer leur histoire, sentent par les
» oppositions qu'on leur fait, où loge la diffi-
» culté de la persuasion, et vous calfeutrent cet
» endroit de quelque piece fausse, outre que,
» par une fureur industrielle et naturelle de
» nourrir les rumeurs, nous nous faisons mer-
» veilleusement conscience de rendre ce qu'on
» nous a prêté, sans quelque usure et accession
» de notre crû. L'erreur particuliere fait pre-
» mièrement l'erreur publique ; et à son tour,
» l'erreur publique fait l'erreur particuliere ;
» ainsi va tout ce bâtiment s'étoffant et formant
» de main en main, de maniere que le plus
» éloigné témoin est plus instruit que le plus
» voisin, et le dernier informé, mieux per-
» suadé que le premier. C'est un progrès na-
» turel, et pour ce faire, ne craint point d'ajou-
» ter de son invention autant qu'il voit être
» nécessaire en son compte, pour suppléer à la
» résistance et au défaut qu'il pense être en la
» conception d'autrui. Moi-même qui fais sin-

» guliere conscience de mentir , et qui ne me
» soucie guere de donner créance et autorité à
» ce que je dis , m'apperçois toutefois aux pro-
» pos que j'ai en main , qu'étant échauffé ou
» par la résistance d'un autre ou par la propre
» chaleur de ma narration , je grossis et enfle
» mon sujet par voix , mouvement , vigueur et
» force de paroles , et encore par extension et
» amplification , non sans intérêt de la vérité
» naïve , mais je le fais en condition pourtant
» qu'au premier qui me ramene et me demande
» la vérité crue et nue , je quitte soudain mon
» effort , et la lui donne sans exagération ,
» sans emphase et remplissage. La parole vive
» et bruyante , comme est la mienne ordinaire ,
» s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est
» rien à quoi les hommes soient plus tendus
» qu'à donner voie à leurs opinions. Où le
» moyen ordinaire nous faut , nous y ajoutons
» le commandement , le fer et le feu. Il y a du
» malheur d'en être là , que la meilleure touche
» de la vérité ce soit la multitude des croyans ,
» en une presse où les fous surpassent de tant
» les sages en nombre ».

Je donneroïis volontiers la meilleure de mes pages pour celle-là. — Fort bien , me dira-t-on , mais l'on vous a déjà accusé d'avoir écrit en faveur du suicide et contre la providence ; ne craignez-vous pas qu'on vous reproche ici de prêcher l'incrédulité ? — Il faut s'attendre à tout , et aller toujours son chemin.

§. XIX. Je vais passer rapidement sur les lettres qui suivent ; on formeroit un volume de ce qu'elles offrent de remarquable.

L'éloge de Lucilius ; la description des bains de Baïes ; les différentes classes de sages ; que peu d'hommes connoissent leurs défauts ; les infirmités auxquelles notre philosophe étoit sujet ; la maison de Vatia , à l'entrée de laquelle on auroit pu graver , comme au fronton de la plupart de nos palais : *Ci git le bonheur ; son séjour à Baïes ; la possibilité de méditer , d'étudier , d'écrire au milieu du tumulte ; du premier mouvement dans la passion ; de la division des êtres , selon Platon ; de la disette de la langue latine ; de la différence de la joie et de la volupté ; de l'objet méprisable des vœux et des prières du vulgaire ; de la soumission du sage à la nécessité : » la nécessité n'est que pour » le rebelle ; le sage n'obéit point au destin ; » ils veulent tous deux » ; voilà ce qui remplit l'espace de la 49e. lettre à la 62e. , où notre philosophe se reproche d'avoir pleuré sans mesure la perte de son ami Sérénus , et nous dit : » Vous » avez inhumé votre ami ; eh bien , cherchez » quelqu'un à aimer ». Comme si ce quelqu'un-là se trouvoit en un moment. Il ajoute : » La » douleur est de tous les tableaux celui dont » le spectateur se lasse le plus promptement : » récente , elle intéresse ; vieille , elle est fausse » ou insensée ; l'on s'en moque , et l'on fait » bien ». Cela est-il vrai ? Il m'a semblé qu'on*

l'admiroit , qu'on la louoit , et qu'on la fuyoit.

Quoi ! l'on se moque d'un époux , d'un amant , d'un fils , inconsolable de la mort de sa femme , de sa maîtresse , de son pere , de son ami ! Il n'en est rien ; et pour répondre à Sénèque dans sa maniere , je lui dirai : » Nous sommes tous » chés de tout ce qui nous promet des regrets » éternels. Nous voulons nous survivre à nous-mêmes dans le cœur de ceux que nous laissons après nous. Le tribut que la tendresse décerne à la cendre des autres nous est garant de celui que les personnes que nous chérissons et qui nous chérissent rendront à la nôtre ; et comme nous nous sommes flattés que si nous venions à les perdre , nous ne les oublierions jamais , nous les accuserions volontiers d'ingratitude s'il nous venoit en pensée qu'un jour nous en serions oubliés. L'expérience journaliere ne nous détrompe point d'une aussi douce illusion : notre vanité nous excepte d'une loi générale , et nous ajoutons foi à cette espece d'engagement des vivants avec les morts , comme des femmes si souvent trompées croient encore aux serments d'un dernier amant. Si on laisse l'homme qui pleure seul avec sa douleur , tant mieux ; c'est la meilleure compagnie qu'il puisse avoir : pour celui qui a les regards attachés sur l'urne de sa femme ou de sa fille , est-il rien de plus importun que la présence de celui qui rit « ?

§. XX. Sénèque prétend , *lettre 50* , » que

» le vice est dans l'ame une plante étrangere ;
» que la vertu s'y trouve dans son terrain , et
» qu'elle s'y enracine de plus en plus , parce
» qu'elle est dans l'ordre de la nature , dont le
» vice est l'ennemi « . . . Cela est-il bien vrai ?
Pourquoi donc tant de vicieux , si peu de vertueux , au milieu de tant de prédicateurs de vertu ? Pourquoi tant de besoin , et si peu de succès de l'éducation dans la jeunesse ? tant de conseils et si peu de fruit dans l'adolescence et dans l'âge viril ? tant de fous dans la vieillesse ? tant d'indocilité dans l'esprit , au milieu de la ruine des sens ? La passion parle toujours la première , et la raison se tait ou ne parle que tard et à voix basse. Sénèque ne se contredit-il pas , lorsqu'il reproche à Apicius d'inviter à la débauche une jeunesse portée au mal , même sans exemple ?

A l'en croire , » les bois tortus peuvent être
» redressés , les poutres courbées s'amollissent
» à la chaleur humide : pourquoi donc , ajoutez-il , l'ame même endurcie dans le vice ne se
» corrigerait-elle pas « ? . . . Je parlerois contre l'expérience , si je niois la possibilité de ce prodige ; mais , mon respectable philosophe , les raisons que vous empruntez de la flexibilité et de la mollesse de la substance spirituelle sont bien frivoles. N'êtes-vous pas en contradiction avec vous-même , lorsque vous assurez ailleurs que la vertu une fois acquise l'est pour toujours , que la vertu ne se désapprend pas ? Hélas ! c'est

alors qu'on seroit tenté de convenir avec vous que la substance spirituelle est bien flexible, bien molle ; mais si elle est telle pour revenir du mal au bien, telle elle doit être aussi pour retourner du bien au mal.

Il raconte au même endroit une petite anecdote domestique. Il garda la folle de sa femme, comme une des charges de sa succession. » J'ai » peu de goût, dit-il, pour ces especes de monstres ; et si j'avois à m'amuser d'un fou, je » ne l'irois pas chercher hors de moi. Elle a » perdu subitement la vue ; mais une chose incroyable et vraie, c'est qu'elle ignore qu'elle » est aveugle, et ne cesse de prier son conducteur de la déloger d'une maison où l'on ne » voit goutte. Nous rions d'elle, et nous lui » ressemblons «.

Lettre 52 » Le moraliste devoit rougir de honte, si l'on oublie la vertu dont il parle, » pour remarquer son éloquence «. . . En général, quelle que soit la cause que vous plaidez, qu'on ne vous trouve éloquent que quand vous vous serez tû ; c'est à la force et à la durée des impressions que vous aurez faites, à ramener, de réflexion, sur votre talent.

Sénèque étoit si foible, si glacé, qu'il nous dit, *lettre 57*, qu'il passoit presque l'hiver entier entre des couvertures.

On voit, *lettre 58*, que la langue latine s'étoit appauvrie, comme la nôtre, en se polissant ; effet de l'ignorance et d'une fausse dé-

licatesse : de l'ignorance , qui laisse tomber en désuétude des mots utiles ; d'une fausse délicatesse , qui proscriit ceux qui blessent l'oreille ou gênent la prononciation. Alors des expressions d'Ennius et d'Attius étoient surannées , comme plusieurs de Rabelais , de Montaigne , de Matherbe et de Regnier le sont aujourd'hui. Au temps de Sénèque , Virgile commençoit à vieillir. De toutes les machines il n'y en a aucune qui travaille autant que la langue , aucune d'aussi orgueilleuse et d'aussi passive que l'oreille ; et l'une et l'autre tendent à se délivrer d'un mal-aise léger , mais continu.

Il dit sur la vieillesse , » qu'il est doux de » rester long-temps avec soi , quand on est devenu soi-même un spectacle consolant pour soi ; cependant qu'il y a plus d'inconvéniens » à attendre les infirmités et à vivre trop long-temps , qu'à mourir trop tôt , et qu'on n'est pas loin de la peur de finir , quand on laisse arriver le destin sans oser faire un pas au-devant de lui ». . . . Et j'ajouterai , à quoi bon rester , quand on n'est plus propre qu'à corrompre le bonheur , à troubler les devoirs et à empoisonner les jours de ceux que la reconnaissance et la tendresse attachent à notre côté ? N'attendons pas qu'ils nous donnent congé ; nous avons vécu , permettons-leur de vivre. Et ne craignons pas que ce conseil soit funeste aux vieillards : ils ont tous la peur de mourir ; la vie n'est vraiment dédaignée que par ceux

qui peuvent se la promettre longue ; ils ne la connoissent pas , comment y attacheroient-ils de l'importance ou du mépris ? Ils vivent comme ils font tout le reste , sans y réfléchir.

§. XXI. Sénèque dit , *lettre 60* : » L'enfant » croît au milieu de la malédiction de ses parents « ; et si l'on se rappelle les actions dont il est témoin , les propos qu'il entend dans le foyer paternel , on ne trouvera pas l'expression exagérée.

Lettre 63 : » De toutes ces femmes tendres » qu'on a eu tant de peine à retirer du bûcher , » à séparer du cadavre de leurs époux , citez- » m'en une qui ait eu des larmes pour un » mois «.

Le jour de la mort d'un époux est un jour d'hypocrisie solennelle.

Elle trahissoit hier celui qu'elle pleure aujourd'hui.

Le deuil a fermé la porte aux amis , mais non pas à l'amant.

Le cadavre de l'époux est sous le vestibule , et l'adultère dans son lit.

Le consolateur n'est qu'un importun qui vient rappeler l'humidité dans des yeux secs.

Lettre 64 , où il traite de la vénération pour les anciens philosophes : » Tous , dit-il , » ne sont pas dignes d'applaudir au philosophe « . Quelle douceur trouveroit-il à l'éloge de celui dont le blâme ne le touche pas ? On n'ambitionne la louange que de celui dont

on craindrait le reproche. » Fabianus parloit
 » en public, mais on l'écoutoit avec décence ;
 » quelquefois il s'élevoit un cri d'admiration,
 » mais arraché, mais produit par la grandeur
 » des idées «.

» Sachons mettre de la différence entre les
 » applaudissemens de l'école et ceux du théâtre
 » «. Et pourquoi ? Ils sont accordés les
 uns et les autres à la vertu et au talent. . . .
 » Gardez toutes ces démonstrations bruyantes
 » pour les arts qui captent les suffrages ; la
 » vertu ne veut que des respects «. . . . Je crains
 que ces distinctions ne soient plus subtiles que
 solides. Au théâtre le spectateur, dans l'école
 le disciple ne rompent le silence que parce qu'ils
 ne peuvent plus le garder. L'enthousiasme est
 le même, et ce n'est pas à l'homme, c'est à la
 chose grande, honnête, que le premier applau-
 dissement est adressé. . . . » Le philosophe a
 » beaucoup perdu à s'être trop familiarisé «. . . .
 Je n'en crois rien. . . . » Il lui faudroit un sanc-
 » tuaire au lieu d'une place «. . . . L'endroit où
 il s'explique dignement est toujours un sanc-
 tuaire. . . . » Il faut à la philosophie des prêtres
 » et non des courtiers «. . . . Je ne lui veux ni
 les uns ni les autres.

Il expose, *lettre 65*, les opinions de Platon,
 d'Aristote et des stoïciens sur le monde : on
 voit (11) ici que le système de l'optimisme n'est

(11) » Dieu, dit Sénèque, a fait le monde le meil-

pas d'hier, et que celui des indiscernables fut connu dès le temps du proverbe, qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, et que l'homme et le fleuve ont changé.

La *lettre* 66, sur l'égalité des biens et des maux, n'est qu'un tissu de sophismes.

Il traite, *lettre* 67, du bon; et *lettre* 68, du repos du sage, qu'il arrache de ce recoin du globe pour le lancer dans les plaines de l'immensité. Je consens qu'il y fasse un tour, mais je ne veux pas qu'il y séjourne: s'expatrier ainsi, ce seroit n'être ni parent, ni ami, ni citoyen. . . . » Le stoïcien voit du haut des » cieux combien c'est un siege bas qu'un tribunal, une chaise-curule « . . . De dessus une chaise-curule, un tribunal, on voit combien c'est un rôle insensé que de se perdre dans les nues: vues monastiques et anti-sociales. J'aime mieux ce qui suit.

» C'est une puérilité que de se retirer de la » foule, pour l'appeller: c'est appeller la foule » que de faire de sa retraite la nouvelle publique « . C'est une sottise vanité que de s'affliger ou de s'offenser quand elle ne vient pas: c'est ajouter à l'éclat que de la repousser quand elle vient. Et qu'importe qu'on parle ou qu'on se taise de vous, pourvu que vous vous retiriez

» leur possible ». . . . Voyez la note de l'éditeur sur ce passage, tome 2, page 289, note première.

à temps ? Le malade craint-il ou souhaite-il qu'on dise qu'il s'est mis au lit ?

» Attaquer ses vices quand on est vieux , c'est
» lutter contre un ennemi victorieux , lors-
» qu'on n'a plus ni force ni courage. A peine
» un siècle suffiroit-il pour discipliner des pas-
» sions accoutumées à une longue licence «.

§. XXII. Ici Sénèque ne permet au sage de se mêler de l'administration publique ni dans toutes les contrées , ni en tout temps , ni pour toujours.

Il me semble que je l'entends s'adresser en ces termes au candidat qui le consulte : Vous présumez trop de votre amour pour le bien ; votre santé délicate ne suffira pas à la fatigue de votre place ; vous êtes d'un caractère trop roide ; colere et caustique , vous ne sympathiserez pas avec les habitants de la cour. Vous allez vous précipiter dans un chaos d'affaires d'où ni votre zèle , ni vos talents supérieurs ne vous tireront pas. Vous serez desservi par ceux mêmes qui vous appellent à l'administration ; vos subalternes vous trahiront ; vos promoteurs vous feront des ennemis ; vos enthousiastes vous nuiront ; vous serez malhonnêtement attaqué , peut-être trop vivement défendu ; vos projets les plus sages seront ou rejetés par l'envie , ou croisés par l'intérêt personnel ou par la haine ; il viendra un moment où vous ne saurez ni comment rester , ni comment sor-

tir. Préférez le repos , vivez avec vous-même et avec vos livres : dans les temps de peste , on se renferme.

L'homme d'état qui craint de perdre sa place , n'osera jamais de grandes choses ; son oreille , toujours ouverte aux sollicitations des hommes puissants , est toujours fermée aux plaintes du peuple. Il faut qu'il sache attendre sa disgrâce sans pâtir , l'apprendre sans murmurer ; il faut qu'il dise : » Mon maître avoit un bon serviteur ; il n'en veut plus , tant pis pour lui : » il seroit bien singulier que Ménès pût se passer de Diogene , et que Diogene ne pût se passer de Ménès «. Il est des circonstances où les hommes revêtus des premières places ne sont pas élevés ; ils sont en l'air.

La *lettre* 69 est de l'inconvénient des fréquents voyages.

§. XXIII. La *lettre* 70 est du suicide.

Voici les causes principales du suicide. Si les opérations du gouvernement précipitent dans une misère subite un grand nombre de sujets , attendez-vous à des suicides. On se défera fréquemment de la vie par-tout où l'abus des jouissances conduit à l'ennui , par-tout où le luxe et les mauvaises mœurs nationales rendent le travail plus effrayant que la mort , par-tout où des superstitions lugubres et un climat triste concourront à produire et à entretenir la mélancolie , par-tout où des opinions moitié philosophiques , moitié théologiques , inspire-

ront un égal mépris de la vie et de la mort.

Les stoïciens pensoient que la notion générale de bienfaiteur ne nous faisant point un devoir de garder un présent que nous n'avons pas sollicité et qui nous gêne, soit que la vie fût un bien ou fût un mal, la doctrine du suicide n'étoit nullement incompatible avec l'existence des dieux. Ils alloient plus loin : le suicide, que la loi civile et la loi religieuse proscrivent également, est un des points fondamentaux de la secte ; selon cette école, » le sage » ne vit qu'autant qu'il doit, non autant qu'il » le pourroit ; le bonheur n'est pas de vivre, » mais le devoir, mais le bonheur est de bien » vivre (12) «.

Les opinions tombent ou se propagent selon les circonstances ; et quelles circonstances plus favorables à la doctrine du suicide, que celles où un geste, un mot, une médisance, une calomnie, le ressentiment d'une femme, la haine d'un affranchi, une grande fortune, la délation d'un esclave mécontent ou corrompu, la jalousie, la cupidité, l'ombrage d'un tyran, vous envoyoient au supplice dans le moment le plus inattendu ? C'est alors qu'il faut dire aux hommes (13) : » Mourir plutôt ou plus tard, » n'est rien : bien ou mal mourir, voilà la » chose importante ; bien mourir, c'est se sous-

(12) *Lettre 70*, tome 2, page 324.

(13) *La même*, page 324.

» traire au danger de vivre mal. La fortune
» peut tout sur celui qui vit encore ; rien con-
» tre celui qui sait mourir... Le centurion va
» venir «... Eh bien ! il faut l'attendre. Pour-
» quoi se charger de sa fonction , et épargner
» l'odieux de ta mort au tyran qui l'envoie ?...
» Mais que j'attende ou n'attende pas , le vieux
» centurion des dieux , le temps , est toujours
» en marche (14)... La sagesse éternelle n'a
» ouvert qu'une porte pour entrer dans la vie ,
» et en a ouvert mille pour en sortir. On n'est
» pas en droit de se plaindre de la vie : elle
» ne retient personne ; vous vous en trouvez
» bien ? vivez ; mal ? mourez. Les moyens de
» mourir ne manquent qu'à celui qui manque
» de courage. Si c'est une foiblesse de mourir
» parce qu'on souffre , c'est une folie de vivre
» pour souffrir. Mourir , c'est quitter un jeu
» de hasard où il y a plus à perdre qu'à ga-
» gner. Pourquoi craignons - nous de mou-
» rir (15) ? C'est que nous sommes d'anciens
» locataires que l'habitude a familiarisés avec
» les incommodités de notre domicile : c'est
» une ridicule terreur d'être pis qui nous em-
» pêche de déloger. Notre croyance dans les
» dieux est bien faible , ou nous avons de
» l'être suprême une étrange opinion , si nous
» éprouvons tant d'aversion à l'aller trouver.

(14) La même , page 328.

(15) La même , tome 2 , page 328.

» La frayeur d'un moribond calomnie le ciel.
» Est - ce un bon pere ou un tyran farouche
» qui t'attend « ?

» La nature n'est qu'une succession conti-
» nue de naissances et de morts (16). Les corps
» composés se dissolvent ; les corps dissous se
» recomposent. C'est dans ce cercle infini que
» s'accomplissent les travaux du grand archi-
» tecte «.

» Dans une attaque d'asthme je fus tenté
» plusieurs fois, dit encore Sénèque, de rom-
» pre avec la vie (17) ; mais je fus retenu par
» la vieillesse d'un pere qui m'aimoit tendre-
» ment. Je songeois moins à la force que j'a-
» vois pour me donner la mort, qu'à celle qui
» lui manquoit pour supporter la perte de son
» fils «.

Les hommes ne se considerent pas assez comme dépositaires du bonheur, même de l'honneur de ceux auxquels ils sont attachés par les liens du sang, de l'amitié, de la confraternité. La honte d'une action réjaillit sur les parents ; les amis sont au moins accusés d'un mauvais choix ; un corps, une secte entiere est calomniée. Il est rare qu'on ne fasse du mal qu'à soi.

§. XXIV. En lisant Sénèque, on se demande plusieurs fois pourquoi les Romains se donnoient

(16) *Lettre 71*, tome 2, page 338.

(17) *Lettre 78*, tome 2, page 403.

la mort ; pourquoi les femmes Romaines la recevoient avec une tranquillité , un sang - froid tout voisin de l'indifférence. Les combats sanglants du cirque , où ils voyoient mourir si fréquemment , avoient-ils rendu leur ame féroce ? Le mépris de la vie s'élevoit-il sur les ruines du sentiment de l'humanité ? Revenoient-ils du spectacle convaincus que la douleur de ce passage qui nous effraie est bien peu de chose , puisqu'elle ne suffisoit pas pour ôter aux gladiateurs la force de tomber avec grace et d'expirer selon les loix de la gymnastique (18 d) ?

Ce n'étoit ni par dégoût , ni par ennui que les anciens se donnoient la mort ; c'est qu'ils la craignoient moins que nous , et qu'ils faisoient moins de cas de la vie. Le dialogue suivant n'auroit point eu lieu entre deux Romains.

» Voyez - vous cet endroit ? c'est la bonde
» de l'étang , le lieu des eaux le plus profond.

(18 d) C'est peut-être à ces leçons populaires et continues du mépris de la vie , de la douleur , de la mort , qui leur étoient adressées par les gladiateurs , les soldats , les généraux et les philosophes , que l'art de guérir en ces temps étoit redevable de sa hardiesse. Il employoit le fer et le feu sur des viscères que nous n'osons attaquer , et moins encore par ces moyens violents ; il amputoit la matrice , il ouvroit le foie , il fendoit les reins. On seroit tenté de croire qu'à mesure qu'il s'est éclairé , il soit devenu pusillanime. Y a-t-il gagné ou perdu ? C'est à ceux qui le professent à décider cette question.

» Vingt fois j'ai été tenté de m'y jeter «. — Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? — » Je mis » ma main dans l'eau , et je la trouvai trop » froide «. . . — Dans un autre moment vous l'auriez trouvée trop chaude ; celui qui tâte l'eau ne s'y jette pas.

Les conseils, le courage philosophique sont les deux objets de la 71e. *lettre*. Rien de plus grand et de plus beau que la peinture du courage philosophique. . . . » Elevez votre ame , » mon cher Lucilius ; renoncez à des recherches » frivoles , à une philosophie minutieuse qui » retrécit le génie «.

» Il faut une grande ame pour apprécier » de grandes choses. . . Les petites ames portent dans les grandes choses le vice qui est » en elles «. . . . C'est la raison pour laquelle on donne le nom de *têtes exaltées* à ceux qui marquent une violente indignation contre des vices communs qu'on partage , ou qu'on a quelque intérêt à ménager. Pour fréquenter sans honte les grands pervers , et pour en capter la faveur sans rougir , on amoindrit leur perversité : c'est autant pour soi que pour eux qu'on sollicite de l'indulgence. Mon enfant, je crains bien que vous n'ayez le cœur corrompu lorsqu'on cessera de vous reprocher une tête exaltée. Puissiez-vous mériter cette injure jusqu'à la fin de votre vie !

§. XXV. » Il n'y a point de vent favorable

» pour qui ne sait pas dans quel port il veut
» entrer (18) «. . . Cela est vrai ; mais la
maxime contraire ne l'est-elle-pas également,
et le stoïcien ne pouvoit-il pas dire : Il n'y
a point de vent contraire pour celui à qui tout
port convient, et qui se trouve aussi bien dans
la tempête que dans le calme ?

Il prouve, *lettre 72*, que la sagesse ne souffre point de délai ; et *lettre 70*, que le philosophe n'est point un séditieux, un mauvais citoyen.

Et comment pourroit-on être de bonne foi, et regarder le philosophe comme un ennemi de l'état et des loix, le détracteur des magistrats et de ceux qui président à l'administration publique ? Qui est-ce qui leur doit autant que lui ? Sont-ce des courtisans, placés au centre du tourbillon, avides d'honneurs et de richesses ; pour qui le prince fait tout, sans jamais avoir fait assez ; dont la cupidité s'accroît à mesure qu'on leur accorde ? Des hommes que sa munificence ne sauroit assouvir, quelque étendue qu'elle soit, l'aimeroient-ils aussi sincèrement que celui qui tient de son autorité une sécurité essentielle à la recherche de la vérité, un repos nécessaire à l'exercice de son génie ?

» Le commerçant dont la cargaison est la

(18) *Lettre 71*, tome 2, page 334.

» plus riche , est celui qui doit le plus d'actions
» de graces à Neptune «.

Le magistrat rend la justice ; le philosophe apprend au magistrat ce que c'est que le juste et l'injuste. Le militaire défend la patrie ; le philosophe apprend au militaire ce que c'est qu'une patrie. Le prêtre recommande au peuple l'amour et le respect pour les dieux ; le philosophe apprend au prêtre ce que c'est que les dieux. Le souverain commande à tous ; le philosophe apprend au souverain quelle est l'origine et la limite de son autorité. Chaque homme a des devoirs à remplir dans sa famille et dans la société ; le philosophe apprend à chacun quels sont ces devoirs. L'homme est exposé à l'infortune et à la douleur ; le philosophe apprend à l'homme à souffrir.

Si l'on attenta quelquefois à la vie du prince , fut-ce le philosophe ? Si l'on écrivit contre lui un libelle , fut-ce le philosophe ? Si l'on prêcha des maximes séditiieuses , fut-ce dans son école ? A-t il été le précepteur de Ravillac ou de Jean Châtel ? C'est le philosophe qui sent un bienfait , c'est lui qui est prompt à le reconnoître et à s'en acquitter par son aveu.

§. XXVI. Ce sujet mériteroit bien d'être traité de nos jours. La question se réduiroit à savoir s'il est licite ou non de s'expliquer librement sur la religion , le gouvernement et les mœurs.

Il me semble que , si jusqu'à ce jour l'on eût gardé le silence sur la religion , les peuples seroient encore plongés dans les superstitions les plus grossieres et les plus dangereuses. Si la république avoit le même droit au temps de l'idolâtrie , nous serions encore idolâtres ; on fit boire la ciguë à Socrate sans injustice ; les Nérons et les Dioclétiens ne furent point d'atroces persécuteurs (19).

Il me semble que , si jusqu'à ce jour l'on eût gardé le silence sur le gouvernement , nous gémirions encore sous les entraves du gouvernement féodal ; l'espece humaine seroit divisée en un petit nombre de maîtres et une multitude d'esclaves ; ou nous n'aurions point de loix , ou nous n'en aurions que de mauvaises ; Sidney n'eût point écrit , Locke n'eût point écrit , Montesquieu n'eût point écrit ; et il fau-

(19) L'auteur suit ici l'opinion commune , qui donne à Dioclétien le nom odieux de persécuteur ; mais ce préjugé , d'ailleurs assez général , n'en est pas moins un préjugé. Les écrivains ecclésiastiques , qui n'ont pas toujours eu pour la religion *un zèle selon la science* , ont cru servir leur cause en peignant des couleurs les plus noires le caractere , la vie et les mœurs de plusieurs empereurs , et particulièrement de Dioclétien et de Julien ; mais en déguisant , en altérant les faits de mille manieres différentes , ils se sont rendus coupables de mauvaise foi aux yeux de la postérité , et n'ont pas empêché la vérité de se faire jour , et de dissiper les nuages qu'ils avoient élevés autour d'elle.

droit compter au nombre des mauvais citoyens ceux qui se sont occupés avec le plus de succès de l'objet le plus important au bonheur des sociétés et à la splendeur des états.

Il me semble enfin que si jusqu'à ce jour l'on eût gardé le silence sur les mœurs, nous en serions encore à savoir ce que c'est que la vertu, ce que c'est que le vice. Interdire toutes ces discussions, les seules qui soient dignes d'occuper un bon esprit, c'est éterniser le regne de l'ignorance et de la barbarie.

Un philosophe disoit un jour à un jeune homme qui avoit rassemblé dans un petit ouvrage une foule d'autorités recueillies de nos jurisconsultes en faveur de l'intolérance et de la persécution : Sais-tu ce que tu as fait ? Tu as passé ton temps à ramasser des fils d'araignée pour en ourdir une corde à étrangler l'homme de bien et l'homme courageux.

Sénèque démontre, *lettre 74*, qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête, et *lettre 75*, que la philosophie n'est point une science de mots.
» En quoi, dit-il, consiste la liberté du sage ?
» A ne craindre ni les hommes, ni les dieux «.

On est philosophe ou stoïcien dans toute la rigueur du terme, lorsqu'on sait dire, comme le jeune Spartiate : Je ne serai point esclave (20).

O la belle éducation que celle où l'on nous auroit appris à nous fracasser la tête contre une

(20) Voyez Sénèque, *lettre 77*, tome 2, page 400.

muraille plutôt que de porter un vase d'ordures (21) !

» Celui qui s'est rendu maître de soi, s'est
» affranchi de toute servitude «.

» On donne du temps et des soins à tout ;
» il n'y a que la vertu dont on ne s'occupe que
» quand on n'a rien à faire «.

» L'homme vertueux ne craint ni la mort,
» ni les dieux «.

» L'opulence pourra vous venir d'elle-même ;
» peut-être les honneurs vous seront-ils déferés
» sans que vous les sollicitiez, et les dignités
» vous seront-elles jettées. Il n'en sera pas ainsi
» de la vertu : vous ne l'obtiendrez que de vous-
» même, et vous ne l'obtiendrez pas d'un mé-
» diocre effort. Mais, à votre avis, la certi-
» tude de s'emparer de tous les biens d'un coup
» de main ne mérite-t-elle pas une pénible ten-
» tative « ?

» S'il faut s'immoler pour la patrie, s'il faut
» mourir pour le salut de vos concitoyens, que
» ferez-vous ? — Je mourrai. — Mais songez-y,
» votre sacrifice sera suivi de l'oubli et payé
» d'ingratitude. — Que m'importe ? je n'envi-
» sage que mon action ; ces accessoires lui sont
» étrangers, et je mourrai «. . . Voilà l'esprit
qui domine dans toute la morale de Sénèque.
Il ne dit pas un mot qui m'inspire l'héroïsme,

(21) Sénèque, à l'endroit cité, tome 2, page 400.

et c'est la raison peut-être pour laquelle il est si peu lu et si peu goûté. On ferme l'oreille à des avis qu'on ne se sent pas la force de suivre ; ils importunent parce qu'ils humilient.

On a dit de celui qui se plaisoit à la lecture d'Homère , qu'il avoit déjà fait un grand progrès dans la littérature. On pourroit dire de celui qui se plaît à la lecture de Sénèque qu'il a déjà fait un grand pas dans le chemin de la vertu.

§. XXVII. On voit , *lettre 76* , que Sénèque ne rougit point de prendre des leçons dans un âge avancé.

» Admirez , dit-il à Lucilius , combien je suis
» de bonne foi avec vous , par la nature du
» secret que je vais vous confier. Je fais un
» cours de philosophie : voici le cinquième jour
» que je me rends à l'école dès la huitième
» heure. Ne seroit-ce pas le comble de la folie
» que de ne pas apprendre parce qu'on n'a pas
» appris ? Je suis donc redevenu écolier ! Pour-
» quoi non ? Et plutôt à dieu que ce travers , si
» c'en est un , fût le seul de ma vieillesse ! Que
» dira-t-on ? Ce qu'on voudra ; il faut savoir
» entendre l'injure de l'ignorant , et se mettre
» au-dessus de son mépris «.

» Quoi ! la vieillesse ne m'empêchera pas
» d'aller au théâtre et de me faire porter au
» cirque ; il ne se donnera pas un combat de
» gladiateurs sans moi , et je n'oserai me trans-
» porter chez un philosophe ! Sachez toutefois
» que dans l'école où je vais m'instruire , j'en-

» seigne aussi quelque chose : c'est qu'il faut
» apprendre jusques dans la vieillesse. Un fa-
» meux joueur de flûte attirera un grand con-
» cours, et l'endroit où l'on enseigne ce que
» c'est qu'un homme, comment on le devient,
» restera désert «.

§. XXVIII. » La science et la vertu sont
» deux grandes choses. Celui qui est sans vertu,
» possesseur de tout le reste, est rejeté ». . .
Rejeté ! Où ? Par qui ? Le méchant a-t-il de
l'esprit ? il sera recherché par celui qui s'en-
nuie ; de la richesse ? à deux heures sa cour
sera pleine de clients, et sa table environnée
de parasites ; des dignités ? on se pressera dans
ses anti-chambres.

Dans les sociétés corrompues, les avantages
du vice sont évidents ; son châtement est au
fond du cœur, on ne l'apperçoit point. C'est
presque le contraire de la vertu.

Sénèque prétend encore qu'il est indifférent
qu'on ensemence une vaste étendue de terre ;
qu'on jouisse de grands revenus ; qu'on reçoive
les hommages d'un cortège nombreux ; qu'on
boive des liqueurs délicieuses dans de brillants
crystaux. . . . Cela seroit à souhaiter ; mais cela
n'étoit pas plus à Rome de son temps, que cela
n'est à Paris du nôtre.

Il n'en est pas moins vrai que le bon vais-
seau, ce n'est pas celui qui est le plus riche-
ment chargé, et la bonne épée celle dont la
poignée est damasquinée et le ceinturon enrichi

de pierreries : il n'en est pas moins vrai qu'on se moque de temps en temps de l'idole de boue devant laquelle on se prosterne ; mais on se prosterne.

Il entretient Lucilius , *lettre 77* , de la flotte d'Alexandrie (22) , et de la mort de Marcellinus (23).

C'est là » qu'en généralisant le mot de César » à un soldat qui lui demandoit la mort , et » l'adressant à la multitude de ceux qui craignent de mourir , on diroit presque à tous les » hommes : *Tu crains de mourir ! Est-ce que tu vis* « ?

» A les entendre (24) , il n'y auroit point » de vie qui ne fût trop courte « . . . Celle des grands hommes , des hommes vertueux , des hommes utiles , l'est toujours : c'est ce qu'annonce le deuil public après leur trépas. Il eût mieux valu sans doute que l'auteur de *Mahomet* , d'*Alzire* , de *Brutus* , de *Tancrede* et de tant d'autres chefs - d'œuvre mourût quinze jours plutôt , au retour de son triomphe ; mais il vaudroit encore mieux qu'il vécût. Comment se remplira le vuide immense qu'il a laissé dans presque tous les genres de littérature ? Je dirois que ce fut le plus grand homme que la nature

(22) Sénèque , *lettre 77* , tome 2 , page 394 , 395.

(23) Voyez la *lettre 77* , tome 2 , pages 396 et suivantes.

(24) La même *lettre* , page 402.

ait produit, que je trouverois des approbateurs; mais si je dis qu'elle n'en avoit point encore produit, et qu'elle n'en produira peut-être pas un aussi extraordinaire, il n'y aura guere que ses ennemis qui me contrediront.

Je veux vivre. — » Et pourquoi veux-tu » vivre « ? — Parce que je suis homme de bien ; parce qu'en mourant je serai regretté du malheureux que je ne secourerai plus ; parce qu'en m'en allant , je laisserai vacante une place dont je remplis les fonctions avec activité , intelligence et fidélité. — Quoi ! stoïcien , ces motifs ne te satisfont pas ? — » Non , mourir est » une des fonctions de la vie « . — Mais cette fonction , assez indifférente en soi , est fâcheuse pour ma femme , pour mes enfants , pour mes concitoyens , et je la remplirai le plus tard qu'il me sera possible. — » A ce compte , il n'y a » point de vie qui ne soit trop courte « . — De vie bien employée ? il n'en faut pas douter. Le méchant endurci , je l'exhorterois sans scrupule à se tuer ; mais l'homme de bien qui se tue commet le crime de leze-société , et j'arrêterai sa main , si je puis.

Sénèque dit à propos de Marcellinus , je crois : » L'homme fort se reconnoît jusques sur » son oreiller (25) « .

(25) Ce n'est point dans la lettre sur la mort de Marcellinus , mais dans la suivante , que cette pensée se trouve. Voyez lettre 78 , tome 2 , page 412.

Sénèque dit de lui-même : » Depuis long-
» temps je n'ai rien à gagner ni à perdre. . . .
» Cela est faux de tout point. . . . J'ai plus de
» provisions qu'il ne m'en faut pour une carrière
» qu'il m'est indifférent de fournir plus loin «...
Sénèque, instituteur d'un jeune prince à qui
votre présence en impose, ministre des provin-
ces de l'Italie, redoutable antagoniste des cour-
tisans vicieux, protecteur des honnêtes gens,
quelque bien que vous ayez fait, est-ce qu'il ne
vous en reste plus à faire ?

Il parle, *lettre 78*, des maladies et du motif
qui l'empêcha de se délivrer d'une existence
douloureuse ; *lettre 79*, de Charybde, de Scylla
et de l'Etna.

On rencontre dans cet auteur des mots d'une
délicatesse charmante, aux endroits où on les
attend le moins. C'est là qu'il dit de la gloire,
qu'elle est à la vertu ce que l'ombre est au
corps (26) ; que l'amour de la vertu est un élan
continuel de l'âme vers son origine céleste ;
que c'est être né pour bien peu de monde que
de n'avoir vécu que pour son siècle, et que
pour un œil perçant le mensonge est diaphane.

§. XXIX. *Lettre 80*, de la frivolité des specta-
cles, et des avantages de la pauvreté.

Il est bien aisé, dira-t-on, de faire l'éloge
de la pauvreté, quand on regorge de richesses.

(26) *Lettre 79*, tome 2, page 423.

C'est alors qu'il est bien plus difficile encore d'être pauvre , quand on n'est pas un avaré ; et c'est ce que Sénèque sut faire. Il est bien plus difficile de n'être pas corrompu par la richesse , et Sénèque ne le fut point. Censeurs, suspendez un moment votre jugement ; voyez ce que la richesse produit sur tous ceux qui vous environnent , et songez que pour empoisonner vos ennemis , il ne vous manque qu'un puits d'or.

» La misère , la maladie , le mépris , l'ennui ,
» la vieillesse , la douleur , la méchanceté ,
» l'intolérance , l'injustice , les persécutions ,
» la tyrannie , toutes les vices , toutes les infortunes , sont autant d'orateurs éloquens qui
» nous exhortent à mourir «.

Lettre 81 , des bienfaits et de la reconnaissance.

» Vous vous plaignez d'un ingrat ! si c'est le
» premier que vous ayez fait , homme bienfaisant , félicitez - vous ou de votre bon jugement , ou de votre bonne fortune «.

» Parlez au bienfait comme le brave centurion à son soldat : Camarade , il faut aller ,
» mais il ne faut pas revenir «.

» Si vous avez à peser un service avec une injure , juge dans votre propre cause , la prudence veut que vous ajoutiez du poids aux services que vous avez reçus , et que vous en ôtiez à l'injure qu'on vous a faite «.

» Au fond du cœur reconnoissant , le bien-
» fait porte intérêt «.

Un homme disoit qu'il ne pouvoit s'empêcher de haïr celui qui lui faisoit du bien. Quel impertinent orgueil ! On lui répondit : Si vous êtes conséquent , vous devez aimer à la folie celui qui vous fait du mal. Eh ! mon ami , accepte mes offres ; je ne te demande en retour que l'impunité du service que je te rends.

Lettre 82 , de la mollesse. C'est là qu'apostrophant l'efféminé , il lui dit : » O l'homme » vraiment digne d'être livré à la vie « !

Toute la philosophie se réduit au mépris de la vie , au mépris de la mort et à l'amour de la vertu. Ce texte laconique fournit à Sénèque une abondance incroyable d'idées neuves , originales , ingénieuses , fortes , délicates , souvent grandes , quelquefois sublimes. En le lisant , j'ai plusieurs fois été forcé de m'écrier : Non , je ne serai jamais un sage ! Ses pensées sur la mort me paroissent si roides , que m'appliquant à moi-même le mot que je viens de citer sur un lâche qui craignoit de mourir , je me suis dit : O l'homme vraiment digne d'être livré à la vie !

» La mort , image du sommeil , l'est aussi » de la vie inoccupée «.

» La demeure de l'oisif est un sépulcre «.

Si vous demandez pourquoi Sénèque revient si souvent sur le mépris de la vie et de la mort ,
c'est

c'est que vous ne pensez pas qu'au moment qu'il vous parle, le lecteur vous lie les mains.

» On craint autant de n'être nulle part que d'être dans les enfers «... Je l'ai entendu dire, mais je n'en ai rien cru.

» Si vous balancez, c'est fait de la gloire «... Quoi ! un instant d'agonie flétriroit une action héroïque ! Ah ! Sénèque, vous êtes trop sévère. La difficulté de vaincre un ennemi ajoute à l'éclat de la victoire.

Dans la même *lettre* il revient encore sur les subtilités de l'école de Zénon (27) : » Si on » l'en croyoit, on proscriroit cette science à » l'aide de laquelle on environne de pièges » celui qu'on interroge, pour le conduire à des » aveux imprévus, à des réponses contraires à » sa pensée. Il faut être plus simple quand on » cherche la vérité (28) » ; *Un mal n'est pas glorieux : la mort et glorieuse ; donc la mort n'est pas un mal.* Ce ne fut pas un pareille sottise que Léonidas adressa aux défenseurs des Thermopiles : » Compagnons, leur dit-il, dînez » comme des hommes qui ce soir doivent souper » aux enfers (29) «.

Les sujets des *lettres* 83, 84, 85, 86 et 87 sont très-variés. Il s'agit de la présence de dieu à nos pensées ; de ses infirmités, des vains rai-

(27) Sénèque, *lettre* 82, tome 2, page 453.

(28) *Id. ibid.* page 454.

(29) Senec. *ubi supr.* tome 2, page 454.

sonnemens des stoïciens sur l'ivresse ; de son régime : » Je me baigne à froid, dit-il ; à ce bain » succede un dîner sans table , après lequel je » n'ai pas besoin de me laver les mains (30) «.

§. XXX. On voit et dans les ouvrages et dans la vie privée de Sénèque que son bonheur étoit parfaitement isolé de sa richesse ; que son régime étoit austere , et qu'il pouvoit tomber dans la pauvreté , je ne dis pas sans se plaindre , mais sans s'en appercevoir.

» La vertu , dit-il (31) , passe entre la bonne » et la mauvaise fortune , et jette sur l'une et » l'autre un regard de mépris «.

Sénèque fut encore moins énorgueilli de sa vertu que de sa richesse. Sa vertu me le fait respecter ; la modestie de ses aveux me le fait aimer.

» Mon matelas est à terre et moi sur mon » matelas (32). Des deux vêtemens que j'ai , » l'un me sert de drap , l'autre de couverture. » Nous dînons avec des figues. Mes tablettes » font ma bonne chere quand j'ai du pain , et » me tiennent lieu de pain quand il me manque. » Ma voiture est grossiere , et mes mules sont » si maigres , qu'on voit bien qu'elles fatiguent. » J'en rougis ; je ne suis donc pas sage. Celui » qui rougit d'une mauvaise voiture , sera vain

(30) *Id. ibid. lettre 83* , tome 2 , pages 459 , 460 , 461.

(31) Sénèque , *lettre 76* , tome 2 , page 389.

(32) *Lettre 87* , tome 2 , page 502.

» d'une belle. Ah ! Sénèque , tu tiens encore
» au jugement des passants «.

Celui qui parle ainsi de lui-même vaut bien
plus qu'il ne veut se faire valoir.

Je lis , *lettre 85* : » Quoi ! dans une lutte qui
» intéresse le bonheur de l'homme et la gloire
» des dieux , je ne rougirois pas de me présenter
» avec une alêne «. . . . C'est le défaut qu'on
reproche à Sénèque ; mais on n'en cite aucun
exemple , et je défie ses détracteurs d'en citer
un seul *sur la vertu* où le ton ne réponde pas
à l'importance du sujet.

§. XXXI. N'est-ce pas une chose bien sin-
gulière d'entendre Sénèque , *lettre 88* , réduire
l'étude des beaux - arts à l'inutilité pour le
sage , et attacher de l'importance à savoir si le
temps existe par lui -même ; s'il y a quelque
chose d'antérieur à la durée ; si elle a com-
mencé avant le monde ; si elle existoit avant
les choses , ou les choses avant elle.

J'avoue que , s'il y a des questions oiseuses et
étrangères à la sagesse , ce sont celles-là. J'en
dis autant des disputes sur la nature de l'ame.

» N'apprendrai-je jamais à ignorer quelque
» chose « ?

Dites beaucoup de choses , si vous voulez en
bien savoir une.

Nausiphanès prétend que l'on ne peut non
plus démontrer l'existence que la non - exis-
tence des êtres ; Parménide , que rien de ce
que nous voyons n'existe réellement ; Zénon

d'Elée, qu'il n'existe rien. On ne comprend guère ni comment des hommes chez les anciens ont avancé d'aussi étranges paradoxes, ni comment ils ont été renouvelés de nos jours par des hommes non moins célèbres ; mais à la honte de la raison humaine, ce qu'on ne conçoit point du tout, c'est comment ces sophistes n'ont jamais été solidement réfutés. L'évêque de Cloyne a dit : Soit que je monte au haut des montagnes, soit que je descende dans les vallées, ce n'est jamais que moi que j'aperçois ; donc il est possible qu'il n'existe que moi. . . . et Berkley attend encore une réponse. Lier l'existence réelle de son propre corps avec la sensation, n'est point une chose facile.

Ses lettres sur la lecture, les exhortations et les conseils, l'opinion des péripatéticiens sur les passions, la maison de campagne de Scipion l'Africain, les bains anciens et les bains de son temps, la culture des oliviers, la frugalité, le luxe et les richesses, sont pleines de principes et de détails intéressants. En voici quelques-uns tels qu'ils se présentent à ma mémoire.

Le salaire d'un acteur (33) étoit de cinq mesures de froment et de cinq deniers. Celui qui

(33) *Voyez la lettre 80, tome 2, pages 429, 430 et 431.*

disoit à Ménélas : » Si tu ne restes en repos ,
» tu périras de ma main « . . . cet autre qui
débitoit avec emphase ces vers : » Je comman-
» de dans Argos , Pélops m'a laissé un vaste
» empire « . . . étoient payés à tant par jour ,
et couchoient dans un grenier. Comment concilier ces faits avec la fortune immense et la juste considération dont jouissoit un Roscius , et d'autres comédiens : car Sénèque ne fait ici aucune distinction d'un bon et d'un mauvais acteur , et parle évidemment de ceux qui jouoient les premiers rôles. Ces hommes rares étoient apparemment enrichis par les gratifications des Scipions , des Lælius , qui les admettoient à leur table , et qui savoient apprécier l'utilité de leurs talents.

Sans Sénèque et Martial , combien de mots , de traits historiques , d'anecdotes , d'usages , nous aurions ignorés !

La conformité de nos mœurs et de celles de son temps est quelquefois si singulière , qu'on revient de la traduction à l'original , pour s'en assurer. » Je voudrois bien , dit - il (34 ,
» que Caton rencontrât un de nos élégants ,
» précédé de ses coureurs , de ses postillons ,
» de ses negres , tous enveloppés dans le même
» tourbillon de poussière « On se croiroit presque sur la route de Versailles.

(34) *Lettre 87 , tome 2 , page 504.*

» Pour connoître la vraie hauteur de l'homme ; voyez-le nud «.

Savez - vous l'inscription commune à toute société ? La voici : » C'est ici qu'on voit un » nain sur la montagne , et un colosse au fond » d'un puits «.

» Point de gloire sans le malheur. Point de » haine plus dangereuse que celle qui naît de » la honte d'un bienfait qu'on ne sauroit acquitter (65) «. . . . Je le sais par expérience.

» Lorsque Attalus parle , la vérité qui se fait » entendre par sa bouche éloquente s'empare de » moi , me transporte ; mais sorti de son école , » rentré dans la société , le commerce des gens » du monde a bientôt éteint la chaleur qu'il » m'avoit communiquée «.

» Je ne m'abstiens pas ; je me contiens , ce » qui est plus difficile «.

» Attalus faisoit grand cas des lits durs ; celui où je couche à mon âge ne reçoit pas » l'empreinte de mon corps «.

Ah ! si les maîtres savoient profiter de la raison saine et de l'ame bouillante de leurs innocents et jeunes élèves !

Ces traits que j'ai transcrits sans ordre , se trouvent les uns dans les lettres qui précèdent , les autres dans celles qui suivent.

§. XXXII. L'enthousiasme de la vertu lui

(65) *Lettre 81 , tome 2 , page 444.*

dictoit dans la 88e. *lettre* tous ces paralogismes que la manie de se singulariser a ressuscités de nos jours (36).

» La force, dit-il (37), n'éprouve point de terreurs, elle les brave, elle en triomphe ;
» les beaux-arts accroîtront-ils en nous cette
» qualité « . . . ? Pourquoi non ?

» La probité, ce trésor de l'ame humaine,
» que rien ne peut séduire, avec laquelle l'homme dit :
» me dit : Frappez, brûlez, tuez, je ne trahirai point un secret.... les beaux-arts la donneront - ils ? Eleveront - ils à ces sentiments
» magnanimes « . . . ? Comme la morale et la philosophie.

Que Sénèque pousse son énumération aussi loin qu'il voudra, je persisterai dans la même réponse, et je lui dirai d'après mon expérience, d'après l'expérience des bons et des méchants, que l'imitation d'une action vertueuse par la peinture, la sculpture, l'éloquence, la poésie et la musique nous touche, nous enflamme, nous élève, nous porte au bien, nous indigne contre le vice aussi violemment que les leçons les plus insinuates, les plus vigoureuses, les plus démonstratives de la philosophie. Exposons les tableaux de la vertu, et il se trouvera des copistes. L'espece d'exhortation qui s'a-

(36) Voyez ci-dessus, note 367, ce qu'on a dit de M. Rousseau de Geneve.

(37) *Lettre 88*, tom. 2, page 530.

dresse à l'ame par l'entremise des sens , outre sa permanence , est plus à la portée du commun des hommes. Le peuple se sert mieux de ses yeux que de son entendement. Les images prêchent , prêchent sans cesse , et ne blessent point l'amour propre. Ce n'est pas sans dessein ni sans fruit que les temples sont décorés de peintures qui nous montrent ici la bonté ; là , le courroux des dieux. Raphaël est peut-être aussi éloquent sur la toile que Bossuet dans une chaire.

§. XXXIII. Dans la 89e. *lettre* il expose les divisions de la philosophie ; puis se repliant , selon son usage , sur la morale , il gourmande avec beaucoup d'éloquence l'avarice , l'abus de la richesse et l'extravagance du luxe.

» Eh quoi ! toujours les mêmes réprimandes ?
 » Et vous , toujours les mêmes fautes ?

» *On ne peut*, dit-il , *avoir la vertu sans l'aimer* (38) «. Cela est vrai. » *On ne peut l'aimer*, ajoute-t-il , *sans l'avoir* «. Cela ne me le paroît pas.

Il a consacré la 90e. à l'éloge de la philosophie et à la réfutation de Posidonius.

» Nous devons aux dieux de vivre ; à la philosophie de bien vivre «.

C'est à cette lettre que je renverrai celui qui sera curieux de connoître la délicatesse et la vigueur du pinceau de Sénèque. Ici le philosophe s'est complu à nous peindre d'une ma-

(38) *Lettre 89*, tome 2, page 537.

niere belle et touchante les premiers âges du monde. Mais ce bonheur des hommes anciens n'est-il pas chimérique ? La félicité seroit elle le lot de la barbarie , et la misere celui des temps policés ? Le bonheur de mon espece m'est si cher , que je suis toujours tenté de croire aux romans qu'on m'en fait : cela me laisse l'espoir d'un âge où le plus vertueux seroit le plus puissant.

Posidonius pensoit que , dans les siècles de l'homme innocent , le commandement étoit déposé dans la main des sages ; que les sages contenoient le bras de l'homme violent et protégeoient le foible contre le fort ; qu'ils conseilloyent , qu'ils dissuadoient ; qu'ils indiquoient ce qui étoit utile ou nuisible ; que leur prudence pourvoyoit aux besoins des peuples ; que leur courage écartoit les périls dont ils étoient menacés ; que leur bienfaisance accroissoit la félicité générale ; que la souveraineté étoit un fardeau et non une distinction ; que ce n'étoit point un riche héritage , mais une charge onéreuse ; qu'une puissance accordée pour protéger n'étoit pas tentée de vexer ; qu'on obéissoit sans murmure , parce qu'on commandoit sans tyrannie , et que la plus grande menace d'un roi étoit d'abdiquer.

Jusques-là Sénèque est assez d'accord avec Posidonius ; mais lorsque celui-ci fait honneur au sage de l'invention des sciences et des arts , enfants de l'oisiveté , de la curiosité , de l'en-

nui, du besoin, des plaisirs et du temps, Sénèque s'oppose à toutes ces prétentions exagérées, et je crois qu'il a raison.

§. XXXIV. Vous trouverez dans la *lettre 91e.* le récit de l'incendie de Lyon, avec des réflexions sur ce terrible événement.

Dans la 92e. qui est fort belle, la réfutation du principe fondamental des épicuriens, qui plaçoient le souverain bien dans la volupté.

Dans la 93e. la mort de Métroanax, et que la vie ne se doit pas mesurer par sa durée, mais par son activité.

» Est-ce à vous d'obéir à la nature, ou à la nature de vous obéir « ?

» La vie courte de l'homme utile ressemble au plus précieux des métaux, qui a beau- coup de poids sous un petit volume «.

» Celui qui a fait de grandes choses vit après sa mort ; celui qui n'a rien fait est mort de son vivant «.

» Combien d'années Caton a-t-il vécu ? Caton vit encore ; il s'adresse à nous, il s'adresse à nos neveux. Il a laissé sur la terre le monde impérissable de l'homme vertueux «.

Là, Sénèque assure que rien n'est plus commun que des hommes équitables envers les hommes, et rien de plus rare que des hommes équitables envers les dieux. Je crois les uns et les autres fort rares, et les premiers peut-être plus encore que les seconds.

Dans la 94e. l'union de la philosophie pa-

ranétique ou de préceptes avec la philosophie dogmatique. Cette lettre est pleine de sens ; il y a plus de substance dans une de ses pages que dans tous les volumes des détracteurs de Sénèque. Il y compare le courtisan à ces insectes dont la piquure imperceptible , accompagnée d'une démangeaison agréable , est suivie d'une enflure douloureuse ; et il la termine par la sortie la plus violente contre Alexandre et les conquérants.

Ce seroit à tort que les philosophes modernes se glorifioient du mépris qu'ils ont jeté sur ces fameux assassins : il y a près de deux mille ans que Sénèque en avoit fait justice.

Chaque individu participe plus ou moins aux vices de sa nation. Sénèque , Galien et Tacite en sont des exemples frappants : Sénèque s'est laissé éblouir des victoires du peuple Romain ; son indignation s'exhale contre les conquêtes d'Alexandre , et il ne s'apperçoit pas , ou se dissimule que celles des Romains ont été plus longues, plus sanglantes et plus injustes. Galien , qui certes n'étoit pas un homme ordinaire , croyoit aux rêves , aux amulettes et aux maléfices ; et Tacite paroît avoir donné dans les prestiges de l'astrologie judiciaire et les miracles de son temps.

§. XXXV. Voici comment il raconte ceux de Vespasien , parag. 81 , liv. 4 de ses *Histoires*. César attendoit dans Alexandrie le retour des vents d'été et une mer navigable , lorsque le

ciel manifesta par des prodiges de la prédilection pour ce prince. Un Alexandrin de la lie du peuple, mais connu par son infirmité, se jeta à ses genoux, et le supplia avec gémissement au nom de Sérapis, le plus révééré des dieux chez cette nation superstitieuse, de le guérir de la cécité, en daignant humecter de sa salive les orbites de ses yeux. Un autre, paralysé d'une main, également inspiré par le dieu, lui demandoit de le presser de son pied. D'abord l'empereur ne leur accorda que de la plaisanterie et du mépris. Balançant ensuite entre les instances réitérées de ces malades, les flatteries de ses courtisans et la crainte d'un reproche de vanité, il ordonna aux médecins d'examiner si leurs maladies étoient de nature à céder à des secours humains. Quelques-uns prononcèrent que la faculté de voir n'étoit pas entièrement détruite dans l'un, qu'on la lui rendroit en dissipant les obstacles, et que par des moyens énergiques et salutaires l'art restitueroit à l'autre l'usage de ses membres, mais que peut-être il étoit dans les décrets des dieux que la cure s'opérât merveilleusement par l'entremise de César; qu'au reste, si le remède sollicité produisoit un heureux effet, l'honneur en seroit pour l'empereur, et le ridicule pour ces affligés, s'il n'en produisoit aucun. Vespasien, persuadé que rien n'étoit au-dessus de sa fortune, et que l'incroyable même étoit au-dessous de sa puissance,

prend un visage serein , satisfait aux vœux des deux malades , au milieu d'une multitude attentive à l'événement , et aussitôt l'aveugle voit et le paralysé se sert de sa main. Ces deux faits sont attestés aujourd'hui par des témoins oculaires , qui n'ont à se promettre de leurs mensonges aucune sorte de récompense. D'après ce récit , je me demande si ces miracles sont vrais ou s'ils sont faux ; et j'avoue qu'après y avoir réfléchi , je vois presque autant d'inconvénient à les rejeter qu'à les admettre.

§. XXXVI. L'homme peuple est le plus sot et le plus méchant des hommes ; se dépopulariser ou se rendre meilleur , c'est la même chose.

La voix du philosophe qui contrarie celle du peuple , est la voix de la raison.

La voix du souverain qui contrarie celle du peuple , est la voix de la folie.

C'est avec une espèce d'indignation que je l'entends avancer dans la même lettre , qu'il ne trouve rien de plus froid , de plus déplacé à la tête d'un édit ou d'une loi qu'un préambule qui les motive. » Prescrivez-moi , ajoutez-il , ce que vous voulez que je fasse ; je ne veux pas m'instruire , mais obéir «.

J'en demande pardon à Sénèque , mais ce propos est celui d'un vil esclave qui n'a besoin que d'un tyran. J'obéis plus volontiers , quand la raison des ordres que je reçois m'est con-

nue. Lorsque notre philosophe dit ailleurs que les loix contribuent au bonheur quand elles sont autant des enseignements que des ordres, ne se réfute-t-il pas lui-même ?

Quoique nous ayons vu de nos jours des souverains vendre leurs sujets et s'entre-échanger des contrées, une société d'hommes n'est pas un troupeau de bêtes : les traiter de la même manière, c'est insulter à l'espèce humaine. Les peuples et leurs chefs se doivent un respect mutuel ; et *faites ce que je vous dis, car tel est mon bon plaisir*, seroit la phrase la plus méprisante qu'un monarque pût adresser à ses sujets, si ce n'étoit pas une vieille formule de l'aristocratie transmise d'âge en âge, depuis les temps barbares de la monarchie jusqu'à ses temps policés. Je décerne un autel au ministre qui daigna le premier nous rendre raison de la volonté de notre maître. Quant au souverain qui croira pouvoir, sans descendre de son rang, substituer à la phrase usuelle celle qui suit : » *Faites ce que je vous dis, parce qu'il y va de votre sûreté, de votre liberté et de votre bonheur* « ; je lui décerne une statue d'or avec cette inscription : *Des hommes l'éleverent à un de leurs semblables.*

» Il arrive quelquefois à la crainte de philosophe, et à l'ennui de raisonner sage-
» ment «.

» On seroit tenté de croire que la bonne
» fortune est incompatible avec le bon juge-
» ment «.

» On honore assez l'être suprême en l'imi-
» tant «.

» On continue de vivre par foiblesse et par
» courage «.

» L'homme sage vivra , non pas autant qu'il
» lui convient , mais autant que la nécessité
» l'exigera. Il se commandera la vie quand la
» sécurité des siens en dépendra : il y a de
» la grandeur à rester pour les autres «. . . .
C'est d'après ces sages principes que Sénèque
et Burrhus garderent leur poste après la mort
d'Agrippine.

Je lis dans la *lettre* 95 : » Le nombre des
» médecins est à proportion des maladies , et
» les maladies à proportion des cuisiniers «. . .
On pourroit ajouter : et les maladies difficiles
à guérir à proportion de la multitude des re-
medes ; et les vices à proportion du nombre
des loix.

» O bizarrerie incroyable ! le meurtre , puni
» quand il est commis clandestinement , est or-
» donné par le décret du sénat , et exigé par
» la frénésie du peuple «.

» O bizarrerie incroyable ! le faste des ta-
» bles est soumis à la censure ; et l'on ne s'élève
» point à la censure sans une profusion pu-
» blique et scandaleuse «.

En quel endroit du monde ne remarque-t-on

pas cette contradiction des usages et des loix ?

Il faut laisser subsister la loi parce qu'elle est sage. Il faudroit réformer l'usage , mais cela ne se peut ; c'est la folie générale de toute une nation , à laquelle le remede seroit peut-être pire que le mal ; ce seroit un acte de despotisme. Celui qui pourroit nous contraindre au bien , pourroit aussi nous contraindre au mal. Un premier despote juste , ferme et éclairé , est un fléau : un second despote juste , ferme et éclairé , est un fléau plus grand : un troisieme qui ressembleroit aux deux premiers , en faisant oublier aux peuples leur privilege , consommeroit leur esclavage.

La société ressemble à une voûte : si la clef , ou le premier voussoir pese trop , l'édifice n'est tôt ou tard qu'un amas de ruines.

§. XXXVII. La *lettre* 95 ne le cede en rien à la précédente : Sénèque y prouve que la philosophie parænétique ou de préceptes ne suffit pas. Lorsque Saint-Evremond s'expliquoit si légèrement sur Sénèque , il ne l'avoit pas lu.

Un de ces hommes frivoles , qu'on appelloit de son temps d'agréables débauchés , un épicurien sensuel , un bel-esprit , étoit peu fait par son état , son caractere et ses mœurs , pour apprécier les ouvrages de Sénèque , et goûter ses principes austeres. Voici mot-à-mot le jugement que Saint-Evremond portoit de Sénèque et de lui-même.

» Je vous avouerai , dit-il , avec la dernière
» impudence ,

» impudence, que j'estime beaucoup plus la
» personne que les ouvrages de ce philosophe ».

Saint-Evremond, ainsi que la plupart de ceux qui ont parlé de Sénèque, soit en bien, soit en mal, ne connoissoient ni ses ouvrages ni sa personne.

» J'estime le précepteur de Néron, l'amant
» d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à
» l'empire ».

Sénèque ne fut l'amant ni d'Agrippine ni de Julie ; la méchanceté le soupçonna seulement, sur l'intimité qui regnoit entre lui et celle-ci, d'avoir été le confident de ses intrigues. Saint-Evremond n'est que l'écho de Dion ou du moine Xiphilin, l'écho de l'infâme Suilius.

Sénèque, corrupteur de Julie, estimé par Saint-Evremond, n'en resteroit pas moins exposé à la censure des hommes qui ont un peu de morale. Quoique la dépravation ait fait de grands progrès depuis un siècle, nous n'en sommes pas encore venus jusqu'à louer l'adultère.

Sénèque n'eut point l'ambition de régner. Néron ne put jamais l'impliquer dans la conjuration de Pison ; et pour assurer qu'il n'ignoroit pas que les conjurés avoient résolu de l'élever à l'empire, il faut s'en rapporter à un bruit populaire (39).

(39) *Fama fuit, Subrium Flavium*, etc. . . . Tacit. *Annal. lib. 15, cap. 65.*

Il ne fuffit pas de faire une jolie phrase , il faut encore y mettre de la vérité.

» Du philosophe et de l'écrivain je ne fais » pas grand cas ».

C'est être bien difficile ; c'est l'être plus que Quintilien , qui n'aimoit pas Sénèque , plus que Columelle , Plutarque , Juvénal , Fronton , Martial , Sidonius Apollinaris , Aulu-Gelle , Tertullien , Lactance , St. Augustin , St. Jérôme , Juste-Lipse , Erasme , Montaigne et beaucoup d'autres , qui se sont illustrés comme philosophes et comme littérateurs. Il y a plus de saine morale dans ses écrits que dans aucun autre auteur ancien (40) , et plus d'idées dans une de ses lettres que dans les quinze volumes de Saint-Evremond.

» Sa latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste , rien de facile , rien de naturel ».

Cela se peut , mais c'est un bien léger défaut , sur-tout pour d'aussi pauvres connoisseurs que nous dans une langue morte. Sa latinité est celle de Pline l'ancien , de Pline le jeune et de Tacite : en admirons-nous moins ces auteurs ? Tacite n'écrit pas comme Tite-Live ; cependant quel est l'homme d'un peu de génie qui ne préfère le penseur profond à l'écrivain élégant , le nerf de l'un à l'harmonie de l'autre ? On est souvent pur et plat , sublime et barbare : on met souvent le

(40) Voyez l'avertissement de l'éditeur à la tête du second volume , pages 21 , 22 et 23.

plus grand choix des mots à dire des riens, et l'on dit de grandes choses d'un style très-négligé, très-incorrec.

» Toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne que la lumière de Grece ou d'Italie ».

Sans doute il y a dans Sénèque des jeux de mots, des conceits, des pointes qui me blessent autant que Saint-Evremond; des imaginations outrées, dont il faut moins accuser le manque de génie que l'enthousiasme du stoïcisme, et que je voudrois non supprimer, mais adoucir. La pensée de Sénèque peut très-souvent être comparée à une belle femme sous une parure recherchée; Quintilien, le rival de Sénèque, s'en étoit bien aperçu: » Cet auteur, dit-il, » fourmille de beautés, il a des sentiments de la » plus grande délicatesse. On y rencontre à » chaque page des idées sublimes qui forcent » l'admiration ». . . et n'en déplaît à Saint-Evremond, Quintilien est un juge un peu plus sûr que lui.

» Néron avoit auprès de lui des petits-mâtres » fort délicats, qui traitoient Sénèque de » pédant ».

Saint-Evremond en a fait tout-à-l'heure un amant d'Agrippine; ici il en fait un pédant. S'entend-il bien lui-même? Connoît-il ceux qu'il appelle des petits-mâtres? un Tigellin, un Palas, un Narcisse, un Sporus, un Athénagoras, un troupeau d'infâmes débauchés, de corrup-

teurs , d'adulateurs d'un monstre , de scélérats dignes du dernier supplice , en comparaison desquels le plus vicieux de nos courtisans est un homme de bien. Il est glorieux d'être ridicule aux yeux de tels personnages ; c'est presque leur ressembler que de les nommer sans indignation. Néron fut plus cruel qu'eux , mais ils furent plus vils que lui.

Sénèque a dit : Une ame qui connoît la vérité ; qui sait distinguer le bien du mal ; qui n'apprécie les choses que d'après leur nature , sans égard pour l'opinion ; qui se porte dans tout l'univers par la pensée , en étudie la marche prodigieuse , et revient de la contemplation à la pratique ; dont la grandeur et la force ont pour base la justice ; qui sait résister aux menaces comme aux caresses ; qui commande à la mauvaise fortune comme à la bonne ; qui s'élève au-dessus des événements nécessaires ou contingens , qui ne voudroit pas de la beauté sans la décence , de la force sans la tempérance et la frugalité ; une ame intrépide , inébranlable , que la violence ne peut abattre , que le sort ne peut ni humilier , ni énorgueillir , une telle ame est l'image de la vertu , etc. . . . Voilà le philosophe dont Saint-Evremond a osé dire qu'il ne lisoit jamais les écrits sans s'éloigner des sentimens qu'il vouloit lui inspirer ; voilà les pointes avec lesquelles il écrivoit de la vertu.

» Sa vertu fait peur «. . . C'est que sa vertu n'a ni l'afféterie , ni les petites graces , ni les

petites mines d'une femme de cour. Sa vertu fait peur : oui , aux efféminés , aux flatteurs , aux enfants , et peut-être même à l'homme que la nature n'a pas destiné au rôle de Régulus ou de Caton , si l'occasion s'en présente , et par conséquent à beaucoup de monde , à Saint-Evremond , à moi : avec cette différence qu'il est fier de sa foiblesse , et que je suis honteux de la mienne ; qu'il plaisante de cette vertu , et que je me prosterne devant elle.

» Il me parle tant de la mort , et me laisse
» des idées si noires , que je fais ce qu'il m'est
» possible pour ne pas profiter de ma lecture «.

Saint-Evremond n'est pas digne de l'école où il s'est glissé ; et il n'écouterait pas sans pâlir l'histoire des derniers moments d'Epicure , son maître.

» Il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans
» l'abondance et se conservoit avec tant de
» soin , ne prêchât que la pauvreté et la mort «.

Celui qui s'exprime ainsi , n'a jamais lu les ouvrages de Sénèque , et n'en connoît guere que les titres ; sa vie privée lui est inconnue. Sénèque étoit frugal ; riche , il vivoit comme s'il eût été pauvre , parce qu'il pouvoit le devenir en un instant ; sa fortune étoit le fonds de sa bienfaisance ; son luxe , la décoration incommode de son état : c'étoient ses amis qui jouissoient de son opulence ; il n'en recueilloit que l'embarras de la conserver , et la difficulté d'en faire un bon usage.

Le vrai ridicule , c'est celui d'un vieillard frivole , prononçant d'une manière aussi tranchée et d'un ton aussi indécent sur les écrits , la doctrine et les mœurs d'un personnage aussi respectable que Sénèque.

Le vrai ridicule , c'est de permettre de lire Sénèque , et de l'imiter quand on en sera réduit à se couper les veines ; lorsqu'on en est là , il n'est plus temps de lire. Quand on n'a pas lu et relu Sénèque d'avance , on l'imité mal. Il me semble que j'entends Sénèque s'adressant à Saint-Evremond , lui dire : » Et qui est-ce » qui n'est pas exposé d'un moment à l'autre » à avoir les veines coupées ? Si ce n'est pas » la cruauté d'un tyran , ce sera par le décret » de la nature : et qu'importe que votre sang » soit versé par un centurion ou par un phlébotomiste , par la fluxion de poitrine ou par la proscription ? en mourrez-vous moins ? » en serez-vous moins obligé de savoir mourir ? Lorsque la corruption est systématique , et que le vice est devenu les mœurs de l'homme , il n'y a pas plus de remède qu'à la vicillesse.

J'ai apostrophé Saint-Evremond , parce que devant la justice également à ceux qui sont et à ceux qui ne sont plus , je parle aux morts comme s'ils étoient vivants , et aux vivants comme s'ils étoient morts.

On a écrit autrefois des libelles contre les honnêtes gens , comme on en écrit aujourd'hui , mais peu sont parvenus jusqu'à nous.

Nos bibliothèques immenses, le commun réceptacle et des productions du génie et des immondices des lettres, conserveront indistinctement les unes et les autres. Un jour viendra où les libelles publiés contre les hommes les plus illustres de ce siècle seront tirés de la poussière par des méchants animés du même esprit qui les a dictés; mais il s'élèvera, n'en doutons point, quelque homme de bien indigné qui décelera la turpitude de leurs calomniateurs, et par qui ces auteurs célèbres seront mieux défendus et mieux vengés que Sénèque ne l'est par moi.

Le vice des ignorants est d'enchériser sur les invectives des méchants, dans la crainte de n'en paroître que les échos. Les détracteurs modernes de Sénèque ont été beaucoup plus cruels que les anciens : les douze lignes d'un Suilius ont enfanté des volumes d'injures atroces.

§. XXXVIII. La 96e. *lettre* est de la résignation ; la 97e. du jugement de Clodius : lisez-la, si vous voulez frémir de la dépravation romaine, même au temps de Caton. Un jeune libertin s'introduit, à la faveur d'un déguisement, dans le lieu de la célébration des mystères de la bonne déesse, et déshonore la femme de César : il est appelé devant les tribunaux et renvoyé absous. Mais quel fut le prix de la corruption des juges ? De grandes sommes d'argent ? C'eût été comme aujourd'hui et dans tous les temps. Avec ces sommes d'argent on stipula

la prostitution de plusieurs femmes désignées , et la jouissance de jeunes gens de la première distinction. Nous le cedons autant aux Romains dissolus qu'aux Romains vertueux.

Dans la 98e. il dévoile la frivolité des biens extérieurs ; et dans la 99e. il veut que le style de l'orateur soit énergique , celui du poète tragique sublime , et que le poète comique ait de la finesse.

Le philosophe se soutiendra par la grandeur des choses.

Les *lettres* 100 , 101 , 102 et 103 nous instruisent de la mort du fils de Marcellus , et de la modération dans la douleur ; du caractère des ouvrages de Fabianus Papirius ; de la différence du style oratoire et du style philosophique ; de la mort de Sénécion ; de la célébrité dans les siècles à venir ; des terreurs paniques. Dans celle-ci il dit à Lucilius : » Que la » philosophie vous corrige de vos vices , mais » qu'elle n'attaque pas ceux des autres ; qu'elle » se garde bien de se déclarer hautement contre les mœurs publiques «..... Il me semble que Sénèque a fait toute sa vie le contraire de ce qu'il prescrit ici , et qu'il a bien fait. A quoi donc sert la philosophie , si elle se tait ? Ou parlez , ou renoncez au titre d'instituteur du genre humain. Vous serez persécuté , c'est votre destinée : on vous fera boire la ciguë ; Socrate l'a bien bué avant vous : on vous emprisonnera , on vous exilera , on brûlera vos

ouvrages , on vous fera peut-être vous-même monter sur un bûcher. . . . Vous pâlissez ! la frayeur vous prend ! et vous voulez attaquer les mauvaises loix , les mauvaises mœurs , les superstitions regnantes , les vices , les vexations , les actes de la tyrannie ! Quittez votre robe magistrale , ou sachez renoncer au repos : votre état est un état de guerre ; vous n'avez pas seulement à faire aux erreurs et aux vices , mais encore aux aveugles et aux vicieux ; votre unique souci , c'est d'avoir raison. Ménager les préjugés , c'est manquer à la vérité ; ménager les vices , c'est rougir de la vertu....

Cet ouvrage sera bien mauvais , s'il n'irrite pas la haine et n'excite pas les cris de la méchanceté. Elle souffriroit patiemment que je lui enlevasse une de ses victimes ! Je ne m'y attends pas. Heureusement , entre les ennemis de la philosophie , si les uns ont la perversité des Tigellins , ils n'en ont pas la puissance ; et si les autres en ont la puissance , ils n'en ont pas la perversité : ceux qui pourroient me nuire ne le voudront pas , et ceux qui le voudroient ne le pourront pas. Si je disois qu'un merveilleux critique a découvert , après de profondes méditations , que d'Alembert étoit un idiot , un pauvre mathématicien , un mauvais écrivain , un mal-honnête homme , et que le pain que nous mangeons étoit un poison , la proscription des tripots de jeu une loi injuste , j'aurois rendu cet homme aussi absurde , aussi

ridicule qu'on peut l'être ; cependant il ne m'en arriveroit rien.

§. XXXIX. Sénèque parle , *lettre 104* , de sa foible santé , et de la tendresse de sa seconde femme Pauline. » Mes études , dit - il (41) , » m'ont sauvé : c'est à la philosophie que je » dois la vie , et c'est la moindre des obligations que je lui ai « Il ajoute dans une autre lettre (42) : » Ne pouvant obtenir de » Pauline d'en être aimé d'une manière plus » courageuse , elle a obtenu de moi que je m'aiderois avec plus de foiblesse « De-là il passe au peu d'effet des voyages , dans les maladies de l'ame.

Il prétend , *lettre 105* , que les vertus sont corporelles. Vaines disputes de mots.

La *lettre 106* contient de bons préceptes de conduite.

La 107^e. est une exhortation dans les adversités.

Il enseigne , *lettre 108* , la manière de lire et d'écouter les philosophes. Si le lecteur a eu la patience de me lire jusqu'ici , j'espère qu'il ne se rebutera pas pour quelques lignes de plus ; en revanche , je m'engage à plus de brièveté dans l'examen des autres ouvrages.

» Le sage peut il être utile au sage ? Chaque » homme a-t-il son bon génie « ? . . . Et à ce

(41) *Lettre 78* , tome 2 , page 404.

(42) *Lettre 104* , tome 2 , page 158.

sujet, le mot d'Epicure, qui ne demandoit que du pain et de l'eau pour être l'égal de Jupiter. A quoi bon les sophismes et les chicanes dans la philosophie ? A la déshonorer. Les mauvaises habitudes se déracinent - elles facilement ? Telle est la matière des *lettres* 109, 110, 111 et 112.

Il dit, *lettre* 110 : » Soit que vous soyez sous » la protection d'une providence, ou abandonné au hasard, l'imprécation la plus terrible que vous puissiez faire contre un ennemi, c'est qu'il le devienne de lui-même «.

» Ne vous applaudissez pas trop de mépriser le superflu, vous vous applaudirez quand vous en serez venu à mépriser le nécessaire «. Ou je me trompe fort, ou mépriser le superflu est d'un sage, et mépriser le nécessaire, d'un fou.

» Epicure demande du pain et de l'eau : » s'il est honteux de faire consister son bonheur dans l'or et l'argent, il ne l'est pas moins de le faire dépendre du pain et de l'eau «. . . . Je voudrois bien savoir où est la honte de ne pas vouloir mourir de soif et de faim. On n'est pas heureux pour avoir l'absolu nécessaire, mais on est très-malheureux de ne l'avoir pas.

Lettre 112, il désespère de l'amendement de l'ami de Lucilius : il n'y a rien de bien à faire d'un homme de cet âge.

Lettre 113, il se moque un peu de ses bons

amis les stoïciens , qui dispu-toient entre eux si les vertus étoient des animaux. . . . En vérité , lorsqu'on voit des hommes tels qu'un Cléanthe , un Chrisippe , s'occuper de pareilles frivolités , on seroit tenté d'attacher peu d'importance à la perte de leurs ouvrages , et de les ranger dans la classe des Albert-le-Grand , des Scot et autres péripatéticiens dont la réputation s'est évanouie avec l'ignorance de leur siècle.

Là , il se déchaîne derechef contre Alexandre : ailleurs , il s'adresse à ces hommes qui feroient peut-être assez peu de cas de la vertu , s'il ne leur étoit permis d'en afficher le faste , qui en ont toujours et d'aussi mauvaise grace le mot à la bouche que les femmes sauvages leur perle pendue à la levre , et qui semblent nous dire par leurs continuels apophthegmes : Ecoutez-moi , regardez-moi ; c'est moi qui suis sage. Si tu l'étois vraiment , tu t'occuperois moins à le persuader , tu le serois sans ostentation ; la vertu obscure , la vertu même couverte d'une ignominie non méritée , ne seroit pas sans attraits pour toi.

» Si vous refusez d'être juste sans gloire ,
» vous serez quelquefois exposé à l'être avec
» ignominie. Alors si vous avez une ame vrai-
» ment grande , la mauvaise renommée , en-
» courue par des voies honnêtes , ne sera pas
» sans charme pour vous «.

§. XL. Si Sénèque a montré de la finesse et du goût dans quelques-unes de ses lettres , c'est

à la 114e. , où il examine l'influence des mœurs publiques et du caractère particulier sur l'éloquence et le style. Mécène écrivoit comme il s'habilloit ; son discours fût mou , négligé , lâche comme son vêtement. Sénèque ne veut pas que le philosophe , l'orateur même s'occupe de l'élégance et de la pureté du style : il l'aime mieux véhément qu'apprêté.

Les richesses font-elles le bonheur ? L'opinion des péripatéticiens sur l'utilité des passions est-elle vraie ? Quelle différence le stoïcien met-il entre la sagesse et le sage ? Qu'est-ce que le bon ? Qu'est-ce que l'honnête ? Quels sont nos besoins et nos desirs naturels ? Quelle est l'origine de nos idées du bon et de l'honnête ? En quoi consiste la constance du sage ? Les animaux ont-ils le sentiment de leur état ? De la vie réglée ; de l'extravagance du luxe ; de la frugalité. Le souverain bien réside-t-il dans l'entendement ? sa notion y est-elle innée , ou les premières idées de la vie ont-elles pour base , ainsi que les éléments de toute science et de tout art , quelques phénomènes acquis par les sens ? Voilà le reste des questions agitées depuis la 115e. lettre jusqu'à la 124e. et dernière.

Lettre 116 : » Un jeune fou demandoit à » Panætius si le sage pouvoit être amoureux. » Panætius lui répondit : Oui , le sage «.

Lettre 121 : » L'accomplissement de vos desirs les plus vifs a souvent été la source de » vos plus grandes peines «... En effet , com-

bien il m'est arrivé de fois de soupirer après le malheur !

Lettre 122 : » Discerner la vérité au milieu
» de l'erreur générale, c'est le caractère du
» génie ; opposer son sentiment à celui de tout
» un peuple, c'est l'indice d'une âme forte «.

Il seroit difficile de citer un sentiment honnête, un précepte de sagesse, un exemple de beau, qui ne se trouvât dans ces lettres. On y voit par-tout un penseur délicat, subtil et profond, un homme de bien. Cependant où ont-elles été écrites ? A la cour la plus dissolue. Dans quel temps ? Au temps de la plus grande dépravation des mœurs. Elles sont au nombre de cent vingt-quatre, et dans aucune, pas un seul mot qui sente l'hypocrisie. Ici, sa pensée s'échappe librement de son esprit : là, son âme et sa tête s'échauffent de concert : il est indigné, il est violent, mais à travers les différents mouvements qui l'agitent, toujours vrai, toujours lui. Je suppose que ce recueil tombât entre les mains d'un homme de sens, mais assez étranger à la philosophie pour ignorer le nom de Sénèque, et qu'après la lecture de ces lettres, on lui demandât ce qu'il pense de l'auteur. Balanceroit-il à répondre qu'on n'écrit ainsi que quand on a reçu de la nature une élévation, une force d'âme peu communes ? et réussiroit-on à lui persuader le contraire, sur-tout si l'on faisoit passer successivement sous ses yeux les autres ouvrages de Sénèque, et qu'on terminât

cet essai par l'histoire de sa vie et le récit de sa mort ? Ne seroit-il pas tenté de s'écrier de Sénèque , comme Erasme de Socrate , *Sancte Seneca ?*

Deux grands philosophes firent deux grandes éducations : Aristote éleva Alexandre ; Sénèque éleva Néron.

Les deux hommes les plus sages , les deux plus grands philosophes , l'un d'Athenes , l'autre de Rome , sont morts d'une mort violente (43) : tous deux ont été tourmentés pendant leur vie et calomniés après leur mort. Vous qui marchez sur leurs traces , plaignez-vous si vous l'osez.

Les lettres de Sénèque sont trop pleines , trop substantielles pour être lues sans interruption. C'est un aliment solide qu'il faut se donner le temps de digérer.

CONSOLATION A MARCIA.

§. XLI. **E**LOGE de Marcia. Exemples , inutilité de la douleur. Incertitude des événements. Liaison de la vie avec la mort. Sort dont son fils étoit menacé. Discours du pere à sa fille.

Marcia étoit fille de Crémutius Cordus , à qui

(43) Diogene Laërce cite un auteur nommé *Enmelus* , qui prétend qu'Aristote s'étant retiré à Chalcis , s'em-poisonna à l'âge de 70 ans. . . . Diogen. Laërt. in *Aristot. segm.* 6.

l'on fit un crime d'avoir loué Brutus (44), et appelé Cassius *le dernier des Romains*, dans une histoire qu'il venoit de publier. Crémutius se laissa mourir de faim, pour se soustraire à la haine de Sejan. Alors par une mort volontaire on affligeoit des scélérats privés du plaisir d'assassiner. Les livres de Crémutius furent condamnés au feu ; sa fille les conserva.

On lit, dans les ouvrages de Sénèque, que les flammes avoient consumé la plus grande partie des monuments des lettres romaines ; trait qui ne peut avoir rapport à l'incendie de Néron, postérieur à cette *Consolation*.

Le philosophe débute avec une fermeté, une noblesse dont tout homme qui a de l'élévation et quelque génie, sera frappé. Son exorde n'est indigne ni de Démosthène, ni de Cicéron, ni de Bossuet. Sénèque propose à Marcia l'exemple d'Octavie après la mort de Marcellus, et celui de Livie après la mort de Drusus : il assied à côté d'elle le philosophe Aréus ; ce qu'Aréus disoit à Livie, il l'adresse à Marcia. Après Aréus, c'est Cordus qui parle à sa fille : aux traits empruntés de l'histoire il fait succéder les raisons de la philosophie, l'apologie de la mort, le tableau des dangers de la vie, l'apothéose de son fils admis au rang des immortels ; et il finit par une très-belle prosopopée

(44) Voyez la note de l'éditeur sur le chap. 1 de cette *Consolation*, tome 4, pages 189 et 190.

dans laquelle Cordus, du haut des cieux, relève l'ame abattue de Marcia sa fille.

§. XLII. Il me semble que la consolation est un genre d'ouvrage peu commun chez les anciens, et tout-à-fait négligé des modernes. Nous louons les morts qui ne nous entendent pas : nous ne disons rien aux vivants qui s'affligent à nos côtés. Cependant à quoi l'homme éloquent peut-il mieux employer son talent qu'à essuyer les larmes de celui qui souffre ; à l'arracher à sa douleur pour le rendre à ses devoirs ; à le reconcilier avec la vie, avec ses parents, avec ses amis, par la considération du bien qui lui reste à faire ; à déchirer le crêpe qui voile le ciel aux regards du malheureux, et à restituer la sérénité au spectacle de la nature ? Ce seroit d'ailleurs un moyen très-délicat de louer le mort, s'il en valoit la peine.

A quelque heure du jour ou de la nuit qu'Ariste lise ces lignes, il se rappellera ce que Pithias lui disoit, lorsqu'après la perte d'une épouse chérie, il s'écrioit en versant un torrent de larmes : » Il n'y a plus de bonheur » pour moi dans ce monde. . . Il n'y a plus » de bonheur pour vous dans ce monde ! et » vous êtes opulent, et il existe autour de » vous tant de malheureux à soulager « !

La vie d'Ariste a bien prouvé jusqu'à ce jour, qu'entre toutes les consolations qu'on pouvoit lui proposer, Pithias avoit rencontré celle qui

convenoit à son ami : le temps lui en offrit d'autres qui n'étoient pas moins solides.

§. XLIII. Il y avoit trois ans que Marcia pleuroit la mort de son pere , lorsque Sénèque lui adressa cet ouvrage.

Je tiendrai parole ; je me contenterai d'indiquer quelques-uns des beaux traits qu'on y lit.

» Ce ne sont pas les pleurs qu'on se permet
» qui prolongent le spectacle de la douleur ;
» ce sont ceux qu'on se commande «.

Rien de plus ingénieux que la comparaison du voyage de la vie avec le voyage de Syracuse.

Vous vous embarquez pour Syracuse ; qui que vous soyez , connoissez les avantages et les inconvénients de votre voyage. Vous verrez le bras de la mer qui sépare l'isle du continent ; vous côtoyerez l'abîme si célébré par la fable , et dont le vent impétueux du midi change la surface paisible en un gouffre où les vaisseaux vont se perdre ; vous boirez les eaux limpides de l'Aréthuse , qui semble traverser celles de la mer sans en prendre l'amertume ; vous visiterez les lieux où la puissance d'Athenes vint échouer ; vous entrerez dans ces prisons ou rochers creusés à une profondeur incroyable , séjour de la douleur et des gémissements ; vous jouirez du spectacle étonnant d'une ville dont la vaste enceinte ren-

fermeroit des états. Si les hivers de la contrée sont doux , ses étés sont funestes. Là , vous trouverez un tyran , ennemi de la liberté , étranger à toute justice , à qui la philosophie ne put inspirer un sentiment d'humanité , quelque respect pour les loix , plongé dans la débauche au milieu d'un troupeau d'émules , de fauteurs et de compagnons de sa lubricité ; des tyrans subalternes à la merci desquels la fortune et la vie des citoyens sont abandonnées ; des assassins soudoyés ; un sénat sans force et sans dignité ; des prêtres sans mœurs ; tous les vices du luxe ; tous les crimes de la misère ; toutes les perfidies de l'intérêt personnel ; toutes les alarmes suscitées par le despotisme , et l'espionnage et les délations. Vous entendrez les imputations de la jalousie accréditées par la haine et répétées par l'ennui ; vous tomberez dans un chaos de forfaits et de vertus. Vous voilà bien prévenu ; si vous vous trouvez mal de votre séjour en Sicile , ne vous en prenez qu'à vous. Je vous entends , vous ne vous êtes pas mis en mer librement , c'est le sort qui vous a jetté dans Syracuse : j'en conviens ; mais qui vous y retient ? . . . Sénèque compare ensuite l'homme prêt à entrer dans le monde avec le voyageur embarqué pour Syracuse ; et le discours qu'il adresse au premier , sur la limite de l'existence et du néant , est d'un philosophe instruit pour son siècle , et d'un orateur éloquent dans tous les

temps. On seroit tenté de croire que la peinture de Syracuse est celle de Rome sous Tibère ou sous Caligula.

§. XLIV. » L'affliction devient la volupté
» lugubre d'une ame infortunée « . . . La vérité
de cette pensée ne sera sentie que des ames
tendres.

» Sylla prit le surnom d'*Heureux*, sans re-
» douter ni la haine des hommes sur le malheur
» desquels il avoit fondé sa prospérité, ni la
» jalousie des dieux, complices de l'excès et de
» la durée de son bonheur «.

En prenant au pied des autels le surnom d'*Heureux*, il se mit sous la protection des dieux ; son assassin auroit commis un sacrilège. Je n'en regarderai pas moins son impunité comme un prodige de la générosité romaine.

» La douleur des animaux est violente et
» courte « . . . Est-ce une raison pour blâmer
la douleur profonde et durable de l'homme ?
La brute ! beau modele à proposer à l'homme
affligé !

» Que l'homme connoît peu la misere de son
» état, s'il ne regarde pas la mort comme la
» plus belle invention de la nature « !

» Vous enviez à votre fils la destinée de votre
» pere, et vous le plaignez sur un sort que
» votre pere a désiré «.

Les motifs que Sénèque emploie dans ses consolations sont une cruelle satire du regne

des tyrans ; je me plais à l'avouer : combien il en faudroit effacer de lignes aujourd'hui !

» Les funérailles des enfans sont toujours prématurées , lorsque les meres y assistent «.

Idée touchante, qui a tout-à-fait le caractere de l'ancien temps et le tour homérique.

Au chap. 18 , dans l'endroit où il arrête un des ancêtres de Marcia sur la limite de l'existence et du néant , le livre des destinées lui est ouvert , et la nature lui dit : » Tu connois à présent les biens et les maux qui t'attendent , » toi et ta longue postérité ; veux-tu être ou » ne pas être « ? . . . Puis il ajoute : » Marcia , » on a choisi pour vous «.

» Je vois toutes les miseres de la vie ; mais » à côté d'elle je vois la mort «.

Il faut convenir que ce motif de consolation donne une haute idée de la fermeté de caractere dans la personne à qui l'on ose le proposer. Les sentimens religieux à part , quelle est celle d'entre nos femmes à qui l'on pourroit dire : *Vous ne sauriez cesser de souffrir ; mourez ?*

» Votre fils est mort trop tôt ? Et Pompée , » et Cicéron , et Caton , et tant d'autres ont » vécu trop d'une année , trop d'un jour « . . . Cela est beau.

Ce qui suit est de tous les pays et de tous les temps. » Voyez la multitude des meres qui se » désolent sur leurs enfans vivants : votre fils a » échappé à la perversité de son siècle , et vous » le regrettez « !

J'ai à côté de ma table, tandis que je prononce tout haut ces dernières lignes que je viens d'écrire, une mère qui me répond : » Avec tout » cela, je veux conserver mes enfants «. . . . Mais puisque vous êtes à chaque instant menacée de les perdre, apprenez ce que vous auriez à vous dire si ce malheur vous arrivoit.

Sénèque évoque des cieux l'âme de Crémuntius, qui s'adresse à sa fille, et la Consolation finit par ce morceau d'éloquence, qui mérite d'être lu.

DE LA COLERE.

§. XLV. IL faut connoître cette passion ; il faut la dompter en soi, il faut l'éviter dans les autres. Quels en sont les symptômes ? Quelles sont ses définitions ? L'homme colere en est-il la seule victime ? Est-elle dans la nature ? Est-elle utile, même modérée ? Augmente-t-elle la force ? Ajoute-t-elle au courage ? Y a-t-il des circonstances qui l'excusent ou qui la justifient ? Marque-t-elle une ame foible ou une ame forte ?

Ce traité est adressé à un homme très-doux, à Annæus Novatus, celui des freres de Sénèque qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion.

On a pensé que l'instituteur l'avoit écrit à l'usage de son élève ; je n'en crois rien. Les leçons de sagesse qu'il y donne sont si générales, qu'à peine en distingueroit-on quelques-unes

applicables aux souverains en particulier, et encore moins au prince dont on lui avoit confié l'éducation. Elles ont le caractère de la secte et le ton du Portique : elles ne sentent en aucun endroit ni le palais de l'empereur, ni le fond de la caverne du tigre.

Si Sénèque, en généralisant ses préceptes, s'étoit proposé d'instruire Néron sans l'offenser, il auroit montré de la prudence et de la finesse ; mais cette circonspection se concilie mal avec la franchise d'un philosophe et la roideur d'un stoïcien.

Sénèque est ici grand moraliste, excellent raisonneur, et de temps en temps peintre sublime. Une réflexion qui se présente après la lecture de ce traité, c'est qu'il est parfait dans son genre, et que l'auteur a épuisé son sujet.

Si l'on y rencontre quelques opinions hasardées, ce sont des corollaires outrés de la philosophie qu'il avoit embrassée.

» La colère est une courte folie, un délire
» passager. . . . Les bêtes sont dépourvues de
» colère «. . . . Et pourquoi de la colère, plutôt que de l'amour, de la haine, de la jalousie et des autres passions ? . . . » C'est que la colère ne naît que dans les êtres susceptibles de
» raison «. . . . Dites de mémoire et de sentiment. Mais pourquoi les animaux en seroient-ils dénués ? Je crains bien que dans cet endroit et quelques autres, Sénèque n'ait donné des

limites trop étroites aux qualités intellectuelles de l'animal.

» Les animaux sont privés des vertus et des vices de l'homme «. . . . Je n'en crois rien , pas plus que l'homme soit privé des vices et des vertus de l'animal : il n'y a de différence réelle que dans les vêtements.

» La colere n'est pas conforme à la nature de l'homme «. . . . Je ne connois pas de passion plus conforme à la nature de l'homme. La colere est un effet de l'injure ; et la sagesse de la nature a placé le ressentiment dans le cœur de l'homme , pour suppléer au défaut de la loi. Il étoit important qu'il se vengeât lui-même au temps où il n'y avoit aucun tribunal protecteur de ses droits. Sans la colere et le ressentiment , le foible étoit abandonné sans ressource à la tyrannie du fort , et la nature eût fait autour de quelques-uns de ses violents enfants une multitude innombrable d'esclaves.

» La vertu seroit bien à plaindre , si la raison avoit besoin du secours des vices (45) «: . . . C'est que les passions ne sont pas des vices ; selon l'usage qu'on en fait , ce sont ou des vices ou des vertus. Les grandes passions anéantissent les fantaisies , qui naissent toutes de la frivolité et de l'ennui. Je ne conçois pas comment un être sensible peut agir sans passion. Le ma-

(45) *De la Colere* , tome 4 , liv. 1 , chap. 10.

gistrat juge sans passion, mais c'est par goût ou par passion qu'il est magistrat.

Quoi, Sénèque ! (46) » le sage n'entrera pas » en colere, si l'on égorge son pere, si l'on » enleve sa femme, si l'on viole sa fille sous » ses yeux « ? . . . » Non « . . . Vous me demandez l'impossible, le nuisible peut-être. Il ne s'agit pas de se conduire ici en homme, c'est presque dire en indifférent, mais en pere, en fils, en époux. Socrate est en colere lorsqu'il dit à son esclave : Comme je te battrois, si je n'étois pas en colere !

» Il est impossible que l'homme de bien » n'entre pas en colere contre le méchant, disoit » Théophraste (47) « . . . » Ainsi, lui répond » Sénèque, on sera d'autant plus colere qu'on » sera meilleur « . . . Vous vous trompez, repliquerai-je à Sénèque ; vous oubliez la distinction que vous avez faite vous-même de l'homme colere et de l'homme qui se met en colere. Dites : Ainsi, l'indignation contre le méchant sera d'autant plus forte qu'on aimera davantage la vertu ; et je serai de votre avis.

L'indignation contre le méchant, la bienveillance pour l'homme de bien, sont deux sortes d'enthousiasme également dignes d'éloge.

» C'est la multitude des méchants qui doit » réprimer la colere du sage « . . . C'est, ce

(46) Liv. 1, chap. 12.

(47) Liv. 1, chap. 14.

me semble, cette multitude qui doit l'irriter. Qu'un pervers soit assis parmi des magistrats; qu'il y ait aux pieds des autels un ministre scandaleux, à peine en serai-je surpris; mais si la masse d'un sénat ou d'un clergé est corrompue, comment retiendrai-je mon indignation?

» Pourquoi s'irriter contre celui qui se trompe « ? . . . Le méchant se trompe presque toujours dans son calcul, presque jamais dans son projet. Pour faire son bien, il n'ignore pas qu'il fait le mal d'autrui. S'il n'étoit que fou, j'en aurois pitié.

» S'il falloit se fâcher contre le méchant, » on se mettroit souvent en colere contre soi-même « . . . C'est ce qu'on fait, et pas aussi souvent qu'on le devroit.

§. XLVI. Pison condamne à mort un soldat, pour être retourné du fourrage sans son camarade (48). Ce soldat présente sa gorge au glaive, lorsque son camarade reparut. Ces deux hommes se tenant embrassés, sont reconduits, aux acclamations du camp, dans la tente de Pison, qui dit à l'un : Toi, tu mourras, parce que tu as été condamné à mourir; à l'autre : Toi, tu mourras, parce que tu as occasionné la condamnation de celui-là; et au centurion : Toi, pour n'avoir pas obéi. . . . A ce récit, dites-moi, que se passe-t-il en votre ame? Est-ce que vous ne sentez pas la fureur s'en emparer? Est-ce que

(48) Liv. 1, chap. 16.

vous ne criez pas à ces trois malheureux : Lâches, que faites-vous ? Quoi ! vous vous laissez égorger sans résistance ? Suivez-moi : élançons-nous tous les quatre sur cette bête féroce , poignardons-la , et qu'après il soit fait de nous tout ce que l'on voudra ; nous ne mourrons pas du moins sans être vengés. Je le sens au bouillon de mon sang , j'en conviens , c'est la passion qui me transporte et qui m'associe dans ce moment aux trois soldats exécutés il y a deux mille ans ; mais si je suis fou , qui est-ce qui osera blâmer ma folie ?

Oui , j'ai dit à Lucain , délateur d'Acilia , sa mere : Je te hais , je te méprise ; je ne te lirai plus. . . . Et je ne m'en dédis pas. A chaque beau vers , à chaque sentiment vertueux , je verrois l'ombre d'Acilia s'élever entre son fils et moi ; et je croirai sans peine que le censeur n'est pas sujet à ces apparitions-là.

Ici je fais cause commune avec trois soldats , et je ne suis pas le maître de sentir autrement. C'est que chacun a son caractere. Il est des hommes que le vice révolte trop fortement peut-être , ils ne s'y feront jamais : toute leur vie ils éprouveront une profonde indignation à l'aspect de l'injustice ; les malheurs publics ou particuliers leur feront verser des larmes ; ils s'affligeront douloureusement sur la vertu qui souffre ; ils sont délicieusement attendris sur la vertu récompensée. Que les événements se passent à côté d'eux , ou qu'ils se soient passés

il y a deux mille ans, ils y sont également présents ; leur cœur , d'intelligence avec leur imagination , franchit la distance des temps et des lieux. Poètes tragiques, dites-moi, ne sont-ce pas là les spectateurs que vous desirez ? Ils sont pourtant bien ridicules.

§. XLVII. La passion et la raison ne se contredisent pas toujours ; l'une commande quelquefois ce que l'autre approuve.

La raison est tranquille ou furieuse.

La différence que Sénèque met entre la colere et la cruauté me paroît juste. L'homme colere est violent ; l'homme cruel est froid.

Mais si le spectacle de l'injustice excite la colere , Socrate ne rapportera jamais dans sa maison le visage avec lequel il en est sorti. . . Tant mieux ; Socrate ne m'en paroîtra que plus vertueux.

» Il y a plus d'inconvénient à être craint » que méprisé « . . . Assurément ; cependant il vaut mieux inspirer de la crainte que de s'exposer au mépris.

En parlant de certaines loix , Sénèque dit qu'elles ont été faites contre des hommes qu'on supposoit ne devoir jamais exister. . . . Il me semble que c'est le contraire qu'il falloit dire. La loi seroit absurde , sans l'existence présumée d'un coupable , fût-ce d'un paricide et d'un infracteur ; j'ajoute et d'un infracteur , car il y a toujours deux délits commis à la fois : l'action proscrite par la loi ,

et l'infraction de la loi qui proscriit l'action:

Dans le chapitre où Sénèque examine cette pensée, *qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne*, il s'écrie : » La crainte ! quelle compensation à la haine ! Qu'on te haïsse ! eh bien , est-ce pour qu'on t'approuve ? . . . » Non . . . Pourquoi on t'obéisse ? . . . Non . . . » Pourquoi donc ? Pour qu'on te craigne ! A ce prix , je ne voudrois pas même être aimé » (49) «.

Parmi les idées de Sénèque , je me plais encore plus à citer celles qui montrent la bonté de son ame que celles qui montrent la beauté de son esprit , parce que je fais plus de cas de l'une de ces qualités que de l'autre , parce que j'aimerois mieux avoir fait une belle action qu'une belle page , parce que c'est la défense des Calas et non la tragédie de *Mahomet* que j'envierois à Voltaire. — Mais ce *Mahomet* est en même temps un ouvrage de génie et une bonne action. — J'en conviens. — Le génie est plus rare que la bienfaisance. — D'accord. — Il se trouva en un jour trois cents hommes qui se firent égorger pour la patrie, et parmi ces trois cents hommes il n'y en avoit pas un seul capable de faire un vers d'Euripide ou de Sophocle. — Je n'en doute pas, mais ils sauverent la patrie.

Tite-Live dit d'un Romain : » C'étoit plutôt

» une ame grande que vertueuse «. . . N'en croyez rien , répond Sénèque , il faut être vertueux ou renoncer à être grand.

O Sénèque , homme si bon , je suis fâché de la préférence que tu donnes au rôle cruel de Démocrite qui se rit des malheureux humains , sur le rôle compatissant d'Héraclite qui pleuroit sur la folie de ses freres (50).

Je ne crois pas qu'il y eût d'homme moins disposé par caractere à la philosophie stoïcienne que Sénèque , doux , humain , bienfaisant , tendre , compatissant. Il n'étoit stoïcien que par la tête : aussi à tout moment son cœur l'emporte-il hors de l'école de Zénon.

§. XLVIII. Il n'y a presque aucune condition dans la société qui ne puisât dans Sénèque d'excellents préceptes de conduite. Il avoit médité l'homme dans la retraite , il l'avoit vu en action dans le grand tourbillon du monde. Peres , et vous , instituteurs de la jeunesse , lisez et relisez le chapitre 21 du même livre.

Sénèque emploie souvent des moyens subtils , mais les moyens simples et solides ne lui échappent pas.

» Avec votre égal la vengeance est douteuse ;
» avec votre supérieur , c'est une folie ; avec
» votre inférieur , c'est une lâcheté «.

Le chapitre 30 est très-beau.

Il dit , chapitre 31 : » Tous les hommes por-

» tent au fond de leurs ames les mêmes sentiments que les rois : ils voudroient pouvoir » tout contre les autres, et que les autres ne » pussent rien contre eux «.

Le beau recueil qu'on formeroit des mots singuliers qu'il nous a conservés ! Tel est celui du courtisan (51) à qui l'on demandoit comment il étoit parvenu à une si longue vieillesse (et comment, pouvoit-on ajouter, il avoit conservé une aussi constante faveur ?), et qui répondit : *En recevant des outrages, et en en remerciant.*

Prexaspe dit à Cambyse, assassin de son fils, dont il vient de percer le cœur d'une fleche : *Appollon lui-même n'auroit pas tiré plus juste.* . . . Harpagus dit à son souverain, qui lui fait servir les têtes de ses enfants dont il venoit de lui faire manger les membres : *Tous les mets sont agréables à la table des rois.* . . Et cette bassesse, mon philosophe, remplit votre ame de colere, votre bouche d'imprécations ! Je vous en loue, mais vous avez oublié vos principes sur la colere. Lorsque vous vous écriez : » Un pere laisser le meurtre de » son fils sans une vengeance proportionnée à » l'atrocité du crime « ! . . . vous sentez juste ; mais de stoïcien que vous étiez, vous vous êtes fait homme.

§. XLIX. C'est, je crois, dans le traité de

(51) Liv. 2, chap. 33.

la *Colere* (52), qu'il parle du soliloque, la pratique habituelle de Sextius. A la fin de la journée, retiré dans sa chambre à coucher, Sextius s'asseyoit sur la selette. Là, juge et criminel en même temps, il s'interrogeoit et se répondoit : de quel défaut t'es-tu corrigé aujourd'hui ? quel penchant vicieux as-tu combattu ? en quoi vaux-tu mieux ? Le vice s'intimidera, quand il saura que tous les soirs il sera mis à la question. Est-il rien de plus louable, de plus utile que cette espèce d'inquisition ? Quel sommeil que celui qui succède à cette enquête ! Qu'il est doux, tranquille, profond, lorsque l'âme a reçu des éloges, des réprimandes et des conseils ; lorsque censeur de sa propre conduite, on a informé sans partialité contre soi ! » Voilà, dit Sénèque, une » fonction de la magistrature que je me suis » réservée : tous les jours je compare à mon » propre tribunal, et j'y plaide pour et contre » Sénèque ; je fais, de propos délibéré et de » gré, ce que des circonstances fâcheuses font » faire aux méchants et aux fous « . . . Ah ! si j'y avois pensé ! Je n'ai su ce que je disois . . . Il ne falloit pas en agir ainsi . . . La belle occasion qui m'a échappé ! . . . C'est à l'aide d'une longue expérience et de ces reproches réitérés, qu'on devient peu-à-peu meilleur . . . et quelquefois plus méchant : car le méchant systé-

matique a son soliloque comme l'homme de bien : l'un se reproche le mal qu'il a fait ; l'autre , le mal qu'il a manqué de faire.

» La nature nous a formés pour la vertu « . . . C'est le préjugé d'un homme de bien qui a oublié ce qu'il a fait d'efforts et de sacrifices pour devenir vertueux. Combien de passions violentes et naturelles dans le franc sauvage ! Dans l'état policé , mille vicioux pour un sage . . .

» Le chemin de la vertu n'est ni roide ni escarpé « . . . Le chemin de la vertu est taillé dans un roc escarpé. Celui que de longs et pénibles travaux ont conduit à son sommet , s'y tient difficilement : après avoir long-temps gravi , il marche sur une planche étroite et élastique , entre des précipices. Sénèque , c'est vous-même qui l'avez dit . . . » Eprouver la colere est un supplice « . . . Mais l'étonffer est un tourment . . . » Est-il donc si difficile de se vaincre soi-même « ? . . . Très-difficile. Quoi de plus pénible , quoi de plus incommode à manier que les passions ? Ce sont vos propres termes. Sénèque montre la vertu facile aux méchants qu'il veut corriger , et facile aux bons qu'il veut encourager.

La raison , sans les passions , seroit presque un roi sans sujets.

DE LA CLÉMENTE.

§. L. **C**E traité est adressé à Néron , au commencement de la seconde année de son regne ; aussi le ton en est-il noble et élevé , le style souvent ingénieux , mais plus simple , moins haché , et , s'il m'est permis d'emprunter une expression de la peinture , plus large.

C'est la plus adroite et la plus forte leçon qu'il fût possible de donner à un jeune prince dont on avoit pressenti le penchant à la cruauté. Si l'on m'assuroit que dans les années de sa perversité jamais les regards de Néron ne tomberent fortuitement sur la couverture de cet ouvrage , sans que le trouble et les remords ne s'élevassent au fond de son cœur , je serois tenté de le croire.

On y est introduit par l'éloge de l'empereur ; d'où l'on passe à la nature de la clémence , à ses motifs , à son utilité pour tous les hommes , à sa nécessité pour un souverain , et aux moyens d'acquiescer , de conserver et de fortifier en soi cette vertu.

Néron monta sur le trône à dix-huit ans ; on voit en cet endroit que le philosophe avoit découvert la bête féroce sous la figure humaine. Il y a des exemples , des réflexions , des conseils qu'aucun orateur n'auroit l'indécence de proposer à un autre prince que Néron : ce

n'est qu'à un tigre qu'on dit : Ne soyez point un tigre. On trouvera au chapitre 24 des traits qui justifieront ma pensée. Au reste, les rois, les magistrats, les peres, les instituteurs, les maîtres, tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres, y apprendront à juger des circonstances où il convient de pardonner ou de punir, et à discerner la ligne étroite qui sépare la clémence de l'injustice.

Si l'on doute que Sénèque sache penser de grandes choses et les rendre avec noblesse, j'en appellerai au discours qu'il a mis dans la bouche de Néron, au premier chapitre de ce traité, et je demanderai quelques pages plus belles en aucun auteur, sans en excepter l'historien Tacite.

§. LI. Le voici ce discours. » Qu'il est doux
» de pouvoir se dire à soi-même : Seul d'entre
» les mortels, j'ai été choisi pour représenter
» les dieux sur la terre ! Arbitre absolu de la
» vie et de la mort chez toutes les nations, le
» sort et des peuples et des individus fut dé-
» posé dans mes mains. C'est par ma bouche
» que la force déclare ce qu'il convient d'ac-
» corder, et la justice ce qu'il convient de re-
» fuser. C'est de mes réponses que les roya-
» mes et les cités reçoivent les motifs et de
» leur désolation et de leur allégresse. Nulle
» partie du monde n'est florissante que par
» ma faveur. Ces milliers de glaives que la

» paix retient dans leurs fourreaux , d'un clin-
» d'œil je les en ferai sortir. C'est moi qui dé-
» cide quelles nations seront anéanties ou trans-
» férées , affranchies ou réduites en servitude ;
» quels souverains seront faits esclaves , quels
» fronts seront ceints du bandeau royal ; quel-
» les villes on détruira , quelles autres s'éle-
» veront sur leurs ruines. Malgré cette puis-
» sance illimitée , on ne peut me reprocher un
» seul châtiment injuste. Je ne me suis livré
» ni à la colere , ni à la fougue de la jeunesse ,
» ni à la témérité des uns , ni à l'opiniâtreté
» des autres qui lassent les ames les plus tran-
» quilles , ni à la cruelle ambition , si commune
» dans les maîtres de la terre , de manifester
» leur pouvoir par la terreur. Avare du sang
» le plus vil , le titre d'homme est une recom-
» mandation suffisante auprès de moi. A ma
» cour , la sévérité marche voilée , et la clé-
» mence se montre à visage découvert. J'ai
» tiré les loix de l'obscurité , et je m'observe
» comme si je leur devois compte de mes ac-
» tions. Je suis touché de la jeunesse de l'un ,
» de la caducité de l'autre , de la foiblesse de
» celui-ci , de la considération de celui-là ; et
» au défaut d'un motif de commisération , je
» pardonne pour me complaire à moi-même.
» Dieux immortels , paraissez , interrogez-moi
» sur mon administration : je suis prêt à vous
» répondre «.

Je ne connois point d'auteur moderne qui

ait plus d'analogie avec un auteur ancien que Corneille avec Sénèque.

Si racine doit à Tacite la belle scene entre Agrippine et son fils , Corneille doit à Sénèque celle d'Auguste et de Cinna (53) : voyez le *chapitre 9 du premier livre*.

Quelle étrange révolution les années ont apporté dans mon caractere ! Lorsque j'entends Agamemnon dire à Iphigénie : *Vous y serez ma fille* , je suis encore touché ; mais lorsque j'entends Auguste dire à un perfide : *Soyons amis* , *Cinna* , mes yeux se remplissent de larmes. -

§. LII. Néron fut clément par dissimulation dans sa jeunesse , et Auguste par lassitude dans sa vieillesse.

Le traité de Sénèque n'ayant pas corrigé Néron , celui-ci dut concevoir secrètement une haine d'autant plus profonde contre un peintre hardi , qui mettoit d'avance sous ses yeux le hideux portrait qui lui ressembleroit un jour.

Dans cet ouvrage , les conséquences des principes de l'auteur le menent à des assertions difficiles à digérer. Il prononce décidément que la compassion est un défaut réel ; que la cruauté et la compassion sont deux extrêmes , l'une de la sévérité , l'autre de la clémence : ce qui m'inclinoit d'abord à croire qu'en pas-

(53) On peut voir à ce sujet la note de l'éditeur sur le chapitre 9 du livre 1 de la *Clémence* , tome 4 , page 492 et suivantes , note 1.

sant du latin dans notre langue, le mot *compâtir* avoit changé d'acception, ou que l'influence des mœurs générales sur les notions du vice et de la vertu faisoit traiter de foiblesse à Rome ce que nous regardons comme un sentiment d'humanité. Mais il est évident par ce qui suit, que l'opinion de Sénèque est la pure doctrine de Zénon, qui regardoit la grandeur d'ame comme incompatible avec la crainte et le chagrin, et la leçon d'une école dont le sage étoit sans pitié, parce que la pitié étoit un état pénible de l'ame. Zénon disoit, et Sénèque après Zénon : » Mais sans compassion ni pitié, » notre philosophe fera tout ce que fait l'homme » sensible et compatissant «. . . . J'en doute ; en secourant celui qui souffre, l'homme sensible et compatissant se soulage lui-même.

» C'est la clémence qui distingue le monarque » du tyran «. . . . Ne seroit-ce pas plutôt la justice, source du respect et de l'amour des peuples ?

§. LIII. » Le plus misérable des hommes, » c'est le tyran «.

Les deux faits qui suivent montrent que l'esprit des peuples s'écarte souvent de l'esprit des loix. Erixon, chevalier Romain, fait périr son fils à coups de fouet. On s'attroupe autour de lui : les peres, les meres et les enfants l'attaquent et le percent de leurs stylets ; l'autorité d'Auguste le garantit à peine de la fureur populaire ; et la clémence de Titus Arius,

qui se contenta d'exiler son fils , juridiquement convaincu d'avoir attenté à sa vie , reçut un applaudissement général. La circonspection de l'empereur dans cette conjoncture est digne d'éloge. Je renvoie à mon auteur , que je n'ai pas résolu de copier page à page.

» La bienfaisance garde le souverain pendant le jour , l'amour de ses sujets est sa garde nocturne «.

» Le souverain est l'ame d'un corps politique dont les membres sont sans cesse agités par ses vices et par ses vertus ».

» Le pardon que le souverain accorde à un citoyen est un acte de clémence envers la république «.

» Le souverain dit : Il n'y a personne qui ne puisse tuer contre la loi. Je suis le seul qui puisse sauver malgré elle «. . . . Oui , mais par-tout où c'est la prérogative de la souveraineté , il n'y a plus de loi.

Avant que d'agir d'autorité , jeune souverain , demandez-vous à vous-même si c'est ainsi qu'en useroient les dieux que vous avez pris pour modeles.

» Un écuyer rendroit son cheval ombrageux , s'il ne lui faisoit sentir de temps en temps une main caressante. Il n'est point d'animal plus sujet à se cabrer que l'homme «.

» C'est un beau , mais rare spectacle que celui d'un prince impunément offensé «.

» Il est dangereux d'instruire une nation du

» grand nombre de citoyens pervers : c'est
» donner aux esclaves la liste de leurs maîtres ».

La commisération pleure en condamnant, la justice sévère a l'œil sec, la cruauté insultante l'a riant.

DE LA PROVIDENCE. •

§. LIV. IL y a une providence, les désordres physiques et moraux n'en contredisent pas la notion ; ce que nous regardons comme des maux n'est tel que dans notre imagination : quand ils seroient ce qu'ils nous paroissent, nous ne pourrions nous en prendre aux dieux, qui ont placé sous nos mains tant de moyens pour nous en délivrer. » Si vous souffrez, c'est » que vous voulez souffrir ; vous échapperez à » la mauvaise fortune quand il vous plaira : » mourez «.

Ce traité est dédié au même Lucilius à qui les lettres sont adressées ; c'est la solution d'une grande difficulté.

Ou le monde est éternel, ou il ne l'est pas. S'il est éternel, voilà donc un être absolu et indépendant de la puissance des dieux ; s'il ne l'est pas, il a été créé.

S'il a été créé, avant sa création, ou il manquoit quelque chose à la gloire et à la félicité des dieux, et les dieux étoient malheureux ; ou il ne manquoit rien à leur gloire ni à leur

félicité, et, cela supposé, la création du monde, superflue pour eux, n'eut pour objet que l'avantage des êtres créés.

Si la création du monde n'eut pour objet que l'avantage des êtres créés, pourquoi y eut-il des bons et des méchants, pourquoi y vit-on le juste opprimé, et le méchant oppresseur?

Cela ne s'est fait que par impuissance ou par mauvaise volonté; par impuissance, si c'étoit un vice auquel il étoit impossible d'obvier; par mauvaise volonté, s'il étoit possible d'obvier à ce vice, et qu'on ne l'ait pas fait.

On pardonne un mauvais ouvrage à un ouvrier indigent, on ne le pardonne point aux dieux : tout ce qui sort de leurs mains doit être parfait.

Si la nature de l'ouvrage ne comportoit pas la perfection, pourquoi ne pas demeurer en repos, pourquoi s'exposer, sans nécessité et sans fruit, à la honte de n'avoir rien fait qui vaille?

Cette difficulté d'enfant a occupé dans tous les siècles les têtes les plus fortes. Elle est proposée tous les jours sur les bancs de nos écoles, présentée dans les cahiers de nos théologiens avec la plus grande vigueur, et résolue de la manière la plus claire.

§. LV. Ici Sénèque se charge de la cause des dieux. Il ouvre leur apologie par un tableau majestueux de la grande machine de l'univers.

Il fait l'éloge de la vertu, la vertu, le lien commun des hommes et des dieux.

Rien de plus énergique que la peinture des illustres malheureux : » Vous enviez leur courage et leur gloire , et vous oseriez reprocher » aux dieux les terribles épreuves qui rendent » ces hommes si grands à vos yeux « !

» Dieu est un pere , mais un pere qui élève » rudement ses enfants. Le Spartiate hait - il » son fils , lorsque sous les coups de verge dont » il le déchire , son sang ruisselle au pied de » l'autel de Diane « ?

Démétrius disoit aux dieux : » Dieux immortels , que voulez-vous de moi ? Mon fils ? » le voilà. Un de mes membres ? choisissez : » je ne vous obéis point , je suis de votre avis « .

» Scévola réchauffant sa main sur le sein » de sa maîtresse , est-il plus heureux que lorsque son bras s'enflamme et tombe en gouttes ardentes sur un brasier ? Non ; mais c'est » alors qu'il est grand « .

Il faut convenir que la difficulté si incommode pour tous les autres systématiques s'évanouit dans l'école de Zénon. — Quoi ! l'ulcère qui dévore ce malade depuis le premier instant de sa naissance , et qui le dévorera jusqu'à sa mort , n'est pas un mal ? — Non. — N'entendez-vous pas ses cris ? — Il a tort de crier.

Vous direz que cela a l'air d'une plaisanterie inhumaine ; soit. Mais gardez-vous de médaigner un ouvrage plein d'idées sublimes , qui vous détrompera ou qui vous affermira dans votre opinion. Lisez-le pour le bel endroit où

Sénèque incline la tête de Jupiter vers la terre , et attache les regards du maître de l'univers sur Régulus et sur Caton (54). » O Jupiter , » s'écrie-t-il , voici deux athlètes dignes de ton » admiration : un homme de courage aux pri- » ses avec la mauvaise fortune , quoi de plus » grand ! Caton debout au milieu des ruines » du monde , quoi de plus beau « !

Mais , dit l'épicurien , si la vertu de Caton ne put éclater sans l'ambition de César , pour-quoi créer l'un et l'autre ? Accorder aux dieux la puissance d'intervertir l'ordre de la nature , c'est rendre la difficulté insoluble. Vous aurez de la peine à me persuader que le pere des dieux et des hommes se soit plu à voir entrer Régulus dans un tonneau hérissé de pointes... Vous avez raison ; j'aimerois mieux être Socrate qu'Anite ; mais à quoi bon pour Socrate , pour Anite et pour les dieux , l'existence d'Anite et de Socrate ?

C'est par des faveurs apparentes que le ciel punit le méchant ; c'est par des revers qui vous semblent cruels et qui ne sont rien , que la providence illustre le bon. Jupiter dit à celui-ci : De quoi te plains - tu ? je t'ai fait mon égal.

Cela se peut , répond le méchant ; mais moi , pourquoi m'avoir fait tel que je suis , et tel que

(54) *De la Providence* , tome 5 , chap. 2.

tu savois que je serois ? . . . Dis , malheureux , et tel que tu voulois être.

Et d'après cette réplique , voilà nos raisonneurs enfoncés dans les ténèbres de la liberté de l'homme et de la prescience des dieux.

Et quel parti prend l'homme sage entre ces disputeurs ? Il montre le ciel du doigt , et abandonne à ses idées celui que ce spectacle ne convainc pas.

§. LVI. Il n'appartient pas même à l'homme qui a du sens et des connoissances , de nier l'existence des dieux. Dans cette question le méchant est juge et partie : c'est un homme qui craint et qui doit craindre un vengeur à venir du mal qu'il a fait. L'homme vertueux , au contraire , qui a tout à se promettre d'un rémunérateur futur de ses actions , lutte contre son propre intérêt. L'un plaide pour lui , l'autre plaide contre lui. L'un ne peut jamais être certain du motif qui détermine sa façon de philosopher ; l'autre se croit entraîné par l'évidence dans une opinion qui lui ravit le plus doux espoir , celui de tomber , en mourant , entre les bras d'un pere.

» L'homme vertueux ne differe des dieux
» que par la durée de l'existence et l'étendue
» de la puissance «.

» Les dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les ames abjectes et vulgaires « . . . Cela n'est pas vrai. Tel homme

que l'infortune eût trouvé grand, mourra sans l'avoir connue.

» Le grand homme soupire après les traverses « Cela n'est pas vrai : il ne les craint ni présentes ni éloignées , mais il ne les appelle pas.

» Ceux que le ciel épargne sont faits pour plier sous les maux « Cela n'est pas vrai. On voit tous les jours plier sous les maux des hommes que le ciel n'épargne pas. Sénèque , sous un autre prince que Néron , n'en auroit pas moins été Sénèque : Sénèque , oublié dans sa retraite par le cruel Néron , n'en auroit pas été moins prêt à mourir comme il est mort. Celui qui ne s'est pas montré sur la brèche n'est point un lâche. Il ne faut pas calomnier la prospérité : le bonheur n'est pas toujours un signe du mépris des dieux.

Ce traité finit par une prosopopée de Jupiter à l'homme vertueux ; elle est très-éloquente.

DES BIENFAITS.

§. LVII. SAVOIR accorder et recevoir des bienfaits.

Ce traité des *Bienfaits* en est un en même-temps de la reconnaissance et de l'ingratitude. Si les ingrats sont communs , Sénèque montre qu'il s'en faut prendre aussi fréquemment aux

défauts des bienfaiteurs qu'aux vices du cœur humain.

La matière y est épuisée ; il n'a été fait ni pour Néron , ni pour Æbutius Libéralis , à qui il est adressé , mais pour tous les hommes. Il est antérieur aux lettres à Lucilius. On en citeroit difficilement un autre , soit ancien , soit moderne , qui contiât un aussi grand nombre de pensées fines et délicates , de préceptes divins , de sentiments que je dirois presque célestes.

Je l'avois lu trois fois de suite , et à la quatrième lecture j'en humectois encore les feuillets de quelques larmes , non de celles qu'on donne au récit d'un grand malheur , à la tragédie , à *Iphigénie* , à *Mérope* ; elles sont mêlées de plaisir et de peine , mais de celles qui coulent délicieusement lorsque l'âme est émue de quelque grande action , d'un sentiment délicat , qui naissent de l'admiration et que j'accorde aux héros de Corneille. Combien j'étois satisfait de mes bienfaiteurs ! Combien je l'étois encore davantage de ce philosophe qui disoit des hommes puissants qui s'étoient ressouvenus de lui , et des hommes puissants qui l'avoient oublié : » C'est à l'oubli de ces derniers que je » dois le goût de la retraite , l'amour de l'étude dans un âge avancé , le meilleur emploi que l'homme puisse faire du petit nombre de journées qui lui restent ; je ne remer-

» cie que ceux-ci , parce qu'ils ne se doutent
» pas de ma reconnoissance «.

§. LVIII. On est convaincu , entraîné , en lisant le traité de la *Colere* ; on est attendri , touché , en lisant celui des *Bienfaits*. L'un est plein de force , l'autre de finesse ; là , c'est la raison qui commande ; ici , c'est la délicatesse du sentiment qui charme. Sénèque parle au cœur , et n'en est pas moins convaincant , car le cœur a son évidence. Il y a le goût dans les mœurs comme le tact dans les beaux-arts : le jugement que l'un porte des actions est aussi prompt et aussi sûr que le jugement que l'autre porte des ouvrages.

Si je voulois citer des maximes , ce traité m'en offriroit sans nombre. Je lirois :

» La bienfaisance est-elle votre vertu ? vous
» obligeriez encore sans l'espoir de trouver un
» homme reconnoissant. La valeur de la chose
» donnée n'accroît pas toujours le prix du bien-
» fait «.

» Il y a des bienfaits qui doivent être secrets , ce sont ceux qui secourent ; il y en a
» qui doivent être publiés , ce sont ceux qui
» honorent «.

Les services les plus importants sont ignorés. Le secret et le silence sont les conditions d'un pacte entre le bienfaiteur délicat et son obligé , et ces conditions sont également sacrées pour tous deux. Le bienfaiteur peut dire : Si vous parlez , vous serez un ingrat ; l'obligé : S'il

vous échappe un mot indiscret, vous m'aurez desservi.

Si vous demandez à Sénèque quel est l'emploi de la richesse, vous n'en apprendrez pas ce qu'il en faut faire, mais ce qu'il en fait.

» Ces biens, tant qu'on en demeure possesseur,
 » ne sont que de l'or, de l'argent, des pierres
 » précieuses, des terres, des maisons, des ta-
 » bleaux. AEbutius, voulez-vous les ennoblir ?
 » donnez-les ; ce seroit des bienfaits « . . . et
 je croirois que celui qui parle ainsi à son ami,
 à ses concitoyens, aura joui de l'opulence, et
 que cette opulence sera demeurée stérile entre
 ses mains ? On me persuaderoit aussitôt que
 l'auteur de l'*Imitation de Jésus* fut un homme
 incrédule et dissolu.

§. LIX. Comment une nation marquera-t-elle sa reconnoissance au philosophe ? Par la couronne civique, *Ob servatos cives*. La feuille de chêne l'honorera sans appauvrir l'état. C'est une feuille de chêne qu'emporteront avec eux, le sage en mourant, le ministre en sortant de place.

» Il n'y a quelquefois aucune différence entre le présent d'un ami et le vœu d'un ennemi «.

» Refusez à votre ami l'or qu'il porteroit chez une courtisane «.

Je reprocherois volontiers à Sénèque d'avilir la bienfaisance, lorsqu'il compare le secret d'obliger avec l'art de la courtisane, qui rend

ses

ses faveurs piquantes en les variant selon le caractère de ses amants (55).

» Placez vos bienfaits avec choix : le manque de reconnaissance est le vice d'un autre ; le manque de jugement est le vôtre «.

» N'acceptez le bienfait que de celui à qui vous accorderiez les droits sacrés de l'amitié «.

» Les vœux de l'homme reconnaissant qui ne peut s'acquitter d'un bienfait , transfèrent sa dette aux dieux «.

» Que me rapportera le bienfait ? Ce qu'il vous rapportera ? toujours le souvenir d'une bonne action «.

Une femme célèbre par son esprit , ses amis et sa bienfaisance disoit : Il fut un temps où j'occupois les grands artistes ; aujourd'hui j'aime mieux occuper les artistes indigens. J'écoutois mon goût ; j'obéis à mon cœur.

Rien de plus délicat et de plus vrai que le chapitre 6 , sur la question : Si l'ingratitude peut être traduite au tribunal des loix. » Eh ! » dit Sénèque , n'est-il pas plus honnête de laisser quelques méchants impunis , que de faire soupçonner la multitude de perfidie « ?

Ce que Sénèque dit des honneurs accordés à des descendans infâmes , par reconnaissance pour leurs aïeux illustres , me déplaît. Ce n'est point par autrui , c'est par soi qu'on mérite ou

(55) *Des Bienfaits* , tome 3 , liv. 1 , chap. 14.

qu'on démerite. C'est mal défendre les dieux que de leur faire dire : » Que tel inepte soit roi , » parce que ses ancêtres n'ont pas obtenu le » sceptre qu'ils méritoient. Que tel inepte soit » roi , parce que ses descendants n'obtiendront » pas le sceptre qu'ils mériteront » C'est une singulière compensation que celle d'une injustice par une autre.

§. LX. Voici encore un endroit où je ne puis être de l'avis de notre philosophe. Alexandre fait don d'une ville à un simple particulier , qui refuse un présent qui lui semble trop important pour lui. » Je n'examine pas ce qu'il te convient » de recevoir , mais ce qu'il me convient de » donner « . Sénèque ajoute : » Le mot est d'un » fou « Ce n'est point le mot d'un fou , c'est celui d'un souverain généreux et grand : qu'est-ce qu'une ville pour le maître du monde ?

Et pourquoi ce particulier auroit-il été incapable de bien administrer la cité ? Seroit-ce son refus qui le feroit présumer ? J'aurois , ce me semble , plus de confiance dans la modestie qui s'éloigne des grands emplois que dans l'ambition qui les poursuit.

Aux maximes qui précèdent ajoutons quelques-uns de ces faits intéressans qu'elles encadrent.

Les disciples de Socrate offroient des présens à leur maître , et chacun d'eux à proportion de sa fortune. Eschine , qui étoit pauvre , lui dit : » Je n'ai rien qui soit digne de vous , et ce n'est

» que de ce moment que je sens mon indigence.
 » Je vous donne le seul bien que je possède,
 » c'est moi-même : ce présent, tel qu'il est, je
 » vous prie de ne pas le dédaigner, et de son-
 » ger que les autres, en vous donnant beau-
 » coup, s'en sont encore plus réservé «
 » Et pourquoi, lui répondit Socrate, votre
 » présent ne seroit-il pas considérable, à moins
 » que vous ne vous estimiez bien peu ? J'aurai
 » soin de vous rendre à vous-même, meilleur
 » que je ne vous ai reçu « Si ce fait vous
 étoit connu, songez, lecteur, que beaucoup
 d'autres l'ignorent ; j'aimerois mieux instruire
 celui qui ne sait pas, que de plaire à celui qui
 sait.

» Vous ne connoissez pas l'amitié, si, lorsque
 » vous donnez un ami, vous ne sentez pas la
 » valeur du présent : les amis sont si rares ! les
 » amis sont si difficiles à trouver « ! . . . On ne
 refait donc pas un ami, comme Phidias une
 statue brisée.

Voici comment il s'exprime sur Alexandre
 (56) : » Alexandre ne fut, dès sa jeunesse, qu'un
 » brigand, un destructeur de nations, un fléau
 » pour ses amis comme pour ses ennemis ; un
 » barbare qui mit le souverain bien à faire
 » trembler les hommes « .

Je ne me rappelle plus à quel propos cette
 sortie violente se trouve dans le *Traité des Bien-*

faits ; mais je suis sûr qu'elle n'y est pas déplacée. Le style de Sénèque est coupé, mais ses idées sont liées.

§. LXI. Sénèque pressentoit sans doute les reproches qu'on lui feroit, lorsqu'il écrivoit (57) : » Il ne m'est pas toujours possible de recevoir ; quelquefois je serai forcé de recevoir un bienfait ; un tyran cruel , ombrageux , prompt à s'irriter , regarderoit mon refus comme une insulte « . . . Cette maxime pouvoit lui coûter la vie.

Sénèque exclut du nombre des bienfaiteurs les animaux. Sans m'engager de répondre à ses raisons , je ne puis m'empêcher d'exiger du bestiaire quelque reconnoissance pour le lion qui le reconnut et qui le défendit. Parce qu'un moment après , l'animal bienfaisant avoit oublié le service rendu , le bestiaire étoit-il dispensé de s'en souvenir ? Répondre qu'oui , n'est-ce pas mettre l'homme et l'animal sur la même ligne ? Il me semble que j'aurois mauvaise opinion de celui à qui son chien auroit sauvé la vie , et qui ne l'en aimeroit pas davantage.

Notre philosophe accuse l'homme d'ingratitude , lorsqu'il ose reprocher à la nature de n'avoir pas rassemblé sur lui tous ses dons. Me permettra-t-on d'ajouter une raison à toutes

(57) Liv. 2 , chap. 18. Voyez ce qui a été dit à ce sujet , ci-dessus , note 324.

celles qu'il en donne , et de la proposer à sa manière ?

Homme , songe que c'est à la foiblesse de tes organes que tu dois la qualité qui te distingue des animaux. Ambitionnes-tu le regard perçant de l'aigle ? tu regarderas sans cesse : l'odorat du chien ? tu flaireras du matin au soir. L'organe de ton jugement est resté le prédominant et le maître ; il eût été l'esclave d'un de tes sens trop vigoureux : de là ta perfectibilité. S'il existe dans ton cerveau une fibre plus énergique que les autres , tu n'es plus propre qu'à une chose , tu es un homme de génie ; l'animal et l'homme de génie se touchent. Si l'érection, la faim , la soif vous avoient tourmenté sans cesse , que sauriez-vous , que seriez-vous devenu ?

La justesse et la force des argumens de Sénèque plaidant la cause des enfants contre les peres , subjuguent ma raison ; mais mon cœur se révolte contre cette ingrate dialectique. J'aime mieux m'exagérer le bienfait paternel , que d'affoiblir la reconnoissance filiale. Je demanderai si , dans le nombre de ces enfants qui prirent leurs peres sur leurs épaules , et qui les transporterent le long des torrens de la lave enflammée qui découloit des flancs de l'Etna et qui brûloit leurs pieds (58) , il y en eut un seul qui eût osé dire à sa mere , nous sommes quittes ? Mes oreilles se ferment à ce propos , et mon

(58). Liv. 3 , chap. 37.

l'imagination se livre à un spectacle plus doux : je vois les pères, les mères se précipiter sur leurs enfants et les baigner de leurs larmes ; je vois les enfants essuyer ces larmes de leurs mains, et dans ce moment j'ignore quels sont les plus heureux. Je suis père, j'ai des enfants, et c'est ainsi que je sens.

Sénèque dit ailleurs » que les pères aiment
» plus leurs enfants qu'ils n'en sont aimés «....

Le fait est vrai ; mais je trouve plus d'esprit que de solidité dans la raison qu'il en donne....

» C'est, ajoute le philosophe, que les pères se
» voient revivre dans leurs enfants, et que les
» enfants se voient mourir dans leurs pères «....

Ce sont les soins que nous donnons à nos enfants qui nous y attachent, et ce sont ces soins mêmes qui les gênent souvent et qui les détachent de nous. Leur reconnaissance ne commence que lorsqu'une expérience plus ou moins tardive les a convaincus de l'importance de nos leçons ; que quand ils ont des enfants qu'ils tourmentent comme nous les avons tourmentés.

Entre plusieurs enfants, quel est celui qui sera le plus cher à sa mère ? L'enfant qu'elle aura allaité. S'il vient à mourir, elle pleurera et la perte de son enfant et la perte de ses peines.

Ce n'est pas au jeu seulement, c'est en amour, c'est en amitié, c'est en mille et mille circonstances qu'on court après son argent. » Si vous
» craignez de perdre votre amant, acceptez ses
» présents ; si vous craignez de perdre le goût

» que vous avez pour lui , ne les acceptez pas « .
La femme qui donnoit ce conseil à son amie ,
avoit de la raison et de la finesse.

Bienfaiteur , si tu m'humilies , tu entendras
de moi le discours du citoyen sauvé de la pros-
cription des Triumvirs par un ami de César ,
qui lui rappelloit trop souvent ce bienfait. Je
te dirai (59) : » Rends-moi à César : jusques à
» quand me répéteras-tu : Je t'ai sauvé , je t'ai
» arraché du supplice ? Je te dois la vie , si je
» m'en souviens ; la mort , si tu m'en fais sou-
» venir ; rien , si tu m'as sauvé par vanité. Ne
» cesseras-tu pas de me traîner à ton char ? Ne
» me laisseras-tu pas oublier mon malheur ?
» Sans toi , je n'aurois été mené en triomphe
» qu'une fois « .

§. LXII. Peut-on quelquefois rappeler le ser-
vice qu'on a rendu ? Sénèque répond à cette
question , en introduisant un soldat vétérán ,
accusé d'avoir exercé des violences contre ses
voisins , et plaidant en présence de Jules-César
sa cause qu'on instruisoit avec chaleur (60). . . .

» Vous souvenez-vous , mon général , d'une
» entorse que vous vous donnâtes au talon ?
» C'étoit en Espagne , près du Sucron. — César
» dit : Je m'en souviens. — Et lorsque vous
» voulûtes vous reposer , par un soleil ardent ,
» à l'ombre d'un arbre peu touffu , le seul qui

(59) Liv. 2 , chap. 11.

(60) Liv. 5 , chap. 24.

» eût pu croître parmi les rochers pointus dont
 » le sol étoit hérissé, vous souvenez-vous qu'un
 » de vos soldats étendit sur vous son manteau ?
 » — Si je me le rappelle ? répondit César ; j'é-
 » tois même dévoré par la soif ; et comme la
 » douleur de mon pied ne me permettoit pas
 » d'aller à la fontaine voisine , je m'y traînois ,
 » lorsqu'un de mes soldats m'apporta de l'eau
 » dans son casque. — Et l'homme et le casque ,
 » dites , mon général , les reconnoîtriez-vous ?
 » — Pour le casque , non ; pour l'homme , je le
 » crois ; mais à quoi cela revient-il ? car , certes ,
 » tu n'es pas cet homme-là. — Vous ne devez
 » pas me reconnoître : car alors j'étois sain ,
 » j'avois tous mes membres ; mais depuis j'ai
 » perdu un œil à la bataille de Monda , et l'on
 » m'a trépané : vous ne reconnoîtriez pas da-
 » vantage le casque ; il a été fendu sous le sabre
 » d'un Espagnol ». — César étonné défendit
 qu'on inquiétât ce soldat , et lui adjugea les ter-
 res en litige. Cependant pourquoi un bon sol-
 dat ne seroit-il pas un mauvais voisin ? Et voilà
 ce que peut l'éloquence ?

§. LXIII. Le chapitre 3 du 6^e. livre est très-
 ferme , très-beau , et j'en conseillerois la lecture
 à celui qui veut savoir le moyen de donner de
 la consistance à des choses passagères , qui , par
 elles-mêmes , n'en ont aucune.

J'indiquerois bien les chapitres 32 , 33 et 34
 du même livre , aux souverains ; mais quand le
 philosophe leur auroit appris qu'un bien dont

les plus grandes fortunes sont privées, qu'un bien qui manque à ceux qui possèdent tout, est un ami qui sache dire la vérité, qui arrache au concert trop harmonieux de la flatterie un grand enivré par la foule des imposteurs, amené jusqu'à l'ignorance du vrai, jusqu'à la haine du vrai, par l'habitude d'entendre, non des choses salutaires et honnêtes, mais des choses douces et empoisonnées; un ami, où le trouveront-ils? Quand cet ami les auroit convaincus de l'importance d'être entourés de gens de bien, les appelleroient-ils auprès de leur personne? et quand ils les y auroient appelés, comment les y garderoient-ils?

Que nous serions heureux, si nous réfléchissions sur les avantages que nous devons à notre médiocrité, et dont les hautes conditions sont privées! Nous avons presque autant de ressources pour devenir bons qu'ils en ont pour devenir méchants: ils usent aussi bien des leurs que nous usons mal des nôtres; d'où il arrive que nous sommes tous corrompus.

Sénèque remarque(61) » que c'est le caractère » des rois de regretter les morts, pour outrager » les vivants, et de louer la hardiesse à dire la » vérité, dans ceux dont ils n'ont plus à craindre de l'entendre «.

Le poète Rabinus met un très-beau mot dans

(61) Liv. 6, chap. 32.

la bouche d'Antoine mourant (62) : *Je n'ai plus que ce que j'ai donné*. Et pourquoi ne dirois-je pas aussi à la fortune : Enleve-moi ce qui me reste , et tu ne me feras pas mourir tout-à-fait indigent ?

Si la lecture de Sénèque tourmente le méchant , l'homme de bien y trouve souvent son éloge.

Dans ce *Traité des Bienfaits* , à chaque chapitre on croit que tout est dit , et cependant il n'en est rien. Sénèque ne montre dans aucun autre de ses ouvrages autant de fécondité. Les auteurs du siècle de la grande éloquence ont su communément présenter leurs idées d'une manière plus simple et plus imposante ; mais en avoient-ils autant que Sénèque ?

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME.

S. LXIV. QU'EST-CE que la tranquillité de l'âme ? Comment la perdons-nous ? Comment pouvons-nous la recouvrer ?

Ce traité est adressé à Sérénus , capitaine des gardes de Néron , ami de Sénèque , qui se reprocha dans la suite l'excessive douleur que sa mort lui causa. Pline nous apprend (63) que

(62) Liv. 6 , chap. 3.

(63) *Hist. Natur. lib. 22 , cap. 23 , init.* Voyez la note de l'éditeur sur le chapitre 1 de la *Tranquillité de l'Âme* , tome 5 , page 36.

Sérénus périt avec tous ses convives empoisonnés par des champignons.

On présume que cet ouvrage est un des premiers écrits de Sénèque ; qu'il le composa (64) peu de temps après son retour de la Corse ; qu'il ne jouissoit pas encore d'une grande opulence, et qu'il étoit mal affermi dans la philosophie, bien qu'il eût adressé à Marcia et à Helvia des consolations qui ne sont pas d'un stoïcien néophyte, et qu'il eût donné des leçons publiques de zénonisme.

Il se montre ici flottant entre l'obscurité de la retraite et l'éclat des fonctions publiques. La fortune l'éblouit ; le desir d'une grande réputation le tourmente, il le sent, il s'en accuse : il se relegate dans la classe de ceux qui oscillent entre le vice et la vertu, et qui ne sont ni assez corrompus pour être comptés parmi les méchants, ni assez vertueux pour être comptés parmi les bons. On est charmé de la franchise avec laquelle il dévoile le fond de son cœur. Il dit : » J'ai des vices qui m'attaquent à force ouverte ; j'en ai qui épient le moment de me surprendre, espèces d'ennemis avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes comme dans les temps de guerre, ni jouir de la sécurité comme pendant la paix. Je suis économe, simple dans mon vêtement, frugal ; cepen-

(64) Voyez la note de l'éditeur, chap. 1, note 1, tome 5, page 38.

» dant le spectacle du faste et de l'opulence
 » m'en impose ; je m'en sépare , sinon cor-
 » rompu , du moins triste ; je doute si le palais
 » d'où je sors n'est pas le domicile du bonheur.
 » Je ne suis pas dans les horreurs de la tempête,
 » mais j'ai le mal de mer ; je ne suis pas ma-
 » lade , mais je ne me porte pas bien «.

Le stoïcien étoit valétudinaire toute sa vie ; sa philosophie trop forte étoit une espece de profession religieuse qu'on n'embrassoit que par enthousiasme , où l'on faisoit vœu d'apathie , et sous laquelle on restoit de chair , avec quelque zèle qu'on travaillât à se pétrifier. Sénèque se désespère d'être un homme.

Mais d'où lui venoit sa perplexité ? Son ame avoit-elle été brisée par la longueur et la dureté de son exil ? L'horreur des antres de la Corse avoit-elle embelli à ses yeux les palais des grands ? la solitude dans laquelle il avoit passé huit années , donné de nouveaux charmes à la société ? et les rochers arides et déserts , aiguisé les attraites de la capitale ? ou le rôle d'Hercule , au sortir de la forêt de Némée , entre le chemin qui conduit à la gloire et celui qui mène au plaisir , nous seroit-il commun à tous ? Je n'en doute pas. Entre tant de pygmées , pas un qui n'ait éprouvé l'agonie d'Hercule , et qui ne se soit trouvé *al bivio*. Quelque parti que prenne Sénèque , ce ne sera point l'adulation de lui-même qui le perdra.

§. LXV. Ce traité offre d'excellentes ré-

flexions sur l'emploi de son temps et de son talent ; sur l'essai de ses forces ; sur la vanité des richesses , lorsqu'on voit un affranchi de Pompée plus opulent que son maître ; sur la résignation aux peines de son état et aux traverses de la vie ; et cette morale est toujours relevée par des anecdotes intéressantes.

Caligula dit, par forme de conversation , à Canus Julius : » A propos , j'ai donné l'ordre » de votre supplice «. . . Julius lui répond : » Je vous rends graces , prince très-excellent » (65) «.

Il jouoit aux échecs lorsque le centurion arriva. » Au moins , dit-il à son adversaire , » n'allez pas , après ma mort , vous vanter de » m'avoir gagné «. . . et à ses amis : » Ce » grand problème de l'immortalité des ames , » dont vous avez tant disputé , dans un moment il sera résolu pour moi «.

Le philosophe qui l'accompagnait au lieu du supplice , lui ayant demandé , au moment où la hache étoit levée sur son cou , à quoi il pensoit : » J'épie , lui répondit-il , à cet instant » si court de la mort , si mon ame appercevra sa sortie du corps «. . . (66). On n'a jamais philosophé si long-temps.

Depuis le siècle de Néron jusqu'à nos jours , les sectateurs de la doctrine d'Epicure n'ont

(65) Chap. 14 , tome 5 , page 90 et suiv.

(66) *Id. ibid.* page 92 , 93.

cessé de nous montrer un des leurs, appelant la mollesse et les plaisirs à ses derniers instants, et allant à la mort avec la même nonchalance qu'il auroit continué de vivre. Certes, je n'ai garde de blâmer la manière facile dont le voluptueux Pétrone mourut ; mais je trouve autant de fermeté, autant d'indifférence et plus de dignité dans la mort de Canus Julius. Etoit-il possible de porter le mépris ou pour la vie, ou pour l'empereur, ou pour l'un et l'autre, au-delà de ce qu'il en a mis dans sa réponse à Caligula ? A-t-on jamais exprimé ce mépris d'une manière plus simple et plus fine ? Pétrone est à table (67) ; il se fait lire des vers en mourant. Julius, en attendant le centurion, s'amuse à jouer aux échecs. Quoi de plus tranquille et même de plus gai que ses discours à son adversaire et à ses amis ?

Pour un disciple d'Epicure qui sait accepter la mort quand elle vient, Zénon peut en citer nombre des siens qui n'ont pas hésité d'aller au-devant d'elle.

Mais à parler vrai des uns et des autres, chacun d'eux se soumit à la nécessité selon ses principes et son caractère.

S. LXVI. Si vous lisez le traité de Sénèque, combien cet extrait vous paroîtra court et

(67) *Audiēbatque referentes, nihil de immortalitate animae et sapientium placitis, sed levia carmina et faciles versus.* . . Tacit. *Annal. lib. 16, cap. 19.*

pauvre ! Il y montre une grande connoissance du cœur de l'homme et des différents états de la société. Ici il peint l'ambitieux qui se résout à des actions malhonnêtes , et qui s'afflige de s'être déshonoré sans fruit , lorsque le succès n'a pas répondu à ses viles et sourdes intrigues. Là , c'est le même personnage qui s'enfonce dans la retraite , où l'envie , dont il est dévoré , fait des vœux pour la chute de ses rivaux. Il semble qu'il ait vécu parmi nous , qu'il ait interrogé , et qu'il ait entendu répondre un de nos oisifs excédé de fatigue et d'ennui. — Quel est votre projet du jour ? — Ma foi je n'en sais rien ; je sortirai , je verrai du monde , et je deviendrai ce qu'on voudra.

C'est , je crois , dans le même traité qu'il dit de Diogene , » que celui qui doute de son bonheur , peut aussi douter de la félicité des dieux , qui n'ont ni argent , ni propriété » . . . ni besoins.

DE LA VIE HEUREUSE.

§. LXVII. POINT de bonheur sans la vertu.

Sénèque adresse ce petit traité , qu'on peut regarder comme son apologie et la satire des faux épicuriens , à Gallion , son frere. » O Gallion , mon frere , tous les hommes veulent être heureux ; mais tous sont aveugles ,

» lorsqu'il s'agit d'examiner en quoi consiste
» le bonheur «.

Notre philosophe avoit rencontré la vraie base de la morale. A parler rigoureusement, il n'y a qu'un devoir : c'est d'être heureux ; il n'y a qu'une vertu : c'est la justice.

Avant que d'entrer dans quelques détails sur cet écrit, qu'on peut analyser en peu de mots, il faut que je jette un coup-d'œil sur la morale des anciens et sur les progrès successifs de cette science importante. Tout ce qu'elle a de plus élevé, de plus profond, les anciens l'avoient dit, mais sans liaison : ce n'étoit point le résultat de la méditation qui pose des principes, et qui en tire des conséquences ; c'étoient les élans isolés et brusques d'ames fortes et grandes.

Qui est-ce qui inspiroit à l'Iroquois de se précipiter au milieu des flots en courroux, pour ravir à la mort des Européens naufragés sur ses côtes et prêts à périr ? Lorsque ces malheureux sont prosternés tremblants aux genoux de leurs ennemis, qui est-ce qui fait dire au chef des Sauvages : » Relevez-vous, ne craignez rien : tout à l'heure vous étiez des hommes » malheureux, et nous vous avons secourus ; » demain vous serez nos ennemis, et nous vous égorgerons « ?

Le fait que je vais raconter, je le tiens d'un missionnaire de Cayenne, témoin oculaire. Plusieurs negres Marons avoient été pris, et il n'y avoit point de bourreau pour les exécuter. On
promit

promit la vie à celui d'entre eux qui consentiroit à supplicier ses camarades, c'est-à-dire, au plus méchant. Aucun n'acceptant la proposition, un colon ordonne à un de ses negres de les pendre, sous peine d'être pendu lui-même. Ce negre demande à passer un moment dans sa cabane, comme pour se preparer à obéir à l'ordre qu'il a reçu : là, il saisit une hache, s'abat le poignet, reparoit, et présentant à son maître un bras mutilé dont le sang ruisseloit : A présent, lui dit-il, fais-moi pendre mes camarades.

Voilà donc un homme sans éducation, sans principes, réduit par son état à la condition de la brute, qui s'abat un poignet plutôt que de s'avilir. N'oublions jamais que le serviteur peut valoir mieux que son maître.

Qui est-ce qui a placé un sentiment aussi héroïque dans l'ame de celui-là ? Est-ce l'étude ? est-ce la réflexion ? est-ce la connoissance approfondie des devoirs ? Nullement. Dans les premiers temps, les hommes qui se sont distingués par les actions les plus surprenantes, étoient asservis aux plus grossiers préjugés. Le rêve d'une vieille femme avoit peut-être mis les armes à la main du brave Iroquois qu'on vient d'entendre parler si fièrement à ses ennemis. Un autre chef leur eût peut-être impitoyablement cassé la tête.

Il n'y a pas de science plus évidente et plus simple que la morale pour l'ignorant ; il n'y

en a pas de plus épineuse et de plus obscure pour le savant. C'est peut-être la seule où l'on ait tiré les corollaires les plus vrais, les plus éloignés et les plus hardis, avant que d'avoir posé des principes. Pourquoi cela ? C'est qu'il y a des héros long-temps avant qu'il y ait des raisonneurs. C'est le loisir qui fait les uns, c'est la circonstance qui fait les autres : le raisonneur se forme dans les écoles, qui s'ouvrent tard ; le héros naît dans les périls, qui sont de tout temps. La morale est en action dans ceux-ci, comme elle est en maximes dans les poètes : la maxime est sortie de la tête du poète, comme Minerve de la tête de Jupiter. . . . Souvent il faudroit un long discours au philosophe pour démontrer ce que l'homme du peuple a subitement senti (68 e).

§. LXVIII. Qu'est-ce que le bonheur ? . . . Ce n'est pas une question à résoudre au jugement de la multitude.

» Lorsqu'il s'agira du bonheur, ne me dites
» pas, comme si vous aviez recueilli les opi-
» nions au sénat, voilà l'avis du plus grand
» nombre «.

Qu'est-ce que la multitude ? — Un troupeau d'esclaves. Pour être heureux, il faut être libre :

(68 e) Dans toute action il y a un parti qui sera généralement blâmé ; un parti qui sera blâmé des uns et loué des autres ; un troisième qui sera généralement approuvé : c'est ce dernier qu'il faut prendre,

le bonheur n'est pas fait pour celui qui a d'autres maîtres que son devoir. — Mais le devoir n'est-il pas impérieux ? et s'il faut que je serve , qu'importe sous quel maître ? — Il importe beaucoup : le devoir est un maître dont on ne sauroit s'affranchir sans tomber dans le malheur ; c'est avec la chaîne du devoir qu'on brise tous les autres.

Le stoïcisme n'est autre chose qu'un traité de la liberté prise dans toute son étendue.

Si cette doctrine , qui a tant de points communs avec les cultes religieux , s'étoit propagée comme les autres superstitions , il y a longtemps qu'il n'y auroit plus ni esclaves ni tyrans sur la terre.

Mais qu'est-ce que le bonheur , au jugement du philosophe ? . . . C'est la conformité habituelle des pensées et des actions aux loix de la nature.

Et qu'est-ce que la nature ? qu'est-ce que ses loix ? Il n'auroit pas été mal de s'expliquer sur ces deux points : car il est évident que la nature nous porte avec violence et nous éloigne avec horreur , d'objets que le stoïcien exclut de la notion du bonheur.

Mais Sénèque écrivoit à Gallion , homme instruit, que les définitions que l'on exige ici auroient ramené aux premiers éléments de la philosophie.

L'homme heureux du stoïcien est celui qui ne connoît d'autre bien que la vertu , d'autre

mal que le vice, qui n'est abattu ni énor-
gueilli par les événements; qui dédaigne tout
ce qu'il n'est ni le maître de se procurer, ni
le maître de garder, et pour qui le mépris des
voluptés est la volupté même.

Voilà peut-être l'homme parfait; mais
l'homme parfait est-il l'homme de la nature?

» Quand on est inaccessible à la volupté,
» on l'est à la douleur «. . . Voilà un de ces
corollaires de la doctrine stoïcienne, auquel on
n'arrive que par une longue chaîne de sophis-
mes. Une statue qui auroit la conscience de
son existence seroit presque le sage et l'homme
heureux de Zénon. . . » Il faut vivre selon
» la nature «. . . Mais la nature, dont la
main bienfaisante et prodigue a répandu tant
de biens autour de notre berceau, nous en
interdit-elle la jouissance? Le stoïcien se re-
fuse-t-il à la délicatesse des mets, à la saveur
des fruits, à l'ambrosie des vins, au parfum
des fleurs, aux caresses de la femme? . . .
» Non; mais il n'en est pas l'esclave «. . .
Ni l'épicurien non plus. Si vous interrogez ce-
lui-ci, il vous dira qu'entre toutes les volup-
tés, la plus douce est celle qui naît de la vertu.
Il ne seroit pas difficile de concilier ces deux
écoles sur la morale. La vertu d'Epicure est
celle d'un homme du monde; et celle de Zé-
non, d'un anachorette. La vertu d'Epicure est
un peu trop confiante peut-être; celle de Zé-
non est certainement trop ombrageuse. Le dis-

ciple d'Epicure risque d'être séduit ; celui de Zénon de se décourager. Le premier a sans cesse la lance en arrêt contre la volupté ; le second vit sous la même tente , et badine avec elle.

§. LXIX. Il me semble que , dans la nature , le corps est le tyran de l'ame , par les passions effrénées et les besoins sans cesse renaissans , et qu'au contraire , dans l'état de société , il n'en est ni l'esclave ni le tyran : ce sont deux associés qui se commandent et s'obéissent alternativement ; quand j'ai sommeillé , je médite ; et quand j'ai médité , il faut que je mange.

La philosophie stoïcienne est une espece de théologie pleine de subtilités ; et je ne connois pas de doctrine plus éloignée de la nature que celle de Zénon.

La recherche du vrai bonheur conduit Sénèque à l'examen de la volupté d'Epicure ; et voici comment il s'en explique (69) : » Pour » moi , dit-il , je pense , et j'ose l'avouer contre » l'opinion de nos stoïciens , que la morale de » ce philosophe est saine , et même austere » pour celui qui l'approfondit : sa volupté est » renfermée dans les limites les plus étroites. La » loi que nous prescrivons à la vertu , il l'impose » à la volupté ; il veut qu'elle soit subordon- » née à la nature ; et ce qui suffit à la nature

(69) *De la Vie heureuse* , tome 5 , chap. 13 , tome 5 , pages 130 et suivantes.

» est bien mince pour la débauche. Ceux qui
 » se pressent en foule à la porte de ses jardins,
 » ne savent pas combien la volupté qu'on y
 » professe est tempérante et sobre; ils y sont
 » attirés par l'espoir d'y trouver l'apologie de
 » leurs vices : ces faux disciples avoient be-
 » soin d'une autorité respectable, et ils ont
 » calomnié le maître dont ils ont emprunté le
 » manteau «.

» Epicure fut un héros déguisé en femme «.

La volupté naît à côté de la vertu, comme
 le pavot au pied de l'épi; mais ce n'est point
 pour la fleur narcotique qu'on a labouré.

Il paroît que le mot *volupté*, mal enten-
 du, rendit Epicure odieux, ainsi que le mot
intérêt, aussi mal entendu, excita le murmure
 des hypocrites et des ignorants contre un phi-
 losophe moderne.

Des efféminés, de lâches corrompus, pour
 échapper à l'ignominie qu'ils méritoient par la
 dépravation de leurs mœurs, se dirent secta-
 teurs de la volupté, et le furent en effet, mais
 c'étoit de la leur, et non de celle d'Epicure.
 Pareillement des gens qui n'avoient jamais at-
 taché au mot *intérêt* d'autre idée que celle de
 l'or et de l'argent, se révolterent contre une
 doctrine qui donnoit l'intérêt pour le mobile
 de toutes nos actions : tant il est dangereux en
 philosophie de s'écarter du sens usuel et popu-
 laire des mots !

§. LXX. De l'apologie de l'épicuréisme, Sé-

neque passe à l'apologie de la philosophie en général. Combien j'ai été satisfait, en lisant les chapitres 17 et 18, d'y trouver les mêmes impertinences adressées à Sénèque, et par les mêmes personnages, que de nos jours ! On lui disoit, comme à nos sages :

» Vous parlez d'une façon, et vous vivez
» d'une autre «. (70)

» Ames perverses, sachez que les Platon, les
» Epicure, les Zénon entendirent autrefois le
» même reproche. Ce n'est pas de nous que
» nous parlons, c'est de la vertu. Quand nous
» faisons le procès aux vices, nous commen-
» çons par les nôtres : quand je le pourrai, je
» vivrai comme je dois. Et le moyen de ne
» pas paroître trop riche à des gens qui n'ont
» pas trouvé que Démonétrius fût assez pauvre « ?

» Lorsque vous parlez de nos mœurs, ou
» vous les connoissez, ou vous ne les connois-
» sez pas. Si vous ne les connoissez pas, tai-
» sez-vous, et ne vous exposez pas au nom d'in-
» fâmes calomniateurs ; si vous les connoissez,
» citez nos mauvaises actions «.

» Nous ne nous sommes rien prescrit aussi
» fortement (71) que de ne pas régler notre
» conduite sur vos opinions. Continuez vos
» injurieux propos : ce sont pour nous les va-
» gissements d'enfants qui souffrent «.

(70) Chap. 18, pages 140 et suivantes.

(71) Chap. 26, page 165.

§. LXXI. Voici comment on attaquoit autrefois le stoïcien Sénèque , et la manière dont il se défendoit.

» Si donc un de ces détracteurs de la philosophie vient me dire (72) , comme ils disent
» tous : Pourquoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours ? pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs ? pourquoi regarder l'argent comme une chose nécessaire , et sa perte comme un malheur ? pourquoi ces larmes , lorsqu'on vous annonce la mort de votre femme ou de votre ami ? qu'est-ce que cet intérêt si délicat sur l'article de votre réputation ? cette sensibilité si exquise à la piquure la plus légère de la satire ? pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que les bestiaux ne l'exigent ? pourquoi ces préceptes austères de frugalité à des tables somptueusement servies ? pourquoi ces meubles recherchés , ces vins plus vieux que vous ? ces projets qui se succèdent sans fin ? ces arbres qui ne rendent que de l'ombre ? pourquoi votre femme porte-t-elle à ses oreilles la fortune d'une famille opulente ? que signifient ces étoffes précieuses dont vos esclaves sont couverts ? pourquoi le service est-il un art dans vos salles à manger ? à

(72) Voyez le *Traité de la Vie heureuse* , tome 5 , chap. 17 , 18 , 19 , 20 et 21 , depuis la page 138 jusqu'à la page 146.

» quoi bon ces vaisseaux d'argent ? pourquoi
» sont-ils si curieusement arrangés ? et ces
» maîtres dans l'art de découper les viandes,
» quelle figure font-ils autour d'un philoso-
» phe ? Ajoutez, si vous voulez, pourquoi ces
» possessions au-delà des mers ? ces biens im-
» menses dont vous n'avez pas même l'état ?
» N'est-il pas également honteux de ne pas
» connoître vos esclaves, si vous en avez peu,
» ou d'en avoir un si grand nombre que votre
» mémoire n'y suffise pas ?.... Sont-ce là tous
» vos reproches ? Je vais vous aider, et vous
» en fournir auxquels vous ne pensez pas.
» Pourquoi ? pourquoi ? Ecoutez, et retenez
» bien ma réponse. C'est que je ne suis pas un
» sage ; et, pour ménager de l'aliment à vo-
» tre malignité, c'est que je ne le serai jamais.
» L'épicurien Diodore vient de se tuer : c'est
» un insensé, disent les uns ; les autres, c'est
» un téméraire. Vous attaquez la vie du stoï-
» cien, et la mort de l'épicurien : il est donc
» bien intéressant pour vous qu'on ne croye
» pas aux gens de bien ! Si les partisans de
» la vertu sont vicieux, qu'êtes-vous donc ?
» S'ils ne conforment pas leur conduite à leurs
» leçons, c'est qu'elles sont sublimes, ces le-
» çons ; c'est que la pratique en est difficile.
» Et ces sublimes leçons, dites-vous, quelles
» sont-elles ? Les voici. Je verrai la mort avec
» autant de fermeté que j'en entends parler.
» Je me résoudrai aux travaux, quelque durs

» qu'ils soient. Je mépriserai la richesse ab-
» sente comme présente ; ni plus triste , pour
» la savoir ailleurs , ni plus vain , pour l'avoir
» chez moi. Que la fortune vienne à moi , ou
» qu'elle me quitte , je ne m'en douterai pas.
» Les terres d'autrui me seront comme si elles
» m'appartenoient , et les miennes comme si
» elles appartenoient à autrui. Né pour tous
» les hommes , tous les hommes seront nés
» pour moi. Mes biens , je ne les posséderai
» point en avare , je ne les dissiperai point en
» prodigue : je jugerai de mes bienfaits sur le
» mérite de celui qui les aura reçus ; s'il en est
» digne , je ne croirai pas avoir beaucoup fait.
» Ma conscience , et non votre opinion , sera
» la règle de ma vie ; mon propre témoignage
» prévaudra auprès de moi sur celui de tout
» un peuple. Je me rendrai agréable à mes
» amis ; je serai indulgent pour mes ennemis ;
» j'irai au-devant des demandes honnêtes ; je
» saurai que l'univers est ma patrie ; je vivrai ,
» je mourrai sans crainte , parce que j'aurai
» toujours chéri la vertu , et que je n'aurai
» nui à la liberté de personne , ni à la mienne.
» O vous , qui haïssez la vertu et ses adora-
» teurs , mordez , déchirez , continuez d'outra-
» ger les gens de bien ; mais sachez du moins
» qu'au temps où Caton louoit les Curius , les
» Coruncanus , et qu'au siècle où la possession
» de quelques lames d'argent exposoit à la ré-
» primande du censeur , lui , Caton , jouissoit

» de quatre cent mille sesterces ; sachez que
» s'il lui fût survenu une plus grande fortune ,
» il ne l'auroit pas rejetée (73). Où le sort
» peut - il mieux placer la richesse que chez
» un dépositaire qui saura l'employer avec ju-
» gement , et la lui restituer sans plainte ? La
» richesse m'appartient , et vous lui apparte-
» nez : le sage ne l'a pas dérobée ; elle n'est
» point souillée de sang ; elle n'est ni le fruit
» de l'extorsion , ni le produit d'un gain sor-
» dide ; elle sortira de chez lui d'une manière
» aussi innocente qu'elle y est entrée. Il n'y
» aura que l'envie , qui souffroit lorsqu'elle la
» vit arriver , qui pourra sourire quand elle la
» verra s'en aller. Il donnera.... Vous ouvrez
» les oreilles , vous tendez la main ! mais il ne
» donne qu'aux gens de bien «.

Tout ce qui précède , tout ce que j'omets ,
tout ce qui suit est très-beau. Quand on cite
Sénèque , on ne sait ni où commencer , ni où
s'arrêter. Les philosophes modernes pourroient
dire à leurs détracteurs ce que le sage de Sé-
neque disoit aux siens (74) : » Ne vous per-
» mettez pas de juger ceux qui valent mieux
» que vous ; nous possédons déjà un des pre-
» miers avantages de la vertu : c'est de plaire
» aux méchants. Soyez moins empressés de sur-

(73) Chap. 21 , page 147 , et chap. 22 et 23 , pag. 148
et 150.

(74) Chap. 24 , pages 157 et 158.

» prendre nos défauts , et regardez aux vôtres ,
 » dont les uns éclatent , les autres sont cachés
 » dans vos entrailles qu'ils dévorent. En atten-
 » dant, les exemples , les exhortations ne sont
 » pas à mépriser : laissez - nous donc prêcher
 » la vertu ; peut - être un jour ferons - nous
 » mieux (75f) «.

§. LXXII. Il seroit à souhaiter que les philosophes modernes , sourds aux cris de l'envie , et connoissant mieux le prix et la douceur du repos , suivissent l'exemple du sage Fontenelle , se fissent , comme lui , un système de bonheur indépendant des opinions et des jugements du vulgaire , et se dissent froidement : » Je n'ai
 » jamais lu aucun des ouvrages de mes enne-
 » mis ; je n'ai ni le droit de les mépriser , parce
 » que j'ignore s'ils ont du talent ou s'ils en
 » manquent , ni celui de les haïr , puisqu'ils
 » ne m'ont pas fait le moindre mal , puisqu'ils
 » ne m'ont pas donné un instant d'humeur pen-
 » dant le jour , ni un quart-d'heure d'insom-
 » nie pendant la nuit. Où en serions - nous ,
 » si des hommes pervers pouvoient rendre faux
 » ce qui est vrai , mauvais ce qui est bon , laid
 » ce qui est beau ? Le vrai , le bon et le beau

(75f) J'ai remplacé dans le texte l'endroit suivant qui se trouve , édition première , relégué dans les notes ; il m'a paru impossible de concilier l'ordre avec la liberté d'esprit à laquelle j'étois bien résolu de m'abandonner , lorsque je commençai cet ouvrage.

» forment à mes yeux un groupe de trois gran-
» des figures , autour desquelles la méchanceté
» peut élever un tourbillon de poussière qui
» les dérobe un moment aux regards des gens
» de bien ; mais le moment qui suit , le nuage
» disparoît , et elles se montrent aussi vénéra-
» bles que jamais. Si j'ai raison , il est inutile
» que je me défende ; si j'ai tort , ma défense
» ne me donnera pas raison. Je me suis fait
» un oreiller sur lequel il est difficile de trou-
» bler mon repos : et qui est-ce qui sait mieux
» que moi ce qu'il faut que je me dise , et ce
» qu'il faudroit que je fisse pour me rendre
» meilleur « ?

DU LOISIR,

OU DE LA RETRAITE DU SAGE.

§. LXXIII. ON ne peut guere douter que ce petit traité ne soit la continuation de celui qui précède.

La retraite qui nous rapproche de nous-mêmes , en nous séparant de la foule qui nous heurte , restitue à notre marche son égalité.

» L'homme est né pour méditer et pour agir.
» Il est habitant du monde , et citoyen d'A-
» thenes. Il sert la grande république dans la
» solitude , et la petite dans les tribunaux ou
» dans le ministère «.

» Epicure dit que le sage ne prendra point

» de part aux affaires publiques , si quelque chose ne l'y oblige «.

» Zénon , que le sage prendra part aux affaires publiques , à moins que quelque chose ne l'en empêche «.

Mais l'énumération des obstacles est fort étendue. Par exemple , si la république est trop corrompue , et qu'il n'y ait aucun espoir de la sauver ; si les moyens souffroient des contradictions insurmontables ; si l'état est la proie des méchants , le sage se sacrifieroit inutilement.

En effet , au milieu des brigues et des cabales de l'ambition , parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les meilleures actions ; entouré d'envieux qui font échouer les projets les plus utiles ; tantôt pour vous en ravir l'honneur , tantôt pour se ménager de petits avantages ; de ces politiques ombrageux , qui épient les progrès que vous faites dans la faveur du souverain et du peuple , pour saisir le moment où il convient de vous desservir et de vous renverser ; de cette nuée de méchants subalternes qui ont intérêt à la durée des maux , et qui pressentent la tendance de vos opérations ; qu'a-t-on de mieux à faire qu'à renoncer aux fonctions d'état ? N'est-on utile qu'en produisant des candidats , en secourant les peuples , en défendant les accusés , en récompensant les hommes industrieux , en opinant pour la paix ou pour la guerre ? . . .

Non , mais je ne mettrai pas sur la même ligne celui qui médite et celui qui agit. Sans doute la vie retirée est plus douce , mais la vie occupée est plus utile et plus honorable ; il ne faut passer de l'une à l'autre qu'avec circonspection ; c'est même l'avis de Sénèque.

» Et qu'importe, ajoute-t-il , par quels motifs
» le sage embrasse la retraite , si c'est lui qui
» manque à l'état , ou si c'est l'état qui lui
» manque « ? . . . Il importe beaucoup : s'il
manque à l'état , c'est un mauvais citoyen ; si
l'état lui manque , l'état est insensé.

Sénèque dispense encore le sage de l'administration , s'il manque d'autorité , de force et de santé. Un homme s'est montré de nos jours plus intrépide que le stoïcien ne l'exige.

En passant en revue tous les gouvernements , Sénèque n'en trouvoit pas un seul auquel le sage pût convenir , et qui pût convenir au sage.

» S'il est mécontent de la république , comme
» il ne manquera pas d'arriver , pour peu qu'il
» soit difficile , où se retirera-t-il ? Dans Athènes ,
» où Socrate fut condamné , et d'où Aristote
» s'enfuit pour ne le pas être ? A Carthage ,
» le théâtre continuel des dissensions « ?

En passant en revue plusieurs de nos gouvernements , le sage seroit encore de l'avis de Sénèque.

§. LXXIV. Après des siècles d'une oppression générale , puisse la révolution qui vient de s'opérer au-delà des mers , en offrant à tous

les habitants de l'Europe un asyle contre le fanatisme et la tyrannie, instruire ceux qui gouvernent les hommes, sur le légitime usage de leur autorité ! Puissent ces braves Américains, qui ont mieux aimé voir leurs femmes outragées, leurs enfants égorgés, leurs habitations détruites, leurs champs ravagés, leurs villes incendiées, verser leur sang et mourir, que de perdre la plus petite portion de leur liberté, prévenir l'accroissement énorme et l'inégale distribution de la richesse, le luxe, la mollesse, la corruption des mœurs, et pourvoir au maintien de leur liberté et à la durée de leur gouvernement ! Puissent-ils reculer, au moins pour quelques siècles, le décret prononcé contre toutes les choses de ce monde ; décret qui les a condamnées d'avoir leur naissance, leur temps de vigueur, leur décrépitude et leur fin ! Puisse la terre engloutir celle de leurs provinces, assez puissante un jour et assez insensée pour chercher les moyens de subjuguier les autres ! Puisse dans chacune d'elles ou ne jamais naître, ou mourir sur-le-champ sous le glaive du bourreau, ou par le poignard d'un Brutus, le citoyen assez puissant un jour et assez ennemi de son propre bonheur, pour former le projet de s'en rendre maître !

Qu'ils songent que le bien général ne se fait jamais que par nécessité, et que le temps fatal pour les gouvernements est celui de la prospérité, et non celui de l'adversité.

Qu'on

Qu'on lise au premier paragraphe de leurs annales : » Peuples de l'Amérique septentrionale, » rappelez-vous à jamais que la puissance dont » vos pères vous ont affranchi, maîtresse des » mers et des terres, il n'y avoit qu'un moment, » fut conduite sur le penchant de sa ruine par » l'abus de la prospérité ».

L'adversité occupe les grands talents, la prospérité les rend inutiles, et porte aux premiers emplois les ineptes, les riches corrompus et les méchants.

Qu'ils songent que la vertu couve souvent le germe de la tyrannie.

Si le grand homme est long-temps à la tête des affaires, il y devient despote. S'il y est peu de temps, l'administration se relâche et languit sous une suite d'administrateurs communs.

Qu'ils songent que ce n'est ni par l'or, ni même par la multitude des bras qu'un état se soutient, mais par les mœurs.

Mille hommes qui ne craignent pas pour leur vie sont plus redoutables que dix mille qui craignent pour leur fortune.

Que chacun d'eux ait dans sa maison, au bout de son champ, à côté de son métier, à côté de sa charrue, son fusil, son épée et sa bayonnette.

Qu'ils soient tous soldats.

Qu'ils songent que si, dans les circonstances qui permettent la délibération, le conseil des vieillards est le bon ; dans les instants de

crise , la jeunesse est communément mieux avisée que la vieillesse.

§. LXXV. Sénèque pense que la nature nous a faits pour méditer et pour agir ; mais lorsque les circonstances réduisent le philosophe à la vie contemplative , il est encore une gloire à laquelle il peut prétendre. » Chrisippe et » Zénon , dans leur retraite , ont mieux mérité » du genre humain que s'ils avoient conduit » des armées , occupé des emplois et promulgué » des loix « . . . Vaut-il mieux avoir éclairé le genre humain , qui durera toujours , que d'avoir ou sauvé ou bien ordonné une patrie qui doit finir ? Faut-il être l'homme de tous les temps , ou l'homme de son siècle ? C'est un problème difficile à résoudre.

Auguste , ce maître de l'univers , cet homme qui régloit d'un mot le sort des nations , regardoit le jour qui le délivreroit de sa grandeur , comme le plus fortuné de sa vie. Cependant il mourut empereur , et fit bien. Rien de plus difficile que de se défaire de l'habitude de commander , si ce n'est de celle d'obéir : l'esclave a perdu son ame , quand il a perdu son maître ; comme le chien égaré dans les rues , il crie jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la maison où il est nourri d'eau et de pain , et assommé de coups de bâton.

Quelles mœurs , quelles effroyables mœurs que celles des Romains ! Je ne parle pas de la débauche , mais de ce caractère féroce qu'ils

tenoient apparemment de l'habitude des combats du cirque. Je frémis lorsque j'entends un de ces citoyens, blasé sur les plaisirs, las des voluptés de la Campanie, du silence et des forêts du Bruttium, des superbes édifices de Tarente, se dire à lui-même : » Je m'ennuie ; retournons » à la ville : je me sens le besoin de voir couler » du sang «. Et ce mot est celui d'un efféminé !

On ne tardera pas à devenir cruel par-tout où l'on circulera parmi des bourreaux et des assassins, par-tout où l'on verra au pied des autels et sur les places publiques une continuelle effusion de sang. Lorsque je compte les prêtres et les temples, les jeux du cirque et ses victimes, Rome ancienne me semble une grande boucherie où l'on donnoit leçon d'inhumanité.

§. LXXVI. Ici Sénèque s'exhorte à l'examen des choses, sans partialité, sans cette haine implacable que sa secte a vouée à toutes les autres.

D'où venoit cette intolérance des stoïciens ? De la même source que celle des dévots outrés. Ils ont de l'humeur, parce qu'ils luttent contre la nature, qu'ils se privent et qu'ils souffrent. S'ils vouloient s'interroger sincèrement sur la haine qu'ils portent à ceux qui professent une morale moins austère, il s'avoueroient qu'elle naît de la jalousie secrète d'un bonheur qu'ils envient et qu'ils se sont interdit, sans croire aux récompenses qui les dédommageront de leur sacrifice ; ils se reprocheroient leur peu de foi, et cesseroient de soupirer après la félicité

de l'épicurien dans cette vie , et la félicité du stoïcien dans l'autre.

CONSOLATION A HELVIA.

§. LXXVII. **HELVIA** étoit mere de Sénèque. Elle resta orpheline presque en naissant , et passa sous l'autorité d'une belle-mere. Quelque indulgence qu'on suppose dans une belle-mere , ce n'est pas sans difficulté qu'on parvient à lui plaire. Un oncle qui la chérissoit lui fut enlevé au moment où elle l'attendoit , les bras ouverts , à son retour d'Egypte : dans le même mois elle perdit son époux. L'absence de ses enfants la laissa seule sous le poids de cette affliction. Sa vie n'avoit été qu'un tissu d'alarmes , de périls et de douleurs , lorsqu'elle recueillit les cendres de trois de ses petits-fils , dans le même pan de sa robe où elle les avoit reçus en naissant. Vingt jours s'étoient écoulés depuis les funérailles du fils de Sénèque , lorsque le pere fut séparé d'elle par l'exil. Ce dernier événement est le sujet de la Consolation.

Cet ouvrage , écrit dans la situation la plus cruelle et la contrée la plus affreuse , est plein d'ame et d'éloquence. Le beau génie et l'excellent caractere du philosophe s'y développent en entier. Il s'y montre sous une multitude de formes diverses : il est érudit , naturaliste , philosophe , historien , moraliste , religieux , sans

s'écarter de son sujet. On ne sauroit s'empêcher d'accorder de l'admiration et de l'estime à l'homme sensible qui réunit tant de vertus et tant de talents.

C'est parce que tout seroit à citer de ce bel écrit, que j'en citerai peu de chose. Sénèque dit à sa mere :

» J'espere que vous ne refuserez pas à un fils,
» à qui vous n'avez jamais rien refusé, la grace
» de mettre un terme à vos regrets «.

» Vous me croyez malheureux ; je ne le suis
» pas, je ne puis le devenir «.

» Je ne me suis jamais fié à la fortune : tous
» les avantages que je tenois de sa faveur, les
» richesses, les honneurs, la gloire, je les ai
» possédés de maniere qu'elle pût les reprendre
» sans m'affliger ; j'ai toujours laissé entre elle
» et moi un grand intervalle «.

Si cela n'eût pas été vrai, comment auroit-il eu le front de le dire à sa mere ? Et Helvia n'auroit-elle pas été dans le cas de lui répondre : Mon fils, vous mentez.

» En quelque lieu que l'homme de bien soit
» relégué, il y trouve la nature, la mere commune de tous les hommes, et sa vertu personnelle «.

» De tous les points de la terre, nos regards
» se dirigent également vers le ciel, et le séjour
» de l'homme est à la même distance de la demeure des immortels «.

» Est-on malheureux dans un exil vers lequel

» on attire les regrets des citoyens vertueux ?
» Le beau jour pour Marcellus exilé, que celui
» où Brutus ne pouvoit le quitter, et César n'osa
» l'aller voir ! Brutus étoit affligé, et César
» honteux de revénir sans Marcellus «.

» Un grand homme debout est encore un
» homme grand à terre «.

» L'homme a un penchant naturel à se dé-
» placer «. . . Je ne le pense pas ; cette maxime
contredit et les philosophes et les poètes, qui
tous ont unanimement reconnu et préconisé
l'attrait du sol. Ainsi que tous les animaux,
l'homme ne s'éloigne du lieu de sa naissance
que d'un assez court intervalle ; cet intervalle
est limité par ses besoins et par ses forces ; il le
mesure sur la fatigue du retour. Il ne quitte son
berceau que quand il en est chassé. Le lièvre
et le cerf, qui vont si vite, changent rarement
de forêt ; l'aigle plane presque toujours au-
dessus des mêmes montagnes. Le sol rappelle
l'homme des pays lointains, où l'intérêt ne l'a
point transporté sans l'arracher des bras de son
pere, de sa mere, de ses freres, de sa femme,
de ses enfants, de ses concitoyens : il s'est re-
tourné plus d'une fois, ses mains se sont por-
tées, ses yeux baignés de larmes se sont fixés
vers la ville, sur le rivage qu'il venoit de quitter.

Sénèque ajoute : » De vos enfants, l'un est
» parvenu aux dignités par son mérite ; la sa-
» gesse de l'autre les a dédaignées : jouissez de
» la considération de celui-là, du loisir de ce-

» lui-ci, de la tendresse de tous les deux. Gal-
» lion a recherché la grandeur pour vous ho-
» norer ; Méla, le repos, pour n'être qu'à vous.
» Le sort a voulu que l'un vous servît d'appui,
» l'autre de consolateur. Vous êtes défendue
» par le crédit du premier ; vous jouissez de la
» tranquillité du second : ils se disputeront de
» zèle, et l'amour des deux suppléera à la perte
» d'un seul «.

» Le sexe n'est point une excuse pour celle
» qui n'en montra jamais aucune des foi-
» blesses «.

Et Sénèque n'est pas pathétique, lorsqu'il
fait dire à Helvia : » Je suis privée des embras-
» sements de mon fils, je ne jouis plus de sa
» présence, de sa conversation. Où est-il, le
» mortel chéri dont la vue dissipoit la tristesse
» de mon front, dont le sein recevoit le dépôt
» de mes inquiétudes ? Que sont devenus ces
» entretiens dont je ne sentis jamais la satiété ?
» ces études auxquelles j'assistois avec un plai-
» sir si rare dans une femme ? et cette tendresse
» qu'on laissoit éclater à ma rencontre, cette
» joie ingénue qui se déployoit à mon approche,
» je la cherche, et je ne la trouve plus « ?

Et Sénèque n'est pas pathétique, lorsqu'il
ajoute : » Vous revoyez les lieux témoins de
» nos caresses et de nos repas ; ce dernier en-
» tretien, si capable de déchirer une ame, vous
» vous le rappelez. Combien vous souffrîtes !
» combien vous aviez souffert jusqu'à ce mo-

» ment ! C'est à travers des cicatrices que votre
 » sang a recommencé de couler «.

Et Sénèque n'est pas pathétique , lorsqu'il continue : » Tournez vos yeux sur mes freres ;
 » tant qu'ils vous resteront , vous sera-t-il per-
 » mis de vous plaindre de la fortune ? . . . Tour-
 » nez vos yeux sur vos petits-enfants ; quelles
 » larmes ne suspendroit pas leur innocente
 » gaieté ? quelle tristesse ne céderoit pas à leurs
 » jeux enfantins ? . . . Puisse la cruauté du des-
 » tin s'épuiser sur moi seul , victime expiatoire
 » pour toute ma famille ! . . . Serrez entre vos
 » bras Novatilla. . . Songez à votre pere : tant
 » que votre pere vivra , ce seroit un crime à sa
 » fille de croire qu'elle a trop vécu. . . . Je ne
 » vous parlois pas de votre sœur. C'est sur ses
 » genoux que je suis entré dans Rome ; ce sont
 » ses soins maternels qui m'ont conservé la vie ;
 » c'est son crédit qui m'a conduit à la questure.
 » Jetez vos bras autour d'elle , refugiez-vous
 » dans son sein. . . . Je sais que vos pensées
 » reviendront souvent sur moi , parce qu'il est
 » naturel de porter la main à la partie doulou-
 » reuse ; mais sur ce que vous connoissez de
 » mes principes et de l'emploi de mes journées ,
 » jugez si je puis être malheureux «.

» Je ne m'apperois de la pauvreté que par
 » l'absence des soins que la richesse entraîne . . .
 » Quand les sermens furent-ils respectés ? Ce
 » fut au temps où l'on juroit par des dieux
 » d'argille. . . . Lequel des deux estimerai-je

» davantage, ou de celui qui sait vivre d'un
 » morceau de pain, ou de César qui dépense
 » en un souper cent millions de sesterces? . . .
 » Tout se fait à temps. C'est lorsqu'Apicius
 » donne aux citoyens des leçons publiques de
 » gourmandise, que les philosophes sont chas-
 » sés de Rome. . . . Apicius se trouve indigent
 » avec dix millions de sesterces, et se tue. Peu
 » de chose suffit à la nature; rien ne suffit à la
 » cupidité. La nature a rendu facile ce qu'elle
 » a rendu nécessaire «.

§. LXXVIII. Lorsque je commençai cet ouvrage, ou plutôt mes lectures, je ne me proposai pas seulement de recueillir quelques-unes des belles pensées de Sénèque : j'avois encore le dessein d'y joindre les anecdotes historiques qui rendent ses ouvrages si intéressans et si précieux.

C'est dans cette *Consolation à Helvia*, si je ne me trompe, qu'il raconte que dans la foule des citoyens qui gémissaient sur le sort d'Aristide que l'on conduisoit au supplice, il y eut un impudent qui lui cracha au visage. Phocion essuya la même avanie; d'où je conclus que la populace d'Athènes étoit plus vile que la nôtre. On ne t'auroit pas fait la même insulte, à toi, ô le plus haï, le plus méprisable et le plus méprisé des hommes! Je ne te nomme pas, mais tu te reconnoîtras, si tu me lis. . . . Tu rougis! tu pâlis! tu t'es reconnu.

L'histoire ancienne qui nous entretient sans

cesse de grands personnages, attache si rarement nos regards sur la multitude, que nous ne l'imaginons pas dans les temps passés aussi grossière, aussi perverse que de nos jours; peu s'en faut que nous ne croyions qu'on ne traversoit pas une rue d'Athènes, sans être coudoyé par un Démosthène ou par un Cimon. Et l'avenir pourroit bien croire, à moins que l'esprit philosophique ne s'introduise à la fin dans l'histoire, qu'on ne traversoit pas une rue de Paris, sans coudoyer un N***, un M*** ou un T***.

Sénèque n'auroit laissé que ce morceau, qu'il auroit droit au respect des gens de bien et à l'éloge de la postérité. Lorsqu'il s'occupoit des chagrins de sa mere, il étoit bien plus à plaindre qu'elle.

DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

§. LXXIX. ON présume que le Paulinus, à qui Sénèque adresse ce traité, étoit pere de Pauline, la seconde femme de Sénèque. Il exerçoit à Rome une charge très-importante, la surintendance générale des vivres.

» La vie n'est courte, dit Sénèque, que par le mauvais emploi qu'on en fait «.

» Perdre sa vie, c'est tromper le décret des dieux «.

» Se cacher son âge, c'est vouloir mentir au destin «.

On ne lit point ce traité sans s'appliquer à soi-même la plupart des sages réflexions dont il est parsemé. Un homme de lettres se plaignoit de la rapidité du temps. Un de ses amis, témoin de ses regrets, et sachant d'ailleurs combien il étoit prodigue du sien, l'interrompit en lui citant ce passage de Sénèque : *Tu te plains de la brièveté de la vie, et tu te laisses voler la tienne.* » On ne me vole point ma vie, répondit le philosophe : je la donne ; et qu'ai-je de mieux à faire que d'en accorder une portion à celui qui m'estime assez pour solliciter ce présent ? Quelle comparaison d'une belle ligne, quand je saurois l'écrire, à une belle action ? On n'écrit la belle ligne que pour exhorter à la bonne action, qui ne se fait pas : on n'écrit la belle ligne que pour accroître sa réputation ; et l'on ne pense pas qu'au bout d'un nombre d'années assez courtes, et qui s'écoulent avec rapidité, il sera très-indifférent qu'il y ait au frontispice de la *PÉTRÉIDE*, *Thomas*, ou un autre nom ; on ne pense pas que le point important n'est pas que la chose soit faite par un autre ou par soi, mais qu'elle soit faite et bien faite par un méchant même ou par un homme de bien ; on prise plus l'éloge des autres que celui de sa conscience. On ne me louera, j'en conviens, ni dans ce moment où je suis, ni quand je ne serai plus ; mais je m'en estimerai moi-même, et l'on m'en aimera da-

» vantage. Ce n'est point un mauvais échange
 » que celui de la bienfaisance dont la récom-
 » pense est sûre, contre de la célébrité qu'on
 » n'obtient pas toujours, et qu'on n'obtient
 » jamais sans inconvénient. Je n'ai jamais re-
 » gretté le temps que j'ai donné aux autres ;
 » je n'en dirai pas autant de celui que j'ai em-
 » ployé pour moi. Peut-être m'en imposé-je par
 » des illusions spécieuses, et ne suis-je prodigue
 » de mon temps que par le peu de cas que j'en
 » fais : je ne dissipe que la chose que je mé-
 » prise ; on me la demande comme rien, et je
 » l'accorde de même. Il faut bien que cela soit
 » ainsi, puisque je blâmerois en d'autres ce
 » que j'approuve en moi «.

Fort bien, répliquera Sénèque (76) ; » mais
 » le temps que tu t'es laissé ravir par une maî-
 » tresse, celui que tu as perdu à quereller avec
 » ta femme, tes domestiques et tes enfants ;
 » en amusements, en distractions, en débau-
 » ches de table, en visites inutiles, en courses
 » aussi fatigantes que superflues ? Tes passions,
 » tes goûts, tes fantaisies, tes folies n'ont-elles
 » pas mis tes jours et tes nuits au pillage, sans
 » que tu t'en sois apperçu « ?

Les journées sont longues et les années sont
 courtes pour l'homme oisif : il se traîne péniblement du moment de son lever jusqu'au mo-

(76) *De la Breveté de la Vie*, chap. 3, tome 5, pages 273 et 274.

ment de son coucher ; l'ennui prolonge sans fin cet intervalle de douze à quinze heures , dont il compte toutes les minutes : de jours d'ennui en jours d'ennui , est-il arrivé à la fin de l'année ? il lui semble que le premier de janvier touche immédiatement au dernier de décembre , parce qu'il ne s'intercale dans cette durée aucune action qui la divise. Travaillons donc : le travail , entr'autres avantages , a celui de raccourcir les journées et d'étendre la vie.

Le vieillard occupé , dont le travail assidu augmentera sans relâche la somme des connoissances , laissera toujours entre le jeune-homme et lui à-peu-près la même différence d'instruction , et la société de celui-ci ne lui déplaira jamais. Il n'en est pas ainsi du vieillard oisif ; il s'avance vers un moment où , honteux d'être devenu l'écolier d'un adolescent , il fuira un commerce où la supériorité qu'on aura prise sur lui par l'étude , et qui s'accroîtra par les progrès successifs de l'esprit humain , l'humiliera sans cesse et l'affligera. Lisons donc tant que nos yeux nous le permettront , et tâchons d'être au moins les égaux de nos enfants. Plutôt s'user que se rouiller.

Si le ciel nous exauçoit , l'impatience de nos craintes , de nos espérances , de nos souhaits , de nos peines , de nos plaisirs abrégeroit notre vie des deux tiers. Être bizarre , tu crains la fin de ta vie , et en une infinité de circons-

tances tu hâtes la célérité du temps ! Il ne tient pas à toi qu'entre l'instant où tu es et l'instant où tu voudrois être , les jours , les mois , les années intermédiaires ne soient anéanties : la chose que tu attends n'est rien peut-être ou presque rien , et celle que tu sacrifierois volontiers , est tout !

§. LXXX. Sénèque prétend qu'Aristote intenta à la nature un procès indigne d'un sage , sur la longue vie qu'elle accorde à quelques animaux , tandis qu'elle a marqué un terme si court à l'homme , né pour tant de choses importantes (77). . . » Nous n'avons pas trop peu » de temps, lui dit-il ; nous en perdons trop « . . Certes , ce n'étoit pas un reproche à faire au plus laborieux des philosophes. . . » La vie » seroit assez longue et suffiroit pour achever » les plus grandes entreprises , si nous savions » en bien placer les instants « . . . Cela est-il vrai ? La course de notre vie est déjà fort avancée , lorsque nous sommes capables de quelque chose de grand ; et celui qui avoit formé le projet de te faire admirer des Français , en leur mettant ton ouvrage sous les yeux , est mort avant que d'avoir mis la dernière main à son travail (78). . . Sénèque , adressez ces repro-

(77) Chap. 1 , pages 268 et 269.

(78) La hardiesse et la légèreté avec laquelle certains critiques ont parlé de la traduction de Sénèque , prouvent assez qu'ils l'ont jugée sur cette seule ligne: ils ont supposé ,

ches aux hommes dissipés , mais épargnez-les à Aristote , épargnez-les à vous-même et à tant d'hommes célèbres que la mort a surpris au milieu des plus belles entreprises. Je suis bien loin de sentir comme vous ; je regrette que vos semblables soient mortels.

Je n'aurois pas de peine à trouver dans Sénèque plus d'un endroit où il se plaint de la multiplicité des affaires et de la rapidité des

d'après une logique fort étrange , qu'un livre où l'auteur n'avoit pas mis *la dernière main* , devoit nécessairement être plein de fautes ; et donnant à cette expression vague un sens très-étendu , ils ont regretté qu'une mort prématurée ait ravi M. la Grange aux lettres , et privé le public d'une traduction telle qu'on devoit raisonnablement l'attendre d'un aussi habile homme. Ils n'ont pas fait réflexion que les défauts d'un ouvrage de la nature du sien , à la perfection duquel un auteur d'un mérite généralement reconnu a employé huit ans d'un travail assidu , ne peuvent jamais être ni fort nombreux , ni fort graves. L'équité exigeoit donc que ces censeurs , moins prompts à juger et déjà prévenus par l'éditeur sur quelques méprises légères où M. la Grange est tombé par inadvertence ou par l'impossibilité de tout savoir , se contentassent d'observer en général que , s'il se rencontre dans sa traduction quelques-unes de ces inexactitudes que la longueur et la difficulté de l'entreprise doivent faire excuser , il a su , dans un grand nombre de passages , exprimer avec autant d'élégance que de précision et de fidélité le sens de l'original , et , aussi souvent que le génie très-différent des deux langues a pu le permettre , conserver les beautés qui lui sont propres , en faisant disparaître les défauts qui les déparent.

heures. L'animal sait , en naissant , tout ce qu'il lui importe de savoir ; l'homme meurt , lorsque son éducation est à peine achevée.

En faisant le procès à Aristote , il le fait aussi à Hippocrate , qui a ouvert son sublime et profond ouvrage des *Aphorismes* par ces mots : » L'art est long , la vie courte , le jugement difficile , l'expérience périlleuse et » l'occasion fugitive « . . . C'est à l'imperfection actuelle de la médecine , malgré les travaux d'une multitude d'hommes de génie , ajoutés et surajoutés successivement aux travaux de ce grand homme , à justifier l'archiâtre et le philosophe. N'en déplaise à Sénèque , quand on a comparé la difficulté de perfectionner une science , de se perfectionner soi-même , avec la rapidité de nos jours , on trouve que l'homme qui a ménagé ses moments avec la plus grande économie , qui ne s'en est laissé dérober aucun par facilité , qui n'a rien perdu de ses heures par maladie , par paresse ou par négligence , et qui est parvenu à l'extrême vieillesse , a cependant bien peu vécu.

§. LXXXI. Encore si les obstacles ne venoient que de l'étendue et de la difficulté de la chose ! Mais combien de fois n'arrive-t-il pas que les préjugés , les usages , les coutumes , les religions , les loix même s'opposent aux progrès ! J'en citerai l'anatomie pour exemple. Nos gymnases publics de médecine et de chirurgie , quoique les moins utiles à l'instruction , ont seuls le droit de demander des cadavres au
grand

grand hôpital , qui ne leur en fournit pas le trentième du besoin. La plupart sont infectés de scorbut , d'ulcères , d'abcès et d'autres maladies contagieuses. Les écoles particulières , plus instructives , où l'élève travaille de lui-même et s'exerce aux opérations , vont aux cimetières : on corrompt les fossoyeurs ; on force les grilles ; on escalade les murs ; on s'expose aux animaux qui veillent dans ces enclos publics , et aux châtimens de la police , pour s'emparer de corps à demi-pourris , et funestes à l'artiste qui les ouvre et à l'auditeur qui les approche.

Quand la science cesse de s'en occuper , que deviennent les restes ? On ne les brûle pas sans se constituer en dépense et sans exciter des vapeurs nuisibles : souvent on les jette dans les rues , au grand scandale du citoyen , incertain si cette cuisse n'est pas celle de son père , et cet organe , celui même où il a pris naissance : on les porte à la rivière , au hasard d'être surpris par la garde , traîné chez un commissaire , et de la maison du commissaire conduit en prison.

Chez les peuples anciens , en Egypte on n'embaumoit pas sans disséquer ; en Grece , on abandonnoit au scalpel les suppliciés ; à Sparte , les enfans condamnés à l'apothète par leur difformité ; à Rome , sous les premiers rois , les nouveaux nés exposés par l'indigence , les

malfaiteurs et les ennemis tués les armes à la main.

Les médecins qui suivirent les armées de Marc-Aurèle, profitèrent de ce privilège. On lit dans les déclamations de Sénèque le père, que, malgré l'usage des bûchers, on fouilloit les viscères des morts pour y trouver les causes des infirmités des vivants.

En Espagne, où la médecine et la chirurgie sont peu cultivées, ces sciences obtiennent cependant tous les secours dont elles ont besoin. En Prusse, ces secours sont faciles et gratuits.

Si l'étude de l'anatomie est contrariée dans la capitale, c'est pis encore à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier, dans toutes nos provinces. Il n'y a qu'à Strasbourg, où l'on m'a assuré que tous les cadavres bourgeois étoient livrés au démonstrateur, sans aucune rétribution.

Et nous nous appelons policés, et nous ignorons que plus une science qui ne s'apprend point dans les livres, est importante, plus les moyens de s'y perfectionner doivent être libres et multipliés ! Ce que je dis ici dans le texte pouvoit être mis en note ; mais je veux qu'il soit lu, et j'espère que des voix réunies s'élèveront utilement contre les abus. J'ai souhaité que la digne et respectable femme qu'on ne sauroit trop louer, et qui nous a prouvé sans réplique qu'avec une somme très-modique (*) un malade pouvoit être

(*) Dix-sept sous et demi.

mieux soigné dans un hôpital que dans sa propre maison, ne laissât pas dévorer aux vers, sans avantage pour nous, les cadavres des malheureux que ses secours n'auront pu conserver (**).

§. LXXXII. Je ne suis pas plus satisfait de ce que Sénèque vient d'adresser à Aristote, que de ce qu'il va dire à Paulinus (79).

» Songez à combien d'inquiétudes vous expose un emploi aussi considérable. Vous avez » à faire à des estomacs qui n'entendent ni » l'équité ni la raison. Vous êtes médecin d'un » de ces maux urgens qu'il faut traiter et guérir à l'insu des malades. Croyez-vous qu'il y » ait aucune comparaison entre passer son » temps à surveiller aux fraudes des marchands » de bled, à la négligence des magasiniers, à » prévenir l'humidité qui échauffe et gâte les » grains, à empêcher que la mesure et le poids » n'en soient altérés, et vous occuper de connaissances importantes et sublimes sur la nature des dieux, le sort qui les attend, leur » félicité « ?.... Je réponds à Sénèque : C'est la première qui me paroît la plus urgente et la plus utile. . . . » On ne manquera pas, dites-vous (80), de gens d'une exacte probité ;

(**) Voyez l'*Histoire de la chirurgie*, par M. Peyrilhe, ouvrage écrit et pensé fortement.

(79) *De la Breveté de la Vie*, tome 5, chap. 18, 19, pages 325 et 330.

(80) Chap. 18, page 327.

» d'une stricte attention «.... Vous vous trompez : on trouvera cent contemplateurs oisifs, pour un homme actif ; cent rêveurs sur les choses d'une autre vie, pour un bon administrateur des choses de celle-ci. Votre doctrine tend à énorgueillir des paresseux et des fous, et à dégoûter les bons princes et les bons magistrats, les citoyens vraiment essentiels. Si Paulinus fait mal son devoir, Rome sera dans le tumulte ; si Paulinus fait mal son devoir, Sénèque manquera de pain. Le philosophe est un homme estimable par-tout, mais plus au sénat que dans l'école, plus dans un tribunal que dans une bibliothèque ; et la sorte d'occupations que vous dédaignez est vraiment celle que j'honore ; elle demande de la fatigue, de l'exactitude, de la probité : et les hommes doués de ces qualités vous semblent communs ! Lorsque j'en verrai qui se seront fait un nom dans la magistrature (81), au barreau, loin de croire qu'ils ont perdu leurs années pour qu'une seule portât leur nom, je serai désolé de n'en pouvoir compter une aussi belle dans toute ma vie. Combien il faut en avoir consumé dans l'étude et dérobé aux plaisirs, aux passions, au sommeil, pour obtenir celle-là ! Sage est celui qui médite sans cesse sur l'épithaphe que le doigt de la justice gravera sur son tombeau.

(81) Chap. 19, page 331.

§. LXXXIII. Turannius (82) a abdiqué les places où il servoit utilement sa patrie , et s'est condamné au repos quand il avoit encore des forces d'esprit et de corps ; et lorsque Turannius se fait mettre au lit , et pleurer par ses gens comme s'il eût été mort , Turannius vous paroît ridicule ? Dans un autre moment vous eussiez dit que Turannius avoit fait de lui-même , et de ceux qui quittent la république trop tôt , une satire forte , une critique sublime.

» Si quelques - uns de vos concitoyens ont
 » été souvent revêtus de charges de la magistrature , ne leur portez point envie. — J'y
 » consens , il ne faut porter envie à personne.
 » — S'ils se sont rendus célèbres au barreau ,
 » ne leur portez point envie. — Et pourquoi ?
 » — C'est qu'ils ont acquis cette célébrité aux
 » dépens de leur vie. — Et quelle est la célébrité qu'on acquiert autrement ? — C'est
 » qu'ils ont perdu leurs années. — Quoi ! les
 » années consacrées au bien général sont des
 » années perdues ! — Les hommes obtiennent
 » plus facilement de la loi que d'eux-mêmes
 » la fin de leurs travaux (83) « — Je les en
 » loue. — Personne ne pense à la mort «. —
 Il est bien de penser à la mort , mais afin de
 se hâter de rendre sa vie utile.

(82) Chap. 20 , page 332.

(83) *Id. ibid.* chap. 20 ; page 334.

C'est un défaut si général que de se laisser emporter au-delà des limites de la vérité, par l'intérêt de la cause qu'on défend, qu'il faut le pardonner quelquefois à Sénèque.

§. LXXXIV. » Apprendre à vivre, c'est apprendre à mourir «. Et apprendre à mourir, c'est apprendre à bien vivre.

J'en vois sans nombre qui se meurent ; mais quel est celui d'entre eux qui vit ? Auguste écrase ses concitoyens, ses collègues, ses parents, ses amis ; il verse des flots de sang sur la terre et sur les mers ; il porte ses armes dans la Macédoine, la Sicile, l'Asie, l'Egypte, la Syrie, presque sur toutes les côtes : las d'assassiner des Romains, ses soldats massacrent des peuples étrangers. Tandis qu'il s'occupe à pacifier les Alpes, à dompter des ennemis confondus avec les sujets de l'empire, à porter ses limites au-delà du Rhin, de l'Euphrate et du Danube, on aiguise des poignards contre lui dans son palais, au capitolé : les désordres de sa fille assiègent sa vieillesse et rassemblent de nouveaux périls autour de son trône. Appelez-vous cela vivre ? Ambitionnez-vous cette destinée ?

» L'homme arrive au bord de sa fosse, comme le distrait à l'entrée de sa maison «.

» Cet autre, c'est un fainéant que les bras de ses esclaves ont tiré du bain, déposé sur un siège, et qui leur demande s'il est assis «. Cela ? c'est un homme vivant ! C'est un mort qui parle.

Il ne faut pas lire les ouvrages de Sénèque comme de simples leçons de philosophie , comme des conseils de la sagesse , mais comme les saintes exhortations d'un ministre des dieux , plus occupé de consterner le vicieux que d'éclairer l'ignorant. Par - tout où il parle de la vertu , de ses prérogatives , de la frivolité des grandeurs de la terre, c'est avec un enthousiasme qu'on partage quand on a quelque sentiment du vrai , du bon , de l'honnête et du beau ; c'est d'un ton solennel qui en impose quand on n'est pas un déterminé scélérat.

Le stoïcisme a dénaturé tous les mots : et celui qui n'en connoîtroit que les acceptions communes , entendroit mal la doctrine de cette école , et la plupart de ses assertions lui paroîtroient absurdes ou paradoxales.

Je n'ai pas lu le chapitre 3 sans rougir : c'est mon histoire. Heureux celui qui n'en sortira point convaincu qu'il n'a vécu qu'une très-petite partie de sa vie !

Ce traité est très-beau. J'en recommande la lecture à tous les hommes , mais sur - tout à ceux qui tendent à la perfection dans les beaux-arts. Ils y apprendront combien ils ont peu travaillé , et que c'est aussi souvent à la perte du temps qu'au manque de talent , qu'il faut attribuer la médiocrité des productions en tout genre.

DE LA CONSTANCE

DU SAGE.

§. LXXXV. **O**u de l'injure , de l'ignominie , de l'arrogance , de la vengeance , de la force , de la sécurité , du chemin qui conduit à la vertu.

Je ne crois pas que le vicieux puisse supporter la lecture de Sénèque , à moins qu'il ne se soit fait un système de perversité qui le garantisse de la honte et du remords , ou que , né scélérat et bouffon , il n'ait le courage de se moquer de la vertu.

Ce traité est adressé à Sérénus. Si le chemin par lequel le stoïcien conduit l'homme au bonheur est escarpé , en revanche , rien n'est si facile à suivre que la pente qu'il lui indique pour le soustraire à l'infortune.

» Insensé ! pourquoi gémir ? Qu'attends-tu ?
» la fin de tes maux d'un hasard ? tandis qu'elle
» se présente à toi de tous côtés. Vois ce précipice : c'est par - là qu'on descend à la liberté ; vois cette mer , ce fleuve , ce puits :
» la liberté est cachée au fond de leurs eaux ;
» vois cet arbre : elle est suspendue à chacune
» de ses branches ; porte ta main à ta gorge ,
» pose-la sur ton cœur : ce sont autant d'issues
» à la servitude ; il n'y a pas une de tes veines
» par laquelle ton malheur ne puisse s'échapper.

» per « Cette morale est-elle inspirée à un Sénèque par un Caligula ?

§. LXXXVI. Plus j'y réfléchis , plus il me semble que nous aurions tous besoin d'une teinte légère de stoïcisme , mais qu'elle seroit sur-tout utile aux grands hommes.

Quoi ! tu t'es immortalisé par une multitude d'ouvrages sublimes dans tous les genres de littérature ; ton nom , prononcé avec admiration et respect dans toutes les contrées du globe policé , passera à la postérité la plus reculée , et ne périra qu'au milieu des ruines du monde ; tu es le premier et le seul poëte épique de la nation ; tu ne manques ni d'élévation ni d'harmonie ; et si tu ne possèdes pas l'une de ces qualités au degré de Racine , l'autre au degré de Corneille , on ne sauroit te refuser une force tragique qu'ils n'ont pas ; tu as fait entendre la voix de la philosophie sur la scène , tu l'as rendue populaire. Quel est celui des anciens et des modernes qu'on puisse te comparer dans la poésie légère ? Tu nous as fait connoître Locke et Newton , Shakespeare et Congreve ; la pudeur ne prononcera pas le nom de ta *Pucelle* , mais le génie , mais le goût l'auront sans cesse entre leurs mains , mais les Graces la cacheront dans leur sein. La critique dira de tes ouvrages historiques tout ce qu'elle voudra ; mais elle ne niera point qu'on ne remporte de cette lecture une haine profonde contre tous les méchants qui ont fait et qui font le malheur de

l'humanité, soit en l'opprimant, soit en la trompant; dans tes romans et tes contes, pleins de chaleur, de raison et d'originalité, j'entrevois par-tout la sage Minerve sous le masque de Momus.

Après avoir soutenu le bon goût par tes préceptes et par tes écrits, tu t'es illustré par des actions éclatantes : on t'a vu prendre courageusement la défense de l'innocence opprimée ; tu as restitué l'honneur à une famille flétrie par des magistrats imprudents ; tu as jetté les fondements d'une ville à tes dépens ; les dieux ont prolongé ta vie, sans infirmités, jusqu'à l'extrême vieillesse ; tu n'as pas connu l'infortune ; si l'indigence approcha de toi, ce ne fut que pour implorer et recevoir tes secours ; toute une nation t'a rendu des hommages que ses souverains ont rarement obtenus d'elle : tu as reçu les honneurs du triomphe dans ta patrie, la capitale la plus éclairée de l'univers ; quel est celui d'entre nous qui ne donnât sa vie pour un jour comme le tien ? et la piqure d'un insecte envieux, jaloux, malheureux, pourra corrompre ta félicité ? Ou tu ignores ce que tu vaux, ou tu ne fais pas assez de cas de nous : connois enfin ta hauteur, et sache qu'avec quelque force que les flèches soient lancées, elle n'atteignent point le ciel. C'est exiger des méchants et des fous une tâche trop difficile, que de prétendre qu'ils s'abstiendront de nuire ; leur impuissance ne me les rend pas moins haïs-

sables : un vêtement impénétrable m'a garanti du poignard , mais celui qui m'a frappé n'en est pas moins un lâche assassin. . . . Hélas ! tu étois , lorsque je te parlois ainsi.

§. LXXXVII. Ce livre *de la Constance du Sage* est une belle apologie du stoïcisme , et une preuve sans réplique de l'âpreté de cette philosophie dans la spéculation , et de son impossibilité dans la pratique. Je crois qu'il seroit plus difficile d'être stoïcien à Paris , qu'il ne le fut à Rome ou dans Athenes.

A tout moment on est tenté de dire à Sénèque et aux autres rigoristes : Vos remèdes , superflus pour l'homme sain , sont trop violents pour l'homme malade. Il faut en user avec la multitude comme les maîtres en gymnastique : c'est par un long exercice et des sauts modérés qu'ils préparent leurs élèves à franchir un large fossé ; encore entre ces élèves y en a-t-il dont les jambes sont si foibles , si pesantes , les muscles des cuisses si mous , que , quelque soin qu'ils se donnent , ils n'en feront jamais que de mauvais sauteurs. Que faut-il apprendre à ceux-là ? à marcher. Et à ceux qui ont peine à marcher ? à se traîner.

Je ne le dissimulerai pas , je suis révolté du mot de Stilpon et du commentaire de Sénèque (84) : » Je me suis échappé à travers les

(84) *De la Constance du Sage* , chap. 6 , tome 5 , pages 351 et 352.

» décombres de ma maison ; j'ai trempé mes
» pieds dans les ruisseaux du sang de mes
» concitoyens égorgés ; j'ai vu ma patrie jettée
» dans l'esclavage ; mes filles m'ont été ravies ;
» au milieu du désastre général , je ne sais ce
» qu'elles sont devenues ; mais qu'est-ce que
» cela me fait à moi « ? . . . Qu'est-ce que cela
te fait , homme de bronze ! . . . » Je n'ai rien
» perdu « . . . Si tu n'as rien perdu , il faut que
tu te sois étrangement isolé de tout ce qui nous
est cher , de toutes les choses sacrées pour les
autres hommes. Si ces objets ne tiennent au
stoïcien que comme son vêtement , je ne suis
point stoïcien , et je m'en fais gloire ; elles tien-
nent à ma peau , on ne sauroit me séparer
d'elles sans me déchirer , sans me faire pousser
des cris. Si le sage tel que toi ne se trouve
qu'une fois , tant mieux ; s'il faut lui ressem-
bler , je jure de n'être jamais sage.

» On imagine à peine que l'homme soit ca-
» pable de tant de grandeur et de fermeté « . . .
Dites de stupidité féroce. Mais le rôle de Stil-
pon étoit-il vrai ? Je le crois , parce que j'aime
mieux lui supposer une insensibilité que j'ab-
horre , qu'une hypocrisie que je mépriserois.
Soldats , tuez ces infâmes usuriers qui ont perdu
les registres de rapines sur lesquels ils atta-
choient des regards pleins de joie , et qui , dans
leur désespoir , offrent leurs poitrines nues à
la pointe de vos glaives ; mais ce tigre qui sem-
ble s'amuser du désastre de sa ville , et qui foule

d'un pied tranquille les cadavres de ses parents , de ses amis , de ses concitoyens , ne l'épargnez pas.

» Il y a autant de différence entre les stoïciens et les autres philosophes qu'entre l'homme et la femme «. . . Cela seroit plus exact des cyniques.

» La plaisanterie coûta la vie à Caligula «. . . J'ai toujours désiré que le despote fût plaisant. L'homme supporte l'oppression , mais non le mépris : il répond tôt ou tard à une ironie par un coup de poignard.

En lisant ce que la raison dictoit à notre philosophe sur l'affront , l'injure et la vengeance , je regrettois le chapitre qu'il eût ajouté à son ouvrage , s'il eût vécu chez des barbares où l'on est déshonoré quand l'on ne se venge pas d'un mot ou d'un geste méprisant , et où l'on est poursuivi par des loix rigoureuses et ruiné , si l'on se venge.

Exiger trop de l'homme , ne seroit-ce pas un moyen de n'en rien obtenir ?

LA CONSOLATION A POLYBE.

§. LXXXVIII. **T**OUT meurt ; l'affliction est vaine ; nous naissons pour le malheur ; les morts ne veulent point être regrettés ; Polybe doit un exemple de courage : l'étude le consolera.

Pour que le lecteur juge sainement de cet

ouvrage, qui a attiré tant de reproches à Sénèque, il est à propos, ce me semble, de s'arrêter un moment sur la position de l'auteur dont il porte le nom, et sur le caractère du courtisan auquel il est adressé.

Polybe, un des affranchis de Claude, ne fut point le complice de ceux qui abusoient de la faveur du prince imbécille, pour disposer de la fortune, de la liberté et de la vie des citoyens ; il seroit injuste de le confondre avec un Narcisse, un Pallas, un Caliste ; il n'avoit point de liaison avec Messaline, et on ne le trouve impliqué dans aucun de ses forfaits ; c'étoit un homme instruit qui cultivoit les lettres à la cour, et qui exerçoit, sans ambition et sans intrigue, une fonction importante qui l'approchoit de l'empereur, et qui l'auroit mis à portée de faire beaucoup de mal, s'il en avoit été capable. L'amour de l'étude est toujours un préjugé favorable aux mœurs.

Est-ce le même personnage dont il est parlé dans l'*Apocoloquintose*, et que le satyrique mêle parmi ceux qui précéderent Claude aux enfers ? Je l'ignore.

Sénèque s'étoit illustré au barreau ; il avoit obtenu la questure, et il l'avoit quittée pour revenir à l'étude de la sagesse ; il avoit une grande réputation à ménager. Ce n'étoit point un novice dans l'école de Zénon : il avoit donné des exemples domestiques et des leçons publiques de stoïcisme. Il avoit écrit les *Consolations* à

Marcia et à *Helvia*, sa mere, deux ouvrages fondés sur les principes les plus roides de la secte. C'est au commencement de la troisieme année de son exil, à l'âge d'environ quarante ans, qu'il entreprit de consoler Polybe de la mort d'un frere, perte récente dont il étoit profondément affligé.

Il faut en convenir, il est incertain si l'auteur de cet ouvrage se montre plus rampant et plus vil dans les éloges outrés qu'il adresse à Polybe, que dans les flatteries dégoûtantes qu'il prodigue à l'empereur : ce n'est point un poëte qui chante, c'est un philosophe qui disserte ; et je ne suis point étonné que dans un traité plein de recherches, de raison, de goût, de sentiment et de chaleur, un des auteurs modernes qui pense et s'exprime avec le plus d'élévation, ait versé sans mesure son mépris sur la *Consolation à Polybe*. Mais je pense que, même en supposant que Sénèque l'eût écrite, s'il avoit pesé les circonstances, s'il s'étoit placé dans l'isle de Corse, s'il eût moins considéré ce que l'on exige du philosophe, que ce que la nature de l'homme comporte, peut-être auroit-il été moins sévère, et j'aurois désiré qu'avant de s'abandonner à sa noble indignation, il eût examiné si la supposition étoit vraie.

S'il ne s'agissoit ici que d'excuser une foiblesse, je renverrois à la préface que l'éditeur de la traduction de Sénèque a mise à la tête de la *Consolation à Polybe*, où, dans un petit

nombre de pages écrites avec élégance et sensibilité, il a montré le jugement le plus sain et l'âme la plus honnête ; mais c'est une autre tâche que je me suis proposée.

Les jugements successifs qu'on a portés de la *Consolation à Polybe* ont été aussi divers qu'ils pouvoient l'être. D'abord le scandale a été général ; ensuite on a souhaité que cet écrit ne fût pas de Sénèque ; puis on a douté qu'il en fût. Il restoit un pas à faire : c'étoit de prétendre qu'il n'en étoit pas, et c'est ce que je vais prouver autant que la nature du sujet et la brièveté que je me suis prescrite me le permettront.

§. LXXXIX. Si l'on en croit Dion Cassius (85), la *Consolation à Polybe* ne subsiste plus (86). Que Sénèque, honteux de l'avoir écrite, l'ait effacée, comme Dion, son ennemi, l'assure, il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons pas juger de celle qui n'existe plus, d'après celle qui nous reste.

Lorsque la malignité fut instruite que la *Consolation à Polybe* ne subsistoit plus, elle eut beau jeu pour en substituer une autre à sa place. Mais il n'étoit pas facile de publier, sous le nom de Sénèque, un ouvrage entier qui pût

(85) *Hist. Rom. lib. 61, cap. 10, edit. Reimar.*

(86) Voyez les propres paroles de Dion, dans l'*Avertissement de l'éditeur*, qui précède la *Consolation à Polybe*, tome 5, page 401.

en imposer ; aussi n'avons-nous qu'un fragment qui commence au 20e. chapitre.

Et qu'est-ce que ce fragment ? Un centon d'idées ramassées dans les écrits antérieurs et postérieurs de Sénèque , sans précision et sans nerf : la rapsodie de quelques courtisans , une Rabutina. Je l'ai lue et relue ; je ne sais si mon oreille et mon esprit étoient préoccupés , mais il m'a semblé constamment que je n'entendois qu'un mauvais écho de Sénèque. Cependant le philosophe avoit conservé dans son exil toute la fermeté de son ame , toute la force de son jugement. J'en appelle à la *Consolation à Helvia*.

La *Consolation à Polybe* n'eut point d'effet , et n'en devoit point avoir. Polybe étoit trop habile courtisan pour solliciter le rappel d'un homme qui lui étoit aussi supérieur que Sénèque.

Polybe n'avoit garde de se brouiller avec Messaline , en s'intéressant pour un citoyen aimé , plaint , honoré , considéré , dont elle avoit causé la disgrâce , et dont elle pouvoit redouter le ressentiment.

Ces réflexions si simples , Sénèque ne les fait pas , et il ne balance pas à s'adresser à Polybe ! Cela est aussi trop mal-adroit.

Juste-Lipse , qui n'étoit pas un critique vulgaire , obsédé du doute que ce fragment fût de Sénèque , a été tenté de le rayer du nombre

de ses ouvrages (87), et je n'en suis pas surpris : celui qui le jugeoit digne d'un bas courtesan, étoit bien fait pour le juger indigne de Sénèque.

§. XC. Dès le premier chapitre, on sent l'ironie. Polybe y est placé à côté des hommes du premier ordre : les écrits de Polybe brilleront aussi long-temps que la puissance de la langue latine durera, que les graces de la langue grecque subsisteront : son nom passera à la postérité la plus reculée, aussi célèbre que le nom des auteurs qu'il a égalés, ou, si sa modestie s'y refuse, auxquels il s'est associé. Et qu'est-ce que Polybe avoit fait ? Il avoit mis en prose Homère et Virgile. Les excellents traducteurs sont très-rares, j'en conviens ; mais peut-on sérieusement les appeler *des pontifes dévoués au culte des Muses qui les réclament ?*

Si Polybe n'étoit pas tout-à-fait un sot, il a dû sentir qu'on se moquoit de lui ; et si Sénèque s'est moqué de Polybe, certes ce n'étoit pas le moyen d'obtenir la fin de son exil.

S'il y a des choses qu'on ne dit point à un homme d'esprit, il y en a d'autres que le courtesan le plus mal-adroit ne communique point à son maître. De bonne foi, Polybe auroit-il eu le front de lire à Claude, quelque borné qu'on

(87) Le passage de Juste-Lipse est cité au long dans l'*Avertissement de l'éditeur*. Voyez tome 5, page 402.

le suppose , que son secrétaire pour les belles-lettres étoit l'Atlas de l'empire , et portoit le fardeau du monde sur ses épaules ? Sous Louis XIV cette exagération , en beaux vers , auroit amené la disgrâce d'un Colbert.

Polybe recueillera les actions de César , et fera passer aux siècles futurs les hauts faits dont il est témoin : Claude lui fournira lui-même le sujet de l'histoire et le modèle du style historique. . . Je demande si l'on a pu dire gravement de pareilles sottises d'un prince imbécille , et les dire à un courtisan délicat ?

Je ne sais ce que c'est que la moquerie , si ce qui suit n'en est pas.

» O Fortune ! il t'en eût bien peu coûté pour
» épargner un outrage à celui que tu ne com-
» blas de bienfaits qu'avec connoissance de
» cause « . . . La Fortune avoit cessé d'être aveu-
gle pour Polybe.

» O Fortune , jusqu'à présent tu avois épar-
» né ce grand personnage « !

» O Fortune , tu t'es repentie de tes faveurs ;
» quelle barbarie « !

» Tu as ravi à Polybe son frère ; quel atten-
» tat « !

» O Destin , tu as envoyé à Polybe la plus
» grande des douleurs , à l'exception de la perte
» de César « .

» Polybe est dans le deuil ! Polybe est dans
» la tristesse , et il jouit de la vue de César « !

» Polybe est un ingrat, s'il se plaint lorsque
» César est content «.

» Polybe regrette son frere, et César lui sur-
» vit « !

» Cruelle destinée ! tu ne rends point de jus-
» tice au mérite «.

» En attaquant Polybe, tu as voulu montrer
» que César même ne garantissoit pas de tes
» coups «. . .

» Polybe, l'affranchi Polybe fixe les yeux
» d'un empire «.

» Si Polybe s'afflige de la mort de son frere,
» on se reprochera de l'avoir admiré «.

» Les travaux de César ont procuré à tous
» la commodité de ne rien faire «.

» Le malheur de mon exil n'a point encore
» tari mes larmes «. . . Sénèque a pleuré dans
son exil !

» Si notre affliction doit durer, économisons
» nos pleurs . . . Ne dépensons pas tout à la
» fois «.

» Polybe pleure son frere mort, et César se
» porte bien « !

» Les yeux de Polybe ne se sechent pas en
» contemplant un dieu « ! . . . Le dieu Claude !

» O Fortune, si tu n'as pas résolu la perte
» du monde, conserve César « !

» Polybe, conduisez-vous en grand capitaine,
» et dérobez au camp le chagrin d'une jour-
» née malheureuse «.

» A quoi bon vous laisser dessécher par une
» douleur dont votre frere attend la fin « ?

» On s'étonnera qu'une ame si foible ait pro-
» duit d'aussi grandes choses « .

Si ce n'est pas là persiffler impudemment et le secrétaire Polybe , et le César Claude , et le philosophe Sénèque que l'on fait parler ainsi , je n'y entends rien.

Polybe est peint comme un bas courtisan ; Sénèque comme un lâche ; Claude est plus cruellement traité : on en fait le plus grand des souverains.

Tout est outré , tout est exagéré au point de faire éclater de rire.

Pour avoir l'ame brisée par le chagrin , on n'est ni vil ni sot.

Je trouve le caractere de la satire plus marqué dans la *Consolation à Polybe* , que dans le *Prince* de Machiavel.

Mais si la *Consolation à Polybe* est une satire , tout s'explique , et l'on ne peut plus reprocher à Sénèque l'amertume de l'*Apocoloquintose*.

Quoi ! Sénèque auroit eu la bassesse d'adresser à Claude les flatteries les plus outrées pendant sa vie , et les plus cruelles invectives après sa mort ! C'étoit à faire traîner dans le Tibre le dernier des esclaves.

Ou Sénèque n'est point l'auteur de la *Consolation à Polybe* , ou c'est une satire , ou

Sénèque n'a point écrit l'*Incucurbitation* de Claude.

§. XCI. Par quels exemples console-t-on l'affranchi Polybe ? Par les exemples d'Auguste, de Pompée, de Scipion, de Lucullus, des plus grands personnages de l'empire. Et qui est-ce qui le console ? C'est l'empereur lui-même. Si ce n'est pas là un usage ironique des disparates, c'en est un abus bien insipide ; si ce n'est pas une bonne satire, c'est un bien plat ouvrage.

Un satyrique ne se soucie guère d'être conséquent ; pourvu qu'il déchire, cela lui suffit ; aussi ne suis-je point surpris de lire ici : » Le » Destin a rendu commun à tous la destruction, » le plus grand des maux, afin que l'égalité de » son décret en adoucît la rigueur « . . . Et ailleurs : » Les grands hommes pourroient s'indigner avec justice de n'être pas exceptés de » la loi générale « .

Et c'est un stoïcien qui dit que la destruction est le plus grand des maux ! Ce n'est pas en un endroit, c'est en cent que Sénèque prononce que c'est le plus grand des biens, puisque c'est la fin de tous les maux, et que la perte la moins terrible est celle qui n'est suivie d'aucun regret. Jamais Sénèque n'a varié sur ces principes, les fondamentaux de la secte.

Je trouve le satyrique très-délié, lorsqu'il introduit Sénèque s'adressant, soit à la justice, soit à la clémence de l'empereur. » Que Claude

» me reconnoisse pour innocent , ou qu'il
 » veuille que je sois coupable , je regarderai sa
 » décision comme un bienfait. . . . Les coups
 » de la foudre sont justes , lorsqu'ils sont res-
 » pectés de celui qu'elle a frappé « . . . Il étoit
 difficile de le faire renoncer à son innocence
 d'une manière plus adroite , à la vérité , mais
 plus indigne d'un philosophe et d'un philosophe
 tel que Sénèque. Reconnoît-on à ces traits
 l'homme qui se fera couper les veines plutôt
 que de dire un mot flatteur à son élève ?

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir donné à
 Sénèque un caractère abject aux yeux du peu-
 ple , et ridicule aux yeux des courtisans ; il
 falloit encore le décrier dans sa secte ; et l'on
 s'y prend bien , lorsqu'on lui fait dire à Polybe :
 » Je ne prétends pas que vous n'éprouviez au-
 » cune tristesse : je sais qu'il est des hommes
 » qui ont plus de dureté que de force et de ju-
 » gement ; mais il paroît que ces gens-là n'ont
 » jamais connu les situations affligeantes : sans
 » quoi la fortune auroit fait disparaître cette
 » orgueilleuse sagesse , et leur auroit arraché
 » avec leur masque l'aveu de la vérité (88) « . . .

(88) Chap. 37 , pages 446 et 447. Voyez sur ce pas-
 sage la remarque de l'éditeur. La preuve qu'il en tire
 pour faire voir que la *Consolation à Polybe* n'est pas
 de Sénèque , est d'autant plus forte , que ce philosophe
 étoit stoïcien long-temps avant l'époque où l'on prétend
 qu'il publia cet écrit. « Si cette *Consolation à Polybe*,

Et c'est l'élève de Démétrius , l'ami d'Attalus , l'admirateur de Posidonius qui parle ainsi ! Non , ce n'est pas lui qui parle ainsi ; c'est ainsi qu'on le fait parler.

Mais un passage de la *Consolation à Polybe* qui a embarrassé tous les critiques , et dont aucun d'eux n'a tiré la conséquence qui se présentait naturellement , c'est celui où il exhorte Polybe à donner le change à sa douleur , en s'occupant de la littérature légère , de l'apologue , *genre d'ouvrage* , ajoute-t-il , *sur lequel les Romains ne se sont pas encore essayés.*

Quoi ! le littérateur Sénèque , le moraliste Sénèque ne connoissoit pas les *Fables de Phèdre* ! Il ignoroit qu'Horace avoit fait la *Fable*

» dit-il , est de Sénèque , ce qui ne me paroît pas dé-
 » montré , le passage qu'on vient de lire semble au moins
 » prouver que , lorsqu'il l'écrivit , il n'avoit pas encore
 » embrassé la doctrine du Portique : car il seroit diffi-
 » cile de trouver en aussi peu de mots une réfutation
 » plus forte du stoïcisme en général , et une critique
 » plus vive et même plus âcre du paradoxe le plus étrange
 » et le plus choquant de cette secte. On ne peut pas
 » supposer que Sénèque ait voulu sacrifier ici à Polybe
 » les principes de Zénon et ses propres sentiments : car
 » il se seroit exprimé alors différemment , et n'auroit pas
 » dit historiquement , *et scio inveniri quosdam* , etc.
 » Ce n'est pas ainsi qu'un philosophe parle de la secte
 » où il est engagé : l'expression de Sénèque est celle
 » du dédain et d'un homme qui trouve ridicule et ab-
 » surde l'opinion qu'il expose , et à qui cette opinion
 » donne même de l'humeur et de l'impatience ».

du Rat de ville et du Rat des champs, et plusieurs autres ! Cela se présume-t-il ?

Quant à moi, j'en conclus que , soit que l'auteur de la *Consolation à Polybe* se soit proposé la satire de Sénèque , ou qu'il l'ait faite sans s'en douter , ce qui n'est pas impossible , ce mauvais fragment est beaucoup moins ancien qu'on ne le croit , puisqu'on avoit déjà oublié que Phedre avoit composé des fables. Ce qui peut ajouter quelque poids à cette conjecture , c'est la rareté des anciens exemplaires de Phedre : il ne nous en est parvenu qu'un seul.

Quelle que soit l'opinion qu'on préfère sur la *Consolation à Polybe* , elle n'aura pas l'avantage de la vraisemblance sur la mienne , qui aura sur les autres l'avantage de l'indulgence et de l'honnêteté : je me serai du moins occupé de l'apologie d'un grand homme. Je me suis mis à la place de Polybe : j'ai reçu son ouvrage ; je l'ai lu , et je me suis dit : Ou Sénèque se moque de moi et de l'empereur , et c'est un insolent ; ou c'est un lâche , ou c'est un sot. . . . Un homme qui a autant d'esprit que Sénèque , ne s'expose point à un pareil dilemme , sur-tout lorsqu'il sollicite une grace.

Un de nos aristarques se fait cette question :
 » La *Consolation à Polybe* est-elle de Sénèque ?
 » Non , dit son historien « . . . et il ajoute :
 » Nous nous rangeons de son sentiment , qu'il
 » appuie sur des preuves portées jusqu'à l'évidence ».

Comment une assertion a-t-elle pour un critique le caractère de l'évidence, et l'assertion contradictoire a-t-elle également le caractère de l'évidence pour un autre ?

F R A G M E N T.

§. XCII. SÉNÈQUE composa pendant son exil une tragédie de *Médée*, dont il nous reste quatre vers d'un chœur où le coryphée dit :

O dieux ! nous vous demandons grace.
 Conservez la vie, accordez la sûreté
 A celui qui a dompté les mers.
 Epargnez-le ; épargnez le héros.

Les mers ne sont-elles pas assez vengées ? Il me semble que cette prière s'applique plus naturellement à Jason qu'à Claude, et que les conséquences qu'on en pourroit tirer contre le poète, seroient bien hasardées.

L E S É P I G R A M M E S.

§. XCIII. SÉNÈQUE avoit de l'esprit, du génie, de l'imagination, de la verve ; cependant ces petits ouvrages, écrits sans grace et sans facilité, ne donneroient pas une haute idée de son talent : tous relatifs aux désagrémens de son exil et pleins d'humeur, on n'y trouve ni un poète qui vous séduise, ni un malheureux qui vous

touche , ni un philosophe qui vous instruisse. Je crois qu'on peut s'en épargner la lecture et dans la traduction et dans l'original. Ce n'est pas au premier instant de la douleur qu'on parle bien : l'on sent trop fortement , et l'on ne pense pas assez. Les vers de Sénèque auroient été meilleurs quelques mois , quelques années peut-être après son retour de la Corse. Les plaintes ingénieuses d'Ovide à Tomes ne me feront pas changer d'avis. Il en est de l'esprit comme de la gaieté naturelle : on en a toujours , et on l'a quelquefois déplacée.

L' A P O C O L O Q U I N T O S E ,

Ou la métamorphose de Claude en citrouille.

§. XCIV. O N est étrangement surpris , au sortir des fades éloges de la *Consolation à Polybe* , d'entrer dans la satire la plus virulente. Quoi ! philosophe , vous adulez bassement le souverain pendant sa vie , et vous l'insultez cruellement après sa mort ! — » Il ne pouvoit plus me faire » de mal (89) « . — Cette réponse est d'un lâche et d'un ingrat : car s'il eût été votre bienfaiteur ,

(89) Il est , je pense , inutile d'avertir que Sénèque n'a point fait cette réponse , ni aucune de celles qui suivent ; mais on le fait parler ainsi dans la supposition qu'il est l'auteur de la *Consolation à Polybe* , et qu'il cherche à se justifier d'avoir écrit l'*Apocoloquintose*.

vous vous seriez tû , parce qu'il ne pouvoit plus vous faire de bien. — » Mais il m'a cru coupable d'adultère avec Julie «. — Et que vous importoit , si vous ne l'étiez pas ? — » Il m'a tenu huit ans en exil «. — Est-ce que le stoïcien souffre en exil ? Est-ce que le stoïcien se venge ? Toutes les belles choses que vous écrivîtes à Helvia , votre mere , n'étoient donc que des mensonges officiieux ? Quand je vous vois poursuivre avec fureur un ennemi qui n'est plus , que faut-il que je pense de toutes ces belles maximes répandues dans votre traité *sur la Colere* ? N'êtes-vous , ainsi que la plupart des prédicateurs , qu'un beau parleur de vertu ? Celui qui comparera votre *Consolation à Polybe* avec votre *Apocoloquintose* , en concevra pour vous un mépris qui réjaillira sur votre secte ; et vous n'avez pas senti cela !

Si la réponse que j'ai faite à ces reproches n'est pas solide , il n'y en a point (90).

LES QUESTIONS NATURELLES.

§. XCV. C'EST ouvrage est dédié à Néron. » Vous avez , lui dit Sénèque , un goût pour la » vérité aussi vif que pour les autres vertus «.... Mais de quelle vertu s'agit-il ici ? Quelle est la

(90) Voyez ci-dessus , §. 88 , ce qu'on a dit de la *Consolation à Polybe*.

date de cet écrit ? Est-ce un éloge ? est-ce une leçon ? On peut haïr un homme vertueux dont la présence nous en impose ; mais je ne crois pas que le plus méchant des hommes puisse haïr la vertu et la vérité , non plus que trouver beau ce qui est hideux.

Sénèque ajoute dans un autre endroit : » Votre regne est plein d'alégresse « . . . Alors la terreur ne couvroit pas la capitale de ses voiles sombres ; alors toute la joie de Rome n'étoit pas renfermée dans le palais , et ne consistoit pas dans les débauches nocturnes et les fêtes crapuleuses de la cour. L'histoire , l'expérience ne nous apprennent-elles point à distinguer différentes époques dans la vie des rois ?

Voyez la préface que l'éditeur a mise à la tête de cet ouvrage , dont il étoit bien en état de juger , à titre de littérateur , de philosophe , et par l'étude réfléchie qu'il a faite des sciences qui en sont l'objet. » On y trouve , dit-il , des » connoissances très-vastes en plusieurs genres » différents , des faits curieux sur l'histoire naturelle de la terre , de la mer , de l'air et des » eaux , et des vues neuves sur les causes de » certains phénomènes , que les modernes n'ont » pas mieux connues que les anciens , et qui » peuvent conduire à d'autres découvertes. Sénèque , le même dans ses livres sur la physique que dans ses ouvrages moraux , vous » offrira des idées ingénieuses et fines , des » élans hardis et lumineux , toujours voisin de

» la vérité , qu'il touche ou qu'il côtoie , lorsqu'il marche sans autre guide que son génie «.

§. XCVI. Les *Questions naturelles* sont à comparer aux *Lettres* par l'étendue de la matière qu'elles embrassent. Sénèque y traite de plusieurs météores , de l'arc-en ciel , des parhélies , des parasélenes , des miroirs , du firmament , des astres , de l'atmosphère , de la terre , de l'air , du tonnerre , de l'éclair , de la foudre , des étoiles tombantes , du feu , de l'aruspicine , des eaux , des pluies , de la neige , de la grêle , des mers , des fleuves , des rivières , des lacs , des fontaines , des marais , des eaux thermales , des vapeurs , des nuages , des feux-follets , du déluge , du Nil , des vents , des tremblements de terre , des volcans et des comètes. Sur chacun de ces phénomènes il rapporte les sentiments des philosophes ; il les combat ou il les appuie , et substitue souvent ses conjectures à leurs opinions ; mais le moraliste suspend de temps en temps le rôle du physicien , et le spectacle de la nature ramène le stoïcien à son texte favori , les devoirs de l'homme.

Sénèque touchoit à la vieillesse , lorsqu'il acheva ce traité , dont il avoit rassemblé les matériaux avant , pendant et après son exil en Corse.

§. XCVII. Une première pensée qui se présente à l'esprit en lisant cet ouvrage , c'est que la physique rationnelle a pris son essor beaucoup trop tôt. Ce ne seroit peut-être pas de vingt

siècles , à compter de celui-ci , que la physique expérimentale auroit rassemblé les faits nécessaires pour former une base solide à la spéculation. Observer les phénomènes , les décrire et les enregistrer , voilà le travail préliminaire ; et plus on y sacrifiera de temps , plus on approchera de la vraie solution du grand problème qu'on s'est proposé. C'est par ce moyen , et par ce moyen seul que l'intervalle qui sépare les phénomènes se remplira successivement par des phénomènes intercalés ; qu'il en naîtra une chaîne continue ; qu'ils s'expliqueront en se touchant , et que la plupart de ceux qui nous présentent des aspects si divers , s'identifieront. Chaque cause rassemblera autour d'elle un nombreux cortège d'effets : ces systèmes , d'abord isolés , se fondront les uns dans les autres en s'étendant ; et de plusieurs causes il n'en restera qu'une , plus ou moins lentement réduite à la condition d'effet. Le progrès de la physique consiste à diminuer le nombre des causes par la multiplication des effets : il faut donc recueillir et sans cesse recueillir des observations ; une bonne observation vaut mieux que cent théories. Que le physicien fasse une hypothèse ; qu'il s'occupe à étayer ou à abattre cette hypothèse par des expériences ; qu'il nous apporte ensuite le résultat de ses tentatives , j'y consens ; mais qu'il nous épargne l'inutile et fastidieux détail de ses visions. Il ne s'agit pas de ce qui s'est passé dans sa tête , mais de ce qui se passe

dans la nature. C'est à elle-même à s'expliquer ; il faut l'interroger , et non répondre pour elle. Suppléer à son silence par une analogie , par une conjecture , ce sera rêver ingénieusement , grandement , si l'on veut , mais ce sera rêver ; pour une fois où l'homme de génie rencontrera juste , cent fois il se trompera , et délayera une ligne vraie dans des volumes de mensonges séduisants. Combien de ces étiologies si certaines , si admirées , si généralement adoptées , ont été réduites à de spécieuses erreurs ! Combien d'autres subiront le même sort ! Et qu'on n'imagine pas que j'allège la tâche du physicien ou du naturaliste : rien de plus difficile que de bien observer ; rien de plus difficile que de bien faire une expérience ; rien de plus difficile que de ne tirer de l'expérience ou de l'observation que des conséquences rigoureuses ; rien de plus difficile que de se garantir de la séduction systématique , du préjugé et de la précipitation. Il ne peut y avoir qu'une théorie sur une machine qui est une , et la découverte de cette théorie est d'autant plus éloignée que la machine est plus compliquée. Quelle machine que l'univers ! Entre les faits , les plus importants ou les plus féconds ne se déroberont-ils pas à jamais à notre connoissance par la foiblesse de nos organes et l'imperfection de nos instruments ? La limite du monde est-elle à la portée de nos télescopes ? Si nous possédions le recueil complet des phénomènes , il n'y auroit plus qu'une cause ou
supposition.

supposition. Alors on sauroit peut-être si le mouvement est essentiel à la matière, et si la matière est créée ou incréée ; créée ou incréée, si sa diversité ne répugne pas plus à la raison que sa simplicité : car ce n'est peut-être que par notre ignorance que son unité ou homogénéité nous paroît si difficile à concilier avec la variété des phénomènes.

§. XCXVIII. Après ce raisonnable ou téméraire écart sur les principes de la physique rationnelle et de la physique expérimentale, nous allons revenir à notre véritable objet, et présenter au lecteur quelques-unes des moralités que Sénèque a répandues dans son traité des *Questions naturelles*.

» Le croassement du corbeau, le cri du hibou pendant la nuit ne présagent non plus le malheur que le chant de l'alouette et du rossignol n'annonce un heureux événement : mais ils sont lugubres, et nous penchons plus vers la crainte que vers l'espoir « Seroit-ce que dans le cours de la vie nous éprouvons plus de mal que de bien, ou que l'effroi du mal est plus violent, son souvenir plus durable que l'attrait ou la douceur du bien ? Cependant à quels dangers l'homme ne s'expose-t-il pas, à quels travaux ne se résout-il pas pour arriver à d'assez frivoles jouissances ! Certainement il fait plus pour obtenir le bonheur que pour éviter le malheur : son imagination

se montre sans cesse occupée à exagérer l'un et à diminuer l'autre.

» La foudre est le plus puissant des présages : sa décision n'est révoquée ni par les entraillures des victimes, ni par le vol des oiseaux « . . . Est-ce qu'il y a des présages ? pourquoi non, s'il y a des dieux ? pourquoi non, si tout tient dans la nature ? Les augures imaginerent une foule de distinctions théologiques pour dérober aux peuples l'absurdité de leurs sciences. Un système de mensonges ressemble plus à la vérité qu'un seul mensonge isolé ; plus on voit de choses à contredire à la fois, moins on en contredit.

» Les cérémonies religieuses ne sont que des frivolités consolantes pour une âme malade.
» L'immutabilité est le premier attribut du destin «.

» Prétendre que Jupiter ou le Destin puisse être fléchi par un sacrifice, c'est lui prêter l'inconstance de l'homme «.

» Les prières et les vœux font partie du destin «.

» Les augures érigerent la divination en système, et firent bien : rien n'en impose comme un corps de doctrine, une masse de principes et de conséquences «.

» Quoi de plus ridicule que Jupiter lançant ses foudres sur son temple et brisant sa statue ; frappant des troupeaux innocents, et

» laissant le crime impuni ? Cela est « . . .
Et cela s'explique.

» Le regne de la prophétie est le temps de
» la terreur «.

» Le soleil ne fixe nos regards que dans son
» éclipse «.

§. XCXIX. A propos de je ne sais qu'elle expérience périlleuse, Sénèque dit à Lucilius :
» N'y exposez que le dernier de vos esclaves «...
Comme si l'esclave n'étoit pas un homme ! comme s'il étoit permis, pour satisfaire une curiosité, d'immoler son semblable ! Le célèbre Muret ne pensoit pas ainsi. Il étoit dans un lit d'hôpital ; à côté de lui les gens de l'art délibéroient sur l'état d'un malade que l'opération ou le remède proposé par l'un d'eux pouvoit également tuer ou sauver. Un autre avoit dit : *Faisons essai sur une ame vile* lorsqu'on entendit d'entre les rideaux de Muret une voix qui s'écrioit : *Comme si elle étoit vile, cette ame pour laquelle le Christ n'a pas dédaigné de mourir ! . . .* L'opération ne se fit pas, et le malade guérit. Ce fait est connu, mais qu'importe ? Il est des actions sur lesquelles on ne peut ramener trop souvent l'admiration des hommes. Quoi ! l'on écrira et l'on récriera sans cesse les histoires d'un César, d'un Pompée qui massacrèrent des nations, et l'on ne pourra revenir sur le discours énergique et pieux d'un Muret qui conserva la vie à un homme !

» La mer interdite à l'homme lui épargne.

» roit la moitié de ses guerres «. . . . Si cette réflexion étoit vraie au temps de Sénèque, elle est évidente de nos jours.

» Nous allons chercher à travers les flots un nouveau monde à dévaster «. . . . Le beau texte pour faire honneur aux anciens des découvertes des modernes !

S. C. Pour finir cet extrait d'une manière intéressante, j'avois à choisir entre deux morceaux : l'un est la description d'un déluge ; l'autre, une scène morale entre Sénèque, Lucilius et Gallion. J'ai donné la préférence à celui-ci, non comme au plus beau, mais comme au plus analogue à mes vues. C'est Sénèque qui va parler.

» Lucilius, vous m'aviez souvent entendu dire que Gallion, mon frère, qu'on aime trop peu quand on l'aime autant qu'on peut aimer, et qui ne connoissoit pas les autres vices, avoit en horreur la flatterie. Nous nous certâmes d'essayer sur lui ce subtil et dangereux poison «. . . . Je n'approuverai pas ce complot. Laissons à la malice des circonstances le soin de mettre les vertus à l'épreuve, et n'exposons point, de propos délibéré, nos amis à perdre quelque chose de l'estime que nous leur avons accordée.

» Vous commençâtes par louer son génie. Quel génie ! Le plus beau de la nation, le plus digne du culte des mortels : un génie plein de vigueur, un génie supérieur à tous les obstacles «.

» Cet éloge le fit reculer «.

» Vous vous rejettâtes sur ses mœurs , sa modération , sa frugalité au milieu d'une opulence dont il jouissoit sans l'affectation de l'orgueil et sans la fausseté du mépris «.

» Il vous coupa la parole «.

» Vous vous réduisîtes à admirer avec une simplicité tout-à-fait ingénue cette douceur de caractère , cette aménité naturelle qui captivoit tous les cœurs , cette bienfaisance qui répandoit sur un seul malheureux plus de pitié , plus de secours qu'un grand nombre n'en obtenoit du reste des hommes ; et vous mîtes à votre éloge tant d'aisance , un air si vrai , que Gallion n'eut pas le moindre soupçon du piège. D'ailleurs , qui est-ce qui se refuse à la louange d'une vertu dont les preuves sont de notoriété publique « ?

» C'est Gallion «.

» Il se montra si ferme , que vous vous écriâtes qu'enfin vous aviez trouvé l'homme invincible , l'homme dont la modestie vous étonnoit d'autant plus qu'il étoit naturel de prêter l'oreille à des choses flatteuses à la vérité , mais reconnues , mais avouées , et d'acquiescer à la voix de sa propre conscience qui nous les adressoit par la bouche d'un ami «.

» Gallion n'en sentit que plus vivement la nécessité de la résistance , et la séduction de la flatterie , lorsqu'elle emprunte le langage de la vérité «.

» Lucilius , ne soyez pas mécontent de vous :
» vous fîtes votre rôle avec toute la finesse possible ; et si vous fîtes battu , ce fut par la
» supériorité seule du caractère de votre adversaire «

Je ne m'en dédis pas : Sénèque et Lucilius me sont l'un et l'autre odieux.

Mais voici un antagoniste beaucoup plus dangereux pour Lucilius que celui-ci ne l'avoit été pour Gallion : c'est Sénèque , lorsqu'il dit à Lucilius :

» Quand vous desirez des éloges , pourquoi
» les devoir à d'autres ? Louez-vous vous-même « Et ce que Sénèque encourage Lucilius à se dire est très - séduisant ; puis il ajoute avec une perfidie incroyable :

» Peut-être croirez-vous que je cherche à
» vous surprendre et à venger Gallion. Entre
» ces embûches , choisissez celle que vous voudrez. Je consens que vous commenciez par
» moi , à vous méfier des adulateurs «

Cela est très-délié ; mais ce qui suit me le paroît encore davantage.

» Lucilius , je veux converser familièrement
» avec vous. Il est un service important à vous rendre , et je m'en charge. Il seroit facile de
» s'enorgueillir à celui que la nation et le souverain ont jugé digne par ses talents et ses
» vertus d'administrer une province qui a soutenu le choc et amené la ruine de deux grands
» états ; le prix du sang carthaginois et du

» sang romain ; une province qui a vu les for-
» ces réunies de quatre grands généraux ; re-
» levé la fortune de Pompée, fatigué celle de
» César ; mis en fuite Lépide, et changé la
» destinée de tous les partis ; une province qui
» assista à un grand spectacle, celui du pas-
» sage rapide de l'élévation à l'abaissement,
» et de la variété des efforts de la fortune con-
» tre l'édifice de la grandeur. C'est l'instruc-
» tif et effrayant tableau que je tiendrai sans
» cesse sous vos yeux. Ce gouvernement, le
» plus important de l'empire, vous eût-il été
» transmis en propriété par une longue suite
» d'illustres ancêtres, je vous dirai : Loin,
» loin de vous l'orgueil d'un superbe patri-
» moine, mais trop étranger à son posses-
» seur «.

Sénèque, mon philosophe, mon sage, que faites-vous là ? Vous administrez sciemment, prudemment à un malade un remède empoisonné.

A présent on peut voir, livre 3, chapitre 27, la description du déluge. Avec quels grands traits, quelle éloquence la terrible catastrophe est peinte ! A chaque ligne, le ravage et l'épouvante s'accroissent ; on est poursuivi, on se sauve devant les flots, on grimpe sur la cime des montagnes avec les malheureux qui s'y sont réfugiés ; on mêle ses cris à leurs cris ; on partage leur désespoir ; on tombe avec eux dans

un silence affreux , et l'on éprouve avec eux leur stupeur.

Et puis , pour sceller ma page du cachet de Sénèque , comme ce philosophe scelloit la sienne du cachet d'Epicure : » Si les efforts continus » d'un nombre infini de méchants n'ont point » encore porté la perversité à sa dernière perversité , quelle ne sera pas la lenteur des » progrès de la sagesse , dont si peu d'hommes » se font une affaire « !

§. CI. Je pourrois m'arrêter ici ; ce que j'ai dit de Sénèque , sinon sans erreur , du moins sans partialité , suffiroit pour bien connoître l'homme et l'auteur ; mais il me reste à répondre à quelques-uns de ses détracteurs ; ce que je vais faire le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'ingénieux et élégant abbé de Saint-Réal a nommé Sénèque dans plusieurs endroits de ses ouvrages : il y est parlé d'un entretien du philosophe avec la courtisane Epicaris ; de sa présence à une des assemblées des conspirateurs de Pison , et de son projet de monter au trône de l'empire. Mais lorsqu'on cherche la preuve de ces faits dans l'histoire , on trouve que ce sont autant de fictions , et que Saint-Réal s'est amusé à écrire un roman : or , l'on ne réfute point un roman ; on désireroit seulement qu'un écrivain ne s'affranchît pas de la vérité , au point de défigurer les caracteres , de prêter des

actions mal-honnêtes à un homme de bien, et d'imputer des vues insensées à un homme sage. Rien n'excuse une pareille altération de la vérité, et l'on ne peut faire un plus coupable abus de ses talents. S'il est moins dangereux, il est plus lâche de calomnier ceux qui ne sont plus et qui ne peuvent se défendre : plus on met d'art et de vraisemblance dans ses impositions, plus on est criminel ; ce qui m'inclineroit à croire que le roman historique est un mauvais genre : vous trompez l'ignorant ; vous dégoûtez l'homme instruit ; vous gâtez l'histoire par la fiction, et la fiction par l'histoire. Le poète dramatique, qui peut disposer des faits jusqu'à un certain point, garde un respect scrupuleux pour les caractères.

L'auteur d'un *Dictionnaire historique*, en 6 volumes in-8°. , dit, article SÉNEQUE, qu'un commerce illicite avec la veuve de Domitius le fit reléguer en Corse.

L'époux de Julie ne s'appelloit point Domitius, mais Vinicius ; et voilà Sénèque accusé d'adultère et d'ingratitude par un écrivain qui se trompe sur le nom du bienfaiteur et du mari. Quand on assure de belles actions, on pardonne l'inexactitude ; mais doit-on la même indulgence à celui qui atteste le crime ?

Il ajoute : » On ne peut douter que Sénèque » ne fût un homme d'un rare génie ; mais la » sagesse étoit plus dans ses discours que dans » ses mœurs ; il avoit une vanité et une pré-

» somption ridicules dans un philosophe «.

Et où avez-vous vu cela ? Dans les ouvrages de Sénèque ? Non ; vous auriez pu y lire (92) :
 » Lorsque vous me demandez mes ouvrages ,
 » je ne m'en croirai pas plus éloquent que je
 » ne me croirois d'une belle figure , si vous me
 » demandiez mon portrait « Dans Suétone ? Non. Dans Dion ? mais à l'article DION , vous dites que cet homme est taxé de bizarrerie , de partialité , d'un penchant égal à la satire et à la flatterie ; qu'il paroît avoir été l'ennemi de Sénèque. . . . Et voilà le témoin que vous produisez contre celui - ci ? Permettriez-vous qu'on en usât ainsi avec vous ou avec un de vos amis ? — » Mais Sénèque est mort , et
 » je ne suis et je ne fus jamais son ami « . — Sénèque est mort , et je suis et je serai son admirateur et son ami , tant que j'existerai. Si j'ai le malheur de vivre assez long-temps pour perdre ceux qui me sont chers , Sénèque , Plutarque , Montaigne et quelques autres viendront souvent adoucir l'ennui de la solitude où mes amis m'auront laissé ; et en attendant , je défendrai ces illustres morts , comme s'ils vivoient.

§. CII. Je finirai le combat par l'ennemi le plus redoutable de Sénèque ; c'est un homme de poids , c'est un écrivain de grand goût ,

(92) *Cacterùm quodd libros meos tibi mitti desideras , non magis ideò me disertum puto , quàm formosum putàrem , si imaginem meam peteres. . . . Senec. Epist. 45.*

c'est un juge sévère : c'est Quintilien ; et pour ne pas donner à mon apologie une fausse solidité en affaiblissant ses objections, je vais les rapporter dans ses propres termes.

» Sénèque, dit Quintilien, s'est distingué
 » dans tous les genres d'éloquence. C'est à des-
 » sein que je me suis abstenu d'en parler jus-
 » qu'ici, par égard pour une prévention géné-
 » rale que je hais l'homme et que je méprise
 » l'auteur (92) ; prévention fondée sur ce que
 » je vois l'éloquence s'amollir, se dégrader,
 » tomber ; que je résiste de toute ma force à
 » sa chute, et que je tâche de ramener les
 » esprits à un goût plus sévère. Sénèque étoit
 » alors presque le seul auteur dont la lecture
 » plût aux jeunes gens (93) : non que je pré-
 » tendisse les en détourner ; mais je ne pouvois
 » souffrir qu'ils le préférassent à d'autres qui
 » valent mieux que lui, et qu'il n'avoit cessé
 » de décrier (94), persuadé qu'on ne pouvoit
 » approuver et leur manière et la sienne, qui

(92) *Propter vulgatam falsò de me opinionem, quàm damnare eum, et invisum quoque habere, sum creditus. . . . Instit. Orat. lib. 10, cap. 1, num. 125, edit. Gesner. Lips. 1738.*

(93) *Tùm autem solus hic ferè in manibus adolescentium fuit. . . . Id. ibid. num. 126.*

(94) On a fait voir dans quelques-unes des notes précédentes l'injustice et la fausseté de cette imputation. Voyez ci-dessus, note 359, tome 1, pages 275 et suivantes.

» en étoit si différente. Ses partisans le pro-
 » noient mieux qu'ils ne l'imitoient, et ils lui
 » étoient aussi inférieurs que Sénèque l'étoit
 » lui-même aux anciens. Plût au ciel qu'ils lui
 » eussent ressemblé (95) ! mais ils n'étoient
 » engoués que de ses défauts : chacun d'eux
 » en prenoit ce qu'il pouvoit, et ces mauvaises
 » copies déshonoroient un modèle qu'on se
 » vantoit d'avoir bien rendu. En accordant à
 » Sénèque nombre d'excellentes qualités (96),
 » un esprit facile et fécond, beaucoup d'étude,
 » des connoissances étendues, il faut avouer
 » que ses écrits ont été parsemés d'erreurs par
 » la négligence de ses faiseurs d'extraits. Il n'y
 » a presque pas un genre d'érudition auquel il
 » ne se soit appliqué : il a laissé des oraisons,
 » des dialogues, des poésies. Philosophe peu
 » exact (97), aucun d'eux n'inspire une plus
 » violente horreur du vice. Il a de fort belles
 » pensées, et il en a grand nombre ; beaucoup
 » qui tiennent aux mœurs et qu'il faut méditer.

(95) *Foret enim optandum, pares, aut saltem proximis, illi viro fieri. . . Id. ibid. num. 127.*

(96) *Cujus (Senecae) et multae alioqui et magnae virtutes fuerunt : ingenium facile et copiosum, plurimum studii, multarum rerum cognitio. . . Id. ibid. num. 128.*

(97) *In philosophia parum diligens, egregius tamen vitiorum insectator fuit. Multae in eo claraeque sententiae, multa etiam morum gratia legenda. . . Id. ibid. num. 129.*

» Quant à son style, je le trouve presque par-
 » tout corrompu, et ses défauts sont d'autant
 » plus dangereux qu'ils sont séduisants; on de-
 » sireroit qu'il eût pensé à sa manière, et qu'il
 » eût écrit à la manière d'un autre. S'il eût
 » dédaigné certaines beautés qui n'en sont pas;
 » s'il eût usé plus sobrement de quelques-unes,
 » s'il eût été moins épris de ses productions;
 » si la subtilité de ses idées n'eût pas affaibli
 » l'importance du sujet qu'il traitoit, il obtien-
 » droit aujourd'hui des savants une approbation
 » préférable aux acclamations des enfants. Tel
 » qu'il est, cependant il faut le feuilleter, mais
 » lorsqu'on aura le goût formé, et qu'on se
 » sera affermi dans un genre d'éloquence plus
 » austère. Voulez-vous savoir jusqu'où quel-
 » qu'un a du goût? interrogez-le sur Sénèque.
 » Je l'ai dit (98) et je le répète, Sénèque a des
 » pages dignes d'éloge, dignes même d'admi-
 » ration; mais il y a du choix; et ce choix,
 » que ne l'a-t-il fait lui-même (99) « ?

(98) *Multa enim (ut dixi) probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modo curae sit, quod utinam ipse fecisset! . . . Id. ibid. num. 131.*

(99) Une réflexion qui s'offre d'abord à l'esprit en lisant ce jugement de Quintilien sur notre philosophe, c'est que si tous ceux qui ont calomnié la vie, les mœurs et les actions de Sénèque n'ont été que les échos des Suilius, des Dion, des Xiphilin, des Sacy, etc. les littérateurs modernes qui l'ont critiqué le plus sévèrement comme écrivain, n'ont fait de même que se trainer sur

s. CIII. Quintilien naquit la seconde année du règne de Claude ; alors Sénèque avoit quitté le barreau. Celui-ci professa la philosophie ; l'autre, l'art oratoire ; tous deux furent instituteurs des grands , mais Quintilien resta maître d'école , et Sénèque devint ministre.

Sénèque avoit résisté avec courage aux inclinations vicieuses de Néron : Quintilien avoit divinisé Domitien du vivant même de ce prince sanguinaire (100).

Quintilien avoue qu'on lui soupçonnoit de la haine contre le philosophe ; il me semble que ce soupçon , qui en auroit condamné un autre au silence , devoit rendre Quintilien très-circonspect.

Quintilien n'est franc ni dans sa critique , ni dans son éloge ; on y sent de la gêne.

A son avis, le style de Sénèque est corrompu ; le sien n'a-t-il rien d'âpre et de barbare ? Le défaut de l'un n'excusera pas le défaut de l'autre ; mais j'espérerai de la modération , lorsque le juge sera l'accusateur , et que la sentence frappera également sur l'accusateur et sur l'accusé.

les pas de Quintilien , et répéter , en d'autres termes , commenter , étendre ou abrégier le passage de ce rhéteur , sans y ajouter une seule observation nouvelle , et qui ne soit ou le développement ou le résultat de ses idées , vraies ou fausses.

(100) Voyez les *Institutions oratoires* , lib. 4, *præfat.* num. 3 , 4 et 5 ; et lib. 10, cap. 1 , num. 91. *edit.* Gesner. *Lips.* 1738.

Quintilien sera-t-il plus excusable de n'être pas éloquent, en donnant des préceptes d'éloquence ; d'être dur, en prêchant l'harmonie ; incorrect, inélégant, en exaltant la pureté du style, que Sénèque d'être laconique et scabreux en philosophant (101) ?

Si l'on veut savoir jusqu'où quelqu'un a du goût, il faut l'interroger sur Sénèque ! . . . Est-ce du goût pour la phrase, ou du goût pour les choses ?

Pour nous, qui professons l'impartialité, admirateurs de Sénèque et de Quintilien, nous prononcerons que leurs qualités leur appartiennent, et que leur vice est celui de leur temps, s'ils ont été vicieux. Le critique de Sé-

(101) Joignez à ces observations celles de l'auteur anonyme d'une *Vie de Sénèque*, imprimée à Paris en 1776. Tout ce qu'il dit à ce sujet mérite d'être lu : je n'en citerai que ce seul passage. » Si la force de la vérité » arrache à Quintilien quelques éloges équivoques, son » inimitié lui a suggéré des expressions malignes qui » ont porté coup à la réputation littéraire de notre philosophie. Une foule d'ignorants Zoïles ont servi d'échos » à ce rhéteur, et ont poussé l'injustice jusqu'à accuser » Sénèque d'avoir corrompu l'éloquence de son siècle ; » mais il ne corrompt rien ; il suivit son génie, il s'accommoda au goût de ses contemporains, il eut l'avantage de leur plaire et de s'en faire admirer ; et l'envie » lui fit un crime de ce qui passeroit pour vrai talent » dans un homme moins célèbre ». . . . Pages 85, 86. Voyez ce qui précède depuis la page 71.

neque ne sera pas l'approbateur de Tacite , et tant pis pour lui.

Maintenant, que la langue latine est morte , et que nous n'en pouvons être que de mauvais écrivains et de médiocres juges , même après y avoir donné un aussi grand nombre d'années qu'Erasmus , Meursius , Sadolet , Sannazar et Muret , je demanderai si c'est le fonds des choses , ou le style qui doit nous attacher , sur-tout dans les auteurs en prose ?

§. CIV. Ah ! si j'avois lu plutôt les ouvrages de Sénèque , si j'avois été imbu de ses principes à l'âge de trente ans , combien j'aurois dû de plaisirs à ce philosophe , ou plutôt combien il m'auroit épargné de peines ! O Sénèque ! c'est toi dont le souffle dissipe les vains fantômes de la vie ; c'est toi qui sais inspirer à l'homme de la dignité , de la fermeté , de l'indulgence pour son ami , pour son ennemi , le mépris de la fortune , de la médisance , de la calomnie , des dignités , de la gloire , de la vie , de la mort ; c'est toi qui sais parler de la vertu et en allumer l'enthousiasme. Tu aurois plus fait pour moi que mon pere , ma mere et mes instituteurs ; ils vouloient tous me rendre bon , mais ils en ignoroient les moyens. Que je hais à présent les détracteurs de Sénèque ! Leur goût pusillanime me tenoit les yeux attachés sur Cicéron , qui pouvoit m'apprendre à bien dire , et me déroboit la lecture de celui qui
m'auroit

m'auroit appris à bien faire (102). Cependant quelle comparaison entre la pureté de style ,

(102) Voici encore un homme de lettres d'une étendue d'esprit et d'une sagacité peu communes, qui, après avoir fait une étude réfléchie de Sénèque et de Cicéron, ne balance pas à préférer Sénèque, comme philosophe et comme moraliste, à l'orateur Romain. Plus on aura lu et médité ces auteurs, et plus on sera frappé de l'intervalle immense qui les sépare, considérés particulièrement sous ces deux rapports; mais en faveur de ceux qui incapables, soit par ignorance, soit par une paresse d'esprit non moins funeste, de comparer deux idées entr'elles, veulent cependant avoir un avis, et qui, soumis en esclaves à l'autorité, croient qu'une opinion est vraie lorsqu'elle est ancienne, ou parce que tel ou tel homme célèbre l'a soutenue, on rapportera ici un passage de l'auteur des *Essais*, qui contient son jugement sur Platon, Cicéron, Plutarque et Sénèque. Ce passage, plein de sens et de raison, est d'autant plus important, que plusieurs critiques, qui, dans un siècle où l'esprit philosophique a fait tant de progrès, paroissent conserver tous les préjugés de leur enfance et de leur éducation, ont rejeté comme une espèce de blasphème ce qu'on a dit de Cicéron et de Sénèque dans la préface du premier volume. L'éditeur n'a pourtant fait, au fond, que confirmer sur quelques points le sentiment de Montaigne; mais ces critiques l'ignoroient; et, persuadés que cette opinion étoit nouvelle, ils ont traité de paradoxe ce qui leur auroit paru démontré, s'ils eussent su que l'auteur des *Essais* avoit dit à peu près la même chose, il y a environ deux cents ans. Cela rappelle une excellente plaisanterie d'un homme d'esprit: quelqu'un demandoit en sa présence à Dacier, admirateur peut-être outré des anciens, lequel est le plus beau d'Homère ou de Virgile? Le philo-

que je n'ai point acquise avec le premier, et la pureté de l'ame, qui se seroit certainement

rophe, sans attendre la décision du savant, répondit avec vivacité : *Homere est plus beau de deux mille ans.*

Le passage qu'on va lire est un peu long, mais on ne peut l'abrèger sans l'affoiblir; et si je me contentois de l'indiquer, la plupart des lecteurs, qui seront charmés de le trouver ici, ne prendroient pas la peine de le chercher dans l'original.

» Quant à mon autre leçon, dit Montaigne, qui mesle
 » un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprends à
 » ranger mes opinions et conditions, les livres qui m'y
 » servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est Français, et
 » Sénèque. Ils ont tous deux cette notable commodité
 » pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est
 » traitée à pieces desousues, qui ne demandent pas l'o-
 » bligation d'un long travail, de quoy je suis incapa-
 » ble : ainsi sont les Opuscules de Plutarque, et les
 » Epistres de Sénèque, qui sont la plus belle partie de
 » leurs escrits, et la plus profitable. Il ne faut pas grande
 » entreprinse pour m'y mettre, et les quitte où il me plaist :
 » car elles n'ont point de suite et dépendance des unes
 » aux autres. Ces auteurs se rencontrent en la pluspart
 » des opinions utiles et vrayes, comme aussi leur for-
 » tune les fist naistre environ mesme siecle ; tous deux
 » précepteurs de deux empereurs Romains ; tous deux
 » venus de pays estranger ; tous deux riches et puissants.
 » Leur instruction est de la cresse de la philosophie,
 » et présentée d'une simple façon et pertinente. Plutar-
 » que est plus uniforme et constant : Sénèque plus on-
 » doyant et divers. Cettuy-ci se peine, se roidit et se tend
 » pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et
 » les vicieux appétits : l'autre semble n'estimer pas tant
 » leur effort, et desdaigner d'en haster son pas et se

accrue , fortifiée en moi , en étudiant , en méditant , en me nourrissant du second ! A l'âge

» mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions pla-
» toniques , douces et accommodables à la société civile :
» l'autre les a stoïques et épicuriennes , plus esloignées
» de l'usage commun , mais , selon moi , plus commodes
» en particulier , et plus fermes. Il paroist en Sénèque
» qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son
» temps : car je tiens pour certain que c'est d'un juge-
» ment forcé qu'il condamne la cause de ces généreux
» meurtriers de César : Plutarque est libre par-tout. Sé-
» neque est plein de pointes et saillies ; Plutarque de
» choses : celui-là vous eschauffe plus , et vous esmeut ;
» cettuy-ci vous contente davantage , et vous paye mieux :
» il nous guide ; l'autre nous pousse «.

» Quant à Cicero , les ouvrages qui me peuvent servir
» chez luy à mon desseing , ce sont ceux qui traitent
» de la philosophie , spécialement morale. Mais à con-
» fesser hardiment la vérité (car puisqu'on a franchi les
» bornes de l'impudence , il n'y a plus de bride) , sa
» façon d'escrire me semble ennuyeuse , et toute au-
» tre pareille façon : car ses préfaces , définitions , parti-
» tions , étymologies , consomment la pluspart de son ou-
» vrage ; ce qu'il y a de vif et de mouëlle , est estouffé
» par ces longueries d'apprests. Si j'ay employé une heure
» à le lire , qui est beaucoup pour moy , et que je re-
» mentoive ce que j'en ay tiré de suc et de subsas , la
» pluspart du tems je n'y trouve que du vent : car il
» n'est pas encore venu aux arguments qui servent à son
» propos , et aux raisons qui touchent proprement le noëud
» que je cherche. Pour moy , qui ne demande qu'à de-
» venir plus sage , non plus sçavant ou éloquent , ces
» ordonnances logiciennes et aristotéliques ne sont pas à
» propos ; je veux qu'on commence par le dernier point :

que j'ai, à l'âge où l'on ne se corrige plus, je n'ai pas lu Sénèque sans utilité pour moi-

» j'entends assez que c'est que *mort* et *volupté* ; qu'on
 » ne s'amuse pas à les anatomiser. Je cherche des raisons
 » bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en
 » soutenir l'effort ; ny les subtilitez grammairiennes,
 » ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations
 » n'y servent. Je veux des discours qui donnent la première
 » charge dans le plus fort du doute ; les siens languissent
 » autour du pot : ils sont bons pour l'escole, pour le barreau
 » et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller,
 » et sommes encore un quart-d'heure après, assez à tems
 » pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsi
 » aux juges qu'on veut gagner à tort ou à droict, aux
 » enfans et au vulgaire, à qui il faut tout dire, et voir
 » ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me
 » rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois *or oyez*,
 » à la mode de nos hérauts ; les Romains disoient en leur
 » religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sar-*
 » *sint corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy.
 » J'y viens tout préparé du logis ; il ne me faut point
 » d'allèchement ny de saulce ; je mange bien la viande
 » toute crüe ; et au lieu de m'esguiser l'appétit par ces
 » préparatoires et avant-jeux, on me le lasse et affadit. «.

» La licence du tems m'excusera-t-elle de cette sacri-
 » lege audace, d'estimer aussi traisnans les dialogismes
 » de Platon mesme, estouffans par trop sa matiere, et
 » de plaindre le tems que met à ces longues interlocu-
 » tions vaines et préparatoires, un homme qui avoit
 » tant de meilleures choses à dire ? Mon ignorance m'ex-
 » cusera mieux sur ce que je ne voy rien en la beauté de
 » son langage. Je demande en général les livres qui usent
 » des sciences, non ceux qui les dressent. Les deux pre-
 » miers (Plutarque et Sénèque), et Plin et leurs sem-

même , pour tout ce qui m'environne : il me semble que je crains moins le jugement des hommes , et que je crains davantage le mien ; il me semble que j'ai moins de regret aux années écoulées , et que je prise moins celles qui suivront ; il me semble que j'en vois mieux l'existence comme un point assez insignifiant entre un néant qui a précédé et le terme qui m'attend. Ah ! quel mal on m'a fait ! pour rendre le littérateur meilleur écrivain , on a empêché l'homme de devenir meilleur : Sénèque ne m'a point endurci , mais j'avoue qu'il y a bien peu de choses qui puissent me faire crier.

§. CV. Ce n'est point sur quelques pages de Sénèque qu'on apprend à le connoître et qu'on acquiert le droit de le juger. Lisez-le , relisez-le en entier , lisez Tacite , et jetez au feu mon apologie : car c'est alors que vous serez vraiment convaincu que ce fut un homme de grand talent et d'une vertu rare , et que vous mettrez ses détracteurs dans la classe des hommes les plus méchants et les plus injustes (103 g).

» blables , ils n'ont point de *hoc age* ; ils veulent avoir
 » à faire à gens qui s'en soyent advertis eux-mêmes ,
 » ou s'ils en ont , c'est un *hoc age* substantiel , et qui
 » a son corps à part α. . . . *Essais* de Montaigne , liv. 2 ,
 chap. 10 , pages 162 et suiv. tome II , édition de la
 Haye , 1727 ; et pages 264 et suiv. de la belle édition
 d'Abel Langelier , Paris , 1595 , in-fol.

(103 g) Je lui ai témoigné mon respect et ma reconnaissance en implorant deux habiles artistes à exécuter son buste en bronze , d'après une tête antique assez belle.

§. CVI. Résumons. Sénèque n'a été ni le corrupteur de Julie, ni l'amant d'Agrippine : son exil en Corse fut amené par une intrigue de cour. Il ne déroba point à son élève la connoissance des grands auteurs : il en reçut des largesses que les hommes puissants sollicitoient sans pudeur, qu'il ne pouvoit rejeter sans péril, et qu'il posséda sans avarice et sans faste. Comment auroit-il pu tremper dans un parricide (103), auroit-il été confident du projet d'assassiner Agrippine, sa bienfaitrice ? Il n'aspira point à l'empire ; Néron ne put même l'impliquer dans la conjuration de Pison. Il n'applaudit point aux goûts indécens de l'empereur. Sa conduite ne démentit jamais ses principes. La *Consolation à Polybe* qui nous est parvenue, n'est point celle qu'il écrivit ; le fragment qui porte son nom est ou l'essai d'un littérateur obscur, ou l'ouvrage d'un satyrique qui s'étoit proposé de tourner en ridicule l'empereur et son ministre, d'avilir le philosophe aux yeux du peuple ; d'en faire la risée de la cour, et de le brouiller avec les stoïciens. Il n'eut pour ennemis parmi ses contemporains qu'un Suilius, homme couvert de forfaits, qu'un Dion Cassius, le calomniateur perpétuel des grands personnages de la république, qu'un Xiphilin, auteur bizarre, l'infidèle abrégiateur de Dion ; parmi les modernes, que des têtes retrécies par un

(103) Voyez ci-dessus, §. 95, note 205.

fanatisme détracteur des vertus payennes ; pour critiques , que des ignorants qui ne l'avoient pas lu , que des envieux qui l'avoient lu avec prévention , que des épicuriens dissolus et révoltés de sa morale austère , que des littérateurs qui préféreroient la pureté du style à la pureté des mœurs , une période harmonieuse à une sentence salutaire. Quant à la prétendue lettre apologétique adressée au sénat après la mort d'Agrippine , j'inviterai ceux qui seroient encore tentés de lui en faire un reproche , de revenir sur ce que j'en ai dit plus haut , et de peser mûrement ce que j'en vais dire ici.

§. CVII. On ne sauroit douter que Sénèque n'en imposât au tyran , soit par l'autorité de l'homme sage sur l'homme dissolu , soit par l'exercice habituel de sa fonction d'instituteur ou de censeur. Ce furent ses efforts réunis à ceux de Burrhus qui arrêterent le cours des assassinats prêts à s'exécuter (104). C'étoit le seul personnage de la cour que Néron respectât ; la haine secrète du souverain et des courtisans en étoit d'autant plus profonde : voilà le témoin incommode dont il falloit se délivrer , et contre lequel toutes les batteries étoient dirigées ; aussi de tous les meurtres ordonnés par le monstre ,

(104) *Idaturque in caedes , nisi Afranius , Burrhus et Annaeus Seneca obviam issent. . . . Tacit. Annal. lib. 13 , cap. 2.*

aucun ne lui fut plus agréable (105) ; il brisoit la seule digue qui s'opposoit à sa perversité. Falloit-il le seconder ? En le chargeant de la lettre apologétique , le tigre captieux lui tendoit un piège. » Je vais , se disoit-il à lui-même , le » placer entre la mort , s'il refuse , et le déshonneur , s'il obéit. Que fera-t-il ? « . . . Ce qu'il fera ? Ce qu'il doit faire. Il trompera ton attente , et il continuera de te tourmenter par le spectacle imposant de la vertu. Il est l'égide de tous les gens de bien que ta fureur menace ; il la leur conservera. Il sait qu'il y a des circonstances où il y a plus de courage à vivre qu'à mourir (106).

Par son refus et par sa mort Sénèque auroit été l'assassin de tous ceux qu'il eût abandonnés à la férocité de Néron. Quelles auroient été les premières victimes d'une résistance inconsiderée ? Sa femme peut-être , ses frères , ses amis , une foule d'honnêtes et braves citoyens.

Vous qui l'accusez , c'est à vous qu'il demande conseil dans cette conjoncture critique. Que lui eussiez-vous dit ? Je l'ignore ; mais je

(105) *Sequitur caedes Annaei Senecae , laetissima principi. . . . Tacit. Annal. lib. 15, cap. 60.*

(106) C'est ce que Sénèque dit expressément dans la lettre 78 , tome 2 , page 403 , *edit. Varior. Imperavi mihi ut viverem ; aliquandò enim et vivere , fortiter facere est.*

lui aurois dit, moi : » Quel avantage y a-t-il
» que Néron ajoute un second crime à un pre-
» mier, et qu'il mêle le sang de son instituteur
» à celui de sa mere ? Sénèque ! Néron, Tigel-
» lin et Poppée ont les yeux ouverts sur vous ;
» ils s'attendent à un refus dont votre mort,
» qu'ils desirent, et celle de beaucoup d'autres
» qu'ils ont proscrits dans leurs ames féroces ,
» seront la suite : les satisferez-vous ? Je me
» jette à vos pieds, j'embrasse vos genoux, et
» je vous demande grace pour tous ces malheu-
» reux. Enverrez-vous le centurion à Novius
» Priscus, votre ami ? Songez que sa vie est
» attachée à la vôtre. Qui sait ce que devien-
» dront vos proches, lorsque vous ne serez plus ?
» N'en doutez pas, on leur fera un crime de
» votre tendresse pour eux, de leur tendresse
» pour vous ; on verra en eux autant de ven-
» geurs qu'il faut exterminer «.

» Blâmez-vous ce pere malheureux qui se
» couronna de fleurs à la table de Caligula,
» le jour même que le tyran avoit fait égorger
» son fils (107) ? Non sans doute. Et pourquoi
» ne le blâmez-vous pas ? C'est qu'il lui restoit
» un second fils. Et Néron est-il moins à re-
» douter que Caligula ? N'avez-vous personne
» à conserver, et ne vous reste-t-il pas une
» mere, une épouse, des freres et des amis « ?
» Si votre mort devoit entraîner celle du ty-

(107) Voyez Sénèque, *de ira*, lib. 2, cap. 33.

» ran sanguinaire , nous vous dirions : Mourez,
» il n'y a pas à balancer ; mais vous ne serez
» plus, le tyran restera , et les gens de bien de-
» meureront sans appui «.

» Entre le parti qui réjouira les scélérats et le
» parti qui affligera les gens de bien , y a-t-il
» à hésiter « ?

» Vous n'êtes point un simple particulier ,
» vous êtes un homme public ; vous ne vous
» appartenez point à vous seul. Ne vous consi-
» dériez-vous que comme un de ces satellites
» préposés à la garde des bêtes féroces , croyez-
» vous qu'il vous fût permis de quitter votre
» poste et de les lâcher sur vos concitoyens ?
» Qu'elle différence mettez-vous entre celles
» qu'on tient renfermées dans des loges , et
» celles qui remplissent ce palais ? Les unes ne
» déchireront que les malfaiteurs , les autres
» déchireront les gens de bien «.

» Ce n'est pas la méchanceté seule du souve-
» rain que vous suspendez ; vous enchaînez
» encore la fureur ambitieuse et de ses affran-
» chis et de ses courtisanes. Voyez dans quel-
» les mains vous allez déposer l'autorité sou-
» veraine « !.

» Craindriez-vous qu'on ne vous accusât de
» lâcheté ? Est-ce qu'on ignore combien la vie
» a peu de prix à vos yeux ? Et d'ailleurs , que
» vous importent les discours du peuple ? La
» vraie grandeur ne consiste-t-elle pas à faire
» le bien , même en s'exposant à l'ignominie « ?

» Quand vous devriez mourir demain , il
 » ne faudroit pas mourir aujourd'hui. Dans le
 » poste que vous remplissez , qui sait le prix
 » d'un jour , d'une heure , quel forfait vous
 » pouvez prévenir ? Lorsqu'il sera commis , on
 » s'écriera : Ah ! si Sénèque eût vécu ! Hélas !
 » votre dernier moment n'est peut - être que
 » trop proche ; il reste un homme de bien , et
 » vous allez l'immoler « !

» Le sacrifice de la vie donne aux actions
 » un éclat qui prouve moins la force de celui
 » qui s'y résout que la foiblesse de celui qui
 » s'en étonne. Un autre montreroit sans doute
 » du courage à mourir ; vous en montrerez da-
 » vantage à vivre : un autre ne penseroit qu'à
 » lui ; Sénèque se souviendra de ses conci-
 » toyens : un autre s'illustreroit par sa résis-
 » tance ; votre condescendance sera blâmée ,
 » vous n'en doutez pas , et c'est par cette rai-
 » son que vous en sercz plus grand (108, «.

(108) Puisque l'occasion s'en présente , il ne sera pas inutile de remarquer ici en passant , que cette réponse de Papinien , si vantée par plusieurs écrivains modernes , qui , dit-on , coûta la vie à son auteur , et qu'on oppose encore aujourd'hui , avec plus de zèle que de raison , à la conduite de Sénèque , est une pure fable. On prétend que Caracalla ayant tué son frere Geta , chargea Papinien d'excuser ce meurtre auprès du sénat et du peuple Romain , mais que Papinien lui répondit courageusement : *Il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser.* Spartien , d'où ce récit est tiré , n'y ajoute aucune foi ,

Que Néron exigeoit-il de Sénèque ? de louer un parricide ? Non , mais de prévenir les suites funestes d'un crime commis , en peignant au

et rapporte seulement ce fait comme un bruit que beaucoup de gens répandoient (*multi dicunt*) , mais qui n'étoit pas moins incertain que tous ceux qui couroient sur la cause de la mort de Papinien. » On voit , dit - il , » par la grande diversité qui regne dans la narration des » auteurs qui ont parlé de cet événement , qu'ils en ont » tous ignoré la cause ; mais j'aime mieux rapporter » leurs différents récits , que passer sous silence la mort » d'un aussi grand homme α . . . Il raconte ensuite sur le même sujet un autre bruit populaire , qui , selon lui , n'a pas plus de fondement ; et après en avoir fait voir l'in vraisemblance , il finit par assurer que Papinien mourut victime de son attachement pour Géta , et fut enveloppé dans la proscription qui fit périr tous les partisans de ce prince. Voici les propres paroles de Spartien : j'ai tâché d'en prendre l'esprit , sans m'astreindre à une traduction littérale , mais aussi sans rien ajouter à son texte. *Scio de Papiniani nece multos ita in literas retulisse ut cœdis non sciverint causam , aliis alia referentibus ; sed ego malui varietatem opinionum edere , quàm de tanti viri caede reticere . . . Multi dicunt Bassianum , occiso fratre , illi mandasse ut et in senatu pro se et apud populum facinus dilueret ; illum autem respondisse : Non tam facile parricidium excusari posse , quàm fieri. Est etiam hæc fabella , quod dictare noluerit orationem quâ invehendum erat in fratrem , ut causa ejus melior feret qui occiderat ; illum autem negantem respondisse : Aliud est parricidium , accusare innocentem occisum. Sed hoc omninò non convenit : nam neque præfectus poterat dictare orationem ; et constat eum quasi fautorem Getæ occisum . . . Spartian. in vita Caracallæ , cap. 8 , inter*

sénat et au peuple une femme ambitieuse, telle qu'étoit Agrippine, une mere dangereuse, telle qu'étoit Agrippine; ce qu'il fit. Dans ce moment, dit Tacite (109), les regards se détournèrent de la férocité inouïe de Néron, pour s'arrêter sur l'indiscrétion de Sénèque. Et quelle indiscrétion Sénèque avoit-il commise? Il avoit avoué le crime? Non, il ne l'avoit pas avoué, j'en appelle au récit même de Tacite. La tentative du vaisseau étoit connue; quoi de mieux à faire que de la pallier, en l'imputant à la fortune de Rome? Agrippine étoit morte; quoi

Hist. August. Script. Tome I, pages 722, 723, edit. Lugd. Batav. 1671. Voyez aussi Aurelius Victor, de Caesaribus, cap. 20. Et notez que Zozyne ne dit pas un seul mot de cette prétendue réponse de Papinien, que, selon lui, Caracalla fit massacrer par les soldats, pour écarter le seul obstacle qui s'opposât à l'exécution du projet que ce prince avoit formé de se défaire de son frere Géta. *Hunc (Papinianum) praefecti praetorio munere fungentem suspectum Antoninus habebat, aliâ nullâ de causâ, quàm quod Papinianus animadvertens eum infesto erga Getam fratrem animo esse, quò illi minus insidiaretur, pro viribus impediret. Hoc igitur impedimentum è medio remove volens, Papiniano per milites necem struit, spatiumque nactus, fratrem interficit, quum ne quidem mater adcurrentem ad se potuisset eripere:...* Zozym. Hist. nov. lib. 1, pag. 11, edit Oxon. 1679.

. (109) Annal. lib. 14, cap 11. Ergò non jam Nero, cujus immanitas omnium questus anteibat, sed adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset.

de mieux à faire que d'en accuser sa propre fureur ? Il étoit difficile de croire, ajoute Tacite (110), qu'une femme échappée aux flots eût envoyé un assassin avec un poignard contre une flotte et des cohortes. Comme si tout audacieux n'étoit pas le maître de la vie d'un général, même au centre de son armée ! L'attentat prétendu d'Agérinus avoit éclaté, et il eût été plus imprudent de s'en taire que d'en parler.

§. CVIII. Je m'étois promis de ne plus rien publier de ce que j'écrirois : non que j'eusse pris en dédain la considération qu'on obtient par des succès littéraires ; mais nos critiques sont si amers, le public est si difficile, et l'on a reçu avec une indifférence si propre à décourager, des ouvrages que je me glorifierois d'avoir faits, qu'il n'y avoit guère qu'un sujet aussi intéressant pour une âme honnête et sensible, la défense d'un sage, qui pût me distraire de la sévérité de nos juges, de la satiété de nos lecteurs, de la médiocrité de mon talent et de la sagesse de mon projet :

§. CIX. Je m'attendois à des critiques et à des injures ; mon attente n'a point été trompée. Avant que de répondre aux critiques, j'ai cru devoir consulter des hommes sages, et voici ce qu'ils m'ont dit.

(110) *Annal. lib. 14, cap. 11. Quis adeò hebes inveniretur, ut crederet, aut à muliere naufragâ missum cum telo unum qui cohortes et classes imperatoris perfringeret ?*

Ce n'est pas la centième fois qu'on vous ait injurié et critiqué, sans que vous ayez répondu. Vous vous êtes bien trouvé de cette indifférence ou de ce mépris : on l'a remarqué et l'on vous en a loué : taisez-vous donc. Les feuilles éphémères de vos aristarques son parfaitement oubliées, et l'on ne saura plus à qui vous en voulez ; en les réfutant, vous ménagerez une réplique à ceux qui les ont écrites, et vous les servirez à leur gré. Si leur honnête projet est d'affliger l'auteur qu'ils attaquent, comme on n'en sauroit douter, vous les entretiendrez dans la douce persuasion qu'ils y ont réussi. Ceux d'entre vos lecteurs que votre apologie n'a pas convertis, ne changeront pas d'avis. En prolongeant de scandaleuses disputes où l'on se déchire mutuellement, vous vous prêterez à la malignité d'une certaine classe de citoyens ignorants et oisifs qui les blâment et qui s'en amusent. La fastidieuse répétition des mêmes imputations, entraînera une répétition non moins fastidieuse des mêmes réponses, et il seroit facile que vous gâtassiez votre ouvrage en l'alongeant. Votre réplique seroit excellente, qu'elle auroit au moins l'inconvénient d'arracher à l'obscurité des ouvrages et des noms faits pour y rester. Demeurez en repos ; épargnez-vous à vous-même le mal que vous vous feriez : il est désagréable de se fâcher, et l'indignation ne laisse ni assez de sang-froid, ni assez d'esprit, ni assez de gaieté pour instruire et pour amuser. Avec quelles especes allez-vous vous mettre

aux prises ? Ces gens-là osent tout , parce qu'ils n'ont rien à perdre ni à craindre. Soyez plutôt un bon homme qu'un dangereux antagoniste , et contentez-vous du mérite de la candeur et de la simplicité : en éternisant la sottise d'autrui , souvent on éternise la sienne. Sur-tout ne revenez plus sur Jean-Jacques : laissez-lui la honte bien pure de sa méchanceté et de son ingratitude ; si c'est un hypocrite à démasquer , que d'autres le fassent. D'après son ouvrage posthume , cet homme n'est-il pas jugé ?

J'ai pesé mûrement ces conseils , j'ai reconnu qu'ils étoient dictés par la raison. Mon amour pour le repos et ma paresse s'en accommodoient également ; et quoique je fusse persuadé que la philosophie ne manqueroit jamais d'ennemis , et que Sénèque resteroit exposé dans l'avenir aux mêmes reproches qu'on lui a faits de nos jours , sur-tout si l'on n'y répondoit pas , j'inclinois à laisser la dispute où elle en étoit , lorsque je reçus les observations qui suivent. Je proteste qu'elles ne sont pas de moi Si je les publie , c'est peut-être un peu par vanité , bien que le seul motif que je m'avoue , ce soit d'opposer entre eux les différents jugemens qu'on a portés de mon essai , et de montrer combien il importe de ne pas s'en rapporter à d'autres , si l'on veut avoir son opinion. L'anonyme dit :

» On objecte , 1°. à l'auteur de l'*Essai sur la*
» *vie et les écrits de Sénèque* , qu'il en es
» moins

» moins l'historien que l'apologiste « . . . Et nous répondrons que c'étoit précisément le contraire qu'il falloit dire , s'il n'a rien omis de ce qu'il étoit possible de savoir des mœurs de Sénèque , et s'il n'a pas su tout ce qui pouvoit servir à sa défense.

2^o. » Que plus de sang-froid auroit peut-être » prouvé plus d'impartialité « . . . Et moins d'intérêt pour la vérité , moins d'indignation contre la calomnie , moins de mépris pour les modernes échos des calomniateurs anciens , pour des écrivains obscurs qui prononceroient magistralement sur les écrits d'un auteur célèbre , et qui attaqueroient sans ménagement et sans pudeur les mœurs d'un malheureux illustre qu'il sera toujours honnête de défendre. Et quand sera-t-il permis à l'écrivain de se passionner , si ce n'est en plaidant la cause de la vertu ? Si l'auteur parle si vivement en faveur d'un philosophe auquel il n'est attaché par aucun lien personnel , avec quelle chaleur ne nous défendrait-il pas , si nous étions attaqués ? Êtes-vous des êtres obscurs qui n'aurez besoin d'apologistes ni pendant votre vie ni après votre mort ? ne le lisez pas ; il écrivoit pour d'autres que vous. On reconnoît dans son ouvrage un homme qui sent profondément ; un grand nombre de morceaux annonce le génie et le philosophe qui n'ont pu se cacher. Il voit toujours l'homme dans le sage , et invite ceux qui n'y voudront voir que le héros , de se mettre à sa

place avant que de prononcer , précaution sans laquelle on sera souvent injuste , on ne sera jamais indulgent , et l'on jugera les autres comme on ne voudroit pas en être jugé. De quoi s'agit-il ? De mesurer les forces de la nature mise aux épreuves les plus dangereuses , et réduite à chaque instant au choix des plus dures extrémités. Telle est la fatalité des circonstances où Sénèque s'est trouvé , qu'il étoit impossible de tracer à l'homme une route plus difficile et plus glissante pour la vertu.

APOLOGUE. Un jour il s'éleva une dispute entre un jeune homme dont on attendoit encore quelque preuve de talent , et un bon homme déjà vieux , et qui certes n'étoit pas sans considération dans la république des lettres. Le sujet étoit compliqué : il s'agissoit de philosophie , d'histoire , de morale et de goût. On représenta au jeune homme qu'il avoit pris avec son antagoniste un ton décidé qui ne convenoit pas à son âge , un ton violent qui ne convenoit à personne. Que voulez - vous , répondit le jeune homme ? je ne saurois exprimer d'une manière incertaine et foible ce dont je suis vivement persuadé. . . . C'est-à-dire , ajouta son pere , qui avoit gardé le silence jusqu'à ce moment , que vous êtes naturellement emporté , insolent et présomptueux. Avec ces qualités-là vous ne vous concilierez pas une indulgence dont j'appréhende que vous n'ayez souvent besoin. Mon fils , corrigez - vous.

Et mettant à part des eloges que je ne mérite

pas, j'ajouterai, quelle est l'ame honnête et sensible qui, revenant sur les premières lignes de ce paragraphe, ne sera pas touchée de cette manière de voir et de s'exprimer ? C'est que, *scribendi rectè, sapere est principium et fons.*

3°. » Que l'auteur est le plus mauvais écrivain vain et le plus mal-adroit des apologistes « . . . Nous pensons, nous, que le plus précieux monument qui nous reste de la philosophie ne pouvoit être plus dignement couronné que par cet Essai ; que dans le genre historique et dans le genre apologétique il est rempli de morceaux d'un grand caractère, qu'on y reconnoît l'homme de génie, le grand écrivain et l'homme sensible.

Et j'ajouterai que de ces trois qualités je n'accepte que la dernière : elle me suffit ; on peut la posséder et manquer des deux autres qu'on possède rarement sans elle : *pectus est quod disertum facit.* S'il m'arrive d'obtenir le suffrage d'un homme honnête et éclairé tel que M. de Marmontel, j'en puis être flatté, mais je n'en puis être vain. Je n'ai jamais conçu comment au milieu de tant de colosses dont la hauteur nous humilie, on osoit s'estimer quelque chose. La haine est un sentiment pénible qui ne s'élève en mon ame que contre les ennemis des talents et de la vertu, mais elle y dort. Si je suis susceptible d'une indignation forte et momentanée, mon mépris s'évanouit avec le souvenir de ceux que j'ai mé-

prisés. J'avoue cependant que si j'avois reçu de la nature l'arme redoutable d'un Montesquieu, j'aurois difficilement résisté à la tentation de l'employer contre les détracteurs de la sagesse ancienne et moderne. Si je les croyois de bonne foi, j'en aurois pitié, mais je les crois faux. C'est la religion politique que je déteste, parce qu'elle doit à la longue corrompre la philosophie et la vraie religion : la vraie religion, qui ne peut avoir dans ces hommes-là que des défenseurs hypocrites : la philosophie, que des amis pusillanimes ; et c'est ainsi que quelques-unes des excellentes productions que notre siècle transmettra aux siècles à venir, semblables aux écrits d'Aristote, offriront dans une page des autorités à l'Eumolpide contre l'académicien, et à la page suivante, des autorités à l'académicien contre l'Eumolpide.

4°. » Que l'auteur entasse dans la vie de » Sénèque un tas de faits historiques «
Il a suivi Tacite pas-à-pas. Lorsqu'il a placé son héros au milieu des personnages qui l'environnoient, il étoit sûr de l'agrandir ; l'esquisse des regnes sous lesquels Sénèque avoit vécu, ne pouvoit manquer de donner de l'intérêt, de la variété et de l'importance à son ouvrage. On oublie qu'il a fait un Essai.

S'il s'est livré à son penchant à la réflexion, nous défierons la critique d'en citer une seule ou qui ne naisse du sujet, ou qui n'y tienne

par un fil plus ou moins délié. On n'écrit pas la vie d'un philosophe pour raconter des faits ; et quelle est celle de ses réflexions qu'on eût désiré que l'auteur supprimât ?

5°. » Que l'auteur écrivoit quelquefois niaisement « . . . Sur quoi nous demanderons si celui qui le trouve niais, n'est pas le même qui le traduit comme fauteur du despotisme ? Ils sont l'un et l'autre de la même force.

6°. » Qu'ils sont au nombre de ces coupables » aristarques qui n'ont pas admiré Sénèque » autant que son ardent panégyriste sembloit » l'exiger, et qu'ils n'ont aucunement balancé » à prendre pour eux une partie des compli- » ments flatteurs qu'il leur prodigue « . . .

Ce n'est pas l'auteur, c'est la Mothe-le-Vayer, c'est Juste-Lipse, Montaigne et nombre d'autres savants personnages qui avoient dit avant lui que l'on n'entendit la satire de Sénèque que dans la bouche d'un méchant ou d'un sot. Si donc il arrivoit à un critique de prendre, sans balancer, sa part de ce compliment flatteur, il n'y a point de mal à cela, et l'on peut, je crois, lui laisser le choix de l'épithète.

7°. » Que l'auteur crée des expressions nouvelles « . . . Et pour le prouver, on en cite de vieilles. . . Mais d'ancienne ou récente création, qu'importe ? nous manquent-elles ? Peut-on compter le *dessouci* de la vie et l'*inélegance* du style parmi les mots dont la disette apprauvrit notre langue ? l'*Exangue* de Mon-

taigne est-il énergique ? N'auroit-il pas été regretté par Voltaire , et mis au nombre des expressions que cet homme de goût se proposoit de restituer au vocabulaire de l'académie.

Et *j'ajouterai* que si quelque terme nous manque , s'il peint à l'imagination , s'il plaît à l'oreille , je crois qu'il faut le hasarder. Les langues ne doivent-elles pas continuer de s'enrichir par la même voie qui les a tirées de leur première indigence ?

8°. » Qu'il y a des incorrections et des négligences « Un autre aristarque les avoit remarquées comme des fautes légères échappées à une plume rapide ; celui-ci avoit averti que plusieurs avoient déjà disparu , que c'étoit une pâture qu'il falloit laisser à la malignité envieuse , et que depuis long-temps il n'avoit paru d'ouvrage si digne de l'affliger.

Et *j'ajouterai* que je n'ai pas la vanité de prendre la partie de cette réflexion qui semble s'adresser à moi , et que nos censeurs auront sans doute le bon esprit d'en refuser la partie qui semble s'adresser à eux.

9°. » Qu'il n'a point entendu le texte où St. Jérôme inscrit Sénèque dans le catalogue des saints « Il a quelquefois écrit dans cette langue , et même avec élégance , ce qu'il pourroit avouer sans vanité. Il sait le latin , bien qu'il ait passé dans les écoles de la compagnie de Jesus , ainsi que beaucoup d'autres , sans en excepter les censeurs , cinq ou six an-

nées à l'étudier, sans l'avoir appris. Si celui qui auroit fait un contre-sens ignoroit le latin ; personne ne le sauroit. Erasme a écrit : *Hieronimus Senecam recensuit in catalogo sanctorum*, passage qu'il étoit difficile de traduire plus fidèlement qu'il ne l'a fait.

10°. » L'âme de l'auteur vaut encore mieux » que sa plume «. . . Nous le connoissons assez pour assurer que si, par hasard, il a lu ces lignes, il en a remercié le censeur ; que si celui-ci avoit débuté par cet aveu, l'homme eût abandonné l'écrivain à sa discrétion, et qu'il souhaite que l'aristarque, s'il est ecclésiastique, mérite un jour qu'on dise de lui depuis le sanctuaire jusqu'aux coulisses de l'opéra qu'il est encore plus estimable par ses vertus que par ses lumières, et que s'il n'est pas tout-à-fait un sublime journaliste, il est du moins un prêtre fort édifiant.

11°. » Qu'il existe de nos jours une confédération philosophique «. . . Nous ne savons ce que c'est que cette confédération, et nous sommes portés à croire que, loin d'être réelle, elle n'existe pas même dans la tête des critiques. Réelle, on seroit trop honoré d'y être admis. Réelle ou chimérique, qu'importeroit à celui qui vivroit isolé, qui ne fréquenteroit guère que dans sa famille ou chez quelques amis dont il s'appliqueroit depuis trente ans à cultiver l'estime, en profitant de leur exemple et de leurs conseils, et pour qui la grande

ville seroit circonscrite dans un espace assez étroit à la vérité, mais où il verroit circuler ceux d'entre ses concitoyens, ou d'entre les étrangers, illustres par leur naissance, leur dignité, l'étendue et la variété de leurs connoissances ?

Et *j'ajouterai* que l'homme rare à qui l'on s'empresse de rendre cet hommage, auroit obtenu depuis long-temps les trois sortes de lauriers dont on couronne les talents, s'il les avoit ambitionnés, et que c'est la moindre partie de l'éloge qu'il mérite.

12^o. » Que l'aristarque ou son pere a mal » parlé de Sénèque « . . . On les en croit tous deux fort capables. D'ailleurs, que signifieroit le blâme ou l'éloge de celui qui auroit intrépidement persisté, au milieu des huées de la nation, dans un imbécille acharnement contre Voltaire et la plupart de nos grands hommes ? Quand il arrive à un censeur de cette espece de défendre un Sallius, c'est peut-être sa cause qu'il plaide. L'auteur de l'Essai a pensé à ces aristarques, pere et fils ! il leur en vouloit ! Hélas ! il y a nombre d'années que leur prédecesseur, qui valoit mieux qu'eux, est tombé dans l'oubli ; et c'est, graces à l'*Ecossoise* de Voltaire, qu'on se rappelle trois ou quatre fois par an, pendant une demi-heure, qu'il a existé un Wasp l'ancien qui attestoit par serment, et qui ne parioit pas.

Et *j'ajouterai* qu'il est un secret que la plupart de nos écrivains périodiques n'ont pas en-

core découvert : c'est celui d'assurer à leurs feuilles la durée d'une semaine. Cela est fâcheux.

13°. » Qu'il a plu à l'auteur de peindre Suilius, Dion Cassius et Xiphilin comme les plus scélérats des hommes « . . . L'auteur a dit, d'après Tacite, que Suilius étoit un scélérat ; d'après Crevier, que Dion étoit le calomniateur éternel des grands hommes ; et d'après la Mothe-le-Vayer, Juste-Lipse, Bayle et Montaigne, que Xiphilin avoit la tête mauvaise ; mais il n'a pas dit de tous les trois indistinctement que ce fussent des scélérats. Si de quatre critiques, par exemple, il étoit démontré que l'un fût un homme d'esprit, mais de mœurs abominables ; le second, un juge vénal et un citoyen crapuleux ; le troisieme, un petit ignorant sans bonne foi ; le quatrieme, le plus insolent personnage qui eût encore porté son habit, et qu'on l'eût assuré sur de bonnes autorités, seroit-il permis d'entendre de tous les quatre ce qu'on n'avoit avancé que d'un seul, qu'il fût homme d'esprit et de mœurs abominables ? L'équité ne prescrirait-elle pas de distribuer ce qui appartiendrait d'éloge ou de blâme à chacun de ces personnages ?

Et j'ajouterai : Ceci n'est pas de la mauvaise plaisanterie, mais de la bonne logique, qualité dont nos aristarques se piquent le moins. Nos critiques ont une maniere de réfuter assez commode ; c'est de transformer en faits démon-

trés des imputations vagues et contradictoires ; de répéter sans pudeur , et quelquefois avec une insigne mauvaise foi , d'anciennes accusations , sans parler des réponses qu'on y a faites ; de prononcer doctoralement que ces réponses ne sont pas satisfaisantes , sans se mettre en devoir de le prouver , ce qui ne seroit pourtant pas trop superflu ; d'opposer à des raisonnements qu'un auteur aura jugés solides , une simple , mais péremptoire négation , de dire un *non* bien ferme où l'écrivain croit avoir prouvé qu'il falloit dire *oui* ; et c'est ainsi qu'avec le talent d'écrire deux monosyllabes , ils ont le front de s'asseoir à côté de Bayle , de Basnage ou de le Clerc.

14°. » Que l'auteur a donné des leçons de » suicide «. . . . L'auteur n'a point donné des leçons de suicide , mais il a exposé la doctrine des stoïciens , dont le suicide étoit un des points fondamentaux ; et ce n'est ni son opinion , ni sa faute , si Zénon prétendit que les dieux , de qui nous tenons la vie , sans notre consentement , seroient des bienfaiteurs injustes et cruels , s'ils ne nous avoient laissé maîtres de disposer de leur présent , lorsqu'il nous importunoit.

Et j'ajouterai que la notion générale de la bienfaisance et de toute vertu est illusoire et mene droit au scepticisme , si elle n'est pas également applicable aux hommes et aux dieux.

15°. » Que l'auteur avoit écrit contre la pro-

» vidence « A l'occasion d'un traité de Sénèque , l'auteur a cru devoir exposer la difficulté puérile , car c'est ainsi qu'il l'appelle , à laquelle le philosophe Romain autrefois , et de nos jours Léibnitz , s'étoient proposés de répondre.

16°. » Que l'auteur a commencé sa carrière » dans les lettres par un ouvrage sur l'*interprétation de la nature* , et que ce livret est » plein d'obscurités « L'obscurité est relative à la matière que l'on traite et à la sagacité de celui qui lit. Qui sait si l'auteur n'avoit pas de bonnes raisons pour n'être pas trop clair ? D'ailleurs, telle pensée évidente pour un homme d'esprit , est inintelligible pour un autre. Les principes mathématiques de Newton et les *Trecenta* de Sthaal sont bien autrement difficiles à comprendre , même pour les gens de l'art ; et s'il étoit permis de comparer une très-petite chose à une très-grande , on oseroit assurer que Buffon sera souvent lettre close pour celui qui n'entend pas *l'interprétation de la nature*.

Et j'ajouterai que , si l'on est quelquefois arrêté dans un ouvrage , l'obscurité naît de la profondeur des idées et de la distance des rapports. Le génie porte rapidement son flambeau , et l'esprit qui ne suit pas avec la même vitesse , reste en arrière , et tâtonne dans les ténèbres.

17°. M. de Marmontel a dit : » Croiroit-on » qu'il y eût un homme assez insensé , d'un » caractère assez abject , pour jeter du ridi-

» cule sur la forme d'un édit où le maître ne
 » dédaigneroit pas de rendre compte de ses
 » motifs « ? . . . Je répondrai à M. de Mar-
 montel : Oui, monsieur, cet homme s'est trouvé
 parmi les critiques de l'ouvrage dont vous avez
 fait l'extrait et l'éloge.

18°. » Qu'il n'étoit pas sûr pour Sénèque de
 » s'éloigner de la cour, que tout porte à le
 » croire, mais que ce n'étoit pas une raison
 » pour démentir ses principes. Qu'ont devenus
 » le stoïcisme et le mépris de la mort « ? . . .
 Nous n'avons rien à ajouter à ce que l'auteur
 a dit sur cette difficulté ; nous remarquerons
 seulement qu'il ne doit être ni surpris, ni blessé
 qu'on soit d'un autre avis que le sien. Ce qu'il
 auroit apparemment désiré, c'est que dans une
 discussion importante on fût réservé, qu'on ne
 décelât pas une suffisance qui ne seroit fon-
 dée sur aucun titre, et qu'on eût assez d'ame
 et de sens pour soupçonner que la chaleur de
 l'apologiste d'un grand homme seroit tout-à-fait
 ridicule dans la bouche d'un écolier présomp-
 tueux qui se chargeroit du rôle d'accusateur.

Et *j'ajouterai* qu'il faut être décent et s'in-
 terdire un ton qu'on pardonneroit à peine à
 l'écrivain le plus érudit, et qu'il ne se permet-
 troit avec personne, pas même avec des cri-
 tiques injurieux, à moins que la patience ne
 lui échappât, et ne l'exposât à sortir de son
 caractère, et à se déplaire ensuite à lui-même.

Et *j'ajouterai encore* que l'aristarque qui a

proposé la difficulté de ce paragraphe ne sera pas assez injuste envers lui-même et envers moi, qu'il a traité avec tant d'honnêteté et d'indulgence, pour s'appliquer cette petite leçon, que ceux à qui elle s'adresse ne manqueront pas de revendiquer. Il ne faut jamais s'emparer du bien d'autrui.

Je n'avois pas encore lu la lettre que M. Garat a publiée dans un des *Mercur* de 1779, qu'il se répandit que j'en étois choqué, et que l'auteur avoit la bonté de s'en inquiéter. Je commencerai par le rassurer. Il y a de la vérité dans le plaisant récit de notre première entrevue; je m'y suis reconnu, et j'ai ri du vernis léger d'ironie poétique qu'il y a répandu, et qui l'a rendu piquant. On sera tenté de me prendre pour une espèce d'original; mais qu'est-ce que cela fait? Est-ce donc un si grand défaut que d'avoir pu conserver, en s'agitant sans cesse dans la société, quelques vestiges de la nature, et de se distinguer par quelques côtés anguleux de la multitude de ces uniformes et plats galets qui foisonnent sur toutes les plages? J'estime l'auteur de l'*Eloge de Suger*, je ne suis point éloigné de l'aimer; et quand il lui plaira de se retrouver devant le modèle dont il a fait l'agréable caricature, je suis prêt à le recevoir et à poser une seconde fois.

Vainqueur ou vaincu on se retire de l'arène où l'on est descendu avec un pareil antagoniste, sans la crainte d'avoir passé les bornes d'une

défense loyale. Il n'en est pas ainsi, lorsqu'on n'a pas dédaigné de prendre la lance contre des agresseurs indécents, mal-honnêtes, injurieux, violents. L'invective invite l'invective. Peut-être me suis-je oublié quelquefois ; mais si celà m'est arrivé, ce ne sera que dans les endroits où la critique s'est déchaînée sans mesure contre des hommes respectables et des talents généralement avoués. Mais alors quel est l'homme assez patient, je dirai même assez ingrat, pour écouter avec une froide indifférence l'insulte adressée à des écrivains qui honorent la nation, et à qui l'on doit les heures de sa vie les plus délicieuses ? Je ne suis pas capable, et fasse le ciel que je meure avant que d'avoir été capable d'une modération que je me reprocherois.

19°. » Qu'il a défendu Voltaire, Sénèque, » Raynal, comme un énergumène. Et que lui » importe et que nous importe à nous un vieux » stoïcien qui n'est plus « ? . . . Ce propos est celui de quelques gens du monde ; et bien interprété, il ne signifie qu'une chose : c'est qu'en général les apologies ne sont pas de leur goût ; qu'on aimeroit peut-être mieux trouver le vieux stoïcien coupable qu'innocent, et qu'on a de la peine à souffrir qu'il ait vengé, sous son nom, des contemporains exposés aux mêmes calomnies, et persécutés par des détracteurs du caractère d'un Suilius.

20°. » Qu'on est tout étonné de trouver dans

» son ouvrage une pathétique apostrophe
» aux insurgens «. Ce qui n'é-
tonnera pas, mais ce qui pourroit surprendre,
c'est l'étonnement des critiques, lorsqu'on lira,
page citée, que Sénèque pensoit qu'il n'y avoit
point encore de gouvernement qui convînt au
sage, et auquel le sage convînt. Quelle occasion
plus simple et plus naturelle, ce nous semble,
lorsque l'objet principal d'un auteur est d'enre-
gistrer ses réflexions, que de s'arrêter un mo-
ment sur des phénomènes les plus extraordinai-
res que l'histoire du monde nous ait présentés,
un peuple esclave d'un peuple, une nation qui
secoue tout-à-coup le joug de la servitude, qui
s'affranchit du despotisme, à l'aide des despo-
tes, et qui, méditant sur les moyens d'assurer
à jamais son bonheur avec sa liberté, prépare
un asyle à tous les enfans des hommes qui gé-
missent ou qui gémiront sous la verge de la ty-
rannie civile et religieuse; que d'adresser des
vœux au ciel pour le succès d'une si digne en-
treprise; que de se mêler aux délibérations de
son congrès, et que d'oser prévenir une confé-
dération naissante sur la triste et presque néces-
saire influence du temps qui amène plus ou
moins rapidement la ruine des choses les plus
sagement ordonnées.

Et j'ajouterai qu'après s'être choqué de cet
écart, si c'en est un, par un tour d'esprit assez
singulier, le critique quitte son chemin pour
aller heurter rudement le digne et respectable.

auteur de l'*Histoire philosophique et politique de la découverte et du commerce des deux Indes*. Le plaisir d'admirer et de louer m'a-t-il arrêté ? j'ai tort ; la fureur d'injurier l'a-t-elle jetté de côté ? il a raison. Mais il se trompe , s'il compte sur notre patience , lorsqu'il invectivera un homme connu et révéré dans toute l'Europe ; qui a reçu du Hollandois les témoignages de la distinction la plus flatteuse , et auquel un ennemi , qui sait rendre justice aux grands talents , vient de renvoyer un neveu fait prisonnier de guerre sur nos vaisseaux ; l'auteur d'un ouvrage plein de recherches , de hardiesse , d'éloquence et de génie ; nous lui dirons : Misérable folliculaire , taisez-vous , parce que vous ne savez ce que vous dites ; taisez-vous , parce qu'en excitant l'indignation au fond des âmes honnêtes et sensibles , vous les faites sortir de leur caractère , oublier votre nullité , et manquer à une modération dont on se repent ensuite de s'être distrait si mal-à-propos.

Et j'ajouterai qu'après un court éloge de Voltaire , quelques pages où je m'étois occupé de mettre la plus grande impartialité , et où je l'accusois de trop de sensibilité pour la piquure des insectes qui s'attachoient à lui , je me suis écrié : Hélas ! tu n'étois plus lorsque je te parlois ainsi. . . . Les critiques ont dit qu'ils parieroient bien que je n'aurois point parlé de cette manière au poète Lauréat ; et je leur répondrai : Ne pariez point , jurez plutôt. J'ai pris
la

la liberté de contredire de vive voix et par écrit M. de Voltaire avec les égards que je devois aux années et à la supériorité de ce grand homme , mais aussi avec le ton de franchise qui me convenoit , et cela sans l'offenser , sans en avoir entendu de réponses désobligeantes. Je me souviens qu'il se plaignoit un jour avec amertume de la flétrissure que les magistrats imprimoient aux livres et aux personnes ; mais , ajoutai-je , cette flétrissure qui vous afflige , est-ce que vous ne savez pas que le temps l'enleve et la renverse sur le magistrat injuste ? La ciguë valut un temple au philosophe d'Athenes. . . . Alors le vieillard m'enlaçant de ses bras et me pressant tendrement contre sa poitrine , ajouta : Vous avez raison , et voilà ce que j'attendois de vous. . . . D'autres en ont éprouvé la même indulgence. D'où naît cette légèreté à juger des choses qu'on ignore et à parler des hommes qu'on ne connoît pas ?

Si la vérité blesse si fréquemment , c'est un peu la faute de celui qui la dit : ou c'est un orgueilleux qui nous humilie , ou un ignorant qui nous préceptorise , ou un grossier personnage qui nous insulte. Eh ! donnons-lui pour cortège la bienveillance , l'ingénuité , la modestie , la circonspection , ses véritables compagnes ; proposons des doutes , lorsque nous croyons avoir l'évidence ; que l'honnêteté de notre discours tempère la force de nos raisons ; interrogeons , ayons l'air de nous instruire lorsque

nous sommes sûrs , soyons indulgents pour l'erreur , sur-tout lorsque cette erreur décelera une belle ame ; réservons toute notre véhémence pour le vicieux , toute l'amertume de l'ironie contre la suffisance impertinente ; et soyons certains que les ménagemens inspirés par un heureux naturel , prescrits par une éducation libérale , et rendus habituels par quelque usage du monde , calmeront la révolte de l'amour-propre le plus délicat. Je ne me suis jamais écarté de ces regles sans m'en repentir. Plus la vérité est impérieuse par elle-même , plus elle doit se montrer réservée.

21°. Et puis voilà le même grand homme , Voltaire , traité d'*Idole à la mode* par les mêmes critiques.

L'auteur de l'Essai a dit : » Toute une nation » t'a rendu des hommages que ses souverains » ont rarement obtenus d'elle « . . . Et les critiques ont ajouté : *Fade mensonge !* . . . Il est vrai que de cette nation il devoit en excepter le clergé.

Il a dit : » Tu as reçu les honneurs du triomphe dans la capitale la plus éclairée de l'univers « . . . Et les critiques ont ajouté avec une hardiesse qui ne se dément pas : *Parade burlesque !*

Voici le prélude et les suites de cette burlesque parade. Des hommes de lettres distingués lui avoient décerné une statue de son vivant. Après sa mort , l'académie française a placé

son buste à côté de celui de Molière, dans le lieu de ses assemblées ; ensuite elle a proposé son éloge pour sujet de son prix. Cependant un grand roi le composoit sous sa tente ; cependant une grande souveraine acquéroit sa bibliothèque , lui ordonnoit un sanctuaire dans son palais , et écrivoit à sa niece : *A la niece d'un grand homme qui avoit de l'amitié pour moi...*

Et tandis que je m'occupe à faire rougir ses ennemis de l'indécence effrénée de leurs apostilles , on le couronne sur notre théâtre , dans cet endroit où il avoit si souvent excité les transports de l'admiration , versé dans nos ames la terreur , la commisération , et fait répandre tant de larmes ; où la première fois qu'il se montra , la nation pénétrée de respect s'étoit inclinée devant lui , et où nos grands seigneurs avoient présenté leurs hommages au vieillard attendri qui pleuroit de joie , et qui disoit : *Vous voulez donc me faire mourir !*

Une burlesque parade ! Qui est-ce qui peut lire ces mots , où l'on ne sait s'il y a plus de rage contre le mérite honoré que de basse adulation pour le fanatisme puissant , sans épouver l'indignation la plus profonde ? Quel étonnant mépris pour le jugement de ses concitoyens ! Quelle audacieuse indifférence pour le mépris de toutes les nations éclairées ! ou plutôt quelle juste confiance dans sa propre obscurité ! S'il y a des choses qu'on ne dit que quand on croit n'être point entendu , il y en a apparemment

que l'on n'écrit que quand on est bien sûr de n'être point lu. Mais comment un écrivain trouve-t-il un censeur assez intrépide pour s'associer à tant de bassesse ? Comment chez un peuple où le gouvernement ordonne des statues aux grands hommes, entre lesquelles celle de Voltaire sera placée tôt ou tard, est-on autorisé à leur adresser l'injure la plus révoltante avec approbation et privilège ? Ces contradictions, qui ne sont pas inexplicables pour nous, sont autant de scandaleuses énigmes pour les étrangers. Je lis dans une Annonce de Berlin : » On » a célébré aujourd'hui, à neuf heures et demie » du matin, en l'église catholique de cette » ville, avec toute la pompe convenable, un » service solennel pour l'ame de Voltaire. Un » très-grand concours de personnes distinguées » ont assisté à cette cérémonie religieuse ; des » aumônes considérables ont été distribuées «... — Seroit-ce encore une burlesque parade que cela ? — On ajoute : » Et c'est méchamment » qu'on a fait courir le bruit que le clergé français lui avoit refusé la sépulture. Ce clergé si » respectable n'auroit pu en user ainsi sans violer les loix de la justice, sans détruire les » principes de la bonne police, et sans donner » à des haines particulières une influence incompatible avec la charité chrétienne et avec » toute vertu sincère et charitable «... Cependant le fait est vrai. Dans l'année où les seigneurs d'Angleterre avoient accompagné à Westminster, parmi la sépulture des rois, à

côté de l'urne de Newton, les cendre de Garrick, acteur qui devoit sa célébrité à sa maniere de rendre les poèmes de Shakespeare, on refusoit à Paris une poignée de terre, un coin de cinquième, à l'émule de Corneille et de Racine.

22°. Mais quelle est la cause des invectives adressées à l'auteur de la vie de Sénèque, avec une si merveilleuse prodigalité? Il ne croisa jamais aucun de ses censeurs sur le chemin de la fortune qu'il ne fréquente pas, ni sur celui de la vertu et de la considération, où il désireroit de les rencontrer. Nous avons beau nous interroger sur les motifs de cette largesse, nous ne les devinons pas.

Il a entrepris cet ouvrage à la sollicitation de quelques hommes vertueux et savants à qui il a rendu grâces de la trop bonne opinion qu'ils ont eue de ses forces. Digne d'estime ou de mépris, il seroit également inutile de le défendre. On en a trouvé le style haché, abrupt, incorrect, et peut-être l'est-il. Ce n'est pas que dans cet écrit même et quelques autres, on ne voie clairement qu'il sait aussi quand il lui plaît rendre sa phrase harmonieuse; mais pour cette fois, il ne s'en est pas soucié: il étoit occupé de toute autre chose que d'une heureuse cadence. Il ne composoit pas, il n'écrivoit pas; il causoit librement avec son lecteur et avec lui-même: il s'abandonnoit sans réserve au sentiment de l'admiration ou de la haine, de la peine ou du plaisir qui se succé-

doient au fond de son cœur : il nous en avoit prévenu ; il s'instruisoit , il songeoit à se rendre meilleur. Il se livroit à l'influence des modèles qu'il avoit sous les yeux , Sénèque , Tacite et Suétone ; peut-être en aura-t-il pris les défauts et non l'excellence , parce que l'un étoit aisé et l'autre difficile. Il a usé de toute la licence de la conversation d'un ami avec ses amis , entre lesquels il n'aura pas compté ses censeurs. Si nous en croyons quelque homme de goût , avec plus de travail et de soins il auroit fait moins bien ou plus mal. Un auteur pieux a dit : *Omnis scriptura legi debet eo spiritu quo scripta est*, tout écrit doit être lu selon l'esprit qui l'a dicté. Si nos aristarques s'étoient conformés à cette maxime , ils auroient été plus économes de ces expressions dénigrantes dont on use de nos jours , et avec les auteurs qui les méritent le plus , et avec ceux qui les méritent le moins , selon l'esprit dans lequel on les lit , et qui est rarement celui dans lequel ils ont écrit.

Et j'ajouterai qu'il faut distinguer deux sortes d'harmonies : l'une qui s'amuse à flatter l'oreille par l'heureux choix des expressions et par leur disposition nombreuse ; l'autre , beaucoup moins commune , qui a sa source dans une ame sensible , et qui est inspirée à l'écrivain selon les passions diverses dont son cœur est agité. La première convient aux récits tranquilles ; la seconde est propre à toutes les circonstances qui portent le trouble dans les idées ,

dans les sentiments et le discours. La douleur, quand elle parle, a le ton foible et plaintif; celui de la colere est véhément. Le style imitatif du désordre ou de la difformité entasse les spondées et les élisions, et Virgile étonne lorsqu'il dit, *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*; son vers donne à Poliphème une grandeur démesurée, et plus il est enharmonique, plus il est beau. L'histoire des temps de calamités ne s'écrit point comme l'histoire des regnes heureux. Il y a des préceptes pour plaire à l'organe, il n'y en a point pour le blesser avec succès; et celui qui manquera de ce double tact, ne sera jamais un bon écrivain, et sera toujours un mauvais juge.

23°. Les critiques se félicitent des ménagements qu'ils ont gardés dans l'analyse de son Essai. Ils auroient mieux fait encore de réserver tout ce qu'ils en pouvoient avoir pour le vieux philosophe, pour l'historien des deux Indes, et pour l'homme universel qu'on regrette et qu'on regrettera long-temps encore, si nos regrets ne doivent cesser que quand la perte en sera réparée. Cette modération nous auroit épargné, à l'auteur et à nous, quelques lignes d'humeur.

Lorsqu'un aristarque le louera de quelques avantages dans sa lutte avec Sénèque, et lui accordera des vues énergiques et même profondes, pourroit-il, en conscience, accepter cet éloge? Ne seroit-ce pas reconnoître dans des

matieres importantes une compétence qui n'est pas même avouée dans des matieres frivoles ? L'aristarque aura-t-il la tête saine quand il approuve ? ne l'aura-t-il plus quand il blâme ? L'auteur de l'Essai ne sauroit penser ainsi. D'ailleurs celui qui , dans un assez court intervalle de temps , l'auroit déchiré et caressé , ne l'autoriserait-il pas à douter de la solidité de son caractere et de ses principes ?

24°. Cependant importe-t-il à un critique , même en littérature , d'être un homme de bien , un bon citoyen , un ami de la vérité et de la vertu ? Nous le croyons. Cela supposé , quel seroit le discours qu'il s'adresseroit à lui-même , et quel est celui que M. de Marimontel s'est vraisemblablement tenu ? Le voici. Il s'est dit : » Il » y a certainement des défauts dans cet ouvrage , et je les remarquerai ; mais fermerai-je » les yeux des autres et les miens sur son utilité ? Non sans doute ; à dieu ne plaise que » j'arrache des mains du lecteur des feuilles qui » lui offriront à chaque ligne les préceptes de » l'art de bien vivre et de bien mourir ? On » trouve , à la vérité , l'un et l'autre dans d'autres ouvrages ; mais on ne peut trop répéter aux hommes , sur-tout avec une certaine » force , ces utiles et grandes leçons « Il est rare qu'aucune de ces idées se soit présentée à l'esprit de nos critiques.

Cependant un des plus indulgens a dit : » On » reconnoît dans l'apologiste un écrivain qui

» sent profondément ; un grand nombre de
 » morceaux annoncent l'homme de génie et
 » le philosophe qui ne peuvent se cacher «....
 Je connois l'auteur de l'*Essai*, et je suis sûr
 que cet éloge flatteur ne le corrompra pas ; il
 s'est apprécié. Vingt à vingt-cinq années de sa
 vie ont été consacrées à ébaucher l'histoire de
 la philosophie et la description des arts mé-
 chaniques ; on a dessiné dans les ateliers et
 sous ses yeux trois à quatre mille planches ,
 à travers toutes sortes de persécutions et de
 dégoût. Il a fait une fortune immense à des
 commerçans ; il n'a pas fait la sienne , parce
 qu'en toute circonstance la fortune est la chose
 à laquelle il a le moins pensé. Il obtient de
 temps en temps quelques larmes et quelques
 applaudissemens au théâtre ; le jugement qu'il
 porte lui-même de ses autres ouvrages , c'est
 qu'ils attaquent les erreurs sans attaquer les
 personnes , et que , s'ils n'instruisent pas tou-
 jours , ils n'offensent jamais. Et il me permettra
 d'ajouter qu'il seroit un ingrat , s'il ne publicoit
 que sa majesté impériale de Russie l'a comblé
 de bienfaits dans sa patrie , et de distinctions à
 sa cour ; que c'est d'elle et d'elle seule qu'il a
 reçu la récompense de ses longs travaux , et
 que , si sa bonté lui a trop accordé , c'est une
 faute qu'elle commettra toutes les fois qu'un
 peu de mérite fixera ses regards.

Et j'ajouterai que je sais , à la vérité , un
 assez grand nombre de choses , mais qu'il n'y

a presque pas un homme qui ne sache sa chose beaucoup mieux que moi. Cette médiocrité dans tous les genres est la suite d'une curiosité effrénée et d'une fortune si modique, qu'il ne m'a jamais été permis de me livrer tout entier à une seule branche de la connoissance humaine. J'ai été forcé toute ma vie de suivre des occupations auxquelles je n'étois pas propre, et de laisser de côté celles où j'étois appelé par mon goût, mon talent et quelque espérance de succès. Je me crois passable moraliste, parce que cette science ne suppose qu'un peu de justesse dans l'esprit, une ame bien faite, de fréquents soliloques et la sincérité la plus rigoureuse avec soi-même, savoir s'accuser, et ignorer l'art de s'absoudre.

Et *j'ajouterai encore* que je pourrois bien avoir été un apologiste mal-adroit; pour un écrivain de mauvaise foi, quelque vraisemblance que les censeurs y voient, je leur proteste qu'il n'en est rien; personne sous le ciel ne le sait mieux que moi. D'honneur, j'ai cru bêtement avec des hommes célèbres, anciens et modernes, que Sénèque étoit un grand penseur, un instituteur vertueux et un grand ministre; et si malgré toutes les peines qu'ils se sont données pour me détromper, je leur protestois que je persiste dans ma bêtise, ce seroit encore de la meilleure foi du monde, et je consentirois qu'ils me prissent au mot, mais à condition qu'ils sépareroient ma cause de celle de Tacite, de

Tertullien, d'Othon de Freizingen, de Montaigne, de la Mothe-le-Vayer, d'une infinité d'autres, et qu'ils prouveroient qu'en parlant comme ces approbateurs ont parlé, ils ont eu de l'esprit, et que je ne suis qu'un idiot; qu'ils étoient vrais, et que je suis faux.

25°. » Qu'on permettra volontiers à l'auteur » d'admirer Sénèque, mais à la condition qu'il » sera poli «. . . . Un journaliste qu'il ne connut jamais, à qui il n'adressa de sa vie un mot désobligeant, et qui vient, entre mille autres galanteries pareilles, de le traiter de vil apologiste, vil apologiste lui, et vils apologistes tous ceux qui seroient tentés d'être de son avis, et qui lui recommande la politesse, voilà ce qu'on peut appeller une leçon bien placée.

Apologiste vil de Sénèque ! . . . Qu'on l'eût appelé fieffé sophiste, plat raisonneur, déclamateur insipide, ce sont des douceurs d'usage; mais vil apologiste ! c'est excéder un peu, ce nous semble, la mesure des petites licences des aristarques du jour. » Et son apologiste » partagera avec lui le mépris et l'indignation » universelle «. . . Censeurs, reprenez vos esprits, remettez-vous, et dites-nous comment celui qui s'occupe de toute sa force à défendre l'innocence d'un homme mort il y a deux mille ans, et qui n'a d'autre motif, en le justifiant, que le vif intérêt qu'il prend à la vertu calomniée, peut encourir le mépris et l'indignation universelle ? Savez-vous ce que vous faites ?

vous mettez l'apologiste de Sénèque et le sien sur la ligne du prêtre infâme qui a publié l'*Apologie de la St. Barthelemi* et de la *Révolution de l'édit de Nantes*. Cela n'est pas bien.

Le mépris universel ! l'indignation universelle ! Censeur , il nous semble qu'en vous retenant au terme *général* , vous vous seriez épargné une injure grossière , et que vous l'auriez encore suffisamment insulté. Il faudra bien qu'il se passe de votre suffrage , et je l'y crois résolu ; mais il lui en restera à la cour , à la ville , dans les académies , parmi vos connoissances , peut-être entre vos amis , dans toutes les conditions de la société qui lit. Ces vils personnages qui , sans partager sa façon de penser sur Sénèque , approuvent sa tentative et la trouvent honnête , ne sont pas tout-à-fait aussi rares que vous l'imaginez. Voulez-vous que je vous révèle un secret ? C'est qu'en vous informant avec soin , vous en découvririez plus d'un sous l'habit même que vous portez. Il est vrai que ce ne sont pas de petits intrigants , hypocrites qui courent la pension ou le bénéfice ; peut-être sont-ils du nombre de ceux qui les confèrent : cela est horrible , mais cela n'en est pas moins vrai ; et un autre point qui vous surprendra davantage , c'est que ces gens-là ne sont pas sans loix , sans mœurs et sans foi. En attendant , je vous en dénonce un d'entre eux qui a dit expressément : » On sent » combien elle est noble , cette apologie qui

» a pour objet de venger, après dix-huit siècles,
 » un grand homme calomnié ; en même temps
 » on sent combien elle est difficile. Le défen-
 » seur de Sénèque ne s'est pas dissimulé cette
 » difficulté dont il se plaint avec une sensibi-
 » lité vraiment touchante «.

26°. » Que le premier éditeur de l'Essai sur
 » Sénèque est un apprentif philosophe «. . .
 Cet homme de lettres nous est peu connu,
 nous n'avons aucun motif personnel, soit de
 le louer, soit de le blâmer ; mais nous savons
 qu'il est versé dans les langues anciennes, qu'il
 écrit et s'exprime purement et facilement dans
 quelques-unes des modernes ; qu'il connoît l'an-
 tiquité ; qu'il a bien fait voir, par son travail
 sur Sénèque et par ses notes sur l'auteur dont
 il a soigné l'édition, qu'il étoit érudit dans toute
 la valeur du terme ; qu'il sait penser ; qu'il a
 profondément médité les philosophes des temps
 éloignés et du nôtre ; qu'il est occupé d'un ou-
 vrage qui présente plus de difficultés à vaincre
 que sa lecture n'en laisse soupçonner au com-
 mun des lecteurs, et que la physique, la chy-
 mie, les sciences et les arts ne lui sont nulle-
 ment étrangers.

Et *j'ajouterai* que quand l'aristarque l'appella apprentif philosophe, il eut le sens commun, sans peut-être s'en douter et s'entendre. La recherche de la vérité et la pratique de la vertu étant les deux grands objets de la philosophie, quand cesse-t-on d'être un apprentif

philosophe ? Jamais , jamais , non plus que le chrétien qui s'est proposé la perfection évangélique ne cesse d'être un apprentif chrétien. Sénèque se confesse apprentif philosophe. Il n'en est pas tout-à-fait du christianisme et de la philosophie comme d'une *annonce* ou d'une *affiche*. A la place du censeur , plus je m'estimerois excellent dans mon métier , plus je tâcherois d'être modeste. Puis m'adressant à l'approbateur de son pamphlet , je lui demanderai si quelqu'un a le privilège d'injurier un citoyen , et si un homme honnête peut laisser dire d'un autre ce qu'il seroit fâché qu'on dît de lui ?

27°. » Que l'*Essai sur la vie et les écrits de Sénèque* ne se sauvera peut-être de l'oubli qu'à l'aide de la traduction à laquelle il est attaché «... Cela se peut ; mais en attendant que Sénèque le fasse lire dans l'avenir , il aura fait lire les utiles écrits de Sénèque à un assez grand nombre de ses concitoyens qui ne connoissoient ni l'instituteur ni le ministre , et que la fausse délicatesse des pédants avoit dégoûtés de l'auteur. Ce succès éphémère lui suffit ; de grands hommes de votre étoffe s'en contentent bien.

De tout le morceau qui précède je ne réclame que les additions. Il étoit accompagné de deux autres , l'un intitulé : *Histoire de la vie domestique de Jean-Jacques Rousseau* ; l'autre , *Instructions pour les élèves dans l'art de la critique moderne , tirées de la pratique*

des grands maîtres. J'ai supprimé le premier, bien que souvent interpellé sur la vérité des faits, il me fût impossible d'en contester aucun. Je n'ai réservé du second que le trente-septieme et dernier article, que voici.

» Vous avez sous les yeux un modele par-
» fait de l'écrivain périodique, mais en vous
» le proposant, je craindrois de vous décou-
» rager. On peut être grand, sans s'élever à
» sa hauteur. De quelques singulieres qualités
» que la nature vous ait doué ; quelque effort
» que vous fassiez pour les perfectionner ; quel-
» que haine que vous portiez aux talents et
» aux vertus ; avec quelque art que vous sa-
» chiez entasser les erreurs de l'ignorance sur
» les absurdités du paradoxe en littérature,
» en finance, en commerce, en politique, en
» législation, en histoire, en géographie et
» même en mathématiques ; avec quelque in-
» trépidité que vous braviez la vérité ; avec
» quelque arrogance ou quelque bassesse que
» vous vous montriez aux hommes puissants ;
» avec quelque audace que vous portiez un
» front déshonoré ; de quelque mepris que vous
» soyez pénétré pour l'estime publique ; quoi
» que vous osiez, il faut vous y résoudre, vous
» n'occuperez jamais que le second rang. Il
n'y a pas d'apparence que quelqu'un se recon-
noisse à ce portrait ; et malheur à celui que
l'on y reconnoîtroit.

CONCLUSION.

§. CX. **A**PRÈS tant de comptes opposés que l'on vous a rendus de cet Essai sur les mœurs et les écrits de Sénèque , lecteur , dites-moi , qu'en faut-il penser ?

Sénèque et Burrhus sont-ils d'honnêtes gens, ou ne sont-ils que deux lâches courtisans ?

Sénèque a-t-il du génie , ou n'est-il qu'un faux bel-esprit ?

A-t-il parlé de la vertu comme un homme qui en connoissoit la douceur et la dignité , ou comme un hypocrite que sa conduite et ses écrits rendent également suspect ?

Suis-je un homme de bien ou un vil apologiste ? et ma tentative heureuse ou malheureuse est-elle digne d'éloge ou digne de blâme ?

Si quelqu'un s'avisait de prendre ma défense comme j'ai pris celle de Sénèque , encourroit-il le mépris et l'indignation universelle ?

Sais-je ou ne sais-je pas ma langue ?

Suis-je un raisonneur ou un sophiste ? un écrivain de bonne ou de mauvaise foi ?

Mon discours a-t-il quelque solidité , ou ne suis-je qu'un déclamateur frivole ?

Ai-je de la logique et des idées , ou en manqué - je ?

Ai-je fait un bon ou mauvais livre ? Lequel des deux ?

Si l'on ne forme qu'une classe de mes antagonistes , il est certain qu'ils ont dit pour et contre tout ce que pouvoient leur inspirer le mensonge et la vérité , la bienveillance et le dessein de nuire , la dialectique et l'artifice , le sens commun et la folie , la raison et le préjugé , l'impartialité et l'exagération , les lumières et l'ignorance , l'esprit et l'imbécillité , et que celui qui imagineroit une accusation nouvelle qui leur eût échappé , ne donneroit pas une médiocre preuve de sagacité.

Abstraction faite des qualités personnelles de nos aristarques , convenez , lecteur , que vous n'en savez rien , mais rien du tout , et qu'il seroit plus difficile d'accorder les horloges de la capitale que les arbitres de nos productions , quoiqu'il y ait pour eux tous une méridienne commune ; qu'un moyen sûr d'ignorer l'heure , c'est d'être entouré de pendules ; qu'il n'en faut avoir qu'une réglée par le bon goût et par le jugement , et qu'on n'en peut interroger une autre sans répéter toutes sortes de décisions contradictoires , et n'avoir point d'avis à soi.

Les preuves qui se déduisent des faits sont bornées ; les conjectures du caprice et de la méchanceté sont infinies. On est dispensé de répondre aux objections de la mauvaise foi. J'ai dit : Vous qui troublez dans ses exercices celui qui visite le jour et la nuit les autels d'Apollon , bruyantes cymbales de Dodone , tinte

tant qu'il vous plaira , je ne vous entends plus.
Si le dernier qui parle est celui qui a raison ,
censeurs , parlez et ayez raison.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le premier Tome.

A M. N A I G E O N .

Page 5

L I V R E I.

ESSAI SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE S É N E Q U E .

15

L I V R E II.

A M. N A I G E O N .

317

Des lettres de Sénèque

319

Consolation à Marcia.

431

De la Colère.

438

De la Clémence.

455

De la Providence.

456

Des Bienfaits.

461

De la tranquillité de l'ame.

474

De la vie heureuse.

479

Du loisir ou de la retraite du Sage.

493

Consolation à Helvia.

500

De la brièveté de la vie.

506

De la constance du sage.

525

La consolation à Polybe.

525

Fragment.

533

<i>Les Epigrammes.</i>	538
<i>L'Apocoloquintose.</i>	539
<i>Les questions naturelles.</i>	540
<i>Conclusion.</i>	618

Fin de la Table du premier Tome.

